

Un jeu mortel

Cole

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

MARTINA COLE

Un jeu
mortel

fayard
nouveau

MARTINA COLE

Un jeu
mortel

fayard
nouveau

Martina Cole

Un jeu mortel

roman

traduit de l'anglais par Stéphane Carn

Fayard

Photographie et couverture : Caroline Barbera

Titre original : *Maura's Game*

Paru aux éditions Headline Book Publishing,
Londres.

© Martina Cole, 2002.

© Librairie Arthème Fayard, 2015, pour la
traduction française.

Dépôt légal : juin 2015

ISBN : 978-2-213-66554-2

DU MÊME AUTEUR

Sans visage, L'Archipel, 2004 ; Folio policier n° 440.
Deux femmes, Fayard, 2007 ; Le Livre de Poche n° 31338.

La Proie, Fayard, 2007 ; Le Livre de Poche n° 31804.

Le Clan, Fayard, 2008 ; Le Livre de Poche n° 32119.

Jolie poupée, Fayard, 2009 ; Le Livre de Poche n° 32359.

Caïds, Fayard, 2010 ; Le Livre de Poche n° 32728.

Une femme dangereuse, Fayard, 2013.

La trilogie Kate Burrows

Le Tueur, Fayard, 2010 ; Le Livre de Poche n° 32645.

La Cassure, Fayard, 2011.

Impures, Fayard, 2012.

traduit de l'anglais par Stéphane Carn

*À James McNamara,
mon oncle bien-aimé, qui me manque tant.*

*Pour Steven et Christine Snares,
deux de mes meilleurs amis,
de la part de leur dame d'honneur...*

*Et pour Pam et Ricky Dayal,
que je remercie infiniment de leur soutien
pendant la rédaction de cet ouvrage.*

Table

Page de titre

Page de Copyright

Du même auteur

Livre I

Livre II

LIVRE I

*Méprisez donc les hommes et voyez les mailles par où l'on peut
passer à travers le réseau du Code.
Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime
oublié parce qu'il a été proprement fait.
Honoré de Balzac,*

Le Père Goriot (1835).

Prologue

1994

– Non ? Tu vas *vraiment* retourner au club ?

Maura ferma les yeux, exaspérée par la mine outrée de Terry. Elle qui détestait les scènes, elle sentait en venir une, de dimensions olympiques. Entre eux, l'orage couvait depuis plusieurs jours. Elle soupira et compta mentalement jusqu'à dix avant de répliquer :

– Il faut que j'y aille, Terry. Roy ne s'en sortira jamais tout seul.

L'esprit bourdonnant, Maura le regarda s'éloigner et quitter la pièce. Mais ses pensées revinrent aussitôt vers son night-club, Le Buxom, sis à Londres dans Dean Street. Elle préférait ne pas s'appesantir sur son conflit avec Terry, l'homme de sa vie, qu'elle aimait plus que tout au monde. C'était trop douloureux. Elle avait surpris l'expression glacée de son visage, juste avant qu'il ne se détourne. Il l'avait toisée de la tête aux pieds, avec un rictus de déception et de dégoût. Comme si elle n'était plus rien pour lui.

Elle se sentait brisée, à la fois effrayée et furieuse. Mais pour Terry, ce n'était pas une surprise : il avait toujours su qu'en cas de crise grave elle reprendrait la direction des clubs et des autres affaires de la famille Ryan ! Et c'était bien ce qui leur tombait dessus : un pépin. Sérieux.

Roy avait beau faire de son mieux, il ne pouvait se passer du flair de Maura ni de son sens des affaires. Comme ses autres frères, Roy était capable d'assurer le suivi quotidien, mais il n'avait pas la carrure pour affronter les vrais problèmes. Livré à lui-même, il perdait ses nerfs ou s'effondrait, carrément.

Elle porta la main à sa bouche à l'idée du programme qui l'attendait ce jour-là. Elle qui avait tant espéré voir la fin des luttes territoriales et de la violence ! Qui avait tout fait pour assainir l'atmosphère, en délimitant les zones de pouvoir... Elle avait cru les conflits résolus ? Lourde erreur ! Et voilà qu'elle devait supporter les jérémiades de Terry en plus du reste...

Comme son regard s'échappait par la baie vitrée, elle aperçut l'équipe d'ouvriers qui s'en allaient, leur chantier fini. Ils avaient travaillé toute la journée dans le jardin, où ils avaient dû creuser une

tranchée pour réparer des canalisations. D'un coup d'œil, elle s'assura machinalement qu'ils avaient tout remis en ordre. Oui, tout était nettoyé...

L'un des hommes leva la tête et lui sourit. Maura se détourna, quitta la pièce et traversa le grand hall en direction de la cuisine. Terry était devant la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin. C'était leur refuge, ce jardin. Ils y avaient travaillé, l'avaient planté ensemble et ils aimaient y partager quelques instants de calme. Un jardin magnifique qui aurait pu accueillir une famille nombreuse, des nuées d'enfants – toutes choses qu'elle ne connaîtrait jamais, sinon en tant que mère adoptive. Car Maura avait pratiquement élevé Carla, la fille de Roy, qu'elle aimait comme sa fille.

Quant à ses trois frères survivants, sur les huit qu'elle avait eus, ils savaient qu'ils pouvaient toujours compter sur elle, et Roy le premier. C'était lui qui dépendait le plus de Maura. Il avait pris la tête de l'entreprise Ryan. De leurs affaires légales – compagnies immobilières, cabinets d'investissement et de crédit, chaînes de marchands ambulants et clubs de stripteaseuses – comme de celles, plus interlopes, qui se concluaient sous le manteau. Les Ryan prêtaient aussi bien à des clients normaux qui avaient du mal à boucler leurs fins de mois, qu'à des professionnels du crime, en échange d'un pourcentage substantiel de leur butin. À cette dernière catégorie de clients, ils fournissaient du matériel et des services qui ne se trouvaient pas chez le premier banquier venu : véhicules à hautes performances pour se replier en cas d'urgence, armes de tous calibres et de toutes provenances, planques, faux papiers. Elle avait laissé croire à Terry qu'elle avait passé la main mais de fait elle était tout aussi impliquée, sinon plus, que dix ans plus tôt, à l'époque où elle et son frère Michael régnaient en maîtres incontestés sur le tout-Londres du crime...

Maura Ryan pouvait toujours tenir en respect les voyous les plus endurcis. Surtout depuis qu'elle avait réussi à se sortir d'affaire après le plus grand vol de chargement d'or de l'histoire nationale, en troquant judicieusement contre son impunité un dossier qu'elle avait elle-même constitué à partir des papiers compromettants réunis par son frère Geoffrey. Un véritable brûlot qui incriminait la moitié de la police londonienne ainsi que d'innombrables politiciens corrompus, menaçant même d'éclabousser des proches de la famille royale. La manœuvre avait garanti la sécurité de Terry et de tout le clan Ryan.

Mais Maura avait de sombres pressentiments. Le temps se gâtait à vue d'œil. Roy lui avait signalé une alarmante série d'incidents. Rien à voir avec de simples raids comme tant d'autres, lancés par quelques

malfrats en quête du gros coup. Non, ils étaient la cible d'une attaque concertée, massive et préméditée, et la dernière chose qu'il lui fallait, c'était que son cher et tendre lui mette des bâtons dans les roues. Dieu lui était témoin que, de sa vie, elle n'avait jamais aimé personne plus que Terry, mais cette fois elle ne pouvait plus fermer les yeux. Plus question de laisser Roy se dépêtrer seul. C'était une question de vie ou de mort pour tous les Ryan.

Elle tenta une autre approche.

Terry lui tournait le dos. Elle vint nouer ses bras autour de sa taille et le serra très fort.

– Ne nous chamaillons pas, mon chéri... d'accord ? Tu sais comme moi que je ne peux pas laisser passer ça.

Il se dégagea d'un haussement d'épaules, les sourcils froncés. Il avait toujours l'air d'un môme, quand il faisait cette tête. D'un enfant gâté... ce qu'il était, en un sens. Du temps où il travaillait dans la police, Terry Petherick avait joui d'une certaine influence et d'un pouvoir certain, ce qui vous change radicalement un homme. Reprendre le statut de simple civil avait été une rude épreuve pour son amour-propre et il ne perdait pas une occasion de le lui rappeler. Quand il lui répondit, ce fut donc de sa voix d'adolescent râleur :

– Je n'en attendais pas moins de toi, Maura ! Sur ce plan rien n'a vraiment changé, pas vrai ? Tu restes la grande Maura Ryan, sainte patronne des malfrats ! Et au moindre problème, tu cours rejoindre ta vraie famille, là où tu te sens vraiment chez toi : à Soho ! Avec tous les tarés et les laissés-pour-compte de la place. Les ivrognes, les putes, les joueurs, tous ces traîne-savates qui te tiennent lieu d'amis et de parents...

Maura en resta sans voix, les yeux rivés sur sa nuque. Lui aurait-il balancé un seau d'eau glacée sur la tête qu'elle n'aurait pas été plus sidérée. Quelle injustice, quelle mesquinerie ! Bien sûr que sa famille tenait une grande place dans sa vie. Et ça n'était pas nouveau : il le savait depuis le premier jour... ou presque.

– Comment oses-tu ? cracha-t-elle. Et toi, putain... pour qui tu te prends ?

Quand il se retourna, elle eut un sursaut effaré devant le mépris qui lui plombait les traits.

– Pour qui je me prends ! riposta-t-il, le pouce pointé sur son propre sternum. Tu tiens à le savoir, Maura ? Pour l'ex-inspecteur Petherick, qui a tout plaqué pour tes beaux yeux !

Maura lui sourit en secouant la tête et recula d'un pas.

– Si tu crois t'en sortir si facilement, tu nages en plein rêve, mon pauvre Terry !

Comme un voile de douleur obscurcissait son beau regard, elle se mit à rire à gorge déployée.

– Et on peut savoir ce que tu as laissé tomber, au juste ? Tu t'es enfin avisé que les vrais criminels, les plus gros requins du monde, appartenaient de fait à ta profession – une vraie révélation ! Mais sur le moment, ça ne t'a pas dérangé de les laisser me traquer un certain temps... tu te rappelles, Terry ? Ce n'est que lorsque tu as enfin compris qu'ils s'apprêtaient à te virer et à te faire plonger, toi aussi, que tu t'es décidé à changer de camp !

Il plongea ses yeux dans ceux de Maura, mais n'y vit que le reflet de sa propre détresse. Il poussa un soupir.

– En fait, tu n'as renoncé à rien, chéri ! reprit-elle Rien de rien ! À la seconde où tu as remis à ton chef les documents réunis par ce cher Geoffrey, tu t'es toi-même exclu du club. Trop intègre pour eux, mon amour ! Ils préfèrent de loin traiter avec des gens de ma trempe. Eux et moi, nous parlons le même langage !

Au fond de lui, il l'avait toujours su.

– Tu peux te les garder, tes conneries sur ta carrière et tout ce que tu m'as sacrifié ! D'ailleurs, en d'autres circonstances, tu n'as pas beaucoup hésité à la faire passer avant nous, ta précieuse carrière... Le jour où tu m'as larguée pour ne pas la perdre, par exemple. Mais hélas pour moi, j'étais enceinte – et, sauf erreur, c'est moi qui ai tout perdu !

Il se détourna d'elle en baissant les yeux.

Elle partit d'un grand éclat de rire.

– Mon frère est dans un pétrin tel que je ne pourrais même pas te le décrire, mon chéri. Tu n'y comprendrais rien. Je ne sais pas ce que vous faites, dans ta famille, mais moi, quand mes frères m'appellent, je suis là. Ils peuvent compter sur moi, et réciproquement. Si tu n'es pas capable de piger ça, Terry, c'est que toutes ces années que nous avons vécues ensemble ont été du temps perdu.

La sonnerie nasillarde du téléphone fit voler en éclats la tension qui montait entre eux.

– File décrocher ! ricana Terry. Ton grand frère a besoin de toi !

Roy devait s'inquiéter de son silence. Elle laissa sonner jusqu'à ce que la sonnerie s'arrête, sans quitter Terry des yeux.

– Oui, je vais devoir y aller, dit-elle en consultant sa montre.

Mais elle ne voulait pas qu'ils se quittent là-dessus.

– Vraiment ? Tu vas y aller ?

– Tu vois une autre solution ?

– On a toujours le choix, Maura. Toujours, que ça te plaise ou non !

Elle contempla ce beau visage, dont le pouvoir de séduction n'avait pas faibli.

– Alors, disons que le mien est fait.

Elle s'éloigna et ajouta par-dessus son épaule :

– Et question choix, t'en connais un rayon, hein, Terry ? Tu en as fait un certain nombre, ces dernières années !

– Je ne renie aucun d'eux, Maura.

Elle lui sourit, d'un vrai sourire.

– Peut-être parce que toi, tu n'as jamais risqué la grossesse, chéri. Simple détail, purement physiologique, qui vous protège des vraies décisions, vous les hommes. Chaque fois que vous devez prendre vos responsabilités, c'est pour vous et pour vous seuls.

Comme elle traversait le hall, elle entendit les pas de Terry résonner derrière elle.

– Une seconde, Maura ! Qu'est-ce qu'on fait, pour Joey ?

Elle eut un blanc. Pour Joey ? Mais oui... Elle avait promis à sa nièce d'aller prendre son fils à l'école.

Terry grimaça un sourire.

– Tu avais oublié ? Tu es déjà passée en mode chef de gang, on dirait !

Elle s'humecta les lèvres avant de répondre.

– Et t'en crèves de jalousie, hein, Terry ? Tu es vert de trouille à la pensée que je puisse me trouver une autre raison de vivre que toi ! Ça fait des années que je t'observe. Tu évites mes frères, tu fais comme s'ils n'existaient pas. Jusqu'à présent, je n'ai rien dit. Je comprenais, je voulais comprendre... sans pour autant trahir ce que j'ai choisi d'être. Tu sais ce que m'a dit Roy, un jour ? Que j'avais plus de couilles qu'aucun des mecs qu'il lui avait été donné de rencontrer, et je crois qu'il avait raison sur ce point, Terry. Parce que, effectivement, j'ai toujours été « trop mec » à ton goût ! De fait, pour toi, je suis aussi beaucoup trop « femme » !

Là-dessus, elle fila se changer au premier.

Dix minutes plus tard elle redescendit, vêtue d'un élégant ensemble en daim qui lui donnait une tout autre allure. Lorsqu'elle le rejoignit au salon, souriante, Terry sentit l'irrésistible attraction qu'elle exerçait sur lui.

– Je suis désolé, Maura. Désolé que nous en soyons arrivés là...

– Ça nous pendait au nez, fit-elle avec un haussement d'épaules. Nous l'avons toujours su, au fond. Je t'aime de tout mon cœur, Terry, mais j'ai d'autres engagements que je ne peux rompre à mon gré.

– Dis plutôt que tu ne *veux* pas.

– Non, chéri. Je ne *peux* pas les rompre, et je pèse mes mots. Tu n'écoutes pas ce qu'on te dit, hein ? Je dois aller régler ça, impérativement. Si je ferme les yeux, ça entraînera des conséquences incalculables, et du genre définitif.

– Logique, dans ta branche, non ? C'est pas ce qui s'appelle les risques du métier... ?

De nouveau, la sonnerie du téléphone.

– Réponds, Maura. Je sais parfaitement qui c'est, tout comme toi. Et cette fois, tu ferais bien de répondre !

Elle alla décrocher.

– Oui, Roy... fit-elle dans le combiné. Je finis juste de me préparer et je pars.

Elle raccrocha, sans quitter des yeux cet homme à qui elle avait consacré ses plus belles années.

– Alors, c'est fini, toi et moi ? Au revoir et merci ?

Terry ne répondit pas. Ils se dévisagèrent un long moment en silence. Aucune autre femme ne l'avait troublé comme Maura Ryan et ça ne risquait pas de changer de sitôt... ça aussi, il l'avait toujours su.

– Bon. J'irai chercher Joey à l'école, d'accord ? proposa-t-il.

Elle hocha la tête.

– Merci, chéri. Pour ça, du moins.

Il lui sourit.

– Je vais y aller avec ta Mercedes. Joey adore les décapotables et l'effet qu'elles font sur ses copains.

Elle lui retourna son sourire.

– Tu parles, c'est un Ryan ! Il applique déjà notre adage : « Le meilleur ou rien ! »

Les derniers mots de Maura avaient fait mouche, mais il ne prit pas la peine de relever. Si seulement elle avait pu relativiser tout ça, en tenant compte de son point de vue à lui... Et surtout, comprendre le mal qu'elle se faisait, à elle-même comme à sa famille, en continuant d'exploiter ces night-clubs mal famés. De sordides bars à putes où se concentrait la lie de la société et où ne s'appliquait qu'une seule loi, celle de la rue. Il avait beau savoir que le problème ne pouvait attendre, ça le chagrinait qu'en dépit de toutes ses mises en garde, elle n'avait jamais cessé de tremper dans les affaires louches du clan Ryan, qu'elle en restait la pièce maîtresse – et surtout qu'elle adorait ça. Voilà ce qui le mettait hors de lui. Pour la première fois depuis des années, elle lui semblait resplendissante. Comme si elle retrouvait enfin son élément naturel.

Après un instant de réflexion, il lui dit :

– D'accord. Et toi, tu prends ma BMW. Vas-y, ne fais pas attendre Roy... !

Ce qui voulait dire qu'il n'avait pas l'intention de s'en aller, du moins pas tout de suite. Qu'ils n'avaient pas encore rompu, songea-t-elle, le cœur battant. Si seulement il acceptait d'admettre que c'était un besoin vital, pour elle, de veiller sur les affaires Ryan, sur sa famille. Ses frères, c'était tout ce qu'elle avait au monde, à part lui. Ils étaient son deuxième grand amour. Sans compter qu'évidemment, s'ils pouvaient vivre comme ils l'entendaient, tous les deux, c'était grâce à l'argent des Ryan qui leur permettait de faire ce qu'ils voulaient quand ils voulaient. Terry en avait profité tout autant qu'elle. Parfois, il lui rappelait Sarah, sa mère... Trop heureux d'en croquer, l'un et l'autre – mais tout aussi prompts à se boucher le nez devant sa provenance. Deux beaux Tartuffe !

Maura lui sourit, désarmée. Dès qu'il la prenait dans ses bras, plus rien n'existait au monde. Tout finira par s'arranger, se dit-elle... Ça et le reste.

L'espace d'une seconde, elle se demanda, non sans inquiétude, si cette dispute ne serait pas la goutte d'eau pour leur couple. Mais ce soir, il rentrerait. Ils pourraient en reparler, examiner les choses plus calmement. Elle lui expliquerait tout en détail, et il comprendrait. Bien sûr, qu'il la comprendrait !

– Je t'aime tant, Terry.

Attrapant en silence les clés de Maura, il franchit la porte sans ajouter un mot. Depuis la baie vitrée du salon, elle le vit monter dans sa voiture. Les ouvriers étaient enfin partis. Ils avaient travaillé dur toute la journée...

Terry avait ouvert la portière de la Mercedes décapotable de Maura, qu'elle ne fermait jamais à clé. Elle le vit replier sa grande carcasse pour se mettre au volant. Elle le vit tourner la tête vers elle avec un sourire, juste avant de glisser la clé dans le contact. Elle eut alors la certitude que la paix reviendrait, et...

L'explosion la projeta à travers son beau salon, décoré avec tant de soin, et l'envoya valdinguer sur le canapé, le dos en miettes, sous une pluie de gravats. La dernière chose qu'elle entendit avant de sombrer dans l'inconscience, ce fut le téléphone qui sonnait dans le vide.

Chapitre 1

Livide, Roy Ryan décrocha dès la première sonnerie et raccrocha d'un geste rageur en reconnaissant la voix de sa femme.

Ça, c'était bien la dernière chose dont il avait besoin ! Entendre Janine glapir trois heures d'affilée, elle et sa grande gueule. Le jour où les récriminations seraient classées discipline olympique, elle décrocherait la médaille – et pas de bronze ! Le téléphone se remit à sonner presque immédiatement mais il lui tourna le dos. Ça ne pouvait être qu'elle et ses sempiternelles jérémiades. Sa légitime était une vraie plaie, mais ce jour-là sa détestation pour elle atteignait des sommets.

Le visage dans les mains, il ravala un sanglot. La peur le faisait ruisseler. Les aisselles déjà trempées, il marinait dans ses propres relents. Mais où était Maura ? Et qu'est-ce qu'elle pouvait bien fabriquer ? Elle aurait dû arriver depuis longtemps.

Encore au pieu avec ce branleur de Petherick, probable.

Il eut une brève bouffée de honte. Elle l'avait bien gagné, son Terry. Et de haute lutte, encore... Mais Roy avait beau retourner le problème dans sa tête, pour lui, Petherick serait toujours un ex-flic, un minable, un repent – et pas seulement selon ses propres critères, mais aux yeux de tous ceux qui avaient voix au chapitre. D'ailleurs c'était bien ce qui leur avait valu toutes ces emmerdes, ces derniers temps, il en aurait mis sa main au feu. Car ils s'étaient fait balancer, et pas qu'un peu. Quelqu'un avait dû tuyauter les flics sur leurs plans en cours ou prévus, et les Ryan s'étaient retrouvés d'office dans le rôle des coupables de service. Être le beauf d'un ex-flic, dans leur branche, ça la foutait mal... à moins que le flic en question ne soit connu et reconnu comme faisant partie de l'écurie – mais Petherick n'avait jamais été un de leurs ripoux. Au contraire !

En fait, il était tellement coincé du cul qu'il leur disait à peine bonjour. Il les avait toujours regardés de haut, y compris Sarah, leur mère – laquelle, ironiquement, ne jurait que par cet enfoiré. Pour elle, il n'y avait que Terry et les oiseaux qui chiaient en l'air !

Roy poussa un soupir. Le manque de sommeil lui piquait les yeux et il avait une barbe de deux jours. Un petit somme n'aurait pas été du luxe, mais le moment était mal choisi. Après quelque chose comme dix ans de paix, voilà que tout leur explosait à la gueule, dans cette putain

de ville. Mais pourquoi ? Qui était derrière ces arrestations et toutes ces emmerdes ? Quelqu'un déconnait à plein tube en agitant les pieds dans le plat, et ils allaient devoir démasquer ce quelqu'un, sous peine de perdre toute crédibilité auprès de leurs piliers les plus solides dans la pègre de Londres et de sa banlieue. Ils avaient prévu de réunir tous leurs ex-associés mécontents, ce jour-là, et certaines questions ne pourraient rester sans réponse.

Mais merde, que faisait sa sœur ? Il n'était pas près de s'en sortir, sans elle...

Janine raccrocha, furieuse de la grossièreté de son époux. La colère lui faisait grincer des dents et lui tordait les traits en un masque encore plus blême et plus bouffi que d'habitude. Elle se servit un double gin qu'elle avala cul sec. Les yeux fermés, elle savoura le feu de l'alcool qui se répandait jusqu'au creux de ses entrailles et, lorsqu'elle les rouvrit, elle surprit sa propre image dans le miroir en face d'elle.

Elle renonça à retenir ses larmes. Elle faisait plus que son âge, beaucoup plus. En toute honnêteté, elle semblait plus près des soixante-dix que des soixante.

Sur le buffet trônait sa photo de mariage qu'elle contempla un long moment en se rappelant son exaltation, à l'époque, au bras de son cher petit mari tout neuf, avec leur premier bébé déjà en train. Et cette magnifique chevelure rousse qui aimantait tous les regards, dont celui de Roy Ryan...

Si seulement elle avait écouté ses parents ! Ils les avaient catalogués du premier coup d'œil, Roy et sa famille. Mais comme tant d'autres, Janine avait fait la sourde oreille à la sagesse paternelle, en se disant qu'elle le ferait marcher à la baguette, son vaurien d'époux. Sauf que remettre un Ryan dans le droit chemin, c'était mission impossible. Tout le monde s'y était cassé les dents, y compris la police métropolitaine – et Dieu sait qu'ils avaient essayé ! Mais elle s'était toquée de Roy comme d'aucun homme auparavant. C'était ça, son problème. Elle l'aimait toujours, et ça n'était pas près de changer – alors que lui, il la traitait par le mépris.

Elle se versa un autre verre de gin, qu'elle avala avec deux Valium. Les *petites béquilles de la mère de famille*¹, comme disaient jadis les Stones... Le souvenir de la chanson lui tira un de ses rares sourires. En fait, si elle y avait prêté une seconde d'attention, elle se serait aperçue que, dès qu'elle souriait, son visage s'animait, et qu'elle paraissait quinze ans de moins.

Si on pouvait prévoir ce que la vie nous réserve !

Elle alla s'étendre sur le canapé en pensant à sa fille, Carla, l'enfant qu'elle avait attendue avec tant d'espoir et détestée dès le premier jour ou presque. Parce qu'elle avait toujours vu en elle une dangereuse rivale, capable de capter l'attention de Roy, qui était gaga de sa fille... alors que Janine n'avait jamais réussi à l'intéresser, ou pas vraiment. À présent, Maura avait pratiquement adopté Carla, et Janine n'y voyait que des avantages. Elles pouvaient bien aller se faire voir, toutes les deux, la tante et le coucou du nid ! Mais pour Benny Anthony, son fils chéri, ainsi prénommé en mémoire de deux de ses oncles défunts, il en allait tout autrement. Benny, il était à elle. Roy pouvait bien dire ce qu'il voulait, Janine y tenait comme à la prune de ses yeux – et tant pis si Roy rêvait d'en faire un petit clone de lui-même ! Pour Janine, son fils, c'était Dieu sur terre, et elle savait que dès qu'il verrait clair dans le jeu de son crétin de père, il lui reviendrait. Maura et Roy finiraient bien par mettre bas les masques, et ce jour-là Janine accueillerait son fils repent à bras ouverts.

C'était son rêve le plus cher, celui qui l'aidait à supporter tout le reste, même si au fond d'elle-même elle doutait sérieusement de le voir se réaliser un jour. Car depuis la racine de ses beaux cheveux bruns jusqu'au bout de ses grands pieds (il chaussait du 48 !), Benny était un Ryan pur jus. On aurait dit son oncle Michael réincarné. Michael Ryan, un autre frère de Roy, mort lui aussi – et leur ressemblance ne se limitait pas au physique... Benny avait hérité de la mentalité de son oncle. C'était bien ce qui effrayait Janine, dans ses moments de lucidité. À cette différence près : alors que Michael avait toujours eu la plus profonde adoration pour sa mère, Benny exécrait la sienne et ne faisait rien pour s'en cacher.

Janine secoua la tête en tâchant de dissiper ces sombres pensées. Son fils allait devoir apprendre tout ça par lui-même et la leçon promettait d'être rude – tout autant qu'elle l'avait été pour sa pauvre mère... Mais il était intelligent, son Benny. Il finirait bien par voir ce qu'étaient les autres Ryan. Les derniers des derniers. La lie de la lie.

Cette idée la requinqua. À nouveau souriante, elle descendit un énième verre de gin et, une demi-heure plus tard, elle dormait à poings fermés.

Prison de Belmarsh, quartier de haute sécurité.

Vic Joliff laissa déborder sa joie. C'était un colosse. Un vrai malabar, chauve, avec des petits yeux noirs et durs, plissés de rire.

– C'était bien Maura Ryan, t'en es sûr ? Comment tu sais qu'elle en a pas réchappé ?

Petey Marsh eut un hochement de tête solennel.

– Ce que je peux te dire c'est qu'à l'heure où je te cause, quiconque a mis la clé dans le contact de sa bagnole est plus mort qu'un rat mort !

Vic se frotta les mains.

– Tu peux filer une bonne récompense au maton qui nous a passé le message. J'aurai à nouveau recours à ses services. Maura Ryan est donc rayée de la carte... ? Bon, allez... casse-toi, Petey, que je m'entende penser !

L'interpellé quitta la cellule sans se faire prier. Il n'aimait pas Joliff, personne ne l'aimait. Mais en taule, c'était un des risques du métier, ce genre de gonze. Et Petey préférait encore avoir affaire à lui qu'à ces foutus Paddies qui vous regardaient comme une merde en se gargarisant de leur soi-disant statut de « politiques » ! Vic Joliff, au moins, c'était un mec, un vrai. Un truand à l'ancienne avec la thune, l'influence, le prestige – et cette prétention délirante de continuer à tout régenter depuis sa cellule. Vic, c'était le caïd du secteur. Alors Petey n'avait pas le choix. Il était bien obligé de faire avec mais pour ce qui était de l'aimer, peau de balle !

Il s'interrogea une seconde sur ce que Maura Ryan avait bien pu lui faire, au Joliff, pour qu'il lui en veuille à ce point – à supposer qu'il s'agisse d'un règlement de comptes. Tout le monde savait que, même au placard, Vic tirait toujours les ficelles. Et le bruit courait que le clan Ryan n'était plus ce qu'il était du temps de Michael. Sauf que jusque-là, Maura restait une force avec laquelle il fallait compter. Mais maintenant, si elle était passée de vie à trépas – et, aux dernières nouvelles, elle s'était littéralement vaporisée dans le ciel de l'Essex –, leurs affaires allaient se retrouver aux mains de son frère Roy, dont tout un chacun savait qu'il n'avait pas inventé l'eau tiède. Stephen Hawking, le Cerveau du siècle, pouvait dormir sur ses deux oreilles : Roy Ryan ne menaçait pas son titre !

Petey se roula un petit joint, en tâchant de se détendre un peu sur son grabat. La vache, les journées traînaient en longueur dans cette taule... Si Joliff avait décidé de lancer une guerre territoriale contre les Ryan, ça ferait au moins une distraction.

Petey eut un sourire en coin. Dans le bloc, en fait de distraction, ils n'avaient pas vu passer grand-chose, depuis qu'une arsouille avait chouré le magnétoscope du foyer. Même après une troisième vague de fouille infructueuse dans les cellules, les matons continuaient à faire mine de soupçonner les détenus. Mais ils étaient au QHS d'une taule qui comptait parmi les plus sûres d'Europe et ça crevait les yeux d'à

peu près tout le monde : seul un gardien aurait pu à la fois faire le coup et sortir l'appareil en douce. Mais bon, ils n'étaient pas à ça près...

Il se laissa aller contre son oreiller en étouffant un soupir. C'était pas de la tarte de se détendre, avec ce boucan continuel et ce putain d'ennui qui vous collait à la peau. La vie en taule, c'était comme de pourrir sur pied. Jour après jour, lentement mais sûrement. Vous vous transformiez peu à peu en cadavre vivant, voire en un vrai cadavre. Car la mort ferme et définitive vous guettait au tournant, seul ou avec le concours d'un tiers...

Il se plaqua les mains sur les oreilles, pour ne plus entendre le gros rire de Joliff, qui se gondolait à nouveau. Peut-être que les Ryan finiraient par le supprimer, en représailles, ce vieux trouduc. Le plus tôt serait le mieux.

Petey se hâta de finir son joint et mit fin à sa séance de méditation, au profit d'une session plus musclée, au gymnase.

Le jeune Benjamin Anthony Ryan, dit « Benny », était costaud, lui aussi, et même baraqué. Il adorait bouffer de la fonte, pour entretenir sa silhouette de champion olympique. Il était fier de sa musculature, et ce jour-là il l'exerçait dans un gymnase de l'est londonien. Il ruisselait, les joues rouge pivoine et le visage tendu par l'effort.

En voyant arriver son vieux pote Abdul Haseem, le portable à l'oreille et le sourire en berne, Benny soupçonna qu'il était arrivé quelque chose.

– Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à son garde du corps et néanmoins ami.

Il avait chuchoté pour ne pas attirer l'attention des autres clients du gymnase sur la réponse d'Abdul, lequel secoua lentement la tête.

– La bagnole de ta tante vient d'exploser, finit-il par lâcher. Pour le moment, c'est tout ce qu'on sait.

Abdul vit les expressions se succéder sur le visage de Benny, qui passa de l'incrédulité à la fureur en moins d'une seconde.

– Putain, quoi !

Son exclamation avait alarmé ses voisins, dont les têtes se tournaient vers eux.

– Pas ici, Benny... souffla Abdul. Ton père t'attend à l'hôpital, d'accord ? La voiture est dehors.

Benny se releva et le suivit sans murmurer, trop heureux de pouvoir

compter sur les nerfs d'acier d'Abdul, surtout en temps de crise.

Et pour une crise, putain, c'était une crise. De dimensions olympiques, même !

Il sentait des larmes lui piquer les yeux, sans pouvoir dire si c'était de chagrin ou de pure rage. Mais larmes ou pas, il devait se retenir de trépanner sur place comme un gamin.

Abdul, qui était à la fois son vieux copain d'école, son compagnon d'armes et son frère d'adoption, lui posa la main sur l'épaule.

– Du calme, Ben. Commençons par tirer les choses au clair, OK ?

Benny Ryan hocha la tête.

– Ouais, et je me charge personnellement de dessouder le fumier qui a cru pouvoir s'en tirer après un coup pareil. Si Maura a quoi que ce soit, je te jure que je lui explose la gueule à mains nues, à ce con. Et je lui prépare mon plus beau tube de colle pour l'occasion !

Abdul ferma un instant les yeux. Benny s'était fait une petite réputation en inventant un supplice sur mesure : il collait les paupières de ses victimes qui se retrouvaient plongées dans le noir. Selon lui, ça leur foutait la trouille de leur vie. Abdul approuva la menace mais la seule idée de la chose lui filait la chair de poule.

Dans la salle d'attente d'Oldchurch Hospital, Sarah Ryan chassa d'un coup d'épaule le bras de son fils.

– Seigneur Jésus, Roy ! railla-t-elle. Je ne suis pas encore complètement gâteuse !

Et c'était vrai. À quatre-vingts ans bien sonnés, la vieille dame était toujours très alerte. Elle avait beau se ratatiner de jour en jour, elle avait gardé toute sa verdeur et sa pugnacité. Ça s'entendait à sa voix.

– Écoute, m'man... je vais demander à un des garçons de te ramener chez toi. Tu sais, la nuit va être longue.

Elle l'interrompit d'un geste.

– Dieu sait que j'en ai vécu plus d'une, de ces longues nuits, avec vous autres ! Du temps de Michael, surtout, et de votre vaurien de père. Alors je t'écoute, Roy... commence déjà par me cracher le morceau.

Épaté, il contempla un instant le petit bout de femme qui lui tenait tête.

– Et que fiche Terry ? s'enquit-elle. Il devrait être là !

Roy s'humecta les lèvres et hésita longtemps avant de répondre :

– La voiture de Maura a été piégée, m'man. Mais c'est Terry qui était dedans...

Sarah serra les paupières. Elle refusait d'en croire ses oreilles.

– Quoi, Terry est mort ?

Roy confirma de la tête.

– Sainte Mère de Dieu ! Qu'est-ce qu'elle a encore trafiqué, cette garce de Maura ?

Pour Sarah, quoi qu'il arrive, sa fille en était toujours responsable. Roy dut se retenir de la reprendre vertement.

– Où qu'elle aille, poursuivit Sarah, elle ne sème que la mort et la destruction. Ah, mes pauvres enfants... !

Sa voix se fêla lorsqu'elle vit Roy s'éloigner à grands pas. L'appréhension lui nouait l'estomac. Elle ne trouvait qu'une explication : ils mijotaient encore un mauvais coup et, comme toujours, Maura tirait les ficelles.

Mais d'où lui était tombée cette fille ? Depuis que Maura avait eu l'âge de participer aux activités douteuses de la famille Ryan, elle lui avait gâché l'existence. À la longue, Sarah avait appris à fermer les yeux sur les méfaits de ses garçons, mais sans jamais reconnaître à sa fille le droit de marcher sur leurs traces. Ça, c'était au-dessus de ses forces. De la part d'une femme, ça lui semblait inconcevable. Mais alors là, c'était le pompon ! Une mort de plus, tout aussi inutile que les autres...

Car pour Sarah, Terry Petherick était un saint. Un type formidable, dont le seul tort avait été d'aimer à la folie cette belle garce que Sarah avait mise au monde, pour son malheur. Un homme bien, intègre et de bonne volonté, promis à une belle carrière dans la police, s'il n'avait croisé le chemin de Maura Ryan. Mais qu'est-ce qu'il avait bien pu lui trouver, à cette dépravée ? Ça échappait à son entendement.

Rejoignant Roy, elle tira son fils par la manche et le regarda droit dans les yeux.

– Ne me tourne pas le dos quand je te parle, mon garçon !

Roy se dégagea d'un haussement d'épaules.

– Et ta fille, m'man ? Ta fille unique ? Tu ne te demandes même pas comment elle va ? Ça ne t'intéresse pas de savoir si elle est morte ou vive, blessée, mutilée ou Dieu sait quoi ?

Sarah secoua la tête.

– Non, ça ne m'intéresse pas !

D'un geste, Roy lui imposa silence.

– Alors retourne chez toi, maman. Demain matin, Janine se fera un plaisir de tout t'expliquer.

Sarah le regarda s'éloigner, le cœur serré. Maura semait encore la discorde dans la famille. À cause d'elle, ils étaient tous obligés de choisir leur camp. Elle alla s'asseoir sur une vieille chaise en plastique éraflé, les mains croisées sur son grand sac à main.

Elle pouvait attendre, elle avait tout son temps. Elle finirait bien par savoir ce qui se tramait. Elle était la patience même... Elle n'avait pas manqué d'occasions de s'exercer, durant sa longue vie !

Cinq minutes plus tard, Benny, son petit-fils chéri, passa devant elle comme si elle avait été transparente, sans lui faire l'aumône d'un regard. Ouvrant son sac, elle en tira son vieux chapelet en bois d'olivier et se mit à prier.

– Putain, cette sale vieille sorcière ! Faudrait vraiment lui river son clou, une bonne fois pour toutes, et pareil pour ma mère !

Roy n'aurait pas mieux dit, mais un instinct plus vieux que le monde lui imposait silence.

– Je t'interdis de parler comme ça de ma mère – et de la tienne, par la même occasion !

Benny eut un haussement d'épaules hargneux. La moutarde lui montait au nez.

– Arrête, papa, tu peux pas les défendre, ces deux punaises ! Elles nous ont toujours empoisonné la vie, c'est pas moi qui vais te l'apprendre. « Tu honoreras tes vieux, quoi qu'ils fassent »... mon œil ! Ça remonte au déluge, ces conneries ! Toi non plus, tu peux pas les blairer, l'une comme l'autre. Et je te parie que la dernière chose dont Maura a envie, c'est de les trouver à son chevet, quand elle sortira du coma. Alors bas les masques, d'accord ? Attaquons-nous plutôt aux vrais problèmes : qui sont les enfoirés qui ont posé cette bombe, et comment on pourra les coincer ?

Face à son fils, Roy avait l'impression de voir Michael revenu d'entre les morts, plus virulent que jamais. Son frère aîné le fixait à travers les yeux de Benny. Une ressemblance pareille, ça avait de quoi vous filer le frisson – sauf qu'à sa connaissance, son fils n'avait jamais eu le moindre penchant homo. Mais dès qu'il ouvrait la bouche, on croyait entendre Michael. Benny avait l'arrogance de son oncle et son caractère vindicatif, c'était ce qui faisait son succès dans le quartier. Et

bien sûr, au grand dam de Janine, lui aussi adorait Maura – qui le lui rendait bien.

Ils virent arriver le médecin.

– Alors, docteur ? Comment va-t-elle ?

– Elle reprend connaissance. Elle a reçu un bon choc, mais rien de grave. Quelques bleus, quelques égratignures. Mais pas de dégâts à long terme. Enfin, pas sur le plan physique...

Roy sentit le stress refluer de son corps en une grande vague de soulagement.

– Bonne nouvelle ! On peut la voir ?

– Cinq minutes, pas plus.

Comme Benny serrait son père dans ses bras, sa vigueur juvénile rappela à Roy la bombe d'énergie qu'était son fils. Tout comme son oncle Michael, il pouvait passer en trois secondes chrono de l'euphorie à la fureur la plus noire, et inversement. Un jeune chien fou.

– Quelle chance, hein, p'pa ! La vache, quel putain de pot !

Roy songea qu'il ne pourrait plus contenir cette bombe bien longtemps. Qu'arriverait-il, quand Benny échapperait complètement à tout contrôle ? Il ne voulait ni ne pouvait l'imaginer.

Maura avait une tête à faire peur. Roy devina qu'elle avait appris la mort de Terry.

– Alors Maws... ça va ?

Elle ferma les yeux, et fit oui de la tête.

Benny approcha une chaise du lit pour lui prendre la main.

– On est là. T'as plus rien à craindre.

Elle eut un pâle sourire.

– Merci, Benny. Qui c'était ? On a une idée ?

– Je ne vois que l'autre connard, là... celui de Shoreditch !

Benny avait parlé fort. Comme Maura faisait la grimace, il baissa d'un ton :

– Ben quoi... qui d'autre ?

Le regard du jeune homme fit la navette entre Maura et Roy, qui secoua la tête.

– Non, Benny. C'est sûrement pas lui. Jimmy Milano a toujours été franc du collier. Et ça fait des lustres que Maura l'a intégré à l'équipe.

– Merci du renseignement, fit Benny, l'air mortifié.

L'amertume qui avait résonné dans sa voix n'avait échappé ni à son père ni à Maura. Benny s'était vu confier la mission d'exercer une pression musclée sur Milano quand il avait débarqué pour la première fois dans les quartiers est. Mais, à l'usage, Milano s'était révélé un excellent élément. Il était à présent l'un des plus sûrs alliés du clan Ryan. À la différence de ses aînés, ce n'était qu'une petite frappe sans envergure, tant par sa façon de penser que par son mode opératoire. Il n'avait jamais été une menace.

– Je voulais te mettre au parfum, Benny. Mais avec tout ça...

La phrase de Roy resta en suspens.

– Pourquoi, y a autre chose que j'ignore ?

Benny était à nouveau sur la défensive. C'était son point faible, comme ils le savaient tous d'expérience.

– Benny... on a collectionné les emmerdes ces derniers temps. Maintenant, notre priorité, c'est d'éliminer les suspects.

– Les *éliminer*, tu l'as dit... c'est bien le terme, pour ce que je leur prépare, à cette bande de cons !

Maura referma les yeux avec une grimace de lassitude.

– Tu veux bien varier un peu ton vocabulaire, Benny ? Ça m'énerve, à la longue, ce style répétitif...

– Je me tais, Maura. Te frappe pas, je me tais ! répondit-il, sur le ton de la dignité offensée.

Maura regretta aussitôt de l'avoir rabroué.

– Et qu'en dit la police ? demanda-t-elle pour détendre un peu l'atmosphère.

– Pas grand-chose pour l'instant. J'attends un coup de fil de nos amis de la Met qui doivent nous rappeler avec des nouvelles fraîches, plus tard dans la soirée – tout en parlant, Roy avait jeté un coup d'œil à son fils. Toi et Abdul, vous enverrez des gars se renseigner sur le terrain, d'accord ? On verra ce qu'ils pourront...

– C'est fait, p'pa ! Abdul s'en est occupé en venant ici.

Roy l'approuva d'un geste.

– Tu vois autre chose, Maws ?

Elle secoua la tête avec précaution et se laissa retomber sur ses oreillers.

– Si... Faites-moi transférer au plus vite dans une clinique privée, avant que les journalistes ne nous tombent dessus... ou que quelqu'un ne tente de transformer ce brillant essai...

– C'est comme si c'était fait, Maws. On reviendra te voir plus tard, OK ?

Ils quittaient la pièce quand elle les rappela :

– Et surtout, éloignez maman ! Je ne suis pas en état de l'affronter.

La porte refermée sur eux, elle se rallongea et passa en revue les événements de la journée. La dispute, le départ de Terry... La dernière image qu'elle garderait de lui, le demi-sourire qu'il lui avait adressé à travers le pare-brise, juste avant de mettre le contact, déclenchant cette bombe, à elle destinée...

Elle l'avait donc perdu. À jamais. Elle allait devoir lui survivre, avec ce fardeau de chagrin, jusqu'à son dernier souffle. Mais l'heure n'était pas à la déploration. La guerre était déclarée. Il fallait tout passer au peigne fin en tâchant d'y voir un peu plus clair.

Elle ravala ses larmes. Les sentiments attendraient. Il était grand temps de s'attaquer aux problèmes en cours. Pour Maura Ryan, c'était une seconde nature : elle n'avait fait que ça toute sa vie.

Garry Ryan était comme fou. Anita, sa petite amie en titre, une créature superbe et pulpeuse à souhait, quoique affligée d'un tic nerveux, le regardait feuilleter son carnet d'adresses. De temps à autre, il notait un nom en marmonnant entre ses dents. Anita évitait de le contrarier quand il était dans cet état.

Il leva vers elle ses yeux d'un bleu électrisant.

– Va me faire une tasse de thé, chérie... et retiens-moi une place dans le premier avion pour Londres. Illico !

Elle hocha la tête.

– Et moi, je ne viens pas ?

Elle l'avait dit du ton un brin crispé qu'elle prenait pour s'adresser à lui.

– Pourquoi ? soupira-t-il. Tu veux venir ? T'y tiens vraiment ?

C'était une vraie question et il la lui avait posée gentiment – une première, pour Garry. Mais non, Anita ne voulait pas quitter Marbella. On était si bien, ici – surtout quand il n'était pas là...

– Mais bien sûr, mon chéri ! s'empressa-t-elle de répondre.

Il étouffa un petit rire qui n'avait rien de rassurant.

– Non, t'en as aucune envie. C'est pas moi que tu aimes, c'est mon prestige et les avantages de ma *notoriété* – t'auras qu'à regarder le mot dans le dico, quand je serai parti !

Elle hocha la tête, soulagée. Rien ne l'obligeait à le suivre...

– Alors, grouille-toi de faire tes valises et casse-toi d'ici, ajouta-t-il.

Elle battit des cils sans comprendre.

– Mais où veux-tu que j'aille, Garry ?

Il commençait à en avoir soupé, de ces jérémiades inutiles.

– Ça, c'est ton problème, mon chou ! Tu trouveras sûrement. Une belle fille comme toi, ça reste pas longtemps en carafe !

Elle éclata en sanglots.

– Sale fumier ! Pourquoi tu me fais un coup pareil ?

Il vint se planter devant elle puis, lui soulevant doucement le menton, lui posa un baiser sur les lèvres.

– Et pourquoi pas, idiotte ? Qu'est-ce qui m'en empêche, hein ? File me faire du thé et réserver mon billet d'avion, tu seras gentille.

La profonde confusion qu'il lisait dans son regard lui serra le cœur, mais rien qu'une seconde. En fait, il n'avait pour elle que du mépris. Elle s'accrocherait toujours à ses basques, quoi qu'il fasse...

– Bon, écoute. Si t'es gentille, je te laisse l'appart une semaine, le temps que tu te relocalises. Je peux pas mieux dire, hein ?

Elle tourna les talons et le planta là, dégoûtée. Une heure plus tard, il était en route pour l'aéroport, sans le moindre état d'âme pour celle qui avait été sa compagne ces deux dernières années. Ça, c'était Garry Ryan.

Pendant le vol, il médita des projets de vengeance contre celui ou ceux qui avaient tenté de supprimer sa sœur et semblaient viser l'extinction de toute la famille – car ils ne s'arrêteraient pas là, ça ne faisait pas un pli. Eh bien, ils avaient plutôt intérêt à faire fissa, en prenant leurs jambes à leur cou. Garry Ryan était de retour et, le temps qu'il atterrisse et qu'il y voie un peu plus clair, ça allait saigner.

Il ne se tenait plus d'impatience.

Sandra Joliff était une belle plante, grande, blonde, avec des seins siliconés, un bronzage aux ultraviolets et un sourire éclatant de blancheur. Ses cheveux effilés, décolorés à outrance et desséchés par les balayages successifs, encadraient son visage d'une masse sexy, savamment décoiffée.

Elle n'était pas au mieux de sa forme, ce matin-là. Elle avait fait la fête toute la nuit et ses reins se rappelaient à son bon souvenir : trop de coke, trop de vodka... Elle avait le teint crayeux sous son bronzage, et se serait damnée pour une douche et une bonne tasse de thé.

Elle devait aller voir son mari au parloir de Belmarsh l'après-midi même, ce qui exigeait qu'elle soigne un minimum son look. Il était si fier d'elle ! Pas question de le décevoir. Elle l'aimait bien, son vieux Vic. Il savait parfaitement à quoi s'en tenir avec elle, mais ils avaient bâti leur vie commune en contournant leurs multiples défauts.

Comme elle s'engageait dans l'allée de son jardin, une voiture klaxonna derrière elle, et elle aperçut un brun qui lui faisait un doigt d'honneur, compliment qu'elle lui retourna :

– Ta gueule, sale branleur !

Évidemment, c'était elle qui lui avait fait une queue de poisson en traversant la chaussée... mais elle était trop naze pour se biler.

Elle mit pied à terre en survolant les alentours du regard. Les jardiniers étaient passés. Tout était impeccable. Son standing, ce niveau de vie que lui offrait Vic, n'avait pas fini de l'émerveiller. Elle qui avait grandi dans un immeuble pourri à Woodford Green, elle vivait à présent comme une altesse royale. Ses deux gamines fréquentaient une école privée, elle avait une BMW 330 et de l'argent à ne plus savoir qu'en faire. Le jour où Vic, Dieu le bénisse, lui avait déclaré sa flamme, sa vie avait pris un sacré tournant ! Sans barguigner, il l'avait arrachée à son existence minable pour l'installer dans ce joli quartier.

Elle ouvrit la porte de la maison – un grand pavillon avec cinq chambres et jardin, sis à Emerson Park – et coupa le système d'alarme. En entrant dans la cuisine, elle aperçut Kelly, son doberman, qui gisait au milieu de la pièce.

Le chien avait la bouche pleine de sang. Un filet rouge sombre s'écoulait de son oreille et tout son corps était secoué de grands frissons.

Elle vint s'agenouiller près de lui et lui caressa la tête.

– Ben alors, mon Kelly... qu'est-ce qui t'arrive, pépère ? murmura-t-elle pour le rassurer.

Le chien glissa son museau dans sa main avec un gémissement. Le regard de Sandra tomba sur un morceau de viande crue, à proximité. Son chien avait été empoisonné.

Comme elle se relevait, elle sentit une présence dans son dos et, se

retournant, elle se retrouva face à un homme. Un grand costaud, athlétique, carré et plutôt chic, vêtu de grandes marques... Elle le jaugea, comme elle le faisait instinctivement pour tous les hommes, et lui attribua une note : quatre sur dix seulement, à cause de ce masque de ski idiot, qui lui mangeait le visage. Le sourire qu'il lui décocha dévoila une rangée de dents parfaites sous les grosses lunettes.

– Vous êtes qui, vous, putain de merde... et qu'est-ce que vous foutez dans ma cuisine ?

Il admira son aplomb. Il la toisa de la tête aux pieds d'un œil de connaisseur et elle eut un frisson de dégoût en réalisant qu'il voulait peut-être la violer. Alors là, il pouvait toujours s'accrocher !

Roulant des épaules, elle vint se planter devant lui, juchée sur ses talons vertigineux.

– Sandra ?

Une voix grave, pas désagréable, avec une trace d'accent.

Elle fronça les sourcils.

– Putain, c'est de la part de qui ?

Elle luttait pour garder sa dignité, résolue à ne pas lui montrer sa peur.

– Merde, vous savez à qui vous avez affaire ? s'écria-t-elle. Vous connaissez mon mari ? Quand il apprendra ça, je vous garantis que ça va saigner, mon pote !

L'inconnu sourit.

– Ça, j'y compte bien, Sandra. C'est la raison même de ma présence...

Le visage de Sandra se tordit de consternation.

– Quoi, quelle raison ? Qu'est-ce que vous délirez, espèce de dingue ?

Le chien se remit à gémir. Elle baissa machinalement les yeux.

– Attends un peu, mon chéri... J'appelle le docteur dès que cette tête de nœud sera parti. Et vous, ajouta-t-elle pour l'inconnu, dégagez ! Mon homme n'est pas une lavette et vos conneries ne le feront pas rigoler.

L'homme avait ouvert son manteau, révélant un fusil à canon scié. Les yeux bleus de Sandra s'écaraquillèrent. Elle commençait à comprendre. Elle courut à la porte de derrière tandis que le premier coup de feu, qui visait ses jambes, faisait voler le panneau de la porte

en éclats. Elle s'écroula à terre. L'homme vint se planter au-dessus d'elle en riant.

Elle hurlait de douleur sur le carrelage, les jambes en feu.

– Qu'est-ce que vous voulez ? Prenez tout... prenez ma montre, n'importe quoi. Mais de grâce, j'ai deux petites...

Elle se tordait d'angoisse et de douleur.

– Désolé, trésor. N'y vois surtout rien de personnel.

Il lui tira en plein visage, toujours avec le sourire.

Lily, la mère de Sandra, avait fini par aller chercher les petites à l'école. Sa fille devait être restée à un de ses déjeuners marathon, se dit-elle. Lily avait donc ramené les deux fillettes chez elle, en se promettant d'avoir une bonne mise au point avec Sandra. Elle négligeait ses enfants. Depuis que Vic était tombé, sa fille perdait complètement le nord. Toujours sortie, dans la coke jusqu'au cou. Lily en avait jusque-là, de ses conneries...

Ce qui fait que le corps de Sandra ne fut découvert que vingt-quatre heures plus tard.

Vic Joliff dut être mis sous sédatifs en apprenant la nouvelle, tout comme la mère de Sandra qui avait eu le malheur de découvrir le corps sans vie de sa fille, affreusement défigurée, près du cadavre du chien. Quant à Chantal et Rochelle, leurs deux gamines, elles durent se résigner à aller habiter chez leur mamie qui fumait trop et ne vivait que pour le bingo.

La police était atterrée, comme tout un chacun. Personne n'y comprenait rien.

Sandra n'était qu'une « civile », selon l'expression consacrée. Elle n'avait jamais participé aux affaires de son mari – sauf, prétendaient les mauvaises langues, en se chargeant de dilapider ses bénéfices en fringues, poudre et autres frais généraux...

Mais ça, c'était les oignons de Vic et ça ne regardait personne.

Pour le coup, Joliff lui-même était au-dessus de tout soupçon. Il avait toujours adoré sa femme, même si elle aguichait tout ce qui bougeait. Il fermait les yeux et mettait ses frasques sur le compte de son jeune âge et de son tempérament. Après tout, Sandra était belle et ne l'avait pas épousé uniquement par amour...

Puis on fit le rapprochement entre le meurtre de Sandra Joliff et la bombe de chez Maura Ryan. Et un vieux de la vieille qui n'avait pas sa langue dans sa poche, résuma ainsi le sentiment général :

« Sale temps ! Je ne vous donne pas une semaine avant que le sang ne se remette à couler sur les trottoirs ! »

Prophétie qui se trouva réalisée au bout d'à peine trois jours.

1. *Mother's Little Helpers* – célèbre chanson des Rolling Stones, célébrant les mérites des sédatifs sur le mode ironique. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Chapitre 2

Sheila Ryan sourit à son mari qui lui avait passé un bras autour de la taille.

– Tu ne t'avoues jamais vaincu, hein ?

– Jamais ! s'esclaffa-t-il.

Lee était le plus jeune des trois frères Ryan survivants. Sheila eut un nouveau haut-le-cœur, le genre qui vous secoue à vide, douloureusement, et il lui passa la main dans le dos.

– Ça m'a l'air d'un sacré trublion, celui-là ! soupira-t-elle.

– C'est un garçon, Sheila... et on dirait qu'il tient de son père !

Elle éclata de rire avec lui. Ses nausées ne pesaient pas bien lourd, à côté de sa joie. Une nouvelle grossesse ! Elle aimait être enceinte, sentir les bébés germer en elle et gigoter, savoir qu'elle abritait une nouvelle vie, qu'elle l'engendrait de A jusqu'à Z. Chaque fois, ce petit miracle l'émerveillait.

Ses yeux bleu gris avaient de grands cernes sombres et le manque de sommeil lui faisait une mine de papier mâché. Mais bonne mine ou pas, Lee était fou d'elle. Même enceinte jusqu'aux yeux et alourdie par ce ballon démesuré, il adorait sa femme et se sentait le plus heureux des hommes. Ses frères ne perdaient pas une occasion de le vanter, mais il s'en fichait. En fait, c'était surtout de l'admiration qu'il leur inspirait. Depuis Sheila, il n'avait plus regardé d'autre femme, à part une brève aventure d'une nuit, ça et là. Pour rien au monde, il n'aurait pris le risque de perdre ce qu'il avait.

Sheila soupira bruyamment.

– Je suis vraiment sur les genoux, Lee. Je ne me suis jamais sentie si crevée, pour les précédents.

– Tu auras vite fait d'oublier tout ça, quand il sera là.

– Hé ! Ça pourrait bien être une « elle », cette fois-ci ! D'autant que rien ne se passe comme pour les autres...

Il lui pressa l'épaule.

– N'espère pas trop, cocotte... Tu sais bien que je n'ai que des XY !

Nouvel éclat de rire partagé. Lee couvait sa femme d'un regard

amoureux. Il jubilait de la savoir sienne, comme d'habitude. Lui aussi, au fond, il aurait préféré une fille. Après quatre garçons, ça commençait à s'imposer... Sheila l'espérait passionnément, tout comme sa propre mère. Car Sarah lui faisait grise mine, comme si c'était sa faute !

– Je t'aime, ma Sheila.

Elle leva les yeux et plongea son regard dans le sien

– Je sais.

La porte de leur chambre s'ouvrit et leurs quatre fils entrèrent. Sheila était toujours dans la salle de bain attenante, secouée de grands haut-le-cœur et penchée sur la cuvette des toilettes, quand le petit Jason demanda le plus sérieusement du monde :

– Tu crois qu'il essaie de sortir, le nouveau bébé de maman ?

Ils éclatèrent de rire en chœur.

Lee prit le bambin de trois ans dans ses bras.

– Allons-y ! Qui veut un petit déjeuner, les garçons ? Pour moi, ce sera des œufs au bacon et du pain grillé ! Désolé, Sheila ! s'écria-t-il en entendant sa femme vomir à nouveau. Des toasts nature, pour toi ?

Les quatre petits s'esclaffèrent et Lee les précéda dans l'escalier, gai comme un pinson. Quels que soient les problèmes qu'ils rencontraient au boulot, derrière la porte de leur maison, il oubliait tout. Toute sa vie, ça lui avait réussi – et maintenant, sa vie, c'était Sheila. Elle et les garçons. Le temps pouvait bien se gâter pour le clan Ryan, sa petite famille n'était au courant de rien et il tenait à ce que ça continue. Sheila savait à quoi s'en tenir et partageait son point de vue. Une fois leur porte refermée, le monde extérieur poursuivait sa course sans eux. Ils étaient bien décidés à protéger leurs enfants, coûte que coûte.

Lee avait commencé à servir les œufs brouillés quand le téléphone sonna. Gabriel, l'aîné, courut décrocher. Il était grand pour ses huit ans et c'était déjà un petit Ryan miniature, comme ses trois frères.

– D'accord, oncle Roy, je vais lui dire... Oui, il est en train de faire notre petit déjeuner !

En entendant son fils rigoler d'une blague de Roy, Lee se sentit pris d'une bouffée de fierté pour sa famille. Ses frères et lui, ils étaient comme les doigts de la main. Ils s'adoraient, rien ne pourrait jamais les séparer.

– C'est tonton Roy. Il dit qu'il veut te voir au bureau, tout à l'heure.

– OK, Gabriel. Merci !

Sheila fit son entrée dans la cuisine. Elle avait brossé ses longs cheveux blonds et enfilé un peignoir de satin sur son ventre rebondi. Elle eut un pâle sourire pour son époux qui lui tendit une tasse de thé avec deux toasts.

– Encore des heures sup, ce soir ?

Il hocha la tête.

– Eh bien... en ce cas je commencerai à t'attendre quand je t'entendrai rentrer !

Lee l'embrassa à pleine bouche, à la grande joie des garçons.

Garry et Roy petit-déjeunaient chez Sarah. Garry aimait prendre pension chez sa mère quand il descendait à Londres.

– Joliff a reçu un message nous accusant d'avoir tué sa copine, alors qu'on n'y est pour rien. Par contre, je te parie que lui, il y est pour quelque chose dans le meurtre de Terry... Je le vois venir, gros comme un camion !

– Il prépare un sale coup, ça fait pas un pli. Commençons par écouter ce qu'en diront les autres, d'ac ?

Sarah ne leur prêtait qu'une oreille distraite. Elle posa devant eux un plateau pantagruélique, un « Spécial Benny » qui leur tira un sourire.

– Rien de tel qu'une bonne assiettée de gras frit dès le matin, hein, m'man ? Ça vous bouche les artères comme rien !

– Tais-toi et mange, crétin...

Elle quitta la cuisine pour aller s'asseoir dans le living, qui n'avait qu'à peine changé en plusieurs décennies. Les statues de tous les saints encombraient toujours les rayonnages de la bibliothèque et on avait peine à se frayer un chemin entre les meubles capitonnés. Les photos de ses cinq fils défunts s'alignaient sur une étagère, avec des cierges allumés et des chapelets suspendus aux cadres. Quatre d'entre eux avaient été sauvagement massacrés et elle ne le pardonnerait jamais à Maura. Pour Sarah, sa fille était la grande responsable de tout, y compris de l'accident de Leslie : à ses yeux, le taux de drogue et d'alcool qu'il avait dans le sang au moment du drame n'avait joué qu'un rôle accessoire... Ne revenait-il pas de son travail dans cette saleté de club, ce soir-là ? Maura s'obstinait à le faire bosser là-dedans, alors qu'il avait depuis longtemps un grave problème avec l'alcool, ça sautait aux yeux – ce qui revenait à le pousser du côté où il penchait ! se disait-elle avec amertume.

En fait, c'était plutôt avec la coke que Leslie avait un problème, et

ce qui lui pendait au nez depuis un certain temps avait simplement fini par lui arriver. Sauf que ce soir-là, il avait entraîné dans la mort une jeune hôtesse de dix-neuf ans et un couple de retraités qui rentraient tranquillement chez eux, dans leur petite Lada bleue.

Mais pour Sarah, c'était une certitude : elle avait enterré cinq de ses superbes rejetons, alors que cette garce de Maura continuait à écumer la ville et ses environs, comme si elle était la reine du monde.

La vieille femme s'agenouilla en se signant. Tout en marmonnant une prière, elle laissa son regard s'échapper par la fenêtre et s'émerveilla, une fois de plus, de l'envolée des prix immobiliers à Notting Hill. Ici, la moindre bicoque valait une fortune. Ils avaient même pour voisin une véritable *pop star* qui habitait à trois portes de chez eux, dans Lancaster Road. Sarah n'en revenait pas que l'on puisse dépenser tant d'argent pour ces vieilles mesures. Elle n'avait pas oublié l'époque où toute la rue grouillait de cafards et où ses habitants devaient batailler pied à pied pour nourrir leur marmaille. Cet endroit, qui était jadis le refuge des pauvres parmi les pauvres, était devenu la coqueluche du tout-Londres des arts et de la culture. Ils étaient prêts à s'entretuer pour habiter ici ! Tout ça, c'était encore sa faute, à ce crétin de Tony Blair. Une société sans classes, allons donc ! Tu parles d'un attrape-couillon...

Son petit-fils Benny passa la tête par la porte entrebâillée.

– Salut mamie... papa est là ?

Il l'avait saluée machinalement, d'un ton neutre, comme pour demander son chemin à un parfait inconnu.

– Ils sont dans la cuisine, mon chéri. Tu veux manger quelque chose ?

– Non, j'ai déjà déjeuné chez la mère d'Abdul.

Comme la porte se refermait doucement sur lui, Sarah eut un petit sourire intérieur. Il s'améliorait, ce jeune homme. Mais, tout comme Michael dont il était le portrait tout craché – ce qu'elle ne manquait pas de souligner, quasi quotidiennement –, il avait l'art de vous faire tourner en bourrique !

Sarah aurait refusé *mordicus* de l'admettre, mais c'était l'évidence même : son petit-fils ne l'aimait pas. Ça se sentait à dix pas. D'ailleurs, elle n'était pas la seule – Benny détestait encore plus sa propre mère. Mais Sarah ne demandait pas la lune : un mot gentil de son petit-fils, de temps en temps, suffisait à son bonheur. Ce jour-là, Garry l'avait accompagnée à la première messe du matin, ce qui lui avait un peu remonté le moral. Mais la mort de Terry avait été un rude coup pour

toute la famille. Elle se demanda combien de temps il faudrait à Maura pour se remettre de ce choc et revenir à la charge – et, plus exactement, quelle nouvelle catastrophe sa chère fille allait encore leur concocter... Ça, elle aurait donné cher pour le savoir !

Elle la connaissait assez pour subodorer que ça ne tarderait pas à saigner. Sa fille était un fléau, un vrai danger public. Son angelot blond, la ravissante fillette qu'elle avait été si fière de mettre au monde, quarante-quatre ans auparavant, était devenue sa bête noire. Une « pointure », un grand nom du milieu, qui inspirait une crainte respectueuse aux flics comme à la pègre.

Si seulement cet attentat avait pu la faire disparaître, elle, et non ce brave Terry... ! Après un tel affront, Maura allait redoubler de virulence. On pouvait s'attendre à une escalade de morts et d'atrocités.

Embrassant la croix de son chapelet, Sarah se mit à prier avec ferveur, les yeux au ciel, comme pour entrer en communication directe avec Jésus-Christ Lui-même.

Carla rejeta en arrière sa superbe crinière auburn, geste qui ne fit qu'accentuer sa ressemblance avec Janine, sa mère. Mais là s'arrêtait le parallèle.

Carla était une ravissante jeune femme qui ne vivait que pour son fils Joey et pour sa tante Maura, laquelle lui avait tenu lieu de mère depuis son plus jeune âge, bien qu'elle ne fût son aînée que de cinq ans.

C'était bizarre... mais pour elle Maura avait été à la fois une sœur, une mère et une amie intime. Carla avait le sentiment d'être la fille que Maura n'avait jamais pu avoir et, après toutes ces années, elle s'émerveillait toujours de l'affection qui les liait depuis l'enfance.

En arrivant à l'hôpital, elle s'assura mentalement qu'elle avait pensé à prendre tout ce dont Maura aurait besoin.

Dans sa chambre particulière de la clinique Greenfield, à Brentwood, Maura regardait SkyNews. Elle fulmina en écoutant le speaker la présenter comme « Maura Ryan, femme d'affaires bien connue de l'East End » – elle qui était née à Notting Hill et habitait à présent dans l'Essex ! Ils auraient quand même pu vérifier leurs sources... Elle éteignit la télé et se leva, à la seconde où Carla entra dans sa chambre.

– Ils ne racontent que des conneries ! Ils ne savent rien de moi...

– Dieu merci ! fit Carla en roulant des yeux épouvantés, trait d'humour qui fit pouffer Maura.

– Merci à toi, ma chérie ! Je n'aurais jamais cru qu'il me resterait la force d'en rire...

Carla la prit dans ses bras et la serra longuement sur son cœur.

– Je suis tellement triste, Maura. Je le regrette tellement, ce pauvre Terry. C'était quelqu'un de si bien...

C'était la première fois que Carla lui parlait ouvertement de ce qui était arrivé. Maura la serra à son tour dans ses bras, comme si elle craignait de la laisser repartir.

– Tu es sûre d'être assez en forme pour rentrer avec moi ?

– Sûre et certaine, répondit Maura en ravalant ses larmes. Je suis de retour, Carla ! Je vais retrouver tous les pourris qui ont assassiné Terry, et quand je leur aurai remis la main dessus...

– Je suis à tes côtés, n'oublie jamais ça.

Maura eut un sourire vacillant.

– Ça me va droit au cœur, chérie, tu peux me croire. Mais toi, tu dois avant tout t'occuper de Joey, d'accord ?

La porte s'ouvrit soudain et Margaret Dawson entra au pas de charge.

– Bon sang de bonsoir ! Figure-toi qu'il voulait m'empêcher d'entrer, ce petit con de Bamboula qui monte la garde devant ta porte !

La tête ébahie de Tony Junior, fils aîné de Tony Dooley père, émergea dans le dos de Marge. Les Dooley étaient une célèbre lignée de gardes du corps et Dooley père avait assuré la sécurité de Maura pendant des années, avant de passer le flambeau à son fils.

– Désolé, Maura... mais Madame a *lourdement* insisté...

– Un peu que j'ai insisté ! Tu ne manques pas de culot, mon petit bonhomme ! vociféra Marge, furieuse. On était copines bien avant ta naissance, Maura et moi. Dommage que ton père n'ait pas profité de toutes ces années pour t'inculquer les bonnes manières !

Tony Tooley Junior secoua la tête, désarmé, et referma délicatement la porte. Il mesurait près de deux mètres, avec des épaules à l'avenant. Le spectacle de Marge vitupérant contre cette montagne de muscles avait quelque chose d'irrésistible. Maura éclata de rire et c'était exactement ce qu'il lui fallait. Les trois amies se tordirent en chœur et les barrissements de Marge ne firent qu'ajouter à l'hilarité générale. Maura en avait les larmes aux yeux et le nez qui coulait. Mais tandis qu'elle tendait la main vers une boîte de mouchoirs, l'énormité de la catastrophe qui avait emporté Terry s'abattit sur elle. Et comme si ses

éclats de rire avaient libéré un vieux fond d'émotions trop longtemps contenues, elle fondit en larmes et se laissa choir dans un fauteuil près de la fenêtre, sous les yeux navrés de Carla et de Marge qui lui tapotaient le dos avec des murmures de réconfort.

– Vas-y, chérie ! Tu peux pleurer tout ton soûl, maintenant...

À travers ses larmes, elle revoyait le dernier sourire de Terry. C'était d'une injustice déchirante. C'était à elle de mourir, pas à lui ! Elle aurait mille fois préféré y rester, pour n'être pas confrontée à ce supplice : toute une vie à vivre, privée de son amour...

Maura sanglota pendant ce qui lui parut une éternité, avant de parvenir à se maîtriser. Marge appela l'infirmière pour lui demander une théière de thé bien fort.

– Prends une petite tasse avant qu'on te ramène chez toi avec armes et bagages, d'accord ?

Maura acquiesça.

– Merci, vous deux. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous...

Marge n'avait pas très bien vieilli et paraissait nettement plus que ses quarante-quatre ans. Elle avait toujours son problème de poids, aggravé par cinq permanentes ratées et une teinture capillaire maison, pas des plus réussies. Son maquillage était une curiosité qui faisait sursauter les personnes non averties et elle n'arrêtait pas de se plaindre de ses cors aux pieds. Mais Maura l'adorait. Leur amitié avait résisté à tout et, année après année, elles avaient fait front ensemble, pour le meilleur comme pour le pire.

Encadrée de Carla et de Marge, Maura parvint à oublier un instant les dangers qui la guettaient et à mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Terry était mort à sa place, elle était écrasée par ce fardeau. Si seulement ils n'avaient pas eu cette dispute stupide, une minute plus tôt ! Leurs dernières répliques la laissaient sur un souvenir aigre-doux. Il l'avait tant aimée et elle aussi, elle l'aimait tant... Elle l'aimait et l'aimerait toujours, c'était aussi simple que ça.

Mais ses obligations professionnelles s'étaient immiscées entre eux. Au fond d'elle, une petite voix lui soufflait qu'elle n'avait jamais été elle-même pendant toutes les années où ils avaient vécu ensemble. Elle avait un mal de chien à le reconnaître, mais il n'y avait que dans le rôle de la dangereuse Maura Ryan qu'elle se sentait pleinement vivante, qu'elle se réveillait chaque matin pleine d'énergie et d'anticipation... Elle n'avait jamais eu l'étoffe d'une femme d'intérieur et son unique chance de devenir mère s'était envolée dans cet appartement minable où elle s'était fait avorter de son premier enfant,

qui était aussi celui de Terry.

Quelque chose en elle savait qu'elle ne lui avait jamais pardonné de l'avoir abandonnée pour tenter de sauver sa carrière de flic, sa précieuse carrière... Mais ces ressentiments ne l'avaient pas empêchée de continuer à l'aimer et à présent elle allait devoir enterrer l'homme de sa vie – ou ce qu'il en restait.

Marge et Carla avaient préparé ses bagages en communiquant par d'éloquents coups d'œil. Profitant d'un moment où Maura était allée dans la salle de bains pour se passer de l'eau sur la figure, Marge glissa à l'oreille de Carla :

– On ne peut pas la laisser seule... Pendant quelque temps, nous allons devoir nous relayer près d'elle en permanence.

Carla hocha la tête.

– Je ne l'ai jamais vue dans cet état...

– Moi si, répliqua Marge avec un haussement d'épaules chagrin. À la mort de Michael. Il y a eu trop de deuils dans sa vie.

À cela, Carla ne sut que répondre.

Maura émergea du cabinet de toilette, parfaitement coiffée et maquillée, affichant un sourire de circonstance.

– Allons-y, les copines ! C'est l'heure de regagner nos foyers, non ?

Carla ne voyait que trop bien le manège de sa tante. Elle s'appliquait à leur donner le change, à son habitude. Elle faisait comme si de rien n'était et ne s'accorderait ni le temps ni le droit de cuver correctement son chagrin.

Mais l'accalmie allait être de courte durée. Carla en aurait mis sa main au feu.

Le pire était à venir.

Benny, Garry et Roy avaient retrouvé Lee dans un garage à Camden. Avant de refermer la grande porte derrière eux, Benny inspecta la rue dans les deux sens pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

– Qui a sorti la voiture du garage ? demanda Garry.

– Abdul, répondit Benny. Il l'a prise pour aller faire un tour.

Garry sourit. Il avait des atomes crochus avec son neveu, dont le caractère était proche du sien.

– Brave petit ! Bon, il y a quelques trucs utiles, là-dessous. Deux ou trois Armalites, un lance-roquettes. Il y a des pelles dans le coin, là-

bas. Allez-y, creusez !

Lee se mit à rire.

– Et toi, qu'est-ce que tu fais pendant ce temps ?

– Moi, je me charge du thé, répondit Garry avec un haussement d'épaules. Mais je vous laisse d'abord piquer une bonne suée...

– Évidemment.

Benny, toujours débordant d'énergie, se mit à creuser sans se faire prier, sous l'œil des autres qui s'émerveillaient de sa vigueur.

– Comment va Maura ? demanda Garry à voix basse.

– Pas très fort, soupira Roy. Ça me rappelle l'état dans lequel l'avait laissée la mort de Mickey. Elle bout de l'intérieur, comme d'hab. Une vraie cocotte-minute.

– Mais si tu veux mon avis, putain de bon débarras ! C'était un vrai boulet, ce con de Petherick.

– Ouai, elle s'était complètement gourée sur son compte. Une fine mouche comme elle...

– Paraît que l'amour rend aveugle.

– Pas moi, en tout cas ! s'esclaffa Garry. J'ai jamais rencontré l'âme sœur. Tirer ma crampe, d'accord – avec une petite sortie, de temps en temps, pourquoi pas ? Mais je ne suis pas pour l'excès d'intimité. Les gens qui vous sont trop proches finissent par prendre trop de pouvoir sur vous. Ils vous rendent cons et vous font faire des conneries.

Se sentant visé, Lee réagit au quart de tour :

– Toutes les femmes n'agissent pas par pur intérêt, Garry ! Il faut de tout pour faire un monde, pas seulement des salopes avides d'oseille et de respectabilité...

Garry haussa les sourcils, en une parfaite expression d'incrédulité.

– Sans blague ? Suffit pourtant de leur mettre quelques biftons sous le nez, avec une belle bagnole et une grosse bitte, et elles sont à toi. Regarde la gonzesse de Joliff... une vraie roulure, cette nana. Une parasite de première bourre !

– Elle ne risque plus de parasiter grand-monde, oncle Garry.

– Garry tout court, Ben ! Ça suffira.

– Le problème, c'est qu'on va tout nous mettre sur le dos. Tu vois où je veux en venir, je suppose ? fit Roy, préoccupé.

Garry hocha la tête, agacé par la réaction de son frère.

– Ouais. Mais ça veut juste dire qu'il faut frapper les premiers, point final. Alors, grouillez-vous de creuser, les gars. Et que la bataille commence !

– Maura tient à ce qu'on se réunisse d'abord au bureau, au-dessus du club, à l'heure du déjeuner...

Une note d'incertitude avait filtré dans la réplique de Roy. Benny attrapa la balle au bond.

– Et tu crois qu'elle est de taille à gérer ça ? demanda-t-il, en pointant sa pelle en direction du trou.

Garry éclata de rire, aussitôt imité par Lee.

– Là-dessus, fais-lui confiance, petit. Et si t'essaies de lui chier dans les bottes, même toi, elle n'hésitera pas à t'éliminer. Un peu, qu'elle va reprendre du poil de la bête ! C'est la seule femme de ma connaissance qui soit capable de raisonner comme un mec. Elle sera à la hauteur, c'est moi qui te le dis.

Benny hocha la tête, apparemment rassuré, mais Roy avait son propre avis sur la question. Il préférait attendre et laisser venir. Terry appartenait au passé et, même si le coup était rude pour Maura, sa disparition les arrangeait. Jusque-là, Petherick avait fait la pluie et le beau temps pour leur sœur, quoi qu'ils aient pu en penser ou en dire. Tout avait éclaté le jour où Maura lui avait promis de venir l'aider à faire un peu de ménage... et maintenant la guerre était bel et bien déclarée. Benny semblait se croire dans un mauvais remake du *Parrain* et en d'autres circonstances son numéro l'aurait fait marrer. Mais là, ils dansaient sur un volcan.

Lana Smith était une petite rondouillarde pourvue d'une poitrine avantageuse qui, en plus d'être un défi permanent à la gravité, la faisait paraître encore plus dodue, si c'était possible. Depuis la naissance de son bébé, qui remontait à quelques mois, elle avait pris dix kilos.

Elle descendait de voiture pour se rendre chez son esthéticienne quand elle remarqua un homme, un petit frisé genre poids plume, qui la regardait en souriant. N'ayant pas les yeux dans sa poche, Lana enregistra en un instant les sourcils noirs, le teint mat, et le sourire gouailleur. Ce n'est qu'une fraction de seconde plus tard qu'elle vit le couteau.

La lame s'était plantée dans son ventre et remontait vers le sternum, ouvrant une plaie béante dans son corps.

Lana s'écroula sur la chaussée, déjà trempée de sang. L'homme avait ragné sa voiture et démarrait. L'aile de la voiture lui heurta l'épaule,

la projetant contre le trottoir avec un choc sourd.

Alicia, sa petite fille, resta tranquillement endormie à l'arrière de la voiture, sanglée dans son siège bébé, jusqu'à ce que les sirènes des ambulances et des véhicules de police la réveillent. Elle se mit à hurler à son tour, sans discontinuer, son petit visage cramoisi de colère et d'effort.

Maura écouta l'histoire jusqu'au bout, saisie de stupeur. Deux ! Deux femmes, toutes deux liées à des caïds des quartiers sud et sauvagement assassinées. Ça n'avait ni queue ni tête...

– Mais c'est énorme ! Des épouses, des maîtresses... des *civiles* ! Bon Dieu de merde, qui irait s'en prendre à des mères de famille... ? Et quel intérêt, pour nous ?

Benny haussa les épaules.

– Ça pourrait être quelqu'un qui tente de nous faire porter le chapeau.

Maura leva les yeux au ciel, excédée.

– Bon sang, Benny, mais c'est bien sûr ! Là, tu marques un point !

L'ironie de Maura froissa Benny, qui prit un air offensé.

– Pas la peine de te foutre de ma gueule.

– Ferme-la, Benny ! Épargne-nous ton numéro de gamin débile, OK ? Putain, le moment est mal choisi pour la ramener. Cette fois, c'est des histoires pour adultes. Kenny Smith, le mec de Lana, pourrait t'étrangler en public au beau milieu de Romfort Market, que tous les présents jureraient leurs grands dieux qu'ils n'ont rien vu. Il va falloir régler ça très vite, parce que toutes les Armalites du monde n'empêcheront pas Smithy de venir défoncer notre porte !

Ce diagnostic leur fit l'effet d'une douche froide. Garry lui-même dut admettre qu'ils avaient comme un problème.

– Kenny est une pointure, effectivement. Et maintenant, il se retrouve avec une orpheline sur les bras. On ferait bien d'établir le dialogue.

Benny restait sceptique. Il souffla bruyamment en gonflant les joues, avec une désinvolture qui frisait le défi.

– Qu'ils aillent tous se faire foutre. Nous, on n'y est pour rien !

Garry se tourna vers son neveu.

– Kenny Smith est l'une des rares personnes dont je me méfie vraiment, laissa-t-il tomber. Rien que ça, ça devrait t'inciter au

respect. Tant que personne ne le chatouille, c'est un type très bien, mais sinon il se transforme en fou furieux. D'habitude, c'est lui qui intervient comme intermédiaire dans les affaires délicates. C'est son truc. Kenny est un fin diplomate et un homme de confiance apprécié de tous. C'était justement lui que nous avions chargé d'établir la liaison entre nous et Joliff... Et voilà qu'on se retrouve en tête de son hit-parade des gens à abattre. On va devoir se trouver quelqu'un d'autre pour notre sale boulot.

Maura se frotta les yeux de la paume des mains – signe, chez elle, de profonde lassitude.

– Commençons par démasquer ceux qui essaient de nous salir. Ensuite, Kenny pourra peut-être nous donner un coup de main. Mais avec lui, je préfère prendre trois paires de gants. Je vais aller le voir. Garry, Roy et Lee... j'aurai besoin de vous pour me couvrir mais laissez-moi d'abord arrondir les angles.

Garry opina du chef. Benny avait bien conscience d'être écarté, mais il n'osa pas protester ouvertement.

– Et moi ? demanda-t-il. Qu'est-ce que je suis censé faire ce soir, pendant que vous irez festoyer en ville ?

Maura le considéra un instant.

– Toi, Benny, tu te trouves de quoi t'occuper. Tu continues à cuisiner notre petit personnel et tu leur fiches une pétote de tous les diables. Tu dégouteras bien quelque chose... Évite juste de leur coller les yeux à la Superglue. C'est désastreux pour notre image de marque.

Son neveu semblait émoustillé par cette occasion d'en découdre, nota Maura avec dégoût.

Si quelqu'un avait eu vent de quelque chose, il y avait de bonnes chances pour que Benny arrive à le faire parler. Physiquement et moralement, Benny ressemblait à Michael comme deux gouttes d'eau. Mais à la différence de l'aîné du clan Ryan qui avait toujours eu le sens des affaires, Benny n'était qu'une petite brute. Comme son oncle Michael, il était sujet à des crises de rage explosives et c'était ce côté imprévisible et violent que Maura entendait utiliser à ses propres fins. Elle avait beau adorer son neveu, elle sentait qu'elle avait du mal à canaliser sa force et elle s'en méfiait comme d'une peste – surtout en ces temps troublés où ils avaient bien d'autres soucis. Elle savait que ses réactions offensaient Benny, mais elle s'en contrefichait. Elle n'avait pas l'intention de le mater à vie ! Lui aussi, il allait devoir se coller avec la réalité de leur profession. Elle avait l'assentiment de Roy sur ce point et, pour elle, c'était tout ce qui comptait.

– Te bile pas, Maura. J’ai déjà contacté quelques autres peintures du milieu dans tout Londres pour avoir de plus amples détails sur le dernier meurtre. Je te transmettrai tout ce que j’apprendrai.

Garry prit la parole :

– Et du côté de nos amies les bêtes... Qu’est-ce qu’ils en disent, de ce qui est arrivé à Terry ?

Maura attendait cette question et ne fut pas surprise de l’entendre dans la bouche de Garry. Aucun des trois autres n’aurait eu le culot de la lui poser aussi frontalement. La tension frôla l’insoutenable quand elle lui répondit :

– Je ne comptais pas trop sur eux, jusqu’à présent. Mais je vais prendre rendez-vous – avec l’ami Caldwell, évidemment – avant même d’envisager de parler à quelqu’un d’autre.

Garry hocha la tête, satisfait.

– Ben ouais, quoi, marmonna Benny, goguenard. Il faisait partie de leur bande, ce cher Terry. Ça devrait intéresser ses potes flics. Tout autant que nous...

Maura dut se retenir de l’étrangler sur-le-champ, jusqu’à ce que mort s’ensuive. Mais elle se contenta de répondre froidement à sa provocation.

– Tu sais quoi, Benny ? Un de ces quatre, tu vas finir par t’attirer des ennuis, toi et ta grande gueule. Auprès de moi, pour commencer. Tu peux penser ce que tu veux de Petherick – franchement, j’en ai rien à cogner. Mais par moi, et par moi seule, Terry faisait partie de cette famille. Considère-toi comme prévenu, Benny – son regard fit lentement le tour de la pièce. Et vous aussi, considérez-vous comme prévenus. Vous êtes priés de laisser au vestiaire vos sentiments personnels le concernant. Dans cette affaire, nous devons tous coopérer et je ne veux pas avoir à m’expliquer constamment devant vous, devant les flics ou qui que ce soit d’autre. Ai-je été bien claire ?

Son regard bleu s’était fait de glace et sous son maquillage impeccable, son beau visage avait la dureté d’un marbre. Pour la première fois, Benny vit sa tante par les yeux de ses frères – et cette vision avait de quoi vous faire réfléchir. Dans cet état d’esprit, elle aurait froidement donné l’ordre de le faire buter, pour peu que ça lui ait simplifié la tâche. Mais loin de lui fiche la trouille, c’était plutôt du respect que ça lui inspirait. La peur était un élément clé dans leur branche, et Maura était une des rares femmes qui savaient en jouer.

Elle était soumise à une énorme pression, mais ça n’effleurait pas Benny. Il ne voyait pas qu’elle s’efforçait désespérément de maintenir

un minimum d'unité entre eux, face à la communauté du crime. Il n'y pensait même pas. Il était trop immature pour comprendre ce qui se passait vraiment, et ça risquait de le perdre s'il n'y prenait garde. C'était la première fois qu'il se retrouvait en pleine guerre des gangs et Maura savait qu'il risquait de se faire saigner comme un goret avant la fin de la semaine. Elle se promit de le garder à l'œil, en lui prêtant main forte si nécessaire, mais pas question pour elle de continuer à le baby-sitter ! Restait qu'elle allait devoir le remettre à sa place, et le plus tôt serait le mieux.

Benny n'avait pas la moindre idée des catastrophes qu'il pouvait déclencher, avec son arrogance et sa fâcheuse tendance à la ramener. Quelqu'un allait devoir le lui expliquer.

Tous les regards restaient fixés sur le jeune homme qui commençait à baliser. Roy lui-même se taisait, sans essayer de prendre sa défense contre Maura.

Il allait devoir se tenir à carreau. Sa tante ne rigolait pas et tout ce qu'il en avait entendu dire semblait vrai. Il fut pris d'une bouffée de fierté à l'idée de faire partie du clan. Il était l'un des leurs. Le digne héritier des Ryan !

Il se fendit alors d'un grand sourire, un de ces sourires désarmants grâce auxquels il se mettait tout le monde dans la poche, sans distinction d'âge ni de sexe. Et à travers son neveu, Maura entrevit son frère Michael, son premier grand amour, qui lui souriait.

Benny promena un regard conquérant dans toute la pièce.

– Alors là... je peux m'estimer remis à ma putain de place, hein ! fit-il de son ton le plus gouailleur.

Maura elle-même n'y résista pas. Elle le prit dans ses bras et le serra sur son cœur.

– Ouais, mais toi, t'es une putain de petite tête à claques ! répliqua-t-elle, du tac au tac.

Garry bâilla bruyamment et lança à la cantonade :

– Tu m'enlèves les mots de la bouche, Maws ! Bon, si on passait au lancement des opérations, maintenant ? Le mieux serait d'aller parlementer avec Smithy avant la tombée de la nuit...

Roy avait assisté en silence au tour de force de son fils. Benny avait littéralement fait craquer sa tante d'un sourire, mais au fond de lui, Roy restait mortellement inquiet. Il allait devoir surveiller son rejeton de très près, s'il voulait l'empêcher de déclencher la Troisième Guerre mondiale, avec sa grande gueule et son sale caractère.

En fait, Roy refusait de se l'avouer, mais il avait une trouille bleue de Benny. C'était un pur givré, comme son oncle Michael. Et, tout comme Michael, c'était pas demain la veille qu'on lui ferait entendre raison !

Kenny Smith, la gorge serrée, regardait dormir sa fille. Le chagrin tordait sa trogne balafrée, ce qui le rendait d'autant plus laid. Eileen, sa mère, une vieille haridelle de l'East End, approcha avec ses cheveux bleus permanentés et son éternelle clope au bec, et vint lui tapoter le bras.

– C'est incroyable, fils. Incroyable !

Kenny serra la main de sa mère dans la sienne.

– Quels fumiers, ces Ryan, murmura-t-il. Ils s'amuse à foutre la merde dans toute la ville et moi, j'y ai laissé ma pauvre petite Lana...

– Petite, c'est vite dit, fiston. Depuis la naissance du bébé, elle avait presque doublé !

Kenny leva les yeux ciel.

– Commence pas, m'man. Tu peux en penser ce que tu veux, mais je l'adorais, ma Lana. C'était ma femme et la mère d'Alicia.

– Peut-être mais à part ça, c'était une pas grand-chose... Bon, passons... Ne t'en fais pas, je vais veiller sur la petite, pendant que tu t'occuperas de leur cas.

– Ça, compte sur moi, m'man. Je suis prêt à déclencher la Troisième Guerre mondiale, s'il le faut.

Eileen hocha la tête, nullement démontée par la détermination meurtrière de son fils.

– Je vais prendre la petite chez moi, ça te libérera la maison. Règle-nous ce problème vite fait, fils. Je me sens un peu à cran, avec ces salauds qui s'en prennent aux femmes. Si ça continue comme c'est parti, on n'est plus en sécurité nulle part !

Kenny hocha la tête.

– Oui, je vais en parler à quelques collègues dans le secteur. Les Ryan vont se retrouver dans un pétrin comack, plus profond que la grande décharge de Basildon. Après ce qui est arrivé à Lana et à Sandra Joliff, ils vont faire l'unanimité contre eux.

Eileen s'alluma une nouvelle Benson & Hedges, sortie du stock inépuisable de sa poche de tablier.

– Maman ! protesta son fils. Pas si près du berceau !

Elle renâcla.

– Dis donc, toi ! Tu ne t'en es pas si mal porté, il me semble !

Kenny quitta la pièce en soupirant. Il allait devoir prendre des mesures, ça n'allait pas traîner. D'abord, remettre la main sur les Ryan... et puis se trouver une nounou convenable, pour la petite. L'idée l'effleura que les Ryan le soupçonnaient peut-être d'avoir trempé dans l'attentat contre cet ex-flic qui vivait avec Maura. Ça aurait justifié une opération de représailles. Mais il repoussa cette idée : l'assassin de Lana, quel qu'il fût, avait agi par pure perversité et il allait s'assurer que ce crime ne resterait pas impuni.

Il se servit un double cognac qu'il descendit cul sec. Un urgent besoin d'alcool. Se sentant à nouveau au bord des larmes, il serra les dents. Demain, il aurait tout le temps de cuver son chagrin. Et s'il était sûr d'une chose, c'était qu'il ne serait pas le seul à pleurer.

Chapitre 3

Radon Chatmore était un Rastaman disert et raffiné, s'exprimant avec l'accent oxfordien. Catholique d'origine, dûment baptisé, il avait laissé pousser ses dreadlocks et pris fait et cause pour le mouvement Rastafari juste après son dix-septième anniversaire, mais sa dévotion tenait plus de l'engouement à la mode rasta que de la foi véritable. Ayant hérité du solide bon sens de son père pour les affaires, il y voyait même une forme de débrouillardise innée. Son titre incontesté de Roi de la Coke sur le marché des clubs de l'est londonien lui avait valu le surnom de « Coco ». Un an plus tôt, il s'était fait recruter par Benny Ryan, avec qui il partageait ses bénéfices à soixante-quarante. Ils se retrouvaient régulièrement pour prendre un verre, Benny et lui. Quand Abdul lui avait dit que Ryan voulait le voir, Radon avait donc supposé qu'il s'agissait d'un de leurs rendez-vous habituels : une petite conversation amicale autour d'une pinte. Mais en arrivant en vue d'une grange déserte, quelque part du côté de Ramsden Bellhouse, Radon fut pris d'une soudaine inquiétude...

Qui ne fit que croître quand Benny le tira sans ménagement de la bagnole. Le fait que Radon soit raide défoncé n'arrangeait pas son cas, au contraire : il avait désormais la certitude d'être très, très mal barré.

– Putain, Benny... qu'est-ce qui te prend ? glapit-il d'une petite voix pointue où on aurait vainement cherché trace d'accent d'Oxford ou de jargon rasta.

On aurait plutôt cru entendre un speaker survolté de la BBC. Ce ton affecté eut le malheur d'exaspérer Benny qui se mit à le bourrer de coups de poing et de pied, avant même qu'ils aient franchi le seuil. Abdul retint Benny.

– Attends au moins qu'on soit à l'intérieur, on nous voit depuis la route !

Benny, soufflant comme une forge, laissa à Abdul le soin de relever Coco, lequel râlait à jet continu – et de le traîner dans la grange.

À l'intérieur, Coco repéra deux tables. Sur la première trônait un panier à pique-nique et sur l'autre s'alignaient les instruments de Benny. Tout l'attirail de son art, y compris ses célèbres tubes de colle et son aiguillon à bestiaux électrique. Du premier coup d'œil, son diagnostic fut fait. Plusieurs projecteurs halogènes éclairaient la scène comme un plateau de cinéma.

– Mais qu'est-ce qu'il y a, Benny ? s'écria-t-il. Dis-moi au moins à quoi ça rime ?

La peur avait fait trembler sa voix.

Abdul s'était fait une opinion, lui aussi : ce pauvre Coco n'y comprenait rien, mais Abdul ne pouvait pas grand-chose pour l'aider. Comme le prisonnier l'interrogeait d'un regard angoissé, il n'eut qu'un geste d'impuissance, comme pour lui dire : « Cette fois, tu ne peux compter que sur toi-même. » Radon avait beau être l'un de ses meilleurs potes, Abdul était à présent le bras droit de Benny, à temps plein. Et ça, même à demi-mort de peur, Coco devait le comprendre.

Benny vint se planter devant lui, le visage fermé et le regard dur. Ses prunelles d'un bleu d'acier, que Coco lui envoyait depuis toujours, semblaient flamboyer de l'intérieur.

– Qu'est-ce que tu sais sur Vic Joliff ?

Coco eut du mal à déglutir. Il avait le gosier tapissé de sable.

– Mais rien, Benny ! Rien de rien. Je sais que c'est un poids lourd dans le coin, un point c'est tout.

Benny se mit à faire les cent pas autour de la grange, en secouant la tête comme s'il n'arrivait pas à en croire ses oreilles, l'air à la fois amusé et atterré par les mensonges de son prisonnier. Il lâcha un petit rire.

– Pardon, fit-il, incrédule. T'as dit quoi, là ? Que tu me prends pour un con ?

Benny fixa Abdul d'un air candide et navré.

– Y a écrit pigeon, là ? fit-il en pointant l'index sur son front d'un geste théâtral.

Abdul dut se retenir pour ne pas s'esclaffer. Quand il était en verve, Benny Ryan valait tous les feuilletons télé.

Coco réprima un sanglot. Il avait entendu parler des humeurs de Benny, comme tout un chacun, mais c'était bien la première fois qu'il avait à en pâtir personnellement.

Abdul ne répondit pas. Il connaissait sa partie par cœur. Au jeu du bon flic/sale flic, la technique d'interrogatoire favorite de Benny, il tenait le rôle du gentil.

– Alors, Coco, je t'écoute.

L'interpellé était au bord des larmes. Il sentit ses tripes flancher, tandis qu'il s'agenouillait devant son persécuteur.

– Je t'en prie, Benny. Ma parole que...

Benny le fit taire d'un coup de pied en pleine figure, qui lui fit perdre opportunément connaissance. Abdul lui prit le pouls.

– Il risque d'être dans les pommes un certain temps. Je prépare le thé ?

Benny hocha la tête.

– Bonne idée, je crève la dalle. Tu peux sortir les sandwichs, qu'on casse la croûte ?

Abdul alla ouvrir le panier. En faisant les courses, il avait veillé à ce que tout soit conforme aux directives de Benny. Un Thermos de thé fort, bien sucré, et rien que des produits naturels, avec des fruits frais. Pendant qu'il disposait les sandwichs sur les assiettes, Benny leur prépara une généreuse ligne de coke. Abdul en eut un frisson d'angoisse. Avec ça dans les naseaux, Benny serait encore plus incontrôlable qu'au naturel.

– J'ai pas l'impression qu'il sache quoi que ce soit, Ben... et toi ?

Benny souleva ses épaules massives en vidant son gobelet de thé, puis il planta ses dents dans un sandwich Marks & Spencer qu'il se mit à mastiquer avec entrain avant de reprendre, la bouche pleine :

– Délicieux... qu'est-ce que c'est ?

– Poulet tikka-salade. À la fois roboratif et savoureux.

Par terre, Coco lâcha un râle de douleur.

– Ta gueule, connard ! répliqua Benny en lui envoyant sa botte dans la figure. Tu vois pas que c'est la pause ?

Il s'esclaffa, savourant sa propre astuce.

– Ça, pour les casse-croûte à emporter, y a pas mieux que Marks & Spencer, pas vrai ?

Abdul s'empressa d'acquiescer :

– Ouai ! Un poil plus cher, peut-être, mais ça vaut le coup. Qu'est-ce que tu comptes en faire ? ajouta-t-il, avec un signe de tête vers Coco.

Benny acheva la dernière bouchée de son sandwich avant de répondre.

– Le buter.

– Tu rigoles !

Benny secoua la tête.

– J’ai jamais été plus sérieux, mon pote. Des tas de gens nous ont vus l’emmener. À ma connaissance, c’est le meilleur moyen de faire savoir que ça ne rigole plus... – ben quoi, j’ai pas raison ?

Abdul poussa un soupir.

– Coco n’a rien d’un gros dur, Benny. Il a une jolie maison, des parents sympas et une copine charmante... Et en plus, il te doit du fric. Putain, fous-lui donc la paix !

Benny porta les mains à sa poitrine en une parodie de terreur.

– Qu’est-ce t’as, Abdul ? T’en pincas pour lui ou quoi ?

Abdul ne put retenir un éclat de rire.

– T’es vraiment ouf, Benny. C’est moi qui te le dis !

– OK. Passons un marché...

Abdul hocha la tête.

– Je lui laisse la vie sauve, mais à une condition, fit Benny.

Nouveau hochement de tête.

– Que tu me laisses le dernier sandwich.

Ça n’avait rien d’une blague. Abdul l’avait compris au quart de tour, mais il fit mine de réfléchir avant de répondre. Il savait y faire mieux que personne, avec Benny Ryan.

– D’accord. Cochon qui s’en dédit.

Benny balança le reste de thé bouillant sur la tête de Coco, toujours évanoui.

– Allez ! Debout, sale branleur ! Lève-toi, on se casse. J’ai pas toute la nuit. J’ai rencard avec une fille qui a une de ces paires de loches !

Coco ouvrit enfin les yeux et découvrit la face hilare de Benny Ryan, penché sur lui, l’aiguillon à bestiaux à la main.

Ce soir-là, Kenny Smith passa embrasser sa fille avant de quitter son immense villa de Laindon. Il monta dans sa Mercedes, mais comme il allait mettre le contact, un petit revolver à canon court vint s’appuyer juste sous son oreille.

Puis il reconnut la voix de Garry Ryan, menaçante :

– Démarre, Smithy... sans geste inutile.

Kenny ferma les yeux dans un accès de pur désespoir.

– Ryan, espèce de fumier ! T’en as pas assez ? T’as vraiment juré de laisser ma fille orpheline ?

Garry éclata de rire.

– Seulement si t’abuses de ta chance, ma couille ! Réfléchis un peu : si j’avais vraiment voulu te tuer, tu serais déjà mort ! Pourquoi je me ferais chier à parlementer, hein ? Démarre.

– Où on va ?

– Tout droit. Démarre, on va retrouver des potes qui habitent un peu plus loin, par là. Sympa, hein ? On aura tout le temps d’évoquer nos vieux souvenirs...

Kenny démarra, le cœur au bord des lèvres et des fourmis dans les mains. Ses doigts le démangeaient d’ouvrir sa boîte à gants, où il planquait un flingue de secours, à toutes fins utiles.

L’officier de garde Danzig traversa la section en silence. Il était encore tôt dans la soirée. C’était l’heure où les détenus du QHS pouvaient regarder la télé. À la différence des petits malfaiteurs et des voleurs de bagnoles incarcérés dans les unités du régime général, ceux du QHS n’avaient le droit qu’à deux heures de télé hebdomadaires. Ils tenaient donc à voir la suite de leur feuilleton ! Et maintenant que le magnétoscope était porté disparu, ils ne pouvaient même plus enregistrer le truc... Danzig soupira. Les autorités avaient parfois tendance à perdre de vue certaines réalités. Dans cette unité se concentraient les échelons supérieurs du crime. L’ennui, la polyvalence de ces hommes, alliés à leur astuce naturelle, ça pouvait donner un cocktail sacrément explosif.

Un type qui purgeait dix-huit ans était toujours sur le fil du rasoir, et il était bien plus vital de lui tenir l’esprit occupé qu’à un gamin qui aurait écopé d’un an ou deux. Le problème n’était pas tant de leur rendre la vie plus agréable que de simplifier celle des équipes chargées de les surveiller... Et comment vouliez-vous contrôler une telle faune, si vous pétiez de trouille devant eux ?

Danzig toussa et se moucha bruyamment avant d’entrer dans la salle de repos, histoire de les avertir de son arrivée et de faire cesser tous les trafics prohibés, du moins jusqu’à ce qu’il ait tourné le dos. À sa grande surprise, il ne trouva dans la salle que deux détenus qui regardaient *50 Millions d’Amis* dans un silence recueilli.

Il retourna donc à son bureau dont il déverrouilla la porte, saluant au passage ses collègues de service. En pénétrant dans la petite pièce, il découvrit Vic Joliff pendu à une poutre du plafond, la bouche obstruée par divers papiers provenant de son bureau. Danzig pesta en constatant que l’un de ces papiers se trouvait être son ticket de loto, ainsi élevé *de facto* au rang de pièce à conviction.

Sans compter qu'il était plein de sang, ce ticket, parce que celui qui avait pendu cette ordure avait préalablement pris soin de lui trancher la gorge.

Soupirant à fendre l'âme, Danzig alla déclencher l'alarme.

La soirée promettait d'être longue et le lendemain il avait rendez-vous avec sa fille, pour aller visiter un appartement. Danzig acceptait de passer des messages de l'extérieur, ce qui lui avait permis d'amasser de quoi payer la caution et la première mensualité du loyer de sa fille... Il pouvait dire adieu à son petit bonus. Le tuyau était aussi mort que Joliff.

Marge tendit l'oreille. Chassée de chez elle par l'attentat, Maura avait provisoirement élu domicile chez Carla. Elle était au téléphone et prenait des rendez-vous. Comme d'ordinaire, Marge n'en revenait pas du sang-froid avec lequel sa vieille amie reléguait ses émotions aux oubliettes, pour se concentrer sur les questions qu'elle jugeait plus urgentes : la famille Ryan et leurs affaires en cours. Marge, qui avait deux grandes filles et un fils adultes, vivait au rythme de ses émotions et elle savait que c'était son talon d'Achille. Son petit mari était toujours fou amoureux d'elle mais elle savait qu'elle le contrôlait avant tout par ses larmes, ses crises de colère et ses gueulantes. Elle menait tout le monde à la baguette, autour d'elle. Elle ordonnait tout. Elle aurait volontiers réglé à sa guise la vie de Maura, si cela avait pu aider son amie, et si Maura l'avait laissée faire. Mais pour ça, bernique !

Joey entra dans la pièce. C'était un bel adolescent de treize ans qui tenait plus de sa mère que de son père, bienfait dont tout le monde remerciait le Ciel, jour après jour, car Malcolm Spencer, son paternel, architecte de son état, était un gringalet de la pire espèce, suffisant et arrogant à souhait – Dieu seul sait ce que Carla avait bien pu lui trouver. Mais l'adoration qu'elle portait à son mari avait fondu comme neige au soleil le jour où elle avait découvert qu'il la trompait sans vergogne avec sa secrétaire.

Joey avait donc hérité du physique avantageux des Ryan – opulente chevelure d'un brun sombre, yeux d'un bleu profond et au regard intense, avec le nez et la mâchoire énergiques du clan. Sans compter qu'il aimait passionnément sa tante Maura.

– Maman m'a dit de te demander si tu avais besoin de quelque chose, Maws.

Elle lui sourit.

– Non, merci. Je n'en ai que pour une minute.

– Ah... d'accord.

– Fichtre ! si j'avais vingt ans de moins... soupira Marge d'un ton inspiré, lorsque la porte se fut refermée sur lui.

Maura éclata de rire.

– Trente, tu veux dire.

Marge sourit.

– Touché ! Mais où elles sont passées, toutes ces foutues années, Maws ?

Maura haussa les épaules.

– Ça, mystère, ma vieille ! Bon, je vais devoir y aller.

– Ah oui ? Où ça ?

La note d'inquiétude qui avait résonné dans la question de Marge lui fit dresser l'oreille.

– Comment ça, où je vais ? T'es dans la police, maintenant ?

Marge soutint son regard sans mot dire. Elle voulait une réponse mais elle l'attendit en vain.

– Il vaut mille fois mieux pour tout le monde que tu n'en saches rien, ma chérie, répliqua Maura. Ce que tu ne sais pas, tu ne pourras pas le répéter.

Marge le prit très mal. Son corps râblé s'était cabré sous l'offense.

– Jamais je ne répéterais quoi que ce soit que tu m'aies dit, Maws. Tu devrais le savoir, depuis le temps !

– Je sais, Marge. Mais imagine que quelqu'un te colle un flingue sous le nez ou qu'on mette un couteau sous la gorge d'un de tes gosses...

Marge avait pâli.

– C'est si grave que ça ?

– Écoute, Marge... Qui que ça puisse être, il n'a pas hésité à tuer des femmes qui n'avaient rien à voir avec le business. Personne n'est en sécurité en ce moment, ma chérie, et surtout pas mes amis. Tu commences à entrevoir la situation ?

Marge la fixa en silence.

– Cette maison a beau être aussi sûre que Fort Knox, poursuivit Maura, je préfère éloigner Carla et Joey... Sauf qu'ils ne sont encore au courant de rien, alors motus et bouche cousue.

– Même toi, tu te fais du souci ? s'exclama Marge, incrédule.

Maura hocha la tête puis, ramassant son sac, elle embrassa son amie sur la joue :

– Dépêche-toi de rentrer, cocotte. On se téléphone demain, sans faute, d'accord ?

En entendant s'élever le rire de Maura, tandis qu'elle s'éloignait avec son garde du corps, Marge prit tout à coup la mesure de ce qui se tramait. C'était énorme... Elle dut s'asseoir un moment sur le canapé pour rassembler ses idées.

Durant toutes ces années où elles avaient été amies, Marge avait délibérément ignoré une partie du « travail » de Maura. Jusqu'à ces derniers jours, elle pensait que l'époque de tous les dangers était désormais révolue. Eh bien, elle venait de découvrir la face cachée de son amie, avec un aperçu du monde où elle vivait.

Elle frissona.

Ça lui faisait le même effet que de jeter un coup d'œil dans les gouffres de l'enfer.

Kenny Smith était dans une des planques des Ryan, à Orsett, dans l'Essex. Il broyait du noir, ça se voyait à l'œil nu. Garry alla prendre une carafe de cristal taillé et lui servit un triple cognac.

– Confortable cet endroit, pas vrai ?

Garry lui avait posé cette question d'un ton neutre. Kenny ne jugea pas indispensable d'y répondre. Sa mine dégoûtée suffisait amplement à traduire sa pensée. L'endroit grouillait de vigiles, pire qu'un night-club du South-End et Kenny ne donnait pas cher de ses chances d'en réchapper, s'il tentait de leur fausser compagnie. Il allait devoir s'armer de patience – cruelle épreuve pour lui qui avait l'habitude d'avoir la situation sous contrôle quoi qu'il arrive, et de recevoir les marques de respect qu'imposait la qualité de son travail d'expert.

Tandis qu'il observait le *frappadingue* – comme il surnommait Garry Ryan, à part lui –, les rouages de son esprit s'étaient mis en branle, en quête d'un plan d'évasion. La maison était grande, entourée d'une vaste propriété. Par la fenêtre on apercevait une autoroute qui aurait pu être l'A13, à quelque cinq ou six cents mètres de là, dans les champs. Le terrain était totalement découvert et plat comme la main, sans un arbuste où se cacher, mais la nuit tombait. En piquant un bon sprint, il pouvait peut-être espérer s'en tirer... Ses doigts se resserrèrent sur son verre. Il soupesa les chances qu'il avait de faire mouche en le balançant à la figure de Garry Ryan. L'idée lui tira un sourire et Garry éclata de rire sans le quitter des yeux.

– N’y pense même pas, Kenny. La dernière chose qu’il me faudrait, c’est bien une tronche en chou-fleur ! Mais je te le déconseille. Pour l’instant, personne ne te cherche noise, ni moi ni quiconque, t’as ma parole. Mais si tu lances les hostilités, je n’hésiterai pas à te plomber, fais-moi confiance.

Kenny hocha la tête. La profonde absurdité de la situation le blessait. D’habitude, c’était lui qui comptait les points. Combien en avait-il vu, de ces petits truands qui avaient franchi la ligne jaune et qui faisaient dans leur froc parce qu’il les avait mis échec et mat ? Dans ces cas-là, les heures comptaient triple et apportaient leur lot de révélations.

Il fut si soulagé de voir arriver Maura qu’il ne put réprimer un grand sourire, qu’il rengaina aussitôt.

Car Maura, elle, ne souriait pas. Elle avait même l’air trop soucieuse à son goût. Une fois de plus, Kenny se demanda s’il reverrait jamais sa fille... et s’il vivrait assez vieux pour porter sa femme en terre.

Sarah Ryan, tout sourire, courut ouvrir au jeune curé.

– Bonjour, mon père ! fit-elle en se rengorgeant.

Trouver un homme de Dieu sur le seuil de sa porte, au vu et au su du voisinage ! Pour Sarah, c’était le paradis sur terre. Car tout le quartier savait à quoi s’en tenir quant à ses enfants. D’ailleurs, l’horrible fascination qu’avaient ses voisins pour leur réputation de violence l’avait toujours consternée. C’était un scandale permanent.

– Bonjour, Mrs Ryan. Je suis le père Peter, le nouveau vicaire de St Bartholomew. Je passais vous saluer...

L’accent irlandais du prêtre était une musique céleste pour ses oreilles. Et quel beau jeune homme, avec ses cheveux ondulés, soigneusement disciplinés et ses yeux noirs qui lui souriaient ! Elle le fit entrer dans son salon avec autant d’empressement que le lui permettait son grand âge. Elle en rosissait de plaisir, sous le regard du jeune prêtre, toujours souriant. Elle l’installa sur le canapé et le regarda admirer ses statues de saints, alignées sur les rayonnages de sa bibliothèque.

– J’ai toujours été une fervente catholique, mon père... et une bonne croyante. Est-ce que je peux vous offrir quelque chose ? Une tasse de thé, une tranche de gâteau ?

– Merci, avec grand plaisir !

Sarah tourna les talons et quitta la pièce sur un petit nuage. C’était exactement ce qu’il lui fallait, pour lui remonter un peu le moral, elle

qui était si déprimée depuis la mort de ce pauvre cher Terry... Vraiment, cette visite du nouveau prêtre, juste quand elle avait besoin d'un coup de pouce spirituel... c'était un signe de la Providence !

Tout en préparant le thé, elle sélectionna mentalement quelques bonnes anecdotes de la saga familiale dont elle pourrait régaler le père Peter – histoire de redorer un peu le blason des Ryan, en atténuant leur image de criminels notoires. Sauf qu'il n'y en avait que très peu de racontables... D'ailleurs, comme d'habitude, leur réputation avait dû les précéder.

Elle rebroussa chemin vers le salon pour lui demander s'il prenait du sucre et ce qu'elle découvrit la laissa d'abord sans voix. Le prêtre avait ouvert la commode et fouillait dans les tiroirs où elle gardait ses lettres et d'autres papiers personnels. Il avait déniché une ancienne photo de Sarah et de ses neufs enfants, qu'il déchira sous les yeux effarés de la vieille femme.

– Dieu du ciel ! Mais qu'est-ce que vous faites ! s'exclama-t-elle depuis le seuil.

Une note furibarde et autoritaire avait résonné dans sa question. C'était le ton qu'elle utilisait, à l'époque où elle devait se faire entendre au-dessus de la mêlée, avec un bataillon de neuf enfants terribles qui faisaient les quatre cents coups dans la maison.

Le regard sombre du jeune prêtre restait fixé sur elle et, tout à coup, il n'avait plus rien d'amical.

Le docteur Snell secoua la tête d'un air incrédule.

– J'en reviens pas, qu'il ait survécu ! On a dû lui faire un collier de points de suture tout autour du cou, sans compter qu'avant ça, il s'était pris une fichue dérouillée. Si ça se trouve, c'est justement le nœud coulant qui l'a sauvé, en arrêtant le sang. C'est ce qui s'appelle un coup de pot.

Le gardien haussa les épaules.

– Solide, ce vieux Vic.

– Cela dit, il n'est quand même pas sorti d'affaire. Il n'a pas repris connaissance. J'attends de voir comment il passera la nuit...

Le médecin laissa sa phrase en suspens.

Boston, le gardien, sourit.

– C'est pas plus mal, qu'il soit dans le coaltar. Surtout, qu'il y reste : une nuit tranquille, c'est toujours ça de pris !

Il s'était assis près du lit dans le service de soins intensifs et avait

ouvert le *Sun*. Il replia son journal à la page des mots croisés, en suçotant la mine de son crayon.

Le docteur Snell rédigea rapidement ses notes et alla donner ses directives à l'infirmière de garde, avant de quitter le service.

Vic Joliff avait tout entendu dans un brouillard de douleur. Solide, oui. Bien plus qu'ils ne l'imaginaient.

Et pas tombé de la dernière pluie.

Il était neuf heures moins le quart, quand Benny et Abdul larguèrent Coco à l'hôpital du coin. Benny garda le silence pendant qu'Abdul briefait leur victime en lui assurant qu'il ne fallait rien y voir de personnel. Simple petit pépin à régler. Coco était atterré de sa mésaventure, et avait un besoin urgent de voir un toubib.

– Je ne t'aurais jamais doublé, Benny... tu peux me croire, lui dit-il tristement, avant de quitter la voiture.

Benny n'eut qu'un hochement de tête débonnaire et las, digne d'un souverain pontife en proie à un insondable ennui.

– C'est bon, Coco... Au bout de la cinquantième fois, on a compris. Casse-toi, maintenant.

La voiture s'éloigna. Comme le regard d'Abdul croisait le sien, ils éclatèrent de rire.

– Tu l'as entendu couiner, quand je l'ai chatouillé avec l'aiguillon électrique ?

– Ils risquent de soupçonner quelque chose en voyant les brûlures, mais Coco ne mouftera pas.

Abdul semblait sûr de son fait. Benny haussa les épaules.

– On s'en fout de ce qu'il raconte, ce petit con.

Quarante minutes plus tard, leur voiture se garait devant un bloc d'immeubles dans les quartiers sud. Benny monta au dernier étage. Une jolie brune de dix-sept printemps vint lui ouvrir.

– Oh, Benny !

Sa voix avait vibré de plaisir. Il lui fit un de ses plus beaux sourires – le genre de sourire qui persuadait les gens de se mettre en quatre pour lui.

– Enlève tes affaires, Carol. J'ai un rendez-vous dans une heure.

Carol regimba, les mains aux hanches, ce qui fit rire Benny.

– Tssss ! protesta-t-elle. Bonjour le romantisme !

Ses éclats de rire redoublèrent.

– Si c'était un romantique que tu voulais, chérie, rends-moi la clé de l'appart et va t'en chercher un autre !

Il la prit sur-le-champ, contre le mur du couloir et sans ménagement. Comme elle poussait un cri de douleur, il la gifla si violemment qu'elle retint son souffle, effrayée, jusqu'à ce qu'il en ait fini. Tandis qu'il s'activait, sans cesser de lui cracher des mots orduriers à l'oreille, elle s'efforça de chasser de son esprit les horreurs qu'il lui disait. Il reviendrait dans la nuit ou le lendemain matin, avec de l'argent et des mots doux, pour se faire pardonner... C'était ce Benny-là qu'elle aimait, pas ce maniaque brutal qui débarquait chez elle à n'importe quelle heure, pour se servir d'elle.

Vingt minutes plus tard, il était de retour à la voiture où l'attendait Abdul. Ils prirent la route de Camden.

Il avait laissé Carol en larmes, affalée sur le carrelage du hall et pleine de bleus. En découvrant des traces de sang sur le mur derrière elle, la jeune fille se mit à sangloter à fendre l'âme.

– Le salaud, le salaud... répétait-elle entre ses dents, comme un mantra.

– Salut, Kenny ! lui lança-t-elle avec un sourire mi-figue mi-raisin.

Il prit conscience de l'effet que la présence de Maura produisait sur lui. Il l'appréciait depuis toujours, c'était l'une des rares personnes qui lui aient inspiré un véritable respect. Cela dit, elle n'était pas tout à fait comme les autres. On sentait en elle le même sang-froid que chez son frère Michael, ce caractère glacial et imprévisible que partageaient toutes les stars de leur secteur d'activité. Sans compter qu'elle était toujours très séduisante, même après avoir largement dépassé le cap de la quarantaine.

– Maura... fit-il d'une voix saccadée.

Pas question pour lui de laisser libre cours à sa peur, même s'il soupçonnait qu'elle l'avait sentie à dix pas – n'était-ce pas ce qu'on disait des chiens de chasse, qu'ils flairaient la peur ? Et Maura Ryan pouvait aussi bien être un fin limier qu'une belle peau de vache, si la fantaisie l'en prenait...

– Tu veux peut-être quelque chose à boire ou à manger, Kenny ? Je peux t'offrir un verre ?

Il déclina d'un signe de tête.

– Non, Maura. Ce que je veux, c'est des explications. Ni plus ni moins.

Elle se servit un verre et vint s'asseoir en face de lui, en le regardant bien en face.

– Mais moi aussi, c'est ce que j'attends de toi, Kenny !

Il en resta saisi de stupeur, tandis que Garry résistait à l'envie d'éclater de rire, en voyant les expressions se succéder sur sa trogne balafrée.

– Sauf que toi, tu as fait assassiner ma femme !

Maura secoua la tête à son tour.

– Ça m'étonnerait. Voilà maintenant des années que la famille Ryan tâche de se faire oublier et, à ma connaissance, nous n'avons aucun différend en cours, avec qui que ce soit. Mais ces derniers temps, on dirait que quelqu'un essaie de nous faire porter le chapeau. Réfléchis : est-ce que nous aurions eu l'ombre d'une raison de faire une chose pareille ?

– Mais putain, j'en sais rien, moi ! Tout ce que je vois, c'est que j'y ai laissé la mère de ma petite !

Maura garda un long moment le silence, comme pour digérer l'information.

– Kenny, lui dit-elle enfin, tu m'en vois infiniment désolée. Mais tu oublies une chose : au départ, c'est moi qui étais visée. Ils ont fait sauter mon partenaire en essayant de me supprimer.

– Tu parles. Un flic repent et pas des plus sympathiques ! Désolé, Maura... mais depuis qu'il faisait partie de tes meubles, les gens avaient tendance à se méfier de toi. Ce détail n'a pas dû t'échapper, mon cœur, toi qui es si fine mouche !

Garry se leva et, défiant Kenny de toute sa hauteur, il explosa :

– À qui tu causes, là ? On t'a fait gagner des fortunes, ces dernières années et on a toujours été réglo. Jamais nous n'aurions roulé une personne isolée. Au contraire, on a sorti des tas de gens du pétrin grâce aux juges et aux ripoux que nous payons. Alors je te conseille de garder ce genre de connerie pour toi et de t'en tenir à l'ordre du jour !

Maura l'écarta d'une main ferme, mais derechef Kenny eut l'impression qu'il s'en était fallu d'un cheveu.

– Laisse-nous nous occuper de ce connard, Maws. Je vais la lui fermer, moi, sa grande gueule !

À la pensée d'être livré à leur neveu Benny, le roi de la Superglue, Kenny sentit son angoisse grimper d'un cran – chose qu'il n'aurait pas crue possible. Mais il ne s'avouait pas vaincu.

– Putain, t'avise pas de me menacer, Garry Ryan ! Tu ne me fais pas peur. J'étais déjà une star de ma discipline, du temps où tu cirais encore les pompes de ton frère aîné. J'ai traité d'égal à égal avec tous les caïds du secteur, mon pote. Et j'ai eu affaire aux vieux maîtres, aussi bien qu'aux jeunes punks – ça, tu ferais bien de ne pas l'oublier !

Kenny s'était dressé, furieux.

– Des menaces et de la Superglue, putain ! poursuivit-il. Vous croyez quoi, les gars ? Que vous êtes les premiers à l'arpenter, ce putain de macadam ? Je vais te dire une chose que j'ai apprise d'expérience, Garry – y aura toujours quelque part quelqu'un de plus coriace que toi. Quelqu'un qui veut ce que t'as et qui est prêt à prendre tous les risques pour te le piquer. Rappelle-toi aussi qu'on finit par récolter ce qu'on a semé. Et là, vous avez foutrement passé les bornes. À ma connaissance, personne n'aurait osé s'en prendre à des civiles. La famille, c'était sacré !

– Oui, jusqu'à présent, ajouta Maura, sans hausser le ton. Rasseyez-vous tous les deux, et cessez de vous bouffer le nez. On n'est pas dans une cour d'école !

Ils s'exécutèrent, embarrassés.

– Kenny, poursuivit-elle du même ton assourdi, je te jure sur la tombe de mon frère Michael que ni moi ni les miens n'avons trempé dans la mort de Lana, d'accord ? Et justement, je donnerais cher pour savoir pourquoi tout le monde s' imagine tout à coup que nous aurions pu décider de faire ce genre d'éclat. Je veux le nom de tes informateurs, qui qu'ils soient. Je veux savoir ce qui te fait croire que nous sommes derrière tout ça – et je veux le savoir là, maintenant, tout de suite. Après quoi, j'aurai une mise au point amicale avec ces gens, histoire de régler le problème à la source une bonne fois pour toutes.

Kenny ne desserrait pas les dents.

D'un coup de menton, Maura enjoignit à Garry de quitter la pièce, ce qu'il fit, quoiqu'à contrecœur. Puis, remplissant deux verres de scotch, elle en tendit un à Kenny.

– Navrée pour ton deuil, Kenny. Sincèrement.

Maintenant qu'ils étaient seuls, la voix de Maura s'était faite plus cordiale. La tension revenait à un niveau normal. Comme Kenny gardait la tête basse, elle ne voyait plus de lui que son gros crâne rasé et son front bombé, marqué d'une cicatrice pâle qui empiétait sur un de ses sourcils.

– Lana était une bonne épouse, Maura. Les gens peuvent bien

raconter ce qu'ils veulent, pour moi, c'était une femme formidable.

Le chagrin lui avait fait vibrer la voix.

– Quant à ma petite Alicia, putain...

Il ne put achever sa phrase.

Maura lui prit la main et y exerça une pression amicale.

– Je sais ce que c'est, Kenny. Je comprends ton chagrin, mais il faut que tu me croies. On n'y est pour rien, ni pour Lana ni pour la femme de Joliff. Il y a une grosse anguille sous roche, mon cher Kenny, et c'est moi qui suis dans le collimateur. Moi et ma famille. J'ai sacrément intérêt à démêler ce bazar, et sans traîner. Or pour ça, j'ai plus que jamais besoin de ton aide. Je suis sûre qu'on se comprend.

Il hocha la tête.

– Je te crois, Maura. Je te crois sur parole. T'as toujours été réglo avec moi.

Et il pesait ses mots. Son instinct, qui le trompait rarement, lui soufflait qu'il pouvait se fier à elle. Il s'était fixé comme règle de toujours suivre ses intuitions et, jusqu'ici, après plusieurs décennies d'activité, il n'avait eu qu'à s'en louer.

Maura refit le niveau dans son verre.

– Alors, Kenny ? De qui tu la tenais, cette information ?

– De Rebekka Kowolski, née Goldbaum.

Ce nom. Maura eut un moment de vertige. Ça la renvoyait à une existence antérieure, une période sombre qu'elle aurait préféré oublier mais qui revenait régulièrement hanter ses rêves.

– Comment elle savait ça ?

– Elle l'a su par son homme, bien sûr. Mais lui, ce n'est qu'un rouage. Il bosse pour Joe-le-Feuje. Leur gang est basé à Silvertown.

– Je connais Joe et l'idée ne lui viendrait pas de se mesurer à moi. Alors, qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? Nous sommes beaucoup trop gros pour lui.

Kenny eut un geste d'impuissance.

– Me demande pas... Joe fait partie de la bande, maintenant. Il traite avec la plupart des gangs, aux quatre coins de la ville. Il a des participations dans toutes sortes d'affaires, depuis les simples pubs jusqu'aux matchs de boxe. Il a toujours eu le sens des affaires, le vieux !

– Et où intervient Rebekka, dans l’histoire ?

Il lui tendit son verre vide et attendit qu’elle le lui remplisse.

– À ce que j’ai compris, elle, c’est le cerveau de la famille. Elle est dans la came jusqu’au cou – le trafic, je veux dire. Elle aussi, c’est une sacrée femme d’affaires, Maura, j’en ai eu plusieurs fois la preuve. C’est elle qui dirige tout. Son homme n’est qu’une marionnette et, si j’ai bonne mémoire, elle a gardé une sacrée dent contre toi. Vous avez liquidé son paternel, Michael et toi, sauf erreur.

Maura refit le plein dans leurs deux verres, l’esprit en ébullition. Elle replongeait soudain dans ses souvenirs les plus noirs et s’en serait bien passée.

La porte s’ouvrit sur le passage de Garry, rouge d’indignation.

– Maman vient de se faire tabasser !

Maura et Kenny le regardèrent, atterrés.

– Quoi ?

– Elle est à l’hôpital. J’ai reçu un appel des flics sur mon portable. Elle leur a refilé mon numéro, t’imagines !

Maura n’en croyait pas ses oreilles.

– On s’en fout, de ton portable, Garry ! Comment va maman ?

– Bien, t’inquiète. Plus de peur que de mal. Je vais lui envoyer Roy. Lee est sorti. Il a eu un tuyau d’un vieux pote, et s’est dit que ça valait le coup d’aller vérifier ça lui-même. Et nous, qu’est-ce qu’on fait, ce soir ? On sort ?

Maura hocha la tête.

– Oui, et attends un peu de savoir où on va, Garry... Ça va te faire un sacré choc. Un voyage dans le temps.

Kenny avait observé la scène d’un œil méfiant. Pour autant qu’il pouvait en juger, celui qui essayait de s’en prendre à eux déraillait à pleins tubes. Mais, si ce n’étaient pas les Ryan, qui pouvait bien être derrière le meurtre de sa femme ? Il aurait donné son bras droit pour le savoir. Dès qu’il aurait tiré ça au clair, il prendrait les mesures qui s’imposaient et il agirait seul, sans demander leur avis aux Ryan.

– Je viens avec vous, déclara-t-il.

Maura lui jeta un coup d’œil.

– Merci de me le proposer, Kenny, mais de toute façon c’était prévu. Tant que je n’aurai pas la preuve que tu as dit la vérité, je ne te lâche

pas d'une semelle.

Venant d'elle, il n'en attendait pas moins.

Chapitre 4

Sarah avait l'œil au beurre noir et le poignet foulé. Roy regarda l'infirmière bander le bras de sa mère, en serrant les dents pour ne pas laisser éclater sa rage. La voir dans cet état, sur un lit d'hôpital, ça le ramenait à l'insécurité de son enfance. Tant de choses lui revenaient... Le courage avec lequel elle les avait tous élevés, sans l'aide de Ben Ryan senior pour qui la bière et les paris passaient bien avant ses obligations familiales. Quand leur père avait fini par tirer sa révérence, cinq ans plus tôt, foudroyé par une crise cardiaque dans l'officine d'un bookmaker de Kilburn, Roy et ses frères n'avaient pas caché leur soulagement. Seule Maura avait eu l'air de le regretter, ce vieux j'en-foutre – elle et Sarah, évidemment. Mais à présent, Roy aurait aimé pouvoir prendre sa mère dans ses bras pour la rassurer à son tour, comme elle l'avait fait si souvent pour lui, quand il était gamin.

Elle semblait si vieille et si frêle... jusqu'à ce qu'elle lui balance une de ces vacheries qui avaient le don de le faire grincer des dents :

– Ah, pas de larmes de crocodile, Roy Ryan ! Tout ça, c'est votre faute, à vous et à cette sale garce qui vous sert de sœur. Je te fiche mon billet que c'est elle qui a tout manigancé !

L'infirmière se mordait les joues pour ne pas éclater de rire et Roy vit soudain sa mère par les yeux de quelqu'un d'autre. Pour la plupart des gens, cette vieille punaise autoritaire n'était qu'une sorte de marionnette, aussi comique qu'un personnage de dessin animé. Dommage qu'il n'ait jamais pu la voir ainsi.

Une fliquette arrivait pour prendre la déclaration de Sarah, après l'agression dont elle avait été victime. La jeune *constable* tira le rideau du box des urgences et haussa les sourcils, l'air sidéré. Elle venait d'entendre l'un des frères Ryan – dont la réputation n'était plus à faire – se faire enguirlander par sa propre mère ! Au poste du quartier, le bruit courait que le chef lui-même était à la botte du clan Ryan et qu'ils lui dictaient certaines de ses décisions, comme de s'opposer à la promotion des officiers de police les plus intègres pour ne nommer aux postes clés que les plus accommodants, plus enclins à favoriser les Ryan. Son chef était la risée de tout le poste. Un jour, pendant ses vacances, un plaisantin avait fait courir le bruit qu'en réalité, il avait dû être hospitalisé d'urgence pour se faire détacher le cul de son fauteuil. Délicate opération ! Et le fait qu'il ait passé ses trois semaines

de congé dans un palace en Floride n'arrangeait certes pas son cas.

– Mr Ryan ? Mon supérieur aimerait vous parler. Il vous attend dans le couloir.

Roy se leva, surplombant les trois femmes de la tête et des épaules.

– Il y a mis le temps, maugréa-t-il.

Comme il quittait le box, la fliquette s'approcha du lit de Sarah.

– Pourriez-vous décrire votre agresseur, s'il vous plaît ?

La vieille trogne fripée de Sarah afficha l'air concentré d'une candidate à la Roue de la Fortune.

– C'était un bel homme, bien bâti et habillé en prêtre.

La jeune femme eut une grimace de surprise.

– C'est nouveau, ça... Un prêtre ?

– Ouais et un prêtre mort, quand j'en aurai fini avec lui !

La voix de Benny fit sursauter la *constable*. Il lui décocha un sourire glacial. Elle avait beau être jeune et plutôt jolie, le regard de Benny avait glissé sur elle. Il n'essayait même pas de lui cacher son mépris. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit en danger en présence de ce jeune type au physique avantageux, qui n'avait pourtant pas levé le petit doigt contre elle. Et en voyant l'expression qui se peignait sur ses traits tandis qu'il découvrait l'état pitoyable de sa grand-mère, la policière se félicita de n'y être pour rien.

Sarah s'efforça de désamorcer le conflit.

– Bonjour, mon Benny, tu viens me chercher pour me ramener à la maison ?

Elle semblait si vieille, si perdue – mais la policière eut la surprise d'entendre Benny lui répondre d'un ton désinvolte :

– Patience, mamie, t'en mourras pas ! Papa va envoyer quelqu'un te prendre.

Là-dessus, il quitta la salle et les traits de la vieille femme retrouvèrent leur expression furibarde.

– Le petit fumier !

Sa voix avait recouvré toute sa verdeur. La fliquette s'empressa de noter sa déclaration et décampa sans demander son reste.

Ce ne fut qu'à son retour au poste qu'elle prit l'exacte mesure de ce qu'elle venait de vivre. C'était la première fois qu'elle voyait de près les membres de l'état-major Ryan et elle en était sens dessus dessous.

Ce jour-là, à la cantine, elle remporta un franc succès et savoura sa célébrité toute fraîche – en priant pour n'avoir plus jamais à croiser le chemin des Ryan !

Maura eut un choc en découvrant l'immense propriété de Rebekka Kowolski, à Totteridge. Derrière son imposant portail électronique, la villa des Kowolski était d'un luxe inouï. Trois gros dobermans, l'air féroce, patrouillaient dans le jardin.

– Il doit y en avoir pour deux ou trois briques lourdes, supputa Garry.

– Grand bien leur fasse, marmonna-t-elle. Du moment qu'ils me disent ce que je veux savoir, j'en ai rien à battre.

Ce mépris affiché eut le don de hérissier Garry, ce qui était le but visé. Mais en fait, Maura restait hantée par un vieux souvenir : le regard que lui avait lancé Sammy Goldbaum le jour où elle était venue lui régler son compte avec Michael. C'était le seul meurtre auquel elle avait pris activement part et les années n'y faisaient rien. Ça lui rongait l'esprit.

Ils s'étaient garés en face de l'entrée pendant que Kenny descendait de voiture pour aller les annoncer à l'interphone, mais peine perdue. Aucun signe de vie.

– Y a personne, on dirait... fit-il, en revenant vers la voiture

– Voyons ça.

Armé d'un tournevis, Garry ouvrit le panneau de l'interphone et farfouilla un instant à l'intérieur. Une minute plus tard, le portail s'ouvrit. Comme leur voiture approchait de la maison, ils eurent la satisfaction de voir les dobermans prendre le large par le portail ouvert.

De près, la maison était encore plus impressionnante. Depuis la grande courbe de l'allée, ils apercevaient une piscine intérieure avec sauna, dans une annexe vitrée. Ça valait le coup d'œil. Toujours personne en vue, mais tout était illuminé. On se serait cru à l'usine électrique de Battersea.

Garry poussa un soupir.

– Ils ne sont sûrement pas en train de jouer à cache-cache dans le jardin ! Kowolski est quand même censé être une peinture dans la branche, non ?

– Tout comme toi, Garry, riposta Kenny avec un haussement d'épaules. T'as oublié ?

Ils roulèrent en silence jusqu'à la porte d'entrée et mirent pied à terre. Curieux, cette impression de désolation que peuvent donner les grandes bâtisses vides.

– À toi, Garry ! Ouvre-nous cette porte...

Il s'était déjà attelé à la tâche. Voyant la mine inquiète de Kenny, elle eut un sourire malicieux.

– T'en fais pas, il touche. Garry pourrait nous faire entrer dans la banque d'Angleterre. Sauf qu'ici, on risque moins de voir les flics rappliquer !

Il y eut un éclat de rire général qui détendit l'atmosphère.

– Ça, espérons... Se faire pincer pour violation de domicile avec effraction, ça serait le bouquet. On serait tous condamnés à raser les murs jusqu'à notre dernier jour !

Nouvel éclat de rire de Maura et de Garry. Deux minutes plus tard, ils étaient dans la place. Devant eux s'ouvrait un immense hall d'entrée.

– Putain de merde, murmura Kenny, soufflé. Y en a pour un paquet. Ils doivent tenir un sacré filon.

– Hé oui, persifla Maura. Paraît que ça paie, de jouer les balances !

Il ne releva pas. Ils étaient arrivés devant une monumentale double-porte que Maura poussa. Et elle le regretta immédiatement en découvrant une scène de carnage aussi odieuse que répugnante qui la replongea dans des souvenirs qu'elle ne voulait surtout pas évoquer. Les cadavres décapités qui gisaient sur les tapis du salon devaient être ceux de Rebekka et de son époux, mais personne ne prit le temps de s'en assurer.

Tout ce que Maura voyait, c'était Sammy Goldbaum, le père de Rebekka. Lui aussi, il avait fini décapité entre les mains de Michael, assoiffé de vengeance. Cette scène macabre était une réplique tellement proche de celle de son cauchemar... Elle ferma les yeux avec un frisson d'horreur.

Le pire, c'était que l'auteur de ce carnage en savait beaucoup trop long. C'était forcément quelqu'un qui les connaissait et de très près.

La seule question était : « Qui ? »

Lee rendait visite à l'un des plus vieux associés des Ryan, un vétéran

du nom de Denny Thomas. Denny avait été ferrailleur en son temps, et maintenant qu'il s'était rangé des voitures, il continuait à se faire un peu d'argent de poche en laissant traîner une oreille par-ci par-là. Tout le monde le connaissait et il était apprécié de tous, ce qui lui permettait d'être au courant de pas mal de choses. Et de temps à autre, comme ce jour-là, on lui confiait la tâche ingrate de porter les mauvaises nouvelles.

– Alors, Denny... de quoi s'agit-il ?

Lee fouilla du regard le petit appartement, en quête d'un endroit où s'asseoir. Il finit par opter pour l'accoudoir d'un vieux canapé défraîchi.

– Je t'écoute... on n'a pas toute la nuit.

Denny avait l'air à cran. Mauvais signe. Lee subodora que ce qu'il avait à lui dire n'allait pas lui plaire.

– Quelqu'un a tenté de buter Victor Joliff à Belmarsh.

– Quoi ? Qui ?

Denny haussa les épaules.

– Ça, j'en sais fichtre rien.

Lee dut faire un effort pour garder son calme. Alors là, c'était le pompon ! Denny aussi s'efforçait de contenir son angoisse. Lee en eut le cœur serré pour le vieil homme.

Se levant, le maître des lieux fonça vers une sorte de bar à l'ancienne qui avait dû connaître des jours meilleurs et où il trouva de quoi leur servir deux scotchs. L'appartement était dans un état de délabrement avancé et son occupant avait tout d'un clochard. Comment pouvait-on dégringoler si vite et si bas ? Lee se rappelait Denny au temps de sa splendeur, ne sortant que super-sapé, avec une fille à chaque bras. Il avait vécu sa vie à cent à l'heure, sans lésiner, et il en était réduit à la misère, comme le dernier des vieux ivrognes qui poireautaient dans les files d'attente devant le bureau d'aide sociale.

Denny lui tendit son verre d'une main tremblante.

– Je tiens ça d'un jeune type qui m'attendait devant le pub au volant d'une Saab noire dernier cri, en compagnie d'une espèce de bronzé... un Pakistanais, je dirais. Il m'a dit de vous dire que Vic n'en avait plus pour longtemps.

Lee leva les yeux au ciel.

– Putain, tu déconnes ou quoi ?

Le vieil homme descendit une lampée de whisky qui dut le requinquer un peu, car sa trogne ridée avait presque retrouvé sa résolution d'antan lorsqu'il riposta :

– Hé ! Tu crois peut-être que ça me plaît, de me retrouver embringué là-dedans ? Sans blague ? Ça remonte à la nuit des temps, entre moi et ton frère Michael, mon bonhomme. Je bossais déjà avec lui quand tu te mettais encore de la brillantine sur les cheveux ! Je vous répète ce qu'on m'a dit, point.

Le vieil homme était visiblement malade d'inquiétude. Lee en eut un pincement au cœur, une fois de plus. D'ailleurs, Denny n'était pas du genre magouilleur – il n'avait pas la jugeote nécessaire, c'était même pour ça qu'il n'avait jamais réussi à s'élever au-dessus de son statut de pilleur de garages, dans sa prime jeunesse. Lee n'avait plus qu'à transmettre l'info à Maura et voir ce qu'elle en ferait. Il essaya d'abord d'obtenir quelques détails supplémentaires, mais peine perdue. La vue de Denny avait baissé, elle aussi.

Vic Joliff, un nom qui vous faisait réfléchir à deux fois. Mais à choisir, Lee le préférerait mort. Ça ne pouvait que leur simplifier l'existence.

Janine regardait son mari se raser – un spectacle dont elle ne se lassait pas, malgré tout ce qui les opposait. Bizarrement, Roy avait gardé le pouvoir d'éveiller ses sens. C'était d'autant plus curieux qu'ils s'exécraient l'un l'autre... Cet attrait obstiné que Roy exerçait sur elle était pour Janine un perpétuel sujet d'étonnement.

– Où tu vas, comme ça ?

Sa voix avait pris un timbre aigre-doux, comme toujours dès qu'elle s'adressait à Roy. Il poussa un long soupir.

– Je sors.

– Et tu vas rentrer ?

– Et le soleil, il va se lever ? Et l'herbe, elle va pousser ? Tony Blair finira-t-il catholique ? ricana Roy entre ses dents. Qu'est-ce que ça peut te foutre, hein ?

Janine tourna les talons et quitta la salle de bains. En traversant la chambre, elle jeta un coup d'œil aux vêtements qu'il avait sortis, satisfaite de constater qu'il n'allait pas retrouver une de ses « poules ». Car pour elle, toutes les amies de Roy étaient des *poules* : des nanas à peine pubères, dotées de petits seins haut perchés et d'une cervelle d'oiseau – selon ses propres termes. C'était comme ça qu'il les aimait.

Et ça la taraudait toujours, malgré les années. Dans l'escalier, elle

croisa son fils Benny qui passa sans même lui accorder un regard.

– Tu pourrais au moins me dire comment va ta grand-mère, Ben !

Elle se détesta aussitôt d'avoir pris ce ton geignard, mais elle était prête à tout pour obliger Benny à s'adresser à elle convenablement. Le jeune homme continua à gravir les marches sans souffler mot, comme si elle était transparente. Janine dut ravalier le gros nœud qu'elle sentait se former dans sa gorge. Chaque fois qu'elle lui faisait une scène, ses « simagrées », comme il disait, aboutissaient toujours à l'inverse du but visé. Ses récriminations ne parvenaient qu'à l'irriter davantage.

Son propre fils, la prune de ses yeux, faisait carrément comme si elle n'existait pas. Quelle honte ! Mais Janine prenait son mal en patience. Un jour, Benny lui reviendrait et la supplierait à genoux de le reprendre sous son aile. Ce seul espoir la raccrochait à la vie... Ça et le luxe dont elle pouvait s'entourer, grâce à l'argent de son vaurien d'époux – mais, tout comme sa belle-mère, elle aurait refusé *mordicus* de l'admettre.

Cinq minutes plus tard, ses deux hommes étaient partis et la maison avait retrouvé son silence guindé. Janine allait se servir une double vodka, quand elle entendit la sonnette de la porte. Elle alla ouvrir en ronchonnant : sans doute Roy ou Benny qui avait oublié quelque chose... Au lieu de quoi, elle découvrit un grand type dont le visage se dissimulait sous un masque de ski. Il tenait un fusil qu'il lui brandit sous le nez et il la força à reculer, pas à pas, dans son hall d'entrée.

Après la scène macabre qu'ils avaient découverte chez les Kowolski, Maura renvoya Kenny chez lui. Ils se rappelleraient dès qu'ils auraient du nouveau. Kenny avait été témoin de leur réaction de surprise horrifiée et, après ce choc qui les avait tous plongés dans la stupeur, il commençait à se rendre à l'évidence : il y avait de la mise en scène dans l'air. Quelqu'un les menait en bateau.

Maura et Garry passèrent au club, avant d'aller retrouver Roy et Benny dans leur entrepôt de Canning Town. Il faisait bon dans le petit bureau attendant. Ils burent leur café en silence.

D'une question, Maura résuma la situation :

– Mais maman... ? Pourquoi elle ?

Garry haussa les épaules.

– Hé, pourquoi pas ? J'ignore à qui on a affaire, mais putain ! Ils ont l'air prêts à tout pour nous chier dans les bottes !

– Et ils sont trop bien informés. Ils ont toujours une mesure

d'avance, quoi qu'on fasse.

– Parce qu'ils doivent nous surveiller... depuis des mois, peut-être !

Benny fulminait intérieurement. Toute son attitude corporelle n'était qu'un appel à la violence.

– Exact, fit Maura en hochant la tête. Là, t'as mis le doigt sur un truc, Benny. Vous ne croyez pas ?

Garry n'était qu'à moitié convaincu.

– Mais on aurait dû remarquer quelque chose. Merde, on n'est pas des amateurs... à la possible exception de ce cher petit Benny, bien sûr, ajouta-t-il, avec un sourire suffisant.

– Oh, toi... ta gueule !

Garry pouffa de rire, mais ni Maura ni Roy ne partageaient sa gaîté.

– Si tu devenais enfin adulte, Garry ? À ton âge ça commence à urger.

– Peut-être mais faut jamais perdre de vue la perspective d'ensemble, ça vous aidera à rester cool. N'oublions pas que le sens de l'humour face à l'adversité a toujours été une spécialité britannique !

– Personnellement, plus je réfléchis et moins ça me porte à rire, répliqua Maura en secouant la tête, consternée. Maman a beau être une vraie plaie, elle ne méritait pas ça. Se faire molester par je ne sais quel petit con qui rêve de jouer au caïd... Moi, je ne vois que ça. Il va falloir remonter leur trace et sonder tous les membres de l'équipe Ryan, en commençant par les plus anciens. Nous avons affaire à des gens qui en savent trop long sur notre passé. Ils ont une taupe chez nous.

Les trois autres acquiescèrent dans un silence méditatif.

– Qu'en disent nos amis flics ?

– Comme d'hab, fit Roy avec un haussement d'épaules. Ils ouvrent l'œil. Putain de merde, voilà des lustres qu'on arrose ce connard de Billings et dès qu'on lui demande le moindre retour d'ascenseur, il se chie dessus. Je lui ai mis une sacrée casserole au cul, à ce minus. Il n'a pas fini de la traîner ! Tu sais ce qu'il a eu le culot de me sortir ? « Pas de menaces, Ryan ! » qu'il m'a dit.

Les yeux de Garry s'étaient réduits à deux fentes.

– J'ai pas oublié l'époque où il n'était que sergent au CID¹. Il rackettait déjà les tapineuses, ce mange-merde !

– C'est comme ça qu'on lui a mis la main dessus, si tu te souviens.

– Ouai ! Il s'est fait tailler plus de plumes que Hugh Grant, l'enfoiré. Une des filles m'avait rencardé sur ses goûts « plus-que-spéciaux » : son truc c'était les Lolita, lycéennes et compagnie. Mais comme il a une femme et trois gamines, sa légitime risquait d'apprécier plus que moyennement...

Maura détestait ce genre de ragots. Elle ravala son agacement.

– Eh bien, tendons-lui un piège, Garry. Je veux des preuves, photos, vidéos, tout le tremblement. Il faut le tenir, ce salaud. Il va nous être utile, mais pour l'instant il a un peu tendance à oublier nos cadeaux... On aurait dû le faire chanter dès le début, ça nous aurait fait faire des économies !

– Parce qu'on commence à en connaître un bout sur les flics véreux... pas vrai, Maura ?

Elle dut se retenir de lui en retourner une.

– Garde tes remarques à la con, Garry. Je fais de mon mieux pour tenir le cap, là, mais je vous préviens : une autre vanne de ce genre et je vous balance comme étant les auteurs du massacre de la villa Kowolski, tous autant que vous êtes. Et, vu votre palmarès, tout le monde le croira !

Elle attrapa son sac et, tremblante de colère, défia chacun d'eux du regard, avant de sortir en les plantant là.

– Faut dire que t'attiges un peu, Garry !

– Mais non, répondit l'intéressé, toujours souriant. Au contraire, ça la force à rester au top, ce genre d'exercice. C'est pas le moment de se laisser aller, pas vrai ? Et puis faut bien la distraire un peu, qu'elle cesse de se morfondre pour ce connard de Petherick !

– Alors là, oncle Garry, pour un argument tordu... !

Ils gardèrent le silence jusqu'à ce que Garry reprenne la parole :

– Vous croyez que tout le monde me prend pour un dingue, vous ?

Cette fois, Roy lui-même ne put s'empêcher de se joindre à l'hilarité générale pendant cinq bonnes minutes, jusqu'à l'arrivée de Lee qui leur annonça ce qui venait d'arriver à Vic Joliff.

La nouvelle leur coupa le sifflet.

Maura fulminait toujours lorsqu'elle s'engagea dans l'allée de Carla, sur les chapeaux de roue. Puis, coupant ses phares et son moteur, elle éclata en sanglots à son volant et pleura tout son soûl. Sur Terry, sur leur enfant perdu et sur elle-même. Secouée de longs sanglots, elle sombra une fois de plus dans le souvenir de cet instant où ses yeux

avaient croisé pour la première fois ceux de l'homme qui devait la détruire. Sa mère avait eu raison sur toute la ligne : ils étaient nés pour se porter malheur, tous les deux. Terry l'avait anéantie en l'abandonnant après l'avoir mise enceinte. Il l'avait poussée à cet avortement catastrophique qui avait brisé sa vie. Presque du jour au lendemain, la jeune fille insouciante et gaie qu'elle avait été jusque-là avait cédé la place à une inflexible dame de fer. Et de son côté, elle avait brisé la vie et la carrière de Terry, avant de devenir l'ultime instrument de sa destruction.

Ses restes, incinérés selon ses dernières volontés, devaient être portés en terre quelques jours plus tard. Elle redoutait cet instant. Sa vie lui semblait finie. Elle avait de plus en plus de mal à se lever, chaque matin. Elle s'y forçait, mais au fond elle n'aurait su dire pourquoi. L'angoisse de ces derniers jours n'avait pas suffi à la détourner de son chagrin. Elle finirait pourtant par enfouir ce deuil en elle, comme elle l'avait fait par le passé, jusqu'à l'effacer de sa mémoire... jusqu'à ce qu'un mot ou une image vienne au hasard ranimer ses souvenirs et qu'elle se retrouve confrontée aux terribles conséquences de ses actes, comme à présent.

Son miroir avait beau la bercer d'illusions, elle approchait de la cinquantaine. À quoi bon rester séduisante ? En toute honnêteté, les apparences lui importaient peu. Ça faisait des années qu'elle ne se maquillait plus que par habitude, pour se composer le masque lisse qu'elle opposait au monde. Terry, qui avait tant apprécié sa beauté, n'était plus depuis longtemps ce qui la poussait à soigner sa mise. Si elle continuait à s'acheter de beaux tailleurs et des chaussures de luxe, c'était uniquement parce que dans son monde, la tenue vestimentaire, était une signature, un garant de votre statut social. L'habit faisait le moine – ainsi que la prospérité de la haute couture et des grandes griffes de la mode.

Elle posa le front sur son volant et pleura, encore et encore. Les vêtements de Terry et ses effets personnels étaient toujours chez eux, dans la maison dévastée par l'explosion, où elle serait forcée de retourner tôt ou tard. Mais elle savait qu'elle ne pourrait revoir les lieux sans défaillir. Il suffirait d'une photo de Terry ou du parfum de son after-shave pour la faire chavirer et tomber raide morte. Non, elle devait absolument le tenir à l'écart de sa vie et de ses pensées, au moment même où la famille avait plus que jamais besoin d'elle. Elle n'y survivrait pas... Elle s'essuya les yeux et alluma une cigarette qui la calma. En pensée, elle revit le sourire de son frère Michael et cette image la détendit. Il lui manquait tant !

Comme toujours lorsqu'elle avait besoin d'un avis éclairé, elle

entendit sa voix. Suffisait d'imaginer ce que Michael lui aurait conseillé et d'appliquer ses recommandations...

Elle était encore dans ses pensées lorsqu'un coup à sa vitre la fit sursauter. C'était Carla. Maura ouvrit aussitôt sa portière, souriante, mais l'expression de sa nièce lui fit l'effet d'une douche froide – le coup de fouet dont elle avait besoin pour émerger de son propre chagrin.

– Janine est dans un état critique, Maws ! On lui a tiré dessus ce soir, il y a une heure à peine...

Carla ne put retenir ses larmes. Maura descendit de voiture pour la reconforter. À cinq ans près, elles avaient pratiquement le même âge mais, pour Carla, sa tante Maura avait été le roc dans la tempête – et une bien meilleure mère que Janine, certainement... Elles allaient partir pour l'hôpital, Carla et elle, quand Garry appela Maura pour lui donner les dernières nouvelles de Victor Joliff.

Roy resta sans réaction à la vue du corps inerte de sa femme, plongée dans un coma profond. Janine avait reçu deux balles : une en pleine poitrine et une seconde dans les jambes, comme Sandra Joliff. Que quiconque ait eu le culot de s'en prendre ainsi à sa famille, à son propre foyer... ça relevait de l'inconcevable.

D'un coup d'œil, il s'assura que Benny était aussi abasourdi que lui. Qui pouvait avoir manigancé ça ? Quel individu sain d'esprit aurait eu le culot de défier aussi frontalement le clan Ryan ? C'était une question de principe, nom d'un chien ! Même si ces derniers temps elle n'en avait plus guère que le titre, Janine était sa femme !

Comme le regard de Roy revenait vers elle, il ressentit un pincement du côté de son cœur. Le souvenir de la rousse piquante qui l'avait pris dans ses filets, tant d'années auparavant, lui noua la gorge. Il n'aurait jamais dû l'épouser, ni l'arracher à la sécurité de sa famille... Eux, leur boucherie et leur prétendue respectabilité ! Janine avait renoncé à tout ça pour le suivre, et à l'époque il n'avait pas mesuré l'ampleur de son sacrifice. Puis elle avait rejoint le camp de Sarah Ryan et de ses sacro-saintes convenances pour former ce tandem qui avait si copieusement empoisonné la vie de Roy ! À cela étaient venues se greffer d'autres pommes de discorde : la haine que Janine portait à Maura, ainsi que sa constante inquiétude pour Benny et son avenir... Les yeux fixés sur elle, Roy dut admettre à part lui qu'au moins sur ce dernier point, sa femme avait vu juste : leur fils était bel et bien devenu une petite brute sans scrupules. Pas un bandit au grand cœur ni un caïd respecté dans le milieu, comme il aimait à se voir, mais un sale petit crétin, un pervers sans états d'âme, ne valant guère mieux

que le maraudeur ou le hooligan de base. Son fils ne vivait que pour la violence, une force aveugle et gratuite, qu'il utilisait de façon purement routinière et pour le plaisir. La moindre empoignade, une place de stationnement, n'importe quoi – pour Benny, tout était prétexte à péter les plombs.

Les yeux fermés, Roy prit la main de Janine dans la sienne. Elle était glacée. Il avait oublié le contact de sa peau, la douceur de ses mains. Quand ses yeux se posèrent sur sa bague de fiançailles et sur cette alliance qu'elle portait depuis si longtemps, il ne put retenir ses larmes. Il se promit de se racheter, de la rendre à nouveau heureuse – en feignant de l'aimer, au besoin, et même si ça devait être la dernière chose qu'il ferait en ce bas-monde ! Il lui avait fallu tous ces malheurs pour comprendre. C'était elle qui était dans le vrai : leur fils promettait d'être tout aussi destructeur que Michael, sans avoir son autorité ni son intelligence. Pour Michael, la violence n'était qu'un moyen, alors que pour Benny, c'était une fin en soi. En fait, c'était lui, Roy, qui avait poussé sa femme à boire en lui brisant le cœur. Comment pourrait-il se racheter ?

Si elle ne survivait pas, quelqu'un allait payer les pots cassés, et au prix fort. D'ailleurs, même si elle s'en sortait...

Une fois de plus, il sentit pulser dans ses veines le besoin de passer à l'acte, avec ce flot d'adrénaline qui lui faisait oublier sa fatigue. À présent, c'était une injure personnelle, putain de merde, un véritable affront ! Et il n'allait sûrement pas s'asseoir dessus.

Les responsables ne perdaient rien pour attendre.

Il sentit la main glacée de sa femme frémir dans la sienne. Un simple spasme nerveux, sans doute, mais il l'interpréta comme une prière. Une exhortation à remuer ciel et terre pour démasquer le coupable.

Il la regarda en souriant.

Pour une fois, il se ferait un plaisir d'obéir à sa femme.

Benny observait ses parents d'un regard fixe, fasciné par les émotions qu'il voyait se succéder sur le visage de son père. Lui, il ne voyait aucune objection à enterrer Janine. Une vraie plaie, cette bonne femme... Bon débarras ! À l'avenir, ça lui éviterait de l'entendre gémir en écho avec sa chère belle-doche, la grand-mère Ryan, l'autre bête noire de Benny.

Tranquillement assis dans son coin, il souhaitait donc la mort de sa mère pendant que Roy priait pour la ramener à la vie, en un bouquet de vœux contradictoires qui s'épanouissait autour de Janine, toujours

inconsciente sur son lit d'hôpital.

Il était trois heures du matin quand Billy Mills alla ouvrir sa porte en maugréant. Mais lorsqu'il découvrit Maura Ryan, escortée de Tony Dooley, son garde du corps, sa grogne fit place à un sourire radieux. Billy avait toujours eu un faible pour Maura.

– Bonsoir, Maws ! Quel bon vent ?

C'était à la fois une question et une formule de bienvenue. Bill savait qu'elle avait de multiples motifs d'inquiétude mais il n'était pas question pour lui d'aborder le sujet le premier. Question d'étiquette. Maura lui rendit son sourire et entra.

Billy habitait un vaste appartement dans un immeuble de standing situé dans les quartiers est, à Barrier Point. C'était un de ses nombreux domiciles. Billy était un intermédiaire apprécié et tout le monde l'avait à la bonne. Son job, comme celui de son homologue Kenny Smith, consistait à assurer la liaison entre diverses firmes, dans une parfaite neutralité. Activité risquée, mais ô combien lucrative !

Il servit un verre à Maura, sans cesser de l'observer du coin de l'œil. Il avait eu vent des démêlés de Joliff avec la famille Ryan. Être au courant, c'était son job. L'idée peu rassurante lui vint que, si Maura était là, c'était soit pour avoir son point de vue, soit pour l'accuser d'avoir manœuvré dans son dos.

Et elle en avait bien conscience, évidemment. Elle but son scotch sans mot dire pendant quelques instants, avant de rompre le silence :

– Qu'est-ce que tu sais au juste, Billy ?

Elle tenait à avoir d'abord sa version des faits. Ensuite, elle trancherait.

Billy l'avait toujours appréciée. Il espérait que c'était réciproque et qu'il en serait toujours ainsi, quand il lui aurait dit ce qu'il avait à lui dire...

Lee vint se blottir contre Sheila sur leur canapé Habitat et la supplia, une fois de plus :

– Je t'en prie, chérie ! Si tu partais quelque temps en Espagne avec les enfants, dans notre maison de campagne...

– Ne dis pas de bêtises, Lee ! répondit-elle en secouant la tête. Tu sais bien qu'ils ont l'école et que...

– Ça n'était pas une question, chérie, l'interrompit-il. C'est très sérieux. Prends quelqu'un pour t'aider, si tu veux, mais pars ! S'il te plaît, Sheila. Fais ça pour moi, ajouta-t-il, en caressant son ventre qui

s'arrondissait.

– Non ! rétorqua-t-elle.

Elle se releva à grand-peine.

– Où veux-tu en venir, Lee ? Partir en Espagne avec les enfants, comme ça, sur un coup de tête ? Ce n'est pas les vacances, si ? Les enfants doivent aller à l'école et j'ai encore des tas de trucs à préparer pour le petit... Je ne vais pas bouleverser mes plans sur un simple caprice, Lee ! Changeons de sujet.

– Écoute, chérie... ce soir quelqu'un a tiré sur Janine.

Il s'était pourtant promis de ne rien lui dire. Personne ne parlait affaires à Sheila, ça faisait partie du marché. Qu'elle reste complètement hors du coup. Le visage de sa femme s'était soudain figé. Il l'observa d'un œil chagrin. Il n'avait fait aucune allusion à l'agression contre Sarah... Avec ça, il était sûr de faire déborder le vase.

– Quoi ! Janine est blessée ?

Sa voix, toute son attitude trahissaient son refus d'y croire.

– Mais pourquoi ! Qui s'en prendrait à Janine ?

Elle était au bord de la crise de nerfs. Il l'enveloppa de ses bras pour tenter de la calmer.

– Et ensuite ce sera le tour des enfants, c'est ça ? Voilà pourquoi tu voulais m'éloigner – tu crains qu'on soit les prochains sur la liste ? murmura-t-elle, livide. Bon Dieu de bon Dieu ! Moi aussi, quelqu'un pourrait me tirer dessus ! Et sur le bébé, par la même occasion !

Elle hurlait, à présent. Lee était mortifié.

– Mais non, chérie... Pas du tout... Simple précaution. Personne ne va s'en prendre à toi ni aux enfants, c'est promis ! Mais j'avoue que je préférerais te savoir en lieu sûr, je serais plus tranquille. Je vais être très pris ces prochains jours, tu comprends... Je n'aurai pas le temps de m'occuper convenablement de vous.

C'était du pipeau et il en avait bien conscience, mais loin de l'écouter, Sheila le repoussa avec une vigueur surprenante.

– Espèce de salaud ! Tu sèmes la peur jusque dans notre foyer.

– Là, chérie, tu exagères...

– J'exagère ! hurla-t-elle, les yeux écarquillés. Moi, j'exagère ? Janine se prend une balle, tu veux m'expédier en Espagne et c'est moi qui exagère ! Mais sur quelle planète tu vis, mon pauvre Lee ?

La terreur se lisait dans ses yeux. En la voyant se rétracter, les mains crispées sur son ventre, il regretta amèrement d'avoir pris part aux affaires de la famille. Mais il était trop tard pour ce genre de remords. Il était dedans jusqu'au cou.

– Je m'en vais, Lee ! Je pars tout de suite chez ma mère. Je ne resterai pas une heure de plus dans cette maison !

Comme il tentait de la retenir dans ses bras, elle le repoussa à nouveau.

– Ne me touche pas ! Tant que tu nous tenais en dehors de tes manigances, je pouvais les supporter. Mais cette fois, la violence est à notre porte...

Il avait déjà entendu ces mots dans la bouche de sa propre mère, face à Michael, et ce souvenir lui brisait le cœur. Son couple ne s'en remettrait pas. Il pouvait déjà lire l'horreur dans les yeux de sa femme. Sheila aimait ses enfants avec une dévotion absolue, plus forte que l'amour qu'elle lui portait. Si elle avait dû choisir entre eux et lui, son choix était fait d'avance, et c'était justement pour ça qu'il l'aimait. C'était ce qui l'avait attiré en elle, son côté mère de famille. Mais ces mêmes qualités avaient creusé entre eux une faille si large que rien ne semblait pouvoir la réduire.

Ça le rendait malade d'angoisse. Sheila et leurs quatre fils étaient tout pour lui. Jusque-là, il n'y avait jamais eu la moindre dispute entre eux, pas le moindre conflit. Ils étaient toujours d'accord sur tout. Lee avait veillé à maintenir une cloison étanche entre ses activités professionnelles et sa famille. Il ne parlait jamais boulot à la maison, c'était un point essentiel du marché. L'ignorance même où il la tenait était pour lui une garantie de sécurité. Tout un chacun savait que sa femme était hors du coup. Une vraie civile ! Il ne l'emmenait pas dans les soirées du milieu, ni dans les restaurants où les autres grandes familles avaient leurs habitudes. Ils n'allaient que chez Harvester² avec les gosses, nom d'un chien ! Question vie de famille, Lee était un expert reconnu et ses frères ne se privaient pas de le vanter là-dessus. Les autres pontes du milieu lui demandaient toujours des nouvelles de ses enfants parce qu'ils savaient que c'était sa principale raison de vivre. On ne le voyait jamais traîner dans les clubs de strip-tease ou de *lap-dancing*. Ça le barrait, c'était de notoriété publique. Et jusque-là, il s'était dit que ces cloisons étanches suffiraient à assurer la sécurité des siens. Mais voilà que les règles de ce putain de jeu venaient de changer. On menaçait ceux qu'il aimait. La famille, c'était le tabou absolu. Qui aurait osé s'en prendre à des femmes et des enfants ? C'était un vrai cauchemar.

Lee se retrouvait donc face à une femme terrifiée, complètement hors d'elle et qui ne lui pardonnerait pas de sitôt. Surtout dans son état ! Elle devait paniquer pour les enfants et le bébé plus que pour elle-même. Ça, elle le lui reprocherait jusqu'à son dernier jour.

Les cris de Sheila avaient attiré quatre paires d'yeux attentifs dans le salon. En découvrant le visage de ses garçons, tétanisés par la peur, Lee ressentit pour la première fois ce qu'avait dû éprouver sa mère durant toutes ces années où elle avait enterré ses propres fils.

Enfin, il la comprenait.

Il comprenait la haine ardente qu'elle vouait à leur mode de vie : perdre plusieurs de ses frères, c'était déjà affreux ; mais s'il devait perdre l'un de ses propres enfants, il ne s'en remettrait pas. Il se ratatina sous leur regard limpide. Ils avaient dû entendre tout ce qu'ils s'étaient dit, Sheila et lui.

Elle se précipita vers eux pour les faire sortir.

– Allez, montez faire vos sacs ! Nous partons chez grand-mère.

Elle se rua hors de la pièce. Le regard de Lee la suivit dans l'escalier. De sa vie, il ne s'était jamais senti aussi seul.

Billy et Maura se dévisagèrent un long moment avant qu'il ne se décide à parler.

– Je préfère te prévenir, Maura... ça ne va pas te plaire. Mais pour l'instant ça n'est qu'une rumeur. Alors promets-moi une chose : ne raconte à personne par qui tu l'as su, d'accord ? Je te dis ça de façon purement officieuse, et uniquement pour te rendre service... OK ?

– Je t'écoute.

– Tu es déjà au courant pour Vic, je crois ?

Elle sentait la peur qu'il irradiait, par vagues glacées. Elle confirma d'un signe de tête.

– Si tu veux des réponses à tes questions, va voir du côté de Liverpool. Ça fait des années que Vic opère par là-bas et il a posé l'œil sur tes possessions.

Il la vit perdre ses couleurs.

– Tu rigoles ?

Il lui sourit d'un air affable.

– Pas le moins du monde. Et n'oublie surtout pas que je ne t'ai rien dit !

Maura en resta sans voix. Billy refit le plein dans son verre.

– Bien, murmura-t-elle enfin, tandis qu'il lui mettait le verre en main. Dis-moi tout ce que tu sais, en commençant par le début.

1. *Criminal Investigation Department* : l'équivalent britannique de notre Brigade criminelle.
2. Chaîne de restauration rapide typiquement britannique.

Chapitre 5

– Sheila... Reviens, je t'en prie !

Lee entendit clairement la note de désespoir qui avait vibré dans sa propre voix. Son portable sonnait sans discontinuer, il aurait dû répondre. Maura et ses frères allaient croire qu'il lui était arrivé quelque chose.

À mi-chemin de sa Jeep Mitsubishi, Sheila se retourna vers son mari :

– Décroche, Lee ! Tu te consoleras vite de notre départ... Tes frères t'appellent et, te connaissant, tu vas encore répondre présent !

C'était la première fois qu'elle lui disait ce genre de chose. Son ironie fit mouche.

– Mon boulot ne regarde que moi. Jusqu'ici on n'en a jamais parlé, et surtout pas devant les enfants.

– Mais jusqu'ici, il n'avait jamais débordé sur notre vie de famille, ton fichu travail ! Or là, pendant que je charge mes sacs dans la voiture, c'est comme si quelqu'un nous tenait en joue.

– Merde, Sheila ! Épargne-moi ce genre de connerie.

Ils restèrent figés sur place, tous les deux. Les enfants eux-mêmes en étaient abasourdis. Lee ne disait jamais de gros mots à sa femme.

– Je te demande pardon, Sheila... Mais ne pars pas. Pas comme ça !

Elle s'installa laborieusement au volant et démarra, sans un mot de plus.

Comme son portable se remettait à sonner, Lee le jeta par terre et le piétina jusqu'à en faire un tas de pièces électroniques et de plastique froissé.

– Merde, merde, merde !

Il débitait toujours cette litanie, quand Garry se gara devant la maison, une demi-heure plus tard.

Tommy Rifkind habitait une grande maison entourée d'un beau jardin, à Chester, dans le même secteur que trois joueurs de Liverpool et deux illustres pontes de la drogue. Il se plaisait dans le quartier. Gina, son épouse depuis trente ans, avait confié la déco du bâtiment à

un architecte d'intérieur qui l'avait transformé en un palace design, digne d'un magazine futuriste. Rifkind ne raffolait pas du style postmoderne, mais ça faisait toujours son petit effet auprès de ses invités.

Il avait aussi une maîtresse, Simone, une jolie métisse aux yeux de biche et à la chevelure luxuriante, qui ne demandait qu'à se faire épouser – ça ne risquait pas d'arriver, mais Tommy lui laissait ses illusions. Son épouse était devenue sa meilleure amie, au fil des années, et il avait toujours eu un vieux fond monogame. Il adorait Gina, qui le lui rendait bien (et qui avait un cancer du sein, mais ça Tommy évitait de l'ébruiter). Simone n'était pour lui qu'un agréable passe-temps et sa femme avait suffisamment la tête sur les épaules pour comprendre qu'un homme d'une certaine envergure comme le sien pouvait avoir besoin d'une femme plus jeune, de temps à autre... Gina en avait donc pris son parti et les frasques de son mari ne lui faisaient plus ni chaud ni froid.

Tommy Junior, leur fils unique, n'adressait plus la parole à son père depuis dix ans, depuis que Rifkind avait été accusé d'attaque à main armée et d'association de malfaiteurs. Junior avait fait de brillantes études d'ingénieur chimiste et il avait été jusque-là persuadé que son père était « dans les affaires ». Il avait épousé une charmante jeune femme avec qui il avait deux garçons, mais s'il laissait son père les voir de temps à autre, c'était uniquement pour faire plaisir à Gina. Tommy Rifkind le savait et n'en aimait que plus sa femme. Mais il souffrait de l'ingratitude de son rejeton, ce faux-cul qui lui faisait si cruellement payer toutes les chances qu'il lui avait offertes et que lui-même n'avait pas eues. C'était pour Tommy un perpétuel sujet de déploration.

Il en allait tout autrement de son autre fils, un enfant illégitime qu'il avait fait à une certaine Lizzie, originaire de Toxteth, et qui était son portrait craché, la roublardise en moins. Lui, au grand dam de son père, c'était un vrai petit malfrat. Il s'appelait Tommy, lui aussi, mais on disait « Tommy B. », en référence au nom de jeune fille de sa mère – Bradshaw. Gina lui avait ouvert toutes grandes les portes de leur maison, ce dont Tommy Rifkind lui savait gré.

Rifkind, souriant, regardait ses petits-fils s'ébrouer dans la piscine couverte.

– Tu veux bien réessayer son numéro, à ce petit fumier ? lança-t-il à Joss Campion, son factotum et ami.

– Je viens d'essayer, ça ne répond toujours pas, fit Joss en secouant sa grande carcasse.

Tommy n'y comprenait rien.

Ils passèrent dans le salon attendant. Tommy allait se servir un verre au bar, quand il entendit la porte d'entrée.

– Putain, c'est pas trop tôt ! lança-t-il à Joss.

Mais comme il s'élançait vers le seuil du salon, il eut l'extrême surprise de voir se profiler la silhouette de Maura Ryan, qu'il ne reconnut pas immédiatement.

– Qu'est-ce que... ?

– Bonjour, Tommy. Ça faisait un sacré bail !

Cette voix ! Elle avait toujours eu le pouvoir de le mettre dans ses petits souliers. Ça faisait des années que Maura le faisait fantasmer – un désir mêlé d'une bonne dose de crainte, bien sûr. Ce je-ne-sais-quoi, son côté froid et distant, l'avait toujours attiré. Car ils se ressemblaient, à plus d'un titre.

Joss, intimidé par les dames, avait rougi jusqu'aux oreilles. Maura lui jeta un bref coup d'œil et le rassura d'un sourire :

– Dis donc, Joss ! s'esclaffa-t-elle. Si t'arrêtais un peu de me déshabiller ? Je sens que je vais me choper un de ces rhumes !

Tommy éclata de rire, imité par Maura.

– Alors, quel bon vent t'amène ?

– Et si on commençait par prendre un verre ?

– Bien sûr.

Maura l'examina de plus près. Tommy avait largement dépassé le cap des cinquante ans mais il était toujours superbe. Un beau brun au teint clair, dont seuls les yeux très noirs trahissaient ses ascendants métissés. En fait, c'était le petit-fils d'un docker jamaïcain. Il avait toujours eu de la prestance et ne portait que du sur-mesure. Maura aimait bien Tommy. Elle était navrée de ce qu'elle venait faire chez lui ce matin-là, mais il allait devoir comprendre. Cette fois, c'était sa famille qui était en jeu.

Il lui tendit un verre de scotch.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Maura ? dit-il, inquiet. Un problème ?

Elle hocha la tête, en prenant le verre qu'il lui tendait.

– Ça, j'en ai bien peur, Tommy. Un gros problème.

Janine était toujours entre la vie et la mort. Roy lui tenait la main, assis à son chevet en compagnie de Sarah dont le coquard

s'épanouissait. Seuls les bips électroniques des appareils et le murmure de son chapelet troublaient le silence de la chambre d'hôpital.

La présence de sa mère était pour Roy étrangement réconfortante. Ça lui rappelait les orages de son enfance. Au premier grondement du tonnerre, Sarah se précipitait pour couvrir les miroirs, coupait l'électricité et toute la famille s'asseyait dans le noir, en disant le rosaire. Michael et Garry, ça les avait toujours rendus dingues. Mais Roy aimait cette sensation de sécurité.

Janine avait une mine à faire peur. Elle semblait épuisée, à bout de forces. Au fond de lui, Roy savait qu'il était responsable de chacune de ses rides. Il se sentait tellement coupable qu'il aurait volontiers pris sa place sur son lit de douleur. Pour la première fois depuis bien longtemps, il aurait tout donné pour pouvoir protéger et sauver sa pauvre femme.

L'arrivée de l'infirmière interrompit ses méditations. Il lâcha la main de la blessée et s'étira sur sa chaise.

– Va donc prendre un café, lui dit Sarah. Je la veillerai à ta place.

– Merci, m'man. Merci pour ton aide.

La vieille femme haussa les épaules.

– Comme si je n'avais pas toujours été là, chaque fois que vous avez eu besoin de moi, tous autant que vous êtes !

– Tu veux une tasse de thé ?

Elle accepta d'un signe de tête.

– Je suis trop vieille pour tout ça, fils. Je n'en ai plus pour bien longtemps. Et pour tout te dire, plus rien ne me retient ici-bas. Ton pauvre père, Dieu le prenne en son saint paradis, aura eu au moins ça : la consolation de mourir entouré de ses fils, avec toute la famille en paix, réunie autour de lui...

Elle s'interrompit, la gorge nouée. Roy l'enveloppa de ses bras. Sa mère semblait si triste et si vieille. Usée jusqu'à la corde.

– Est-ce que tu imagines seulement par où je suis passée, année après année ? Tous ces fils que j'ai dû porter en terre, et jamais pour des causes naturelles... ça, non ! Ils sont tous morts de mort violente, l'un après l'autre. Massacrés comme des animaux de boucherie. Et j'ai dû vivre avec ça chaque jour de ma vie. Aujourd'hui, c'est le tour de Janine, la mère de ton fils. Au tour de ta pauvre femme de payer le prix du sang... tout ça parce que vous n'avez toujours pas appris à vivre comme des gens normaux, à votre âge. Comme des gens honnêtes... Et Benny qui prend le même chemin ! Par le Christ, je te

jure que je prie chaque jour pour que tu n'aies jamais à aller identifier la chair de ta chair dans les frigos de je ne sais quelle morgue !

Le visage de Sarah s'était refermé. Son regard revint vers Janine tandis que Roy sortait de la chambre, les oreilles encore bourdonnantes des imprécations de sa mère. C'était bien le but visé. Sarah se remit à prier en écoutant les pas de son fils qui s'éloignaient.

« Sainte-Marie, mère de Dieu, faites-lui comprendre qu'il s'est écarté du droit chemin... Et qu'au moins un de mes fils puisse se présenter humblement devant son créateur, le cœur plein de l'amour de Dieu... »

Benny et Abdul roulaient sur l'A13 en direction de l'échangeur de Canning Town, quand ils furent interceptés par deux flics de l'autoroute en voiture pie. Les policiers les accostèrent en roulant les mécaniques, l'air de vouloir en découdre. Mais ils avaient mal choisi leurs clients.

Benny se gara tandis qu'Abdul balançait le mégot de leur joint par la vitre baissée.

– Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous, m'sieur l'agent ?

Toute son attitude n'était qu'une provocation savamment dosée.

– Veuillez descendre du véhicule, répliqua le flic sans sourciller.

Les deux compères échangèrent un coup d'œil incrédule.

– Pardon ? Qu'est-ce qui vous permet d'exiger ça ? Nous n'avons enfreint aucun article du code, que je sache... On avait même nos ceintures ! Je suis citoyen d'un État démocratique et j'ai le droit de savoir pourquoi vous m'arrêtez !

Abdul se gondolait sur son siège. L'accent BCBG de Benny le faisait toujours marrer.

– Qu'est-ce que vous voyez de si drôle ?

Comme Benny retrouvait illico son sérieux, les jeunes flics pensèrent avoir marqué un point. Mais en voyant Benny et Abdul déboucler leur ceinture, ils sentirent le vent tourner. À peine eurent-ils mis pied à terre, que les deux lascars filèrent vers le coffre dont ils émergèrent deux secondes plus tard, armés de battes de base-ball recouvertes d'adhésif.

– Après toi... ! fit Benny, avec le geste adéquat.

Abdul se remit à rigoler.

– Non, je n'en ferai rien !

Ils tombèrent alors sur les flics à coups de batte de base-ball, ovationnés par les autres usagers de l'autoroute qui ralentissaient pour profiter du coup d'œil.

Benny et Abdul faisaient encore des révérences aux passants lorsque l'inspecteur Featherstone les rejoignit et s'arrêta derrière eux dans un hurlement de pneus. Il leur enjoignit vertement d'arrêter leur numéro et de filer, moyennant quoi il se chargeait d'éponger les suites de l'affaire. En sa qualité « d'ami » des Ryan dans la police, il se faisait fort d'arrondir les angles en usant de toute sa diplomatie pour dissuader les deux flics blessés de porter plainte...

– Tu ferais mieux de t'asseoir, mon cher Tommy.

Joss avait entendu trembler la voix de Maura. Approchant la bouteille de whisky, il la posa sur la table du salon, à leur portée. Ils risquaient d'en avoir besoin. En soi, la présence de Maura à Liverpool n'augurait rien de bon. Joss avait sa petite idée quant à la raison de son voyage, mais il préféra garder son avis pour lui.

L'urbanité de Tommy fit place à de la stupeur quand Maura, assise à ses côtés, lui prit la main pour la serrer dans les siennes.

– Je sais ce que ça va te faire, Tommy. Moi aussi, je suis passée par là. N'y vois surtout rien de personnel. Les affaires sont les affaires et je t'assure que je n'ai pas choisi ça. Les choses ont totalement échappé à mon contrôle. C'est ton fils, Tommy B., qui a porté la violence jusque dans ma famille. Dans le foyer de mon propre frère ! Il s'en est pris à des civiles, nom d'un chien ! À des femmes, Tommy ! Et pourquoi ? Pour rien. Il a froidement exécuté plusieurs épouses de mes associés. Oui, leurs femmes ! De simples mères de famille qui n'avaient rien à voir avec le boulot.

Tommy secoua la tête.

– Tu fais erreur, Maura. Tommy n'est qu'un branleur, je te l'accorde, mais il n'aurait jamais eu le cran de s'en prendre directement à vous. Il n'a rien d'un génie stratégique.

– Un génie peut-être pas, mais une tête brûlée, sûrement. Je comprends ta réaction, Tommy, et je sais que toi aussi tu me comprends. Je vais devoir sévir.

Elle vit se succéder diverses émotions sur le visage de Rifkind et en eut le cœur brisé.

– Nous savons tous deux que je ne peux pas fermer les yeux. D'autant qu'il a maquillé les faits pour faire porter les soupçons sur nous, comme si c'était la famille Ryan qui déclarait la guerre à toutes les autres. Il nous a fallu un certain temps pour y voir clair. Nous

avons remué ciel et terre... et voilà que la femme de mon frère Roy, ma propre belle-sœur, s'est fait tirer dessus chez elle, à sa porte !

Les yeux sombres de Tommy s'écarquillèrent.

– Putain, tu me fais marcher, là ?

– Je préférerais. Je vis un vrai cauchemar. Je t'informerai des autres détails quand tu te sentiras de les encaisser. Mais prends d'abord un autre verre...

– Il est déjà mort ? demanda Tommy Rifkind d'une voix blanche, dénuée d'émotion.

Maura confirma d'un signe de tête.

– Autant dire. Garry et Lee sont allés le cueillir dans son appartement. Nous devons faire un exemple.

Tommy Rifkind enfouit sa tête entre ses mains et se mit à sangloter comme un bébé.

– Non... pas Garry !

Elle eut un sursaut de sympathie pour cet homme réduit au désespoir au point de laisser couler ses larmes devant elle. Mais elle trouva l'énergie de répondre d'une voix ferme :

– C'est lui qui a insisté pour s'en charger, Tommy. Il fallait faire passer le message auprès de tous les autres, pas vrai ? Maintenant les associés de ton fils savent à qui ils ont affaire. Nous nous occuperons d'eux en temps utile.

Joss leur servit une nouvelle tournée et Maura se laissa réchauffer au feu de l'alcool.

– Vous n'avez même pas essayé de négocier ?

– Arrête, Tommy, fit elle en secouant la tête. T'aurais négocié, à ma place ?

– Sa mère en mourra.

– Ça arrive, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Pas vrai, Joss ?

L'interpellé acquiesça sans mot dire. Joss était connu pour son tempérament taciturne mais là, il serrait les dents. Comme s'il avait craint de se mettre à chialer comme son patron, s'il ouvrait la bouche.

Gina était apparue à la porte du salon. Voyant son mari en larmes, elle accourut et le tira de son fauteuil. Puis elle lui fit quitter la pièce, adressant au passage un signe de tête à sa visiteuse.

– J’ai tout expliqué à Gina par téléphone, fit Maura, les yeux tournés vers Joss. Nous avons toujours eu de bonnes relations et je savais que Tommy aurait besoin de son soutien quand il apprendrait ça.

– Et alors, vous avez vérifié ? Le garçon était vraiment en cheville avec Joliff ? demanda Joss d’une voix éraillée d’avoir si peu servi.

Maura opina du chef.

– Ambitieux, ce petit salaud, fit Joss. Ça doit être de naissance...

– Qui, Joss ? Tommy B. ?

– Oui, et si je peux vous donner un conseil d’ami, Miss Ryan, avant de régler son compte à Joliff tâchez de savoir qui a monté ça avec lui. Tommy B. ne se serait jamais lancé seul sur un si gros coup. C’est un casseur, ce petit, pas un cerveau.

– Merci Joss, mais j’y avais pensé toute seule. Pour l’instant, Joliff ne risque pas d’aller bien loin. Il est en lieu sûr à l’hôpital de la prison, avec la gorge tranchée. Il va attendre bien sagement que nous le contactions.

Tommy B. pleurait, secoué de gros sanglots qui l’ébranlaient de la tête aux pieds.

– Aaah, putain de Dieu ! cria Garry. Je te le demande une fois de plus, d’accord ? Qui d’autre était sur le coup ? Tu étais au courant de tout un tas de trucs confidentiels, concernant ma famille. Comment tu savais tout ça ? Tu veux que je te rafraîchisse un peu la mémoire ?

La voix de Garry avait fait vibrer les cloisons du préfabriqué mobile garé dans une casse appartenant à Tommy Rifkind. D’un geste presque désinvolte, il passa une scie électrique sur les jambes ligotées de son prisonnier.

Tommy B. en resta d’abord sans voix, les yeux figés d’horreur. Puis Garry lui envoya un coup de pied et sa bouche s’ouvrit en un hurlement silencieux.

– Je vous ai déjà tout dit, gémit-il. J’en sais pas plus. Mes ordres venaient de Joliff. C’est sans doute lui qui a tout comploté. Et maintenant, pitié... finissez-en !

Ses yeux injectés de sang avaient plongé dans ceux de Lee qui hocha la tête derrière Garry, avant de contourner son frère pour s’approcher du prisonnier qu’il assomma d’un coup de la lourde lampe torche qu’il tenait à la main. Tommy B. tomba aussitôt dans les pommes.

– Hé ! Du calme, Lee ! s’écria Garry, furieux. T’étais censé garder

ton sang-froid !

– Bravo, frangin ! Venant du pire cinglé de ce côté-ci de l'Atlantique, c'est la meilleure ! Quoi ? Tu tiens vraiment à ce qu'il reste conscient pendant que tu lui coupes bras et jambes ? Il nous a dit tout ce qu'il savait. Il a même avoué le meurtre de Sandra Joliff – ça, ne me demande surtout pas pourquoi ! Crois-moi, personne ne supporte une telle souffrance en sachant qu'il pourrait l'éviter !

Garry fulminait de plus belle.

– Tu veux m'apprendre mon boulot, c'est ça ? Tu veux ma main dans la gueule ou quoi ? Tu fais dans ton froc depuis qu'on a quitté Londres. Pendant tout le trajet, j'ai eu l'impression d'être assis près d'un bébé. « Maman, dans combien de temps on arrive ? » minauda-t-il d'une voix suraiguë. Putain, j'ai failli te chanter *Il était un petit navire*... !

Lee ne put réprimer un éclat de rire.

– Ta gueule, Garry !

– Et toi, crache le morceau : qu'est-ce qui ne va pas ?

– Sheila s'est barrée.

Garry haussa les épaules.

– On ne peut pas lui en vouloir. Tout ce bazar a dû la fiche hors d'elle. Même moi, ça m'a perturbé. Fous-toi un peu à sa place, avec un lardon en route, et tout et tout... Y a vraiment de quoi être sens dessus dessous. Mais t'inquiète, elle sera revenue à la fin de la semaine !

Garry vit l'espoir illuminer le visage de son frère.

– Te bile pas, mon vieux Lee, fit-il en le serrant sur son cœur. Ça va s'arranger. Vous êtes un couple modèle, Sheila et toi. Vous pourriez en remontrer à ce putain de Braddy Bunch ! OK... maintenant aide-moi à le hisser sur la table, qu'on finisse le boulot. Moi aussi, j'ai hâte de rentrer à la maison.

– On est vraiment obligés de lui couper bras et jambes ?

Garry le dévisagea comme s'il n'avait plus toute sa tête.

– Obligés ? Bien sûr que non ! C'est juste pour faire réfléchir les personnes concernées ! Ça fera un sacré tintouin et comme, pour tout le monde, ce sera signé Ryan, ça contribuera à faire grimper notre cote d'amour – tout en dissuadant les éventuels candidats qui seraient tentés de nous déloger de nos plates-bandes ! C'est le code des bons usages, dans notre branche.

Lee sourit, nettement plus détendu. Garry l'avait rassuré sur les intentions de Sheila.

– Bon d'accord. Dit comme ça...

– Élémentaire, mon cher frangin ! Allez, passe-moi la scie.

Maura et Joss avaient attendu une demi-heure le retour de Rifkind au salon. Tommy senior était toujours sous le choc mais avait retrouvé un semblant de contenance. Maura prit le temps de lui résumer les événements, point par point, sans rien omettre.

Elle commença par les meurtres de Lana Smith et de Sandra Joliff, en observant les changements d'expression sur le visage de Tommy, tandis qu'il commençait à entrevoir dans quoi son fils avait trempé.

– Et puis Joliff s'est fait agresser à Belmarsh. Une opération compliquée, supposant un haut degré d'organisation, comme t'imagines. On ignore toujours qui a fait le coup, mais nous soupçonnons un règlement de compte. Il a dû empiéter sur le territoire de quelqu'un d'autre, en montant son affaire. Il est toujours en vie, pour autant qu'on sache, et nous comptons lui rendre une petite visite, en temps utile.

– Tu penses que mon fils s'était fait débaucher par lui ?

– Soit ça, soit Joliff agissait déjà pour quelqu'un et n'a fait qu'entraîner Tommy B. dans le coup. Ça reste à tirer au clair. Notre enquête avance. Tout a commencé par un attentat à la voiture piégée à mon domicile. J'y ai échappé de justesse mais mon conjoint, Terry, y a laissé sa peau. C'est ce qui a entraîné le clan Ryan dans le conflit. Je ne suis pas du genre à me laisser intimider, par qui que ce soit...

Elle acheva son verre et attendit que Joss ait refait le niveau, pour leur laisser le temps de méditer tout ça.

– Je suis navrée de cette histoire, Tommy. Mais tu sais comme moi qu'on n'avait pas le choix. T'imagines... ils sont allés jusqu'à brutaliser ma propre mère. Qui supporterait une chose pareille ?

Tommy soupira en secouant la tête.

– Une vraie tête de lard, ce pauvre Tommy B. Il croyait tout savoir mieux que tout le monde. Le monde a changé, Maura. Les jeunes n'écoutent plus personne, maintenant. Tommy bouffait à tous les râteliers – boîtes de striptease, prostitution, tout le tremblement.

– T'oublies la came ? Le secteur préféré de Joliff.

Tommy hocha la tête.

– Ne nous voilons pas la face, Maura. La came, c'est notre principale

pompe à fric. On y trempe tous.

– Mais j'ai cru comprendre que ton fils dealait du crack, ces derniers temps. Pour moi, le crack, c'est une autre paire de manches...

Joss lui-même parut surpris par le système de valeurs à deux vitesses de Maura Ryan.

– Bof, quelle que soit la façon dont on le présente, ça n'est jamais que de la cocaïne.

– Peut-être, mais je préfère laisser ça aux jeunes. J'ai horreur de toute cette merde. J'ai jamais touché au crack, ni au *skag*...

– Et ce nouveau truc, là, la *skunk* ?

Joss semblait sincèrement intéressé par sa réponse.

– Ça, à la rigueur, fit-elle en souriant. Je m'autorise un pétard ou deux, de temps en temps. C'est pratiquement entré dans les mœurs.

Elle prit un appel sur son portable. Ses yeux restaient fixés sur Tommy Rifkind.

– Désolée, Tommy. C'est fini.

Il hocha tristement la tête et Maura fut épatée par la façon dont il encaissait la nouvelle. Mais effectivement, comme n'importe quel père à sa place, Tommy avait dû comprendre que face à Garry et à sa terrible scie, la mort n'était qu'une délivrance.

Sarah et Roy continuaient à veiller Janine ensemble.

Le matin du deuxième jour, peu avant quatre heures, la blessée rendit l'âme. Un caillot avait provoqué une embolie. La mort fut presque instantanée.

Roy resta des heures au chevet de sa femme et ne lui lâcha la main qu'à l'arrivée de Carla et de son fils Joey. Secoué de violents sanglots, il prit sa fille dans ses bras et la serra longuement, comme s'il ne voulait plus la laisser repartir.

– Elle nous a quittés, Carla. Et j'étais seul avec mamie à son chevet. Aucun de ses enfants n'est venu lui dire adieu...

Carla ne répondit pas. Elle se contenta de bercer son père sur son cœur. En contemplant le corps inerte de sa mère, elle constata qu'elle ne ressentait qu'un grand vide. Toute sa vie, Janine l'avait ignorée et à présent c'était fini. Son père semblait être la seule personne que cette disparition affligeait. Roy avait vieilli de dix ans en quelques heures et Carla n'était pas près d'oublier le regard hanté de son père. Elle s'en souviendrait jusqu'à son dernier jour.

Elle s'était mise à prier avec lui, quand Benny débarqua dans la chambre, tiré à quatre épingles.

– Ta mère est morte, Ben. Elle nous a quittés, lui dit Roy d'une voix brisée par le chagrin.

Celle de Sarah s'éleva, glaciale :

– Regarde ta mère, mon enfant ! Et souviens-toi jusqu'à ton dernier jour que tu as été complice de son assassin.

– Dis donc, mamie, tu sais ce qu'on dit... Les chiens ne font pas des chats ! On récolte toujours ce qu'on a semé. Ça, tu ferais bien de t'en souvenir, la prochaine fois que t'auras envie de me faire la morale !

Benny lança un bref coup d'œil au corps inerte de sa mère, avant de quitter la pièce. Carla et Joey s'engouffrèrent dans son sillage.

Sarah et Roy échangèrent un regard douloureux.

– Maura te l'a volé, mon pauvre Roy. Tout comme je vous ai perdus, l'un après l'autre, il y a tant d'années. Tu l'enterreras, cet enfant, j'en prends Dieu à témoin ! Tu l'enterreras et le plus tôt sera le mieux. Car il est aussi dangereux que Michael. C'est tout le portrait de son oncle, mais Michael avait du cœur, alors que ce gamin n'a rien en lui. Rien que de la haine.

À cela, Roy ne trouva rien à répondre. Il savait que Sarah disait vrai.

Pendant ce temps, la mère de Tommy B. était allée à la morgue du General Hospital de Liverpool identifier les restes de son fils.

Elle maudissait le destin et ceux qui avaient ainsi massacré son enfant, sans se douter que les deux hommes responsables de sa mort s'étaient déjà repliés vers Londres.

Pour Gary et Lee, les affaires courantes avaient repris et Tommy B. était de l'histoire ancienne.

Mais pas pour son père. Ni pour Vic Joliff.

Les toubibs de la prison l'avaient rayé un peu vite de la carte. Même avec cinq pintes de sang en moins, Joliff était plus costaud et plus malin qu'on aurait pu le supposer. Une fois la base de son cou recousue par un collier de points de suture, il parvint à étrangler le maton qui somnolait près de son lit et le força à lui enlever ses chaînes. Puis il glissa le corps inerte du garde à sa place, sous les

draps, et alla se planquer dans un grand panier de linge sale, dans lequel il s'évada au petit matin, à la faveur de la collecte matinale. Un peu plus tard, il parvint à maîtriser le conducteur de la fourgonnette à bord de laquelle il avait pris la fuite et qu'on retrouva peu après, abandonnée sur la côte du Kent. Là s'arrêtait sa piste.

Joliff avait disparu de la circulation. Plus aucune trace et pas le moindre corps.

Les Ryan étaient hors d'eux. Il y avait trop de zones d'ombre dans cette histoire – l'une des plus inquiétantes étant que, selon certains, Joliff aurait eu des contacts avec l'un de leurs amis dans la police. L'inspecteur chef Billings aurait-il pu être assez bête pour accepter des cadeaux de leur rival ? Mais Maura ne pouvait laisser cette piste inexploree et un tel affront (si affront il y avait) impuni.

Elle donna carte blanche à Benny pour élucider l'affaire.

L'inspecteur chef Roland Billings dînait avec sa femme et ses filles lorsque des coups résonnèrent à la porte d'entrée de son pavillon, un joli bâtiment à double exposition, situé dans le quartier le plus agréable de Brentwood. Il supposa que la visite lui était destinée – Billings était généralement chez lui à l'heure du dîner – mais ne s'attendait pas à voir débarquer Benny Ryan et son acolyte jamaïcain. Il reconnut la voix du jeune Ryan avant même de l'avoir vu.

– Est-ce que Rollie est là, chère madame ?

L'accent faussement distingué de Benny ne trompa ni l'inspecteur ni sa femme, Dolores. Une menace sourde avait filtré dans sa voix. Quand Billings se leva de table, il avait déjà le cœur entre les dents.

Benny pénétra dans leur salle à manger comme en terrain conquis. Regardant autour de lui, il avisa les trois gamines assises autour de la table, bouche bée.

– Ces trois-là, on ne les voit vraiment pas au turbin, hein, Abdul... ? dit-il d'un ton pénétré. Avec toute cette ferraille qu'elles ont dans la bouche ! Mais donnez-leur encore deux ou trois ans, Mr Billings, et elles seront juste à point ! C'est à cet âge-là que vous les préférez, n'est-ce pas ? Jeunes et fraîches, tellement impressionnables !

Dolores faisait déjà sortir ses filles. Abdul vint lui prêter main-forte, avec un grand sourire.

– Filez là-haut et restez-y, chère madame ! Aucun coup de fil tant que nous serons dans la maison ou les ennuis vont vraiment commencer. On veut juste bavarder, pour le moment.

Dolores était une belle femme de quarante-six ans, encore pimpante.

Elle avait remarqué que son mari gardait de fortes sommes en liquide à la maison et, comme bien d'autres avant elle, elle avait dépensé cet argent sans trop se poser de questions quant à sa provenance. Mais à présent, elle était prise d'un doute.

– Ça n'a rien d'une blague, chérie, poursuivit Abdul à voix basse. Ton homme est dans une sacrée foutue merde et si ses supérieurs entendent parler de notre visite, il sera dedans encore plus profond. Alors sois gentille... emmène tes filles et boucle-la, quoi qu'il arrive – vu ?

Elle se hâta d'éloigner les petites de ces deux inquiétants visiteurs.

Roland Billings retourna s'asseoir à table, l'estomac noué.

– Je peux savoir ce que vous faites chez moi, tous les deux ? lança-t-il avec une assurance qu'il était loin d'éprouver.

Benny éclata de rire.

– Moi qui pensais qu'on était potes, mon Roland ! Toi, moi, ma tante Maura... Ma chère tante, tu te rappelles... celle qui te file plein de fric. Ça tombe chaque mois dans ta poche, réglé comme un mouvement d'horlogerie.

Il promena un regard admiratif autour de lui. Il y avait non moins de deux pendules anciennes dans la salle à manger, une grande horloge de style londonien dans le hall et plusieurs autres pièces de collection, exposées sur des meubles de style et sur la cheminée. Billings avait du goût.

– Et parlant d'horloges... Maura adorait les tiennes. Elle aussi, elle raffole de ces vieux machins. Ça crée des liens, une passion commune, pas vrai ?

– Fichez-moi le camp tous les deux, vous et cette espèce de macaque !

Benny lui-même sursauta en entendant ces vieux relents de haine dans la voix de l'inspecteur chef.

– Oooh, Mr Billings... me dites pas que vous êtes raciste !

Il jeta un coup d'œil incrédule à Abdul et ils pouffèrent en chœur.

– Eh bien, comme tu vois, Abdul, les flics, c'est vraiment comme les cochons ! Plus ça devient vieux, plus ça devient...

Comme la vanne de Benny s'achevait dans un gros rire, Billings constata non sans stupeur que ses préjugés de raciste de base pouvaient faire de lui la risée d'une sombre brute telle que Benny Ryan. Comme si son statut de flic ne suffisait pas !

– Sortez d’ici, Ryan ! Et plus vite que ça !

Il avait haussé le ton, mais avec un chevrottement nerveux qui fit sourire Benny.

– Allez, mon Rollie... on est tes potes, non, moi et mon copain Abdul, ici présent ? On te paie grassement, mon petit vieux. On t’arrose chaque mois rubis sur l’ongle pour que tes gamines puissent fréquenter les meilleures écoles pendant que tu vas te faire sucer par des petites filles pauvres du côté de Charing Cross...

– Non, on n’a jamais été amis !

– Écoute ça, Abdul. Tu sais ce que disait ma grand-mère, mon Roland ? *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es*. Alors t’es qui, toi, hein ?

– Sortez de cette maison tous les deux !

– Faites pas le mariole, Mr Billings, rétorqua Benny avec une dangereuse placidité. C’est vous qui allez l’avoir dans l’os. On sait tout. On a fait une petite visite dans le nord pour tirer ça au clair. On sait que Vic Joliff s’est servi de natifs de Liverpool pour nous faire des petits dans le dos. Et maintenant qu’il est en cavale, on soupçonne fort qu’il a bénéficié d’un coup de pouce des autorités, si vous suivez mon regard...

Le flic se laissa aller contre le dossier de sa chaise, abandonnant toute velléité de résistance.

– Un accident est si vite arrivé, inspecteur. C’est tellement bête, la façon dont certaines personnes peuvent clamser dans leur lit de blessures par balles ou d’autres sévices qu’ils se sont eux-mêmes infligés !

L’inspecteur savait déchiffrer ce genre de menace.

– T’aurais dû garder un œil sur Joliff, mon pote. Mais t’as croqué son fric *et* le nôtre, sale petit faux-cul de mes deux ! Ma propre mère s’est fait descendre en allant ouvrir sa porte, tu savais ça ? Et le plus triste, c’est qu’elle n’a jamais trempé dans les affaires de la famille. Je ne la portais pas exactement dans mon cœur, note bien... mais là n’est pas le problème, pas vrai ? Qu’est-ce que t’en dirais, si je me mettais à flinguer ta femme et tes filles... ça te ficherait les boules, non ?

Billings le fixait dans le blanc de l’œil. La menace se précisait à chaque mot et son niveau d’angoisse grimpait d’autant.

– T’imagines un peu... quelqu’un a voulu se payer la tronche des Ryan ! T’aurais pas cru ça possible, toi – hein, Billings ? Un expert comme toi !

L'inspecteur secoua la tête si fort qu'il en eut le vertige.

– Quel brave homme ! Tu penses bien qu'on ne va pas s'asseoir là-dessus. Va quand même falloir punir quelques coupables. Et justement, on se disait que ton nom ferait bien en tête de notre liste noire. Toi qui es tellement pote avec l'ami Joliff !

Benny leva les mains en une parodie de geste d'impuissance, genre « qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? », qui fit s'esclaffer Abdul et porta à son comble la frayeur de Billings. L'inspecteur comprit que, quoi que le sort lui réserve, ces deux-là se feraient un plaisir de le lui administrer.

– Écoutez... balbutia-t-il. Pas ici, pas dans cette maison.

Benny souriait d'une oreille à l'autre, à présent. C'était à vous filer la chair de poule.

– Ah ! Parce que flinguer les gens chez moi, c'est de bon ton, mais pas chez vous, m'sieur l'inspecteur ? C'est votre vision des choses ?

Sans cesser de ricaner, Benny avait balancé par terre les assiettes du dîner. Le fracas résonna dans toute la maison, suivi d'un chœur de cris à l'étage.

Dans les débris, il ramassa une fourchette qu'il planta dans la main du policier, le clouant momentanément à la table. Puis il l'attrapa par sa chemise et l'entraîna dans la cuisine où une marmite d'eau bouillait à gros bouillons sur la cuisinière – pleine de spaghettis, à première vue.

Benny y plongea la main de Billings, qui n'opposait plus de résistance, et le regarda hurler avec délectation.

– Hmmm... Ça ne doit pas faire du bien, ça ! Touches-en un mot à Vic, la prochaine fois que tu l'auras au téléphone.

Il tira sa main de la marmite. En piètre état.

– C'est toi qui l'as aidé, hein, Billings ? Où est-ce qu'il se cache ?

– Il a p-passé le Ch-channel, c'est tout ce que j'en sais. J-j'ai pas la moindre idée de l'endroit où il peut être – m-ma parole ! Il était gravement blessé. Peut-être déjà mort...

L'inspecteur chef tournait de l'œil. Sa main était plus rouge qu'un homard. La douleur devait être atroce.

Benny parut vouloir contenir sa rage quelques instants, avant de replonger la main de Billings dans la marmite.

L'inspecteur finit par perdre connaissance. Comme il s'affaissait à

terre, Benny lui envoya un coup de pied en pleine tête, de toutes ses forces, et lui renversa la marmite d'eau bouillante sur la figure.

En quittant la maison, Abdul faillit glisser sur les spaghettis dont le sol était jonché. Benny s'esclaffa et, lorsqu'ils rejoignirent leur voiture, ils furent tous deux pris d'un énorme fou rire. Ils allumèrent un joint, avant de mettre le contact et de s'éloigner en faisant hurler Shaggy sur les enceintes de la stéréo quadriphonique, histoire de narguer les bourgeois du quartier. Ça leur secouerait un peu les puces !

Maura finit par porter en terre les cendres de Terry Petherick mais, après tout ce qui s'était passé, elle eut du mal à garder sa concentration pendant la cérémonie, qui fut très simple. Elle avait l'impression de sentir les yeux accusateurs de sa mère la transpercer de part en part.

À son grand soulagement, l'église était aux trois-quarts vide. Aucun de ses frères ne s'était déplacé. Finalement, elle n'était pas fâchée de voir se refermer ce chapitre de sa vie.

Ce qu'elle ignorait, c'était que le pire était à venir.

La main crispée sur celle de Carla, elle se sentit enfin en paix. Cette trêve serait de courte durée – la paix et elle, ça faisait deux !

Marge et Dennis, ses vieux amis, étaient à ses côtés tandis qu'elle versait ses dernières larmes sur Terry Petherick. L'homme de sa vie, qu'ils lui avaient présenté dans ce qui lui semblait à présent un autre monde. Un monde d'innocence d'où elle avait été à jamais bannie.

LIVRE II

*Ne vous abusez point ;
la justice de Dieu ne peut être moquée.
Car ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi.
Galates, 6 : 7*

Chapitre 6

2000

– Bon anniversaire, Maws !

En ouvrant les yeux, Maura découvrit Joey et Carla qui sautaient sur son lit comme des petits fous.

– Alors Maws... Quel effet ça te fait, de franchir le grand cap des *quinqua* ?

Elle s'esclaffa.

– Patience, Carla ! Tu ne vas pas tarder à le savoir, dans cinq ans tout juste. Mais dites donc, vous deux... maintenant que je suis pratiquement à la retraite, va falloir m'aider à me nourrir ! Où est mon plateau ?

– Du calme, Tatie..., pouffa Joey. De nos jours, cinquante ans, ça équivaut à un petit quarante !

Joey s'écroula de rire. À bientôt vingt ans, il persistait à se conduire comme un gamin. Maura n'y aurait rien trouvé à redire, si ça n'avait été un perpétuel sujet d'inquiétude pour sa mère. C'était un grand brun, bien bâti comme tous les Ryan, mais avec un côté efféminé, presque « chochette », comme Benny le soulignait à la moindre occasion, l'œil goguenard. Mais ce genre de plaisanterie agaçait Carla. Quand Joey se glissa sous les draps près de sa tante, elle ravala une remarque acide. Il avait largement passé l'âge de se faire câliner par les dames ! Elle se promet d'y mettre bon ordre.

– Sors de là, toi ! s'écria-t-elle en le tirant par le bras. Si t'allais plutôt chercher le petit déjeuner de Maura, pendant qu'elle ouvre ses cadeaux ?

Il se leva et quitta la pièce en fusillant sa mère du regard. Maura étouffa un rire gêné.

– Ça, tu vas devoir t'y faire, ma Carla. Si ce garçon n'est pas gay, je ne m'appelle plus Maura Ryan ! Mais on ne va pas en faire un fromage... Fichons-lui la paix !

Carla garda le silence. À la moindre contrariété, elle prenait la mine boudeuse de Janine, de qui elle tenait ses yeux verts et son opulente

chevelure. Mais, contrairement à sa mère au même âge, elle avait plutôt bien vieilli. Elle allait sur ses quarante-cinq ans, mais elle était toujours très séduisante, sans un gramme de trop.

La sonnette de l'entrée tinta. Deux minutes plus tard, elles virent revenir Joey, les bras chargés d'une superbe gerbe de fleurs. Maura éclata de rire et, dès qu'elle vit la carte, ses yeux se mirent à briller.

– C'est de la part de Tommy Rifkind qui me souhaite un joyeux anniversaire ! Et lui au moins, il a le tact de ne pas parler chiffres...

Joey sortit de la chambre en sifflotant *la Vie en rose*, à la grande joie de Maura.

– Il est raide dingue de toi, Maura, et c'est un type charmant, lui dit Carla qui avait retrouvé le sourire. Moi, s'il me faisait du gringue, je ne me ferais pas prier !

– Sans blague ?

Le sourire de Carla s'étira comme celui du chat qui a mangé le canari.

– Mais oui, sans blague. Et si je le trouvais dans mon lit, je n'irais pas dormir dans la baignoire...

– Non, moi non plus, admit Maura, avec un gloussement canaille.

Elles se gondolèrent ensemble comme deux lycéennes comparant les mérites de leurs petits amis.

– Mais est-ce vraiment un bon coup ? fit Carla d'un air rêveur. Je te parie que oui, il m'a l'air très porté sur la chose !

– Motus et bouche cousue...

– Ta bouche, peut-être, mais tes cuisses, ça m'étonnerait ! répliqua Carla avec un haussement d'épaules.

– Dis donc... petite effrontée !

– Vas-y, ouvre vite tes cadeaux avant que ma grande folle de fils n'arrive avec ton plateau ! ricana Carla, un rien plus sarcastique.

– Ne dis pas ça, Carla... Joey est un garçon adorable.

Maura avait retrouvé tout son sérieux.

– Je sais, Maws, fit Carla avec un grand soupir. Mais ça me chiffonne. C'est contre nature.

– Qui sait ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas ? Tu te rappelles, mon père, quand il avait un coup dans le nez... Il soutenait que Jésus devait être pédé, puisqu'il n'y avait qu'une pute pour treize mecs dans

sa bande.

– Si ta sainte mère t’entendait !

Cinq minutes plus tard, Joey et Carla la laissèrent en tête-à-tête avec son petit déjeuner. Tout en dégustant ses œufs brouillés au saumon fumé, Maura rêvait à Tommy Rifkind et à leur toute nouvelle relation.

Après la mort de son fils, Tommy avait accusé le coup, ce que Maura ne comprenait que trop bien. Un jour qu’il passait à Londres, elle l’avait invité à dîner. Ils étaient amis de longue date, et seulement amis, jusqu’à ce que la femme de Tommy meure de son cancer, deux ans et demi plus tôt. Maura et Garry s’étaient rendus à Liverpool pour l’enterrement, autant par sympathie sincère que pour soigner leurs relations publiques. Même si tout le monde savait qui avait dessoudé le fils de Tommy, le fait de se montrer ensemble était une mesure de protection, pour l’un comme pour les autres.

Mais entre eux le respect et l’amitié avaient peu à peu fait place à d’autres sentiments. Tommy semblait s’être pris d’une soudaine passion pour Londres. Il descendait presque chaque week-end et, naturellement, Maura se faisait un plaisir de l’accompagner dans toutes ses sorties. Il leur avait fallu près de deux ans pour se retrouver ensemble au lit – à la faveur d’une soirée bien arrosée, pour tout dire –, mais leurs frasques avaient eu le mérite de mettre les choses au clair. Leur relation était à présent un fait établi, connu et reconnu. Maura se demandait parfois sur quoi pouvait déboucher une telle aventure. Car en tant que responsable de l’empire Ryan, elle était le plus gros poisson des deux, et de loin. Tommy était un homme influent à Liverpool mais face aux pointures de Londres, il ne faisait pas le poids. Maura était assez fine mouche pour comprendre qu’une alliance entre eux servirait plus les intérêts de Tommy que les siens, détail que Garry ne se privait pas de souligner.

Mais sous la couette, la fougue musclée de Tommy faisait oublier à Maura la délicatesse de Terry, et sa franchise, lorsqu’il lui parlait de lui et de son passé, le lui rendait plus cher et plus proche que ne l’auraient fait des tombereaux de caresses et de mots doux. Elle avait appris par le téléphone arabe qu’il était allé jusqu’à lui sacrifier sa maîtresse en titre, ce dont elle lui savait gré. À la différence d’une épouse, Maura ne pouvait tolérer le moindre coup de canif au contrat. Son autorité, sa position et sa survie même dépendaient du respect qu’elle imposait, à ses pairs et surtout à ses ennemis.

Elle s’interrogea une fois de plus sur les perspectives d’avenir de leur couple.

Puis, étendant le bras, elle tapota l’oreiller à l’endroit où venait

autrefois se poser la tête de Terry. Elle avait reconstruit sa vie sans lui mais il lui manquait toujours, terriblement. Il restait son dernier bastion contre la solitude qui la talonnait de l'intérieur. Ses photos s'étaient raréfiées dans la maison, et celle de la chambre était à présent cachée dans le tiroir de la coiffeuse. Ça lui faisait trop mal de se voir sourire dans les bras de Terry sur une vieille photo. Ce genre de souvenir lui brisait le cœur. Mieux valait effacer toute trace de lui de sa mémoire et de sa vie. D'expérience, elle avait appris à oublier. C'était devenu pour elle une question de survie.

Toute gamine, à l'époque où son frère Anthony s'était fait poignarder en prison par un truand rival des Ryan, elle avait appris à mettre ses sentiments en veilleuse et à les laisser sécher jusqu'à évaporation complète. C'était une nécessité vitale. Elle n'avait pas le choix. Michael l'avait bien dressée... Si seulement elle avait pu l'avoir à ses côtés ! Il lui manquait tant, lui aussi.

La sonnerie du téléphone la tira de sa rêverie. Cinquante ans ou pas, c'était un jour ouvrable comme un autre... Elle se força à décrocher en faisant le vide dans son esprit. Elle ne pouvait se payer le luxe de rêvasser, fût-ce le jour de son anniversaire. Elle avait une entreprise à faire tourner.

– Un demi-siècle, putain... marmonna-t-elle en se glissant sous la douche, trois minutes plus tard.

Sarah mit la touche finale au gâteau d'anniversaire de Maura, en priant pour que Roy et Garry parviennent à la convaincre d'enterrer la hache de guerre. Sarah avait quatre-vingt-sept ans, à présent. Sentant son heure approcher, elle rêvait de faire la paix avec sa fille. Depuis la mort de Janine, Roy était devenu un autre homme. Il allait à la messe. On sentait en lui une sorte de recueillement qui rendait sa compagnie plus agréable à sa mère. C'était lui qui avait eu l'idée de cette trêve, dans l'espoir de reconstruire les ponts – même si, dans son for intérieur, Sarah se disait qu'Isambard Kingdom Brunel¹ en personne aurait baissé les bras devant l'abîme qui les séparait...

Mais en se réconciliant avec Maura, elle espérait aussi se rapprocher de son petit-fils. Elle était donc prête à tenter le coup. Même si, au fond, elle ne pouvait toujours pas l'encadrer, cette dangereuse petite garce qu'elle avait mise au monde pour son malheur.

Elle commença par dire une neuvaine à la Vierge pour se faire pardonner ses mauvaises pensées qui restaient tapies au fond de son cœur, là où Dieu seul pouvait les voir.

Roy et Benny terminaient leur petit déjeuner. Ils avaient toujours été proches l'un de l'autre mais, depuis la disparition de Janine, Roy

avait plus que jamais besoin de la présence de son fils. En retour, il s'efforçait de l'apaiser en tentant de canaliser ses énergies – malgré la petite voix intérieure qui lui serinait que c'était peine perdue.

– OK, p'pa, je vais sortir quelques heures. J'aurai une annonce à faire, à l'anniversaire de tante Maura.

– Ah ? Quoi ?

– Tu verras, p'pa ! C'est une surprise, une bonne surprise !

Les yeux fermés, Roy murmura :

– T'as tué personne, j'espère ?

– Bon Dieu de merde, bien sûr que non ! ricana Benny. Tu me prends pour Jack l'éventreur, ou quoi ?

Son père se retint de répliquer qu'il y avait de ça, effectivement – ce qui n'était un scoop ni pour l'un ni pour l'autre... Roy fut le premier à détourner le regard.

Benny lui prit la main.

– Relax, p'pa ! Pense à ce que t'a dit le toubib.

Après la mort de sa femme, la nouvelle des problèmes de santé de Roy s'était répandue dans tout le milieu. Dépression nerveuse. De Ryan, Roy n'avait plus que le nom. Mais il restait le frère de Maura et le père de Benny, ce qui lui assurait le respect général. Benny était bien parti pour coiffer son oncle Garry au poteau, pour le titre de roi indiscuté du monde du crime. Leurs deux folies meurtrières combinées suffisaient à calmer les ardeurs des malfrats les plus endurcis. Elles s'exerçaient de façon imprévisible et parfois sans raison. Ils prenaient ombrage d'un rien et ça se soldait généralement par des représailles quasi automatiques – bref, ils inspiraient la terreur, y compris au sein de leur propre clan. Dans l'entreprise Ryan comme au dehors, tout le monde se demandait combien de temps Maura pourrait encore les tenir. Et elle était la première à se poser la question...

Roy avait payé pour savoir de quoi son fils était capable. Benny finirait par déclencher un cataclysme – simple question de temps. Et, pire, on ne pouvait exclure qu'un de ses exploits précipite la chute de toute la famille. Roy en avait des sueurs froides.

– Réponds-moi, Benny ! Qu'est-ce que t'as encore fait ?

Ce qui blessa Benny, ce fut sa façon de le dire. Il foudroya son père d'un regard d'innocence offensée qui assombrit le bleu de ses yeux.

– Mais rien, p'pa ! Rien de rien, même si t'arrives pas à le croire.

Quelques minutes plus tard, Roy l'entendit quitter la maison et fila prendre un antidépresseur, comme il le faisait désormais dès qu'il sentait les choses se gâter. Pendant toute leur conversation, il avait vu en filigrane le visage de sa défunte épouse l'implorant de tenir leur fils à l'écart des affaires du clan Ryan. Janine avait vu juste depuis le début. Ce souvenir lui rongait l'esprit depuis tant d'années que cette angoisse était devenue son lot quotidien. Au point que Roy se serait senti perdu sans son fardeau d'inquiétude et de soucis.

Car il était bien le fils de sa mère : ça lui crevait les yeux, à présent. Il avait engendré un psychopathe de l'ampleur de son frère Michael, lequel avait fait régner la terreur bien avant Benny. Cette idée lui était presque intolérable.

Sheila et Lee préparaient les enfants pour l'école. Lee devait les y emmener dans leur monospace flambant neuf. Ça n'était vraiment pas du luxe : il lui fallait au moins ça pour transporter tout son petit monde. Cinq garçons et une fille ! Sheila avait fini par caler. Elle avait engagé une jeune fille au pair : une charmante jeune personne, débordant de bonne volonté – sur tous les plans ! Comme elle lui décochait une œillade par-dessus la tête des deux cadets, Lee faillit l'envoyer paître, en lui conseillant de remballer ses sourires, mais Sheila adorait la jeune fille et ne tolérait pas la moindre critique à son endroit.

Son épouse avait bien changé, elle aussi, depuis la mort de Janine. Non pas que la disparition de Terry ait laissé Sheila de marbre, mais il lui paraissait presque inévitable que Maura finisse par récolter ce qu'elle avait semé... Et jusqu'au meurtre de Janine, l'idée ne l'aurait pas effleurée qu'elle aussi pouvait courir un risque. Sheila s'était endurcie, se muant en mère tyrannique et surprotectrice. Lee avait beau adorer sa femme, il trouvait ça un peu lassant. Il avait fallu la naissance de Jerome, leur petit cinquième, pour qu'elle accepte de revenir au domicile conjugal – et encore, en exigeant qu'il lui trouve d'abord une maison plus sûre, une vraie forteresse !

Lee s'était plié à toutes les contraintes. Il aimait passionnément sa chère petite femme et leurs enfants. Pendant quelques mois, elle avait été invivable, un vrai paquet de nerfs. Mais quand ça avait été le tour de Roy de perdre le nord et de sombrer dans la déprime, elle avait été la première à l'épauler.

Elle s'était aussi beaucoup rapprochée de Sarah – nouvelle source de soucis, pour Lee. Il connaissait sa mère et sa tendance à vouloir tout contrôler, quitte à manipuler tout le monde.

Sheila avait insisté pour que leur monospace soit équipé de vitres

pare-balles et, au lieu de le faire sourire, ça l'avait chagriné. Sa femme était devenue presque aussi paranoïaque que Roy et, chose qu'il n'aurait jamais crue possible, elle se laissait aller. Il s'attendait bien à la voir forcer un peu après avoir mis au monde tous ces petits Ryan... Mais Sheila mangeait comme quatre et son tour de taille s'en ressentait.

Le pire, c'était encore son insolence. Elle lui parlait comme à un débile, ce qui lui portait sur les nerfs. Il avait failli l'envoyer sur les roses par deux fois ces derniers jours mais s'était rattrapé à temps. Elle monopolisait le pouvoir et s'en servait contre lui. Où donc était passée son adorable petite femme ?

Gabriel, son aîné, commençait à se rebeller contre la tyrannie maternelle et Lee le comprenait. Il sentait que son fils aurait aimé avoir son soutien face à Sheila, mais c'était exclu. Lee ne pouvait pas s'opposer ouvertement à sa femme s'il voulait la garder et préserver sa famille.

Il se promit d'en toucher un mot à Maura. Il avait besoin d'en parler à quelqu'un et sa sœur était la personne idéale. Garry lui aurait conseillé de lui mettre une bonne claque, à sa légitime... et peut-être n'avait-il pas tout à fait tort. Lee ne connaissait que trop bien le pouvoir de la peur. Après tout, c'était par la terreur qu'ils régnaient sur leur empire. Mais pour l'instant, il devait se contenter de filer doux, sans murmurer.

Que pouvait-il faire d'autre ?

Tommy Rifkind roulait à plus de cent soixante sur la M1, dans sa bagnole favorite, une Rolls Corniche bleu clair métallisé. Il aurait aimé y être déjà... Ce soir-là, Maura allait enfin lui présenter sa mère. Un cap important à franchir. Bien sûr, les présentations se feraient à la faveur d'une grande fiesta familiale et non au cours d'une entrevue spécialement arrangée pour lui – mais Lee l'avait officiellement invité, ce qui était déjà bien. Désormais, toute la famille le considérerait comme faisant partie de la vie de Maura, et c'était un grand pas de fait.

Près de lui, Joss se tortilla nerveusement sur le siège passager. Il détestait laisser le volant au « patron », qu'il considérait comme un piètre conducteur et ne s'en cachait pas.

– Putain, Tommy... ! Tu pourrais pas ralentir un peu ?

L'appréhension accentuait encore son accent de Liverpool. Tommy éclata de rire.

– Écoute bien, toi... Tu vas te tenir à carreau devant la reine mère !

Pas question de te pinter, ni de te bâfrer de petits fours... et surtout, de grâce, tiens ta langue ! Sarah Ryan est une vraie punaise de sacristie.

– Ça doit être la vingtième fois que tu me fais le topo.

Tommy s'esclaffa derechef.

– Vingt fois, c'est pas du luxe, te connaissant ! Tu te souviens, ce que Gina pouvait râler après toi ?

Le faciès patibulaire de Joss se fendit d'un sourire radieux.

– Cette bonne vieille Gina... ce qu'elle me manque ! Pas à toi ?

Tommy ralentit à cent vingt, en poussant un grand soupir.

– Sûr qu'elle me manque, Joss. Et plus que je ne l'aurais cru. Mais que veux-tu... elle est partie et nous, on est là. La vie c'est toujours devant, camarade !

– Et si t'avais le choix entre elle et Maura ?

Rifkind donna un coup d'accélérateur et répondit dans un rugissement :

– Et toi, si t'arrêtais avec tes questions débiles ?

Le patron était emmerdé. Joss le sentait bien, mais ils connaissaient tous deux la réponse et ce n'était pas Maura...

Garry embrassa sa petite amie qui lui rendit son baiser avec toute la fougue de ses dix-sept ans.

Il n'en revenait pas de tant l'aimer. Dès la première fois qu'il l'avait vue danser au Buxom, il avait su qu'elle serait sienne et avait tout fait pour la draguer. Son jeune âge ne l'avait pas découragé, loin de là. Ça ne faisait qu'ajouter à l'attraction qu'elle exerçait sur lui. De sa chevelure blond cendré à ses longs ongles peints, elle était l'archétype même de tout ce qu'il détestait auparavant chez une femme. Mais chez elle, ça devenait irrésistible. C'était une petite vertu, il en avait bien conscience. Elle avait déjà fait plus de kilomètres sur le tapin que Red Rum sur le turf – mais c'était justement ça qui l'avait conquis : cette impression de l'avoir domptée. Quand il lui faisait une vacherie, elle encaissait le coup en lui épargnant les grandes eaux. Elle était tellement accro à lui qu'elle aurait avalé n'importe quoi...

Et lui, elle l'obsédait. Il l'adorait, de ses petits seins qu'elle rêvait de faire refaire, à sa cervelle d'oiseau. Il ne pouvait plus se passer d'elle mais tenait à ce qu'elle continue à bosser, alors même qu'elle aurait été ravie de ne plus avoir ses cinq représentations hebdomadaires à assurer. Surtout si c'était Garry qui lui demandait d'arrêter... En fait,

elle détestait la danse – surtout celle qu'on pratiquait au club et qui n'était pas précisément « de salon ». Pour elle, ça n'avait été qu'un moyen pour parvenir à ses fins et Garry avait bien conscience d'être le larfeuille sur pattes de ses rêves. D'ailleurs, maintenant que leur liaison était de notoriété publique, plus aucun client ne se risquait à lui demander de « danser » pour lui en privé...

Elle tapa du pied quand il lui annonça qu'elle serait de service ce soir-là. Garry éclata de rire et l'embrassa. Puis, jetant un coup d'œil à sa montre, il jugea qu'il avait le temps d'en tirer un petit dernier, vite fait, avant d'attaquer la journée.

Mais dès qu'il y mettait le doigt, il était foutu. Le sexe était la seule prise qu'elle avait sur lui mais elle savait en jouer et ne s'en privait pas.

– C'est bon, hein, mon chou ? ronronna-t-elle.

Garry grogna de plaisir mais se retira en catastrophe et la ramena rudement à la réalité en lui glissant à l'oreille :

– Dis donc, c'est un vrai putain de Dyson que t'as là, mon cœur ! – puis il lui claqua le postérieur en râlant :

– Merde, cette fois, ça y est ! T'as réussi à me mettre en retard !

Mais il finit tout de même par se laisser fléchir et termina ce qu'il avait commencé. Ce qui, pour elle, n'était pas une mince victoire.

Carol Parson parut enchantée de le trouver sur le seuil du bungalow.

– Bonjour, mon Benny ! s'exclama-t-elle, sans chercher à dissimuler sa joie. T'as oublié ta clé ?

Ça faisait trois mois qu'il l'avait installée chez lui, mais Carol avait encore un peu de mal à s'y faire.

– Non. J'ai vu une bagnole que je ne connaissais pas devant ma porte et j'ai préféré frapper... des fois que j'aurais interrompu quelque chose.

Le sourire de Carol s'éteignit.

– Ne dis pas de bêtises, Benny ! C'est Paul, un copain de mon grand frère. Il est passé m'apporter un ordinateur portable.

Benny haussa les sourcils.

– Tu te lances dans l'informatique, maintenant ?

Caroll était au bord des larmes.

– Je t'en prie, Benny... ne commence pas !

Benny vit arriver dans le hall un grand blond bien bâti et plutôt beau gosse, qu'il détesta au premier coup d'œil.

– Bonjour, fit le type. Tout va bien ?

Benny secoua la tête, l'air profondément déçu.

– *Tout va bien* ? C'est tout ce que tu trouves à dire à quelqu'un qui te surprend chez lui en son absence, seul avec sa copine ?

Le type perdit quelques couleurs.

– Non, attends une seconde...

Cette fois, Carol en avait plus qu'assez.

– Rentre chez toi, Paul. Pas la peine de discuter avec lui, quand il est comme ça !

Benny crut avoir mal entendu.

– *Quoi* ? Qu'est-ce que tu as dit ?

Paul rejoignit la porte. Sur le seuil, il se retourna vers Carol.

– Tu es sûre que ça va aller, si je te laisse seule avec lui ?

L'aiguillon à bestiaux l'atteignit au côté et il s'écroula par terre comme un sac. Puis Benny l'attaqua à coups de pied. Sonné par la décharge électrique, le malheureux jeune homme ne pouvait plus faire un geste pour se défendre et les hurlements de Carol ne firent qu'attirer Abdul. Arrachant Benny à sa victime, il l'entraîna dans la cuisine.

– Putain, Benny, arrête tout de suite avant que les voisins n'appellent les flics !

On n'entendait plus que les sanglots terrifiés de Carol. Les mains plaquées sur la poitrine de son ami, Abdul tentait de l'apaiser par ses paroles.

– Carol est une gentille fille. Tu sais bien qu'elle n'a rien fait de mal et si tu ne veux pas la perdre, tu vas devoir surmonter tes crises de jalousie. Commence par te calmer, Benny. Réfléchis bien.

Mais l'autre tremblait de haine et de colère.

– Putain, je vais les massacrer tous les deux – elle et lui ! Dès que j'ai la preuve qu'elle m'a doublé, je lui explose la tête !

– Merde, Benny, qu'est-ce que tu délires ? Combien de rails de coke tu t'es enfilé depuis ce matin ? Putain, ça ne te réussit pas. T'es déjà parano au naturel, mais alors là ! Allez, va la consoler... T'as vu dans

quel état tu l'as mise ?

Benny avait beau reconnaître le bon sens d'Abdul, l'idée que Carol ait pu rester seule avec un autre mec le mettait hors de lui.

– Mais pourquoi elle me fait ça ? Comme si elle ne savait pas comment je suis...

Son ami prit une longue inspiration avant de répondre :

– C'est une fille tout ce qu'il y a de normal, Benny. Tu ne pourras pas la planquer indéfiniment des autres mecs. Même pour toi, c'est impossible.

Benny parut entendre enfin les sanglots désespérés de son amie. Se dégageant de la prise d'Abdul, il retourna dans le hall où il prit Carol dans ses bras et l'entraîna gentiment vers leur chambre.

– Je te demande pardon, chérie. Putain, je suis vraiment désolé... Mais c'est plus fort que moi. Je t'aime tant, mon trésor ! Tu sais comment je suis, tu me rends dingue. Mais je vais me corriger, c'est promis. Ça va changer, à partir de maintenant, et en bien !

– Je n'en peux plus, Benny. Je connais Paul depuis l'école maternelle. C'est le meilleur ami de Trevor et il sort avec ma sœur. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à ma famille, quand ils apprendront ça ? Tu connais mon père... Il va hurler de rage.

Benny se retint de lui balancer ce qu'il pensait de sa famille en général et de son père en particulier. Son côté calculateur avait repris le dessus.

– Te bile pas, répondit-il. Je vais faire en sorte que Paul ne leur dise rien, OK ? Je vais lui parler, lui payer un coup et lui demander de garder ça pour lui. Tout va s'arranger, promis.

Carol contempla le beau visage de Benny Ryan en se demandant comment elle pouvait continuer à aimer un tel cinglé. Mais quand ils étaient en tête à tête, juste elle et lui, ce n'était pas le même homme. Il devenait si gentil, si tendre, si prévenant... enfin, la plupart du temps.

– Est-ce que tu l'as grièvement blessé, Benny ?

En entendant sa question, il sut qu'il avait gagné la partie. Il la serra plus fort.

– Mais non, il va très bien.

Dans le hall, Abdul aida le jeune homme à se remettre sur pied. Benny croisait les doigts pour n'avoir rien commis d'irréparable.

– Promets-moi que c'est la dernière fois, Benny ! Promets-moi que

c'est fini et bien fini, surtout maintenant que...

– Nous aurons le plus beau mariage que tu n'as jamais vu, ma parole !

– Le mariage, ça n'est pas tout, Benny ! Figure-toi que... je suis enceinte.

Carol vit la joie se répandre sur le visage du futur papa et son cœur bondit dans sa poitrine. Elle aurait préféré lui annoncer ça dans un moment de pur bonheur, bien sûr. Et non après cette explosion de violence sur le pas de leur porte.

– Un bébé, ma chérie ? Un vrai ?

Elle hocha la tête.

– Un petit gueulard avec des couches qui puent, comme dans la vraie vie ?

Il la serra dans ses bras, mais relâcha aussitôt sa prise.

– Oups ! Désolé, chérie... faudrait surtout pas que je te serre trop fort !

Elle eut un sourire triste.

– Je ne suis pas en sucre, Benny. J'aurai surtout besoin de paix pendant ma grossesse, d'accord ? Personne ne peut vivre dans un tel ouragan. Pas moi, en tout cas !

Les larmes lui faisaient trembler la voix. En une de ses spectaculaires sautes d'humeur, Benny la souleva de terre et alla la déposer délicatement sur leur grand lit. Puis il retourna dans le hall où elle l'entendit s'excuser patement auprès de Paul et lui demander de garder le secret. Mais pour une raison que Carol ne s'expliquait pas, le ton de Benny, pourtant sincère, ne parvint qu'à l'attrister davantage. En regardant la grande chambre autour d'elle, l'idée lui vint que ce joli pavillon, si luxueux, n'était qu'une cage dorée. Une prison dont le pauvre enfant qu'elle portait ne pourrait jamais s'échapper.

– Il n'en sortira rien de bien, Dennis. C'est moi qui te le dis !

Marge l'avait décrété d'une voix tonitruante, à son habitude, et son mari était déjà passé sur pilote automatique.

– C'est pas d'hier que je connais Sarah Ryan. Si elle organise tout ça, c'est qu'elle a quelque chose derrière la tête. Pour semer la zizanie, je te parie...

À dix heures du matin, Marge sillonnait sa cuisine en pin rustique avec sa détermination coutumière, enveloppée d'un long caftan qui

avait peine à contenir ses formes, et déjà généreusement maquillée.

– Reviens donc au lit, Marge ! Il nous reste une demi-heure avant le retour des enfants.

Elle éclata de rire.

– N'espère pas m'avoir comme ça, chéri ! Les temps ont bien changé. J'aimerais mieux prendre une tasse de thé, tout comme Boy George, et même si c'est à peu près tout ce qu'on a en commun !

Dennis se gondola. Il l'adorait, sa chère petite femme. Même quand elle râlait, c'était de la musique à son oreille. Marge était une épouse loyale et elle faisait son bonheur, en dépit de ses cent dix kilos et de son fard à paupières turquoise vif qui n'aurait pas détonné sur son idole Boy George.

– Je t'aime, Marge.

Il ne se payait pas de mots, ça s'entendait à sa voix. S'approchant de lui, elle vint le prendre dans ses bras.

– Moi aussi, je t'aime, mon vieux ronchon déplumé !

Ils se mirent à se bécoter, comme toujours, au bout de cinq minutes.

– Cinquante berges, Maura ? Elle ne les fait pas.

– Peut-être, mais je te garantis qu'elle les a ! Dieu sait que j'aime Maura mais, malgré tout ce qu'elle peut se payer avec son fric, ses bagnoles, ses maisons, ses toilettes, elle n'a toujours pas la moitié de ce que nous avons : un vrai foyer, avec trois gentils enfants. Moi qui la connais, je peux te dire qu'elle échangerait tout ça du jour au lendemain, contre une famille et un homme qui l'aime.

Dennis leur versa une autre tasse de thé.

– Il m'a pourtant l'air très bien, son Tommy.

Avançant les lèvres, Marge émit un bruit incongru.

– Eh bien, moi, il ne me plaît pas. Je ne saurais pas te dire pourquoi, mais il ne m'inspire pas confiance, ce Rifkind. C'est drôle, hein ? Je devrais être heureuse de voir qu'elle s'est enfin dégoté quelqu'un et je le serais sans doute, s'agissant de n'importe qui d'autre.

– Toi et tes fichus pressentiments !

Elle vint s'asseoir à la table de bois blanc soigneusement récurée qui trônait au cœur de leur cuisine toute neuve.

– Ouai ! Je me reprocherai toujours de lui avoir présenté Terry Petherick. Sans lui, la vie de Maura aurait pris un tout autre cours. Je

me sens un peu responsable, figure-toi...

Sa phrase resta en suspens tandis que Dennis attrapait sa main potelée en la couvrant de baisers.

– Laisse tomber, Marge ! Ça remonte à plus de trente ans, maintenant.

– Tais-toi, j'arrive pas à croire qu'on puisse être si vieux !

Il éclata de rire.

– Hé oui, poulette. Ça vous prend par surprise, comme ça. Un beau jour, tu te réveilles quinquagénaire... T'as emballé le cadeau ?

– Bien sûr. J'espère que ça va lui plaire.

– Moi aussi. Ça nous a coûté un paquet.

Marge le rabroua d'un geste.

– On ne pouvait tout de même pas lui offrir un cendrier en plastique de chez Marks & Spencer !

– Non, mais elle peut comprendre qu'on n'a pas les mêmes moyens qu'elle...

Marge n'écoutait plus. Elle regardait par la fenêtre sa fille aînée et son Sikh de mari qui faisaient descendre leurs enfants de voiture.

Le regard de Dennis suivit celui de sa femme. Il poussa un soupir.

– Voilà bientôt vingt ans qu'ils sont mariés, Marge. Tu vas devoir t'y faire !

– Oh, je m'y fais... et tu sais comme j'aime mes petits-enfants ! Mais Pat souffre de sa condition et ça me tourneboule.

– Elle est adulte, Marge. Et maintenant leurs enfants sont grands. Laisse-les donc régler leurs problèmes comme ils l'entendent. Tu critiques la mère de Maura, mais finalement, t'es bien pire.

L'arrivée de sa fille dans leur nouvelle cuisine épargna à Marge le soin de répliquer.

– Wow, m'man ! C'est magnifique !

– C'est vrai, elle te plaît ? Asseyez-vous que je vous fasse une bonne tasse de thé.

Dennis, tout sourire, regarda sa femme s'affairer autour de son gendre. C'était un numéro, cette chère Marge, mais il l'aimait de tout son cœur.

1. Célèbre ingénieur anglais (1806-1859), à qui l'on doit la construction de nombreux ponts et tunnels.

Chapitre 7

Sarah inspecta une dernière fois son buffet chargé de victuailles, en espérant qu'elle n'avait pas mitonné tout ça pour rien. Que faire, si Maura décidait de la snober ? Au fond d'elle-même, elle sentait qu'il devenait urgent pour elle de se réconcilier avec sa fille avant de se présenter devant son créateur. En toute honnêteté, comment aurait-elle pu rejoindre son cher Benjamin et le regarder en face, si elle quittait ce monde sans avoir fait la paix avec celle qui avait toujours été la favorite de son père ?

Elle promena son regard autour d'elle dans sa cuisine. Sa maison de Lancaster Road, à Notting Hill, avait été léguée par Michael à Maura, qui en était donc l'actuelle propriétaire, même si elle n'y faisait jamais allusion. Sarah avait bien conscience de dépendre du bon vouloir de sa fille mais, sur le plan matériel, Maura n'avait jamais lésiné. Grâce à elle, Sarah n'avait jamais manqué de rien. Alors, il restait peut-être une chance pour que ça s'arrange, entre elles deux. Si seulement elle était parvenue à ramener Maura dans le droit chemin... Elle aurait pu mourir en paix.

Car la mort était à présent la bienvenue. Sarah n'avait qu'une hâte, c'était de retrouver ses chers défunts qui l'attendaient là-haut, Michael le premier – c'était pour elle une certitude : maintenant qu'il était au royaume de Dieu, son aîné était devenu la bonté même. Que le Père tout-puissant ait pu refuser l'accès de son Saint Paradis à n'importe lequel de ses enfants, c'était exclu. N'y avait-il pas des années qu'elle priait pour le repos de leurs âmes ?

Maura s'était assagie avec l'âge, comme le commun des mortels. Roy lui avait dit qu'elle avait tendance à laisser à Garry et à Benny le soin de s'occuper des affaires les plus louches. C'était ce qui donnait à Sarah l'espoir de ramener sa fille dans le sein de notre mère l'Église. Et si Maura trouvait son chemin de Damas, peut-être que Benny finirait par suivre son exemple... ?

Ces ruminations l'amènèrent à méditer sur la mort, sur sa propre mort. Elle tenait à son petit-fils, Dieu le bénisse, comme à la prune de ses yeux – sans compter que Benny était le portrait craché de Michael. Rien que pour son salut, elle devait faire l'impossible pour ramener la paix dans la famille. Si la concorde revenait entre elle et Maura, elle aurait une chance de la rallier à sa cause pour faire entendre raison à Benny. En fait, c'était si simple... Pourquoi n'y

avait-elle pas pensé dix ou vingt ans plus tôt !

Rassérénée, elle se remit à tourner et à virer dans sa cuisine. Il y avait toujours quelque chose à faire. D'autres toasts à préparer, d'autres gâteaux à mettre en place...

Ce soir-là, le succès serait au rendez-vous, pas l'ombre d'un doute.

C'était toute sa vie qui en dépendait.

Benny débarqua chez Maura vers midi et demi. Elle était justement en train de penser à Michael quand il fit son entrée et, en levant la tête, elle crut voir apparaître son frère... jusqu'à ce que le jeune homme ouvre la bouche :

– T'es sûre que ça va, Maws ? On dirait que t'as vu un fantôme.

– Il y a de ça. On t'a déjà dit que tu ressemblais de plus en plus à Mickey ?

Benny le savait mais ne se lassait pas de l'entendre. Son oncle Michael était son héros. De temps à autre, il allait interroger des vieux de la vieille qui avaient jadis travaillé pour « Mickey » et lui racontaient des tas d'anecdotes sur lui. Le jeune homme s'identifiait à Michael au point d'imiter, consciemment ou non, certaines de ses mimiques.

Il eut un large sourire.

– Je ne demande qu'à te faire plaisir, Maws ! Et toi, tu sais que t'es superbe ? T'as vraiment pas l'air d'avoir cinquante ans !

Maura ferma les yeux, excédée. Si on prononçait encore ce chiffre fatidique en sa présence, elle allait faire un malheur.

– Ah, tu trouves ?

Benny lui sourit d'une oreille à l'autre.

– J'ai une confidence à te faire, Maws. Moi et Carol, on va se marier – c'est décidé. Et en plus, elle vient de m'apprendre qu'elle était enceinte. Dès ce soir, j'annonce officiellement la nouvelle !

Le visage de Maura s'illumina.

– Quelle joie, Benny ! Toutes mes félicitations !

Pourtant, quelque chose semblait contrarier son neveu. Maura s'étonna de le trouver à la fois si excité et si vulnérable. Il alla mettre la bouilloire sur le feu pour s'occuper les mains, comme s'il se retenait de fondre en larmes. Devant cet étrange débordement d'exultation et d'émotion, Maura se demanda si ce n'était pas la promesse d'un changement radical. Benny avait toujours eu l'esprit de famille

chevillé au corps. L'arrivée de cet enfant pouvait exercer un effet positif sur lui, l'aider à trouver une nouvelle stabilité.

C'était du moins ce qu'elle espérait.

– Ce sera de loin mon plus beau cadeau d'anniversaire... Je suis folle de joie pour toi, Benny !

Il posa la théière sur la table et Maura sourit, une fois de plus, en le voyant servir le thé avec d'innombrables précautions. Incroyable ce qu'il pouvait être délicat, pour certaines choses. Le service fait, il vint s'asseoir en face d'elle.

– Mais tu sais, Maura... je crains d'être en train de détruire notre relation à cause de ma jalousie. C'est plus fort que moi, tu vois... C'est comme si j'explosais d'amour pour elle mais dès que je la vois parler à quelqu'un d'autre, j'ai envie de les tuer tous les deux. J'ai beau avoir toute confiance en Carol, et savoir qu'elle ne ferait rien contre moi, je n'y peux rien. L'idée qu'elle puisse aimer un autre plus que moi me rend dingue.

Son regard reflétait un profond désarroi. Maura mesurait parfaitement ce que cet aveu avait dû lui coûter.

– Je vis dans l'angoisse qu'elle découvre un jour que je suis un sale type. Qu'elle me juge bête, nul et méchant, à côté des autres.

Maura en eut les larmes aux yeux – pour lui, cette fois. Il lui parlait vraiment du fond du cœur, ce qui n'était pas un mince exploit vu la férocité de son orgueil de mâle. Il lui faisait confiance au point de se jeter à l'eau et elle s'en sentait infiniment honorée.

Mais en plongeant ses yeux dans les siens, elle fut soudain prise d'une furieuse envie de les planter là, lui et toute la famille. De fuir loin de toute cette folie. Ils venaient tous pleurer sur son épaule, sans jamais s'interroger sur ses propres problèmes. Comme elle n'avait pas d'enfants, ils semblaient croire qu'elle n'avait pas de vie ! Et ça ne datait pas d'hier... Ça la démangeait, de les plaquer. De tout laisser en l'état.

Mais elle se reprit et demanda d'une voix calme et posée :

– Qu'est-ce que tu comptes faire, mon Benny ? Tu as réfléchi à la façon dont tu pouvais résoudre le problème ? En changeant de comportement, par exemple ?

Il hocha la tête. Après avoir aspiré une gorgée de thé brûlant, il répondit en toute simplicité :

– J'y ai pensé, oui. Et si je m'inscrivais à un de ces ateliers de thérapie où on t'apprend à surmonter ta colère ? Qu'est-ce que t'en

dis, Maws ?

Il semblait tellement sincère qu'elle hésita une seconde entre le rire et les larmes.

Benny, le roi de la Superglue, en stage de thérapie comportementale... L'homme qui ne sortait jamais sans son aiguillon à bestiaux, au cas où quelqu'un lui chercherait noise !

Pourtant il n'avait jamais été aussi sérieux. Il avait vraiment envie de changer, même si c'était surtout par peur de perdre Carol.

Ce fut plus fort qu'elle, l'ironie de la situation la fit pouffer de rire. Et Benny finit par en faire autant, quoique d'un rire un rien plus nerveux.

– Alors, Maws ? s'enquit-il, retrouvant son sérieux. Tu ne trouves pas que ce serait une bonne idée ?

– Pourquoi pas ? Ça dépend de toi, Benny. Parles-en d'abord avec Carol... C'est elle qui porte ton enfant et qui a besoin d'être rassurée sur ton compte.

Il hocha la tête mais elle le sentit déçu. Il regrettait déjà de s'être confié à elle. C'était la loi du genre : les gens avaient généralement tendance à vous en vouloir, après vous avoir ouvert leur cœur. La nature humaine était ainsi faite.

– Je fais un beau crétin, hein, Maura ? Mais je veux me racheter. J'ai encore perdu les pédales, pas plus tard que ce matin. J'ai fichu la trouille à Carol, alors que je ne supporte pas l'idée de la faire souffrir. Je sais bien que je déconne... mais en moi, la colère prend toujours le dessus. Comme si elle effaçait tout le reste.

Il lui prit la main et la serra dans la sienne.

– Aide-moi, Maws. Tu es la seule que j'écoute...

– Oui, c'était pareil avec Michael et avec ton oncle Garry. Je croirais entendre Mickey... Il me disait ça, lui aussi, ou quelque chose d'approchant. Le meilleur conseil que je puisse te donner, c'est d'aller voir Carol et de lui parler du fond du cœur, en lui expliquant tes sentiments. En fait, tu souffres d'une sorte de haine contre toi-même. Tu crains de ne pas être assez bien pour elle, c'est ça ?

Il secoua la tête, heureux d'être compris. À elle, il pouvait parler sans se sentir ridicule... et même s'il n'avait pas particulièrement envie d'écouter ses conseils.

– Eh bien, tu vas devoir trouver le moyen de te sentir à la hauteur, Benny. Cesse de déclencher des drames à tout propos. Tu n'as plus le

choix, maintenant : il faut arrêter de faire du mal à Carol, de vous faire souffrir tous les deux, avec ce genre de conduite. Tu m'entends, Benny ? Apprends à la respecter, admetts qu'elle a le droit de parler à qui elle veut. Elle t'adore... ça n'a pas pu t'échapper ! Forcément, qu'elle t'aime : rappelle-toi tout ce que tu lui as fait voir depuis que vous êtes ensemble, et elle est toujours avec toi. Elle accepte même de porter ton enfant !

Il hocha la tête.

– Ouais, Maws. T'as raison.

Il s'étira sur sa chaise comme si elle venait de le soulager d'un grand poids.

– À partir d'aujourd'hui, je laisse l'aiguillon dans la voiture. Et avant de lui faire une scène, je souffle un grand coup en me rappelant que je l'aime et que, dans le fond, je ne veux que son bien.

– Voilà. C'est du simple bon sens, Benny ! Tu reprends du thé ?

– Merci, Maws, mais il faut que j'y aille. Je lui ai promis qu'on irait faire un tour en amoureux avant les réjouissances de ce soir.

– Mais qu'est-ce qui se passe ce soir, à la fin ?

Il eut un grand sourire

– Patience, patience..., fit-il en se levant. Merci, tatie ! Je me sens plus léger...

– Ça va aller, Benny. Tâche juste de garder tes nerfs sous contrôle. La violence fait peut-être partie de notre boulot, mais elle n'a pas sa place en famille. Et à présent, ta famille, c'est Carol.

Une fois la porte refermée sur lui, Maura repensa à leur conversation et se sentit envahie d'une grande tristesse. Benny était complètement dingue, c'était un fait établi. D'une seconde à l'autre, il pouvait passer du rire aux larmes, ou à la rage meurtrière. Où était la faille ? D'où venait cette tare familiale qui provoquait cette terrible instabilité caractérielle chez tant d'entre eux ? De Sarah, sans doute... Quelque chose le lui soufflait au tréfonds d'elle-même. Et son enfant à elle, s'il avait vécu, aurait-il hérité ce trait ? Elle chassa cette idée : elle ne l'aurait pas supporté... C'étaient Sarah et Janine qui avaient façonné la personnalité névrotique de leurs fils chéris, Michael et Benny. Elles les avaient étouffés de leur propre dépendance affective et de l'obsession qu'elles avaient pour leurs chers garçons – car, comme Maura le savait depuis belle lurette, elles n'avaient jamais fait grand cas de leurs filles. Finalement, tout était de la faute des mères !

Elle soupira, encore plus déprimée qu'avant.

Jusqu'à ce que l'idée de Benny s'inscrivant à un stage de psychothérapie la déride à nouveau... Les tabloïds s'en donneraient à cœur joie : « Le stagiaire fou se jette sur son psy et l'attaque à l'aiguillon à bestiaux, en lui versant de la colle dans les yeux ! »

En fait, ça n'avait rien de risible... mais c'était plus fort qu'elle. Ça faisait partie de la légende familiale.

Tout en chargeant son lave-vaisselle, elle s'interrogea sur son avenir. Cinquante ans, sans enfants, mais avec sur les bras une famille de dingues qu'elle adorait. Elle n'avait pas su se construire un vrai bonheur.

Elle sentit à nouveau le poids de sa solitude. Elle allait devoir passer la main et s'autoriser à vivre, avant qu'il ne soit trop tard. C'était la seule solution. Si elle ne prenait pas tout de suite les bonnes décisions, quand le ferait-elle ? Elle avait accompli tout ce qu'elle pouvait pour les autres. Il était plus que temps qu'elle s'occupe sérieusement d'elle-même.

Elle revit en pensée le dernier sourire de Terry et fut submergée, une fois de plus, par le chagrin de l'avoir perdu. Mais elle se força à chasser ses idées noires et à se préparer pour sortir.

En montant en voiture, elle ne savait toujours pas où elle voulait aller. Ce n'était pas la première fois qu'elle partait ainsi, sans véritable but. Ça devenait une habitude.

Mais elle savait qu'elle finirait sur la tombe de Michael. Elle avait beau se gendarmier et s'interdire d'y aller, elle savait que ce serait le but ultime de sa balade. Il lui manquait tant, lui aussi. Même après toutes ces années...

Ça lui faisait toujours autant de bien de se sentir près de lui.

Sheila et Sarah surveillaient les enfants qui s'amusaient dans le jardin comme des petits fous. Elles souriaient avec attendrissement devant les jeux du cadet et de la petite dernière, qui semblait faire marcher tout le monde à la baguette.

– Quel beau buffet, Sarah !

La vieille femme haussa les épaules.

– J'ai fait tous les plats préférés de Maura. Je me souviens qu'elle adorait m'aider, quand elle était petite. Elle était si gentille, en ce temps-là...

– Comme tous les enfants.

– Ça, sûrement pas ! Garry, par exemple – c'était un vrai démon, dès

son premier jour sur cette terre. Lui et ses fichues inventions ! Une fois, il a même failli tuer Benny...

Elle resta quelques secondes perdue dans ses songes avant d'ajouter, tristement :

– Mais finalement, mon cher Benny s'est tout de même fait tuer... alors, quelle différence ? Tu savais qu'il était mort dans d'affreuses souffrances ? Ils l'ont atrocement torturé. Mon pauvre petit Benny, quelle mort indigne !

Elle frissonna en repensant à ces sombres événements. La tête de Benny avait été retrouvée à Hampstead Heath. Sarah en avait les larmes aux yeux, à présent. Sheila lui passa un bras autour des épaules.

– Ne vous mettez pas dans cet état, belle-maman...

La vieille femme avait entendu la crainte qui avait filtré dans sa voix.

– Bah ! C'est l'âge, Sheila... J'ai tant de souvenirs ! Michael aurait eu soixante-cinq ans, cette année. J'ai peine à croire que je puisse être si vieille. Mon fils aîné, sexagénaire... tu imagines ?

– J'espère voir vieillir mes enfants, moi aussi.

– Oui, c'était mon souhait le plus cher, mais il ne s'est jamais réalisé – enfin pas complètement. De toute façon, mon pauvre Michael aurait détesté se réveiller dans la peau d'un retraité !

Elles éclatèrent d'un rire plus léger qui chassa leurs idées noires.

– Mais Lee a toujours été un bon garçon. Le problème, c'est qu'il se laisse entraîner par la meute. N'oublie jamais ça, même s'il y a des jours où il te rend chèvre, ma chère Sheila.

Comme Sarah s'éloignait pour aller se préparer une de ses sempiternelles tasses de thé, Sheila resta seule à observer ses enfants. Elle surveillait chez eux l'apparition des défauts Ryan, bien décidée à les éradiquer au premier signe alarmant. Jamais elle ne porterait un seul de ses enfants en terre, aussi vrai qu'elle s'appelait Sheila !

Une heure plus tard, la maison grouillait de monde. On n'attendait plus que la reine de la soirée. Carla était très en beauté et à côté d'elle, Sheila, qui l'adorait d'habitude, se sentit un peu en dehors du coup. Elle avait passé la journée en ville à faire des courses, et n'avait pas eu le temps de rentrer se pomponner. Carla se rengorgeait sous les compliments.

Benny et sa jeune amie ne tarissaient pas d'éloges et Sheila se

sentait de plus en plus terne. L'image que lui renvoyaient les miroirs acheva de la déprimer. Elle avait pourtant été ravissante quelques années plus tôt. Lee était toujours fou d'elle mais, malgré tout, Sheila avait senti un changement subtil dans leur couple depuis la mort de Terry et de Janine.

Elle sentit son cœur fondre en voyant Roy embrasser sa fille. Roy était devenu un gros nounours pataud et câlin, méconnaissable. C'était comme si toute énergie l'avait quitté, comme si quelque chose de lui était mort avec Janine.

Elle fit signe à Marge et à Dennis qui arrivaient – Marge engoncée dans un gros manteau beige et toujours maquillée comme un arc-en-ciel...

– Un penny pour tes pensées, Sheila ! murmura-t-on derrière elle.

Se retournant, elle découvrit son époux qu'elle embrassa tendrement. Elle vit aussitôt la surprise se peindre sur les traits de Lee, qui avait rosi de plaisir. Elle aurait voulu pouvoir lui dire combien elle l'aimait, combien elle regrettait d'avoir été si dure avec lui... Mais elle fut interrompue par l'arrivée d'un invité de marque, un très bel homme vêtu avec grand soin, à qui Sarah Ryan réserva le meilleur accueil. Tommy Rifkind, se dit Sheila. Tommy, le « conjoint » de Maura, puisque tel était le nouveau terme pour « concubin ». Il était vraiment superbe et elle fut elle-même stupéfaite des sentiments qu'il éveillait en elle. Elle en eut le souffle coupé et, lorsqu'elle vit Carla se jeter sur lui en ondulant, elle fut prise d'une furieuse envie de filer chez elle se changer et se recoiffer pour revenir à son avantage, mince et belle. Elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir retenir le regard de cet homme.

Rien que d'y penser, elle en avait les joues en feu.

Sarah elle-même détaillait le nouveau venu qui lui souriait, en se disant que sa fille avait décidément la main heureuse. Il avait un physique de star. Le malabar qui l'escortait, par contre... – celui-là, on aurait dit un grand singe en costard ! Mais il salua Sarah avec un sourire aimable et, comme elle lui serrait la main, il esquaissa une sorte de petite révérence qui déclencha l'hilarité générale.

Les yeux au ciel, Tommy expliqua d'un air bonhomme :

– Faites pas attention, Mrs Ryan, c'est un grand timide... Je vous présente Joss Champion, mon plus vieil ami.

Benny accueillit Joss d'une tape dans le dos et l'entraîna dans la cuisine pour lui servir à boire, tandis que Sarah engageait la conversation avec Rifkind en se demandant, une fois de plus, ce que

cet Adonis aux tempes grises pouvait bien trouver à sa fille... Ses seins, peut-être – cette luxuriante poitrine qui, sur son buste élancé, semblait appartenir à quelqu'un d'autre ? Maura n'essayait jamais de mettre ses avantages en avant – mais enfin, il aurait fallu être aveugle pour ne pas les voir ! S'avisant tout à coup qu'elle cédait à une pointe de jalousie des plus mesquines, Sarah se força à se rappeler qu'il s'agissait d'une opération de réconciliation familiale et se concentra sur ce que lui racontait Tommy Rifkind. Il lui plaisait énormément, cet homme. Ah, s'il avait pu être le catalyseur qui convaincrait Maura de revenir à la raison ! Mais là non..., elle nageait en plein rêve.

Une sonnerie de téléphone annonça l'arrivée de Maura. Benny courut éteindre les lumières et tous attendirent dans la pénombre que Garry revienne avec Maura, qu'il était allé chercher. Sentant culminer la tension nerveuse dans la pièce, Tommy croisa les doigts pour qu'il n'y ait pas de scène. Les scènes, il avait toujours eu ça en sainte horreur.

Gina, sa défunte épouse, était une femme discrète mais on n'aurait pas pu en dire autant de ses petites amies. C'étaient généralement des filles tapageuses, dans tous les sens du terme, mais il se faisait trop vieux pour ces conneries. Il plongea le nez dans son verre en s'interdisant de lorgner du côté de la pétulante Carla, la nièce de Maura, qui arborait une tenue plus que sexy et lui lançait des œillades prometteuses. Il avait intérêt à se tenir à carreau de ce côté-là s'il ne voulait pas s'attirer des ennuis.

Car Tommy Rifkind était un homme à femmes. Il n'y pouvait rien, il était né comme ça...

– Comment ça, malade ? Si maman était vraiment malade, je suis bien la dernière qu'elle aurait envie de voir !

Garry s'impatiait. Pendant tout le trajet, ça n'avait été qu'un échange d'arguments entre Maura et lui.

– Elle a demandé à te voir, d'accord ? Merde, quoi, Maws ! c'est ta mère, oui ou non ? Qu'elle demande à te voir, le jour de tes cinquante ans, ça me paraît la moindre des choses ! Tu passes à la maison, tu lui dis bonsoir et c'est plié... Ensuite, on pourra filer à l'Ivy pour dîner avec toute la bande.

– Parce que c'est à l'Ivy que ça se passe ? fit Maura, amusée.

– Et voilà, j'ai mangé le morceau ! Ne dis rien aux garçons, d'ac ? T'auras qu'à faire semblant d'être étonnée, OK ?

Garry espérait qu'elle ne protesterait pas en découvrant qu'il n'y avait rien de prévu à l'Ivy... Il n'était pas d'humeur.

– Vas-y, promets-le-moi !

Elle acquiesça en silence.

Ils arrivaient devant la maison de Lancaster Road. Maura poussa un soupir devant la façade sévère et les fenêtres plongées dans l'ombre.

– Bon, allons-y, fit Maura. Mais dès que maman se met à râler, je me casse... encore plus vite que ça !

– Et si tu la bouclais, toi, pour une fois, vieille peau de vache ?

– Je t'en prie, Garry ! Peau de vache, à la rigueur... mais vieille !

Garry sortit sa clé pour ouvrir la porte et ils entrèrent. Ça faisait des années qu'elle n'avait pas mis les pieds à la maison. Il y flottait toujours ces parfums de cuisine, ces odeurs familières, qu'elle reconnut aussitôt. Comme ils arrivaient dans le séjour, la pièce s'illumina et elle découvrit toute la bande – ses proches, ses meilleurs amis et, au milieu d'eux, tout sourire et lui tendant les bras... sa mère !

– Joyeux anniversaire, ma chérie ! s'écria Sarah d'une voix éraillée et chevrotante, mais chargée d'affection.

Maura courut dans ses bras.

Aussitôt la tension nerveuse quitta la pièce. Tommy accrocha un sourire de circonstance à ses lèvres en s'efforçant de ne pas lorgner du côté de l'appétissante Carla.

Mais il sentait sa présence électrique irradier à deux pas de lui... Et réciproquement.

Maura était dans le jardin avec Joey et Tommy. Joss, lui, campait devant le buffet. Les garçons prenaient les paris sur le moment où le malabar déclarerait forfait, mais Sarah le couvait d'un œil conquis. Elle n'avait jamais su résister à ceux qui faisaient honneur à sa cuisine. Pour elle c'était le plus beau des compliments.

Après avoir affectueusement salué sa mère en l'embrassant et en la serrant dans ses bras, Maura avait retrouvé sa réserve habituelle. Sarah savait bien qu'il leur faudrait plus d'une soirée pour retrouver leur complicité d'antan, si elles la retrouvaient un jour. Cette profonde affection qui les liait avant que Maura ne décide de voler de ses propres ailes pour devenir cette femme que sa mère avait peine à reconnaître – et, *a fortiori*, à aimer. Tant d'années plus tard, Sarah ne s'était toujours pas rendue à l'évidence : ce qui la défrisait le plus, c'était d'avoir perdu toute autorité sur sa fille.

Tommy prit Maura dans ses bras et, cette fois, elle le laissa faire. En

principe, elle préférait garder ses distances en public. Mais ce soir, elle était heureuse que tout un chacun puisse les voir. Elle sourit en voyant arriver Carla, chargée d'un plateau de hors-d'œuvre.

– Merci, chérie. Délicieux, ce buffet, n'est-ce pas ?

– Copieux, en tout cas ! répliqua Carla Et ce n'est pas votre ami qui s'en plaindra, Tommy... Voilà plus de deux heures qu'il s'empiffre sans discontinuer !

Tommy éclata de rire avec elle sous le regard amical de Maura, enchantée de voir que le courant passait si bien entre eux. Depuis leur première rencontre, Carla avait apprécié Tommy, lequel semblait adorer sa nièce. C'était un point essentiel, car si tout se déroulait selon leurs plans, ils étaient destinés à se voir beaucoup, Carla et lui. Cette soirée donnait à Maura un aperçu de tout ce qui lui avait tant manqué jusque-là, et elle espérait que sa vie allait changer avant longtemps.

À présent, les convives se rassemblaient dans le jardin pour entendre l'annonce de Tommy. Carol était rose de joie et Maura, qui la regardait, ne put réprimer un petit pincement de jalousie en imaginant ce qu'elle devait ressentir. Un bébé qui commençait à gigoter dans son ventre, l'enfant d'un homme qu'elle aimait et dont elle était aimée... le bonheur ! Maura n'avait connu une telle félicité que pendant quelques heures fugaces, dans sa jeunesse, mais ce souvenir résistait à tout. Terry l'avait froidement abandonnée, le jour même où elle s'apprêtait à lui annoncer sa grossesse, la laissant affronter seule l'épreuve de l'avortement. Elle regarda s'illuminer le visage de Sarah qui se réjouissait de l'arrivée de son second arrière-petit-fils, tandis que Benny embrassait sa grand-mère et la serrait dans ses bras, lui qui lui avait si longtemps fait grise mine. Maura se demanda un instant si ce n'était pas justement parce qu'elle avait si violemment rejeté sa propre fille – mais non, au fond d'elle-même, elle savait que si Benny détestait Sarah, c'était pour la même raison qu'il détestait Janine, sa propre mère : parce qu'elle l'étouffait.

Elle espérait seulement que Sarah ne profiterait pas de cette prétendue réconciliation pour tenter à nouveau de régenter sa vie...

Puis Abdul vint féliciter Carol et Benny. Maura avait toujours eu de l'affection pour Abdul. Elle savait qu'il était la seule personne au monde, hormis elle-même, qui puisse canaliser un peu Benny et elle ne l'en estimait que davantage. Ils se connaissaient depuis si longtemps, ces gamins... et ils s'aimaient comme des frères.

Suzanne, l'amie d'Abdul, arborait un sourire digne du chat du Cheshire, et Maura se demandait quelle tête ferait la jeune femme en apprenant qu'Abdul était déjà fiancé par ailleurs. Pour lui, la jolie

Suzanne n'était qu'une conquête parmi tant d'autres, qu'il avait facilement levée dans une boîte d'Ilford.

Maura avait parfois l'impression de connaître Abdul aussi bien que Benny. Elle l'avait toujours connu.

– *Borghal lugardi*, lui dit-elle en le voyant approcher, ce qui le fit hurler de rire.

Elle venait de lui dire en Punjabi que sa petite amie était supérieurement gaulée. Suzanne, soupçonnant qu'ils se payaient sa tête, les regardait sans l'ombre d'un sourire.

– C'est juste une bonne copine, Maura. Une simple *dorst*...

Maura regarda la jeune femme en souriant.

– Hmmm... Vous m'avez pourtant l'air plus qu'amis, tous les deux.

– Ah oui ? Qu'est-ce que vous en savez ? répliqua vertement Suzanne, sans savoir à qui elle parlait.

Abdul la regarda comme si elle n'avait plus toute sa tête.

– Excuse-toi immédiatement !

Benny avait entendu son exclamation. Il arriva à la rescousse et empoigna le bras de Suzanne pour l'entraîner hors du jardin, suivi de près par Abdul. Maura laissa s'écouler quelques secondes avant de leur emboîter le pas.

La fille était toute jeune. Elle avait parlé sans réfléchir et sans malice. Sur le seuil de la porte, elle entendit Abdul qui tempêtait.

– *Dharvaho*, sale conne !

Maura les rejoignit et lui dit, d'une voix égale :

– Il vous dit de fiche le camp, ma biche. Je vais vous appeler un taxi, si vous voulez... et vous, retournez avec les autres, ajouta-t-elle pour Abdul et Benny qu'elle poussa vers la maison.

À la grande surprise de Suzanne, les deux garçons obéirent sans murmurer. Elle savait pourtant à quoi s'en tenir sur leur compte – c'était d'ailleurs ce qui l'avait attirée en Abdul. C'était deux voyous, des vrais gangsters. Et elle adorait ça.

Maura attendit que la porte se soit refermée sur eux avant de poursuivre :

– Vous trouverez un taxi en tournant au coin, là-bas... Vous avez assez d'argent ?

Elle fit oui de la tête.

– Excusez-moi, Maura. Je suis navrée...

– Il n'y a pas de quoi, mon petit. Rentrez chez vous et n'oubliez pas que tous les hommes sont pareils. Ils ne pensent qu'à nous utiliser. Avec le sourire, voire, parfois, quelques mots doux... mais ils ont toujours une idée derrière la tête. Abdul est fiancé. Il va bientôt se marier avec une gentille jeune fille, originaire du Rajasthan comme lui... Une femme prévenue en vaut deux !

La fille s'éloigna, dégoûtée.

– Sympa de ta part, Maws.

Roy était venu l'attendre à la porte, et elle ne s'était même pas aperçue de sa présence.

– La pauvre petite...

– C'est quand même formidable, ce bébé, tu ne trouves pas, Maws ? Nous allons bientôt être de noce !

Il semblait si heureux, après toutes ses épreuves, que ça vous brisait le cœur.

– Oui, c'est génial. Tu vas être à nouveau grand-père !

– Espérons que celui-ci ne sera pas une pédale, comme son cousin Joey.

Maura fut si choquée par cette remarque qu'elle en resta sans voix.

– Ben oui, quoi... Tout le monde me serine que Benny ressemble à Michael mais en fait, ça serait plutôt Joey qui marche sur les traces de son oncle !

Dans le salon, la stéréo était à fond. Lorsqu'ils entrèrent, Joey dansait seul au milieu de la pièce.

– Tu vois ce que je veux dire... Pédé comme un phoque. Un deuxième empaffé dans la famille, exactement comme Michael.

L'arrivée de Benny, qui se mit à danser avec Joey mais d'une façon ostensiblement parodique, dispensa Maura de lui répondre. Heureusement, Joey était à mille lieues de tout ça : il était au centre de l'attention et ça lui suffisait.

Puis Maura vit arriver Marge, suivie de Carla. Tout à coup, la foule reflua en masse vers la petite piste de danse improvisée. Maura remarqua que Carla se tortillait sans vergogne sous le nez de Tommy, lequel n'en perdait pas une miette. Maura eut obscurément l'impression que sa nièce lui faisait du gringue.

Dès que Tommy repéra Maura, il s'empressa de fendre la cohue

pour la rejoindre, le sourire aux lèvres et le verre à la main. Il carburait à la fois à l'alcool et à la coke – il avait dû aller se faire une petite ligne avec Benny, dans un coin. Mais l'expression de Carla hanta la mémoire de Maura pendant le reste de la soirée. Elle espérait que ça n'était qu'une illusion due aux vapeurs de l'alcool, car si Carla en pinçait vraiment pour Tommy, cela augurait mal de l'avenir...

Tout sourire, elle se mêla aux danseurs avec délectation. Elle repéra Benny qui surveillait la piste et avait manifestement tout vu. Elle irait lui en toucher mot, au besoin.

Comme leurs regards se croisaient, le jeune homme leva son verre dans sa direction. Maura lui rendit son sourire et son salut.

Eh bien, oui ! Elle allait s'offrir une bonne coupe de champ', – voire plusieurs ! C'était le jour de ses cinquante ans, nom d'un chien... ça s'arrosait !

Et c'est ce qu'elle fit.

Elle dormait près de Tommy quand le téléphone sonna, à trois heures du matin. Ouvrant un œil ensommeillé, elle tendit le bras, décrocha et se redressa soudain dans le lit. Tommy, sentant qu'il se passait quelque chose, s'ébroua et vint s'asseoir auprès d'elle.

– Oui, j'écoute... qui est à l'appareil ? Parlez !

Elle raccrocha d'un geste rageur, mais le téléphone se remit immédiatement à sonner.

– Qui est-ce ?

Pris d'inquiétude, Tommy lut une profonde consternation sur le visage de Maura.

– Qui c'est, chérie ? Mais passe-le-moi, ce putain de téléphone !

Elle raccrocha à nouveau, d'un geste tout aussi hargneux, et laissa le téléphone décroché. Là-dessus, elle enfila un peignoir de soie noire et descendit l'escalier au pas de charge, Tommy sur les talons. Toujours sans desserrer les dents.

Tommy, à présent vert de trouille, commençait à subodorer que l'appel le concernait de près ou de loin. En la voyant se servir un double scotch qu'elle vida d'un trait, il se mit à ricaner :

– Dis donc, poulette... tu ne trouves pas que tu as assez bu pour ce soir ? On peut savoir qui c'était, au téléphone ?

Elle lui pointa l'index sous le nez, l'œil flamboyant.

– Je ne suis pas ta poulette, Tommy. Ne t'avise jamais plus de

m'appeler comme ça ! Et si tu tiens à le savoir, c'était Vic Joliff.

Elle s'esclaffa en le voyant pâlir.

– Toi aussi, tu vas peut-être prendre un verre, finalement ?

– Non, ça ne peut pas...

– Si, je reconnaîtrais sa voix entre mille. Personne ne l'a revu depuis son évasion de l'hosto, mais les flics n'ont pas dû beaucoup le chercher, si tu veux mon avis !

– Voilà maintenant six ans que... Je pensais qu'il avait fini par crever quelque part, ou par se trouver une planque en Espagne, ce qui revient au même. Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ?

– Arrête tes conneries, Tommy, soupira Maura. Sa femme s'est fait buter, il s'est fait trancher la gorge en prison. Ce qu'il veut, c'est se venger.

Elle refit le plein dans leurs verres.

Ils allaient avoir du mal à retrouver le sommeil.

Chapitre 8

Garry était dans un état second. Il vociférait avec une violence qui rappela brutalement à Rifkind à qui il avait affaire. Joss lui-même gardait un silence atterré devant cette démonstration de folie furieuse. Quant aux autres, Maura y compris, ils se contentaient d'attendre que Garry ait fini de vider son sac, comme si sa conduite n'avait rien d'extraordinaire. Les veines de son cou et de son front saillaient. Il avait les cheveux en bataille et des spasmes nerveux lui agitaient bras et jambes. Il écumait, littéralement. Tommy se souvint, une fois de plus, de la façon dont son fils était mort – le genre d'idée qui lui retournait l'estomac.

Finalement, Garry renonça à boxer les murs en hurlant des jurons au monde entier, Dieu inclus, et son souffle retrouva un rythme plus régulier.

– Calme-toi, mon vieux, l'exhorta Lee, dans le silence revenu. Essaie de réfléchir un peu... avec ta tête, pas avec tes couilles.

– Tu te fous de moi ou quoi ? Putain, comment tu veux que je me calme avec un dingue pareil lâché dans la nature ? Je vous l'avais bien dit qu'il fallait régler ça nous-mêmes, dès le début. Voilà le résultat !

– Ouai, on aurait peut-être dû se démerder pour interroger Tommy B. avant sa mort. Ça nous aurait sans doute permis d'en savoir davantage, marmonna Benny à mi-voix.

Même si les autres s'attendaient à ce genre d'objection, sa réplique les fit tous sursauter. Tous les yeux convergèrent vers Tommy, lequel soutint le regard de Benny bien plus longtemps qu'aucun des présents ne l'en aurait cru capable.

– Bon Dieu de merde ! tonna Garry. Combien de fois faudra vous dire que c'est la faute à Lee ! Il l'a assommé sans me laisser le temps de lever le petit doigt. Putain, j'ai même pas pu en placer une !

Se rappelant soudain qu'il avait en face de lui le père de la victime, il se reprit et adressa à Rifkind un signe de tête plus respectueux. Il poussa un long soupir, toute colère oubliée. Merde, c'était quand même un proche parent... et ce, même si l'incident en question n'avait jamais été qu'une séance de travail parmi tant d'autres – aux yeux de Garry tout au moins. Pour lui, ça aurait pu être n'importe qui, à la place de Tommy B. ; et s'il s'estimait tenu à un petit effort de civilité,

c'était uniquement parce que sa sœur se trouvait être à la colle avec le père du défunt...

– Tu vois ce que je veux dire, grommela-t-il.

Lee eut la charité de s'abîmer dans la contemplation du sol à ses pieds et, à la surprise générale, ce fut Joss qui prit la parole :

– Toute façon, on finira bien par avoir des nouvelles de Joliff. C'est un vrai cinglé. Il va forcément s'en prendre à nous, et on a intérêt d'ouvrir l'œil. Sinon il nous étripera tous comme des harengs. J'ai bien connu Vic dans le temps. Il n'est pas du genre à passer l'éponge et, sans vouloir offenser quiconque, dites-vous bien qu'aucun d'entre nous ne lui fait peur. Je ne m'explique pas pourquoi il a attendu si longtemps, mais lui, il le sait. Et il ne s'est sûrement pas tourné les pouces pendant toutes ces années. Il a eu tout le temps de rassembler des ressources et du fric. Et de penser au meilleur moyen de se venger.

Tous les frères Ryan appréciaient Joss et l'estimaient. Il ne prenait que rarement la parole et ce qu'il disait était toujours la voix du bon sens, mais Maura se serait bien passée de ce genre de commentaire. Elle aussi, elle connaissait Vic Joliff de longue date et l'avis de Joss lui était inutile sur ce point. Elle espérait tout de même que la réalité finirait par infuser dans la caboche de ses frères. Et en particulier de son neveu Benny qui semblait totalement réfractaire aux règles de la profession. Il allait devoir s'y conformer, à présent, et de toute urgence.

– Revenons à la perspective d'ensemble, vous voulez bien ? fit-elle, sans élever la voix. Vic a perdu sa femme, et nous avons perdu Janine et Terry. Quant à toi, Tommy, ajouta-t-elle en le regardant droit dans les yeux, tu as perdu ton fils, comme nous le savons tous. D'après son coup de fil, Vic a toujours l'air convaincu que l'un de nous a descendu Sandra – même si tout un chacun sait à présent qu'on n'y était pour rien. Nous n'avons jamais réussi à tirer au clair le rôle joué par Rebekka Kowolski, dans l'affaire. Cet après-midi, je passerai à Silvertown voir Joe-le-Feu – je l'ai à l'œil, celui-là. Et je lui parlerai de Vic. Mais c'est un fait : six ans après, nous ne savons toujours pas au juste qui a fait quoi. On dirait qu'il y a eu beaucoup plus de micmacs que nous l'avions cru à l'époque et si nous voulons comprendre qui a commandité les opérations, il ne nous reste plus qu'à mener l'enquête – auprès des flics, tout d'abord, parce que si quelqu'un est au courant, c'est eux. Paraît que l'inspecteur Billings est de service, en ce moment. Il me semble qu'une petite visite s'impose, Benny...

L'interpellé eut un sourire radieux. Ça ne lui déplaisait pas d'aller

lui dire deux mots, à ce salaud de pédophile qui était une offense à son sens moral. Il irait lui parler et cette fois à son bureau, histoire de le faire marner un peu.

Le silence s'était fait dans la pièce, chacun méditant sur ce que signifiait ce dernier développement. Ni Maura ni ses frères n'avaient envisagé que Vic puisse être seul responsable de tout ce bazar, avec ou sans l'aide de Tommy B. – et depuis, personne ne leur avait mis de bâtons dans les roues. Jusqu'à la résurrection de Vic.

Garry continuait à fulminer intérieurement. Lui, ce qu'il voulait, c'était la guerre. Répliquer en semant la mort et la destruction, direct. On discuterait après. Maura lisait en lui à livre ouvert.

– Mais personne ne lève le petit doigt sans mon ordre exprès, vu ? reprit-elle. Cette fois, il va falloir enquêter et recoller tous les morceaux, avant de pouvoir comprendre vraiment ce qui se passe.

Tous les présents acquiescèrent.

– Et nous, Maura ? Qu'est-ce qu'on fait, Joss et moi ? demanda Tommy.

Il avait parlé d'une drôle de voix, et il se sentait dans une drôle de position : réduit à prendre ses ordres d'une femme – et d'une femme avec qui il était au lit deux heures plus tôt, qui plus est ! Pour Tommy, il n'existait que deux sortes de frangines, celles qu'on épousait et les autres. Il n'avait toujours pas décidé de quelle catégorie relevait Maura Ryan et il soupçonnait qu'elle se fichait de ce qu'il en pensait...

– Toi, tu fais comme les autres, Tommy, aboya Garry. T'appliques les ordres !

Tommy ne releva pas et encaissa l'insulte. Mais il ne l'oublierait pas de sitôt.

– Viens pas foutre ta merde, Garry, s'interposa Maura. C'est assez compliqué comme ça !

En quelques mots, Maura l'avait remis à sa place et Tommy dut lui reconnaître ça : elle contrôlait ses troupes mieux que ne l'aurait fait n'importe quel mec à sa place – hormis Michael le Grand, bien sûr ! Bizarrement, alors que Tommy avait toujours apprécié Michael de son vivant, il avait du mal à avaler ce culte qu'on continuait à lui rendre, tant d'années après sa mort. Les frères Ryan n'arrêtaient pas de l'invoquer, comme un genre de Messie... alors que Mickey Ryan n'avait jamais été qu'un vulgaire malfrat, comme eux tous, lui-même inclus. Les Ryan se jugeaient au-dessus du reste du monde, ce qui avait le don d'agacer Tommy. Ils avaient l'air d'oublier que pour lui, toutes ces conneries s'étaient soldées par la mort de son fils, et ils ne

s'embarrassaient jamais des conséquences de leurs actes... Ils ne pensaient qu'à eux, comme d'habitude. Tommy B. avait beau avoir été un chieur de première, c'était quand même son gamin, la chair de sa chair. L'esprit de famille, les Ryan n'arrêtaient pas de s'en gargariser, mais pour eux, ça se limitait à *leur* famille. Celle des autres, ils s'en contrefoutaient.

Comme son regard croisait celui de Maura, il sut qu'elle avait lu dans ses pensées. Mais son demi-sourire était affectueux et il le lui retourna.

– Nous avons tous des deuils et des griefs, Tommy... Notre intérêt est de les faire jouer pour et non contre nous.

Cette fois, le message était passé. Tout le monde avait compris et, une fois de plus, Tommy dut reconnaître qu'elle était insurpassable. Elle n'avait pas son pareil pour tenir ses troupes – les cinq pires cinglés à l'est de la Chaussée de Watford¹.

Vic Joliff avait changé. Il avait toujours été plutôt violent et vicelard en affaires, mais autrefois son côté coriace ne l'empêchait pas de faire preuve de générosité, chaque fois qu'il venait à apprendre que quelqu'un était dans le besoin. Et bien sûr, il adorait Sandra et ses gamines. Mais depuis la mort de sa femme, ce n'était plus le même homme. Fini, les bons sentiments. Il était devenu ce que sa propre mère appelait « une vraie saleté ». Il détestait se faire doubler et avait horreur qu'on se serve de lui – et là, putain, on s'était foutrement servi de lui. Quelqu'un lui avait joué un foutu tour de cochon et il n'était pas près de s'asseoir dessus. Ça, foutre non !

Chaque fois qu'il y repensait, il était pris d'une furieuse envie de dessouder ce quelqu'un à mains nues, ce qui ne lui aurait posé aucun problème technique.

Il avait réussi à se rétablir à force de volonté, puis il s'était sorti du pétrin avec le peu d'argent et d'amis qui lui restaient. Il avait serré les dents. Une vieille connaissance qu'il avait dans la police l'avait aidé à quitter le pays et il avait vécu deux ans en cavale. Il avait repris des forces, vivant dans des trous à rats, jusqu'à ce qu'il se sente suffisamment remis pour prendre contact avec d'anciens associés qui s'étaient crus autorisés à s'octroyer les bénéfices d'un deal de came organisé par lui, en faisant comme s'il n'existait plus. Mais Vic avait attendu son heure et avait peu à peu réussi à récupérer son blé, ou ce qu'il en restait. Incroyable, le nombre de gens qui s'empressent de vous considérer comme mort et enterré, pour peu que ça les arrange... Même parmi ceux qui se prétendaient ses amis, certains s'en étaient fait un plaisir. La prise de conscience avait été rude. Mais plusieurs de

ces imprudents l'avaient payé de leur vie, quant aux autres, ils ne se risqueraient plus à le doubler.

Car Vic Joliff était de retour et au mieux de sa forme.

Il se sentait parfois pris de fureur en voyant les cicatrices de son cou dans la glace. La tête lui tournait de rancune et de désir de meurtre. Ils allaient tous payer – et avec intérêt encore ! C'était devenu le but même de son existence : traquer les ordures qui l'avaient réduit à ça et les faire payer.

Avec une partie du fric qu'il avait réussi à récupérer, il s'était acheté une villa à Majorque. Il avait fait venir sa mère et son connard de petit frère, et les avait installés de l'autre côté de l'île, mais il ne les voyait presque jamais. Il prenait d'innombrables précautions pour ne pas griller sa couverture – en partie parce que ça faisait partie de son accord avec Billings, en partie parce qu'après la mort de Sandra et la trahison de ses ex-potes, il avait pris goût à la solitude. La compagnie de ses semblables lui pesait et sa nouvelle existence ne lui déplaisait pas. Dans son isolement, pour résister à la souffrance physique, il avait enfreint l'une de ses plus anciennes règles : ne jamais puiser dans son stock de came. La coke, c'était pour les caves. Mais pendant son exil elle était devenue à la fois son amie, sa planche de salut et la source de ses idées les plus lumineuses.

Tout devenait d'une impeccable limpidité, après une ligne ou deux. Il voyait ce qu'il avait à faire, comme un chemin tout tracé. Les Ryan avaient assassiné sa femme selon Dieu sait quel plan tordu qui avait pu germer dans leurs cervelles de zombis – et maintenant ils étaient pleins aux as, grâce aux bénéfices d'un réseau de distribution qui aurait dû lui revenir. Car ils étaient vraiment passés à deux doigts du succès, lui et sa fine équipe... Mais ça aussi, ça se paierait en temps et en heure. Pour l'instant, ses anciens associés pouvaient encore lui être utiles. Il avait donc lancé quelques nouvelles opérations par leur intermédiaire. Rien de trop gros, juste ce qu'il fallait pour les réintégrer dans son circuit.

Vic Joliff s'était fait une promesse : il se chargeait personnellement d'apprendre ce qu'étaient la peur et la souffrance à tous ceux qui l'avaient doublé. Puis il les descendrait l'un après l'autre, en se gardant la meilleure pour la fin. La reine des garces en personne !

Il partit d'un éclat de rire, d'abord silencieux puis de plus en plus sonore, en arpentant l'élégant parquet du grand appartement des Docklands où il se cachait – la première d'une longue série de planques. Ça le démangeait de revenir à Londres, de renaître à la vraie vie. Le roi Vic, entouré d'une petite cour de jeunes espoirs de la

profession, parmi lesquels il recruterait son nouveau gang trié sur le volet. Un corps d'élite, capable de monopoliser le marché national de la came. Sacré gâteau... Mais il gardait son plan en lieu sûr : dans sa tête.

Comme il s'envoyait un nouveau rail de coke pour célébrer son propre talent, il fit la grimace. Avec quoi ils coupaient la dope, ces temps-ci ? Il dut s'en faire deux de plus, pour se sentir à nouveau lui-même. Le grand Vic était de retour ! L'idée du séisme qu'il s'apprêtait à déclencher lui tira un autre éclat de rire.

Benny et Abdul allaient rendre visite à l'inspecteur Billings. Maura leur avait bien recommandé de ne pas se pointer à son bureau, mais Benny savait faire la sourde oreille quand ça l'arrangeait. Il s'était vêtu avec soin – chemise blanche, costard bleu nuit et cravate assortie. La respectabilité même, tout comme son acolyte. Ils eurent peine à garder leur impassibilité face à la secrétaire qui les annonça. Elle avait l'air d'avoir été traînée au travers d'une haie à reculons. Benny n'avait rien contre les moches. Il pouvait même s'en accommoder, à condition qu'elles soient propres sur elles. Mais celle-là, c'était la punaise de bibliothèque par excellence : crade, le cheveu triste, les dents gâtées et puant la sueur. Parfaite pour bosser dans la police, se dit-il avec un sourire en coin.

Il se demanda si Billings se la faisait, à ses heures. L'inspecteur ne crachait pas sur les expériences extrêmes, c'était bien connu. Mais non : celle-là, même fraîche émoulue de l'école, elle devait avoir largement dépassé l'âge où elle l'aurait intéressé. Ça devait faire un bout de temps qu'elle ne rentrait plus dans son uniforme d'écolière... Quand ils déboulèrent dans le bureau, l'expression qui se peignit sur les traits de l'inspecteur faisait plaisir à voir. Le juste dosage d'incrédulité et d'effroi, comme Benny l'aimait.

– Vous êtes fous, tous les deux ?

Billings l'avait marmonné si bas que Benny et Abdul durent tendre l'oreille, mais ils n'avaient pas besoin de l'entendre pour saisir le sens général de ses paroles. C'était limpide.

– Comment ? répliqua Benny, de l'air de la vertu outragée. Vous n'êtes pas content de nous voir ? Nous qui sommes venus spécialement pour vous – pas vrai Abdul ?

Son acolyte hocha vigoureusement la tête.

– Dites donc, Mr Billings, je vous trouve un poil ingrat, là !

La voix de Benny et toute son expression gardaient les apparences de la civilité. Quiconque les aurait aperçus à travers la cloison de

verre du grand bureau en *open space*, n'y aurait rien vu d'alarmant. Seule la mine atterrée de l'inspecteur détonnait dans le paysage...

– Nous sommes pourtant de vieilles connaissances, ajouta Benny, les dents serrées. Pour vous, je suis un genre de neveu que vous auriez perdu de vue, pas vrai ? Alors, vous feriez bien de sourire en hochant la tête, pendant que je vous explique ce que vous allez faire.

Billings était tellement sous le choc que l'idée lui vint qu'il lui faudrait des mois de thérapie pour récupérer de ce nouveau traumatisme : Benny Ryan, l'un des criminels les plus imprévisibles du pays déboule dans son bureau en le narguant, comme s'il était le propriétaire du poste.

La main de Billings était restée affreuse. D'instinct, il la tenait plaquée sur sa poitrine. Il avait dû subir de multiples greffes et, même si son visage n'avait gardé que quelques cicatrices, sa main était pratiquement inutilisable, en dehors de quelques mouvements élémentaires. Il avait refusé de partir en retraite anticipée et avait tenu à faire le nombre d'années réglementaires pour toucher une pension complète. Il avait quelques amis haut placés qui étaient intervenus en sa faveur, mais qui ne resteraient pas longtemps ses amis s'ils apprenaient que l'inspecteur connaissait ce jeune homme, même de très loin. L'auteur de son « accident ».

Billings l'écouta en se forçant à retrouver un semblant d'aplomb, tandis que le rictus de Benny se faisait de plus en plus menaçant :

– Ben tu vois, quand tu veux... Tu sais bien que c'est dans ton intérêt, ma grande ! Eh bien, Monsieur l'inspecteur, j'aimerais que vous réfléchissiez, avant de répondre à la question suivante : où pourrait se trouver Vic Joliff, alias le « Mort qui tue », pour les intimes ? Où se cache-t-il, selon vous, au moment où je vous parle ? Vous n'êtes pas obligé de répondre tout de suite, notez. Je vous accorde un délai d'au moins... dix secondes !

L'inspecteur chef aurait préféré que le sol s'ouvre sous ses pieds, au lieu de quoi il garda son sourire idiot et se retint désespérément de hurler, tandis que Benny s'emparait de sa main blessée pour la secouer en ce que sa secrétaire prit pour une poignée de main particulièrement chaleureuse.

– Ça n'a pas l'air de faire du bien, hein, mon Rollie ? fit Benny, débordant de sollicitude. Dis donc, à propos... je meurs de soif – ça te dirait, une petite tasse de thé ? Vas-y, Abdul, allume la bouilloire.

– Ça va, ça va ! Je vais vous dire ce que je sais, mais ça ne vous mènera sans doute pas bien loin. Lors d'une patrouille de routine, une de nos équipes a repéré une possible réapparition de Vic à Londres, en

compagnie d'un malfrat notoire du nom de Stern.

Le sourire de Benny s'épanouit.

– Eh ben, tu vois... c'était pas si dur ! C'est toujours un plaisir de vous rendre visite, inspecteur Billings. Et surtout, prenez bien soin de vous ! Je ne sais pas où en seraient nos forces de l'ordre sans des hommes de votre trempe !

Joe-le-Feu se faisait vieux. Son crâne chauve était constellé de taches brunes, il avait de l'arthrite aux mains et une petite amie de dix-neuf ans – une chouette petite nana du nom de Camilla, ce qui avait valu à Joey l'élégant surnom de *Prince de Galles*... La blague le faisait toujours sourire, chaque fois qu'on la lui servait.

Sa nature gaie et positive avait fait la réputation de Joe. Il passait pour le type même du bon copain et du joyeux drille, mais ceux qui s'y fiaient n'étaient pas au bout de leurs surprises. Joey était propriétaire d'une bonne partie des tripots de l'East End – et, notre époque étant ce qu'elle est, il avait aussi deux clubs de *lap dancing* (où il avait rencontré Camilla) et un portefeuille d'affaires immobilières. Sans compter son agence de recouvrement de dettes et sa casse auto. Il avait plusieurs agents de recouvrement qui sillonnaient les quartiers de logements sociaux pour son compte et il avait ratissé le secteur depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Joe était donc un vieux Crésus pété de thunes et ne s'en plaignait pas. Il se plaisait à dire que Camilla était à ce jour son troisième amour d'enfance, mais que de toutes c'était le meilleur coup. Signe des temps, là encore... De nos jours, les gamines étaient prêtes à baiser le premier cadavre venu, pour peu qu'il ait les poches pleines, disait-il... ce qui ne manquait pas de soulever une tempête de rires gras.

Il accueillit Maura Ryan d'un grand sourire. Il l'avait toujours eue à la bonne depuis qu'elle avait éliminé les frères Milano, deux connards de ritals spécialisés dans le commerce des glaces italiennes. Joe n'avait jamais pu les blairer. En fait, il avait plus d'affection pour Maura que pour bien d'autres. Il avait été ami avec Michael, en son temps – et même avec Joe l'Anguille... Ils lui manquaient beaucoup, eux et toute la bande.

– Maura Ryan, plus belle que jamais ! Installe-toi, que j'aille te chercher un verre. Mais dis voir... qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Ils échangèrent un sourire. Maura était venue le retrouver dans sa casse, où il passait le plus clair de ses journées. Joe avait monté son affaire pendant la guerre et depuis, la ferraille avait été pour lui une vraie mine d'or. Il s'y sentait dans son élément, sans compter qu'il n'y

avait pas de meilleur moyen pour se débarrasser des gêneurs qui avaient l'imprudence de lui faire de l'ombre.

– Toi aussi, mon grand, t'as une mine superbe ! C'est quoi, ton secret ?

Le rire de Joe dévoila de longues dents jaunes et ébréchées – mais toujours d'origine, comme il ne se privait pas de le faire remarquer à qui voulait l'entendre.

– Alors là, mon secret... c'est une bonne partie de jambes en l'air à intervalle régulier, méthode que je ne saurais trop te conseiller !

Maura s'esclaffa, au grand ravissement du vieil homme.

– Mais en fait, Maura, ton problème à toi, c'est que tu aurais besoin de rigoler un peu plus. Où sont passées ces jolies pattes-d'oie que t'avais autour des yeux ? On ne voit même plus les lignes de ton sourire...

– Eh bien, voilà au moins un résultat positif, dans cette série noire !

Ce trait d'esprit dérida Joe.

– Ah, les femmes... toujours en train de resquiller sur leur âge !

– D'après ce que je sais de toi et de Camilla, toi aussi, tu m'as l'air de rajeunir d'année en année !

Ils éclatèrent de rire comme deux collégiens, puis Joe la regarda et laissa tomber :

– Sauf que ces derniers temps, pour tout te dire, Schwarzenegger lui-même aurait du mal à me la mettre aux garde-à-vous... Mais je préfère tromper mon monde et continuer à passer pour un vieux chaud lapin ! Ça fait marrer les dames et enrager la concurrence. À mon âge, tu sais..., on prend son plaisir on le trouve – c'est-à-dire en faisant rigoler les gens, la plupart du temps.

Maura comprenait. Aux vieillards il ne restait plus que le respect et l'amitié qu'on leur témoignait. Joe avait toujours été très soucieux de l'opinion d'autrui et de l'impression qu'il produisait.

– Alors Maura, en quoi puis-je t'être utile ? Encore un problème ?

À présent, Maura ne souriait plus. Joe avait toujours pensé qu'elle avait les plus beaux yeux qu'il lui ait été donné de voir. Des yeux d'un bleu limpide, étonnant, qui auraient fait l'orgueil de n'importe quelle femme. Ils reflétaient à présent une incandescence froide, assombrie d'une profonde tristesse. Cette tristesse où elle marinait depuis des années. Mais en avait-elle conscience ?

– Un sacré problème, oui. Et avec un P majuscule ! Vic Joliff est de retour, Joe, et il me menace.

Joe-le-Feuje soupira.

– Vic est un poids-lourd, Maura. Quoique un peu *has been*, non ?

– Il croit toujours que je sais qui a descendu sa femme.

– Pourquoi ? Tu ne le sais pas ?

Cette petite réplique lui disait tout ce qu'elle désirait savoir. En dépit des efforts des Ryan pour appuyer la thèse de la culpabilité de Tommy B. et la répandre dans le tout-Londres du crime, le vieil adage *Pas de fumée sans feu* s'appliquait toujours.

– Putain, Joe ! Sans blague, tu me vois commanditer le meurtre d'une civile ? Ne serait-ce qu'au nom de notre vieille amitié, tu pourrais me faire confiance là-dessus !

– Peut-être pas toi, personnellement, répliqua Joe avec tact. Mais imaginons... quelqu'un de ton entourage ?

– Comme qui ? demanda-t-elle, sourcils froncés.

L'acier qui avait affleuré dans sa voix rappela à Joey à qui il avait affaire. Il afficha un sourire embarrassé. Ça l'avait toujours chagriné, de la voir s'endurcir prématurément. Il se souvenait de l'époque où son frère Michael l'emmenait « relever les compteurs », comme il disait, en guise de balade. Une enfant charmante, si douce, si gentille... Qui était devenue un pilier du milieu londonien.

– Qu'est-ce que j'en sais, hein ? dit-il en haussant les épaules. C'était une supposition en l'air, comme ça... une idée purement hypothétique.

– Et la beigne que te filerait mon frère Garry, s'il l'entendait, elle serait hypothétique, à ton avis ?

Joe prit ça comme un bon conseil, ce qui était la seule chose à faire. Il eut un sourire mélancolique, en constatant qu'ils pouvaient encore se dire ce genre de chose après plus de trente ans d'amitié.

Le sourire de Maura, lui, restait glacial.

– Et Rebekka Kowolski, tu te souviens d'elle, Joe ? Une redoutable chieuse, pas vrai ?

Joe leva les mains en un geste d'impuissance.

– Rebekka, Rebekka... T'arrêtes pas de m'en rebattre les oreilles, mais je t'ai déjà dit ce que j'en savais. Elle ne pensait qu'au pèze, elle voulait vivre comme une princesse, alors que son mari gagnait des

clopinettes. Elle s'est foutue dans le pétrin, vis-à-vis de ces requins d'usuriers russes. Une tragédie... Que veux-tu que je te dise ? Elle n'a rien à voir avec tes malheurs. Rien de rien, sur ma propre vie.

Les yeux dans ceux de Joe, Maura prononça les mots qui devaient à jamais anéantir leur amitié. Mais qu'il lui mente ou non, elle devait le faire. Elle ne pouvait pas courir le risque de passer pour une pomme auprès du vieux Juif, ou ils étaient tous morts.

– Parfait, Joe ! Mais si je tombe sur la preuve du contraire, compte sur moi pour te le rappeler !

Sa vieille trogne fripée s'affaissa et il eut quelque peine à soutenir son regard.

– Alors ça ! Toi aussi, tu peux compter sur moi pour m'en souvenir. Et surtout, Maura... promets-moi de surveiller tes arrières. D'accord, chérie ?

Aux alentours de midi et demie, Vic Joliff débarqua au restaurant Le Marais en compagnie de Jamie Hicks, son associé de fraîche date. Il y eut quelques remous dans la salle, quand les clients commencèrent à comprendre qui était le nouveau venu. Certains habitués qui étaient dans la même branche le reconnurent plus vite que les autres. L'établissement, stratégiquement situé dans le quartier des anciens docks, était l'un des repaires favoris des *golden boys* de la City qui adoraient côtoyer la faune interlope des truands de Londres et de l'Essex. Et pour nombre de braqueurs et de dealers, dont le travail ressemblait à plus d'un titre à celui des courtiers et des banquiers d'affaires, le secteur de Chandlery Wharf était devenu un point de ralliement obligé, où les pactes se scellaient à la faveur d'un repas gastronomique arrosé d'une bonne bouteille. Le monde avait bien changé, mais la vie restait douce pour ces marchands d'argent facile. La plupart d'entre eux auraient moins rigolé s'ils avaient été pris la main dans le sac au cours de leurs ténébreuses transactions – mais en plein jour, ils n'hésitaient pas à parader.

Pour Vic, descendre dans ce restau branchouille était l'équivalent d'une apparition au JT de vingt heures, rubrique Spécial Milieu. Il savourait en fin connaisseur les regards furtifs et les commentaires étouffés qu'il faisait éclore sur son passage. Les Ryan allaient être informés de ses moindres faits et gestes, ce n'était qu'une question de minutes. Sauf qu'ils n'avaient pas l'intention de traîner, Jamie et lui. Un verre, une cigarette et bye-bye !

Garry arriva vingt minutes après leur départ. Qu'un des frères Ryan se soit personnellement déplacé était un signe en soi. Vic avait quelque chose derrière la tête, et un clash entre lui et le clan Ryan

risquait de dégénérer très vite en un scénario catastrophe. Dans l'après-midi, non moins de deux paris furent lancés – avec, dans les deux, les Ryan donnés gagnants mais d'une courte tête. Vic Joliff n'était pas n'importe qui. Ça, tous ceux qui le connaissaient pouvaient l'attester.

Hicks, par contre, était unanimement considéré comme un simple homme de paille. Vic ne l'avait débauché de l'équipe Ryan que pour les faire enrager et détourner leur attention, même si certains des clients les plus avisés voyaient très bien Jamie dans un rôle taillé sur mesure : celui du pigeon, voire du bouc émissaire. Car il en faudrait un à Vic, le premier crétin venu était capable de piger ça...

– Jamie Hicks ? T'en es sûr ?

Maura n'en croyait pas ses oreilles et Garry fulminait.

– Putain, un peu que j'en suis sûr ! Le petit salaud, après tout ce que j'ai fait pour lui quand il était en taule ! Grâce à moi, il n'a jamais manqué de rien : de l'argent de poche à discrétion, une cellule à lui tout seul et une bonne bouteille qui lui tombait tous les deux jours, réglé comme du papier à musique ! Pour lui fournir des filles, ça m'a carrément coûté la peau des fesses, et ce cloporte a le culot de s'afficher en ville avec Vic Joliff ! Alors là, Maura, la coupe est pleine. On a tout essayé. Ras-le-bol de jouer en sourdine ! Maintenant, c'est l'acier qui va parler et je suis prêt à cuisiner quiconque sait le moindre truc les concernant, ces deux bâtards... ne serait-ce que leur date de naissance !

Maura, d'habitude si pondérée, l'approuva d'un signe de tête. Pour une fois, il avait raison. Vic ne se cachait plus, ce qui les obligeait à prendre position. Publiquement, comme lui. Mais elle avait désormais une certitude : elle se faisait trop vieille pour ce genre de conneries, et cette prise de conscience avait quelque chose de déprimant. Elle n'avait qu'une envie : rentrer chez elle avec Tommy, et le laisser la consoler sous la couette – ce qui n'avait pas l'air d'être une priorité pour lui, à en juger par sa mine. Il était furieux et frustré, personne n'aurait pu l'en blâmer.

Mais qu'est-ce qu'elle pouvait faire d'autre ? Elle allait devoir veiller sur ses frères, une fois de plus. Ils étaient trop irrationnels pour être livrés à eux-mêmes. Garry était plutôt malin, mais beaucoup trop impulsif pour qu'elle se risque à lui laisser la barre. Il manquait de sang-froid et n'avait jamais pu se concentrer deux minutes pour aligner deux idées convenables. Benny, c'était Benny... et Lee – Dieu le bénisse ! – avait à peine le QI d'un moineau. Roy gobait plus de cachets et de capsules qu'un dealer de crack gallois... quant à leurs

hommes de main, le plus clair de leur talent résidait dans leurs muscles. Ce n'était sûrement pas de leur côté qu'il fallait chercher les futurs Einstein ou Machiavel ! Elle allait donc devoir assurer, comme d'habitude, et ça commençait à bien faire.

Il y avait vraiment des jours où elle se demandait comment elle avait pu se retrouver dans cette galère...

Carla se baladait dans Porto Bello Road avec son fils. Le quartier avait énormément changé depuis sa jeunesse mais, à la différence de Maura, Carla aimait le changement. Son passe-temps favori consistait à s'envoyer en l'air avec des stars et à s'afficher en compagnie de célébrités. D'ailleurs, plus d'une tête se retournait sur son passage... Mais elle ignorait systématiquement tous ces regards admiratifs : ses pensées n'allaient qu'à un homme, un seul. Et elle avait beau se répéter qu'elle avait déjà tout ce qu'elle pouvait désirer et qu'une telle aventure ne lui attirerait que des ennuis, Tommy Rifkind était désormais l'objet de toutes ses attentions. C'était l'amant de Maura, évidemment, mais à la guerre comme à la guerre ! En amour, tous les coups étaient permis.

Sauf que l'idée avait du mal à la réjouir. Maura risquait de le prendre très mal. Oui, ce serait une vraie déclaration de guerre.

Maura était une putain de battante, sous ses dehors charmants. Ça, Carla le savait depuis toujours. Mais rien que de regarder Tommy, son cœur s'emballait. Connaissant Maura, elle pensait que sa rivale était bien au-dessus de ce genre de passion, et ce depuis ses dix-sept ans ! Combien de fois Carla avait-elle entendu l'histoire de ce pathétique avortement qui avait poussé Maura à s'investir dans les affaires familiales et à en prendre la tête ? Sarah la lui avait rabâchée tant et tant de fois, que toute la saga familiale avait fini par se graver en elle comme dans du marbre.

Mais Maura elle-même n'en parlait jamais. Elles avaient abordé toutes sortes de sujets au fil des années, et Carla vouait une grande reconnaissance à sa tante du bien qu'elle lui avait fait, depuis le jour lointain où Sarah et elle l'avaient enlevée à Janine, qui la négligeait affreusement. Elle lui en savait gré, certes... mais putain, ce genre de reconnaissance devait-elle être éternelle ? Carla n'était plus un bébé, c'était une femme mûre à présent. Elle avait un fils adulte et, elle non plus, elle ne rajeunissait pas... Elle avait senti le regard de Tommy s'attarder sur elle. La part la plus insondable d'elle-même avait beau lui souffler qu'à la place de Rifkind n'importe qui l'aurait déshabillée du regard, vu le gringue intensif qu'elle lui faisait dès qu'il arrivait en vue... Mais tout de même, lui non plus, il ne lui était pas insensible. Ça, elle en aurait juré.

Il était bel et bien mordu – oui, mais... et alors ? Qu'est-ce qui pouvait résulter d'une telle incartade ?

Ça s'appelait jouer avec le feu. D'un autre côté, il y avait tellement longtemps qu'un homme ne lui avait pas fait tant d'effet... Merde ! Elle était bien décidée à profiter de sa chance.

– Oooh, m'man... Regarde cette tenue, ça t'irait comme un gant !

Joey avait repéré une magnifique robe blanche, dans une vitrine. Carla s'arrêta. Elle était belle, en effet. Et littéralement faite pour elle.

– Tu vas lui en mettre plein la vue, avec ça, à ton Tommy ! s'exclama-t-il, de cette petite voix suraiguë qui, pour une fois, n'agaça pas sa mère : au contraire, elle le prit dans ses bras et le serra sur son cœur.

– Dis donc, toi... petite fripouille !

– Hé, fripouille toi-même, m'man... et tant mieux pour toi ! Mais fais quand même gaffe : l'hyper-tante Maura risque de ne pas apprécier de te voir baver sur quelque chose dont elle s'estime propriétaire.

Carla eut un petit rire nerveux.

– Ah oui ? Et alors, je devrais renoncer, à ton avis ?

– Renoncer, sans essayer ? Ce serait un crime !

Elle le suivit dans la boutique, gaie comme une écolière, et ils ne cessèrent de jacasser pendant qu'elle essayait la robe. En Joey, elle avait une fille plutôt qu'un fils... Mais ce jour-là, ça n'était pas pour lui déplaire.

La robe était plus que parfaite et Carla l'acheta sur-le-champ, en muselant la petite voix qui s'alarmait en elle.

Mais pourquoi n'aurait-elle pas eu sa part de bonheur, elle aussi, tout comme Maura ? D'ailleurs, entre Tommy et elle, ce ne serait jamais plus qu'un simple flirt. Jamais plus !

Faisant à nouveau la sourde oreille à ses scrupules, elle sortit de la boutique, chargée du précieux sac, sans songer une seconde que si elle pouvait s'offrir ce luxe c'était grâce à l'argent de Maura. Aux yeux de Carla, sa pension alimentaire n'était pas un cadeau, c'était un dû. Elle était une Ryan, elle aussi, nom d'un chien ! Elle méritait sa part du gâteau et, s'il n'avait tenu qu'à elle, elle en aurait réclamé une part plus grande. Ce que lui versait Maura couvrait à peine la moitié de ses besoins !

Telles étaient les pensées que ruminait Carla Ryan en montant dans

son coupé Mercedes SLK flambant neuf pour regagner ses pénates.

1. Le « Watford Gap » est un étroit passage entre deux collines au nord-ouest de Londres, dans le Northamptonshire, par où se faufile la route des Midlands, depuis l'époque romaine.

Chapitre 9

Maura arrivait en vue des immeubles misérables où habitait la femme de Jamie Hicks, en grande banlieue, dans l'Essex. Ça faisait des mois qu'elle n'était pas venue dans le quartier. Quand Jamie s'était pris sept ans pour possession d'armes à feu (il travaillait pour les Ryan, à l'époque), Maura s'était occupée de Danielle, son épouse, tandis que Garry veillait à ce que Jamie ne manque de rien en prison.

Maura s'était toujours bien entendue avec Danny. Mariée beaucoup trop tôt, Danielle Hicks avait pondu toute une ribambelle de marmots à une vitesse incroyable – et Maura avait vu cette jolie blonde, naguère si insouciante et si gaie, se métamorphoser en une pauvre femme à bout de nerfs, croulant sous le boulot et les kilos en trop, alors que son homme se faisait de plus en plus rare au domicile conjugal.

Pour Maura, ça restait un perpétuel sujet d'étonnement. Pourquoi certaines femmes avaient-elles tant de mal à comprendre que l'arrivée d'un enfant n'était généralement qu'une pomme de discorde de plus dans leur couple – et ce, tout d'abord, parce que la plupart des hommes étaient eux-mêmes de grands enfants qui voulaient avant tout qu'on s'occupe d'eux. Or, par définition, une mère flanquée de six gosses n'avait plus une minute à elle. Alors *a fortiori*, pour bichonner son petit mari...

Maura soupira en pensant à la façon dont Jamie Hicks et ses frasques faisaient enrager sa femme depuis des années. Même derrière les barreaux, il cavalcadait ! Une fois, Danny s'était pointée au parloir de la prison le même jour que l'une des maîtresses de son époux volage – une petite nana enceinte jusqu'aux yeux, qui ne lui avait rien laissé ignorer de la passion brûlante qui la liait à son légitime. Danny avait fini par lui envoyer une bonne beigne, comme à bien d'autres depuis son mariage. Jamie lui-même redoutait les humeurs de sa femme, qui avaient certes quelque chose de cataclysmique. Danny était une brave fille, elle avait le cœur sur la main, mais malheur à qui lui marchait sur les pieds ! Poussée à bout, elle devenait une force de la nature, une vraie machine de guerre dont Garry lui-même disait, en rigolant, qu'il était prêt à l'intégrer dans son équipe de gros bras quand elle voulait ! Ceci après que Danny eut comparu devant un juge pour coups et blessures sur la personne d'une assistante sociale...

Mais en réalité, songea Maura, Danielle Hicks était ce qu'en avait

fait son mari. Pour elle, chaque jour était une lutte pour la survie. Jamie était atrocement pingre (pour sa famille, en tout cas...) et la plupart du temps Danny et ses enfants dépendaient des services sociaux. Son mari ne faisait que de brèves apparitions chez eux et serait allé au bout du monde dans l'espoir de tirer son coup – comme il se plaisait à le répéter dès qu'il avait bu un verre de trop. Et dans ces cas-là, il avait vite fait d'oublier les siens, jusqu'au jour où il s'en retournait au bercail, dépité et les poches vides.

Maura entra dans le petit immeuble de banlieue où Danielle occupait un appartement. La porte d'entrée n'était presque jamais fermée à clé.

– Hey, salut Danny ! C'est moi, Maura ! lança-t-elle gaiement depuis le seuil.

Danielle descendit l'escalier quatre à quatre. Elle était essoufflée, comme toujours, et à nouveau enceinte... comme d'habitude, constata Maura avec un soupir résigné.

– Je pensais justement à toi, chérie ! Entre, on va prendre une tasse de thé.

Maura lui emboîta le pas jusqu'à sa kitchenette et s'installa au petit bar qui délimitait l'espace cuisine. De là, elle avait une vue imprenable sur l'éternel capharnaüm de jouets et d'accessoires de puériculture qui jonchaient le séjour. Le mobilier était dans un piètre état. Maura en eut le cœur serré. Elle était bien placée pour savoir que Jamie avait correctement gagné sa vie ces derniers temps, et qu'il avait les moyens d'offrir à sa famille une jolie maison, plus grande et plus confortable, dans un quartier mieux fréquenté. Avec ce qu'il avait gagné chez les Ryan, il aurait même pu en acheter cinq, et comptant, encore ! Quel gâchis... Elle se promit de lui dire tout le bien qu'elle pensait de sa conduite, à ce branleur de Jamie, dès qu'elle l'aurait localisé.

– Alors... t'as des nouvelles de mon vaurien de mari ? attaqua Danny, en posant devant elle un grand mug de thé bien fort. Tu sais où il est ? Il t'envoie négocier une trêve, c'est ça ? fit-elle avec un grand sourire.

L'espoir qui avait vibré dans sa voix acheva de déprimer Maura. Elle l'aimait donc toujours, ce minus qui la laissait moisir dans un tel boui-boui, sans une pensée pour elle ni pour leurs gosses...

Maura aspira le thé chaud et prit tout son temps pour répondre.

– Non, Danny. Je comptais justement sur toi pour me mettre sur sa piste.

Danny eut l'air perplexe.

– Et Garry non plus, il ne sait pas où il est ? Il se tient pourtant au courant de ses faits et gestes, d'habitude.

Danny gardait le sourire. Comme si elle ne désespérait toujours pas d'entendre la bonne nouvelle qu'elle attendait.

Mais Maura secoua la tête.

– Paraît qu'il a retourné sa veste ces derniers temps, ma chérie.

À présent, les traits soufflés de Danny s'étaient crispés en un masque d'angoisse. Pas besoin de lui faire un dessin : si Maura elle-même était à la recherche de son homme, ça présageait mal de la suite.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? s'enquit-elle, effrayée.

– Eh bien, ça : il bosserait pour Vic Joliff, aux dernières nouvelles. Hier on les a vus ensemble au restaurant Le Marais. Les Ryan ne sont plus assez bien pour lui, apparemment. On aimerait lui dire deux mots, Garry et moi, histoire de mettre les choses au point.

– Genre ?

– Genre savoir ce que Vic veut obtenir de lui.

Danny sentit le cœur lui manquer, en pensant au pétrin où Jamie l'avait encore fourrée. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il lui attirait des ennuis : flics, collecteurs de dettes... sans oublier ses innombrables maîtresses, avec ou sans enfants. Mais jusqu'à présent, il ne l'avait encore jamais mise en danger. Jusqu'à cet instant où Maura Ryan, son amie de toujours, était venue prendre le thé avec elle pour lui demander où était cet enfant de salaud. L'autre aspect du problème, si Jamie avait changé d'employeur, c'était qu'elle pouvait faire une croix sur les quelques livres qu'elle touchait chaque semaine... Elle se promit de le ficher dehors d'un magistral coup de pied quelque part, qui le propulserait tellement haut qu'il resterait sur orbite, ce connard – dès qu'elle aurait remonté sa piste. Ses mains s'étaient instinctivement posées sur son ventre rebondi.

– Je ne l'ai pas vu cette semaine, Maura. Je pensais que c'était lui qui t'envoyait m'avertir qu'il allait rentrer, histoire d'aplanir le terrain.

Sans crier gare, Danny se mit à pleurer. Des larmes d'autant plus poignantes qu'elles coulaient dans un silence de mort.

Maura lui alluma une cigarette qu'elle accepta avec gratitude. Pendant toutes ses grossesses, elle n'avait jamais cessé de fumer. Sa cigarette s'était déjà presque consumée lorsqu'elle reprit la parole.

– Non mais, quel con... Tu sais qu'il y a vraiment des jours où je le

hais. Il prend la maison pour un hôtel. Il est bien content de nous retrouver, moi et les enfants – et puis vlan ! le voilà reparti. Sans même se demander comment je me démerderai. Et pour couronner le tout, je vais perdre les quelques livres que Garry me filait chaque semaine, alors que je dépends vraiment de ce fric, Maura. J'en ai vachement besoin pour vivre, avec tout ce que j'ai à payer ! Figure-toi qu'il avait pris un prêt, pour Noël – et hier soir, voilà que je vois Trevor Tanks débarquer en réclamant des dettes de jeu. Il m'a même menacée ! Il a sorti une lame, en me jurant qu'il n'hésiterait pas à s'en servir, si je refusais de lui dire où était Jamie. Une chance que mon petit Richard soit entré dans la pièce pile à ce moment-là. Trevor a dû avoir honte de me menacer devant mon gosse. Je comprends son point de vue, note bien – Trevor, c'est pas le mauvais gars, il voulait juste récupérer son fric. Et maintenant, je ne pourrai même plus compter sur votre protection, à cause de ce sale minus qui me sert de mec !

Maura la laissa vider son sac sans l'interrompre. Danny avait besoin de lâcher un peu de vapeur.

– La semaine dernière, j'ai eu la visite d'une assistante sociale. À cause de Petey, mon aîné, qui s'est castagné avec un autre gamin, dans la cour du collège. Il lui a cassé le pelvis et a pris la tangente avant l'arrivée des flics, en piquant un scooter. Je dois l'accompagner au tribunal dans deux semaines... Et le bébé qui doit naître à peu près à la même date ! J'ai beau dire à mon grand : « Écoute, Petey... vu le nom que tu portes, t'es la cible rêvée, pour tous les condés du secteur ! » Il n'écoute pas. Pour lui, son père c'est le grand Manitou. Que veux-tu, c'est comme ça, les garçons, hein ?

Elle sanglotait à présent. Maura lui passa un bras autour du cou.

– Ne t'inquiète pas, Danny. Je m'arrangerai pour que tu continues à toucher ton mois, c'est promis. Mais il faut me promettre une chose, en échange... Si Jamie pointe le nez, tu me préviens. Pour lui, il vaudra beaucoup mieux avoir affaire à moi qu'à Garry, Roy ou Benny, parce que, eux aussi, ils sont sur ses traces... Pas la peine de te faire un dessin, chérie ? Ne lui dis surtout pas que tu vas m'appeler. Tu me tiens au courant, ni vu ni connu.

Danielle la dévisagea longuement.

– Tu crois que tes frangins vont le buter ? demanda-t-elle enfin.

Sentant venir une nouvelle crise de larmes, Maura se hâta de calmer le jeu.

– Mais non, Danny... Bien sûr que non ! Il a juste besoin d'une bonne leçon, cet enfoiré. Il nous a sacrément doublés. Je ne vois pas comment on pourrait fermer les yeux.

Danny se détendit un brin.

– Tu pourrais me rendre un service, Maws ?

Maura lui sourit.

– Bien sûr, chérie. Qu'est-ce que tu veux ?

– Si vous le retrouvez, cassez-lui les jambes, ça lui ôtera un bon moment l'envie de cavalier.

Elle l'avait dit d'un ton mi-figue mi-raisin, avec un sourire en coin. Une fois de plus, Maura en eut le cœur brisé pour elle. Dans ce genre d'occasion, elle se félicitait de n'avoir pas d'enfants. La maternité mettait les femmes dans des situations qui auraient été cocasses si elles n'avaient pas été si désespérées. Il avait suffi de ce pitoyable j'en-foutre pour plonger une force de la nature telle que Danielle dans une merde noire... C'était bête à pleurer – le pire étant que, si Jamie avait sonné à sa porte à cet instant, elle aurait couru l'accueillir en remerciant le Ciel d'avoir exaucé ses prières...

Mais s'il n'en tenait qu'à Maura, Jamie Hicks risquait de ne pas revenir de sitôt.

Sarah et Sheila étaient allées à la première messe de la matinée. À leur retour de l'église, elles s'offrirent un solide petit déjeuner.

– Une vraie réussite, ta nouvelle coiffure, ma chérie.

Sheila lui sourit, radieuse.

– Merci, belle-maman ! Ce brushing m'a coûté les yeux de la tête, mais je ne regrette rien.

– Tu as sacrément changé, ces derniers temps. Si je ne te connaissais pas si bien, je soupçonnerais un homme, là-dessous ! s'esclaffa Sarah, enchantée de sa fine plaisanterie.

Mais Sheila ne joignit pas son rire au sien. Elle était bien placée pour savoir ce qu'il en était. Ses efforts pour paraître à son avantage faisaient la joie de Lee, mais ils étaient en fait dirigés vers Tommy Rifkind. C'était idiot de sa part et elle en avait conscience – mais c'était si bon de se sentir à nouveau en beauté ! Et Lee ne tarissait pas de compliments. D'ailleurs, même en salopette et chaussée de bottes en caoutchouc, il la trouvait formidable, ce qui était une bonne partie de leurs problèmes. À la longue, Sheila se lassait d'être encensée à temps complet. Ça devenait étouffant, surtout quand ce n'était pas ou plus réciproque.

On avait frappé à la porte. Sarah alla ouvrir et Sheila eut la surprise de voir entrer un colosse, une vraie armoire à glace, chauve et

patibulaire à souhait, mais affichant un bon sourire, qui arriva dans la cuisine les bras chargés d'une superbe gerbe de fleurs. Puis, enveloppant Sarah de ses grands bras, il l'embrassa comme du bon pain. L'expression de Sarah oscillait entre surprise et ravissement.

– Alors, Mrs Ryan, comment allez-vous ? demanda le visiteur, d'une voix à la fois tonitruante et suave.

Sarah était aux anges. Elle adorait les prévenances et, question prévenances, ce type avait sorti le grand jeu !

– Vous avez une mine splendide, ma chère Sarah ! Comme j'étais justement dans le quartier, je me suis dit « Faut que j'aille voir comment se porte cette chère Sarah, je vais passer lui dire bonjour ! » Dites donc, j'ai appris, pour votre mari... Toutes mes condoléances. C'était quelqu'un, ce vieux Benjamin ! J'étais en taule à l'époque, mais je me rappelle que je suis allé exprès à la chapelle de la prison dire une petite prière pour lui.

Sarah en aurait pleuré de joie.

– Mon Dieu, mais regardez-moi ces jolies fleurs ! gazouillait-elle, toute rose. Elles sont absolument magnifiques. Fallait pas, mon gars... Mais dis donc, c'est vraiment gentil d'avoir pensé à une vieille dame comme moi !

Sa belle-mère papillonnant comme une vieille coquette ! Sheila n'en croyait pas ses yeux. Sarah alla déposer les fleurs dans le grand évier sous la fenêtre.

– Asseyez-vous donc et venez prendre quelque chose avec nous ! lança-t-elle au visiteur. Vous voulez une tasse de thé ? Ou une bière, peut-être ?

Sheila observait la scène avec une curiosité amusée. Les Ryan avaient décidément d'étranges relations... Celui-là, il aurait fait fuir la plupart des gens avec son sourire de fauve, mais ça n'empêchait pas Sarah de l'accueillir à bras ouverts. Quelle allure ! Rien que ses balafres et ces affreuses cicatrices, sur son cou... il y avait de quoi avoir la chair de poule !

– J'ai bien peur de ne pas avoir tout mon temps, ce matin, Mrs Ryan. Mais ça n'est que partie remise – promis ! Je me suis dit, je ne peux pas passer dans le quartier sans venir vous dire bonjour et prendre de vos nouvelles, ma chère Sarah !

La « chère Sarah » était à deux doigts de tourner de l'œil de pur bonheur.

– Mais qui est donc cette charmante personne ? demanda le monstre

en fixant sur Sheila le regard perçant de ses petits yeux noirs.

Il avait certainement l'art de vous mettre dans sa poche, en vous donnant l'impression que pour lui, il n'existait rien d'autre au monde que vous.

– Ah ! s'écria Sarah en se claquant le front. Où ai-je la tête ! Je vous présente Sheila, ma belle-fille. La femme de Lee.

L'homme serra délicatement sa main qui disparut un instant, engloutie par son énorme paluche.

– Euh... Enchantée, monsieur ?

– Mr Joliff, Mrs Ryan. Vic Joliff. Passez bien le bonjour à votre mari de ma part ! Dites-lui que je suis impatient de le voir et que je le contacterai d'ici peu.

Là-dessus, après avoir à nouveau embrassé Sarah sur les deux joues, il leur tira sa révérence. Débarrassée de sa grande carcasse et de son envahissante amabilité, la cuisine parut tout à coup immensément vide.

– Vous parlez d'un gorille ! fit Sheila, soufflée.

Sarah lui claqua la main.

– Chhht ! Vic est un brave petit. Il était un peu brise-fer, dans son enfance mais guère plus qu'un autre, pas vrai ?

Elle était si fière qu'il se soit souvenu d'elle... et ces belles fleurs ! Elle revoyait Vic et Michael quand ils n'avaient que quinze ans. Avec Gerry Jackson, le meilleur copain de Michael, ils formaient une fine équipe ! Un vrai trio d'amis...

Elle aurait voulu revivre cette époque. Riche de tout ce qu'elle savait à présent, elle n'aurait pas laissé les choses dégénérer ainsi ! Tout aurait pris un tour ô combien différent ! Elle soupira d'aise en disposant le bouquet dans un vase. Décidément, Vic Joliff lui avait fait une charmante surprise, ce jour-là. Ce n'était vraiment pas tous les jours qu'elle recevait de tels cadeaux. À son âge, c'était si bon de se sentir à nouveau courtisée et choyée... Ça, non – ça n'était pas tous les jours !

Tommy et Maura étaient dans leur nouvelle maison. Elle avait acheté cette propriété cinq ans plus tôt dans l'intention de la louer, mais elle y avait emménagé : c'était parfait comme base et, bien qu'elle n'en ait rien dit à personne, elle était plutôt soulagée de ne plus vivre sous le même toit que Carla et Joey. Tommy lui-même avait été heureux du changement, ce dont elle lui savait gré... Elle le regarda déjeuner. C'était un homme formidable et, à plus d'un titre,

elle aurait dû remercier le ciel de l'avoir rencontré. D'un autre côté, elle se demandait parfois si elle avait vraiment besoin d'un homme, dans cette période troublée.

Sur ce point, elle n'avait guère varié. Elle était décidément trop « mec » pour la plupart des hommes, comme le lui serinaient ses frères. Et pour la énième fois, elle se demanda s'ils n'étaient pas dans le vrai.

– Qu'est-ce que tu penses de Joliff, Maura ?

Elle ferma les yeux avec un petit soupir d'angoisse.

– Je suis persuadée que je parviendrais à lui faire entendre raison, si j'arrivais à lui parler. On s'est toujours bien entendus, lui et moi. Nous avions des tas de points communs. Vic est un voyou, mais il a toujours été réglo. C'est la mort de sa femme qui l'a fait déraiper. Il veut trouver un responsable et le faire payer, ce que je peux comprendre, tout comme mes frères. Nous aurions la même réaction si quelqu'un de la famille s'était fait descendre.

« Le pire, poursuivit-elle, c'est qu'il a disparu six ans. Et entre-temps, le connaissant, sa rage a dû croître et multiplier comme un cancer. Je l'avais cru mort et enterré, comme tout le monde... mais non ! Il est de retour, bien vivant, mais plus que jamais à côté de ses pompes – pour parler comme mes frères. Vic est convaincu d'être dans son bon droit et il va falloir lui démontrer qu'il a tort.

– En le supprimant, tu veux dire ? demanda Tommy, à mi-voix.

Maura haussa les épaules.

– S'il faut en arriver là.

Puis elle le regarda droit dans les yeux et ajouta :

– Quiconque menace ma vie ou celle des miens, je préfère le savoir mort, pas toi ?

Elle regretta aussitôt sa maladresse en voyant un voile de douleur obscurcir le regard de Tommy.

– Si, je vois très bien ce que tu veux dire, grommela-t-il.

– Je suis vraiment navrée pour ce pauvre Tommy B., lui dit-elle en lui prenant la main. Je voudrais tant que les choses se soient passées différemment... parce que, tel quel, ça restera toujours entre nous, n'est-ce pas ? Je sens toujours son fantôme au-dessus de nos têtes.

C'était la première fois qu'ils parlaient du fils de Tommy à cœur ouvert. Maura ignorait ce qui ressortirait de tout ça, mais les choses avaient besoin d'être dites et sans attendre, avant qu'ils ne songent à s'engager davantage l'un envers l'autre.

– Je ne t'en ai jamais voulu, Maura, si c'est ce que tu te demandes...

– À qui tu en veux, alors ?

Elle lui posait la question frontalement, à la loyale, mais pour Tommy il était délicat d'y répondre. Ils savaient tous deux que sa réponse marquerait durablement leur relation.

Il réfléchit un moment avant de répliquer, sans hausser le ton :

– À lui, Maura. Je lui en veux d'avoir été si jeune et si bête, d'avoir pris de tels risques et d'avoir infligé à sa mère ce chagrin qu'elle ne méritait pas. Oui, c'est d'abord à lui que j'en veux, mais je mentirais si j'oubliais de préciser que sur le moment, bien sûr, j'ai haï Garry et Lee pour ce qu'ils lui avaient fait. Et ce, même en sachant que j'en aurais sans doute fait autant à leur place...

Elle lui était reconnaissante d'avoir exprimé le fond de sa pensée, mais était-ce suffisant... ? Il avait tout de même perdu son fils, dans l'histoire. Même si ce garçon était un sale traître qui n'avait pas volé ce qu'il lui était arrivé, c'était le fils de Tommy. Ça, personne n'y pourrait rien changer.

– Tu crois que ce sera toujours un obstacle entre nous ?

– J'espère que non, Maura, répondit-il tristement, en secouant la tête. J'ai été si heureux avec toi, ces dernières années... Après Gina, je doutais de pouvoir trouver une autre femme à qui m'attacher vraiment. Je t'avoue que ça me pose parfois comme un problème de te voir diriger tes frères à la tête des affaires familiales. Mais je sais que c'est ta vie. Tu l'as toujours fait et je ne t'en respecte que davantage.

Il promena son regard autour de lui, dans la superbe cuisine en chêne cérusé où ils étaient attablés. Tommy était riche, lui aussi, mais pas selon les mêmes standards que Maura. Cette maison, qui n'était pour elle qu'une résidence secondaire, était aussi grande que celle qu'il avait à Liverpool, et qui passait pourtant pour le fleuron de sa fortune... Jusqu'à ce qu'il emménage à Londres avec elle, il était plutôt satisfait de ce qu'il avait. Mais ici, sa fortune lui permettait à peine de s'aligner sur le standing de Maura. La grande propriété où ils habitaient n'était pour elle qu'un simple investissement, et celle qu'elle possédait en Essex était un vrai château qui aurait suffi à résorber la crise du logement à Londres – même si Maura ne voulait plus y retourner depuis l'attentat. Il savait qu'elle avait travaillé d'arrache-pied pour construire sa fortune et ne l'en respectait que davantage, mais leur différence de statut lui restait parfois en travers. Au sud-est de Londres, rien ne se faisait sans la bénédiction de Maura Ryan. Lui-même, jadis, il devait obtenir l'aval de cette femme avant de braquer une banque ou un bureau de poste, et lui reverser une part de

ses bénéfices. C'était humiliant pour quelqu'un comme Tommy. Il détestait cette impression.

Elle lui prit la main.

– Je tiens beaucoup à toi, Tommy. Vraiment.

– Moi aussi, Maura. Comme tu sais.

– Terry avait un sérieux problème avec ma famille. Sur le plan professionnel, j'entends.

Tommy eut un rire goguenard.

– Un ex-flic ! Ça peut se comprendre... oh, excuse-moi, ajouta-t-il en voyant son expression se rembrunir.

Maura eut un pâle sourire.

– Ne t'excuse pas, Tommy. J'en ai entendu de bien pires de la part de mes frères.

Il lui releva le menton de l'index pour approcher son visage du sien, puis l'embrassa délicatement en lui caressant les cheveux. C'était comme ça qu'il l'aimait. Douce, réceptive, vulnérable. Tout ce que devait être une femme selon son cœur. Sentant naître en lui l'émoi que sa présence ne manquait jamais d'éveiller, il se dit que le mieux était d'attendre que ça passe...

Mais elle fut la première à s'écarter de lui, comme toujours.

– Qu'est-ce que tu lui trouvais, Maura ?

Elle avait décelé dans sa voix une note de perplexité sincère. Elle prit le temps de réfléchir :

– Je n'étais qu'une gamine quand je l'ai connu. C'était mon amie Marge qui avait organisé notre rencontre et, au début, j'ignorais qu'il était dans la police. Je l'ai découvert trop tard. J'étais déjà amoureuse de lui.

Elle avait résumé son histoire si simplement que Tommy en eut un pincement au cœur, en se représentant la fraîche jeune fille qu'elle avait été, avec ses rêves brisés.

– Puis je suis tombée enceinte et, au moment même où je m'étais décidée à tout lui dire, Terry a appris l'existence de Michael. Mon frère était déjà une pointure, à l'époque... En fait, le plus étonnant, c'est qu'on ait pu se voir si longtemps sans que personne ne vende la mèche. Michael a piqué une crise en découvrant ça. Il a vraiment failli descendre Terry. Il m'avait déjà larguée... mais il ne savait pas, pour le bébé.

Elle laissa sa phrase en suspens, absorbée par le souvenir de cette vieille douleur.

– Et l'enfant ? demanda Tommy, à la fois intrigué et ému de la confiance qu'elle lui témoignait.

– Ma mère m'a emmenée chez un avorteur dans la banlieue est. Tout se passait sous le manteau, à l'époque, dans les années soixante. Une vraie boucherie... Ça s'est terminé à l'hôpital et finalement, j'ai dû renoncer à tout espoir d'avoir un jour un autre enfant.

Sa voix se brisa. Elle dut reprendre une gorgée de vin, avant de poursuivre.

– Mais j'ai fini par m'en remettre et Michael m'a fait débiter dans les affaires familiales. Par la suite, j'en ai pris la tête et j'y suis toujours. Mais des années plus tard, nous nous sommes revus, Terry et moi, à la suite d'un de ces pépins qu'on rencontre dans le boulot... et nous avons découvert que nos sentiments n'avaient pas faibli. Voilà, tu sais tout. Je l'aimais, je l'aimerais toujours... mais j'ai cessé d'être amoureuse de lui – si ça ne te paraît pas trop absurde.

Elle avait préféré passer sous silence les circonstances qui les avaient rapprochés, Terry et elle. Tommy n'avait pas à entrer dans les détails de leurs histoires de famille, et mieux valait qu'il continue à ignorer que Sarah, sa propre mère, l'avait dénoncée en livrant aux flics des fichiers compromettants, secrètement compilés par Geoffrey, le mouton noir des frères Ryan. Son frère ennemi avait comploté contre elle des années, avant d'être mis hors d'état de nuire par des membres de l'IRA... Mais entre-temps, Michael, son frère préféré, avait été victime d'une opération de représailles, lui aussi : les gens de l'IRA le soupçonnaient à tort de les avoir trahis en livrant l'un des leurs à la police britannique, alors que tout avait été tramé de longue date par Geoffrey. Maura avait refusé d'assister à l'enterrement du traître, par fidélité à la mémoire de Michael. L'amour et la loyauté – pour elle, tout se réduisait à ça.

– Triste histoire, Maura.

Hé oui, se dit-elle. Et bien plus triste que tu ne l'imagines...

– Allons, ça vaut bien la tienne ou celle de n'importe qui d'autre. C'est la vie, Tommy. Le pire a été de perdre ma seule chance de devenir mère... ça, j'ai vraiment eu du mal à l'accepter. Tout en me reprochant d'avoir massacré mon propre enfant.

Tommy la dévisagea. Même dans la lumière crue de ce matin ensoleillé, elle ne faisait pas ses cinquante ans. Elle était toujours à tomber.

Il sentait que ces vieilles histoires étaient toujours pour elle source de souffrance et d'angoisse – mais peut-on vivre cinq décennies sans en garder le moindre regret ? Pour sa part, il en doutait. Il se repentait d'avoir laissé son fils mettre le doigt dans l'engrenage de la came. Mais il l'avait laissé faire et Tommy B. l'avait payé de sa vie... Il savait qu'il en était responsable. Les remords revenaient parfois le torturer.

– Eh bien, chérie... que dirais-tu d'une petite heure de grasse matinée supplémentaire, après tout ça ?

Maura sourit et le suivit jusqu'à leur chambre. Le seul endroit au monde où je sois vraiment le maître, songea Tommy. Sous la couette, elle était toujours à ses ordres, et ce n'était pas elle qui le contredirait sur ce point...

Carol et Benny arrivèrent chez Sarah, gais comme deux pinsons. Il adorait l'idée que son amie soit enceinte. Il adorait la sollicitude de sa grand-mère, qui était aux petits soins pour eux – d'autant que Sarah et Carol s'entendaient parfaitement. Benny suivait du regard les allées et venues de sa grand-mère, qui leur préparait du café et des boissons fraîches, quand ses yeux tombèrent sur le magnifique bouquet.

– Dis donc, mamie... t'as des admirateurs secrets, on dirait ! s'esclaffa-t-il, goguenard.

– Eh bien, oui, figure-toi ! répliqua Sarah, toute fière, en agitant la main avec coquetterie. J'ai eu de la visite ce matin. Un vieil ami de Michael m'a apporté des fleurs. N'est-ce pas qu'elles sont belles ?

– Qui c'était, mamie ? Gerry Jackson ?

Pure politesse de la part de Benny – le sujet ne l'intéressait qu'à moitié. Mais il avait décidé que c'était son jour de bonté et qu'il allait la jouer aimable : le petit-fils modèle, l'un des personnages les plus comiques de son répertoire.

– Mais non ! Ce brave Gerry me téléphone chaque semaine, bien sûr, Dieu le bénisse... Mais cette fois c'était quelqu'un d'autre. Je ne crois pas que tu le connaisses. Ça remonte à bien avant ta naissance. Un certain Vic Joliff.

Benny se leva d'un bond.

– Vic Joliff ? T'as dit Vic Joliff ?

Il avait dû mal comprendre... Vic chez sa grand-mère !

– C'est bien ça. Il est venu ici. Je l'ai vu comme je te vois.

Sarah buvait du petit lait et s'appêtait à raconter son histoire une fois de plus, comme elle l'avait déjà racontée au téléphone à sa vieille

copine Pat Johnston – quand elle s’avisa tout à coup que son petit-fils n’avait pas l’air vraiment ravi.

– Ce putain de Vic Joliff est venu te voir... c’est ce que t’es en train de me dire, mamie ? Et tu l’as laissé entrer ?

Benny était vert de rage. Sa voix sortait par salves, à la fois tonitruante et étranglée.

Sarah prit peur. Quelque chose n’allait pas.

– Et pourquoi pas, Benny Ryan ? s’écria-t-elle par pur esprit de contradiction. Je connaissais Vic bien avant que tu viennes au monde !

Benny enfouit sa tête dans ses mains, l’air de désespérer d’elle. L’idée de ce que Joliff aurait pu faire lui glaçait les sangs. Il balisait, maintenant, et dans les grandes largeurs.

Il respira un grand coup, s’efforçant de retrouver une voix normale.

– Écoute-moi bien, mamie. S’il revient, tu ne le fais entrer sous aucun prétexte, c’est compris ? Tu me téléphones immédiatement et tu...

Il se passait les mains dans les cheveux d’un geste frénétique, en les ébouriffant. Carol aussi avait senti le temps se gêter. Elle commençait même à craindre le pire.

– Tiens, à partir d’aujourd’hui, je laisserai quelqu’un devant ta porte ! On aurait dû le faire depuis longtemps, mais c’est pas le problème... Joliff est un vrai cinglé, mamie ! Et toi, tu ne lui parles plus, plus un mot – plus un seul ! Tu ne le laisses plus entrer chez toi sans mon autorisation, vu ?

– Dis donc, mon garçon... Tu n’as pas à me dire ce que je dois faire ou pas. Michael lui-même ne m’a jamais dicté ma conduite !

Le ton péremptoire de sa grand-mère acheva de le mettre hors de lui. Elle le provoquait délibérément, avec cette démonstration de résistance ! Benny était si furieux qu’il s’oublia au point de répliquer en hurlant à tue-tête, toute velléité d’amabilité oubliée :

– Aaaah, boucle-la, vieille toquée ! On est en plein conflit avec Vic ! Il n’est pas venu te rendre visite, il s’est juste servi de toi pour nous narguer. T’es pas capable de piger ça ? Si tu tombais dans les pommes devant sa porte, Vic t’enjamberait sans te jeter un coup d’œil. Il n’en a rien à foutre de tes fesses !

Sarah se ratatina sous l’humiliation, comme si elle s’était dégonflée devant lui. Benny regretta immédiatement les injures qu’il venait de proférer.

– Tais-toi, Benny ! fit Carol d’une voix rauque. Tu ne vois pas que ta grand-mère est suffisamment choquée comme ça ?

La jeune femme s’efforça de consoler Sarah qui la repoussa avec une vigueur inattendue.

– Bon, écoute, mamie...

La voix de Benny était redevenue douce et calme, mais Sarah le chassa d’un geste.

– Ça va, j’ai compris. Je me suis encore fait blouser. Vic s’est servi de moi. Et alors ? Ça ne serait pas la première fois, hein ? lui lança-t-elle avant de quitter la pièce.

Benny en eut le cœur serré de la voir si vieille et si frêle. Il la suivit dans le couloir où elle se retourna vers lui, bouleversée mais toujours digne.

– Tu ferais bien de partir, Benny – et surtout, referme bien la porte, des fois que d’autres ennemis à toi viendraient encore m’offrir des fleurs !

Effectivement, se dit son petit-fils, il devait y avoir des lustres que personne n’avait pensé à lui en apporter... Il était à la fois honteux et furibard. Il allait le retrouver, ce putain de Vic Joliff, même si ça devait être la dernière chose qu’il ferait en ce monde. Et il lui tordrait le cou pour la zizanie qu’il semait dans sa famille.

Sarah alla s’asseoir seule dans sa chambre en ruminant sa tristesse. Se faire traiter ainsi par son propre petit-fils, son Benny bien-aimé... Dès que quelque chose l’agaçait, Benny lui criait dessus, comme si elle ne comptait plus pour rien. Comme si Vic Joliff n’était venu la voir que pour marquer des points dans la partie qui se jouait entre eux. Quelle humiliation ! Elle sentait bien qu’il se tramait quelque chose. Elle n’était pas idiote, loin de là. Elle savait reconnaître les signes avant-coureurs de la tempête. N’avait-elle pas élevé Michael et Maura ? N’avait-elle jamais caché des fusils dans son cellier et invité chez elle la crème du milieu, par tablées entières ? Et voilà comment Benny la traitait... comme une vieille emmerdeuse ! C’était ça le plus dur, qu’il lui rappelle à quel point elle était vieille et inutile. Plus bonne à rien, elle qui avait autrefois discuté d’égale à égal avec les plus puissants d’entre eux, elle dont le fils aîné avait régné en maître absolu sur tout Notting Hill ! Benny la traitait comme quantité négligeable.

Ce qu’elle s’empressait d’oublier, c’était que, toute sa vie, elle avait prétendu s’opposer à tout ça. Leur pouvoir, leur mode de vie... Mais du haut de sa colère, elle tenait à lui rappeler à qui il avait affaire ! N’était-elle pas la matriarche de la première famille criminelle du sud-

est londonien ? Le respect qui lui était dû prenait soudain à ses yeux toute son importance. Elle se souvenait avec nostalgie des jours où les marchands du quartier et tous ses voisins la saluaient chapeau bas quand elle passait au marché.

Michael y avait veillé. Sarah était sa mère, sa mère adorée. Si son cher Michael avait été en vie, ce petit merdeux de Benny aurait pesé ses mots avant de s'adresser à elle.

Certains jours, elle regrettait amèrement cette époque révolue. Le temps où Michael était jeune et fort, où il contrôlait tout dans la maison, quand il n'était encore qu'un brave gamin, et non l'assassin qu'il était devenu par la suite. Elle avait fini par se fâcher avec lui, à cause de Maura. Que ses fils soient des voyous, passe encore – elle pouvait le comprendre. Mais sa fille, sûrement pas ! Or, Michael l'avait lui-même initiée aux affaires. Puis Sarah avait dû enterrer cinq de ses garçons, de si beaux jeunes hommes... Geoffrey avait été livré à ses assassins par sa propre famille – par sa sœur elle-même, qui avait provoqué sa mort en complotant avec ses petits copains de l'IRA. Ça, Sarah n'était même pas censée le savoir, et elle avait toujours fait comme si elle l'ignorait mais, au fond, elle savait que Geoffrey méritait son sort. Il avait trahi Michael en le désignant calomnieusement à l'IRA comme informateur.

Mais en secret, elle tenait encore à ce prestige que lui valait son statut de reine mère des Ryan. Et spécialement lorsque son propre petit-fils lui manquait de respect... lui qui, sans elle, n'aurait même pas vu le jour !

Lorsqu'elle avait tenté de faire arrêter Maura, tant d'années auparavant, après le meurtre de Geoffrey, elle aurait juré que son souhait le plus cher était d'arracher ses fils à leurs activités criminelles. Mais à présent, elle tenait avant tout à ce qu'on lui témoigne le respect dû à la mère d'une famille prospère – et de fait, elle n'avait pas à se plaindre. Tout le monde la saluait poliment, y compris et surtout les jeunes loubards du quartier, blancs ou noirs. Tous s'adressaient à elle avec respect. La « mère Ryan » était plus connue que le loup blanc dans le quartier – jusqu'à ses nouveaux voisins, ces célébrités cousues d'or, qui venaient lui parler de ses fils et de leurs exploits. Ils faisaient parfois la une dans la presse à scandale, bien que nul n'ait jamais pu réunir la moindre preuve contre eux... Ça, sa fille y veillait et plutôt deux fois qu'une !

Elle poussa un soupir et ravala ses larmes. Ce culot qu'avait eu Benny, de hausser le ton avec elle ! Alors que leur relation semblait revenue au beau fixe depuis qu'il était avec la petite Carol... Tout allait si bien et voilà qu'il se remettait à hurler !

Espèce de vieille conne... Non mais des fois ! Son défunt mari lui en aurait collé une bonne, à ce galopin !

Elle regrettait tant sa chère Janine. Elle au moins, elle la comprenait... Elle entendit la porte d'entrée, puis il y eut des pas dans l'escalier. L'espace d'une demi-seconde, la peur l'étreignit et, en voyant la porte de sa chambre s'ouvrir à la volée, elle étouffa un petit cri d'effroi.

Mais c'était Lee. Il l'enveloppa de ses bras, effrayé lui aussi, et la serra longuement contre lui. Sarah put enfin laisser déborder ses larmes.

– Ça va, m'man ! Ça va, je suis là...

Jetant un coup d'œil par la fenêtre, elle vit que Benny était toujours là, avec Carol. Il avait monté la garde dehors, jusqu'à l'arrivée de Lee. Ce n'était pas un mauvais bougre, tout compte fait. La tête un peu près du bonnet, sûrement... mais voilà tout. Il avait attendu devant sa porte pour s'assurer qu'il y aurait toujours quelqu'un avec elle. Au fond, il y tenait, à sa mamie Ryan...

L'idée lui remit du baume au cœur.

Chapitre 10

Trevor Tanks sentit qu'on le traînait par les cheveux sur une volée de marches. Sa peur allait croissant et, commençant à craindre pour son fond de culotte, il croisait mentalement les doigts pour que ses sphincters tiennent le coup. Son taf de collecteur de dettes exigeait une réputation sans tache... Mais cette fois, il avait affaire à des poids lourds – et pas question pour lui de tenter la moindre manœuvre de diversion : ça aurait servi d'excuse à Benny Ryan pour lui coller les yeux ou le chatouiller avec son putain d'aiguillon à bestiaux. Rien de plus humiliant que ce genre de représailles, et c'était bien l'idée. Trevor s'appliqua donc à n'opposer aucune résistance et se relaxa du mieux qu'il put, corps et esprit, espérant contre tout espoir qu'il arriverait bien à leur dire ce qu'ils voulaient entendre, cette bande de tarés.

Maura les attendait au sommet de l'escalier devant la porte de son bureau, situé au-dessus du Buxom, dans Dean Street. S'ils l'avaient amené là, c'était qu'ils avaient trouvé Trevor dans le club d'hôtesse dont il était un vieux pilier. Et s'il parvenait à s'en sortir sans trop de casse, il pouvait espérer se voir offrir une soirée à l'œil, en guise de dédommagement.

En reconnaissant Maura, Trevor se redressa, rectifia sa coiffure et remplaça le rictus d'angoisse qui lui tordait la trogne par son plus beau sourire. Bon signe, qu'elle soit là. En sa présence, les risques de dérapage diminuaient. C'était du moins ce qu'il voulait croire car, à la réflexion, elle non plus n'avait pas l'air de nager dans le bonheur.

– Salut Trevor ! fit-elle, l'amabilité même.

Trevor n'avait plus un poil de sec.

– Prends donc un siège.

Benny le poussa dans le fauteuil le plus proche, d'une bourrade si violente que Trevor craignit pour son coccyx.

– Tu veux une bière ? demanda Maura, toujours urbaine, calme et détachée.

On aurait juré un rendez-vous normal, comme s'il avait été invité à prendre le thé ou quelque chose.

– Tout dépend du genre de bière... une qui se boit, tu veux dire ?

Benny lui-même ne put réprimer un sourire. L'humour de Trevor était communicatif. On n'y résistait pas. Il parlait avec un débit de mitraillette, tel un Jeremy Paxman¹ survolté, version East-End. L'art du timing n'avait pas de secret pour lui.

Maura éclata de rire.

– Vois ça avec Benny... Alors, Ben ?

– Celle-là, tu pourras la boire, Trev. Je te mets la même marque que d'habitude ?

Trevor hocha la tête, un brin plus détendu.

Sa bière arriva quelques instants plus tard et il s'en octroya une bonne lampée avec gratitude.

– Alors, qu'est-ce que j'ai encore fait ? s'enquit-il d'un ton plus ferme mais toujours sur ses gardes.

– Qui a dit que t'avais fait quelque chose ? répliqua Maura avec un sourire.

Elle avait l'art et la manière, mais Trevor aussi, Dieu merci.

– OK, voyons ça... – il se plongea dans une réflexion ostensible, les traits plissés par la concentration. Il ne me semble pas que de se faire traîner hors de chez soi par un vigoureux jeune gaillard plutôt irascible (sauf ton respect, Benny...), avant d'être jeté sans ménagement dans un coffre de bagnole – un modèle de luxe, certes, mais franchement pas très confortable –, ce soit le prélude idéal pour une petite discussion entre potes, si ? Je ne sais pas ce que ça t'inspire, Maura, mais pour moi, ça équivaut généralement à une déclaration de guerre. Alors, après mûre réflexion... car tout ça n'est que pure spéculation, bien entendu... j'en étais venu à la conclusion que j'avais dû méchamment faire chier quelqu'un. Toi-même, pour ne pas te nommer. J'ignore toujours quelle bourde je suis censé avoir commise, mais on peut supposer que je vais le savoir dans un futur proche. Après quoi, je plaiderai ma cause et j'avouerai tout ce qu'on voudra me faire avouer, dans l'espoir qu'avec un peu de chance on me laissera poursuivre mon petit bonhomme de chemin...

Benny rigolait à s'en faire pousser une hernie.

– Putain, Trev... t'es vraiment trop poilant ! Sans blague, tu devrais monter un numéro – tu trouves pas, Maws ?

Maura elle-même riait de bon cœur.

Le martèlement régulier de la musique du club leur parvenait de l'étage du dessous, ponctué de temps à autre de quelques exclamations

ou d'un chœur d'éclats de rire. Comme toujours, l'établissement sentait la sueur et le parfum à deux balles, mais Trevor adorait le Buxom – quoiqu'il eût nettement préféré boire sa bière en bas, avec l'agréable perspective d'une pipe experte en fin de soirée, au lieu de rester pérorer dans ce bureau, face à ces deux frappés.

– Alors, je vous le demande une fois de plus : qu'est-ce que j'ai fait ?

– Où est Jamie Hicks, Trevor ?

La question le prit manifestement de court. Il se cabra, de l'air de la dignité outragée. Ils jouaient avec son gagne-pain, là, putain de merde !

– Tout ça pour ça ? Mais Hicks me devait le trou de la Sécu, Maura ! Je sais que tu as de la surface dans le milieu, et je te respecte. Mais moi, je fais rien de plus que mon boulot. Si tous ceux qui me doivent du blé filent se cacher dans tes jupes, j'ai plus qu'à mettre la clé sous la porte !

Trevor était carrément fâché. Il ne pouvait pas s'offrir le luxe d'effacer les ardoises de ses débiteurs. Ils comprenaient son problème et Benny lui-même semblait navré pour lui. Ils se hâtèrent de le rassurer :

– Rien à voir avec ton business, Trevor. On veut juste savoir si tu l'as localisé.

– Ne le prends pas mal, Benny, mais un simple coup de fil aurait suffi. Bien sûr que je l'ai vu. Pas plus tard qu'hier, il est venu chez moi et m'a payé rubis sur l'ongle. Faut dire que je m'y attendais pas : Jamie, c'est toujours la croix et la bannière pour le faire cracher. D'habitude, faut même lui filer quelques beignes, minimum, pour qu'il se décide à allonger ne serait-ce qu'un acompte. Je ne sais pas comment la pauvre Danielle s'en sort avec un lascar pareil. Il est dans le rouge partout – et pas des clopinettes, si tu vois ce que je veux dire... Il doit encore plus de vingt briques à Johnny Ortega (je ne vous ai rien dit, hein !), il doit des fortunes à tous les bronzés de Brixton et de l'Est londonien. Bref, il a plus de dettes qu'une république bananière. Et, le connaissant, je suis prêt à parier qu'il va continuer à emprunter dans l'espoir de récupérer de quoi solder ses dettes...

– Il était seul, hier ?

Trevor réfléchit.

– Ouais. Au volant d'une superbe bagnole – une Jag toute neuve, sentant encore sa vitrine d'exposition. J'en ai conclu qu'il s'était dégoté une brave petite, une bonne gagneuse qui l'aidait à se refaire. Difficile à croire, je sais... Mais ça m'en a tout l'air, puisqu'il m'a

remboursé jusqu'au dernier penny et nettement plus aimablement que d'ordinaire, si vous voyez ce que je veux dire. D'habitude, la reine se déplace en personne pour l'ouverture de son larfeuille... mais hier, il avait l'œil vif et le sourire aux lèvres. Je l'ai jamais vu aussi prodigue de son cash et il avait dû sniffer assez de coke pour défoncer tout un night-club de Basildon. Du pur Jamie, pas vrai ? Les frangines l'appellent « Sniff-Sniff »...

– Est-ce qu'il t'a parlé de Vic Joliff ?

– Alors là, sûrement pas ! Putain, ça fait plus de dix ans qu'on se parle plus, Vic et moi – depuis qu'il a baisé mon ex. Je sais, il devrait y avoir prescription, depuis le temps ! Mais mon ex, tout Londres lui passait dessus, c'était de notoriété publique. Il n'y avait que le bus et moi qui n'y avions pas droit !

Maura et Benny se tenaient à nouveau les côtes. Sacré poulette, l'ex de Trevor ! Un vrai poème à elle toute seule... Les choses avaient tourné au vinaigre entre eux le jour où elle avait mis au monde un bébé de race mal définie, plus noir que l'as de pique. Trevor pouvait passer sur bien des choses, mais cette fois ça sautait aux yeux : nul n'aurait pu croire que cet enfant était de lui. Le plus bizarre, ce fut qu'après le divorce Trevor obtint la garde du petit, qu'il adorait et qui le lui rendait bien. Comme le fit remarquer le père nourricier, il ne pouvait tout de même pas l'abandonner à la garde de sa mère, ce petit salopiot : elle s'en fichait comme de l'an quarante et l'avait déjà oublié deux fois dans un magasin en faisant ses courses ! À présent, elle vivait de ses charmes, mais tout le monde savait qu'il était resté en contact avec elle, la dépannant même de quelques biftons quand elle était fauchée. En fait, malgré sa réputation de dur à cuire, Trevor était un vrai cœur d'or.

– Bon, Trevor... fais-nous signe si tu entends quelque chose sur Vic ou sur Jamie, d'accord ? On te paiera un coup.

Trevor sourit, enfin rasséréné.

– Avec ou sans coup, je suis prêt à vous les servir sur un plateau, très chère ! Ce con de Joliff mérite qu'on lui remette les pendules à l'heure et vous me semblez tout indiqués pour vous occuper de son cas, tous les deux. Je t'offrirai même le tube de Superglue, Benny ! J'ai jamais pu le blairer, ce taré.

Maura s'estima satisfaite.

– Redescends au bar, Trev. Ce soir, tu bois aux frais de la maison.

Le sourire de l'interpellé s'élargit.

– Bien dit, Maura ! Et, entre nous... si je peux demander une petite

faveur ?

Elle opina du chef.

– La prochaine fois que tu veux me voir, t’as qu’à me passer un coup de fil et m’envoyer un taxi, mon chou. Je me fais trop vieux pour voyager en coffre de bagnole...

Il l’avait dit avec le sourire, mais le message était passé : une fois de plus, Benny avait forcé la note. Trevor était un allié potentiel, pas un ennemi. Maura avait plutôt tendance à lui donner raison sur ce point. Elle se promit d’en toucher mot à son neveu, un de ces quatre.

Ken Smith avait rendez-vous avec un vieil ami. C’était une belle matinée ensoleillée et il se réjouissait de revoir Jack Stern, pour évoquer leurs souvenirs. Ça faisait un bout de temps qu’ils ne s’étaient pas vus, et Kenny avait tendance à déprimer, depuis la disparition de sa chère Lana.

En se garant dans l’allée de chez Jack, il admira sa collection de voitures de luxe, exposée dans son garage. Ce vieux m’as-tu-vu..., se dit Kenny avec un sourire. Stern avait toujours su apprécier les belles choses.

Laissant sa voiture au bord de l’allée, il se dirigea à pied vers la maison, une jolie bâtisse en brique que son ami avait jadis acceptée en règlement d’un de ses contrats. Jack aurait descendu n’importe qui moyennant finances mais, à part ça, c’était un homme charmant – même s’il avait enterré plus de macchabées que la Flying Squad... ce qui n’était pas peu dire. Jack Stern avait toujours eu le sens de la camaraderie et, pour Kenny, c’était l’essentiel.

La porte d’entrée était restée entrouverte. Il la poussa et entra, à son habitude. Il se savait le bienvenu dans cette maison. Mais en pénétrant dans le grand salon du rez-de-chaussée, Ken se figea sur place, estomaqué.

Près de la porte-fenêtre, assis dans un fauteuil Louis XV et tirant sur un gros joint, l’attendait Vic Joliff en personne.

– Alors Kenny, comment va ? Ça fait un sacré bail !

Il ne répondit pas. Vic avait la moitié de Londres aux trousses. Le matin même, Ken avait reçu un appel de Maura Ryan qui lui demandait s’il l’avait aperçu. Et comment ! Il était carrément nez à nez avec lui.

Kenny se reprit en une demi-seconde.

– Salut, vieille branche ! Jack est dans le coin ?

– Il arrive dans une minute. Il s’est absenté le temps de faire un truc. Mais assieds-toi, Kenny, te gêne pas ! Je suis sûr que Jack n’y verrait pas d’inconvénient.

Vic le traitait en étranger dans la maison de son ami, mais Kenny fit ce qu’il lui disait, sans relever. Jouant un rôle d’intermédiaire, Kenny adoptait la position de la Suisse face à tout conflit : il n’était là qu’en observateur. L’idée lui vint que sa visite pouvait bien être la raison de la présence de Vic ce matin. Soit ça, soit il voulait faire supprimer quelqu’un. Mais il n’était pas exclu que Vic puisse avoir besoin à la fois d’un intermédiaire et d’un tueur à gages... avec lui, il ne fallait s’étonner de rien.

– Qu’est-ce qui t’amène, Vic ?

Joliff l’observa un instant d’un œil froid avant de laisser tomber :

– T’es qui, toi ? Un putain de roussin ?

Kenny fit front, ce qui exigea toute son énergie.

– C’est à moi que tu parles comme ça ? Moi aussi j’ai perdu quelqu’un, comme tu sais. Je me retrouve veuf avec une gamine qui n’a plus de mère. Alors, écoute-moi bien, Vic. J’ai sûrement quelques comptes à régler, ici et là, mais aucun avec Maura Ryan.

Vic ricana, la bouche froncée en une moue de mépris.

– Grand bien te fasse ! Personnellement, je me prépare à lui exploser la tête comme qui s’en rit.

Kenny commençait à donner des signes d’impatience.

– Ça t’arrive de t’écouter, Vic ? On croirait entendre un de ces gangsters siciliens du siècle dernier, sorti d’un vieux film en noir et blanc. Putain, Vic, réveille-toi ! On est au vingt et unième siècle, les mœurs évoluent ! Tu ne peux pas continuer à emmerder le monde en chamboulant tout, ça ne se fait plus. Les jeunes vont se payer ta tête. Les Ryan n’y sont pour rien, ni de près ni de loin – comme tu le sais parfaitement. C’est celui avec qui tu étais en cheville à l’époque qui a tramé tout ça, sauf que t’es trop buté pour le reconnaître.

– T’insinues quoi, Ken ? Que je suis un peu lent à la détente ?

Kenny poussa un soupir et sa colère fondit comme neige au soleil.

– Mais non, Vic... Dis-moi juste un truc : avec qui tu bossais, du temps où tu étais à Belmarsh ? Ça ne pouvait être que toi, derrière cette voiture piégée – soit tu l’as fait, soit tu sais qui c’est. On peut penser ce qu’on veut de Maura, mais elle a toujours eu du flair. Elle a sûrement découvert le responsable, depuis le temps. Question

stratégie, elle pourrait en remonter à n'importe qui.

Vic rumina un instant ses paroles et répliqua sur ce qui était pour lui un ton normal et civilisé :

– Je peux pas te dire avec qui je bossais quand j'étais en taule. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils sont très proches d'elle. Et même que tu l'imaginerais ! Je sais aussi qu'elle se planque derrière sa façade de brave fille, comme d'hab, mais qu'elle le sait, elle, qui a descendu Sandra. Elle est au parfum de tout, mais elle s'en carre. Regarde-moi ce connard de Rifkind – ils lui massacrent son gamin et il est toujours comme cul et chemise avec eux. Ça en dit long sur toute cette racaille !

Vic lui avait pointé l'index sous le nez et le surplombait de toute sa masse, tel un archange vengeur. Kenny sentit qu'il n'était pas dans son état normal. Il carburait à la coke et avait déjà un sérieux coup dans l'aile. En fait, on ne pouvait se fier à rien de ce qu'il racontait. Il débloquait complètement.

– T'as peut-être décidé de t'écraser, pour Lana. Mais moi, pas question que je la boucle ! Trop, c'est trop ! Maura et ce sale faux-cul de Liverpool... Après son flic, elle ne pouvait vraiment pas tomber plus bas, mais ça l'empêche pas de continuer à prendre des grands airs, comme si sa merde sentait la rose ! J'en ai ma claque, de cette bande de fumiers et d'assassins. Il est plus que temps de faire un peu de ménage et je vais le faire à ma façon !

L'arrivée de Jack épargna à Kenny le soin de répondre.

– Ça va, Vic, du calme... Je viens d'avoir un coup de fil de Glasgow et ils se plaignent du bruit !

Vic le regarda avec des yeux ronds, complètement dénués d'expression. Le colosse avait de l'écume au coin des lèvres.

– On est censés rire, là, Jack ?

Jack Stern, un petit homme râblé à la silhouette courtaude mais puissante – il avait bouffé de la fonte pendant des années –, marcha sur lui d'un pas décidé. Jack n'avait peur de personne et Vic se souvint à temps qu'il avait besoin de Jack. Pour l'instant du moins.

– Personnellement, ça me fait pisser de rire, mais l'humour n'a jamais été ma qualité dominante... ça se saurait ! Alors rassieds-toi, Vic, et commence par te rappeler que tu es l'invité dans cette maison. Et que Kenny, ici présent, est mon meilleur pote.

Vic tourna aussitôt les talons et vida les lieux. Quelques instants plus tard, les deux autres poussèrent un soupir de soulagement, en

entendant ses pneus grincer sur le gravier de l'allée.

Jack secoua tristement la tête.

– Putain, il perd vraiment le nord...

Kenny se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

– Qu'est-ce qu'il voulait ? Te refiler un contrat ?

– Putain de contrat ! rugit Jack dans un éclat de rire sonore. Il voudrait que je descende la moitié du South-End et la quasi-totalité de Liverpool ! Le seul qui ne soit pas sur sa liste des courses, c'est Garry Glitter²... Dommage parce que celui-là, justement, je me le serais bien dessoudé à l'œil !

– Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– En parler aux Ryan, non ? Histoire d'engager la discussion... Sauf que tu vois, Vic est complètement barré – barré de chez barré. Il perd complètement les pédales.

Jack marqua une brève pause.

– J'ai vraiment besoin de ça comme d'un trou dans la tête, pas vrai ? Aujourd'hui, je devais bosser sur un contrat pour les mecs de New Castle, et je me retrouve avec ce givré de Vic collé aux basques et à plein temps !

– Le mieux serait d'aller voir Maura Ryan, comme tu dis. Demande-lui ce qu'elle en pense.

– C'est comme si c'était fait, mon pote ! Comme si c'était fait... Mais si on commençait par un bon scotch, histoire de penser à autre chose ?

Roy regarda Carla lui préparer de la soupe et des sandwichs. Elle ressemblait tant à Janine que ça lui brisait le cœur.

– T'as une mine superbe, cocotte. Tu es vraiment très en beauté.

Un sourire illumina les yeux verts d'eau de sa fille.

– Et toi, p'pa ? Ça va mieux ?

Il hocha la tête.

– On dirait. Ces comprimés me font un peu planer mais je crois que ça m'aide à reprendre contact avec la réalité. Pas à pas, bien sûr...

– Ben, tant mieux, non ?

Il opina à nouveau et Carla fut frappée par le changement qui s'était opéré en lui. C'était comme si son père avait été remplacé par une pâle doublure de lui-même. Jusqu'à son costard qui semblait flotter sur sa puissante carrure.

Roy était laminé par la mort de sa femme, lui qui l'avait tant maltraitée de son vivant. Carla aussi avait copieusement exécré Janine, cette vieille garce égocentrique qui ne pensait qu'à son cher petit Benny... Lequel l'avait haïe et méprisée plus que tous les autres réunis ! Il n'avait jamais supporté les tentatives de sa mère pour le piéger dans ses jupes, et en voulait toujours à Sarah du rôle de complice qu'elle avait joué durant son enfance – même si, en toute honnêteté, elle faisait à présent l'impossible pour normaliser les relations avant la naissance du bébé de Carol, lequel serait le point de mire de toute la famille dès son arrivée, songea Carla. Le petit Ryan nouveau ! L'arrière-petit-fils de Sarah.

Il y avait des jours où ça lui filait le mal de mer. Pondre des marmots, la belle affaire ! C'était à la portée de n'importe quelle débile, non ? Enfin... façon de parler. Pas pour Maura, à l'évidence, et ça n'était peut-être pas un mal. Un bébé de Maura... ça vous filait la chair de poule rien que d'y penser !

Carla avait vraiment la dent dure, elle ne se le cachait pas et ça lui faisait un bien fou. Elle était si jalouse de sa tante que ça lui filait des acidités d'estomac. À cinquante balais bien sonnés, Maura avait réussi à avoir absolument tout ce qu'elle voulait, y compris un homme formidable, merde ! Or, selon tous les magazines féminins, passé quarante ans, vous aviez autant de chances de trouver l'âme sœur que de vous faire pulvériser dans un attentat à la bombe. Mais tout ça n'empêchait pas Maura de s'envoyer en l'air comme une lycéenne... y avait vraiment de quoi râler !

Encore, s'il ne s'était pas agi de Tommy Rifkind... Carla aurait pu se faire une raison. Mais ses sentiments pour sa tante s'étaient aigris au fil des années. Sa rancœur allait croissant et elle avait de plus en plus de mal à supporter tout ça.

En fait, Maura l'entretenait. Carla se sentait sous la surveillance constante de cette punaise qui n'avait après tout que cinq ans de plus qu'elle, nom d'un chien ! – mais qui la traitait toujours comme une gosse. Elle avait passé le cap des quarante-cinq ans, et la sainte famille continuait à la traiter comme une retardée !

Parfois, quand elles étaient seules toutes les deux, l'envie la tenaillait de dire à sa tante ce qu'elle pensait de ses tailleurs de rombière et de ces conneries d'escarpins qu'elle se traînait tout le temps. Pour qui elle se prenait, cette ringarde ? La grande Maura, Notre Vénérée Mère à Tous, qui subvenait aux besoins de toute la famille... Mais son propre marmot, fallait voir comme elle l'avait balancé dans les chiottes, vite fait bien fait, le petit con ! Ça n'avait pas fait un pli... Sauf que, comme c'était Maura, tout le monde était

censé la plaindre et compatir. Benny lui-même, le propre frère de Carla, il l'encensait comme une altesse royale, leur chère tantine ! Comme tout un chacun, ce qui horripilait Carla un peu plus chaque jour.

Et moi, alors ? s'insurgea-t-elle. C'était quand même un peu fort ! N'avait-elle pas droit à un minimum de respect, elle aussi ? On s'inquiétait de sa santé, on la complimentait sur ses tenues ou sa coiffure, mais en fait ils l'ignoraient. Elle aurait pu crever ! Et son pauvre Joey... Elle savait ce qu'ils disaient de lui dans son dos – mais ça, ils ne perdaient rien pour attendre ! Car elle allait souffler Tommy Rifkind à sa tante, pour commencer... Et elle rirait d'elle dans les bras de son mec, sous son nez !

Sa rancune avait fermenté et mûri pendant des années. Tommy n'avait été qu'un catalyseur. Enfin, elle parvenait à se l'avouer haut et clair : elle les emmerdait tous ! Maura Ryan, ses oncles et son propre père, le sale petit lèche-cul de Maura ! Oui, elle les emmerdait tous autant qu'ils étaient... Ça sentait vraiment le renfermé, chez les Ryan, à force de vivre en vase clos. Une vraie bande de givrés !

Des *givrés*, c'était le mot. Et Maura allait être folle de rage en voyant Carla se barrer avec Tommy Rifkind – car c'était bien son intention. Sur ce point, sa décision était prise. Ils allaient voir qui elle était, bordel de merde ! Une personne à part entière, une femme, une vraie, qui méritait toute leur considération – voire leur respect !

Ces sombres rêveries lui tirèrent un sourire. Un sourire comme d'habitude charmant, qui dissimulait parfaitement ses pensées vipérines.

– T'es sûre que ça va, trésor ? lui demanda Roy, inquiet, en la dévisageant. T'as pas l'air dans ton assiette...

– Ça va très bien, p'pa ! J'étais juste un peu perdue dans mes pensées – tu sais ce que c'est...

Hé, oui..., se dit Roy, qui ne le savait que trop bien.

Carol et Abdul faisaient du shopping et Abdul commençait à en avoir plein les bottes. Carol eut un sourire compatissant.

– Tu en as ta dose, Abdul ?

– Oui, dit-il. Le shopping, c'est pas mon truc.

– Surtout les achats de layette, je suppose... !

Il opina du chef.

– Si nous nous arrêtions pour déjeuner ?

Il la suivit dans un restaurant, le Blue Bell, à Chigwell. Lorsqu'ils furent confortablement attablés, Abdul téléphona à Benny pour lui dire où ils étaient. Benny tenait à le savoir, et Abdul était heureux de lui faire ce plaisir. Carol, royale, répondait aux saluts de ses amis et connaissances depuis sa table, en agitant la main. Elle savait que cette soudaine popularité reposait principalement sur son statut de fiancée officielle de Benny Ryan. Elle le croyait quand il lui jurait qu'il ne la tromperait jamais, et elle lui donnait toujours ce qu'il voulait, quand il voulait, sans barguigner. Heureusement, maintenant qu'elle était enceinte, il avait renoncé à ce qu'il appelait « l'amour vache », ce dont elle lui savait gré.

Mais il l'inquiétait toujours un peu. Il changeait plus vite que la météo, on ne savait jamais ce qu'il avait derrière la tête. Le matin même, elle l'avait surpris à l'observer, l'œil froid et le regard fixe. Elle détestait qu'il la dévisage en silence. Ça avait quelque chose d'anormal. Ça la terrifiait.

– Benny t'adore, Carol ! fit Abdul, comme s'il avait lu dans ses pensées. Je ne l'ai jamais vu comme ça, avec aucune autre fille.

Elle eut un sourire mélancolique.

– Il m'arrive de m'inquiéter pour lui, Abdul. C'est vrai, tu sais. J'ai toujours peur qu'il lui arrive quelque chose.

Il balaya ses craintes d'un geste désinvolte.

– Que veux-tu qu'il arrive à Benny Ryan ? Il ne peut rien lui arriver.

– Tu dois avoir raison, soupira-t-elle. Mais je m'angoisse un peu, de temps en temps. Il m'effraie, tu vois... Il fait tellement de trucs que j'ignore !

Abdul se dandina sur sa chaise, embarrassé.

– Ce que tu ignores, vaut mieux que tu le saches pas.

– Oui, je sais, fit-elle en secouant la tête. Oui... c'est mieux comme ça.

Le sujet était clos. Ils parlèrent de chose et d'autre pendant le reste du repas puis, comme ils regagnaient la voiture, Abdul se félicita de voir s'achever l'épreuve du shopping. Depuis quelque temps, c'était devenu une habitude : Benny ne laissait plus Carol sortir seule, fût-ce pour faire les courses, et Abdul devait se taper de longues séances dans les boutiques – alimentation, vêtements... et maintenant la

layette et tout le tintouin. Ce n'était pas vraiment l'idée qu'il se faisait d'une balade sympa par un bel après-midi ensoleillé, mais tant pis... Si ça pouvait apaiser les soupçons de Benny !

Une demi-heure plus tard, ils arrivèrent dans l'allée du bungalow. Abdul eut la surprise de reconnaître la voiture de Benny garée à proximité, mais dans la maison aucune trace de lui. Il décida d'aller faire du café pendant que Carol changeait de tenue – elle se changeait dix fois par jour et, Abdul avait beau l'adorer, il trouvait ses manies un rien futiles et plan-plan, à son goût. Mais quoi, songea-t-il, chacun voyait midi à sa porte.

Il composa le numéro du portable de Benny et attendit la sonnerie. Il n'obtint qu'un message l'informant que le portable en question était éteint. Il était un peu inquiet à présent mais il s'interdit de céder à la panique, quand tout à coup, il entendit fuser un cri de terreur. Il se précipita hors de la cuisine pour foncer dans la chambre – où il eut la surprise de découvrir Benny, nu comme un ver, affalé sur le lit et secoué d'un grand fou rire, tandis que Carol fondait en larmes, épouvantée.

– Benny, t'es vraiment malade ! Tu m'as fait une de ces peurs...

Le coupable se tordait si fort qu'il ne pouvait plus articuler un son. Carol en tremblait encore de tous ses membres.

– Il était caché dans la penderie, Abdul ! Il m'a sauté au nez quand j'ai ouvert la porte !

Abdul se garda bien de prendre parti.

Benny se marrait toujours. Un autre jour, en le voyant se gondoler à poil, son ami aurait rigolé avec lui. Mais là, non. Il n'avait aucune envie de rire. Benny avait vraiment l'air d'un pauvre cinglé. Et tous ces rails de coke qu'il s'envoyait matin, midi et soir n'arrangeaient rien.

Benny s'offrait un de ses « quarts d'heure coloniaux », comme les appelait Abdul. Ça lui arrivait de temps à autre. Dans cet état, Benny devenait un vrai danger public, pour lui-même comme pour autrui. Ça le rendait destructeur, mauvais, voire vicelard.

C'était plus fort que lui. Abdul n'était pas près d'oublier la première fois qu'il l'avait vu dans cet état. C'était à l'école, quand ils étaient petits. La première fois qu'il avait vu cette expression absente se peindre sur le visage de son ami, Abdul avait eu une trouille bleue.

Plus tard, Benny avait attaqué Jimmy Band, la terreur de l'école, à coups de machette. Finalement, les dégâts avaient été circonscrits, mais Benny s'était pris trois mois dans un centre de détention pour

mineurs. L'incident avait puissamment contribué à sa réputation – d'autant que Jimmy avait trois ans de plus que lui. Mais tout le personnel de l'école avait été indigné, ainsi que le juge pour enfants. Benny n'avait dû son salut qu'à l'intervention de Maura Ryan et de ses nombreuses relations. Sinon, il aurait plongé nettement plus longtemps.

Abdul se souvenait qu'à l'époque les crises de Benny l'épouvantaient, mais à présent elles commençaient à lui courir... Et comme Carol allait se réfugier dans la salle de bain pour pleurer tout son soûl, il songea que, quoi qu'elle fasse, elle n'aurait jamais le dernier mot avec Benny Ryan.

Quant à Benny, il avait cessé de rire et gardait le silence, les yeux perdus dans le vide. Abdul quitta la pièce sur la pointe des pieds et retourna à la cuisine, où il se fit un café.

Vingt minutes plus tard, il vit arriver l'ami Ben, habillé de pied en cap et affichant sa bonne humeur habituelle, comme si de rien n'était.

Quand Carol les rejoignit dans la cuisine, les yeux rouges et battus, Benny jeta un regard à Abdul, avec un haussement d'épaules.

– Putain, c'est quoi leur problème, aux nanas ?

Abdul garda le silence. Que répondre à ça ?

– T'y piges quelque chose, toi ?

Benny se concentra sur son café, puis se mit à bavarder avec entrain, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Abdul, lui, n'était pas fâché de voir s'achever l'épisode...

Jusqu'à la prochaine fois, bien sûr.

1. Célèbre présentateur de la BBC qui s'est illustré en interviewant des personnalités politiques, sur un mode particulièrement abrasif.

2. Star du glam-rock qui a défrayé la chronique en multipliant les scandales (tenues extravagantes, alcool, drogues, pédo-pornographie...). Soupçonné de délits sexuels, il a été arrêté en 2012, dans le cadre de l'affaire Savile qui a ébranlé la BBC.

Chapitre 11

Rifkind chargeait ses bagages dans sa voiture avec l'aide de Joss. Il devait retourner à Liverpool, le temps de régler quelques affaires qu'il ne pouvait déléguer. La petite touche perso, indispensable... Et en un sens, Maura n'était pas fâchée de le voir s'éloigner un peu. Une semaine, c'était la limite au-delà que laquelle la présence de Tommy lui portait sur les nerfs. Maura était une vraie solitaire, une femme indépendante et qui tenait à le rester.

Michael aussi avait eu des mœurs solitaires, se rappela-t-elle, mais elle n'aurait su dire si cette idée lui remontait le moral. Selon lui, on finissait par s'habituer à vivre seul et, avec les années, cette habitude devenait difficile à rompre. Elle le comprenait mieux, à présent : c'était si agréable de disposer de son temps à sa guise et de faire ce qu'on voulait quand on voulait, sans rendre de comptes à personne. Sur ce plan Terry lui-même avait été pour elle une rude épreuve, lui qui tenait tant à son petit train-train et évitait tout ce qui pouvait le perturber... Elle chassa son ex de ses pensées pour se concentrer sur son problème en cours : Tommy.

Joss vint l'embrasser sur les deux joues et la gratifia d'une accolade d'ours qu'elle lui rendit avec plaisir. Quel amour, ce Joss ! Elle l'appréciait décidément de plus en plus, avec une seule petite réserve : son after-shave Paco Rabanne qui lui rappelait son frère Geoffrey – un peu trop à son goût. Maura chassa aussitôt cette dangereuse association d'idées. Geoffrey était mort et enterré, elle y avait personnellement veillé, après son odieuse trahison.

D'une bourrade amicale, Tommy écarta Joss pour venir donner à Maura un long baiser passionné qui lui fut retourné avec plaisir. Puis, comme la voiture démarrait, Maura resta au milieu de l'allée, agitant la main jusqu'à ce qu'ils aient disparu. Tommy allait lui manquer, bien sûr, mais pas plus que ça. Elle avait besoin de temps pour réfléchir et prendre les bonnes décisions. À part Michael, elle n'avait jamais eu personne à qui parler. Pas de vrai confident. Pas même Terry... et surtout pas pour ses problèmes professionnels !

Tony Dooley Junior avait préparé du thé dans la cuisine. Elle le salua d'un signe de tête avant d'aller s'isoler dans son bureau pour régler les affaires courantes. Son répondeur annonçait douze messages qu'elle entreprit de faire défiler. Mais ce jour-là, elle avait la tête ailleurs. Le boulot la faisait bâiller d'ennui et elle avait un mal de

chien à rester concentrée. Les dernières blagues de Vic, sans doute...

Elle laissa son regard s'échapper par la fenêtre, en direction du jardin. Autour de la maison, pelouses et plates-bandes étaient parfaitement entretenues, comme elle les aimait. Elle n'avait pas oublié le lopin d'herbes folles qui lui avait autrefois tenu lieu de jardin et de terrain d'aventure, et n'en appréciait que plus ses pelouses impeccables avec leurs bordures de buis tirées au cordeau. Son enfance misérable lui filait le frisson. Michael, quoi qu'on puisse lui reprocher, n'avait jamais fait que le nécessaire pour sauver les siens de la débîne. Tout comme elle, en fin de compte... Sauf qu'il lui arrivait de se demander pourquoi elle continuait à se décarcasser pour eux. Cette guerre de positions contre Vic l'épuisait et elle avait eu plus que sa dose de violence. Elle s'alluma une cigarette, en tira une longue bouffée et remercia Tony d'un sourire lorsqu'il vint lui apporter la théière bouillante.

Une fois la porte refermée et Tony reparti, elle se versa une tasse qu'elle dégusta en achevant sa cigarette. Malgré elle, ses pensées revenaient vers Geoffrey. Elle avait parfois la sensation troublante qu'il était de retour. Sans doute lui avait-il enfin pardonné, là où il était... et après toutes ces années, elle aurait voulu pouvoir lui pardonner ses crimes, elle aussi. Trahir son propre frère, calomnier Michael pour mieux le livrer à la fureur meurtrière des tueurs de l'IRA, c'était odieux, impardonnable. Et Maura n'arrivait toujours pas à absoudre sa propre mère du rôle qu'elle y avait joué : Sarah avait découvert un dossier monté par Geoffrey, qu'elle avait transmis à la police dans l'espoir naïf qu'une fois Maura sous les verrous, ses autres enfants renonceraient au crime. À la rigueur, Maura aurait pu comprendre la logique simpliste de sa mère – mais sûrement pas celle de Geoffrey.

La jalousie était une force de destruction massive et, sur bien des plans Carla lui rappelait Geoff. Elle avait ce côté retors, cette même tendance à la dissimulation. On ne savait jamais ce qu'elle mijotait dans sa cervelle d'oiseau. Elle était tellement superficielle ! Maura était sidérée d'avoir mis tant d'années à s'en rendre compte.

Cette bonne vieille Carla, si serviable et si accommodante, avec son sourire prêt à l'emploi... Elle ne s'était jamais sali les mains, elle ! Ce n'était que tout récemment que Maura s'était avisée de l'attitude bizarre et curieusement cachottière de sa nièce. Elle pouvait même faire preuve d'une certaine arrogance, la petite garce, pour peu qu'elle n'obtienne pas sur-le-champ ce qu'elle voulait. La réaction qu'elle avait eue, quand Maura avait refusé d'augmenter sa pension ! Deux briques par mois net d'impôts, pas de loyer ni de charges, et Carla se

plaignait de ne pas y arriver ! Elle avait eu le culot d'aller pleurnicher auprès de son père et de Benny. Mais c'était la première fois que quelqu'un lui refusait quoi que ce soit. Tout lui avait été servi sur un plateau – et un plateau d'argent, avec ça ! Au point que Maura commençait à se demander s'ils lui avaient vraiment rendu service en lui offrant cette vie de rêve. Elle habitait gratuitement une maison superbe qui appartenait à Maura, dépensait sans compter le fric des Ryan...

Elle s'efforça de penser à autre chose. Mais qu'est-ce qui lui arrivait ? Une pointe de rancœur, réveillée par l'attitude déplacée de Carla envers Tommy ? Si c'était le cas, elle aurait dû rougir d'elle-même ! Sa nièce avait toujours été l'un des piliers de son existence. Était-ce l'âge qui la rendait amère et suspicieuse ? Tommy était à elle corps et âme – Carla pouvait bien en pincer pour lui, en quoi la menaçait-elle ? C'était risible, tout au plus. Et plutôt triste.

Mais un petit démon intérieur lui rappela que les coups de fil de sa nièce, naguère si fréquents, avaient brusquement cessé. Quant à Joey, il ne lui adressait pratiquement plus la parole. Le fils de Carla avait toujours eu un côté chochotte. Il ne voyait que rarement son père et, jusqu'à présent, il semblait préférer la compagnie de sa mère à celle des copains de son âge. Il était bien comme Carla sur ce point : elle non plus n'avait jamais eu d'amis, seulement des connaissances. Une fois de plus, Maura s'étonna que ça lui ait échappé si longtemps. La même petite voix intérieure lui serinait : « Parce que tu ne voulais surtout pas creuser le sujet, Maura. On ne sait jamais sur quoi on peut tomber, dans les placards de la famille Ryan ! »

Décrochant son téléphone d'une main machinale, elle composa le numéro du portable de Carla dont la voix enjouée lui répondit presque aussitôt. Maura se repentait d'avoir douté d'elle.

– Salut, Maws ! J'étais sur la route, justement ! Je venais vous voir.

– Ah, formidable ! Et Joey ? Il est avec toi ?

– Non, fit la voix de Carla, à-demi couverte une salve de friture sur la ligne. Il est allé au East Ham Market. Tu sais comment il est... cette passion qu'il a pour le shopping !

Maura eut un sourire entendu, que sa nièce ne put voir au téléphone.

– Tommy est toujours chez toi ? poursuivit Carla, mine de rien.

Quelque chose dans sa question fit tiquer Maura. Cette fois, elle n'avait pas rêvé. Cette note désinvolte, ce ton péremptoire, frisant le manque de respect... Pur effet de son imagination ? Pas si sûr...

– Non, pourquoi ?

Sa propre réplique avait sonné plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu. Carla laissa passer plusieurs battements avant d'y répondre.

– Pour rien ! Relax, nom d'un chien... je me posais la question, c'est tout !

Et à nouveau, ce ton trop assuré, frisant l'arrogance. Comme si elle avait voulu narguer Maura ou la pousser dans ses retranchements... Mais pourquoi ?

– Eh bien, à tout de suite, chérie ! fit Maura – mieux valait raccrocher avant d'avoir dit quelque chose d'irréparable.

Elle posa son téléphone, le cœur lourd. Décidément... non, elle n'avait pas rêvé. Elle attendit vainement l'arrivée de Carla. Logique – pourquoi se serait-elle déplacée, maintenant qu'elle savait que Tommy n'était pas là ? Maura soupira. Comment se sortir d'un tel guêpier ?

Sauf qu'elle ne parvenait pas à s'en faire, ou pas vraiment. Elle avait l'impression de mettre peu à peu la clé sous la porte... Dès que le dossier Joliff serait bouclé, elle passerait la main à Garry une bonne fois pour toutes.

Elle se sentit plus légère. Sa décision était prise. Elle allait refiler le bébé aux garçons, et tant pis s'ils faisaient tout foirer. Elle avait déjà donné.

Elle espérait juste que le conflit avec Vic ne s'envenimerait pas davantage. Joliff était partout à la fois. Il semblait sillonner la capitale nuit et jour, sans que personne ne puisse le localiser. Les flics, pourtant censés être sur ses traces, ne semblaient pas le chercher très activement. Joliff échappait à toute surveillance comme par magie, ce qui supposait une organisation solide et de puissants appuis. Et comme ce n'était pas du sien qu'il bénéficiait... Qui pouvait bien l'épauler ? En principe, sur le sol national, le clan Ryan dominait tous les autres de la tête et des épaules. Qui pouvait bien lorgner leur position ? Il y avait eu plusieurs candidats par le passé, mais elle les avait tous mis sur la touche. Un dernier round, et elle enterrerait définitivement la hache de guerre.

Jamie Hicks avait débarqué dès l'ouverture dans un bureau de paris de Bethnal Green, où il avait déjà joué et perdu pas mal d'oseille. Il savait que Vic l'étranglerait avec ses propres tripes, s'il venait à apprendre qu'il était là... Mais son cheval favori était en course et il ne pouvait pas loucher ça. Le problème, c'était qu'il n'avait pas eu la patience d'attendre la course principale et n'avait pu s'empêcher de miser dans les précédentes, pour tuer le temps.

Ce qui lui avait coûté neuf briques en moins d'une heure.

Ce jour-là, Les Grimes, le responsable du bureau, arriva une heure après l'ouverture. Il eut la surprise de tomber nez à nez avec Jamie, qu'il salua amicalement. Il lui offrit même un café, avant de passer sans hâte dans son bureau d'où il appela Benny Ryan. Après quoi, il revint près de Jamie avec qui il se mit à bavarder avec entrain – histoire de le retenir jusqu'à l'arrivée de Benny.

En voyant Hicks claquer son fric pour jouer les grands seigneurs, Les Grimes eut de sérieux doutes sur sa santé mentale. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser un type activement recherché par les Ryan à venir parader dans une de leurs officines ?

Mais Les connaissait la réponse : Hicks était un joueur rédhibitoire, un junkie du jeu. Il aurait traversé pieds nus un tapis de braises pour aller miser ses vingt derniers pence sur un lévrier à trois pattes, si quelqu'un l'avait assuré que c'était un tuyau. Il était connu comme le loup blanc dans tous les bureaux de paris. C'était devenu une vraie légende urbaine. Il mentait comme il respirait, se vantait de gains mirifiques en oubliant de parler de ses pertes, encore plus monumentales. Grimes le vit sortir son larfeuille d'un geste impérial, histoire d'en faire profiter toute l'assistance, mais sa réserve de liquide fondait à vue d'œil. Quel intérêt de chercher à épater la clientèle du bureau ? Un assortiment de chômeurs à perpette, de retraités bricoleurs et de traîne-misère subventionnés qui jouaient chaque semaine les allocs de leurs gosses. Une vraie tranche de vie.

Pour ce genre d'officine, Les Grimes était le directeur idéal. Outre qu'il avait toujours eu la bosse des maths, il détestait jouer et exérait les rouleurs de mécaniques en général, ce qui expliquait la rapidité de son coup de fil à Benny Ryan. Tout Londres savait à présent que la tête de Jamie et de Vic était mise à prix. Grimes aurait volontiers balancé Jamie à titre gratuit, et sans état d'âme, encore ! Mais le généreux pourboire promis pour ce tuyau ne gâtait rien.

L'un dans l'autre, il n'avait pas perdu sa matinée.

Le portable de Jamie se mit à sonner et, à sa façon de refuser l'appel, Grimes subodora qu'il connaissait son correspondant... Le directeur rigola dans sa barbe. Joliff ne devait pas apprécier énormément ce genre de chose : rares étaient ceux qui se permettaient de rejeter ses appels, Grimes était prêt à parier quelques biftons là-dessus !

Il continua à papoter avec Jamie pour qu'il n'ait pas la mauvaise idée de s'esbigner avant l'heure H. Dix minutes plus tard, tels deux cow-boys débarquant au saloon, Benny Ryan et son acolyte basané

faisaient irruption dans l'officine.

Ce pauvre Jamie ! Son auditoire, jusque-là si complaisant, ignora froidement ses appels au secours, tandis qu'il se faisait sortir du bureau *manu militari*. On entendit un soupir de soulagement collectif et le silence revint, seulement troublé par les commentaires de la télé et le bourdonnement des habitués qui s'étaient remis à discuter chiens et chevaux en sourdine.

Musique céleste, aux oreilles de Les Grimes.

Vic Joliff était fumasse. En se garant devant chez Ken Smith, il se promit d'étriper Jamie Hicks à la première occasion. S'évaporer dans la nature, comme ça ! Ce mec était un pur tocard et Vic n'avait plus qu'une idée : lui faire regretter ses conneries.

Quand Kenny vit Joliff remonter son allée, son cœur sauta un battement. Il ne lui manquait plus que ça... Dieu merci, sa mère était sortie avec la petite. Il fila prendre un revolver qu'il planqua dans un tiroir de la cuisine. Il n'aurait aucun scrupule à descendre Vic, et tant pis si les Ryan n'appréciaient pas ! Ils préféraient sûrement l'avoir vivant, mais qu'ils aillent se faire voir. Il ne prendrait aucun risque, face à Joliff – sauf qu'avec Garry ou Benny Ryan, son pronostic vital aurait été tout aussi menacé...

Mais, merde – un problème à la fois !

En allant ouvrir sa porte, tout sourire, il eut cette sensation d'impuissance que Vic inspirait à la plupart des gens – y compris aux plus coriaces, au nombre desquels Kenny se comptait. Si Vic vous cherchait, il vous trouvait, c'était aussi simple que ça. Aucune prison, aucun mur, aucune porte blindée ne pouvait l'empêcher d'aller là où il avait décidé d'aller. Il entrerait en char d'assaut, si nécessaire, mais il entrerait, avec ou sans invitation !

– Alors, mon pote, comment va ?

Kenny discerna dans sa voix une note de jovialité un brin appuyée. Autrefois, Vic était un type bien... avant le meurtre de Sandra, s'entend, et la plongée paranoïaque qui s'était ensuivie pour lui. L'espace d'une seconde, Kenny eut un sursaut de sympathie pour ses malheurs.

– En quoi puis-je t'être utile, Vic ?

C'était une blague pour initiés dont ils avaient abondamment usé et abusé, du temps de leur jeunesse folle – quand ils étaient deux jeunes gangsters qui ne demandaient qu'à faire leurs preuves. Depuis, ils avaient fini par percer dans leur branche, l'un et l'autre...

– Déjà fâché avec Jack ? demanda Kenny.

Vic hochait la tête, tout en promenant son regard dans la cuisine.

– Ouais ! Il a toujours été du genre vicelard, ce vieux Jack. Dis donc, Ken... elle est rien chouette, ta baraque. Ça a dû te coûter bonbon !

– La peau des fesses, oui ! Mais que veux-tu... Lana en rêvait.

Vic eut un autre hochement de tête, compréhensif cette fois : avec la sienne, c'était pareil !

– Tu sais qu'elle me manque, cette brave Sandra. Elle avait beau être sacrément chiant, à ses heures... Putain, elle démarrait au quart de tour – mais moi aussi, et j'avais la main leste... Ah ! Elle avait le don de me remuer, là-dedans, fit-il en se claquant la poitrine. T'aurais jamais cru qu'un jour je perdrais le nord pour une gonnesse, hein, mon vieux Ken !

– Non. Et maintenant que tu m'en causes, je ne peux pas dire que j'en étais si fou que ça, moi... de ma légitime, je veux dire. Loin de là... En fait, tout le monde rêvait de lui tordre le cou. Le curé de la paroisse lui-même, il l'évitait pire que la peste !

Vic lâcha un éclat de rire. De son rire d'avant, détendu et bon enfant, qui rassura quelque peu Kenny. Lequel se tenait toujours prêt à sauter sur son flingue, mais seulement en cas d'urgence. Vic était un vieil ami. Ils se connaissaient et s'appréciaient depuis toujours.

– Te bile pas, ma couille ! s'esclaffa Vic comme s'il avait lu dans ses pensées. Pas de grabuge aujourd'hui. Promis.

– Bonne nouvelle ! Tu veux quelque chose, Vic ? Un thé, un café, un petit scotch ?

– Un thé, ça m'ira. Merci.

Pendant que son hôte ébouillantait la théière, Vic sortit un sac de poudre et entreprit de préparer quelques rails sur le plan de granit poli. Il s'en enfila deux dans le nez à l'aide d'une paille puis, la tête rejetée en arrière, il renifla bruyamment jusqu'à ce que la poudre ait atteint sa cible.

– Ah, ça va mieux !

– Tu devrais ralentir là-dessus, au moins quelque temps, Vic. Putain, rien de tel pour t'embrouiller les idées.

– À moi ? Tu plaisantes ! fit Vic en secouant sa grosse tête chauve. Non, ça me les éclaire, au contraire.

– Que tu crois... répondit Kenny, en déposant une chope de thé sur la table, devant lui. Mais c'est une illusion. Regarde ce petit con de la Baring's¹... Lui aussi, il se croyait infaillible, mais il s'est salement gouré. Ça n'était qu'un effet de la coke qui lui faisait des trous dans le cigare.

Vic ne l'écoutait plus. Son regard restait fixé sur les roses du jardin, de l'autre côté de la fenêtre.

– Tu sais, Ken... Moi, les roses, j'ai toujours kiffé ça. Une fois, à Parkhurst, je m'étais même inscrit au cours de dessin. La prof avait une tronche de chameau, un vrai thon... mais cette putain de paire de nibards, mon vieux ! Alors, je me suis dit que j'allais m'y pointer, à son cours, histoire de tenter ma chance... Et tu sais quoi ? Je lui ai fait une super-rose et elle a dit à toute la classe que j'avais du talent !

Vic reprit sa contemplation silencieuse. Kenny commençait à se demander s'il allait se décider à cracher le morceau, quand Vic attaqua :

– Je veux les voir tous morts. Tous les Ryan !

Kenny ferma les yeux. Son intuition ne l'avait pas trompé. Et, venant de Vic, il n'en attendait pas moins.

Jamie pétait de trouille. Une peur si tangible qu'il en avait l'arrière-goût dans la bouche. Devant lui se dressait Benny Ryan, hilare, tenant à la main un tube de colle Airfix et, dans l'autre, l'aiguillon électrique qui avait fait sa célébrité. Et il rigolait à gorge déployée, ce tordu.

– Alors, mon Jamie, ça va la petite famille ces temps-ci ? T'arrives encore à reconnaître tes gosses, quand tu les croises dans la rue ? On s'est démerdés pour qu'ils ne manquent de rien, note bien... enfin, j'ai laissé ce soin à ma tante. Tu te rappelles... ma tante Maura et mon oncle Garry. Les gens pour qui t'étais censé bosser, il y a encore une semaine, juste avant d'être pris de cette putain de pulsion suicidaire...

Il s'interrompit, tordu de rire.

– En fait, si je me rappelle, mon oncle avait été plutôt cool avec toi. Il t'avait dégoté une cellule sympa, avec bibine à volonté et même du blé pour tes paris. Pendant que t'étais au placard, il s'est bien occupé de Danny et de tes gosses, que t'avais abandonnés à leur triste sort – et il paraît même que t'as pu tirer ton coup, de temps en temps... Pas vrai, Abdul ?

Son acolyte hocha vigoureusement la tête, en priant pour que Maura et Garry ne tardent pas trop. Benny était en pleine crise et, dans cet état, il était plus que capable de descendre Jamie avant qu'on ait eu la moindre chance de le faire parler.

– Tu veux une bière et un sandwich, Benny ?

Le meilleur moyen de l'occuper en attendant l'arrivée des autres. En fait, pour Benny, le boulot n'était qu'une variante du pique-nique : une agréable façon de passer l'après-midi... et dans ce genre de situation, Abdul se posait des questions sur leur amitié. Jusqu'à présent, il n'avait jamais eu à subir la folie agressive de son ami, pas directement du moins. Ils avaient toujours été potes, Benny et lui, depuis le premier jour. Abdul l'avait tout de suite aimé et adopté comme un frère, et c'était réciproque.

– D'ac. Qu'est-ce que t'as là-dedans ? demanda Benny, alléché, en lorgnant vers les sacs Marks & Spencer.

– Tout ce que t'aimes !

Non sans inquiétude, Hicks les regarda sortir leurs provisions. Il n'était pas exclu que les sacs contiennent aussi quelques flacons d'acide ou de Lockheed... Mais non, c'était juste leur casse-croûte. Jamie souffla un grand coup en les voyant déballer leur pique-nique.

– Poulet-avocat, mon préféré ! s'exclama Benny, qui avait déjà déchiré l'emballage de son sandwich et l'attaquait à belles dents. Putain, ça fait du bien... Vas-y, Abdul, fais péter les bières – et que la fête commence ! Jamie... si le cœur t'en dit ? demanda-t-il en agitant son sandwich dans sa direction.

Le prisonnier déclina en secouant la tête.

– Alors là, t'as tort, ma couille ! Ça risque fort d'être ton dernier repas et t'aurais tort de cracher dessus ! La Cène, ça te dit rien ?

Il s'esclaffa, ravi de se trouver si spirituel, et Abdul joignit son rire au sien. Jamie, lui, restait de marbre. Elle n'avait rien de drôle, cette blague à la con.

Comme Benny et Abdul se gobergeaient en devisant gaiement, Jamie eut tout le temps d'examiner la cave où ils l'avaient emmené. Ils devaient être quelque part dans le North End – dans un immeuble inhabité, à voir l'état de délabrement des lieux. Il pourrait hurler à tue-tête, et ça semblait bien parti pour lui arriver, sans alerter âme qui vive. Ses chances d'évasion étaient quasi nulles et il était condamné à s'entendre avec eux – s'ils lui en laissaient la queue d'une possibilité. Avec Benny, sûrement pas. Non, mais avec l'un des autres peut-être... Il avait toujours eu un bon contact avec Garry. Pour lui, ce serait le meilleur interlocuteur possible. Et Jamie était prêt à tout lui dire pour éviter la mort.

Son cœur battait douloureusement, dopé par l'adrénaline. L'excès d'excitation ne lui valait rien. Il ne le criait pas sur tous les toits, mais

il souffrait depuis toujours d'un léger souffle au cœur. La pulsation de son sang lui faisait vibrer les oreilles et il attendait qu'ils veuillent bien terminer leurs agapes pour entrer dans le vif du sujet, lorsque la porte de la cave s'ouvrit. Lee descendit l'escalier de l'entrée.

– C'est quoi, ça ? Le pique-nique de Winnie l'Ourson ? leur lança-t-il avec un grand sourire.

Benny, au comble de l'excitation, partit d'un éclat de rire hululant.

– Y a qu'à dire ça, ouais ! Tu veux un sandwich ?

– OK, file-m'en un. J'ai sauté mon déjeuner, comme d'habitude. Sheila me fait une vie d'enfer ces jours-ci. Elle n'arrête de râler que pour se plaindre ! Et en ce moment, figurez-vous que son sujet favori, c'est ses kilos en trop. Pas question de lui dire « Ben quoi, c'est pas normal de prendre un peu de poids, quand on est en cloque ? » Même la vérité, elle est pas d'humeur à l'entendre !

Abdul et Benny l'écoutaient en riant sous cape. Lee était raide dingue de sa femme et s'il récriminait contre elle, c'était juste pour la forme.

– Et à part ça, Lee... comment elle va ? Bien ?

La question de Jamie fit l'effet d'une détonation dans le silence soudain. Lee mit le cap sur le prisonnier assis à même le sol, et lui envoya un grand coup de pied, de toutes ses forces et en pleine figure. Jamie sentit sa tête exploser de douleur.

– Tu te fous de ma gueule, ou quoi ? Tu crois qu'on est là pour rigoler avec toi ?

Jamie s'était écroulé à terre et ne bougeait plus. Son pilote automatique lui dictait d'éviter tout ce qui aurait pu les provoquer davantage.

La situation était gravissime. Il était un homme mort, ça ne faisait pas un pli.

S'ils l'avaient emmené là, ça n'était pas juste pour discuter le coup. La seule chose qu'il pouvait espérer négocier, c'était la promesse d'une mort rapide. Moyennant quoi, il était prêt à leur déballer tout ce qu'il savait. La profondeur abyssale du pétrin où il s'était fourré l'amena au bord des larmes. Il se mit à sangloter, mais les trois compères continuèrent à mastiquer en bavardant comme si de rien n'était.

Jamie tendit l'oreille et tenta de deviner ce qui l'attendait. Maura pouvait encore venir, il priait pour qu'elle arrive à temps... Maura, c'était la voix de la raison et Dieu sait qu'ils en avaient besoin, cette bande de givrés !

Benny se leva sans crier gare. Époussetant les miettes de son sandwich, il attrapa son aiguillon électrique et mit le cap sur Jamie.

– Vas-y, désape-toi !

– Quoi ! Pourquoi ?

Jamie tentait désespérément de gagner du temps. Benny pointa l'aiguillon sur lui et lui envoya une décharge électrique dans les jambes. Il éclata de rire en voyant son corps tétanisé décoller du sol.

– Désape-le, Abdul.

Abdul s'exécuta. Il dépouilla Jamie de ses vêtements avant de l'asperger d'eau glacée, au tuyau. La douche froide ramena le prisonnier à la réalité.

Sa tête et ses jambes lui faisaient un mal de chien. L'aiguillon électrique lui avait brûlé la peau à travers la toile de son jean. Lee s'était approché. De ses deux mains ligotées, Jamie s'efforçait de protéger ses bijoux de famille.

– Plaque-le au sol... Vas-y, tiens-le bien !

Benny avait sorti son tube de colle.

– Non, Benny, pas ça ! Pas ça...

– Ta gueule, sale taffiole.

– De grâce, Benny ! Je t'en supplie... geignit Jamie.

– Boucle-la ! T'aurais dû y penser, avant de te choisir ce gros con de Vic comme nouveau meilleur pote. Sans blague, ça t'est pas venu à l'esprit, qu'on risquait de le prendre mal ? Genre « Putain, Jamie, t'as oublié tout ce qu'on a fait pour toi... ? » Sers-toi de ta tête, merde ! Tu t'es foutu toi-même dans le trou – alors ta gueule, encaisse comme un mec ! Vous pouvez lui tenir la tête, vous deux ?

Ce qu'ils firent.

Jamie poussait des cris stridents tandis qu'il lui collait les yeux – mais Abdul et Lee restèrent sourds à ses protestations. Ils savaient d'expérience qu'il gueulerait encore plus fort avant la fin de la session... Rien de tel que de se retrouver dans le noir pour péter de trouille. Le pire, c'était de ne pas savoir ce qui allait vous arriver, ni quand. Benny connaissait la musique : il surgissait sans bruit près de sa victime et lui envoyait une décharge électrique, sans crier gare – ce qui décuplait la douleur et le choc psychologique.

Jamie avait l'impression d'être déjà mort. Il ne sentait plus ses bras. Une douleur lancinante lui oppressait la poitrine comme un bloc de

glace.

Il revit soudain Danielle et ses gamins, et le souvenir de tout ce qu'il leur avait fait endurer lui brisa le cœur. Il revit sa vieille mère qui avait si souvent tenté de le ramener dans le droit chemin depuis son enfance – et son père, bourré les trois quarts du temps, qui le menaçait tous les soirs de sa grosse ceinture de cuir. Et sa sœur, avec sa cohorte de petits amis qui semblaient n'avoir qu'un but dans la vie : la mettre en cloque, avant de se tailler... Le beau visage de sa sœur et sa splendide chevelure, avant qu'elle ne sèche définitivement l'école pour découvrir que, dès lors qu'on acceptait de coucher, les prétendants se pressaient au portillon... un certain temps du moins... puis la nuit se fit dans son esprit.

– Hé, il est tombé dans les pommes, cette chochette ! ricana Benny, souriant d'une oreille à l'autre.

Il tentait de donner le change, mais c'était plutôt contrariant. Les réjouissances commençaient à peine... Et le but du jeu était tout de même de lui faire cracher où était Joliff, ses intentions, tout le tremblement. Ils s'offrirent une pause bière, avant d'asperger à nouveau le prisonnier. Mais Jamie ne réagissait plus à l'eau glacée. Lee et Abdul commençaient à s'en faire.

– Est-ce qu'il respire encore ? murmura Lee, effrayé.

Abdul lui prit le pouls et fit signe que non, en se mordillant la lèvre.

– Quoi ? s'indigna Benny, aussi outré que si Jamie n'avait clamsé que pour le narguer. Il est vraiment mort, ce branleur ? Il a réussi à me claquer entre les doigts ?

– C'est Maura qui va être contente, fit Lee, résumant toutes leurs craintes.

Benny baissa la tête comme un écolier pris en faute.

– Il a dû claquer de trouille, conclut Abdul.

Ils partirent tous trois d'un énorme éclat de rire.

– Elle va en baver de rage, hein ?

Et re-poilade...

C'est dans cet état euphorique que Maura les trouva dix minutes plus tard : écroulés de rire et rivalisant de blagues idiotes autour du cadavre étendu à leurs pieds, comme s'il s'agissait pour eux d'un détail totalement insignifiant. Et de toute évidence, c'était le cas.

Après quelques rails de plus, Vic avait entrepris d'expliquer à Ken Smith pourquoi Maura devait être supprimée avec toute sa bande.

– Les Ryan n'ont rien à voir dans la mort de Sandra, Vic – combien de fois faudra-t-il te le répéter ! Alors que toi, tu as bel et bien fait sauter sa voiture, de tes propres mains ou par associé interposé. Sauf que tu refuses de me dire qui c'était. Et t'espères qu'elle va s'asseoir là-dessus ? Je sais de source sûre qu'elle est hors du coup, aussi bien pour Lana que pour la tienne. Les deux meurtres n'étaient qu'un coup de bluff pour mieux semer la merde. Monté par celui ou ceux qui étaient derrière toi... Si seulement tu te décidais à cracher le morceau !

Vic le regarda dans le blanc de l'œil.

– Hé, ma couille... tu devines pas ? Vraiment, personne n'a le moindre doute ? Ça fait des lustres que je ronge mon frein en me demandant combien de temps il leur faudra pour piger le truc, à ces tocards.

– Qui c'était ? Dis-le-moi, Vic !

La note d'exaspération qui avait percé dans la question de Kenny n'avait pas échappé à Joliff. Il hésita un instant à tout lui balancer. Après tout, Kenny était dans le camp des victimes, lui aussi. Il avait le droit de savoir... Mais une fois l'information lâchée, Vic n'aurait plus le choix : il devrait attaquer sur tous les fronts à la fois. Or, pour ça, il avait besoin de renforts. Et de temps, pour régler une multitude de détails qui restaient en suspens. Même s'il avait largement de quoi payer tout le monde, il lui fallait l'aval de Kenny. Sans lui, il aurait du mal à recruter.

– Allez, Smithy, je suis loin d'être aussi con que j'en ai l'air ! Pour l'instant, ça m'arrange de faire croire à tout le monde que je ne pense qu'à venger la mort de Sandra... Ce qui est bien mon objectif, note ! Mais une fois que j'aurai commencé à l'ouvrir, les risques seront multipliés par deux. Non, tu vois... J'ai décidé de tous les supprimer, et pour ce faire, il me faut un vrai gang. Voilà pourquoi j'ai besoin de ton aide, Kenny. Toi, tu connais tout le monde, et réciproquement.

Ken Smith secoua lentement la tête.

– Là, t'attiges un peu, Vic ! Putain, je suis un intermédiaire, pas une agence d'intérim ! Recrute-les toi-même, tes mecs. Moi, j'ai une obligation de réserve et de neutralité.

– Sauf en ce qui concerne une de tes charmantes clientes, pas vrai ? fit Vic en clignant de l'œil. En ce cas, tu voudras bien lui transmettre ce message de ma part... J'aimerais lui filer rencart. Un petit entretien en tête à tête, juste elle et moi. Histoire de remettre les pendules à l'heure.

Kenny regarda Vic. Il était en piètre état. Un tic nerveux lui crispait la joue toutes les quelques secondes. Il avait tellement la tremblote que sa tasse et sa soucoupe s'entrechoquaient chaque fois qu'il les portait à ses lèvres, et il ne semblait pas s'en rendre compte. Kenny soupesa les possibilités. S'il présentait la requête de Vic à Maura, elle accepterait sans doute de le rencontrer. Mais c'était loin d'être sans risques pour lui. Vu son état nerveux, Vic était capable de n'importe quelle connerie, ou presque. Kenny était courageux mais pas complètement fou...

– Je le sens pas, Vic. Pas question pour moi de prendre un tel risque.

Vic soupira.

– Ouai, tu dois avoir raison, Ken. J'ai dû avoir un trou d'air pendant une minute. Bon, je vais te dire... Si tu refuses de lui communiquer ma proposition, est-ce que t'accepterais au moins de lui transmettre une menace ?

Cela ne fit que conforter Kenny dans ses soupçons : Vic changeait d'avis plus vite que de chaussettes – putain, une vraie girouette ! Pas la queue d'une chance qu'ils parviennent à s'entendre, Maura et lui, tête-à-tête ou pas...

– Dis-lui qu'il me reste deux ou trois comptes à régler, mais qu'elle est sur ma liste et qu'elle aura bientôt de mes nouvelles. Tu lui diras, hein – d'accord ?

Kenny opina, quoiqu'à contrecœur. Tant pis pour sa neutralité... Il allait parler à Maura, oui. Les Ryan étaient de bons clients et elle tenait la famille à bout de bras. Il y allait donc de son propre intérêt.

– Merci, mon Kenny. Pour toi, ça n'a rien d'une corvée, hein, ma couille ? D'aller lui parler, je veux dire...

Vic prétendait percer à jour ses dehors de neutralité professionnelle et Kenny n'aurait su dire ce qui le hérissait le plus : de transmettre les messages de ce cinglé ou de supporter ses insinuations grivoises. Mais de fait, Vic avait vu juste sur un point : Kenny s'en faisait bel et bien pour Maura Ryan.

Et peut-être un poil plus que de raison.

1. Nick Leeson, trader célèbre pour avoir entraîné la Baring's Bank à la faillite, en 1995. L'établissement, qui était la plus ancienne banque d'Angleterre, fut racheté par ING pour une livre symbolique.

Chapitre 12

Maura était exaspérée. Ils restaient plantés là tous les trois, comme trois garnements pris la main dans le sac, pendant qu'elle leur disait leur fait... Et elle n'avait pas mâché ses mots. En découvrant le corps au fond de cette cave, elle avait été prise d'une sensation de *déjà vu* si pénible qu'elle avait failli tourner de l'œil. Un remake bien sordide de la triste histoire de Samy Goldbaum ou de Jonny, l'ex-ami de Michael. Tout ça lui rappelait des souvenirs nauséux qu'elle aurait préféré oublier à jamais.

– On ne peut vraiment pas compter sur vous ! Je vous laisse seuls dix minutes, et vous vous débrouillez pour buter quelqu'un !

Silence de mort.

– C'était un accident, Maura, protesta Benny, penaud. On ne voulait pas le tuer.

– Sûr, que vous ne vouliez pas ! Putain, à vous trois, vous seriez infoutus d'organiser des vêpres dans un monastère !

Leur embarras collectif ne faisait qu'attiser sa colère.

– Quoi, Benny Ryan... tu lui as mis de la colle dans les yeux ? Il me semblait t'avoir expressément interdit de le faire ?

Il garda le silence.

– Je t'ai posé une question !

Benny lui lança un regard confus et Maura prit conscience qu'elle avait réellement affaire à un détraqué. Elle avait à peu près réussi à le contrôler jusqu'à présent, mais pour combien de temps ? Avant de chercher refuge dans le Prozac, Roy s'était maintes fois posé la même question.

Benny répondit, mais d'un ton un peu trop assuré à son goût :

– Merde, Maura... puisqu'on te dit qu'on n'a pas fait exprès ! C'était un accident, point final.

Elle les dévisagea tour à tour – trois galopins convoqués dans le bureau du dirlo pour avoir pissé dans les douches. Mais nom d'un chien, ils avaient la mort d'un homme sur la conscience... La mort d'un homme, bon Dieu de merde !

Aucun des trois n'avait l'air de s'en rendre compte.

Elle avait beau savoir que ça faisait partie des risques du métier, elle sentait qu'un palier venait d'être franchi. Une mort inutile, c'était toujours une mauvaise nouvelle. C'était même ce qui pouvait leur arriver de pire. Le problème, avec son neveu, c'était qu'il donnait dans l'excès de zèle. Ça lui crevait les yeux depuis des années. Tout petit, Benny avait manifesté des symptômes alarmants. Il avait été étouffé par sa mère et sa grand-mère, alors qu'il ne rêvait que de tester sa virilité. Dès sa plus tendre enfance, il n'aspirait déjà qu'à se prouver qu'il était un mec. Si seulement il avait pu comprendre ce qu'il fallait vraiment pour devenir un homme digne de ce nom, elle aurait pu partir tranquille, en lui laissant le flambeau. Mais à le voir, lui et sa fine équipe, elle en doutait sérieusement.

Benny et Lee affichaient un petit sourire suffisant qui acheva de la mettre hors d'elle.

– Ça n'a rien de drôle !

Abdul et Lee échangèrent un regard avant d'être pris d'un grand fou rire, imités par Benny une seconde plus tard. Maura se demanda si elle n'avait pas pris un psychotrope à son insu. Comme tant de fois par le passé, elle avait l'impression d'avoir fait intrusion dans le cauchemar de quelqu'un d'autre.

Jamie Hicks gisait à leurs pieds, le corps et les membres tordus selon des angles improbables et les yeux pleins de colle. Son visage, crispé en un affreux rictus de douleur, ne reflétait que trop bien les sévices qu'il avait subis – et pour une raison obscure, ses mains restaient tétanisées sur ses roustons.

C'était navrant. Navrant et absurde. Et elle rougissait d'y avoir pris part, ne fût-ce qu'indirectement. Du temps de Michael, elle ne s'était jamais sentie aussi coupable, mais à présent, c'était son tour de porter le chapeau. Jamie n'était qu'un minus prêt à se vendre au plus offrant, un joueur – un maillon faible, par définition. Mais aucun être humain, aussi méprisable fût-il, ne méritait une telle fin. Le plus dur serait d'annoncer ça à sa veuve, tout en s'assurant qu'elle ne manquerait de rien à l'avenir. Quoi qu'on puisse reprocher à Jamie, il comptait dans le cœur de Danielle et c'était le père de ses enfants. Pour elle du moins, il représentait quelque chose...

Maura ramena son attention vers les trois lascars, qui rigolaient soudain beaucoup moins. À l'évidence, ils trouvaient qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat et qu'elle « sur-réagissait » (expression récemment découverte par Benny) un brin, à son habitude...

Elle s'efforça de retrouver son sang-froid. Elle eut un soupir de

lassitude et de colère désamorcée, mais à quoi bon tempêter contre eux ? De toute façon, ils s'en battaient l'œil... Tant pis pour la victime, Jamie Hicks appartenait déjà au passé. L'essentiel était ce qu'il leur avait dit sur Vic. Ses révélations pouvaient être d'une importance vitale pour le clan Ryan et son avenir. C'était le but même de toute l'opération.

– Et on peut savoir ce qu'il vous a dit avant de flancher ? fit-elle, de guerre lasse.

Elle n'obtint qu'un silence embarrassé. Ils avaient tous trois l'air de vouloir être n'importe où sur terre, sauf dans ce trou à rats. En quoi elle ne leur donnait pas complètement tort... Elle aussi, elle aurait préféré ne pas être là, face au corps inerte de Jamie Hicks, à se demander comment elle allait annoncer sa mort à Danny sans provoquer de drame ou de fausse-couche...

– Allons-y, on n'a pas toute la nuit. Je vous écoute !

Benny secoua la tête.

– Ben... rien, Maura.

– Rien !

Elle avait de nouveau hurlé. Elle s'efforça de retrouver un ton normal.

– Putain ! Qu'est-ce que ça veut dire, rien ?

Benny haussa les épaules avec un soupçon d'impatience.

– Ben, merde... ce que j'ai dit : rien. Que dalle !

Il avait retrouvé toute son insolence.

Lee la regarda bien en face.

– Il a clamsé pratiquement toute suite, Maws. Merde, on l'a à peine touché, pas vrai les gars ?

Derechef, Maura les regarda l'un après l'autre, comme si elle les voyait pour la première fois. Elle n'en croyait pas ses oreilles.

– Vous voulez dire que Jamie est mort sans parler ?

Abdul eut un hochement de tête tout professionnel.

– En fait, on peut même dire qu'il est mort de trouille, fit-il d'un air expert.

Et pour une obscure raison, sa désinvolture eut le don d'exaspérer Maura.

– Mais putain, t'es qui, toi, Abdul ? Tu te prends pour le docteur

Bronowski¹, peut-être ? Le premier connard venu peut voir de quoi il est mort ! Même des triples crétins comme vous, vous auriez dû vous en rendre compte, de ce qui risquait de provoquer son décès !

– Tu veux quoi, Maws ? Une autopsie ? Ben voilà, il est mort. Putain d'affaire ! Ça vaut carrément mieux pour lui, c'était jamais qu'un petit con.

L'arrogance de Benny acheva d'attiser sa rage et, en voyant se durcir les traits de Maura, son neveu se rappela à qui il avait affaire.

– Eh bien, M. Couilles en Plomb, c'était un petit con peut-être, et même un grand – mais en tout cas, maintenant, c'est un con mort. Et nous, on est les rois des cons, parce qu'il a emporté dans sa tombe tout ce qu'il savait sur Joliff. Qu'est-ce qu'on fout, là ? On fait tourner les tables ? T'as le numéro d'une bonne voyante, j'espère ?

L'arrivée de son oncle le dispensa de répondre. D'un regard circulaire, Garry prit la mesure du problème.

– Oh ! Putain de merde...

Il en resta un instant sans voix, en haut des marches, les yeux fixés sur le corps sans vie de Jamie Hicks, leur seule piste vers Vic Joliff. Il irradiait la colère par tous les pores de sa peau – jusqu'à ses cheveux qui se hérissaient sur son crâne, l'air furax. Enfin ! se dit Maura. Quelqu'un allait payer pour cet absurde cafouillage...

Elle eut un rire grinçant.

– Attends, Garry, t'as rien entendu ! Hicks est mort sans avoir pu leur dire quoi que ce soit. Il est littéralement mort de peur entre les mains de ton neveu Benny, ici présent, le roi du Tube de Colle !

Garry garda le silence pendant ce qui leur parut une éternité.

– Tu plaisantes, j'espère ?

Lee et Maura, qui avaient une certaine expérience des colères de Garry, sentaient approcher son point d'ébullition. Ils s'éloignèrent vivement en le voyant dégringoler les marches et se jeter sur Benny, qu'il prit à la gorge, en envoyant valdinguer Abdul qui se trouvait sur sa trajectoire. Pour une fois, ça ne lui ferait pas de mal, à Benny, de se retrouver du mauvais côté du manche. Qu'il puisse constater *de visu* qu'il n'était pas le seul cinglé à se balader en liberté, tout en prétendant être on ne peut plus normal !

– Espèce de sale branleur ! Putain, regarde ce que tu as fait, crachait-il entre ses dents, presque sans élever la voix, le regard flamboyant. Putain, t'en feras jamais qu'à ta tête, hein, petit caïd de mes deux ! C'était notre seul espoir de remonter jusqu'à Joliff et toi, tu le

supprimes sans même penser aux conséquences. Petite ordure !

Comme Garry commençait à dérouiller sérieusement Benny, Maura préféra quitter la cave. Elle en avait par-dessus la tête. Tony Dooley vint lui tenir la portière de sa Mercedes et elle s'y installa pour allumer une cigarette.

Elle avait beau jubiler intérieurement, elle n'avait aucune envie d'assister à la correction. La vache, ça n'était pas trop tôt ! Benny en avait grand besoin et son oncle était l'homme de la situation. Tout le monde avait peur de Garry. Maura soupçonnait qu'à quatre-vingts ans révolus, il ferait toujours trembler son monde. Pour l'instant, il n'en avait qu'à peine soixante, mais il dégageait toujours cet aplomb, cette puissance féline qui frappait l'interlocuteur et le mettait dans ses petits souliers, même quand il parlait avec urbanité. Au contraire, plus Garry était aimable, plus c'était inquiétant.

Elle avait mieux à faire que de surveiller les conneries de ses frères et cette nouvelle catastrophe ne pouvait que renforcer sa décision. S'échapper de ce merdier pendant qu'il en était encore temps ! Elle aurait pu fuir Londres. Pour Liverpool, par exemple... Il lui suffisait de déménager là-bas avec Tommy. Tout à coup, l'idée lui parut excellente. On pouvait trouver qu'en tant que caïd londonien, Tommy manquait un peu d'envergure – même si elle ne le lui aurait jamais dit en face, bien sûr... Mais justement, elle en avait jusque-là du milieu, de sa hiérarchie et de ses soi-disant pointures !

– Tout va comme vous voulez, Maura ?

– Alors là, Tony, ça baigne, carrément ! Rien de tel qu'un macchabée mort de trouille pour vous remonter le moral !

Elle était d'humeur massacrate. Tony préféra la laisser en tête-à-tête avec ses sombres pensées. Inutile de la braquer en la ramenant au mauvais moment – voilà une chose que Tony savait d'expérience.

Maura finit par aller se réfugier chez sa mère, qui l'avait appelée en l'implorant de passer la voir. Dans l'intimité de sa maison d'enfance, elle savoura ces instants de paix relative devant une bonne tasse de thé accompagnée d'un morceau de gâteau maison, et s'émerveilla de la verneur qu'avait gardée Sarah. Le bouquet des odeurs familières flottait toujours dans la maison – il n'y manquait que les relents qui prédominaient dans son enfance, ces arrière-notes de sueur et de crasse que dégageaient les garçons. Mais l'odeur du four, des tapis et de l'eau de Cologne à la lavande de sa mère étaient toujours là, fidèles au poste.

– Dis-moi, m'man... qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda Maura d'une voix un rien tendue.

Elles avaient essayé de jeter quelques ponts, tant bien que mal. Mais c'était si délicat, si hasardeux... Tant d'eau avait coulé entre elles !

– C'est Carla, ma chérie. Je ne sais plus à quel saint me vouer, avec elle.

Maura eut un mouvement de surprise. Carla ? La charmante Carla, le trésor vivant de sa grand-mère ? Maura avait eu vent de certaines tensions entre elles, effectivement, mais elle se garda bien d'en parler la première.

– Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, mine de rien.

– Elle ne va pas très bien en ce moment, et son fils... Joey... Tu ne crois pas qu'il est un peu, tu vois ce que je veux dire...

L'embarras de sa mère prêtait à sourire.

– Un peu fofolle, c'est ça ?

Sarah hocha la tête.

– Hé oui, maman. Je crois que tes soupçons sont fondés... vu sa dégaine, c'est même le contraire qui m'étonnerait !

– Mon Dieu, quel malheur !

Le sourire de Maura s'épanouit. Elle savourait le désarroi de sa mère.

– Mais il n'est tout de même pas le premier dans la famille, hein ?

Les yeux de la vieille dame s'étaient étrécis, comme si elle y avait vu une insulte personnelle, une tache indélébile sur ses enfants et leurs rejetons. Maura eut tout à coup pitié d'elle. Sa mère était d'une autre époque. Purée, d'un autre espace-temps, carrément !

– Écoute, m'man... Ça n'étonne plus personne de nos jours, et tant mieux ! Ce que les gens font entre adultes et dans l'intimité ne regarde qu'eux. Et tant que Joey est heureux, quelle importance ? Il ne fait de mal à personne, si ?

Sarah se cabrait d'indignation, à présent.

– Comment, il ne fait de mal à personne ! Mais c'est un péché, Maura ! Contre la nature et contre Dieu lui-même !

– Bof ! Tout est péché, si on va par là. Rappelle-toi comme la Bible condamne les médiums, voyants et diseurs de bonne aventure... Tu t'en souviens ? Ça ne t'a jamais empêchée d'aller faire tourner les tables à l'Église spiritualiste avec Pat Johnston, il me semble ! T'essaies toujours d'entrer en contact avec Michael, papa et tous les autres – y compris l'oncle Cobbly, si je ne m'abuse... Joey est comme

il est et on n'y peut rien. Ni toi, ni personne. La Bible a plus de deux mille ans, m'man. Depuis, le monde a bien changé et nous aussi. Nous changeons avec lui.

– Eh bien, pas moi, en tout cas !

Elle avait répliqué vertement, avec cette morgue si particulière aux Ryan qui sous-entendait qu'ils se distinguaient de tous les autres et n'avaient pas à s'aligner sur le sens commun.

– Comme tu veux, m'man, soupira Maura. Mais pour Joey, je ne peux vraiment pas mieux te dire : la seule chose qu'on puisse faire, c'est lui souhaiter bonne chance, en espérant qu'il sera heureux tel quel. C'est l'essentiel, dans la vie...

Sarah avait senti les derniers mots de sa fille se charger d'une profonde tristesse. D'instinct, elle la prit dans ses bras et la serra sur son cœur, semant l'anarchie dans la coiffure de Maura, dont le brushing se trouva aplati contre la poitrine maternelle. Mais elle n'y trouvait rien à redire, au contraire. Au bord des larmes mais enfin rassérénée, elle serra à son tour la vieille femme dans ses bras.

Puis Sarah la repoussa d'un geste cocasse.

– Oui, tu dois avoir raison, Maura... Je ne suis qu'un vieux dinosaure qui voudrait empêcher les années de passer. J'aimerais tant que vous redeveniez tous des enfants, comme du temps où cette maison était le centre du monde pour vous et où je contrôlais tout l'univers depuis ma cuisine... Quand je vous emmenais à la messe dans vos habits de dimanche et que je pouvais marcher la tête haute en disant : « Regardez mes enfants, mais regardez-les ! N'est-ce pas qu'ils sont beaux ? »

– Ça ne date pas d'hier, maman.

– Je sais, chérie. Je sais... Qu'est-ce qui nous est arrivé, hein ? Chaque soir, au fond de mon lit, je me pose cette question. Je dis mon chapelet dans le noir en pensant à vous tous. À toi et à Michael, surtout. Mon premier-né et ma petite dernière, vous deux que j'ai désirés plus que tous les autres réunis. Ça doit être ma punition... Car Dieu sait que je vous ai tous aimés. Mais Michael et toi, je vous adorais, littéralement.

Maural la crut.

– Tu vois, m'man, je suis toujours là ! Et je n' imagine pas une seconde que Michael puisse être bien loin de toi. Lui aussi, il t'aimait plus que tout au monde. Il aurait baisé la terre où ton pied s'était posé...

Sarah eut un petit sourire suffisant et flatté, puis une immense tristesse lui voila le regard.

– Je sais ! répliqua-t-elle, un ton au-dessus. Je sens constamment sa présence à mes côtés. C'est lui qui exige que nous fassions la paix, toi et moi. Que nous redevenions amies et alliées, comme par le passé. Et moi aussi, j'y tiens. Tu m'as tellement manqué, Maura... Tu ne peux pas savoir à quel point. En fait, même en te maudissant, je n'ai jamais cessé de t'aimer. Ma fille unique...

Maura ne put réprimer en elle la petite voix acerbe qui s'interrogeait sur ce que ce revirement devait aux récents démêlés de Sarah avec Carla. Maintenant que Janine n'était plus là et que Sheila avait pris ses distances, sa mère n'était-elle pas tout simplement en quête d'une autre bonne âme à manipuler... ? C'était sa spécialité : avec les meilleures intentions du monde, Sarah voulait toujours tout diriger.

Maura n'en ressentit pas moins une étincelle d'affection en voyant sa mère s'activer pour lui refaire du thé dans sa magnifique cuisine flambant neuve. Elle avait perdu trop d'enfants. Maura devait faire l'effort de se rappeler l'épreuve que ces multiples deuils avaient dû être pour elle, d'autant que ses fils étaient tous morts de mort violente, tous victimes de ce fichu boulot qu'ils s'étaient choisi. Une carrière dans laquelle Maura elle-même avait particulièrement brillé. La « reine des caïds », celle qui régnait sur « l'Empire du milieu », l'« Ange du crime », comme l'avaient récemment surnommée certains tabloïds – jusqu'à ce que les avocats de Maura leur clouent le bec à grands frais.

Cette petite vieille chenuée avait enterré plus de la moitié de ses neuf enfants. L'horreur, pour une mère... Et elle finirait ses jours dans cette maison qui résonnait encore de leurs cris et de leurs jeux. Maura sentit à nouveau naître en elle une envie de pleurer. Comme l'image de son embryon mort au fond de la cuvette orange lui revenait, elle dut fermer les yeux pour tenter de la chasser, mais peine perdue. C'était toujours là, en arrière-plan. Ça ne la quittait jamais. Jamais, pas une seconde. Qu'est-ce que ça avait dû être pour sa mère, d'enterrer tous ces fils qu'elle avait nourris de son lait et pour lesquels elle avait bataillé pied à pied, jour après jour, en tâchant de leur garder un toit au-dessus de la tête et de les tenir au chaud, le ventre plein. Elle les avait bichonnés, emmenés à l'école, baptisés. Elle leur avait fait faire leur communion – tout ce qu'il fallait, comme il fallait. Et puis, son travail achevé, quand l'heure aurait été venue pour elle de souffler un peu en profitant de ses vieux jours, cinq d'entre eux s'étaient fait assassiner dans des circonstances particulièrement atroces. Massacrés

froidement, comme des chiens galeux, par des assassins sans scrupules pour qui donner la mort n'était qu'un travail comme un autre.

Sa propre nostalgie lui tira un petit sourire acerbe. Ma parole, tu ramollis, ma vieille ! Tu deviens carrément fleur bleue...

Mais était-ce un mal ?

– Donne-moi plutôt une autre tranche de ce bon gâteau, m'man. T'es toujours la reine du quatre-quarts, tu sais !

C'était une vieille plaisanterie, ce compliment. Une blague familiale qu'ils lui avaient serinée pendant toute leur enfance. Sarah, émue, n'eut que le temps de se tourner vers son grand évier en porcelaine blanche pour cacher ses larmes. Ces quelques mots ressurgis de leur passé commun lui étaient allés droit au cœur : sa fille lui était bel et bien revenue.

Une heure plus tard, Maura quitta la maison de Notting Hill d'un pas plus léger. La Mercedes l'attendait au bout du trottoir mais Tony restait invisible. Elle appela son portable, sans succès. Elle sentit un frisson lui hérissier l'échine. Tony était la fiabilité même, il n'aurait jamais abandonné son poste. Remarquant que le coffre restait entrebâillé, elle approcha en tremblant et le souleva. Tony s'y trouvait.

Mort, irrémédiablement.

Elle referma délicatement le coffre en s'efforçant de faire le tri dans ses pensées. La star qui habitait la maison voisine revenait de son jogging du soir. Il passa en la saluant d'un signe de la main, son garde du corps sur les talons. Maura lui retourna machinalement son salut, puis appela Garry pour lui expliquer la situation, avant de se replier chez Sarah. Pas question pour elle de traverser la capitale avec un cadavre dans le coffre !

Balayés, tous ses projets de retraite ! Désormais, elle n'avait plus qu'une idée. Se venger.

Jack Stern était lessivé mais content. La journée avait été fructueuse et il était au lit avec Leonie, sa petite amie du moment. Il n'avait donc pas à se plaindre : il était verni. Verni et maintenant plein aux as.

Il était si content de lui qu'il décida de se détendre un peu, en laissant cette brave petite Leonie exercer ses talents. Elle avait une spécialité qui avait fait sa renommée et ça expliquait pourquoi il était si bien avec elle : avant même de la connaître, il avait entendu louer

sa virtuosité (« un véritable Hoover, en mieux... ») par un copain et s'était spontanément porté candidat. Mais ça, évidemment, Leonie l'ignorait. Elle était persuadée que son charme et son esprit avaient suffi à lui attirer l'attention de Jack et il n'avait pas jugé bon de la détromper : ses charmes, d'accord... mais son esprit, il tenait dans un dé à coudre !

À seulement vingt-deux ans, Leonie avait une poitrine sensationnelle, digne d'une porno-star – et garantie cent pour cent d'origine – tout ça rien que pour lui ! Mais juste au moment où il allait décoller vers le pays des merveilles, sur son lit *kingsize*, le portable de Jack se mit à sonner.

Repoussant la tête de la jeune femme, il décrocha et lança un « quoi ? » à peine aimable, avant de sauter au bas de son lit. Il enfila ses sapes en quatrième vitesse et s'apprêtait à quitter la pièce, quand il entendit dans son dos la remarque indignée de Leonie :

– Et moi alors ?

Il lui jeta un coup d'œil glacé depuis le seuil, comme s'il la voyait pour la première fois, et sortit sans ajouter un mot.

– Va donc te faire foutre, Jack ! s'égosilla Leonie dans son dos.

Puis secouant ses jolies boucles auburn, elle se ravisa : Jack parti, elle allait pouvoir se plonger dans ses séries préférées, *East Enders* et *Bad Girls*, en toute tranquillité. Elle se laissa retomber sur les oreillers, la télécommande à la main et les tétons pointés au plafond, puis s'étira comme un gros chat roux. Elle allait même se commander une pizza et se pinter la gueule pour l'oublier, ce vieux con.

Si seulement il était parti pour la nuit ! Un peu de repos lui ferait le plus grand bien. D'autant que... sûr qu'il avait les moyens, ce vieux Jack, mais c'était pas DiCaprio, avec sa soixantaine dépassée et sa peau toute flasque. Or, comme la plupart des femmes, Leonie les préférait jeunes, beaux et fermes.

Question de sélection naturelle, sans doute.

Jack fit cinq ou six bornes avant de se garer devant une grange délabrée qui lui appartenait. À l'intérieur l'attendait son associé, accompagné de son garde du corps. Son regard glissa sur leur mine penaude.

– Putain de merde, leur cracha-t-il. Dites-moi que c'est pas vrai !

– Si, Jack, c'est la pure vérité. Aussi sûr que je suis là. Le garde du corps de Maura s'est fait descendre, pratiquement sous son nez. Et c'est signé Vic, forcément...

– Il débloque ou quoi ? Il ne voit pas qu'il met en danger tout ce qu'on a construit ensemble ?

– Faudrait que t'aïlles lui parler, Jack. Essaie de le raisonner. C'est vraiment pas le moment de perdre la boule. Faut la jouer fine, par petites touches, et terminer le recrutement. Je le lui ai déjà dit mille fois, mais il n'écoute pas. Je crois qu'il n'a confiance qu'en toi, Jack...

L'idée lui donnait du mou dans les genoux.

– Putain, j'aurais jamais dû tremper là-dedans ! Je sentais venir l'embrouille... Maintenant, Tony Dooley senior va reprendre du service, comme de bien entendu – vous pigez ? Et derrière lui, la moitié des Blackos de Brixton !

Rifkind éclata d'un rire acerbe.

– Qui a dit que ce serait un pique-nique au parc ?

Jack secoua son affreuse tête et gargouilla d'une voix presque méconnaissable :

– T'es un beau faux-cul, toi, Tommy... on ne te l'a jamais dit ? Et après ça, tu vas retourner près de ta chère Maura, bien gentiment ?

Tommy eut un sourire diabolique.

– Peut-être bien que oui... mais peut-être pas.

D'un pas nonchalant, Rifkind sortit de la grange – laquelle appartenait à Jack, pour couronner le tout ! Tommy aurait voulu le mouiller qu'il n'aurait pas mieux fait ! Et si quelqu'un le voyait sortir de chez lui... ? Jack en était malade. Cette fois il était bel et bien dedans et jusqu'au cou, pas l'ombre d'un doute. Qu'est-ce qui l'avait pris de se laisser embringer – et pour la deuxième fois avec ça, putain de merde ! L'appât du gain pur et simple. Mais soudain, l'argent devenait une question très accessoire...

Joss le regarda en secouant la tête.

– J'aime pas ça, Mr Stern. Pas du tout. Maura est une femme bien et, quoi qu'en dise Tommy, elle n'a pas mérité ça. Le gamin était dans son tort. Il l'a pas volé, ce qui lui est arrivé. Ça lui pendait au nez.

Jack avait l'esprit tétanisé par la peur. Il n'avait même plus la force de se foutre en rogne.

– Alors, là, pour un faux-cul... Qu'est-ce que j'avais besoin de m'embarquer dans une galère pareille ?

– Ça, je vous le demande, Mr Stern ! Mais vous l'avez voulu et maintenant, vous êtes dedans.

– Oh, foutez-moi la paix, tous autant que vous êtes ! geignit Jack d’une voix stridente.

Le visage de Joss, qui s’ébranlait rarement, se tordit en un sourire.

– Vous auriez dû y penser. Va y avoir de la casse, c’est moi qui vous le dis.

Jack redressa les épaules et lui répondit avec un calme qu’il était loin d’éprouver :

– J’en doute pas une seconde, la seule question étant « pour qui ? »

– Hé ! s’esclaffa Joss, pas besoin d’être Einstein pour trouver la réponse ! J’espère que vos affaires sont en ordre, Mr Stern, parce que si les Ryan ne vous coincent pas les premiers, les flics s’en chargeront. Et vous n’avez aucune chance de passer à travers les mailles, comme nous le savons, vous et moi.

Jack ne releva pas.

Avant de franchir la porte, Joss donna un coup de pied dans les paquets emballés de plastique noir qui s’empilaient contre le mur de la grange. Il y en avait trois cents. Trois cents kilos de cocaïne pure.

– Ça suffirait à nous faire tous plonger à perpétue. Vous feriez bien de planquer ça ailleurs, vite fait, avant que les Ryan ne vous cambriolent. Je vous parie tout ce que vous voulez qu’ils sont déjà au parfum, lui lança-t-il avant de quitter la grange.

Tommy l’attendait dans la voiture. Leurs relations devenaient de jour en jour plus tendues.

– Où on va ? demanda Joss d’une voix neutre.

– Où tu sais.

– Et si on vous voit ?

Tommy éclata de rire.

– Et si on se prend une bombe atomique ? Et si le ciel nous tombe sur la tête ? Et si tu la bouclais et que tu te contentais de conduire ?

Joss passa la première sans relever.

Tony Dooley senior attendait Maura chez elle. À son arrivée, elle courut se jeter dans ses bras.

– Je suis navrée, Tony... Je ne peux pas te dire à quel point !

– Je sais, Maura, mais ça fait partie du boulot. C’était un bon garçon.

Il luttait pour retenir ses larmes. Tony Junior ressemblait tellement

à son père que c'en était déconcertant. Depuis vingt ans, Maura les avait aimés comme des frères, tous les deux. Tony senior avait été son premier garde du corps, puis il avait formé son propre fils pour prendre sa suite, avec la fierté du travail accompli.

– Tu crois qu'il a souffert longtemps ?

– Non. Il est mort presque sur le coup. C'était forcément quelqu'un qu'il connaissait et dont il ne se méfait pas. Sinon, il l'aurait vu venir. Ton fils savait ouvrir l'œil, comme son père.

Tony opina du chef.

– Je vais prendre la relève jusqu'à ce que tu aies trouvé quelqu'un.

– Merci, Tony... T'en es vraiment sûr ?

Il la serra à nouveau dans ses bras.

– Plus que certain, mon chou. J'ai expliqué à sa mère et à sa copine qu'il s'agissait d'un accident. Pas la peine qu'elles se rongent les sangs plus que nécessaire.

– Non, tu as bien fait. Je vais nous chercher des cognacs. Ce soir, ça ne sera pas du luxe !

– Tu crois que c'est Joliff qui est derrière ça ? C'est à cause de cet enfoiré que mes petits-enfants n'ont plus de père ?

Elle hocha la tête en silence.

– Eh bien, cette fois Joliff a trouvé à qui parler, Maws. Toute ma famille veut sa peau. Mes autres fils, et tous mes neveux et cousins... ça fait du monde.

Elle soupira. Ses « neveux et cousins », ça incluait pratiquement tous les Blacks de Brixton, de Tulse Hills et de Norwood.

– Dis-leur de venir me voir, Tony. Ils peuvent se considérer comme engagés dans mon équipe. Et celui qui m'épingle Joliff vivant aura gagné une brique lourde, cash !

Tony hocha la tête, rasséréné. Pour lui, la vie de son fils valait bien plus, mais un million de livres... ça donnait à réfléchir.

Elle lui tendit un verre de cognac.

– C'était un bon gars, Tony. Un putain de brave petit...

Tony Dooley senior lui ouvrit à nouveau ses bras et elle pleura tout son soûl. Loin de la disqualifier aux yeux de Dooley, les larmes de Maura la lui rendaient plus chère. C'était son fils qu'elle pleurait. Et ça, pour lui, ça effaçait tout le reste.

Carla sourit en voyant Tommy se glisser dans son lit. Sa présence l'électrisait plus que jamais. Depuis le premier baiser qu'ils avaient échangé – ou, plus exactement, depuis la première pelle *qu'elle* lui avait roulée – il lui était devenu indispensable. Une vraie drogue. Elle ne pouvait plus s'en passer. Lui, sa présence, le contact de sa peau... Tout le reste, elle s'en fichait. Rien à battre, de ses oncles comme de sa tante ! En fait, les risques ne faisaient qu'ajouter à son bonheur... Ça faisait des années que Carla n'avait rien vécu d'aussi excitant et elle était accro. À cent vingt pour cent !

L'idée ne l'effleurait pas que Tommy puisse se servir d'elle.

Non, il aurait été incapable d'une chose pareille !

1. Célèbre mathématicien, philosophe des sciences et poète, dont les travaux ont été synthétisés dans une série télévisuelle de la BBC intitulée « L'évolution de l'homme ».

Chapitre 13

– Je donnerais cher pour savoir qui se l’est fait... Du boulot de pro, sans le moindre doute. Une rue tellement passante et personne n’a rien vu. Chapeau ! Je trouve ça totalement bluffant.

Maura sursauta. L’éloge de Lee pour l’exécuteur de Tony Junior la prenait à rebrousse-poil. Elle dévisagea tous les présents, un à un. L’un de ses proches avait forcément participé au meurtre et elle détestait soupçonner sa propre famille. Elle n’était pas près d’oublier la trahison de Geoffrey – mais elle rechignait encore à y croire. Elle qui se fiait totalement à eux, qui aurait remis sa vie entre leurs mains... Sauf que les faits étaient têtus : ça ne pouvait être que quelqu’un que Tony connaissait et en qui il avait confiance. Tony Dooley Junior comptait parmi les stars de sa profession, c’était même pour ça qu’elle l’avait engagé. Régulièrement, au fil des années, il avait refusé bien d’autres propositions. Car il était le meilleur, l’as des as. Ce qui la ramenait invariablement à la case départ...

Tony connaissait son meurtrier. Et même très bien. Sinon, il ne l’aurait jamais laissé approcher suffisamment pour lui nuire.

– Vraiment, ça m’épate. Chapeau l’artiste !

Cette fois, c’en était trop.

– Et si tu la bouclais pour une fois, Lee ? s’exclama Garry. Dès qu’on lui aura remis la main dessus, tu pourras lui exprimer toute ton admiration, et même lui tailler une pipe – après quoi, je la lui couperai pour la lui mettre où je pense ! Cela dit, c’est vrai : il manque pas de culot, cet empaffé ! Joliff n’a pas pu le faire lui-même. Tony l’aurait vu venir et il aurait donné l’alarme. Alors qui ça peut être ? Il a été étranglé. Qui on connaît comme étrangleur, dans le coin ?

Maura hocha la tête. Toujours d’une logique implacable, Garry avait parfaitement résumé sa pensée. Autour d’elle, il y eut des sursauts de surprise, puis des regards catastrophés, tandis que le raisonnement de Garry achevait d’infuser. Benny était livide.

– Tu rigoles ou quoi ?

– Pas du tout, fit Garry en secouant la tête. Réfléchis : Tony était trop rapide et trop expérimenté pour se laisser surprendre. Il n’aurait pas attendu que Joliff vienne l’étrangler – sans même parler de le laisser approcher à moins de dix mètres de Maura ! Alors, c’est

imparable. Il connaissait son tueur.

– Non seulement il le connaissait, renchérit Maura, mais il lui faisait confiance.

Elle l'avait dit à mi-voix, d'un ton égal qui décupla la portée de ses paroles.

– Oh, génial ! Un traître dans nos rangs, maintenant... Retour à l'épisode précédent, c'est ça ?

Même couvert de bleus, de plaies et de bosses, Benny était toujours plus Ryan que nature et son petit différend avec son oncle Garry se trouvait soudain relégué au second plan.

– Oui, mais qui, putain ? Qui ça peut bien être ?

On aurait cru entendre un gamin de quinze ans désespéré.

– C'est ce que nous allons tirer au clair. À partir de maintenant, seuls les membres de la famille assisteront à nos réunions.

Tous l'approuvèrent.

Abdul savait qu'il serait désormais exclu du cercle des proches, mais ça ne le troublait pas outre mesure. Personne ne le regardait directement. Tous les présents gardaient un silence pensif, absorbés par ce qu'ils venaient d'entendre.

Finalement, Roy ferma les yeux et prit la parole.

– Je vais beaucoup mieux ces jours-ci. Je crois que je pourrai donner un coup de main. S'il y a quelques menus détails à régler, par exemple...

Maura lui lança un regard de pure affection. Roy avait toujours été l'un de ses frères préférés.

– Merci, mon vieux Roy, fit-elle en se forçant à sourire. Si tu pouvais t'occuper quelque temps des clubs, ça nous libérerait.

– Compte sur moi, Maura.

Lee et Garry aussi lui souriaient. Roy sentit les larmes lui monter aux yeux. Il n'arrêtait pas de pleurer, ces temps-ci. Comme s'il avait eu en réserve des années et des années de larmes qui se décidaient enfin à couler.

– Mais qu'est-ce que j'entends, tante Maura ? s'écria Benny. Il paraît que tu organises un grand « Qui veut gagner un million », réservé aux membres de notre petit club – tu veux faire sauter la banque, ou quoi ?

Elle plissa les paupières, s'attendant au pire.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– T'as offert une brique pour sa capture, à cet enfoiré, c'est ça ? Et quand on le chopera, il pourra téléphoner à un ami ? s'esclaffa-t-il.

– En tout cas, ça m'étonnerait qu'il demande de faire voter le public !

La réplique de Roy souleva une rafale d'éclats de rire. Ce petit intermède comique était le bienvenu. Ils avaient tous besoin de se détendre un peu.

Le train-train quotidien, chez Ryan et Cie...

Sarah était dans sa cuisine, face à Carla.

Comme Maura l'avait souligné, elle se sentait aux commandes entre ces quatre murs où elle avait pratiquement passé toute sa vie. Sur le moment, la veille au soir, le retour précipité de Maura les avait fait sourire, malgré le choc de la disparition de Tony Junior, mais Sarah n'avait pas été mécontente de voir sa fille revenir si vite. Elles avaient passé une partie de la soirée ensemble et semblaient reparties d'un meilleur pied que jamais...

Mais ce jour-là, la vieille femme avait décidé d'en découdre avec sa petite-fille :

– Je trouve que t'as vraiment une drôle d'allure, Carla. On ne te l'a jamais dit ? attaqua-t-elle.

– Et alors ? répliqua l'autre avec humeur. Si ça me plaît ?

– Qu'est-ce que t'as ? C'est déjà la ménopause qui te travaille ? À voir ta conduite, ces derniers temps...

Cette fois, le sang de Carla ne fit qu'un tour :

– Purée de merde, mamie ! se récria-t-elle, excédée. Dis-toi bien que je n'ai que quarante-quatre ans. Quarante-quatre ! C'est rien de nos jours. Putain, regarde Madonna et Sharon Stone !

Mais ce genre d'argument glissait sur sa grand-mère.

– Aaaah ! Et si tu me foutais la paix, poursuivit Carla. Vous me rendez dingue, tous autant que vous êtes. Comme si je n'avais pas gagné le droit de vivre comme je l'entends !

– Ne dis donc pas de bêtises, ma petite...

– Je ne suis pas *ta* petite ! Je suis majeure et vaccinée, bon Dieu de merde ! Je ne suis plus la *petite* de personne !

– Tu veux bien cesser de jurer ? Écoute-toi un peu, bordel ! Cette façon de parler, cette coiffure et cette tenue – tu me fais honte, tiens ! Pas plus tard qu’hier, Maura me disait que...

– Ah, je vois ! ricana Carla. Vous revoilà copines, ma chère tante et toi ? Vous allez à nouveau pouvoir tout critiquer dans la famille, comme les deux vieilles punaises que vous êtes. Eh bien, je vous emmerde, mamie... l’une comme l’autre ! À partir de maintenant, je fais ce que je veux et je vous conseille d’en prendre votre parti, d’accord ?

– Elle m’a dit qu’elle s’inquiétait pour toi, c’est tout. Elle ne veut que ton bonheur. Elle t’aime comme sa fille, tu sais...

Carla leva les yeux au ciel, à deux doigts d’exploser.

– Moi, sa fille, à cette vieille carne séchée sur pied ! Elle n’a jamais que cinq ans de plus que moi, je te signale ! Dans cette famille, tout le monde me caresse dans le sens du poil, comme un putain de caniche. Mais il s’agit de ma vie, mamie, et j’estime mériter mieux. Je sais bien que ma mère n’a jamais pu me supporter, mais elle au moins elle me traitait avec un minimum de respect !

Sarah se laissa choir sur la chaise la plus proche, abasourdie. Sa chère petite Carla, si douce, si aimante, sa petite-fille adorée, jurant comme une poissarde et attifée comme une vraie grue... Incroyable !

– T’as pris de la drogue, ma parole.

– Alors là... Mais mamie, si j’avais voulu en prendre, je n’aurais eu qu’à me baisser : c’est nous qui fournissons tout Londres !

– Ah, écoute-toi ! Mais qu’est-ce qui t’arrive, Carla ? Qu’est devenue ma gentille petite-fille ?

– Faut croire qu’elle a fini par grandir, mamie ! Elle a enfin ouvert les yeux, voilà ce qui lui arrive...

Sarah la toisa de la tête aux pieds. Sa mini-jupe n’était qu’une sorte de grande ceinture en à peine plus large, des cuissardes de cuir noir gainaient ses longues jambes et son tee-shirt moulant ne laissait rien ignorer de ses formes. L’équipement complet pour chasser le mâle – et, à vue d’œil, elle devait en viser un en particulier... Sarah en aurait mis sa main au feu. Carla ressemblait à ces starlettes dont la photo s’étalait dans la presse à scandale, parce qu’elles s’étaient compromises avec telle ou telle célébrité du sport ou de la politique. Elle avait tout de ces traînées, et plus grand-chose de la fraîche jeune fille que Sarah avait tant chérie.

Et cette effronterie, ces propos orduriers ! Que restait-il de

l'ancienne Carla ? Une demi-folle dont la bouche ne proférait que des horreurs.

Le monde marchait sur la tête.

Carla eut un instant de tristesse en voyant s'affaïsser les épaules de sa grand-mère. Elle la prit dans ses bras.

– Vas-y, mamie..., lui murmura-t-elle à l'oreille. Lâche-moi un peu, d'accord ? J'ai juste besoin d'être moi-même. Ras-le-bol, de la petite Carla en toc que tout le monde voudrait que je sois ! La brave Carla, mascotte du clan Ryan, soupira-t-elle avec un désarroi qui n'était pas feint. C'est trop demander ?

– Mais regarde-toi, ma petite fille...

Carla ferma les yeux, exaspérée.

– S'il te plaît, grand-mère, changeons de sujet. Ça me fait plaisir de m'habiller comme ça, point final. Cesse de te voiler la face ! Toute ma vie, je me suis alignée sur ce qu'on attendait de moi. À peine si j'ai une identité propre ! Laisse-moi au moins essayer de m'en trouver une ! Laissez-moi exister un peu, merde !

– Mais je m'inquiète pour toi...

En une de ces brusques sautes d'humeur dont elle était coutumière, Carla se cabra soudain :

– Eh bien, arrête ! hurla-t-elle. Qui t'a demandé de t'inquiéter pour moi ? En quelle langue il faut te le dire ? Tu piges pas l'anglais ? Cesse de te mêler de la vie des autres et essaie plutôt d'en avoir une à toi ! Je ne peux pas te donner de meilleur conseil !

Là-dessus, elle sortit de la pièce et quitta la maison, trois secondes plus tard, en faisant claquer la porte d'entrée. Restée seule dans sa cuisine déserte, Sarah fondit en larmes, la tête dans les mains, accablée de vieillesse et de solitude. Une *vie à elle*, réclamait sa petite-fille... Mais la sienne était presque terminée, et elle ne s'en plaignait pas, au contraire... Il lui tardait de rejoindre ses chers disparus. Ici-bas, sa tâche était achevée, et elle n'aspirait plus qu'au repos. Dormir jusqu'à la fin des temps. Elle avait vécu trop longtemps, se dit-elle. Elle n'avait plus sa place en ce monde.

Jack Stern ne renonçait pas à remonter la piste de Vic Joliff. Il jetait un coup d'œil par la fenêtre de son salon quand il aperçut dans l'allée quelque chose qu'il n'aurait pas cru possible. Il se précipita vers la porte d'entrée qu'il ouvrit, souriant d'une oreille à l'autre. Maura, Garry, Benny et Lee Ryan descendaient d'une grosse Mercedes noire, au volant de laquelle il reconnut Tony Dooley senior. Le garde du

corps ne lui retourna pas son sourire de bienvenue.

Les Ryan mirent pied à terre puis, toujours depuis le seuil, Jack vit Tony redémarrer en direction des garages. Mauvais signe, se dit-il. Ils ne voulaient pas qu'on sache qu'ils étaient là... Pourquoi ? À cause de Vic, par exemple ? Est-ce qu'ils s'attendaient à le voir arriver ? Jack en eut des sueurs froides et se demanda une fois de plus dans quoi il avait mis les pieds. Il avait dû être pris d'un accès de folie furieuse...

– Alors, quel bon vent vous amène ? leur lança-t-il d'un ton badin, en s'efforçant de donner le change.

Maura haussa les épaules.

– On passait dans le quartier, justement...

Jack éclata de rire et les fit entrer.

– J'allais sortir, mais pour vous j'ai toujours un quart d'heure...

Maura le fixa droit dans les yeux.

– Le reste de ta vie si on te demande, Jack... pigé ? répliqua-t-elle.

Voilà qui en disait plus long qu'un discours.

– Mais bien sûr... Quel est le problème ?

Jack avait beau s'efforcer de garder une distance toute professionnelle, ses nerfs le trahissaient. Son inquiétude faisait place à de l'angoisse.

– Qui a parlé de problème ? aboya Benny, dont la voix lui fit froid dans le dos.

Jack tenta alors de le prendre sur le mode ironique :

– Eh bien, en général, s'esclaffa-t-il, les gens qui viennent me voir ont au moins un problème...

– Sans blague ? lança Benny en l'écrasant de son insolence.

Jack se demanda jusqu'où il était prêt à aller, ce salaud... et jusqu'où lui-même pourrait le laisser aller – en espérant de tout cœur que les choses n'en viendraient jamais là...

– On a filé rencard à Kenny et on va l'attendre ici, d'accord ? On t'expliquera quand il arrivera. Ça serait bête de raconter deux fois le même truc.

– Vous prendrez bien quelque chose en l'attendant ? Café, thé, boissons fraîches ?

Ils déclinèrent avec un bel ensemble.

Jack était sur le gril. Il flairait l'embrouille. Ça n'avait rien d'une visite amicale mais il espérait s'en tirer au bagout, quelle que soit la façon dont ils essaieraient de le coincer.

À cet instant, Leonie déboula étourdiement dans le salon en sortant de la cabine à UV – vêtue en tout et pour tout d'une serviette minuscule et d'un grand sourire qui balaya toute l'assistance. Garry fut le seul à le lui rendre. En dépit de la différence d'âge, il trouvait Leonie très à son goût. Il avait toujours eu un faible pour les jolies brunes. Jack remarqua le regard appuyé qu'il lançait à la jeune femme et la tension grimpa encore d'un cran dans la pièce.

– Toi, file te mettre quelque chose sur le dos !

L'injonction avait été lancée sèchement, sur le ton du propriétaire. Maura en fut gênée pour la jeune femme et mesura sa chance d'être née dans la famille Ryan. Personne ne se serait risqué à lui parler sur ce ton. D'un autre côté, Ryan ou pas, l'idée ne lui serait jamais venue de s'envoyer un mec assez vieux pour être son père, moyennant quelques biftons...

Leonie fit demi-tour, pâle d'humiliation.

– Ah, mon vieux Jack ! lança Garry. Les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus rien dans le caillou, pas vrai ?

Jack ne releva pas.

Ils s'absorbèrent à nouveau dans leur silence. Vingt bonnes minutes – une éternité, pour Jack – s'écoulèrent avant l'arrivée de Kenny Smith.

Sur une petite route de campagne, cinq kilomètres plus loin, un Transit blanc s'était garé devant la vieille grange de Jack Stern. Trois malabars bâtis comme des barils et affichant une mine revêche chargèrent les paquets de coke dans le van, sans perdre une seconde et sans échanger un mot. À vingt mètres de là, sur le bas côté, deux flics en civil surveillaient les opérations depuis une Sierra banalisée, l'un des deux se chargeant de compter les colis qui sortaient de la grange.

– Dites donc, sergent... y en a pour une sacrée somme, souffla-t-il, sidéré par le spectacle.

L'autre hochait la tête et tira sur sa cigarette, l'œil rivé sur les trois hommes qui s'activaient.

– Bon, si nous en venions aux faits ?

Maura avait la situation en main. Kenny et Jack se retenaient d'échanger des coups d'œil de connivence. Elle dut réprimer un éclat de rire devant leur petit numéro. Deux hommes d'âge plus que mûr...

N'aurait-elle jamais affaire qu'à des gamins déguisés en adultes ?

– Qu'est-ce que vous savez de Vic Joliff, tous les deux – et, plus important, auriez-vous une idée de l'endroit où il se planque ?

Jack vint s'asseoir sur l'accoudoir d'un vénérable canapé de cuir en secouant tristement la tête.

– Tu plaisantes ou quoi, Maura ? Pas question pour nous de répondre à ce genre de question. Il y va de notre crédibilité professionnelle, pas vrai, Kenny ?

L'interpellé garda le silence. Il connaissait les règles du jeu.

– Ce que tu nous demandes là, c'est de jouer avec notre gagne-pain.

– Arrête, je vais pleurer ! Et tes autres *gagne-pain*, Jack ? La coke et le crack, t'as oublié ? Et les stocks d'herbe dont tu vas prendre livraison sur ce petit aérodrome, dans le Kent, ni vu ni connu ? Tu la veux, la liste de toutes tes putains de sources de revenus ?

Garry le fixait droit dans les yeux.

– D'ailleurs, enchaîna-t-il, je connais des tas de gens qui pourraient considérer que tu piétines leurs plates-bandes... Et je pourrais t'en citer cinquante autres qui seraient fumasses d'apprendre que tu as racheté leurs contrats pour Harwich, Gatwick et Heathrow ! Les douanes et la Régie sont des amis tellement ruineux à entretenir ! J'en parlais justement avec un de mes vieux potes, une des plus grosses pointures du secteur... Ton nom est revenu plusieurs fois dans la conversation. Bizarre, hein, Jack ?

Benny éclata de rire.

– Je peux lui dire, Gal ?

Garry opina du chef avec un rire mauvais.

– En fait, au moment où je te parle, on a invité quelques-uns de nos potes flics à jeter un coup d'œil dans ta grange... Comme tu vois, Jack, on applique les bonnes vieilles règles : premier arrivé, premier servi ! Parce que nous, si on venait à tomber sur trois cents kilos de coke qui traînent par là, ben... on aurait tendance à considérer ça comme un bonus, évidemment...

Jack savait s'avouer vaincu.

– ...sans compter que j'ai appris par la bande que vous étiez comme cul et chemise, Vic et toi. Il nous paraît donc logique que tu nous fasses profiter de tes infos, puisqu'on est toujours copains...

– Qui t'a dit ça ? s'enquit Jack, d'une voix assourdie.

Ils le tenaient. Garry s'esclaffa.

– Eh bien, figure-toi que, bizarrement, c'est un de tes anciens acolytes. Little Sammy, tu te rappelles ? Tu l'avais balancé aux flics voilà une quinzaine d'années, pour des histoires de braquage et de came – à une époque où le fisc et les inspecteurs de la TVA t'avaient dans le collimateur. Finalement, l'enquête a été classée sans suite, tu te souviens ? Enfin bref... Actuellement, Sammy bosse dans un de mes clubs de poker mais il a gardé quelques contacts, ici et là. On a fait passer le mot, comme tu sais si bien le faire, et banco ! Sammy mourait d'envie de tout nous raconter. T'as bien dû remarquer que ta cote de confiance laissait un peu à désirer en ce moment... hein, Jack ?

Maura lui laissa le temps de digérer l'information, avant de reprendre les commandes du débat :

– Bon, assez ri... Où est Joliff ?

Jack garda le silence. Kenny lui lança un regard de pur désespoir.

– Tu ferais mieux de tout déballer...

Jack considéra son vieil ami avec tristesse.

– Qu'est-ce que tu es allé leur raconter, toi ?

Kenny haussa les épaules.

– Ce que je savais. Je croyais que tu devais les contacter, de ton côté...

Jack bondit de son accoudoir.

– Pauvre débile !

Benny s'écroula de rire.

– Dis donc, Jack, c'est pas des façons de traiter ses invités. Mr Bean lui-même s'en sortirait mieux !

– Et toi, écoute un peu, petite ordure ! Vic a débarqué chez moi exactement comme vous venez de le faire, avec un contrat qu'il voulait me refiler. Un contrat sur vous tous, Maura comprise. Mais j'ai dit non. Ça n'était sûrement pas la première fois qu'on me demandait de supprimer l'un de vous – toi surtout, mon Benny... Parce que toi non plus, ta cote d'amour n'est pas au plus haut. Elle est carrément en chute libre ! Mais j'ai refusé. Vous savez, il m'arrive de recevoir des requêtes assez bizarres. Une fois, un cinglé m'a même demandé de descendre Margaret Thatcher (et comme tu vois, je ne l'ai pas fait), voire Charles lui-même, pour les misères qu'il faisait à Diana... Tu piges où je veux en venir, Garry ? Je n'accepte pas forcément les

boulots qu'on me propose. Mais le taf, c'est le taf, et je vous serais reconnaissant de ne pas débarquer chez moi en me demandant de vous citer mes sources. Ça relève du secret professionnel. Moi, je ne vous ai jamais demandé les vôtres... Quant à la coke, c'est très simple : elle est à moi – à moi, pas à vous ! Je l'ai payée une fortune et si vous la prenez, c'est du vol. Du pillage, si vous préférez. Y en a pour près de trente patates au kilo.

– Ce qui nous fait... multiplié par trois cents ? s'enquit Benny, en feignant de poser l'opération.

– Tu l'as dit, un putain de pactole !

Ils éclatèrent de rire dans un ensemble parfait. Jack avait l'impression de vivre un cauchemar, et malheureusement l'un de ceux dont on ne se réveille pas – les pires !

Maura les interrompit pour revenir aux affaires sérieuses :

– Vic t'a donc demandé de nous descendre. Tu as refusé et ensuite... point final ?

– Si on avale ça, c'est qu'on est prêts à avaler la lune, fit Garry sans élever la voix.

Mais Jack se contenta de confirmer d'un signe de tête. Il fulminait. Le vol de son stock de coke le fichait encore plus en rogne que tout le reste.

– C'est à peu près ça, ouais.

Les yeux de Garry firent le tour de la pièce avant de s'arrêter sur Kenny Smith.

– Kenny ?

– Quoi ?

– Est-ce qu'on aurait tous le mot *connard* tatoué sur le front, par hasard ?

Jack poussa un soupir.

– Putain, Garry...

Mais Garry et Benny avaient bondi de leur fauteuil. D'instinct, Jack leva les bras pour se protéger la tête. Garry avait tiré de sa poche un morceau de tuyau de plomb qu'il abattit sur le visage de Jack avec un craquement lugubre. Jack tomba à genoux, les mains crispées sur son nez qui pissait le sang. Benny lança un éclat de rire de dément.

Maura quitta la pièce en faisant signe à Kenny de la suivre.

Il s'exécuta sans se faire prier.

– Laissons-les se débrouiller entre eux. Accompagne-moi plutôt dans la cuisine, je vais faire du thé... (Elle eut un pâle sourire.) Il va parler. Nous aurons au moins une petite idée de ce qui se trame.

Kenny la suivit dans la cuisine ultramoderne de Jack.

– Merci pour ton aide, Kenny.

– C'est la partie dont je suis le moins fier. Jack n'a pas tout à fait tort, tu sais...

Elle hocha la tête avec lassitude.

– Peut-être, mais la guerre est déclarée. On ne joue plus dans les règles, là. Il faut arrêter ce cinglé de Joliff, et ça ne rigole plus. Plus du tout.

Kenny acquiesça.

– C'est bien ce qu'il m'avait semblé comprendre... Non, pas de sucre, Maura. Je suis au régime.

Ils savaient tous deux qu'il était vain de s'appesantir sur l'inévitable. Ils se mirent donc à causer de chose et d'autre – de la fille de Kenny, du parcours du combattant que c'était de trouver une nounou correcte... Quand le portable de Maura se mit à sonner, elle prit l'appel et Kenny capta une note de froideur dans sa voix, tandis qu'elle s'efforçait de congédier son correspondant. Une vraie pro, cette Maura. Il l'appréciait décidément de plus en plus.

– Amène donc ta petite Alicia chez ma mère, un de ces jours, lui dit-elle comme elle se tournait à nouveau vers lui, après avoir raccroché. Elle adore les gosses !

Il hocha la tête en souriant. Pourquoi pas ? La mère Ryan avait toujours été une brave femme, doublée d'un fin cordon bleu. Il se souvenait d'un jour où il avait débarqué chez elle avec Michael et Geoffrey, après un braquage rondement mené... Elle leur avait servi un petit déjeuner pantagruélique – assorti, dans la foulée, d'un alibi en béton.

Leonie s'était repliée vers la chambre de maître. Les bruits incongrus qui lui parvenaient du salon parasitaient un peu les derniers tubes qu'elle écoutait sur MTV, mais elle ne pipa mot. Elle savait se faire oublier, quand il le fallait.

Tommy attendait Carla dans sa décapotable. Ils devaient aller déjeuner dans le Kent, aussi loin que possible de leurs repaires habituels. Vraiment insatiable, cette chère vieille Carla... Il

commençait à se demander pourquoi il insistait, avec elle. Il aurait pu trouver beaucoup plus jeune et plus classe. Sauf que Rifkind, toujours égal à lui-même, ne détestait pas chier sur son propre paillasson. Il trouvait que ça apportait un certain piquant à la chose.

Il aperçut tout à coup Joey qui descendait la rue dans sa direction. Pédé comme un phoque, ce gamin... Tommy l'avait dans le nez. Il dégageait quelque chose, un je-ne-sais-quoi de pas net... La plupart des Ryan avaient une sérieuse case de vide – mais celui-ci, en plus, aurait vendu sa grand-mère pour un plat de lentilles !

Il passa un bref coup de fil à Maura pour avoir des nouvelles. Ils ne se téléphonaient pas souvent, mais ça lui permettrait de lui confirmer qu'il était bien à Liverpool. Elle lui répondit d'un ton sec (elle devait être occupée à autre chose) et raccrocha au bout d'une minute, ce qui froissa Tommy. Cette façon qu'elle avait parfois de l'envoyer froidement sur les roses, comme s'il était le dernier des minus ! Eh bien, elle ne perdait rien pour attendre...

Il glissa son téléphone dans sa poche sans le verrouiller. Joss lui faisait toujours la gueule. Ça le chagrinait, mais il allait devoir en prendre son parti, ce vieux Joss : Tommy Rifkind n'avait de comptes à rendre à personne, il n'en avait jamais fait qu'à sa tête et ça ne risquait pas de changer. Sauf qu'il sentait se creuser comme un fossé entre eux. Un fossé du genre irréparable. Entre Joss et lui ça ne datait pas d'hier, et Tommy broyait du noir. Leur vieille amitié, c'était ce qu'il avait jamais ressenti de plus proche de l'amour pour un autre être humain.

Quand Carla monta en voiture près de lui, il secoua la tête, ébahi. Elle n'avait pas de culotte et n'en faisait pas mystère. Comme il glissait la main sous sa robe, elle poussa un petit couinement au contact de ses doigts glacés, mais ne fit rien pour l'arrêter.

Elle avait beau battre des cils comme une collégienne, les signes sautaient aux yeux et Tommy ne pouvait s'empêcher de les voir : ce fin réseau de rides sur son front et autour de ses yeux, un début de double menton. Carla était encore très sexy, certes, mais pour ce qui était de la classe, rien à voir avec sa tante. Sur Maura, le moindre bout de chiffon faisait autant d'effet qu'un chef-d'œuvre de haute couture.

Quand il sortait avec Maura à son bras, elle faisait tourner toutes les têtes – y compris celles des plus jeunes. Elle avait ce truc qui attirait les regards. Elle ne portait jamais rien de très provocant. Elle n'avait pas besoin de s'exhiber pour monopoliser l'attention, et il en connaissait plus d'un qui auraient tenté leur chance s'ils avaient osé...

Carla, c'était la Maura du pauvre. Avec ses strings et ses Wonderbra, elle n'arrivait pas à la cheville de sa tante et elle le savait. C'était

même son talon d'Achille.

Comme il lui passait une main baladeuse, elle vint se lover contre lui dans un capiteux nuage de Versace. Elle l'embrassa à pleine bouche et Tommy lui rendit son baiser, à la hussarde.

Maura et Kenny contemplaient le champ de ruines qui avait été naguère le salon de Jack Stern, quand le portable de Maura se réveilla. Elle refusa l'appel en soupirant, mais l'appareil se remit aussitôt à sonner.

– Oui, allô ? fit-elle d'un ton sec.

Pour toute réponse, il n'y eut qu'un vague bruit de fond, puis le ronronnement d'un moteur qui démarrait. Elle comprit que Tommy avait oublié d'éteindre son téléphone et que l'appareil avait dû recomposer automatiquement le dernier numéro appelé. Elle allait fermer le sien quand s'éleva une voix de femme, roucoulante. Le cœur de Maura manqua un battement. Elle avait reconnu la voix de Tommy qui lui répondait. Ils étaient en train d'échanger des grivoiseries en voiture...

– Ça va, Maws ? demanda Benny, qui l'avait vue changer de couleur.

Tous les autres étaient occupés à ranimer Jack Stern. Personne n'avait rien remarqué.

– Mais oui, Benny. Une petite baisse de régime, c'est tout. Je ne me sentais pas très bien, ce matin...

– Sûrement mieux que ce connard !

Malgré son instinct qui lui soufflait de raccrocher, Maura ne parvenait pas à s'y résoudre. Elle quitta la pièce d'un pas mal assuré, le portable toujours à l'oreille. Elle les écoutait badiner, sachant qu'ils finiraient bien par parler d'elle, tôt ou tard, et que ça risquait d'être intéressant. Mais en même temps, elle en avait une peur bleue.

La tête de Garry émergea de l'embrasure de la porte.

– Tu peux revenir, Maws. Je crois qu'il va cracher le morceau.

Elle ne répondit pas.

– Qui c'était, au téléphone, Maws ? Mais... qu'est-ce qu'il y a ? T'as l'air d'avoir avalé ton bulletin de naissance.

Elle lui tendit l'appareil et Garry écouta une minute, en dévisageant tristement Maura. Puis il éteignit le téléphone et l'explosa sous son talon.

– Quel salaud... Et elle, quelle petite roulure ! Ils ne valent même pas qu'on s'en fasse pour eux, Maws. Eh bien, voilà au moins deux ou trois questions de résolues !

– Comment ?

– On verra ça, chérie... Occupons-nous d'abord de celui-ci.

Elle hocha la tête et revint dans la pièce en ruminant son chagrin et sa déconvenue.

Ça n'était pas la première fois ni la dernière. La famille d'abord... ! Sur ce point-là, Michael Ryan l'avait bien dressée.

Chapitre 14

Joliff regardait de loin les Ryan et leurs larbins investir sa dernière planque, une ancienne grange magnifiquement rénovée, à Ingatestone. Ça le faisait marrer de les voir galoper dans tous les sens, ces guignols. Dès qu'il avait eu vent de leur descente en force chez Jack, il avait décampé sans laisser de trace. Aucun indice, sauf ce petit message, peint à la bombe sur un mur :

« Ha-Ha-Ha ! »

Chaque fois qu'il y pensait, ça le faisait tordre.

À présent, il les observait à la jumelle et les voyait s'agiter, absorbés par leur chasse au dahut. Une vraie partie de plaisir !

Il s'était embusqué dans l'herbe haute, sur la colline d'en face. Dommage qu'il n'ait pas pensé à prendre un fusil de précision, il aurait pu les tirer un à un, comme des lapins. Il était au courant de leurs moindres faits et gestes, avec toujours une mesure d'avance sur eux. Cette idée le ravissait.

Il ouvrit son portefeuille pour contempler la photo de sa chère Sandra, si jolie, qui lui manquait chaque jour un peu plus. Il y avait vraiment eu quelque chose de spécial entre eux. Un lien, une entente qu'il n'avait jamais connue avec aucune autre femme. Ils se comprenaient si bien, même à demi-mot...

Il allait les faire payer, ces fumiers de Ryan, et il comptait bien ratisser un max de blé au passage. Les sentiments, c'était une chose – mais les affaires étaient les affaires et, même vide, la vie continuait.

Il sifflota en sourdine, tout en continuant de surveiller la fourmilière en contrebas. Il avait caché sa moto sur l'autre versant de la colline. Dès que la voie serait libre, il prendrait le large.

Il adorait se déplacer en moto, incognito sous son casque. Pour lui, ces temps-ci, c'était le moyen de transport idéal.

Tommy déposa Carla à sa porte, en déclinant son invitation à monter boire un dernier verre. Elle l'avait littéralement lessivé, ce soir-là, et inutile de se voiler la face... il lui faudrait attendre plusieurs jours avant de songer à renouveler sa performance, sans même parler de la satisfaire, cette insatiable chaudasse !

– Laisse tomber, Carla, rigola-t-il devant sa moue d'enfant gâtée. Je

suis sur les genoux.

– On pourrait juste bavarder un peu, en prenant un café...

Il fit non de la tête. La conversation de Carla, ou du moins l'idée qu'elle s'en faisait, n'était qu'un ramassis de tous les ragots débiles qui traînaient dans les torchons à scandale. Le genre d'échange qu'il n'avait jamais trouvé très stimulant sur le plan intellectuel.

– Merci, chérie. Pas ce soir.

Mais elle restait vissée à son siège, les yeux plantés dans les siens. Elle ne bougerait pas. Pour elle, c'était ce soir ou jamais. Il sentit son cœur lui tomber dans les bottes. Les prunelles comme deux éclats de silex, elle le fixait d'un regard acéré. Il se maudit de n'avoir pas flairé le piège.

– Je veux savoir, Tommy ! Qu'est-ce qui va se passer pour nous ?

Ce ton de gamine butée, à nouveau. Avec cette petite voix affectée qui détonait ridiculement, vu son âge et son expérience. Il se raidit sur son siège. Il se doutait bien que ça finirait par arriver, mais pas si tôt. Putain, c'était une rapide, la Carla ! Et il ne fallait pas lui en promettre – d'autant que, pour se voir, ils devaient déjouer la surveillance de tout le clan Ryan...

– C'est-à-dire ? lui lança-t-il sans élever la voix mais avec cette note de froideur que toutes les Carla du monde savaient détecter au quart de tour, depuis la nuit des temps.

– *C'est-à-dire* ?... Eh bien, quand est-ce que tu comptes tout annoncer à Maura ?

Il eut un petit sourire crispé.

– Que veux-tu que je lui annonce ? Je l'aime.

– Sans blague ! grinça-t-elle en tâchant vainement de dissimuler sa souffrance. Et on peut savoir ce que tu fiches avec moi, si tu l'aimes tant que ça ?

Il s'esclaffa de nouveau.

– T'as oublié, Carla ? Il n'a jamais été question que de franche camaraderie, entre nous. Il s'agissait juste de prendre en peu de bon temps, entre copains. Je n'invente rien, chérie ! Ce sont tes propres termes.

Elle alluma une cigarette et en tira une longue bouffée.

– Non ! Désolée, Tommy... j'ai quand même eu comme l'impression que nous étions amants, ces derniers temps ! Mais je comprends que

ça puisse être une rude épreuve d'avouer ça à Maura. Je peux m'en charger, si tu veux ?

Une nuance de défi s'était glissée dans sa dernière phrase. Tommy regimba. Qu'est-ce qu'elle sous-entendait, au juste ? Qu'il avait peur de Maura ? Mais le pire, songea-t-il, c'était qu'elle se ferait une joie de tout déballer à sa tante. Apparemment, la loyauté et l'esprit de famille ne s'étendaient pas aux secrets d'alcôve, chez les Ryan...

– Écoute, Carla. Tu peux raconter ce que tu veux à qui tu veux, ça ne change rien aux faits : entre nous, ça n'a jamais été qu'une histoire de cul. Je suis un homme à femmes, chérie, tout le monde te le dira. J'ai jamais su résister à la perspective d'un bon coup et c'est exactement ce que tu es pour moi, ni plus ni moins. Alors, oublie tout de suite tes catalogues de mariage et atterris.

Il vit des larmes briller dans ses yeux.

– T'es une belle ordure, Tommy Rifkind.

Il eut un sourire narquois.

– Je sais, mon cœur. Je me le suis laissé dire par des filles plus classes que toi.

Là-dessus, elle descendit de voiture, lui offrant à nouveau une vue imprenable sur son intimité. Mais comme elle courait se réfugier chez elle, Tommy Rifkind s'avisa qu'il était dans le pétrin. Il entendait déjà Joss le lui claironner sur tous les tons : « Je te l'avais bien dit... »

Il laissa s'écouler quelques instants, en pianotant sur son volant. Il lui était déjà arrivé d'être dans la merde par le passé mais là, c'était son record personnel.

Il finit par redémarrer. Absorbé dans ses pensées, il ne remarqua même pas qu'Abdul l'avait pris en filature.

Kenny avait dû trouver un médecin pour Jack et ça n'était pas du luxe. Le blessé avait refusé net d'aller à l'hôpital, fût-ce dans une clinique discrète et accommodante. Kenny avait donc fini par appeler un toubib complaisant, un de ses vieux associés, qui avait entrepris de le recoudre vite et bien.

– Excuse-moi, Jack, lui dit-il. Mais là, tu te cocufies toi-même !

L'intéressé se contenta de descendre une lampée de son cognac de cinquante ans d'âge.

– Pourquoi bloquer là-dessus, Jack ? T'aurais mieux fait de tout leur raconter, personne ne t'aurait jeté la pierre. Regarde-toi. T'as l'air rescapé d'un carambolage géant !

Jack daigna enfin répondre :

– Tu te prends pour qui, Kenny... pour mon père ? J'ai rien à leur dire, à ces tocards qui jouent les caïds. Une bande de branleurs, c'est tout ce qu'ils sont.

– Ouais, ouais, c'est ça... et toi, t'as péti un câble, si tu te crois capable de leur damer le pion sur leur propre terrain. Bordel de merde, Jack, c'est au clan Ryan que t'as affaire. T'imagines peut-être que les gens vont les traiter par le mépris ? Même Vic, il y réfléchirait à deux fois. Alors sur ce coup-là écrase-toi et encaisse la leçon. Tu laisses les choses se tasser quelques semaines et tu fais la paix avec Maura, pour notre bien à tous. Tous les autres médiateurs de la place de Londres qui ne sont pas encore au courant de ce qui t'arrive vont l'être dans les heures qui viennent. Là-dessus, fais confiance à Garry. Et Vic se retrouvera le dos au mur, s'il n'y est pas déjà.

– Il les fait tous surveiller.

– Ah oui ? Par qui ?

Jack lui grimaça un sourire.

– T'aimerais savoir, hein ? Ce que je peux te dire, c'est que cette putain de pomme n'est pas tombée loin de son putain d'arbre !

Kenny leva les yeux au ciel.

– Et toi, tu t'es pris un sérieux coup sur la tête, mon pauvre Jack. Tu divagues complètement. Va donc passer une radio du crâne !

Jack gloussa dans sa barbe.

– Ça va leur faire un choc, c'est moi qui te le dis.

Kenny ne répondit pas. Il ne voulait surtout pas en entendre davantage. Tout ça lui passait au-dessus de la tête, et largement. Moins il en savait, mieux il se portait – et il devait avant tout penser à sa fille.

Ils gardèrent le silence. Le toubib avait laissé traîner une oreille pendant la conversation. Il allait courir faire son rapport à Benny ou à Garry, Ken en aurait mis sa main au feu. Une petite prime, c'était toujours bon à prendre... et le docteur avait de gros besoins d'argent, depuis qu'il s'était fait radier de l'Ordre pour alcoolisme et excès de familiarité avec certaines de ses patientes. Grâce aux miettes de cette conversation, il allait pouvoir se maintenir quelque temps à flot – au propre comme au figuré.

Un demi-sourire plissa la trogne rougeaude du bon docteur, tandis qu'il finissait de panser les plaies de Jack.

Maura et Roy s'étaient retrouvés au Buxom, dans le calme relatif du début de soirée. Les filles commençaient juste à arriver au turbin et leurs babillages fusaient jusqu'au premier. Il régnait dans le club une atmosphère de franche camaraderie – éclats de rire et discussions animées entre copines. Bref, l'ambiance était bonne, cordiale et bon enfant. Tant que les clients payaient sans rechigner, évidemment... parce que sinon, le temps se gâtait. Maura se rappelait la première fois où elle avait vu les videurs passer à l'action. Le récalcitrant était assis sur une chaise dans la cave et, entre deux coups de poings, le portier se contentait de lui répéter imperturbablement : « Tu vas la payer, la dame, oui ? »

Le client avait fini par s'exécuter mais Maura avait retenu la leçon : en ce bas monde et quoi qu'on en pense, les comptes finissaient toujours par se solder...

Maura aimait l'atmosphère du club. Ici, elle pouvait se détendre. Les filles ne risquaient pas de tuer quiconque – sauf à s'entrégorger, naturellement, ce qui n'arrivait qu'exceptionnellement et toujours à cause d'un client.

Ça l'épatait un peu, que le Buxom continue à attirer du monde. À une époque, elle avait craint que la mode du *lap-dancing* ne mette le club sur la touche. La fréquentation avait baissé pendant quelque temps, mais la clientèle avait fini par revenir. La garantie de pouvoir passer à l'acte était un argument de vente imparable – de ceux auxquels les habitués du club ne résistaient pas. C'était ce qui avait fait son succès.

Ses yeux s'attardèrent un instant sur Roy qui pianotait sur sa calculette en tâchant de faire ses comptes, et elle eut un regain d'affection pour lui. Elle ne voulait surtout pas évoquer ses déboires avec Carla. D'ailleurs, elle hésitait encore sur l'attitude à adopter.

L'idée même lui restait en travers. Carla, lui faire ça, à elle ! Et pourquoi pas Marge, pendant qu'on y était ! Elle aurait refusé *mordicus* d'y croire, si elle ne l'avait pas entendu en direct et de ses propres oreilles.

Non, c'était surtout pour Roy qu'elle s'inquiétait. Carla allait devoir se passer de leur protection, mais Roy ne pourrait pas encaisser une nouvelle épreuve, c'était l'évidence même. Elle le regarda foudroyer sa calculette d'un regard noir, avant de tout effacer pour reprendre à zéro.

– Tu sais que je t'aime, Roy...

Il leva la tête, agréablement surpris.

– Mais moi aussi je t’aime, chérie. Qu’est-ce qui t’arrive ?

– Hé, que veux-tu qu’il m’arrive ? On ne peut plus aimer son grand frère, maintenant ?

Il se pencha sur son bureau, les doigts entrecroisés.

– Ça aurait un rapport avec Carla et Tommy, par hasard ?

Décelant un mélange de chagrin et d’inquiétude dans le regard de Roy, elle fut à nouveau prise d’un élan d’affection pour lui et hocha la tête.

– Tu sais, Maura... elle ne pensait pas à mal.

– Comment tu peux dire ça !

Il soupira.

– Je connais ma fille, j’ai eu tout le temps de l’observer... Janine la négligeait et toi, tu l’as prise sous ton aile. Quant à nos frères, ils l’ont toujours traitée avec ce mélange d’affection et de mépris qu’ils avaient pour papa. Mais selon moi, Carla est surtout paumée. Et elle souffre d’un terrible manque de confiance en elle.

– Sans blague !

Maura détestait ce genre de bla-bla. Ça avait le don de l’horripiler et elle n’était pas d’humeur.

– Heureusement, ce terrible manque d’assurance ne semble pas perturber beaucoup sa libido, pas vrai ?

Le sarcasme fit mouche. Roy en eut un pincement au cœur.

– ...et tu oublies un peu vite qu’elle vit à mes crochets, Roy ! Elle n’a jamais manqué de rien et surtout pas d’affection. Car je l’ai aimée comme ma propre fille – ça, ni toi ni Janine ne pourriez en dire autant ! Et voilà qu’elle se conduit pire que la dernière des petites grues de ce club. Tiens, je la verrais bien au bar, en tenue de combat... Elle serait tout à fait à sa place ! Et qui elle se dégotte, pour batifoler ? Mon mec ! T’as une idée de la façon dont ça peut se résoudre, un tel problème ?

– Ne te venge pas sur elle, Maura...

– Alors là, merci, Roy ! Grand merci ! grommela-t-elle, excédée.

Il secoua vivement la tête.

– Non, garde ton sang-froid, je veux dire. Ne cède pas à la colère. Carla a besoin de toi, quoi qu’elle en pense. Elle n’a jamais pu se passer de toi. C’est même ça, son problème... Elle voudrait être toi.

– Rengaine ta psycho à deux balles, Roy. T’as trop regardé la télé-

réalité, toi ! Carla n'est qu'une petite pute sans rien dans le crâne mais elle a quarante-cinq ans, bon Dieu de merde ! Elle sait ce qu'elle fait. Ça n'est plus une débutante ! Maman elle-même a été effrayée de voir comme elle avait changé.

– Mais justement, fit Roy en hochant la tête. Réfléchis un peu : quarante-cinq balais et toujours pas adulte... et toujours persuadée que, sans homme, une femme ne vaut rien. Elle n'a jamais bossé de sa vie !

– Alors ça... La faute à qui, hein ! tonna Maura, les yeux écarquillés. La mienne, peut-être ? Je suis encore la grande responsable de tout, comme toujours ?

Roy poussa un gros soupir.

– Mais non... Essaie juste de te mettre à sa place. Comprends-la. Bon sang, elle est jalouse de toi, de ta réussite...

– Elle me coûte assez cher, ma prétendue réussite ! Tu oublies peut-être que tout ne nous est pas tombé dans le bec ?

Il la dévisagea en silence.

– Ta fille a eu une existence de rêve, Roy, poursuivit-elle. On l'a élevée, protégée, bichonnée comme une putain de petite princesse. Eh bien, ras-le-bol, d'elle et de ses conneries !

– Et lui ?

– Qui ça, lui ? s'esclaffa Maura avec un rire grinçant. Lui, il appartient déjà au passé. Ils peuvent aller se faire voir, tous les deux !

– Espèce de triple buse !

Joss était tellement à cran que, pour la première fois de sa vie, Tommy aurait eu presque peur de son vieil ami.

– Tu sais ce que ça veut dire, Tommy ? Que t'as fini par te prendre les pieds dans ton propre zob !

Joss secoua la tête d'un air incrédule.

– Tu avais une femme en or, pour laquelle la plupart des mecs auraient donné une de leurs couilles, et tu trouves le moyen de te faire sa propre nièce ! T'as vraiment cru que tu pourrais la sauter comme ça, ni vu ni connu ! s'exclama-t-il en secouant sa grosse tête. Là, Tommy, question connerie, tu crèves le plancher !

L'intéressé n'éleva aucune objection, confirmant le diagnostic de Joss.

– Putain, mais qu'est-ce que je vais faire ? gémit-il, la tête dans les

maines.

– Alors là, je te pose la question, Mister Big Zob ! T’as sauté à pieds joints dans la merde... maintenant, tu nages !

Il mit pied à terre.

– Où tu vas, Joss ?

– Voir Maura, pour essayer de sauver ce qui peut l’être. Qu’elle sache au moins que moi, je lui ai été fidèle, ces six derniers mois – même si tout le monde ne peut pas en dire autant !

– Tu rigoles ?

– J’ai l’air de rigoler ?

Joss regagna sa propre voiture et démarra sans ajouter un mot, laissant Tommy les mains crispées sur son volant, sidéré.

Cette fois, il avait vraiment merdé.

Car il avait aimé Maura. Il se sentait un peu remonté contre elle de temps à autre, mais il y tenait vraiment. Et Joss avait dit vrai : comment avait-il pu espérer s’en tirer en toute impunité – et, hélas, pas seulement pour ses écarts avec Carla...

Billy Mills débarqua dans le club, impérial. Les filles étaient folles de Billy. Quand il passait au Buxom, le bruit de son arrivée se répandait comme une traînée de poudre et elles se ruaient toutes sur lui. Il distribuait baise-mains et mots doux en souriant benoîtement, façon altesse en visite. Il mettait un point d’honneur à les traiter avec les plus grands égards, l’arme absolue pour faire craquer ces dames. Elles buvaient ses paroles comme du petit lait.

D’autant que Billy était plutôt bien de sa personne et généreux de ses pourboires – bref, une nuit de rêve assurée pour la veinarde qui lui mettrait la main dessus.

Deux blondes, une siliconée et une nature, se disputaient ses faveurs ce soir-là. Mais Billy avait toujours eu la fibre écolo. Il opta pour le produit naturel – celle dont les petits seins ne risquaient pas de trembloter dans sa paume. Il détestait cette impression de *jelly* mal prise que produisaient les implants bon marché. Ça lui coupait l’inspiration.

Il se commanda un double Rémy Martin qu’il savoura tout en pelotant discrètement Stella, l’heureuse élue (Gloria Stennings, de son vrai nom). Elle avait vingt-huit ans et vivait avec un fieffé cossard, un certain Everton qui se donnait des airs de Rasta. Comme toutes les filles, elle carburait à la cocaïne et Billy lui trouva les yeux un peu

trop scintillants, tandis qu'elle lui débitait les bobards habituels sur son passé artistique glorieux et le magnifique quartier résidentiel où elle avait la chance de crécher...

Billy savait que c'était salades et compagnie, mais il n'en avait cure. D'ailleurs, il ne détestait pas une pointe d'imagination et d'exubérance créative, chez ses conquêtes.

Roy vint lui demander de passer au bureau, à l'étage. Maura voulait lui parler. Billy n'était pas très chaud, mais comment refuser ?

– Garde-les-moi au frais ! fit-il en pelotant une dernière fois les seins de Gloria, avant de s'éclipser.

Elle se rengorgea. Quel bonheur d'avoir Billy pour la soirée... Un beau gosse, si gentil et si peu regardant à la dépense... Le prince charmant !

Leonie était de retour dans son petit appart de Woodford Green. Vu l'après-midi de chien que venait de passer Jack, elle avait jugé préférable de se faire oublier, quitte à disparaître quelque temps de la circulation si nécessaire. Elle avait été épouvantée de retrouver son amant dans un état pareil – même si, en un sens, il ne l'avait pas volé. Au lit comme à la ville, Jack avait toujours eu tendance à se surestimer un brin... mais Leonie se serait bien gardée de lui faire partager cette perle de sagesse. Non, elle allait s'éloigner et faire profil bas quelques semaines, le temps de voir s'il se manifestait à nouveau... Sauf qu'il n'était vraiment pas jojo, ce pauvre Jack. Surtout maintenant qu'il était recousu de partout, façon Frankenstein ! Et ça ne risquait pas de s'arranger.

Or Leonie avait un besoin urgent de liquidités. Elle était du genre « Je sème à tous vents ». Tenant à son petit standing, elle était toujours en manque de fric. Elle avait donc passé quelques coups de fil et s'était dégoté un petit stock de speed et un boulot de danseuse au Spearmint Rhino – bref, la vie continuait.

Un coup frappé à sa porte la fit sursauter. Elle alla ouvrir, les sourcils froncés, et eut un haut-le-corps : on lui avait jeté quelque chose à la figure ! Mais elle éclata de rire, soulagée, en voyant des billets de dix livres virevolter autour d'elle, dans son petit hall d'entrée.

– T'es dingue ou quoi ? Qu'est-ce que tu fiches ? s'écria-t-elle d'une voix qui avait la suavité que seule donne l'odeur de l'oseille.

Garry Ryan sortit une autre liasse qu'il lui fit pleuvoir sur la tête. À présent, Leonie ronronnait de plaisir, dans son petit peignoir en soie signé Victoria's Secrets. Elle se souvint qu'elle ne s'était pas épilé les

jambes, mais fichtre ! C'était pas le moment de pinailler sur les détails...

– Alors, ça te va ?

Elle hocha la tête, émerveillée. Garry Ryan grisonnait un peu mais, à part ça, il restait plus que mettable.

– Un peu, que ça me va !

– Alors, fouille-moi... Vas-y, n'aie pas peur !

Il avait entrouvert sa veste dont toutes les poches intérieures étaient bourrées de billets, et Leonie repéra un renflement prometteur à l'avant de son pantalon – qui, espérait-elle, n'était pas rembourré de papier ! À côté de lui, Jack n'était qu'un vieil Oncle Picsou...

Ah ! Quoi de plus excitant qu'une pluie d'oseille ?

Elle en hululait de joie. Garry, ravi, se tordit de rire avec elle – tout en espérant qu'elle vaudrait les dix mille livres qu'il investissait dans cette soirée. Mais même si ça faisait cher de l'heure, il se dit que, vu la largeur de son sourire, elle allait se mettre en quatre pour être à la hauteur !

– Mais je t'en prie, mon trésor... Passe devant, ça va être ta fête !

Et Leonie avait bien l'intention de tenir ses promesses. Elle s'était toujours piquée de *savoir y faire* avec ces messieurs.

Vic était arrivé dans une autre planque, un appartement à Dolphin Square cette fois. La jeune Orientale qui y habitait l'accueillit aimablement. Vic la remercia d'un sourire crispé et fit comme si elle n'était pas là. Elle aurait vidé les lieux dès le lendemain matin, il allait y mettre bon ordre. Les basanés, il n'avait jamais pu blairer ça.

Joliff avait une nette préférence pour ce qu'il appelait les *Roses d'Angleterre* – tout en reconnaissant volontiers qu'en plus d'être raciste, il pouvait se montrer sacrément chauvin, sous-catégorie *British*. De fait, il détestait tout ce qui n'était pas strictement anglais, les Gallois et les Irlandais, en particulier. Alors, l'un dans l'autre, ça n'était pas vraiment du racisme... Non, s'agissait juste d'avoir les yeux en face des trous et de savoir trier le bon grain de l'ivraie !

Il soupira en trouvant du champagne et du saumon fumé dans le frigo. Il aurait préféré des œufs au bacon et un bon stock de toasts, au lieu de cette bouffe de fiottes. Il se fit un sandwich avant de consulter la messagerie de ses nombreux portables. Il en changeait tous les jours : pas question de prendre le moindre risque, même s'ils étaient clonés et qu'il était théoriquement impossible de remonter à l'origine de ses appels...

Le logement appartenait à un de ses vieux associés, avec qui il s'était retrouvé au placard à Durham, des années auparavant, pour attaque à main armée.

Georgie Baxter avait beau être un vétéran, il avait eu le bon sens de prendre ses précautions avant de plonger. Avec l'aide d'un autre vieux de la vieille qui s'était pris de passion pour les ordinateurs en taule, il avait concocté plusieurs sites pornos qui leur rapportaient à présent un joli pactole. Des rentrées régulières, on ne peut plus légales. Georgie et son pote nageaient dans le bonheur. La dernière chose qu'ils voulaient l'un comme l'autre, c'était de se retrouver avec un putain de boulet du nom de Vic Joliff collé aux baskets.

Vic appela Nellie, sa vieille maman, et bavarda un moment avec elle sans se douter une seconde qu'à l'instant même, on lui préparait un tour de cochon.

Billy avait écouté Maura, les yeux brillants. Un tic nerveux lui crispait rythmiquement la joue.

– C'est sûr, ça, Maura ?

– Certain. Trois millions cash, si tu me mènes à Vic. Tu mettrais ma parole en doute ?

Elle avait ouvert un attaché-case en cuir noir contenant plus de liasses que Billy n'en avait vu de sa vie.

– Téléphone à tous tes contacts et retrouve-le-moi, ce connard. Ras-le-bol d'être menée en bateau ! Je veux savoir qui le protège. Et tu as ma parole : même mes frères ne sauront pas qui m'a tuyautée, ça te va ?

Billy hocha la tête en soupesant le pour et le contre.

– Eh bien, on m'a dit... mais ne prends surtout pas ça pour argent comptant, hein ! Pour l'instant, ça n'est qu'un bruit de chiottes, d'accord ? Bref, Vic serait très pote avec un Irlandais, un de tes vieux associés. Un certain Kelly...

Maura ferma les yeux. Kelly, l'Irlandais qui avait fait exécuter Michael parce qu'il le soupçonnait d'avoir balancé certains de ses précieux associés dans les années quatre-vingts, au plus fort de la vague d'attentats à la bombe.

– Kelly ? Mais quel rapport entre Vic et l'IRA ?

Une note d'incrédulité avait percé dans sa voix.

– Paraîtrait aussi qu'ils sont en contact avec quelqu'un qui t'est très proche, Maura...

Billy était visiblement mal à l'aise. Elle eut la sensation de s'être pris un direct à l'estomac.

– Ça ne serait pas Tommy Rifkind, par hasard ?

Billy confirma d'un signe de tête.

Soudain plus pâle, Maura se laissa aller dans son fauteuil à l'instant où Roy revenait avec les verres.

Elle poussa un soupir.

Vic et les Irlandais ? Ça n'était pas si surprenant : Joliff avait été incarcéré à Belmarsh pendant la même période que Pat O'Loughling, un vieux camarade d'armes de Kelly. À l'époque, Maura et Garry s'étaient même chargés de subvenir à leurs menus besoins pendant leur séjour en taule. Ils avaient été bien bons ! Et bien sûr, Tommy avait un vieux compte à régler du côté de son fils. Le seul problème, c'était depuis quand... Depuis combien d'années magouillait-il contre elle ? S'était-il servi d'elle dès le départ et n'avait-il gagné sa confiance que pour mieux la trahir ? Cet horrible doute la tourmentait plus que tout le reste.

Mais tout s'emboîtait à présent : ses manœuvres de séduction, ses prévenances, ses mots doux... Pure comédie. Et quel comédien ! Elle avait tout avalé, sans se poser la moindre question. Il avait dû bien rire... Mais elle se promettait de lui couper définitivement l'envie de rire, dès qu'elle l'aurait retrouvé – ou, s'il rigolait encore, ce serait d'un grand rire involontaire et plutôt figé, celui de sa putain de tête de mort !

Elle composa un numéro de téléphone et, comme Billy remarquait le tremblement qui lui agitait les mains, il se sentit un peu à côté de ses pompes. Derechef il se maudit d'être descendu dans ce putain de club, comme si c'était le seul de Londres.

Maura affichait sa tête des mauvais jours, lèvres pincées et regard de silex, et Billy se souvint que ce n'était pas tout à fait une nana comme les autres. S'attirer sa colère, c'était se mettre toute la tribu à dos.

L'IRA elle-même ne lui faisait pas peur.

Garry était couché près de Leonie, le sourire aux lèvres. Tout bien considéré, elle valait largement le détour. Plutôt deux fois qu'une ! Il venait de passer la meilleure heure de sa vie, et elle aussi... ça, c'était le plus surprenant. Elle avait été sidérée d'avoir son premier véritable orgasme sans l'aide de sa main ou d'un vibromasseur. Elle vint se lover contre son nouvel amant dont les bras se refermèrent sur elle.

Comme Vic Joliff avant lui, Garry venait de trouver la seule femme avec qui le courant passait vraiment. Et de son côté, Leonie avait enfin déniché l'homme de ses rêves. Ils savaient tous deux que ça ne se limitait pas à une simple partie de jambes en l'air et savouraient ensemble cette découverte.

– Tu ne vas peut-être pas me croire, Garry – mais je n'avais encore rien ressenti de tel.

Il lui sourit, comblé.

– Moi non plus, chérie...

Ils s'abîmèrent tous deux dans un silence émerveillé.

– Tu veux une tasse de thé ? demanda-t-elle enfin.

– Tu lis dans mes pensées, mon chou !

Comme elle se levait, Garry profita au passage d'une vue imprenable sur son joli petit cul et la laissa filer à la cuisine. Il s'avisa soudain de la présence d'une valise ouverte, à l'autre coin de la chambre, et eut un sourire satisfait. La tronche qu'allait tirer ce vieux Jack en apprenant qu'elle était avec lui... Belle cerise sur son gâteau ! Puis, apercevant dans la valise un papier échoué parmi les dessous et les produits de beauté de sa belle, il se leva, alla le ramasser et le lut en diagonale, avant de le glisser dans sa poche de pantalon. Leonie venait de faire de lui un homme comblé et à plus d'un titre !

Elle revint bientôt avec deux mugs de thé et un plateau de toasts grillés. Garry lui sourit. Sa décision était prise : il l'installerait chez lui avant la fin de la semaine et tant pis pour ses autres maîtresses. Garry Ryan venait de rencontrer l'Amour, le vrai, avec un grand A ! Et si ce n'était pas encore tout à fait ça, c'était du pareil au même – voire mieux !

Maura avait donné rendez-vous à Joss Champion chez elle et l'avait reçu dans son salon. Elle avait toujours apprécié la compagnie de Joss et déplorait le tour qu'avaient pris les événements.

– Il ne le fait pas exprès, Maura. C'est ça le pire... Gina l'avait compris depuis longtemps. Elle avait épousé un cavaleur rédhibitoire.

Maura l'écoutait en silence, un verre à la main. Joss était sincèrement navré des dernières nouvelles, lui aussi. Et quelques minutes plus tard, elle ne fut pas autrement surprise (à la différence de Joss) de voir Patrick O'Loughlin entrer dans son salon sans s'être fait annoncer.

Joss secoua la tête, sincèrement accablé.

– Te bile pas, Joss... Maintenant, je sais tout.

– Hélas, non, Maura ! T'es encore loin d'en avoir fait le tour.

Puis Joss se tourna vers O'Loughlin :

– Alors Pat... tu lui déballes tout ou tu me laisses la corvée ?

O'Loughlin, un petit brun râblé, avait posé sur lui un regard indéchiffrable. Il soupira.

Il était sur la liste des dix individus les plus recherchés sur le sol national depuis qu'il avait quitté ses anciens copains pour rejoindre l'IRA Véritable, le dernier bastion d'irréductibles qui refusaient l'accord de Belfast, censé poser les bases de la paix en Irlande du Nord. O'Loughlin était l'un de leurs principaux responsables et s'était spécialisé dans les deals d'armes et autres sombres affaires. Il avait donc gardé un pied dans le milieu, ce qui expliquait ses accointances avec Vic.

– Je m'en charge, mec, répondit-il. Mais tu ne serais pas le collègue de cet enfoiré de Rifkind ?

Joss hocha la tête.

– Dis-moi plutôt quelque chose que je ne sais pas...

O'Loughlin s'esclaffa. C'était quelqu'un, ce géant aux manières de sanglier.

– T'es un type bien, Joss.

– Dites donc, intervint Maura, trêve de salamalecs ! Si nous entrions plutôt dans le vif du sujet ?

– Sacrée Maura Ryan, toujours aussi dure en affaires !

Elle eut un petit rire sec.

– Dure mais juste. Ça doit être ma fibre irlandaise !

Chapitre 15

Garry était heureux – ou aussi près du bonheur qu'on peut l'être. Il s'était dégoté un nouveau joujou, et désormais la belle Leonie illuminerait sa vie, comme bien d'autres par le passé... Car Garry ne tombait pas amoureux, il devenait propriétaire. Mais ça, Leonie n'y voyait rien à redire. Elle ne détestait pas ce sentiment d'appartenance et Garry l'avait tout de suite senti. Tant qu'il la couvrirait de cash et de petits cadeaux, elle serait comblée – or, avec lui, elle ne risquait pas d'en manquer : Garry disposait d'une réserve quasi inépuisable. Et comme Leonie l'avait mis sans même s'en douter sur la piste de Vic Joliff, elle pouvait aussi compter sur son éternelle reconnaissance.

Gai comme un pinson, il sifflotait entre ses dents en s'engageant dans la rue principale de Chigwell. Si tout se passait comme prévu, Vic serait un problème réglé avant la fin du week-end, et il n'aurait plus qu'à s'envoler pour Marbella au bras de sa chère et tendre, ce qui lui ouvrait des perspectives illimitées d'acrobaties sexuelles ensoleillées avec la belle Leonie et ses courbes déliées. Jusque-là, il les préférait plantureuses – pour autant qu'il pouvait en juger, les grosses vous étaient plus reconnaissantes de l'attention que vous leur portiez. Et Garry aimait les sentir dépendantes, ça lui donnait l'impression de garder le contrôle de la situation. Mais cette fois, Leonie et lui, c'était l'amour, l'harmonie des cœurs et des âmes. À son âge ! Il n'en aurait jamais rêvé, lui qui s'était fait à l'idée que la passion, ça n'arrivait qu'aux autres. Et voilà que cette gamine de Romford, avec des rêves de réussite fracassante plein la tête (et un décolleté à provoquer des carambolages sur la M25 !) lui démontrait le contraire.

Un instant plus tard, le sourire toujours aux lèvres, il tourna dans Verderers Road.

Abdul et Benny étaient attablés devant un grand *fry* qui leur tiendrait lieu de dîner. Ils avaient fait escale en Essex, au *Rosina Café* sur l'A13. Le trafic était toujours très dense sur la grande autoroute et le restau était idéalement situé, sur une aire où s'arrêtaient une foule de poids lourds. Cet anonymat n'était pas le moindre de ses atouts. C'était l'endroit rêvé, pour les livraisons comme pour les rencontres. Et, à la différence du Granada à West Thurrock, célèbre pour les deals de came et le trafic d'armes, l'établissement jouissait d'une réputation sans tache. Le point de chute idéal pour un rendez-vous d'affaires discret, surtout avec des partenaires étrangers, scandinaves, hollandais

ou allemands. Un restauroute, c'était la sécurité.

Tout en mastiquant, ils surveillaient les allées et venues de la clientèle, dans l'espoir de repérer l'un des nombreux amis et connaissances qu'ils s'étaient faits au fil des ans. Ils étaient venus réceptionner un chargement d'armes mais comptaient bien en profiter pour faire un brin de pêche à la ligne... et avec un peu de chance, ils auraient deux ou trois touches avant la fin de la soirée.

À voir Maura et O'Loughlin plaisanter ensemble, Joss s'émerveilla des capacités de résilience de Maura. La plupart des femmes auraient été anéanties par les catastrophes en chaîne qui s'étaient abattues sur elle ces derniers mois. La trahison de Tommy, particulièrement. Et il y avait de quoi. Pourtant, Maura donnait le change, comme si de rien n'était. À croire qu'il ne lui était rien arrivé que de très normal – mais qu'est-ce qui était normal dans la vie de Maura Ryan ? Selon Tommy, la vraie Maura était quasi hors de portée et Joss aurait été tenté de le croire. Il ne comprenait que trop bien ce qui la poussait à se blinder. Le père de Joss était un vieux dur à cuire de Liverpool, un mec coriace qui avait toujours vécu à cent à l'heure. Joss avait des foulditudes de demi-frères ou sœurs, y compris certains dont sa propre mère ignorait jusqu'à l'existence et qu'il connaissait sans s'en sentir vraiment proche. Il savait donc ce que c'était, de devoir vivre constamment sur ses gardes, en préservant des secrets qui auraient pu provoquer des catastrophes pour tout un tas de gens. De supporter le fardeau d'une famille en s'efforçant de vivre sa propre vie. Or tout cela, Maura l'avait fait, et plus encore, même si aucun des Ryan ne s'en était vraiment jamais rendu compte. C'était elle et elle seule qui les avait empêchés de plonger pour de bon, en les surveillant et en les protégeant d'eux-mêmes. La seule question en suspens, c'était Benny : combien de temps parviendrait-elle à neutraliser cette menace permanente ?

Joss croisait les doigts pour que Rifkind, qui restait son plus vieil ami, assure ses arrières ; car la famille Ryan allait lui tomber sur le râble tôt ou tard, ne serait-ce que pour ses galipettes avec Carla. Et pour la première fois, Joss ne serait pas là pour le tirer du pétrin. Il était bien résolu à ne suivre l'affaire que de très loin, en laissant Tommy s'en dépatouiller. Tommy avait besoin d'un bon électrochoc et ça n'avait que trop tardé. Joss espérait que ça lui servirait de leçon, une leçon qu'il n'oublierait pas de sitôt – en supposant qu'il y survive, bien sûr... ce dont il commençait à douter.

Après le départ de Joss, Patrick O'Loughlin et Maura se retrouvèrent en tête-à-tête. Ils se surveillaient mutuellement du coin de l'œil, tout en sirotant leur scotch.

– Tommy aurait agi seul, selon toi ? lui demanda-t-elle.

– Non, fit O’Loughlin en secouant la tête. Il était en cheville avec Vic et quelques autres. Mais personnellement, je n’ai rencontré que ces deux-là. Il n’était pas question d’en parler devant Joss, comme tu t’en doutes... Tommy ne sait pas au juste ce que nous avons découvert, et Joss n’est pas forcément au courant de tout ce qui s’est passé. On peut supposer que Tommy lui a caché une partie de son jeu : au point où il en est, il ne peut se fier à personne.

Maura digéra l’information, le feu aux joues.

– Ce sont des choses qui arrivent, Maura, fit Pat en se passant les doigts dans les cheveux. On finit tous par se faire rouler un jour ou l’autre. Mais être trahi par ceux qu’on aime, il n’y a rien de pire. Une fois, ma propre mère a été tentée de me balancer aux flics...

– Je sais, j’ai eu le même problème, fit Maura avec un soupir.

O’Loughlin lui jeta un regard empreint de sympathie.

– Oui, je m’en souviens. À cause de ce con de Geoffrey. Mais nous, on n’avait rien contre Michael, tu sais... Pour nous, ça n’était qu’une opération de routine.

Elle hocha la tête.

– Ça fait bien longtemps que j’en ai pris mon parti. Je n’avais pas vraiment le choix, hein ?

– Tu as perdu beaucoup des tiens, Maura. Tes frères d’abord, puis Petherick... et maintenant ta nièce.

Elle soutint froidement son regard.

– Tout comme toi, mon vieux Pat.

Il opina du chef et vida son verre.

– Ma mère est morte voilà quelques années. J’étais en cavale à l’époque, mais j’ai quand même réussi à passer la voir à l’hôpital. J’avais beau avoir la moitié des flics du Royaume-Uni aux trousses, j’y suis allé au culot. J’ai vu ses yeux s’ouvrir, le temps pour elle de me dire qu’elle avait hâte de claquer pour ne plus voir ma tronche d’assassin... Elle avait le sens de la formule, la vache !

L’amertume qui avait vibré dans sa voix acheva de déprimer Maura.

– Quelle plaie, les mères ! Si seulement on pouvait s’en passer...

O’Loughlin éclata de rire.

– Sans elles, on ne serait pas là, cocotte. Voilà au moins une chose de sûre ! On s’échine à leur plaire toute notre vie, tout en sachant que, quoi qu’on fasse, ça ne suffira jamais. C’est une loi génétique. On est

condamnés à les décevoir, tous autant que nous sommes...

Maura garda le silence et se servit un autre verre.

– ... et tous les deux, question déceptions, on en connaît un rayon, acheva-t-il.

Elle se rencogna contre le dossier du canapé en appliquant son verre glacé contre son front.

– Qu'est-ce que j'y peux, Pat ? Je suis assise sur un baril de poudre qui va exploser d'un instant à l'autre, et je ne veux plus de cette violence.

Il haussa les épaules et la rejoignit sur le canapé en posant les pieds de Maura sur ses genoux.

– Ça va péter, oui, dit-il. Et je ne vois pas grand-chose à faire. Garry sera fou de rage en apprenant ce qu'a fait Rifkind. De toute façon, il ne le portait pas dans son cœur, ton cher Tommy. C'était de notoriété publique.

– Garry n'a jamais aimé grand-monde, répliqua Maura avec un sourire. C'est pas sa faute, il est né comme ça.

– Si, Maura. Toi, il t'aime.

Elle secoua la tête. L'alcool commençait à lui monter à la tête et elle songea à ralentir sur le scotch, tout en sachant qu'elle n'en ferait rien. Elle en avait trop sur le cœur, et pas seulement à cause de Carla. Non, le pire était d'avoir découvert la complicité de Tommy avec Vic. Elle aurait dû flairer l'embrouille, mais il l'avait jouée si fine... Ça, il fallait le lui reconnaître. Son tempérament de cavaleur, elle aurait pu l'accepter, mais cette longue hypocrisie ! Ce salaud avait doublé tout le clan Ryan pendant des années. Rien ne pouvait lui faire plus mal, à elle qui l'avait accueilli dans sa famille. Il lui revenait d'en débarrasser les Ryan, à présent. Quand la nouvelle éclaterait à Londres, ils seraient tous éclaboussés. Non content de l'avoir trompée avec sa propre nièce, cet enfoiré de plouc de Liverpool avait cocufié ses frères comme des bleus !

– Garry n'aime personne. Il ne peut éprouver qu'un désir de possession ou, au mieux, un respect fortement teinté de crainte. C'est le secret de son succès : au fond, il se fout royalement de ce qu'on pense de lui.

O'Loughlin hocha la tête.

– C'est vrai, convint-il. Et ça sera toujours sa force.

– Depuis combien de temps tu savais, pour Vic et Tommy ?

Il se laissa aller contre les coussins du canapé avec un soupir.

– Six ans. Quand tu es allée régler son compte à son fils à Liverpool, Rifkind bossait déjà pour Vic. C'était lui, le chaînon manquant que tu cherchais depuis le début. Vic avait ses propres raisons de te laisser dans l'ignorance. Sans doute préférerait-il attendre que Tommy se trahisse lui-même, et c'est bien ce qu'il a fait.

Maura en resta interdite.

– Comment se fait-il que tu saches tout ça ?

– Vic nous a contactés pour nous demander notre aide, comme tu sais. Mais, entre nous soit dit, nous ne sommes pas intéressés. Il nous propose d'excellentes transactions, mais la came, on s'en méfie. Nous nous battons pour libérer l'Irlande, pas pour la rendre accro ! La came fait assez de ravages comme ça à Dublin et à Belfast. Ça se répand comme une traînée de poudre... si j'ose dire. En fait, Vic s'est trompé d'adresse. Il aurait pu s'en douter, qu'on réagirait mal.

Maura avait retrouvé tous ses esprits.

– Tu me dis quoi, là ? Que vous êtes sur ses traces, vous aussi ?

Il eut un demi-sourire.

– Ma vieille maman avait un dicton où il était question de mouches et de vinaigre... Ça te dit quelque chose ? Depuis notre séjour à Belmarsh, Vic croit dur comme fer qu'on est ses meilleurs amis. On s'est bien gardés de le détromper.

Maura hocha la tête.

– Tu vas le descendre ? demanda-t-elle.

– Je préfère te laisser ce soin.

– Merci !

– C'est la raison même de ma présence. Nous savions que nous pouvions compter sur toi pour prendre les choses en main dès qu'on t'aurait mise sur la piste. La situation est délicate. Un règlement de compte entre gangs... C'est le genre d'affaire où l'IRA ne peut prendre le risque d'intervenir. Eh bien, disons que quand tu y auras mis bon ordre, nous te devons une fière chandelle !

– Ça, tu l'as dit ! s'esclaffa-t-elle.

O'Loughlin haussa les épaules et exerça une petite pression amicale sur ses pieds.

– Exactement.

– Vous vous débrouillez toujours pour déléguer votre sale boulot, vous autres Irlandais !

– Hé ! Pendant combien d'années les Anglais ont-ils fait le leur chez nous, par Loyalistes interposés ? Forcément, les mauvaises habitudes finissent par déteindre... Et quand on a un chien, pas la peine d'aboyer !

La métaphore, assortie d'une mimique cocasse, tira un sourire à Maura, mais elle ne s'y trompait pas : Pat venait habilement de lui rappeler qu'il ne dirigeait pas une chorale d'enfants de chœur et que ses hommes auraient pu en remonter aux pires crapules.

L'idée lui coupa toute envie de rire et ils achevèrent leur scotch dans un silence songeur.

Nellie Joliff était une petite bonne femme d'un mètre cinquante, presque aussi large que haute. Et, comme la plupart des gens en faisaient la remarque, elle ressemblait trait pour trait à son fils – on aurait cru voir un Vic miniature, en travesti... Elle était native de l'East End, et fière de l'être. La mère Joliff, comme on l'appelait, parlait couramment le sabir local et se piquait d'être à la hauteur de sa réputation, comme de celle de son fiston.

Elle avait passé une bonne partie de sa vie à faire le tour des prisons dans tout le pays pour rendre visite à Vic. Elle avait aidé des femmes plus jeunes à surmonter ce genre d'épreuve – le découragement qui vous prenait dans le parloir de la taule où votre homme tirait une peine de quinze ans. La mère Joliff était une brave femme, à sa façon, et personne ne faisait vainement appel à sa générosité. Mais c'était aussi une fieffée pipelette, ce qui expliquait que son fils évitait de lui faire part d'informations qu'il ne tenait pas à ébruiter dans tous les pubs du quartier.

À son grand dam, elle avait dû s'installer provisoirement à Chigwell, chez sa sœur, en attendant de pouvoir regagner Majorque. Ici, elle n'avait vraiment rien à faire : Vic était à nouveau en cavale et il lui tardait de retrouver ses copines, ainsi que la petite maison qu'elle avait là-bas. Sans compter que la compagnie de sa sœur, qui ne cessait de blasphémer contre la Bible, lui plombait le moral. Elle fut donc toute heureuse de trouver Garry Ryan sur le seuil de sa porte. Elle l'accueillit d'un large sourire, en remerciant le Ciel de lui envoyer cette agréable diversion.

– Bonjour, Mrs Joliff ! Est-ce que votre fils est là, s'il vous plaît ?

Garry s'était adressé à elle avec le juste dosage de bonhomie et de respect. On aurait cru entendre un écolier sexagénaire et Nellie Joliff adorait ça.

– Mais entrez donc ! Entrez, mon cœur...

Elle lui ouvrit grande sa porte.

Garry entra, toujours souriant. C'était si facile. Suffisait de jouer le jeu de Vic. Cinq minutes plus tard, il était assis dans la cuisine, un mug de thé à la main, et écoutait Nellie lui raconter une foule d'histoires sur la belle vie qu'ils menaient à Majorque, ses fils et elle. Quand il prit congé d'elle, une heure plus tard, Garry Ryan avait toujours le sourire – le même, en un peu plus large.

Quel con, ce Joliff... Dire qu'il était assez bête pour exposer sa propre famille à un tel merdier ! La leçon valait bien un fromage.

Benny et Abdul transportèrent le lourd paquet à travers la maison de Lancaster Road. Sarah leur prépara du thé pendant qu'ils déballaient tout ça dans le jardin. Le carton contenait quatre Armalites, qu'ils durent se retenir de déballer pour jouer avec, comme du temps où ils étaient gamins et qu'ils faisaient crépiter des armes imaginaires.

– Putain, Abdul ! Regarde-moi ça... Putains d'engins, non ? s'exclama Benny, impressionné.

– Ouais. Des putains d'engins pour un putain de business !

Ils gloussèrent ensemble comme deux gosses, sous l'œil de Sarah qui les observait par la fenêtre de sa cuisine. Ils lui rappelaient tellement Michael et Geoffrey ! Michael aussi, il avait toujours été le chef – et Geoffrey le suiveur. De ce point de vue Benny tenait de son oncle. Il fallait qu'il soit la tête, l'élément moteur de la relation.

Son amitié avec Abdul remontait à la cour de l'école et Sarah savait qu'elle durerait jusqu'à leur dernier jour, mais elle n'essayait même pas d'imaginer un point aussi éloigné dans le temps. Benny était son petit-fils bien-aimé et elle tenait à lui comme à la prune de ses yeux, mais en le voyant rigoler avec Abdul, elle se souvint que son bébé chéri était devenu un vrai danger public. À la différence de ses fils à elle, Benny avait toujours vécu dans le luxe, sans manquer de rien. Même la mort de sa mère, ça ne lui avait fait ni chaud ni froid. Cette pauvre Janine qui avait payé si cher les activités criminelles de la famille et de ses prétendues « filiales » !

Ça aurait pourtant dû faire réfléchir Benny et le pousser à se remettre en question. Mais non, il n'avait pas changé d'un iota. Benny était un Ryan pur jus, et Sarah se sentait responsable de lui, comme des autres. Pour elle, c'était plus clair que de l'eau de roche : elle devait tous les accepter et les prendre tels qu'ils étaient. À cet instant, Benny leva la tête et, comme leurs regards se croisaient, il lui fit un

clin d'œil assorti de son plus beau sourire. Pour Sarah, c'était comme si le soleil émergeait de derrière des nuages noirs. C'était vraiment Michael tout craché... Peu importait ce qu'il avait pu faire, elle lui pardonnerait toujours tout, en bloc.

– C'est prévu pour quand, Benny ? lui demanda Abdul.

Il sourit une fois de plus.

– Dès qu'on a le feu vert de Maura.

– Et qu'est-ce qu'on en fera, de ce stock de came ?

– Ça, mystère, fit Benny avec un haussement d'épaules. Maura s'en occupe, point final. Pourquoi tu m'emmerdes avec tes putains de question ?

Sentant venir une de ses terribles sautes d'humeur, Abdul jugea plus prudent de changer de sujet et passa à autre chose.

Justin Joliff avait cinquante ans et c'était un vrai colosse. Tout comme sa mère, Nellie Joliff, il avait un bon coup de fourchette et accusait un certain embonpoint – mais à l'instar de son frère Vic, c'était un coriace, en affaires comme pour ses adversaires. Sauf que c'était aussi un foutu froussard. Il s'était planqué derrière Vic toute sa vie et avait prospéré dans son ombre, en profitant de la réputation de son aîné. La seule chose qui empêchait les gens de lui river son clou, c'était la terreur que faisait régner Vic. Et le pire, c'était que Justin en était parfaitement conscient. Résultat, il détestait tout et tout le monde, et se défoulait sur tout ce qui passait à sa portée... en plus d'être un dragueur impénitent. Car aucun râteau ne le décourageait. C'était plus fort que lui, rien ne l'empêchait de tenter sa chance dès qu'il entrevoyait un créneau. Les danseuses du club de *lap-dancing* qu'il fréquentait l'avaient repéré depuis longtemps. Pour lui, elles doubleraient leurs tarifs mais uniquement après avoir tout tenté pour l'éviter, ce qu'elles faisaient pour la plupart, dans la limite de leurs possibilités – et de la latitude que leur laissait leur tenue de travail.

Sa maman l'aimait, mais pas tout à fait autant que son frère. Ça aussi, Justin en avait bien conscience, tout comme Vic. D'ailleurs, la mère Joliff elle-même ne s'en cachait pas. L'un dans l'autre, Justin était donc devenu un vrai chieur, d'une arrogance digne d'Attila chef des Huns. Il fronçait déjà les sourcils, l'air mauvais, en allant ouvrir la porte de sa villa, dans les faubourgs de Santa Ponça à Majorque, mais il les fronça encore plus quand il découvrit le fusil qui vint s'appuyer sous ses multiples mentons, le forçant à relever la tête, à la limite de la tension musculaire.

– Salut Justin ! Alors, vieille branche, ça te dirait, une petite balade

dans le coffre du gentil monsieur ?

Justin ne répondit pas. Il avait trop peur pour émettre un son.

Ses deux visiteurs éclatèrent de rire. Ils se tordaient toujours lorsqu'ils tentèrent de refermer le coffre sur le corps grassouillet de Justin. Mais sans succès : impossible de fermer le capot.

– Qu'est-ce qu'on va en faire ? On le bute ici ?

– Ici, dans l'allée ? Tu rigoles ou quoi ?

Les hommes de main, deux frères qui travaillaient de longue date pour Garry, semblaient totalement imperméables à la terreur de leur victime qui se recroquevillait dans le coffre. Ils parlaient de lui comme s'il n'existait déjà plus.

– Hé ! Tu préfères peut-être qu'on le descende dans celle des voisins ? Tu peux les garder, tes questions idiotes !

– D'accord, mais qu'est-ce qu'on fait ?

L'aîné se plongea dans ses réflexions en se tapotant le menton.

– On le ramène là-haut, dans sa chambre. Y aura qu'à lui mettre des oreillers sur la tronche pour amortir le bruit.

– OK, fit le plus jeune. Hé, toi ! Vas-y, s'il te plaît... sors du coffre.

Justin était pétrifié de terreur.

– C'est quoi, ces salamalecs ? Tire-le juste de ce putain de coffre !

– Sors-toi de ce putain de coffre, gros plein de soupe, ou je te descends ici – et tant pis pour les voisins, ils iront se faire mettre !

Puis il ajouta en lorgnant vers son frère :

– C'était assez bien envoyé, ou tu veux que je le lui grave sur le front à la braise de cigarette ?

Mais Justin ne bougeait pas.

– Pas besoin de hausser le ton, frangin. Tu veux apprendre le boulot, non ? Alors contente-toi de faire comme je te dis.

Justin, à demi-mort de trouille, n'en perdait pas une miette, sans se douter qu'ils jouaient avec ses nerfs.

Les deux compères, jurant comme des charretiers, le tirèrent du coffre sans ménagement et le traînèrent dans la maison à grand renfort de coups de lattes. Là, ils fouillèrent les lieux de fond en comble, avant d'enfourner Justin sur la banquette arrière de leur voiture et de mettre les voiles.

Justin était dans un état d'angoisse dépassée et les deux frères jacassaient toujours en s'engageant sur la route de Pollença.

Longtemps après le départ de l'Irlandais, Maura resta étendue sur le canapé, anéantie. La trahison de Tommy, c'était la goutte d'eau. La façon dont il s'était servi d'elle la laissait sidérée, sonnée, sans réaction. Elle qui dépendait tant de son image et du respect qu'elle inspirait... C'était un facteur essentiel, dans le milieu. Personne ne devait pouvoir se vanter d'avoir eu le dessus sur vous, en quoi que ce soit. Et elle allait devoir affronter le regard de tous ceux qui seraient au courant de ses déboires conjugaux : Tommy l'avait humiliée en couchant avec sa propre nièce et complotait contre elle depuis six ans avec Vic Joliff, tout en partageant son lit.

Elle plongeait son visage dans ses mains. Même dans la pénombre du crépuscule, elle sentait la honte l'embraser.

Comment avait-elle pu se laisser séduire par un vulgaire escroc tel que Tommy Rifkind ? Était-elle tellement en manque de chaleur humaine ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? La mort de Terry l'avait-elle fragilisée au point de l'aveugler totalement ? Comment avait-elle pu croire un instant qu'ils parviendraient à filer le parfait amour, Tommy et elle ? Garry et Lee avaient massacré son fils, nom d'un chien ! Avait-elle perdu la tête ?

Et à présent, cette histoire avec les Irlandais... Elle avait déjà eu affaire à eux par le passé et, chaque fois, ça lui avait laissé le cœur à vif. Le moment était bel et bien venu de passer la main et de s'autoriser – enfin – à vivre.

Mais quelle vie pouvait-elle espérer à son âge, sans mari, sans enfants, sans rien ? Qu'est-ce qu'elle avait vraiment à elle, tout compte fait ?

Quelques belles maisons, quelques jolies voitures, une garde-robe de star.

Des amis ?

Oui, il lui en restait quelques-uns, dont cette chère Marge... et elle avait aimé Carla comme sa propre fille, même si cette époque était désormais révolue. Quant à Terry, il avait été pour elle à la fois un mari et un amant. Mais elle avait dû le bannir de ses pensées pour ne pas sombrer et à présent, tout comme Michael bien avant elle, elle se retrouvait au bord de l'abîme. Tout ça pour ça ! Sa vie entière n'avait été qu'une vaste blague, dépourvue de sens.

Elle ravala ses larmes. Pleurer n'arrangeait rien, elle avait payé pour l'apprendre. Elle tenta de se redresser, au prix d'un violent effort, mais

peine perdue. Elle se laissa retomber sur ses coussins et pleura, pleura encore, comme elle n'avait jamais pleuré. De longs sanglots presque silencieux qui remontaient du tréfonds de son être, d'autant plus déchirants qu'ils se faisaient à peine entendre. Son chagrin s'exhalait en une plainte désespérée et assourdie qui la laissait terrassée.

Enfin ses pleurs s'épuisèrent. Elle resta allongée dans la pénombre, l'œil sec, en tête-à-tête avec le souvenir de Terry et de leur vie commune. De ces précieux instants où il lui faisait l'amour dans la nuit, comme si elle avait été la seule femme au monde. De leurs vacances, des repas qu'ils avaient partagés. Tout lui revenait dans les moindres détails. Sa prévenance, les questions qu'il ne manquait jamais de lui poser sur elle, sur sa famille... Terry ne lui avait jamais fait défaut. Au contraire, il avait toujours répondu présent. C'était elle qui les avait entraînés tous deux dans le gouffre. C'était elle qui l'avait tué.

N'eût-elle pas répondu au coup de fil de Roy qui l'appelait à la rescousse, qu'ils seraient toujours ensemble, chez eux, en paix et bien vivants.

Mais elle lui avait préféré son ancienne vie. Sa famille, les Ryan. Ils avaient toujours été au cœur de leurs problèmes. Et que pouvait-elle faire d'autre ? Ils avaient besoin d'elle, comme elle avait besoin d'eux. Elle restait la voix de la raison pour leurs affaires, même si elle ne voulait plus y toucher, de près ou de loin...

Tout à coup, la porte du living s'était ouverte. Une silhouette se dessinait dans le contre-jour. Une silhouette féminine qu'elle reconnut aussitôt.

– Carla ! T'as un sacré culot de te pointer ici ! fit-elle en se redressant d'un bond.

Tony Dooley senior se tenait derrière elle.

– J'ai tenté de l'empêcher d'entrer...

Maura s'essuya vivement le visage d'un revers de main. À la lumière des lampes, elle ne pourrait plus leur cacher qu'elle avait pleuré.

– Pas de problème, Tony. Laisse, je m'en occupe.

Comme il tournait les talons, Carla prit timidement la parole :

– Si tu savais comme je regrette, Maws, dit-elle dans un souffle.

Maura alluma la lampe du canapé.

– Ah, tu regrettes ? Et je devrais m'en contenter ?

– Non, bien sûr que non. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a prise !

– Ça, je ne le sais que trop bien... En général, Tommy Rifkind ne fait pas les choses à moitié !

Carla semblait aussi mal en point qu'elle et, en dépit de sa fureur, Maura ne put se défendre d'une pointe de tristesse pour sa nièce. En fait, Carla n'avait jamais vraiment eu sa chance dans la vie... Mais elle repoussa cette idée. Elle avait tenté de lui souffler son homme sans le moindre état d'âme, la misérable salope, cette sale petite profiteuse qui avait vécu tant d'années à ses crochets. Avait-elle seulement pensé à l'en remercier, ne fût-ce qu'une fois ? Pas une seule ! Elle l'avait froidement exploitée, grappillant tout ce qu'elle pouvait, comme si c'était un dû. Parce que Carla était de la famille et que la famille c'était sacré, pas vrai... ?

Eh bien, non. Terminé !

– Je t'en prie, Maura, laisse-moi t'expliquer.

Maura secoua la tête.

– Rien du tout, Carla. Dégage. Casse-toi !

Carla regarda sa tante comme si elle la voyait pour la première fois. L'injonction avait jailli avec une telle force que Carla comprit immédiatement. Quoi qu'elle dise ou qu'elle fasse, Maura ne l'écoutait plus.

– Maws, je t'en supplie !

Sa voix de gamine geignarde, à présent. Ça avait marché plus d'une fois...

Maura soupira, le visage dans les mains.

– Il me semble avoir dit quelque chose, Carla. Tu te casses, oui ?

Des mots durs, définitifs, sans appel. Carla se détourna, vaincue. Jusque-là, elle n'avait jamais eu affaire qu'à sa tante Maura ; mais c'était le chef du clan Ryan qu'elle avait à présent en face d'elle. Ça lui fit froid dans le dos. Tout le monde savait de qui était venue la sentence de mort contre Geoffrey... Tout à coup, Carla se souvint avec un frisson de l'avertissement de sa grand-mère : Maura était une femme dure et déterminée, qui ne laissait personne lui marcher sur les pieds. Elle s'apprêta à quitter la pièce, désespérée et le cœur lourd.

– Hé, Carla... !

Carla fit vivement demi-tour, sentant renaître un rayon d'espoir.

– Tu as une semaine pour libérer ta maison. Et ne reviens surtout pas !

Elle en resta sidérée.

– Mais... Et Joey ? Et mes affaires ?

Maura dut réprimer un petit sourire devant l'air catastrophé de sa nièce. Elle, toujours elle ! Comme s'il n'existait rien d'autre au monde... Elle, son fils et ses petites affaires !

– Ça, tu aurais dû y penser plus tôt, chérie. Mais tu te voyais peut-être déjà déménager à Liverpool avec Rifkind ?

Touché. Carla en resta sans voix, à nouveau au bord des larmes.

– J'arrive pas à croire que tu puisses me faire une chose pareille, Maura !

Elle ressemblait tellement à Janine, le visage fripé en un masque de détresse, son admirable chevelure auburn chatoyant dans le contre-jour. Carla était encore très belle et, même du fond de son mépris, Maura sentit qu'elle l'aimait toujours.

– Te faire quoi, Carla ? Je devrais peut-être te laisser me couvrir de merde et te refiler Tommy, comme je t'ai offert tout le reste, sur un plateau ?

– Non... tu ne peux pas me virer de chez moi, je veux dire...

– De chez toi ! se récria Maura avec un reniflement de mépris. Mais elle est à moi, cette maison, chérie. Tu as vécu chez moi depuis toujours et pour pas un rond. Gratis ! Je récupère ce qui m'appartient, c'est tout.

– Mais que veux-tu que je fasse ?

La note plaintive qui avait filtré dans sa voix fit rigoler Maura.

– Eh bien, te trouver un boulot, par exemple, s'esclaffait-elle. Ça ne te ferait pas de mal d'apprendre à gagner ta vie ! Va donc t'inscrire à l'agence pour l'emploi. C'est vrai que t'as jamais été du genre à mouiller ta chemise... – pas au boulot, en tout cas ! Je t'ai même payé une femme de ménage, pour éviter que la maison ne se transforme en porcherie. Tu pourrais aussi rejoindre une de nos équipes d'hôtesse. T'as certainement le look et le talent requis ! Quoique, à la réflexion, non. Tu me parais un peu montée en graine pour ce genre de taf. Il nous faut des filles de première fraîcheur...

Elle pointa un index accusateur sur sa nièce.

– Tu n'es qu'une immonde petite pute, doublée d'une foutue cossarde, et tu ferais bien de prendre ta vie en main, parce que je ne le ferai plus à ta place ! Maintenant hors de ma vue, sale hypocrite !

– Tu me ferais ça, Maura ?

– Ouais.

– Tout ça pour un mec ? Tu vas diviser la famille pour un mec ?

– Oui. J'espère qu'il en valait la peine.

Comme Maura partait d'un nouvel éclat de rire, sa nièce sut que sa cause était perdue. Elle fit tout de même une ultime tentative :

– Mais je ne comprends pas ce qui m'est arrivé, Maura. Si seulement je pouvais remonter le temps...

– Contente-toi de refermer la porte en sortant – merci !

Elle contourna sa nièce pour aller remplir une bouilloire dans la cuisine.

Carla s'attarda encore quelques secondes avant de quitter la maison, sans mot dire. Elle s'attendait à tout de la part de Maura, sauf à cette indifférence glacée. Elle s'était préparée à tout encaisser, y compris une bonne torgnole. En un sens, elle aurait préféré ça...

Elle remontait dans sa voiture, quand elle entendit un bruit de pas derrière elle et, comme elle se retournait, elle se prit un seau d'eau froide en pleine figure.

Puis Maura lui balança le seau vide à la tête, en lui arrachant ses clés.

– Trouve-toi un taxi, mon chou. Ta voiture est à moi, comme tout le reste.

Tony Dooley senior avait assisté à toute la scène en secouant la tête. Ah ! Ces sacrées nanas... Il préférait mille fois une bonne vieille bagarre, d'homme à homme !

Le portable de Vic se mit à sonner pendant qu'il regardait *Match of the Day*. Il prit l'appel en grognant.

– Qu'est-ce que c'est ? maugréa-t-il – il avait reconnu le numéro de son frère Justin.

– Ça gaze, de ton côté, Vic ?

Il se redressa aussi sec et coupa le son de la télé.

– Qui est là ?

– Ton pire cauchemar, Vic. Écoute...

Il reconnut en arrière-plan la voix geignarde de son frère. Puis il y eut un coup de feu, suivi d'un hurlement.

– Bande de salauds ! Putain, je vais vous...

Mais à l'autre bout de la ligne, son interlocuteur ricanait.

– À ton service, Vic ! Raccroche, maintenant... Je crois qu'on va devoir lui coller une balle dans l'autre jambe !

Vic resta planté là, impuissant, à écouter un deuxième coup de feu suivi d'un second cri. Il était à deux doigts d'exploser d'horreur et de colère. S'il arrivait quelque chose à Justin, sa mère allait l'étriper !

– Toi, mon pote... tu ferais bien de tailler la route, qui que tu sois !

– Ta gueule, Vic ! Dis-moi, ma grosse couille... est-ce que ta vieille crèche toujours chez sa sœur à Chigwell, dans Verderers Road ? Mais on devrait peut-être la rebaptiser, cette saloperie de rue... *Murderers Road*, ça semblerait plus adéquat, vu que t'en es quasiment propriétaire ! J'ai cru comprendre que ça lui tapait sur les nerfs, à ta vieille maman, de cohabiter avec sa frangine... Tu devrais t'inquiéter un peu de sa santé, mon pote. Histoire de voir comment elle se porte, la pauvre chérie !

Clic. Vic resta interdit, les yeux fixés sur son portable comme sur un monstre préhistorique qui lui serait sorti de l'oreille.

Puis il composa le numéro de sa mère.

Pas de réponse.

Il n'avait plus un poil de sec. Il se mit à sillonner l'appartement à toute vitesse en rassemblant ses fringues. S'il était arrivé quoi que ce soit à Nellie ou à son frère, le sud-est londonien allait être plongé dans un bain de sang, avec les Ryan en tête de liste !

Il fila aussitôt à Chigwell et, en chemin, téléphona à tous ses alliés d'Angleterre et de Majorque. Mais malgré toute sa morgue, il se demandait non sans angoisse ce que les Ryan allaient encore lui sortir de leur chapeau.

Chapitre 16

– Mon Dieu, mamie... mais qu'est-ce que je vais faire ?

– J'en sais rien, mon cœur, murmura Sarah en berçant doucement sa petite-fille. Le mieux serait peut-être que tu reviennes t'installer chez moi...

En toute honnêteté, Carla était bien la dernière personne que Sarah avait envie d'héberger. Elle n'était pas spécialement facile à vivre et la seule idée de devoir supporter la présence de Joey lui plombait le moral. Sa voix, ses goûts musicaux, ses manières... en lui, tout lui filait la chair de poule. Michael, on pouvait dire ce qu'on voulait, mais au moins c'était un homme, un vrai ! Pas du tout le genre à battre des cils en tortillant du cul... Sans parler de ces petits cris d'orfraie qui semblaient être le mode d'expression favori du rejeton de Carla.

L'idée lui vint d'en parler à Roy, mais il avait déjà du mal à garder la tête hors de l'eau, le pauvre. Le moment était mal choisi pour l'empoisonner avec les problèmes de sa fille.

– J'arrive pas à croire que Maura m'ait fait une chose pareille, mamie !

Cette fois, c'était l'évidence même : Carla n'avait plus les yeux en face des trous ! Car, malgré ce qu'elle avait pu reprocher à Maura au fil des années, sur ce coup-là, Sarah soutenait sa fille. La conduite de Carla était inqualifiable et, somme toute, elle s'en sortait à bon compte, la petite garce.

– Écoute, Carla... Tu devais bien te douter que ta tante n'allait pas sauter de joie, pas vrai ? Tu as bien dû y penser et prévoir sa réaction, quand elle apprendrait ça...

– Mais c'est lui, mamie ! C'est Tommy qui n'arrêtait pas de me courir après !

Elle y croyait dur comme fer, à présent. Carla avait toujours eu le don de réécrire l'histoire comme ça l'arrangeait.

– À d'autres, Carla. Tu oublies que ça s'est passé presque sous mon nez. J'ai été témoin de vos manigances... et sous mon propre toit, encore ! Même les yeux fermés, Maura aurait pu vous voir venir. Tu devrais t'estimer heureuse d'être si longtemps passée à l'as... et ça vaut pour vous deux.

– Mais t’es dans son camp, toi aussi, ma parole !

Sarah secoua la tête, consternée.

– Y a pas de camp qui tienne, Carla. Tu n’aurais jamais dû faire ça, point final.

– Et moi, alors ? J’ai pas le droit au bonheur ?

– Pas aux dépens d’autrui, ma petite. Quoi qu’on puisse penser de Maura, tu n’as jamais eu à te plaindre d’elle...

– Et voilà ! Elle, elle, elle ! Si bonne pour moi, si indulgente, si compréhensive... j’ai tellement de chance de l’avoir ! Je n’ai entendu que ça toute ma vie !

Carla, à nouveau au bord des larmes, poussa un long soupir.

– Mais moi, dans tout ça, mamie ?

Sarah sentit fondre le peu de patience qui lui restait.

– Toi, tout t’est tombé dans le bec et tu n’es jamais contente. Je sais bien que Janine n’a pas été une mère idéale, mais il faut tout de même reconnaître à Maura ce que tu lui dois ! Elle t’a traitée comme sa fille, alors que vous n’aviez que cinq ans d’écart. Toute ta vie, elle t’a gâtée. Une vraie petite reine ! Elle s’est occupée de ton fils, t’a donné tout ce dont tu pouvais rêver. Comment tu as pu te jeter ainsi à la tête de Tommy ? Tu n’as vraiment pas honte ?

Carla releva la tête.

– Non, mamie, fit-elle sans sourciller, en regardant sa grand-mère droit dans les yeux. Parce que c’est moi qu’il aime – moi, pas elle ! Sans toutes ses simagrées, nous serions toujours ensemble, filant le parfait amour !

Sarah toisa la jolie femme qu’elle avait devant elle et se demanda s’il lui restait un grain de bon sens. Croyait-elle pouvoir continuer à n’en faire qu’à sa tête, en s’appropriant tout ce qui passait à sa portée, sans la moindre contrepartie ?

– À l’entendre, c’est moi la garce, mamie... alors qu’en fait, c’est elle ! C’est elle qui terrorise tout le monde, pas moi ! Elle a toujours refusé de voir la vérité en face et d’admettre que Tommy puisse me préférer à elle... Et voilà qu’elle nous jette à la rue, Joey et moi.

Cette fois, Sarah en avait sa dose. Dans le rôle de l’innocence bafouée, Carla laissait à désirer ! La vieille femme explosa :

– Et si tu t’écrasais, pour une fois, ma petite ? Si tu acceptais enfin de payer pour tes erreurs, après t’être conduite comme une vraie

roulure qui devrait s'estimer heureuse d'avoir encore des jambes pour marcher ! Sans blague, tu espérais t'en tirer comme ça ? Tu nages en plein rêve, ma pauvre Carla ! Nom d'un chien, Maura en a fichu de plus coriaces sur le carreau ! Comment tu as pu croire une seconde qu'elle te laisserait la narguer en toute impunité ?

– Bien jeté, Mamie ! Là, tu marques un point.

Benny avait laissé tomber son verdict à mi-voix, mais son apparition dans la cuisine fit sursauter les deux femmes.

– Aaah ! Toi, tu ne vaux pas mieux que les autres ! Vous ne jurez que par elle, dans cette foutue famille !

Benny sourit.

– Ben, peut-être parce que c'est quelqu'un, Maura ! Une femme solide, intéressante, qui a accompli des tas de choses. Si t'en avais fait la moitié, au lieu de te laisser vivre, tu nous inspirerais sûrement plus. Mais telle que je te vois, Carla, t'as largement dépassé ta date limite de consommation et tu continues à te conduire comme une petite princesse débile, à qui ses parents refusent un jouet. Prends-toi en main, merde ! Si c'était à moi que t'avais fait ce genre de truc, je te prie de croire que tu l'aurais payé au prix fort, et que t'aurais eu toute ta vie pour regretter tes conneries. Alors, tu ferais bien de mesurer ta chance. Un seau d'eau dans la gueule, c'est beaucoup mieux qu'une bouteille d'acide ! Parce que moi, frangine ou pas, à la place de Maura, c'est ce que je t'aurais balancé.

Carla s'était remise à pleurer. Elle avait les paupières à vif, rougies par le manque de sommeil. Elle posa la tête sur l'épaule de Sarah et soupira à fendre l'âme.

Benny éclata de rire en allant mettre la bouilloire sur le feu.

– Regarde-toi un peu, Carla ! Sans blague, putain... tu te considères encore comme une Ryan, ou ne serait-ce que comme une femme digne de ce nom ? Secoue-toi, tu déconnes à pleins tubes ! Le connard qui s'est servi de toi est en cavale à l'heure où je te parle, mais il sait que ses jours sont comptés. Laisse-nous faire, ma belle. On va le retrouver et je te jure qu'il regrettera d'être venu au monde. Il va chialer en pleurant sa mère... mais tu sais quoi ? Pas de danger qu'il en réchappe, j'y veillerai personnellement. Et maintenant, boucle-la, tu me soûles !

Sarah poussa un soupir en écoutant son petit-fils. Combien de fois avait-elle entendu de telles abominations, année après année ? Jurons, imprécations, menaces, violence... Il fut un temps où elle arrivait à en faire abstraction, à oublier que c'était ses propres enfants qui

vomissaient ces horreurs. Et pour ses fils, elle avait bel et bien fini par en prendre son parti – mais pour Maura, jamais. Pourtant, Maura avait porté la famille à bout de bras, y compris cette ingrate de Carla qu'elle avait élevée comme sa propre fille. Sarah n'avait pas oublié le soir où elles s'étaient pointées ensemble chez Janine et avaient trouvé la maison en pleine débîne. Quant à la petite Carla, elle faisait peine à voir : sale, mal fagotée, les bras pleins de bleus, dans cet appartement qui avait tout d'un dépotoir... On aurait dit une petite bohémienne. D'autorité, Sarah avait pris Carla sous son aile et, à compter de ce jour, Maura s'en était occupée avec dévouement. Et voilà sa récompense ! Elle l'avait entourée d'affection, lui avait servi à la fois de mère, de grande sœur, d'amie... et Carla ne voyait toujours pas ce qu'on pouvait lui reprocher ! À reculons, Sarah en venait à cette conclusion : tout comme son frère Benny, Carla était une cause perdue. Il n'y avait plus le moindre espoir de les sauver.

Garry, Lee et Maura rigolaient en pensant au dilemme de Vic. Apparemment, il s'était pointé à Chigwell avec quelques acolytes et avait frappé à la porte de sa tante, pour apprendre que sa mère passait la soirée au bingo. Puis Nellie Joliff était revenue saine et sauve, et avait remonté les bretelles à son fils devant tout le monde. Cet intermède comique tombait à pic : Maura avait justement besoin de se détendre un peu...

– On a bien essayé de le suivre, leur avait raconté Garry, mais c'était mission impossible. Faut reconnaître qu'il a toujours l'œil, ce vieux Vic. Il nous a semés en cinq sec. J'ai eu juste le temps de reconnaître un de ses hommes : Mickey Ball.

– Tu m'étonnes, ils ont toujours été potes !

Garry déglutit laborieusement. Lui aussi, à une époque, il était pote avec Vic. Au fond, ça le turlupinait, d'être en bisbille avec lui. Mais vouloir lui arracher la tête, c'était une chose – ça ne l'empêchait pas de comprendre ce que Vic pouvait ressentir. Surtout maintenant que Garry était fou amoureux. Lui aussi, il aurait pété les plombs s'il était arrivé quelque chose à sa chère Leonie. Garanti. En Leonie, il avait trouvé son âme-sœur. Ils étaient toujours d'accord sur tout. Enfin... elle était d'accord sur tout avec lui. Mais l'un dans l'autre, ça revenait au même !

– Et du côté de Rifkind ? demanda Lee.

Maura s'attendait à cette question, mais ça restait un point sensible. Elle était terriblement gênée. Le pire, pour elle, c'était que tout le monde soit au courant de ses déboires amoureux. Elle détestait lire de la pitié dans les yeux des gens. Garry prit la parole, la dispensant de

répondre :

– Je m'en occupe, Lee. J'en fais mon affaire. Commençons par remonter la trace de Vic. Avec l'aide de son frère, ça ne devrait pas nous poser trop de problèmes. Et quand on tiendra Vic, on aura Tommy. Il n'est pas passé chez lui à Liverpool, ces jours-ci. Personne ne l'a vu dans ses repaires habituels. Mais il finira par rentrer au bercail. Tommy n'a jamais été une flèche. Tôt ou tard, il va commettre une erreur. J'ai mis une bonne prime sur sa tête. On ne devrait pas tarder à avoir de ses nouvelles.

Lee hocha la tête.

– Et Carla ? demanda-t-il.

Il s'inquiétait pour sa nièce.

– Elle, elle ne risque rien, répliqua Maura, acerbe. Qu'est-ce que tu insinues, Lee ?

Il y avait pourtant de quoi s'en faire. Même lui, il y aurait réfléchi à deux fois avant de doubler Maura. Il n'aurait pas voulu être à la place de Carla. Elle devait avoir perdu la tête pour s'imaginer qu'elle pourrait passer à l'as, après un coup pareil. Quant à Tommy... Eh bien, à part soi, Lee l'avait toujours considéré comme un sombre connard.

– Paraît que tu l'as virée de chez elle ?

– De chez moi, s'il te plaît, Lee. Elle est à moi, cette maison.

Il poussa un soupir.

– Si tu le dis... Mais elle pète de trouille. Elle est partie se planquer.

– Il y a de quoi ! déclara Garry avec une brusquerie qui fit sursauter Maura. C'est bien la fille de sa mère, enchaîna-t-il. Janine aussi, elle crachait sur notre business, mais ça ne l'empêchait pas de vivre à nos crochets. Tout comme maman, en fait. Ah ! Qu'elle aille se faire voir ! Elle peut bien retourner dans les jupes de sa grand-mère, elle finira peut-être par reconnaître que la famille a du bon.

– D'après Carla, c'est Tommy qui l'a cherchée...

– Ah, lâche-moi, Lee ! Et fais pas ta vieille midinette... c'est fini, les histoires de cour d'école ! Quel intérêt, de savoir qui a cherché qui ? Elle l'a fait, point. Et si c'étaient les flics qui lui promettaient la lune, tu crois qu'elle se laisserait tenter ? Posons-nous la question. Est-ce qu'elle hésiterait à nous balancer si ça pouvait arranger ses petites affaires ? Plus question de lui faire confiance, à cette sale pute ! Ni de continuer à l'arroser, elle et son pédé de fils ! Ils peuvent aller se

planquer dans les jupes de maman, tous les deux !

Lee baissa les yeux devant la véhémence de Garry.

– Mais maman est furax. Elle aussi, elle trouve la conduite de Carla inqualifiable – sans compter que ça nous met dans une position délicate. Tu imagines, si on se pointe chez maman et qu'on tombe sur Carla ?

Garry haussa les épaules. Lui, ça ne lui posait aucun problème.

– Suffira de l'ignorer, et c'est ce que j'ai l'intention de faire.

Comme d'habitude, Lee finit par se rallier aux arguments de son frère et Maura, qui commençait à prendre pitié de sa nièce, ravala les paroles d'apaisement qui auraient assuré le retour de Carla au sein de la famille.

– Paraît que ce matin, Benny ne s'est pas gêné pour lui balancer ses quatre vérités.

Garry éclata de rire.

– Qu'il y aille mollo avec la vérité, ce petit con... Il n'en a déjà pas trop pour son usage personnel !

Maura grimaça un sourire. Benny n'aurait pas apprécié ce genre d'humour. Il était trop vaniteux pour goûter les charmes de l'autodérision...

– Comment va Roy ?

– Pas de nouvelles aujourd'hui, dit Maura avec un haussement d'épaules.

– Ben, tu vas en avoir, fit Garry, cette fois sans hausser le ton.

– Il est furieux, c'est ça ?

Garry eut un sourire.

– Tu ne le serais pas, à sa place ? Toi et Carla, vous êtes ce qu'il a de plus cher au monde.

– Ça lui passera.

– Ah ! Voilà une Maura selon mon cœur ! conclut Garry, avec un large sourire.

En les écoutant, Lee s'avisa une fois de plus que son frère et sa sœur avaient de multiples points communs. Sheila avait bien raison : ils étaient raides dingues. Mais c'était sa famille et il était heureux de les avoir. Sans eux et surtout sans Maura, il aurait dû bosser comme salarié dans une boîte normale où il aurait tiré ses huit heures en se

morfondant toute la sainte journée. Tout était une question de choix dans la vie et les leurs étaient faits depuis si longtemps qu'il était trop tard pour changer.

Même s'ils l'avaient voulu.

Billy Mills était gai comme un pinson. Il avait quelques biftons en poche, une jolie fille à son bras et un tuyau d'enfer pour la prochaine course. La fille était une vraie civile, pas du tout le genre gogo-girl ou stripteaseuse. Si elle sortait avec lui, c'était qu'elle appréciait vraiment sa compagnie.

Il l'avait emmenée au champ de course de Brighton où courait le cheval d'un copain. Billy adorait venir à Brighton : le terrain était bon par tous les temps et il connaissait dans le coin une petite gargote sympa qui servait une excellente cuisine, saine et délicieuse.

D'habitude Janet était plutôt gironde mais, ce jour-là, elle s'était surpassée. Elle était sensationnelle, dans son ensemble de cuir noir qui faisait se retourner les têtes sur son passage. Elle avait un pétard émouvant, du genre épanoui, et à la différence de toutes ces femmes qui s'évertuent à planquer le leur, elle ne manquait aucune occasion de le mettre en valeur. Quant à Billy, en amateur éclairé, il ne manquait aucune occasion de le peloter.

Il jubilait donc en aidant Janet à monter dans sa nouvelle Jaguar. Il laissa traîner une main baladeuse tandis qu'elle s'installait sur le siège passager. Mais comme il se redressait, tout sourire, il sentit son cœur chavirer. Il avait reconnu Jack Stern qui se tenait à deux pas de là, escorté de ses hommes de main et – très mauvais signe... – tout sourire, lui aussi. Mais le sien était plutôt crispé.

– Dis donc, Jack, tu m'as l'air un peu à cran...

– Je *suis* à cran. Mais je me suis surtout fait alléger d'un bon paquet d'oseille à cause des Ryan.

– Et tu voudrais que je t'arrange un rencard pour parlementer, je me trompe ?

– Exact. Tu piges toujours au quart de tour, Bill. C'est ce que j'apprécie chez toi.

– Ben, pour aujourd'hui, c'est râpé. Comme tu vois, je suis de sortie.

– Plus à partir de maintenant.

– Tu rigoles ou quoi ? Je vais aux courses, point final.

Jack poussa un soupir en survolant la rue du regard – tout était calme, dans les deux sens.

– M'oblige pas à t'enlever, Billy. L'affaire est trop importante pour être ajournée.

– Allons, Jack. Ça peut sûrement attendre quelques heures...

Janet passa la tête par la fenêtre.

– Alors ? On y va ou c'est pour demain ?

– Quel chien ! s'esclaffa Jack. Où tu t'es dégoté ce joli petit pittbull ? Aux courses de Walthamstow ?

Billy se fendit d'un sourire. Jack avait toujours eu le sens de la formule – il pouvait vous faire pisser de rire, littéralement.

– Non, à Henlow ! Mais comme c'était à une course de lévriers, t'avais quand même cinquante pour cent de la réponse, mon vieux Jack !

Il s'esclaffa.

– Sacrée souris ! Moi aussi, je me suis levé quelques belles peaux de vache, au fil des années.

Ils éclatèrent de rire en chœur.

– J'ai besoin de ce rencard, reprit Jack en retrouvant d'un coup son sérieux. Chaque heure compte et, crois-moi, tu ne regretteras pas celles que t'y passeras. Une affaire de toute première bourre. Y a un gros pataquès qui se prépare. J'ai besoin de quelqu'un de fiable comme intermédiaire. D'ailleurs tu commences à t'en douter un peu, mon Billy... T'as pas vraiment le choix.

L'intéressé poussa un soupir et en prit son parti. Jack, c'était Jack. Le seul fait qu'il se soit déplacé en personne en disait autant qu'un long discours. Billy jeta un coup d'œil à Janet qui fulminait sur le siège passager et, fouillant dans sa poche, il en tira deux cents tickets qu'il lui passa par la portière.

– Désolé, mon chou, mais tu dois piger la situation...

– Va donc te faire foutre, Billy !

– Personnellement, j'y verrais pas d'inconvénient et je me ferais une joie de te rendre la pareille ! fit-il, toujours souriant. Mais comme tu vois, le devoir m'appelle...

Jack et ses hommes s'esclaffèrent. Dans le cadre d'une discussion amicale, ils pouvaient se permettre d'être magnanimes. Trois minutes plus tard, la belle Janet trépignait de rage sur le trottoir, avec deux cents livres en poche et un numéro de taxi à la main.

Les mains arrondies sur son ventre gravide, Danielle Hicks s'était

allongée sur son vieux canapé râpé, aussi fatigué qu'elle. Petey, son aîné, alla ouvrir la porte à Maura qui se figea un moment sur le seuil, les yeux rivés à la triste caricature qu'était devenue cette pauvre Danny, usée par les frasques de son vaurien de mari.

Danielle lui lança un regard maussade.

– Entre, Maura. Je t'attendais. Les flics quittent à peine la maison.

– Je sais, fit-elle en hochant la tête.

Danny se força à sourire.

– Je me doutais bien que tu finirais par venir, quand ça se serait un peu tassé. Merci, à propos... pour les cinq cents livres. Je les ai bien reçues. J'ai dit aux flics que c'étaient les voisins qui s'étaient cotisés et ils ont eu l'air de gober mon histoire. Mais ils ont mis la baraque sens dessus dessous, en cherchant Dieu sait quoi... Petey ! cria-t-elle, appuyée sur un coude. Si tu nous apportais une tasse de thé ?

Maura entendit le gamin se colleter avec la bouilloire.

– Je vais m'en occuper...

Mais Danielle secoua la tête.

– Non, assieds-toi. Dis-moi plutôt ce que j'ai besoin de savoir, qu'on en finisse.

Maura s'installa dans un fauteuil qui avait dû perdre ses ressorts bien avant d'atterrir chez Danielle. Son regard survola la pièce, depuis les rideaux défraîchis jusqu'au tapis mité. Depuis le papier peint qui frisait dans les coins, jusqu'aux jouets et au linge sale éparpillés dans toute la pièce. Et cette déprimante odeur de crasse, omniprésente, trahissant la lassitude d'une vie gâchée par les naissances trop rapprochées...

Le regard de Danielle avait suivi le sien.

– Tu parles d'un gourbi, hein ? D'après les flics, je pourrais demander un genre d'allocation. Ils ont débarqué en force, avec des combinaisons blanches et des sacs plastique sur leurs godasses. Je leur ai dit : « Exagérez pas ! C'est quand même pas si crade, chez moi ! »

Sa propre blague la fit pouffer de rire.

– Est-ce qu'ils ont embarqué quelque chose ?

– Ouais, opina Danny. Mais rien d'intéressant. Le premier truc que j'avais fait, c'était de me débarrasser de tout ce qui aurait pu incriminer Jamie... ou qui que ce soit d'autre. J'avais tout mis dans un carton que j'ai planqué chez une copine. Elle ne sait pas ce qu'il

contient et ne veut surtout pas le savoir. Si tu y tiens, je te le remets, d'accord ?

Maura acquiesça d'un signe de tête.

– Et ensuite ?

– Ensuite, faudra que je mette mon petit dernier au monde, avant de penser à l'enterrer, l'autre con. Le corps est toujours à la morgue, dans la glace. Le coroner refuse de me donner une date pour l'inhumation. À propos, j'ai quand même fini par lire le rapport d'autopsie... Jamie avait de la colle dans les yeux. Ils pensent que c'est ce qui l'a tué : une crise cardiaque déclenchée par la panique.

Elle étouffa un petit rire.

– Une crise cardiaque ! Qui aurait cru qu'il avait un cœur, l'enfoiré ? Vu la manière qu'il nous traitait, moi et les petits...

Sa voix s'était teintée d'amertume.

– Attends, le plus drôle... Maintenant qu'il n'est plus là, je suis presque soulagée. Au moins, il traîne pas dans le pieu d'une autre. Et je sais que, là où il est, il ne risque plus de cavalier !

Avec un frisson, Maura mesura sa chance de n'avoir jamais laissé quiconque prendre ce genre de pouvoir sur elle. La trahison de Tommy avait beau la faire souffrir, elle savait que ça passerait, comme le reste. Ce n'était jamais qu'une égratignure d'amour-propre. Danny, elle, ça faisait des années qu'elle avait renoncé à toute fierté.

– Tu sais qu'il m'arrivait de faire la tournée de ses maîtresses pour le retrouver... Alors même que j'avais perdu toutes mes illusions : s'il avait voulu être avec moi, il lui suffisait de rentrer à la maison. Certains soirs, il me rejoignait sur le trottoir et me hurlait qu'il ne pouvait plus me voir en peinture. Et puis, quelques jours plus tard, il rentrait au bercail, le sourire aux lèvres, comme si de rien n'était. Alors, je m'écrasais. Je passais l'éponge et je le laissais revenir.

Maura prit les deux *mugs* de thé des mains du petit Petey, un gamin trop calme pour son âge, et les déposa sur la table basse.

– Me voilà veuve avec sept enfants. Une maison à la débîne, pas un meuble digne de ce nom... rien pour voir venir. Tu penses bien qu'il avait pas pris d'assurance-vie, ce connard !

– Mais si, Danielle... Nous te devons une compensation. Ton homme a déconné dans les grandes largeurs, mais il a payé pour ses conneries. Ne t'inquiète pas. Tu ne manqueras de rien, j'y veillerai personnellement. J'ai même repéré un pavillon à vendre pour un prix raisonnable, à Woodford Green. Bien placé, à proximité des écoles

pour les enfants. Une jolie maison en excellent état et déjà presque aménagée. Grand jardin avec véranda... Si elle te plaît, elle est à toi. Tu ne croyais quand même pas que je te laisserais dans la mouise ?

Danielle secoua lentement la tête.

– Mais n’oublions quand même pas que c’est vous qui l’avez buté, toi et ta famille. Il me semble que la pensée de me priver de mon homme ne t’a pas arrêtée...

Maura eut un haut-le-corps. Bien sûr, on pouvait comprendre la détresse de Danielle de se retrouver seule au monde, en pleine déprime. Mais ça restait dur à entendre. Elle se pencha vers elle et lui parla à mi-voix, pour ne pas inquiéter les enfants.

– Écoute, Danny... Ton homme savait parfaitement à quoi s’en tenir, tout comme nous. *Quand on n’encaisse pas les coups, faut éviter d’en prendre*, comme dit le proverbe. Et, soit dit en passant, j’en connais un autre qui t’irait comme un gant : *ne mords pas la main qui te nourrit*...

La menace était à peine voilée et Danielle prit aussitôt la mesure de la situation. Maura, son amie Maura, toujours impeccable, habillée, coiffée et chaussée comme une star... Maura, sa vieille copine qui ne crachait pas sur un brin de rigolade et sur qui on pouvait toujours compter pour arrondir ses fins de mois – bref, son amie Maura – s’était tout à coup métamorphosée en Maura Ryan. La Maura Ryan, celle qui dirigeait le clan Ryan et défendait leurs intérêts. Parce qu’une pauvre femme fourbue, seule au monde et encore enceinte jusqu’au cou, pouvait faire plonger toute la bande. Ça, Danielle l’avait subodoré. Son homme avait mis les Ryan dans un pétrin bien plus profond qu’elle ne l’avait d’abord cru.

Tant que vous filiez doux, cette bonne Maura était toujours prête à vous tendre la main. Mais dès que vous faisiez planer la moindre menace sur elle ou sa famille, le temps se gâtait...

– Allez, Danny. Épargne-nous ce genre de laïus. Tu auras largement de quoi voir venir et je te garantis que, personnellement, le sort de Jamie ne m’empêche pas de dormir. Il nous a tout de même bien roulées toutes les deux, ma biche, et pas qu’un peu ! Dis-toi qu’à ma place, la plupart des gens ne se sentiraient pas obligés d’assurer ton avenir. Alors, réfléchis bien... avant de mordre la main qui te nourrit.

Danielle avait peur, à présent. Maura en eut le cœur serré pour elle mais c’était nécessaire. Elle avait dû hausser le ton, mais c’était le seul moyen de la dissuader de parler à tort et à travers.

Encore un coup de Benny, avec sa manie de la colle ! Elle l’aurait volontiers étranglé de ses propres mains, ce petit enfoiré, pour lui faire

payer les catastrophes qu'il déclenchait. Mais le mal était fait, il ne lui restait plus qu'à limiter les dégâts. Ce qui exigeait de mettre un peu la pression à cette pauvre Danny, pâle de terreur.

D'ailleurs, elle savait ce qu'il en était tout aussi bien que Maura. Elle était à côté de ses pompes et il fallait lui clouer le bec avant qu'elle n'aille l'ouvrir inconsidérément, en racontant entre les mains de qui son homme avait trouvé la mort... Et Maura préférait de loin se charger de lui administrer la leçon que de laisser ce soin à Garry – ou, pire, à ce dingue de Benny.

– Finis ton thé, Danny. Je vais te montrer les photos de la maison... Il y a quatre chambres. Tu auras assez d'espace pour tous tes enfants. Et il y a aussi des combles aménagés où tu pourras installer une chambre de plus. Ça ne dépend que de toi.

Danielle saisit les photos d'une main tremblante et, derechef, Maura eut un petit choc au cœur. Elle lui prit la main.

– Comprends-moi, Danny... Je fais vraiment le maximum pour toi. Bien plus que n'en feraient la plupart des gens à ma place.

Danielle retira sa main aussi vite qu'elle en eut l'audace.

– Bien sûr, Maura, répliqua-t-elle en accrochant un sourire à ses lèvres. Et, crois-moi, je t'en sais gré. Mais tu comprendras que je puisse être un peu tourneboulée, après tout ça...

Maura ferma les yeux, navrée. Elle avait lu de la haine et de la peur dans le regard de Danny, aussi clairement que si elle les lui avait crachées à la figure. Quand elle quitta la maison, dix minutes plus tard, elle resta longtemps immobile à son volant, à contempler le quartier d'alentour. Les jeunes mamans qui allaient chercher leurs bambins au jardin d'enfants, la musique qui s'échappait des stéréos depuis les voitures ou les fenêtres. Les gamins de tous les âges qui couraient partout, les joues barbouillées et les yeux vifs, déjà pétillants de cette débrouillardise que donne l'expérience précoce de la rue. Les entrées d'immeubles puant la pisse, les seringues usagées qui parsemaient les carrés de gazon pelé devant chaque bloc, les carcasses de voitures. Ici, la misère était une donnée de base. Comment le nouveau gouvernement pouvait-il laisser les gens croupir dans une telle crasse, tout en se gargarisant de morale, d'éducation sexuelle et de planning familial ?

Autrefois, sa mère disait que les gens préféraient se construire des taudis que des maisons. Mais c'était faux. La plupart des habitants de ce quartier n'avaient jamais eu le choix. Ils n'avaient connu et ne connaîtraient jamais rien d'autre. Danny aurait pourtant préféré vivre ici, aux côtés de ce salaud qui la trompait avec la moitié de Londres,

que seule dans une jolie maison, parfaite pour elle et ses enfants.

Le cœur lourd, elle finit par mettre le contact et démarra. La trahison de Carla l'avait moins profondément blessée que le regard de haine de Danielle Hicks, qui l'avait transpercée de part en part. Elle s'était enfin vue par les yeux de quelqu'un d'autre et n'avait pas aimé cette version d'elle-même.

Elle poussa un soupir. Comment tout cela se terminerait-il ? Vic allait-il finir par avoir sa peau ? C'était la première fois qu'elle se posait vraiment la question et elle constata sans grande surprise que ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Plus rien ne lui tenait vraiment à cœur, à présent, à part ses frères et sa famille. Et, nom d'un chien, ça n'était pas une vie, ni pour elle ni pour personne...

Carol rangeait ses placards, en quête de vieux vêtements. Deux jours par semaine, sa mère travaillait bénévolement dans une association humanitaire qui les redistribuait. Un petit air guilleret aux lèvres, la jeune femme vidait donc ses tiroirs en triant chaussures et vêtements. La plupart de ses robes ne lui allaient plus, maintenant que sa taille s'arrondissait. Un bébé ! Elle était si heureuse... C'était exactement ce qu'il fallait pour recentrer Benny et le faire mûrir un peu. Jusqu'à ses fichues sautes d'humeur, si angoissantes, qui s'étaient espacées depuis qu'ils avaient eu confirmation de sa grossesse.

Elle nageait donc dans le bonheur tandis qu'elle passait en revue le contenu de ses placards pour mettre de côté ce qu'elle voulait garder et, plus important, ce qu'elle pourrait donner à sa mère.

Au rez-de-chaussée, elle entendait Debbie aller et venir en passant l'aspirateur. Quelques instants plus tard, la femme de ménage lui monta une tasse de thé avec des biscuits. Elles papotèrent un peu, puis Carol se replongea dans ses rangements. Quelle belle journée ! De toute sa vie, elle n'avait jamais été si heureuse. Elle n'avait jamais eu autant d'argent et n'avait jamais été entourée de tant de respect.

Ayant fini de ranger sa propre garde-robe, elle attaqua celle de Benny. Il lui avait donné son accord pour filer ses vieux trucs à l'association de sa mère. Il était toujours très généreux avec les quêteurs qui venaient frapper à leur porte pour les différentes organisations charitables et ne verrait sûrement aucun inconvénient à ce qu'elle trie un peu ses affaires. Il lui suffirait de faire une pile des vêtements à donner, et il pourrait toujours y repêcher ce qu'il voudrait garder... Elle se félicitait d'avoir l'air conditionné. Par une telle canicule, sans climatisation elle n'aurait pas pu lever le petit doigt – sans parler de déménager tous ces cartons et ces piles de vêtements ! Elle approcha la chaise de la coiffeuse pour atteindre les étagères du

haut, au-dessus de la garde-robe, dont elle sortit d'abord ses propres affaires, puis celles de Benny.

L'envie la prit d'aller chercher une autre tasse de thé. Elle laissa tout en plan et descendit dans la cuisine où elle fit une théière fraîche, échangeant quelques plaisanteries avec Debbie avant de remonter, munie de sa tasse, pour poursuivre son opération coup de balai.

Elle avait déjà vidé quelques cartons quand une odeur bizarre lui fit froncer le nez. Elle remonta sa trace jusqu'à l'étagère supérieure, au-dessus des costumes de Benny. Ça semblait venir d'une boîte à chapeau ivoire qu'il avait reléguée en haut, tout au fond. Escaladant sa chaise, elle dut tendre les bras pour sortir la boîte. Elle était nettement plus lourde que les autres, ce qui l'intrigua. Elle ignora la petite voix qui lui soufflait de laisser cette boîte où elle était. Sa curiosité était piquée – d'ailleurs, il fallait vérifier qu'elle ne contenait pas de charogne... Une souris crevée, peut-être ? Elle la posa par terre et s'agenouilla devant pour soulever le couvercle, scellé par de l'adhésif. Elle fut soudain prise d'un doute : voulait-elle vraiment savoir ce qu'il y avait là-dedans ? Maintenant qu'elle avait le nez dessus, l'odeur était épouvantable.

Elle entreprit d'ôter l'adhésif puis, retenant son souffle, souleva le couvercle. Une tête humaine la fixait de ses yeux secs, vitreux, d'un bleu lactescent. La bouche se tordait en une affreuse grimace, le tout à un stade de décomposition avancée.

Ses cris de dégoût et de terreur alertèrent la femme de ménage qui accourut à la rescousse – ce que Debbie devait regretter jusqu'à son dernier jour. Les voisins, alarmés par les hurlements des deux femmes, appelèrent la police qui débarqua vingt minutes plus tard. Les flics passèrent le reste de la journée dans la maison.

Carol, hospitalisée d'urgence, attendit vainement la visite de Benny. Il ne prit même pas la peine de téléphoner pour demander de ses nouvelles, ni même de s'informer de ce que devenait le bébé, pour qui on craignait une fausse couche. Ce qui en disait long sur son état d'esprit.

Assez, en tout cas, pour Carol, qui ne tenait pas à en savoir plus.

Chapitre 17

– Une *QUOI* ?

L'exclamation de Garry était chargée d'une telle incrédulité que Maura ne put retenir un éclat de rire. Un rire plutôt crispé et nerveux, songea-t-elle – ça, il lui restait assez de lucidité pour s'en rendre compte. Mais si elle s'était écoutée, elle se serait mise à hurler à tue-tête. Toute l'histoire était tellement ahurissante qu'elle se demandait parfois si elle n'avait pas la berlue. Mais non, hélas. Ça n'était que trop vrai.

– Une tête, oui ! Une foutue tête, soigneusement emballée, au fond de sa garde-robe. Me demande pas pourquoi, Garry. J'en ai pas la moindre putain d'idée.

Son frère secoua la tête, consterné.

– La vache, il est dingue.

– Non, tu crois... ? ricana Maura.

– Alors, où ça en est ?

– Eh bien, les hurlements de la pauvre Carol ont alerté la femme de ménage, d'abord, puis les voisins, et enfin les flics, ce qui fait que Benny a dû mettre les voiles d'urgence. Mais ils doivent être sur ses traces. Ils vont débarquer ici, tôt ou tard.

Garry réfléchit un moment :

– Et si on disait que le paquet a été planqué chez lui exprès, pour le faire accuser ?

– Ah oui ? Et par qui ? Encore un coup des plaisantins de la télé, ceux qui organisent ces foutus jeux de piste ?

Garry éclata de rire.

– C'est la tête de qui, à part ça ?

– Je ne veux même pas le savoir, fit Maura en haussant les épaules. Connaissant Benny, les paris sont ouverts !

Garry s'esclaffa derechef.

– Un brin surréaliste, cette discussion, non ?

Maura secoua la tête.

- Ouais. Sauf que ça n'a rien de drôle.
- Tout dépend du propriétaire de la tête...

Garry plaisantait toujours, mais son sourire s'était fait songeur.

- Et Benny, Maura ? Où il peut bien être ?
- En lieu sûr, pour le moment.

– Et si c'était la tête de Tommy ? Il te la gardait peut-être comme cadeau de Noël... Ça lui ressemblerait, à ce cinglé.

Maura se récria, en riant de l'absurdité de cette supposition. Mais c'était vrai... Avec Benny, rien d'impossible.

– Vu son état de décomposition, ça m'étonnerait. Et crois-moi, je suis la première à le déplorer...

– Il lui manque une sacrée case, à ce garçon, murmura Garry. C'est vraiment à désespérer de lui. M'man est au courant ?

– Par la télé, sans doute, fit Maura avec un haussement d'épaules. Ça a fait la une du JT de ce soir. Mais pour l'instant, je suis sans nouvelles.

- Je vais aller voir comment elle prend ça, d'accord ?
- Lee doit déjà y être. Je t'accompagne.

Comme ils montaient en voiture, Garry fut pris de fou rire en avisant les deux flics en civil, en planque devant chez eux.

– Excusez mon neveu ! leur lança-t-il. Vous savez ce que c'est, les jeunes... il ne sait plus où donner de la tête !

Il se gondola à nouveau, ravi de sa propre astuce.

– Putain de merde, Garry, boucle-la !

Maura était à cran à présent. C'était presque trop ridicule pour être vrai, mais ils allaient devoir prendre l'affaire au sérieux. Les deux flicailles étaient de trouille, ça se voyait à l'œil nu.

– Fiche-leur la paix, Garry. Ils sortent à peine de maternelle, ajouta-t-elle en s'installant sur le siège passager. Ils doivent le prendre pour un tueur en série – c'est du moins la version qu'en donnent les médias. Le psy de service est venu donner son avis sur ITV. Tu les connais... Pour faire monter la mayonnaise, on peut leur faire confiance. Selon le psy, Benny serait un collectionneur de trophées. Ils sont en train de démonter la maison, à l'heure où je te parle... Alors croisons plutôt les doigts pour qu'ils ne trouvent rien d'autre. Rien qui puisse nous incriminer davantage, en tout cas. Imagine qu'ils dénichent tout un

stock de têtes momifiées sous son lit !

Garry eut un haussement d'épaules désinvolte.

– Bof ! Rien n'est irréparable... Le flic chargé de la perquisition est de nos amis.

– T'en es sûr ?

Son expression de surprise fit sourire Garry.

– À partir de maintenant, il en est, Maws. Je vais commencer par me renseigner pour savoir qui c'est, et on fera le nécessaire. Ça ne lui ferait peut-être pas de mal, un petit stage en taule, à ce gamin. Ça lui servirait de leçon, tu ne crois pas ? Quelques mois de préventive...

Maura poussa un soupir. C'était l'évidence même.

– On avisera, d'accord ?

Garry passa une vitesse et démarra en agitant la main en direction des jeunes flics dont l'un lui retourna son salut, d'un geste un tantinet crispé. En chemin, comme Maura s'abîmait dans ses réflexions, elle songea que l'incident aurait au moins l'avantage de faire passer le message auprès de leurs ennemis – au cas où certains auraient oublié à qui ils avaient affaire... Plus que jamais, elle voulait avoir une entrevue avec Vic, pour mettre fin à tout ce cirque. Cette fois, les bornes étaient dépassées. Elle en avait vraiment par-dessus la tête !

– Bonne idée, Garry. Envoie-le en préventive. Ça lui fera du bien, à ce petit con.

Le sourire de Garry s'épanouit.

– Tu m'enlèves les mots de la bouche. On verra s'il la ramènera toujours, confronté à la vraie vie.

– À propos de vraie vie... faudrait peut-être passer prendre des nouvelles de Carol.

– Ça, je te laisse t'en charger, ma vieille. Non mais, quelle pomme, cette nana ! Si elle avait pas mis le nez dans le placard de Benny, rien ne serait arrivé. Ah, ces putains de gonzesses... Toujours en train de fouiner là où ça les regarde pas !

– Garry ! Laisse tomber... Comment pouvait-elle prévoir un truc pareil ?

– Là n'est pas la question. C'est elle qui a tout déclenché, point. Imagine un peu l'ampleur du bordel que ça va provoquer ! La prochaine fois qu'il mettra une tête en boîte, cet enfoiré, j'espère que ce sera la sienne !

Elle ne releva pas et ils gardèrent le silence jusqu'à Notting Hill. Pour tout le thé de la Chine, Maura n'aurait pas voulu être dans les escarpins de Carol : Benny devait être le premier à lui en vouloir. Comme tous les autres Ryan, son neveu était toujours en quête du coupable idéal. Ils avaient tous cette tendance dans la famille – plus ou moins. Maura ne pouvait s'empêcher de se poser des questions sur cette tête... Pourquoi Benny l'avait-il gardée si longtemps ? La sortait-il parfois pour l'admirer, comme un tableau volé ? L'idée lui retournait l'estomac. Cette fois, elle était bien résolue à ne plus rien lui passer. Jamais.

Sarah et Carla prenaient le thé ensemble dans la cuisine, en s'efforçant de comprendre et de digérer la nouvelle. Assis dans l'escalier, Lee répondait au téléphone, qui semblait sonner avant même d'avoir été raccroché. Ils étaient tous en état de choc.

Roy fit son entrée et fonça droit vers la cuisine, sans prendre le temps de répondre au salut de son frère.

– Bonjour, m'man. Est-ce que Maura est déjà arrivée ? lança-t-il, à l'intention de Carla – et l'avertissement n'échappa à personne.

Sarah secoua lentement la tête.

– Ton fils a encore fait des siennes, pas vrai ?

– Ça, j'en ai bien peur, m'man, acquiesça Roy. Je l'ai eu au téléphone. Il a l'air de se marrer comme un petit fou.

– Tssst, fit Sarah dans un souffle. Et comment va cette pauvre Carol ? Le choc a dû être terrible pour elle.

– Elle a été hospitalisée d'urgence au service des prématurés, à Basildon. Et ça ne se présente pas bien, ajouta-t-il en s'essuyant la figure d'un geste chargé de colère et de désespoir. Putain, je pourrais l'étrangler de mes propres mains, ce salopard ! Janine a toujours dit que son fils avait une case en moins et elle savait de quoi elle parlait : elle aussi, elle travaillait du chapeau !

Les yeux de Sarah s'écarruillèrent. Depuis la mort de sa femme, Roy avait plutôt tendance à la mettre sur un piédestal et voilà qu'il retombait dans ses anciens travers : accuser Janine d'être la source de tous leurs maux.

– Calme-toi, fils. Va donc nous chercher le cognac au salon. Je crois qu'on a tous besoin d'un petit remontant, ce soir.

Roy leva les yeux au ciel.

– Tu rigoles, m'man ! Tu pourrais balancer toute cette putain de bouteille dans ta tasse de thé que ça n'y changerait rien ! Les flics vont nous tomber dessus. J'en ai déjà deux en planque en face de chez moi, et j'en ai vu deux autres à ta porte en arrivant.

Il eut un geste en direction de l'entrée.

Sarah poussa un soupir.

– Ça n'a rien d'un scoop, Roy ! Voilà des années qu'ils surveillent la maison. À une époque, je leur servais même le thé à cinq heures pétantes...

– Cette fois, je doute que ça suffise à les amadouer. Après les exploits de mon connard de fils...

– Seigneur, quelle honte ! vitupéra sa mère. Les humiliations que je dois essuyer, à cause de ce petit saligaud ! Comment je vais pouvoir sauver la face dans le quartier ? À l'église, surtout !

La réplique de Roy ne se fit pas attendre :

– Eh bien, comme tu l'as toujours fait, m'man... en leur larguant une chiée de thunes. Si quelqu'un est bien placé pour s'acheter une belle place au paradis, c'est bien toi !

Il n'avait jamais dit ce genre de vacherie à sa mère. Les sarcasmes de Roy la laissèrent sans voix. L'expression de la vieille femme se referma.

– Ta gueule, Roy ! fit Lee depuis le seuil. Tu vois pas que maman est à cran ?

– À cran ? T'appelles ça comme ça, toi ! risposta Roy, incrédule.

– N'en faisons pas tout un plat, fit Lee, conciliant. Dès demain matin, tout sera rentré dans l'ordre. Mais en attendant, fiche la paix à maman. Elle est à bout de nerfs, tu vois pas ?

Roy fit volte-face en direction de son frère et marcha sur lui.

– À bout de nerfs ! lui hurla-t-il en pleine face. Et moi, qu'est-ce que je suis ? C'est mon fils, putain ! Mon propre fils ! Un vrai taré, nom de Dieu de bordel de merde ! Et vous, vous faites comme si c'était tout à fait normal. C'est un fou, ce salopard ! Un vrai dingue ! Et bien sûr, on le savait tous – sauf que jusqu'à présent, ça nous arrangeait de l'avoir sous la main, pas vrai ? Grâce à lui, nous avons ce petit plus de force de frappe qui faisait de nous les Ryan ! Une belle famille de dingues !

« Ouais, même pour moi, Benny va trop loin. Une tête dans une

boîte à chapeau, au fond de son armoire ! Dans la chambre où il dormait en compagnie de sa future femme. Il la faisait pioncer à trois mètres de cette putain de boîte, qui puait la mort dans toute la maison ! Tu crois vraiment que j'en fais une montagne, Lee ? Tu le trouves drôle, ton humour ?

Carla fondit en larmes.

– Arrête, papa... Tu me fais peur !

Roy considéra sa fille.

– Je vais te dire un truc, m'man. Après Michael et Geoffrey, t'aurais mieux fait d'arrêter les frais et de te faire faire la totale comme une vulgaire chatte, au lieu de continuer à pondre des petits tarés. Parce que maintenant, c'est notre tour d'en faire. T'es à l'origine de cinquante pour cent des activités criminelles dans cette putain de ville, m'man – et ça, putain, y a que toi qui sois trop conne pour ne pas le voir ! Toute cette cohorte de tapineuses et de dealers qui bossent pour nous... Ben, dis-toi que sans toi, ils ne seraient pas là. Alors cette fois, t'as intérêt à faire un gros chèque, mon cœur. Parce que les prix vont monter ! Il risque de te coûter cher, ton coin de paradis ! Pour toi, la paix de l'âme va devenir hors de prix !

De pâle, Sarah était devenue livide. Furieux de voir sa mère ainsi mortifiée, Lee décocha un uppercut au menton de Roy qui s'écroula comme une masse, tandis que Carla hurlait à perdre haleine. En entrant dans la cuisine, Maura et Garry furent accueillis par un concert de cris. Garry échangea un regard espiègle avec sa sœur.

– Ils ont trouvé une autre tête, tu crois ?

Maura eut un sourire en coin.

– Purée, manquerait plus que ça !

La cuisine était un vrai Capharnaüm. Maura analysa la situation en un clin d'œil. Elle prit sa mère par le bras et l'entraîna hors de la pièce. Cette fois, décida-t-elle, elle allait vraiment les laisser se dépatouiller tout seuls !

– Je prépare ta valise, m'man. Tu vas venir passer quelques jours chez moi.

Encore abasourdie par les paroles de Roy, Sarah hocha la tête. Maura la prit dans ses bras.

– Je sais ce que tu ressens, m'man. Je partage tes sentiments. C'est ce qui s'appelle un choc salutaire, hein ?

Pour la première fois depuis des années, Sarah était sincèrement

heureuse de pouvoir s'appuyer sur sa fille. Et pour la première fois depuis tout aussi longtemps, Maura était heureuse d'être aux côtés de sa mère.

Après avoir fumé toute la journée, Abdul et Benny en étaient au stade où ils se tordaient de rire pour n'importe quoi.

– Y a une autre tête dans mon garage.

– Tu rigoles, mon pote !

Cette fois, Abdul ne riait plus. Il se figea sur place, catastrophé.

– Ben quoi ? Tu sais ce qu'on dit, non... faut toujours avoir une tête d'avance !

Abdul se gondola à nouveau.

– Arrête, Ben. J'ai mal au bide !

– Bah ! Tant qu'on garde la tête froide...

– Ouais, on a assez de problèmes comme ça !

Nouvel accès de fou rire. Ils eurent du mal à rouler le joint suivant.

– Alors tu ne sais même pas qui c'était... ?

Benny se gratta l'oreille en parodiant la mimique perplexe d'un héros de BD.

– Hé non !

Abdul savait qu'il mentait mais il se garda bien d'insister.

– Putain, t'es vraiment dingue.

Benny opina du chef, l'air sagace.

– C'est mon avis et je le partage, mon pote ! Y a des tas de gens qualifiés qui m'ont dit exactement la même chose... De quel droit j'irais contredire les autorités médicales, hein ?

– Tu veux que j'aille chercher les sandwiches dans le coffre ?

– Non, fit Benny en secouant la tête. Je préfère sortir. Je veux aller dîner en ville.

– Fausse bonne idée, répliqua Abdul.

– Je sais, fit Benny tout sourire. Mais on n'aura qu'à aller chez ton oncle, à Ilford... Un simple bol de riz au curry suffira à mon bonheur.

Abdul était loin de soutenir le projet, mais Benny n'en avait cure :

– Allez, viens. Je vais nous rouler un superbe *king size* pour le trajet. De la *skunk* premier choix !

– Ça, ma famille risque de ne pas apprécier...

Benny balaya son objection d'un haussement d'épaules.

– Ben quoi ? On vient de trouver une super-tête planquée dans mon placard – premier choix, elle aussi – tu me connais ! Alors franchement, que j'aille me taper un bon vieux curry, vite fait, ça me paraît le moindre de mes péchés, tu trouves pas ?

– À toi de voir, Benny.

Il soupira d'aise.

– Et si cette petite conne de Carol perd mon bébé, j'en fais des rondelles. Aussi sec ! Si elle n'était pas allée fouiller dans mes placards, celle-là...

Il se montait la tête tout seul. Abdul savait qu'avec ou sans dope, Benny n'était jamais très loin du pétage de plombs.

– Arrête tes conneries, Ben ! Elle l'a sûrement pas fait exprès. Je te parie qu'elle a dû avoir la trouille de sa vie.

– Alors là... rien à côté de celle que je lui ai filée, à l'autre connard, quand je la lui ai coupée !

D'un bond, il se leva du canapé.

– Allez, on est partis ! Je crève la dalle.

Abdul lui emboîta le pas. La situation devenait alarmante, y compris à l'aune des critères de Benny. Mais s'il voulait manger un curry en ville, il mangerait un curry en ville. Car Ben Ryan finissait toujours par faire ce qu'il voulait – c'était même une bonne moitié de son problème !

Billy Mills discutait avec Jack quand le téléphone sonna. Puis Jack alla mettre SkyNews. Le présentateur parlait du rôle joué par le clan Ryan dans le milieu londonien, depuis la mainmise qu'ils exerçaient sur les marchands ambulants, jusqu'à leurs multiples clubs, pubs et autres établissements louches.

Mais les frasques de Benny leur attiraient soudain les projecteurs de tous les médias nationaux. L'actualité n'était pas très fournie et pour les journalistes, cette histoire de tête planquée dans un placard tombait à pic.

Jack regarda le reportage en compagnie de ses hommes. Un frisson glacé lui parcourut l'échine, tandis que Billy secouait la tête, l'air goguenard.

– Tu sais, Jack, connaissant Benny, je te parie que c'est du pipeau.

Ce pauvre con s'est probablement fait ça tout seul. Un accident, un carambolage ou va-t'en savoir. Rien de prémédité, à tous les coups. Benny n'a fait que profiter des retombées... Il est à moitié dingue, tout le monde sait ça. Mais au fond, c'est un brave type et un super-pote. On se connaît depuis toujours tous les deux. Il y a quelques années de ça, à Silvertown, il était encore tout gamin, je l'ai vu taillader la tronche d'un vieux qu'il accusait d'avoir médité sur son compte.

La démonstration de Billy était claire : ses relations avec Benny Ryan étaient au beau fixe. Ils étaient à tu et à toi. Le message était passé et, quoique voilé, l'avertissement fit mouche.

– Le plus tôt on en sera débarrassés, le mieux ce sera.

Billy haussa les épaules.

– Pour ça, faudrait commencer par neutraliser Abdul puis Benny lui-même, sans parler du reste du clan Ryan. Et ils veillent tous les uns sur les autres. C'est pour eux qu'on a inventé l'expression « cul et chemise » – regarde dans le dico, y a leur photo, en face de l'article !

Billy regarda Jack et lui sourit avec sa désinvolture coutumière.

– Alors, je te l'arrange, ce rencard ? Si t'y tiens toujours...

– Et si tu la bouclais un peu ? marmonna Jack dans un souffle.

Billy avait touché un point sensible.

– Ben, ça m'a quand même coûté une journée aux courses. Tout ça pour rester cloîtré ici devant la télé !

– C'est simple : je veux récupérer ma came. Celle qu'ils m'ont volée – chourée, taxée, carottée, putain ! Trois cents putains de kilos à trente briques pièce. Je te laisse faire le calcul.

Billy fut à deux doigts d'éclater de rire devant l'absurdité de la situation, mais quelque chose lui disait que son humour risquait de tomber à plat.

– T'as raison, ça fait un paquet. Quelle sera ma part, si je les récupère ? Cinq pour cent ?

Jack contint son agacement. Il s'attendait bien à ce que Billy demande des honoraires mais fallait pas pousser !

– Deux et demi pour cent, ça me semble raisonnable. Attige pas, Bill. Ma patience a des limites.

Jack avait pointé l'index sous le nez de Billy, lequel savait parfaitement quand la mettre en veilleuse.

Il hocha la tête.

– OK, Jack, je te suis. Mais bien sûr, c'est sans garantie.

Jack renifla bruyamment avant d'acquiescer.

Le marché fut donc conclu, même si Billy doutait de pouvoir en exécuter sa part. Connaissant les Ryan, ils riposteraient en exigeant un prix de rachat et les négociations repartiraient à zéro. Ils avaient détourné le stock de Jack pour lui prouver que rien ne les en empêchait. Qu'ils pouvaient le faire, ni plus ni moins... Et si Jack avait du mal à entraver ça tout seul, il devait être bouché.

Même s'il avait très haute opinion de lui-même, il n'avait jamais été le couteau le plus affûté du tiroir, ce vieux Jack, et Billy avait du flair. Son statut de médiateur neutre lui permettrait de mener les négociations, tout en restant en vie pour pouvoir raconter l'histoire, quelle que soit la partie qui enlèverait le morceau. L'un dans l'autre, il était satisfait de son nouveau rôle d'intermédiaire commandité par Jack Stern. Pour lui, c'était gagnant-gagnant.

– Tu me sers un autre cognac, Jack ? Après la pause publicité, il y a un débat pour savoir à qui appartient la tête !

Il avait bien conscience d'appuyer là où ça faisait mal. Mais c'était une leçon que lui avait apprise son vieux papa dès sa plus tendre enfance : fais avec ce que t'as, fiston ! Débrouille-toi pour y trouver une utilité. Ne promets jamais plus que tu peux tenir et conclus toujours un marché sur un sourire – avec, si possible, un mot aimable...

Un conseil qui lui avait fait de l'usage pendant toute sa longue carrière.

Carol était pâle et toujours sous sédatifs quand Maura entra dans sa chambre à l'hôpital de Basildon. Elle avait une mine épouvantable. Maura en eut le cœur serré pour la pauvre fille qui, en plus d'avoir si douloureusement perdu son bébé, se retrouvait seule et désespérée.

– Comment tu vas, ma chérie ? s'enquit Maura.

Carol haussa les épaules d'un air d'impuissance qui la fit paraître encore plus gamine et plus vulnérable.

– Et Benny ? Toujours furieux ?

Une ombre de terreur passa dans son regard.

– Mais non, chérie ! se récria Maura. Au contraire, il se fait du souci pour toi.

Ce pieux mensonge ne lui coûta aucun effort : Carol en avait déjà tellement sur les bras...

– J’ai eu si peur, Maura ! En découvrant ce... cette tête.

La jeune femme revivait en pensée la scène d’horreur. Maura regretta de n’avoir pas Benny à portée de main. Elle se serait volontiers chargée d’arracher la sienne, de tête !

– Écoute, ma chère Carol. Dis-toi bien que ce n’est pas ta faute. Rien de tout ça n’aurait dû arriver.

Carol acquiesça. Elle s’agrippait à la moindre brindille d’espoir.

– Oui, mais c’était quand même bête d’aller fouiller là-dedans, non ? Je n’aurais pas dû ouvrir sa penderie. Il me l’a dit mille fois, qu’il ne fallait pas mettre le nez dans ses affaires...

Son visage se plissa d’inquiétude.

– Il va me tuer, Maura. Ça va déclencher des catastrophes en chaîne. Et mon bébé, mon pauvre bébé... Benny me tient sûrement pour responsable, n’est-ce pas ? C’est pour ça qu’il ne vient même pas me voir !

Elle avait haussé le ton, au bord de la crise de panique. Elle s’essuya les yeux d’une main tremblante. Maura l’embrassa, en lui caressant le front.

– Il ne te fera aucun mal, chérie. Ça, je te le promets. Mais la police va venir t’interroger. Ils voudront savoir le fin mot pour... enfin, pour ce que tu as trouvé. Parce qu’ils croient que ça a un rapport avec Benny...

Carol écoutait Maura lui distiller ses mensonges d’une voix qui se voulait aussi sincère que possible.

– Mais nous, nous sommes persuadés du contraire. En fait, Benny n’y est pour rien. C’est quelqu’un d’autre qui a mis ça dans son placard. Quelqu’un de mal intentionné. Benny n’aurait jamais fait une chose pareille. Arrête donc de te faire du mauvais sang, ma biche.

Carol hocha la tête en s’efforçant d’y croire.

– Bien sûr, Maura. Bien sûr qu’il ne l’aurait jamais fait. Il n’est quand même pas complètement fou. Il était de mauvais poil, voilà tout...

Maura lui tapota la main. Carol avait l’air d’une pauvre enfant paumée, avec son nez qui coulait et ses cheveux plaqués sur son crâne, moites de sueur. Elle était d’une pâleur mortelle et ses yeux se creusaient de larges cernes sombres. Elle se mit à pleurer en silence. Une fois de plus, Maura fut prise d’une violente envie de rendre la monnaie de sa pièce à son salaud de neveu.

– Ça va aller, trésor, je te le promets.

Carol détourna les yeux et s'enfouit la tête dans son oreiller.

– Il est capable de me tuer, Maura. Je sais qu'il en est capable, même pour moins que ça...

Maura s'assit sur le lit, près de Carol, pour la bercer.

– Mais non, ma chérie. Il est tout aussi désespéré que toi pour le bébé, mais il comprend. Je te promets qu'il comprend.

Carol s'assit.

– Non. Je le connais, Maura. Il doit être furieux pour tout ça. Mais tu sais, ça a été plus fort que moi, quand j'ai vu cette tête... C'était si atroce, j'étais si épouvantée...

Maura la serra dans ses bras une fois de plus.

– Je te dis qu'on l'a mise dans son placard à son insu. Pour l'incriminer, justement.

Maura continuait bravement à marteler cet argument qui sonnait creux même à ses propres oreilles, mais Carol la repoussa.

– Arrête, Maura. Tu sais tout comme moi ce qu'il en est ! C'est ce salaud qui l'avait planquée là. Bien sûr, que c'était lui, cette espèce de taré !

– Mais non, Carol. Tu n'en sais rien...

La jeune femme fut prise d'un nouvel accès de larmes et finit par lâcher dans un souffle :

– Si, Maura, je le sais... C'était la tête de Dean Marks. Dean Marks, mon ex-petit ami.

Maura se sentit pâlir.

– Et tu l'as dit à quelqu'un ?

Carol fit non de la tête.

– Dean s'était trouvé un boulot en Espagne. Il avait préféré s'expatrier parce que Benny n'arrêtait pas de le harceler – tu sais comment il est... Il ne supporte pas l'idée que j'aie pu connaître un autre homme avant lui.

Comme Carol s'essuyait à nouveau les yeux d'un revers de main, Maura remarqua que ses ongles, d'ordinaire si soignés, étaient rongés jusqu'au sang.

– Il ne lui laissait pas un jour de paix, à ce pauvre Dean. Il le poursuivait jusqu'à chez lui et même à son travail. Un jour, il m'a

traînée dans un club et a déclenché un véritable esclandre. Dean n'a jamais été du genre bagarreur. Il était terrifié. Quand il a découvert qu'il était Benny, il a décidé de prendre la fuite pour tenter de lui échapper.

Carol avait les nerfs qui lâchaient. Maura tenta à nouveau de la calmer.

– Ce pauvre Dean... Il était si gentil. C'était quelqu'un de vraiment bien, Maura. Un type normal, tu vois... Il n'a jamais fait de mal à une mouche !

– Quand Benny a-t-il pu le voir, ce Dean ? demanda Maura, perplexe.

– Je ne sais pas. Il est peut-être revenu en Angleterre sans que je le sache, mais – elle renifla en s'essuyant les yeux une nouvelle fois. Mais Benny, lui, il est allé en Espagne. Sur un bateau qu'il avait loué, avec des types d'Amsterdam, tu te souviens ?

Maura opina du chef. Le récit de Carol et ce qu'il impliquait commençait à infuser.

– C'est à ce moment-là qu'il a dû le faire. Il a gardé la tête dans son placard et moi... comment j'aurais pu deviner que ce pauvre Dean...

La fin de la phrase refusa de sortir.

Benny avait délibérément fait ce long voyage pour remonter la trace d'un malheureux jeune homme qui avait pour seul tort d'avoir été le premier amoureux de Carol. Maura enfouit son visage dans ses mains. Elle aurait voulu exploser sur place. Benny avait enfreint une loi essentielle en s'en prenant à un civil. Par pure jalousie, pour cette fille qu'il prétendait aimer. Et à présent toute la famille se retrouvait sous les projecteurs des médias, avec la police londonienne qui risquait de réagir à la pression médiatique en les coffrant tous. Au beau milieu d'une guerre des gangs ! C'était bien ce dont ils avaient besoin !

– Écoute, Carol. Ne répète surtout pas ce que tu viens de me dire. À personne, d'accord ?

– Bien sûr que non, fit-elle. Je ne suis pas folle, moi !

– Pas même à ta mère. Promets-le-moi.

Carol hocha la tête, accablée, et Maura s'avisa qu'après tout ça, sa première réaction était toujours de protéger son neveu. Les vieilles habitudes...

– Je m'en occupe personnellement, d'accord ? Toi, ton seul souci, c'est d'aller mieux.

Carol avait une mine de déterrée et Maura doutait qu'elle recouvre la santé de sitôt, si elle la recouvrait un jour – ce qu'elle se garda bien de lui dire. Elle lui promit de lui trouver une clinique privée confortable et tranquille, dans un coin retiré où Benny ne remonterait jamais sa trace. La femme flic qui était de faction devant la chambre écouta obligeamment les recommandations de Maura, qui la remercia, tout en s'efforçant de contenir la rage froide qui la dévastait de l'intérieur.

Benny et Abdul dînaient à Ilford, dans le restaurant de l'oncle d'Abdul. L'oncle était sorti et, en son absence, ses fils ne savaient pas trop sur quel pied danser avec leur cousin et son ivrogne d'ami.

Abdul faisait de son mieux pour neutraliser Benny qui, affichant un total de neuf vodkas au compteur (sans les joints et le speed), devenait de plus en plus incontrôlable. Quand ils virent arriver Maura et Garry, escortés de quatre grands Blacks, Abdul se retint d'applaudir. Mais il était tiraillé entre le soulagement et l'inquiétude.

Lorsque Maura sortit Benny du restaurant par les cheveux, son vieux copain sentit le temps se gâter – surtout quand les quatre malabars, sourds aux protestations de Benny et insensibles à ses ruades, l'enfournèrent dans un grand Transit blanc qui démarra aussitôt, tandis que Maura le suivait dans sa Mercedes.

Abdul avait assisté à toute la scène dans une profonde consternation. Benny avait dépassé la dose. La famille Ryan restait une force avec laquelle il fallait compter.

Jusque-là, son vaurien d'ami avait réussi à tuer et à torturer en toute impunité parce qu'il s'appelait Ryan. Mais tout indiquait à présent que les Ryan eux-mêmes en avaient jusque-là, de lui et de ses conneries.

Chapitre 18

Assis au Black George's, un pub de Toxteth où il avait donné rendez-vous à l'un des plus vieux copains de son fils, Tommy Rifkind avait comme l'impression de détonner dans le paysage. Il avait presque oublié à quoi ressemblait ce secteur de Liverpool. Il avait pourtant grandi ici et, malgré sa fortune, il aimait revenir de temps à autre dans le coin, pour les femmes. Il avait toujours eu un faible pour les filles du cru. La mère de Tommy B., en particulier, était de Toxteth.

Et à présent, au fond de ce vieux pub décrépît, situé sur Matthews Street, il mesurait à quel point il avait trahi ses racines. Au Black George's, il semblait bêtement hors de propos, guindé, déplacé, avec son costard sur mesure et sa Rolex en or endiamantée. Il s'attirait tous les regards et la clientèle semblait savoir à quoi s'en tenir sur son compte. Ils savaient tous qui il était – ou, plus exactement ce qu'il était.

Jonas Crack, un jeune homme affligé d'un fâcheux patronyme et d'une non moins fâcheuse addiction à l'héroïne, fit son entrée dans le pub. Il avait vingt minutes de retard et l'air de débarquer d'un squat de Beyrouth-Ouest, comme toujours. Il mit le cap sur lui d'un pas hésitant. Tommy ferma les yeux, effaré. Jonas avait déjà un coup dans le nez. Son sourire d'abruti dévoilait une dentition marronnasse et une langue horrible, passablement chargée.

– Tommy ! Tommy Rifkind ! Dis donc, ça faisait un bail...

Toutes les têtes s'étaient tournées vers eux. Quand Tommy rouvrit les yeux, épié par toute l'assistance, il foudroya Jonas d'un regard qui mortifia le jeune homme.

– Tu veux pas filer un coup de bigo aux flics, au cas où ils t'auraient pas entendu brailler mon nom ?

Il avait parlé à mi-voix, mais les occupants des tables voisines avaient entendu. La porte de ce rade à peine franchie, Tommy s'était senti repéré, avec ses fringues hors de prix, où on aurait vainement cherché le moindre logo. Dans le coin, la tenue de rigueur, c'était plutôt jogging et tee-shirt surdimensionné. Son costume trois-pièces de Savile Row et sa montre à dix briques relevaient d'un autre système de valeurs. Du vivant de Tommy B., il aimait retrouver son fils au bar du Black George's pour prendre un verre. Mais là, il n'avait plus qu'une envie : se casser le plus vite possible – sauf qu'il avait d'abord

quelques questions à régler avec cet écoeurant rebut de l'humanité.

Les yeux de Tommy s'attardèrent sur une tablée de jeunes piliers de bar qui le lorgnaient avec un intérêt non dissimulé.

– Ça y est, tu m'as bien vu, petit con ? grinça-t-il.

Le plus baraqué de la bande détourna le regard, aussitôt imité par ses acolytes.

À Liverpool, Tommy était toujours une pointure. Enfin... jusqu'à nouvel ordre.

Benny était à l'arrière du Transit avec Garry, Lee et Bing, le frère cadet de Tony Dooley junior. Il gisait sur le dos, solidement cloué au tapis de sol par le grand pied de Bing, posé sur sa poitrine. La camionnette roulait vite et il avait suffi à Benny d'un coup d'œil vers ses oncles pour subodorer que le temps se gâtait.

– Dégage ton pied, Bing !

– Ça, pas question, répliqua le colosse avec détachement – il ne faisait qu'appliquer les ordres.

La tête de Benny pivota vers ses oncles qui soutinrent son regard, l'air de périr d'ennui.

– C'est quoi, ça, putain ? Un genre de blague ?

– Tu ferais bien de la boucler, rétorqua Garry à mi-voix.

Benny aurait dû profiter du conseil. Il savait que c'était la meilleure chose à faire, mais il tenta tout de même une autre approche :

– Où on va ?

– Tu vas pas tarder à le savoir, fit Garry en allumant une cigarette.

L'odeur de fumée assaillit les narines de Benny, qui eut un haut-le-cœur. Tout à coup, l'énorme quantité d'herbe, de speed et de vodka qu'il avait absorbée se rappela à son bon souvenir et il répandit son curry sur le tapis de sol, sous les gros rires de Bing et de ses frères.

– Alors, mon Benny... on a les foies ?

Garry et Lee eux-mêmes ne purent s'empêcher de pouffer devant la mine déconfitée de leur neveu.

Le regard de Tommy s'attarda sur le visage fatigué de Lizzie Braden. Il n'avait pas prévu de tomber sur elle, ce soir-là, mais ça lui faisait toujours plaisir de la revoir.

– Salut, Tommy Boy.

Elle l'appelait comme ça depuis toujours. Elle avait même donné

son nom à leur fils, Tommy B.

– Bonsoir, Liza. Toujours jolie comme un cœur...

C'était un pieux mensonge, ils le savaient l'un comme l'autre.

– Toi, peut-être. Moi, j'ai l'air d'une vieille chouette empaillée.

Elle fit signe à la serveuse.

– Alors, Tommy, si tu nous disais ce qui t'amène ?

Il avait du mal à cacher sa honte.

La serveuse, une gamine de vingt berges avec des cheveux verts et le nez criblé de piercings, lui apporta un double Bacardi Coca, que Lizzie descendit en trois gorgées. Elle fit immédiatement signe à la punkette de remettre ça.

– Tu devrais ralentir sur la bibine, Liz...

Elle l'interrompit d'un rire acerbe.

– Tu parles ! Comme si tu t'étais jamais soucié de ma santé – ou de celle de ton fils, entre nous soit dit !

Vlan, droit au but. Elle était au parfum. Tommy ravala son agacement.

– C'est faux, Lizzie. Tu sais que c'est faux.

Son deuxième verre arriva comme par miracle et elle l'avalait aussi sec, comme le premier. Jonas les couvait d'un œil méfiant. Il avait repéré une certaine tension entre eux. Il aurait préféré être chez lui, tranquille, avec un pack de bière et une cuiller d'héroïne bouillante.

Liz se remit à rire. Son sourire, autrefois éblouissant, était déshonoré par ses vilaines dents, à présent ébréchées et jaunies. Tommy en eut un pincement au cœur. Elle n'avait que dix-sept ans quand il l'avait mise enceinte. Elle qui était si jolie, elle s'était fanée si vite, bien avant l'âge. Elle devait avoir à peine quarante-cinq ans, mais en paraissait quinze de plus. À côté d'une Maura Ryan, ou même de sa Gina au même âge, Liz ne soutenait pas la comparaison. Toute sa vie, elle avait vécu dans l'attente du retour de Tommy, tout en sachant que c'était peine perdue... Il l'avait démolie.

Mais ils se revoyaient de temps en temps. Il lui murmurait quelques mots doux à l'oreille et puis, après avoir passé la nuit avec elle, il s'évaporerait pendant des mois, voire des années. Tout ce temps qu'il l'avait laissée mijoter... Il le regrettait amèrement. Il regrettait le mal qu'il lui avait fait et qu'il pouvait à présent mesurer. Il lui aurait suffi de claquer des doigts pour les installer loin d'ici, elle et le petit

Tommy B. Mais il n'avait jamais fait un geste pour eux. Il n'aurait su dire exactement pourquoi. Le jeune Tommy B. avait toujours eu une profonde vénération pour son père alors qu'en fait Rifkind ne le considérait même pas comme son fils – bien qu'il l'ait été, sans l'ombre d'un doute. Peut-être parce qu'il était illégitime. Ou parce qu'il s'était toujours senti coupable vis-à-vis de Gina qui savait tout. Il n'aurait su dire, au juste... Ce qu'il y avait de sûr, c'était qu'il n'avait jamais été à la hauteur avec ce pauvre garçon. Sa sollicitude et son amour pour lui n'avaient jamais été qu'un masque. Maintenant que Tommy B. avait disparu à jamais, Rifkind se retrouvait face à sa propre hypocrisie. Et le fait que son fils ait été assassiné n'arrangeait rien, au contraire.

– Il n'a même pas de stèle funéraire, Tommy ! Rien qui indique qu'il était notre fils.

Le regard de Lizzie l'avait transpercé tandis qu'elle prononçait ces mots. Tommy échangea un coup d'œil avec Jonas qui les regardait, toujours sur ses gardes.

– C'est pas le moment, Lizzie, soupira Rifkind.

– À propos, j'ai vu la tombe de Gina. Magnifique ! *À notre regrettée mère et épouse...* Très touchant, sans blague ! Même si tout le monde sait qu'il faudrait plutôt lire : *À cette pauvre Gina Rifkind, qui a fermé les yeux toute sa vie et a mis au monde un snobinard qui crache sur son père mais pas sur son héritage !*

Elle refit signe à la serveuse. Tommy se demanda pourquoi il restait là, à l'écouter ressasser ses vieilles rancœurs, mais Liz avait besoin de lâcher de la vapeur. Elle adorait le faire suer un peu, pour se sentir mieux, plus en paix avec elle-même. Depuis la mort de Gina, l'héritier légitime de Tommy ne lui avait même pas passé un coup de fil. Ça faisait deux ans qu'il n'avait pas vu ses petits-enfants, qu'il idolâtrait.

– La ferme, Lizzie ! grinça-t-il.

Elle renâcla bruyamment et enchaîna, penchée en avant :

– T'imagines un peu ce que je ressens, Tommy ? Toute cette souffrance que j'endure, chaque jour que Dieu fait ? Ils l'ont massacré, putain de merde... Ils ont enlevé mon garçon et l'ont massacré !

Empoignant son verre où le plein venait d'être refait, elle but à longs traits et poursuivit :

– T'as même pas vu son corps, Tommy. J'avais pas réussi à te joindre, t'étais introuvable... mais bon, c'est pas nouveau, pas vrai ? J'ai dû aller identifier ses pièces détachées. Chaque jour de ma vie, je revois son visage d'enfant et son corps martyrisé, sur une table de la

morgue. Tout ça à cause de toi, Tommy Rifkind. Tu t'es servi de lui sans t'occuper de ce qui lui arriverait.

Elle vida son verre.

– Tu n'es qu'une sous-merde. Je n'avais pas encore compris ça, jusqu'à ce que je voie mon fils mort. Pour moi, t'étais tout, Tommy. Toi et mon fils, pour moi, vous étiez les deux seules personnes au monde.

Il sortit son portefeuille et en tira une liasse de billets.

– Tiens, Liz. Il y a près de deux mille livres. Achète-lui tout ce qu'il faut.

Elle contempla l'argent un certain temps avant de le repousser dans un grand éclat de rire.

– C'est un peu tard, Rifkind ! Vingt ans trop tard. Maintenant, tu peux te le mettre où je pense. Rien à foutre, de ton fric. Ce que je voudrais entendre, c'est que j'ai pas gaspillé ma vie à élever notre fils. Je voudrais qu'on me dise que c'était un bon garçon, apprécié par des tas de gens, pas seulement par sa mère. Tu n'as jamais tenu à lui. Il ne comptait pas, pour toi, et il le savait. Il a tout fait pour t'imiter, se sentir digne de toi, pour que tu l'aimes comme tu aimais son demi-frère. Tu l'aurais entendu parler de toi... ! À croire que t'étais Dieu sur terre !

La douleur et le désespoir lui éraillaient la voix.

– Mais si, Liz ! Bien sûr que je l'aimais. Tu sais bien que je l'aimais.

Mais même à ses propres oreilles, ses protestations sonnaient faux.

Comme elle s'essuyait le nez d'un revers de main, il entrevit des marques rouges sur son poignet. Il lui immobilisa le bras et le retourna pour examiner les cicatrices. Elle avait essayé d'en finir.

– Oh, Lizzie...

Elle lui sourit et, une fois de plus, il revit la jeune femme splendide qu'elle avait été vingt ans plus tôt. Elle faisait tourner toutes les têtes. Elle n'aurait eu qu'à se baisser pour se dégoter un bon mari. Mais pour elle, Tommy était le seul. Il l'avait empêchée de vivre une vie digne de ce nom parce que nul n'aurait osé prétendre à ce qui appartenait à Tommy Rifkind. Même après leur séparation, ils avaient toujours vécu dans son ombre, elle et son fils. Personne n'aurait pris la relève de Terry Rifkind auprès de son ex et de son gamin, la tâche était trop rude. Il s'en voulut à nouveau. Il aurait dû les sortir de là, leur donner une chance d'avoir une vraie vie.

Au moins reconnaissait-il son propre égoïsme, à présent. Mais il avait toujours été comme ça. C'était même ce qui l'avait amené là où il était aujourd'hui. Une petite voix intérieure lui rappela qu'il était jusqu'au cou dans un torrent de merde – et sans bouée de sauvetage ! Il la fit taire aussitôt. Il s'en sortirait. Il était l'homme des situations désespérées.

Lizzie retira sa main et un nouveau verre apparut devant elle comme par enchantement. Cette fois, elle prit son temps pour le boire.

– Garde ton fric, Tommy, soupira-t-elle. La paix de l'âme, ça ne s'achète pas.

Elle se leva en flageolant légèrement sur ses jambes et, s'adressant à Jonas :

– T'as mon paquet ? s'enquit-elle à mi-voix.

Jonas jeta un coup d'œil à Tommy, puis s'absorba dans la contemplation du sol. Le regard de Tommy fit un moment la navette entre eux deux...

– Ton paquet ? s'écria-t-il, incrédule. Putain, c'est ça que tu lui as demandé ?

Tommy était furax. Jonas ferma les yeux avec un soupir. Lizzie était une vraie plaie, c'était rien de le dire – et cette fois, il l'aurait volontiers étranglée. Après l'enterrement de son Tommy B., Jonas lui avait donné une dose d'héro pour l'aider à surmonter le choc et maintenant, elle n'arrêtait plus de le harceler pour avoir sa dose. La blanche, c'était parfait pour oublier les emmerdes. Il était bien placé pour le savoir, lui qui n'avait fait que ça pendant toute sa courte vie. Oublier.

Comme Liz regardait Tommy droit dans les yeux, il sentit qu'elle était encore plus défoncée que soûle. Défoncée à l'héro ! Le désastre lui apparut dans toute son ampleur. La profondeur de sa déchéance. Il se sentit submergé de dégoût, et d'abord pour lui-même. Sa raison s'insurgeait : non, pas elle, pas Lizzie... Pas ce roc !

Quelqu'un avait mis un disque dans le juke-box et Tommy reconnut les premiers accords de *Holding Back the Years* par Simply Red. Liz lui sourit en ondulant au rythme de la musique. Du regard, Tommy survola le pub, la clientèle, le décor suranné. Il eut envie de déguerpir, le plus vite et le plus loin possible. Il venait de découvrir qu'il avait brisé aux moins deux vies : celle de son fils et celle de Lizzie.

Il ne s'était jamais occupé d'eux, pas vraiment. Même Gina, son épouse légitime, avait passé sa vie à l'attendre. Il avait toujours vécu entouré d'une affection qu'il ne méritait pas, incapable qu'il était de

rien donner en retour.

Et Maura qui l'agaçait tellement, avec son esprit de famille... Maintenant qu'il voyait ce qu'avait enduré Lizzie, force lui était d'admettre que, contrairement à lui, Maura était quelqu'un de bien. Elle s'occupait de ses frères, quoi qu'ils fassent, loyalement. Elle veillait sur toute la famille Ryan, y compris sur Carla qui l'avait si abjectement trahie. Elle s'était occupée d'elle toute sa vie.

Avec un choc au cœur, il s'avisa qu'il n'était pas le grand fauve qu'il pensait être. Il n'était qu'un parasite, un destructeur. Un vrai danger pour autrui, et à présent pour lui-même. Il avait fait une crasse de trop et, qui plus est, à la mauvaise personne – car les Ryan finiraient fatalement par le rattraper.

Jonas remit son paquet à Liz qui tourna les talons et quitta le pub sans un regard en arrière. En un sens, il avait toujours trouvé rassurant de savoir qu'elle était toujours là, quelque part, en arrière-plan. Elle était son refuge, son rocher dans la tempête. Et voilà qu'il l'avait perdue, elle aussi, presque aussi irrémédiablement que son fils. Lizzie et Tommy B. l'avaient toujours porté, en le confortant dans son estime de soi. Son propre fils, qui l'aimait d'un amour si inconditionnel et lui avait été fidèle jusqu'à son dernier souffle.

Refermant les yeux, il revit Lizzie telle qu'elle était la première fois qu'il l'avait vue. Il en aurait pleuré. Au fond de lui, il savait qu'il aurait dû se lever et courir derrière elle pour la rattraper. C'était ce qu'elle voulait. Qu'il la suive, qu'il insiste pour l'aider. Mais pour Tommy le fric passait avant tout, et il n'en avait pas fini avec Jonas, qui faisait tourner une chaîne de distribution très rentable pour lui... Tommy ramassa la liasse de billets sur la table

– Alors, comment ça se passe, de ton côté ? demanda-t-il, en regardant Jonas bien en face. Pas de problème ?

Le jeune homme poussa un soupir de soulagement et entreprit de lui faire son rapport du mieux qu'il put, trop heureux de voir que Tommy venait juste relever les compteurs, sans arrière-pensée de représailles. Sachant que le boss réapparaîtrait un jour ou l'autre, Jonas avait eu la prévoyance de mettre sa part de côté. Il savait que Rifkind avait beau se la péter, c'était un fieffé rapia et qu'avec lui un penny serait toujours un penny – même si personne ne se serait risqué à le critiquer ouvertement...

Il se contenta donc d'afficher un beau sourire, en lui disant ce qu'il voulait entendre.

Benny se retrouvait dans le sous-sol des quartiers nord où ils avaient emmené Jamie Hicks quelques mois plus tôt – le clin d'œil du destin

ne lui avait pas échappé. Il regarda tous les présents réunis autour de lui : ses oncles, Bing Dooley et trois de ses frères. Sa tante Maura restait postée sur les marches de l'entrée, sans mot dire. Pour la première fois de sa vie Benny Ryan se sentit tenaillé par la peur.

– Putain, c'est quoi ces conneries ?

Maura hocha la tête et remonta les marches. Quand la porte se fut refermée sur elle Benny vit les quatre Noirs sortir des matraques en caoutchouc. Il regarda Garry en secouant la tête d'un air incrédule.

– C'est une sale blague, ou quoi ? Oncle Lee...

Il jeta un regard suppliant du côté de Lee, le plus sensible de ses oncles. Mais Lee soutenait son regard d'un œil froid, à la limite de l'indifférence.

– T'aurais dû y penser plus tôt, fils.

Ça, c'était la voix de son père. Benny le vit descendre l'escalier du sous-sol.

– Va-t'en, Roy ! fit Garry en allant à sa rencontre. T'as pas besoin d'assister...

Mais Roy se dégagea d'un mouvement brusque.

– Au contraire ! Si ça ne te fait rien, je tiens à assister à la branlée que va se prendre mon branleur de fils. Ne serait-ce que pour voir comment il l'encaisse. Mais d'abord je veux savoir à qui était la tête qu'il avait sur son étagère...

Benny gardait les yeux fixés sur son père. Roy avait une mine épouvantable et Benny avait bien conscience d'en être responsable. C'était lui et ses conneries qui avaient raviné le visage de son père et lui avaient donné ce regard de fou...

– Je m'en rappelle plus, fit-il avec un haussement d'épaules.

Bing et ses frères échangèrent un regard émerveillé. Quel givré !

– Tu voulais te monter une collection, c'est ça ? fit Bing avec un grand sourire.

Ils éclatèrent tous de rire, à l'exception de Roy et de son fils.

– Ouais ! Putain de bonne blague, hein, Benny... Je te repose la question : à qui était cette tête ?

– Il s'appelait Dean. C'était un petit con qui était sorti avec Carol.

– Et tu as fait tout ça pour ça ? Juste parce que c'était l'ex de ta copine ! s'écria Lee.

Benny acquiesça, impassible. Pour lui, ce n'était que justice.

Roy prit la matraque des mains de Bing et Benny lui fit front, bien planté sur ses jambes. Il rassembla ses énergies pour recevoir les coups que son père semblait résolu à lui donner. Mais il ne s'était pas préparé à la force phénoménale de Roy, décuplée par la colère, le désespoir et le dégoût. Le premier coup l'atteignit sur l'arête du nez. Il l'encaissa presque sans sourciller.

Roy frappa à nouveau, plus vite et plus fort.

À nouveau, Benny resta de marbre.

Malgré eux, Bing et ses frères étaient épatés.

Roy renonça et balança la matraque entre les mains de Bing.

– De grâce, les gars, s'écria-t-il d'un ton las. Allez-y, butez-le ! Putain de merde, butez-moi ce petit salopard !

Le regard de Benny suivit son père qui s'éloignait déjà et d'instinct, il sut qu'il n'y couperait pas. Il se résigna à encaisser sa punition. Voire à être totalement renié par son père. Ce qui ne lui faisait ni chaud ni froid. Il était comme ça.

Lee observait la scène d'un œil vigilant : l'attitude de Benny, son aplomb, sa dureté... En fait, c'était tout le portrait de son fils aîné, le petit Gabriel. Cette similitude l'incitait à prendre un peu de recul. À considérer les choses d'un œil plus objectif, sans se raconter d'histoires.

Sheila avait mis le doigt dessus : ils faisaient une belle bande de dingues, tous autant qu'ils étaient. Lee sortit de la cave. Maura était allée s'asseoir dans sa voiture et avait allumé une cigarette. Lee se pencha par la fenêtre passer. Roy était là, près d'elle, les yeux rivés au pare-brise.

– Putain, c'est vraiment trop tordu, ce qui se passe en bas !

L'angoisse lui avait fait vibrer la voix.

– C'est un vrai salopard, doublé d'un dangereux maniaque, et j'espère bien qu'ils vont le supprimer. Sinon, je m'en charge, fit Roy, l'air déterminé.

Maura garda le silence. Elle fumait, les yeux mi-clos et l'esprit en ébullition. Benny avait passé les bornes, même selon les critères de ses frères. Même pour Garry la coupe était pleine – détail éloquent en soi. Garry était tout aussi révolté qu'elle, que Roy et que Lee. Elle aurait donné cher pour savoir ce qu'aurait fait Michael face à un tel dilemme.

Mais elle connaissait la réponse : Michael aurait pris la défense de son neveu, parce qu'il était de la famille. En fait, Mike et Benny se seraient adorés. Son aîné aurait vu en lui son digne héritier, son fils spirituel. Elle avait lu quelque part que tout le monde aimait se retrouver en quelqu'un d'autre. On s'aime tant soi-même qu'on ne peut pas s'empêcher de s'aimer à travers son *alter ego*, quand on le reconnaît.

Mais cette fois, elle était désespérée. Que faire de Benny ? Roy semblait prêt à tuer son fils de ses propres mains, s'il fallait en arriver là, pour l'empêcher de nuire à la famille.

Et fatalement, la police finirait par retrouver l'identité de sa victime. La famille du jeune homme avait dû signaler sa disparition. Carol, qui était pour l'instant en lieu sûr dans une confortable clinique privée, finirait par dévoiler le pot-aux-roses. Ça n'était que trop humain...

On ne pouvait exiger d'une si jeune femme qu'elle garde éternellement un tel secret et, *a priori*, on pouvait supposer que c'était fini, entre elle et Benny. Il était allé trop loin, pour tout le monde, même pour cette pauvre fille qui l'idolâtrait et que sa fausse couche avait laissée en miettes. Maura ne pouvait que compatir. La vie de Carol était foutue. Elle n'avait plus qu'à ramasser ses propres morceaux, pour tenter de se reconstruire du mieux qu'elle pourrait.

Maura, elle, était plus que jamais résolue à tenir Benny à distance. Il y avait toutes les chances pour qu'il tente de se venger de Carol, pour la perte de l'enfant et les ennuis qu'elle avait déclenchés. Mais il pouvait tout aussi bien décider de reprendre la vie commune... Maura n'aurait su dire ce qui serait le pire pour la pauvre Carol, mais elle était déterminée à la protéger de son neveu. C'était la moindre des choses.

– Ne t'en fais pas. Dans les heures qui viennent, il va avoir la trouille de sa vie, ce petit salaud.

Lee et Roy opinèrent. L'idée les avait effleurés...

Majorque

Menotté, bâillonné, les yeux fermés par de l'adhésif, Justin Joliff gisait sur un vieux sommier. Il regrettait amèrement d'avoir tenté de résister à ses ravisseurs. Il s'était fait dessus et l'avantage psychologique que ça leur donnait sur lui – en plus du bandeau d'adhésif qui le plongeait dans le noir – allait finir par lui saper le moral. On ne lui avait toujours rien donné à manger et la faim lui rongait les entrailles. De temps à autre, ils le forçaient à boire, ce qui

le soulageait un peu, et ils continuaient à le harceler de questions. Il devenait de plus en plus difficile de ne pas céder, mais Justin n'était pas assez stupide pour doubler Vic.

Quand ils lui avaient tiré dessus avec le flingue, il avait frôlé la crise cardiaque. Pour lui, avec son problème de surpoids, l'excès de stress était un vrai danger. De temps à autre, il humait de bonnes odeurs de cuisine, de pain grillé et d'œufs au bacon. Il aurait dû se douter que ça n'était qu'une mise en scène pour le faire craquer.

Mais pourquoi son frère tardait-il tant à les payer ? Justin avait d'abord cru qu'on l'avait enlevé pour le fric. À travers les brumes de son esprit, il supposait que ses ravisseurs ne l'effrayaient que pour le rendre plus docile et il s'interrogeait sur le montant de la rançon, en priant pour que la somme ne soit pas trop astronomique. Vic ne le portait pas précisément dans son cœur et Justin avait bien conscience de lui avoir tapé sur les nerfs plus souvent qu'à son tour par le passé. Ça aussi, il le regrettait amèrement. Et leur pauvre mère... Est-ce que Vic l'avait mise au courant ? Elle devait se demander ce qu'il devenait...

Ces parfums de bacon allaient le rendre fou. Il s'était souvent demandé comment les Juifs pouvaient y résister. Sa mère était catholique mais son père était feuje. Sans être vraiment pratiquant à proprement parler, il ne mangeait jamais de porc. Au petit déjeuner, il dévorait tout ce que lui préparait Nellie, sauf le bacon. Son père était mort depuis des années, et Justin n'avait pas l'intention de le rejoindre avant longtemps, même s'il pensait souvent à lui. Il comptait bien vivre encore de nombreuses années ! Pour lui, le vieux Joliff avait été un bon père – mais Vic et Nellie auraient peut-être divergé sur ce point... Bien sûr qu'il forçait un peu sur le jeu et l'alcool, mais merde... Personne n'est parfait ! Ce que Justin oubliait commodément, c'était que, depuis ses quinze ans, son frère aîné avait dû assurer la survie de toute la maisonnée. N'empêche, quand cette histoire serait finie, il allait l'entendre, ce con de Vic ! Justin pousserait une gueulante à lui en faire tinter les oreilles. Cette plaisanterie avait assez duré à son goût !

Il sentit qu'on lui ôtait ses liens et son bandeau. Il cligna les yeux dans la lumière dorée du couchant. L'aîné de ses ravisseurs lui avait apporté une assiette d'œufs au bacon avec des toasts et du pain grillé, accompagnés d'une grande tasse de thé.

– Alors Justin... ça va, l'appétit ?

– À ton avis ? fit-il, méfiant.

L'homme eut un sourire guilleret.

– Tout ce que t’as à faire, c’est de répondre à nos questions, mon pote. Après, tu pourras t’en fourrer jusque-là.

– Quel genre, les questions ?

– Tu sais bien... Rapport à Vic et à ce qu’il fabrique en Angleterre.

Justin avait déjà subi trois de ces interrogatoires et il avait de plus en plus de mal à faire la sourde oreille.

– Il n’a toujours pas payé ?

Quand le type posa l’assiette sur la table de chevet, Justin eut l’impression de ne plus pouvoir en détacher les yeux.

– Non. Il nous a envoyés paître.

Au fond de lui, Justin était sûr du contraire mais l’appel de son estomac était le plus fort. Il décida de les croire. Vic pouvait bien aller se faire foutre ! Le problème de sa rançon aurait dû être réglé depuis longtemps.

Justin prit une grande inspiration et, avec toute la dignité qu’il put rassembler en lui :

– Très bien, dit-il. Qu’est-ce que vous voulez savoir, au juste ?

Danielle Hicks était au fond de son lit, toujours enceinte jusqu’aux yeux – qu’elle tenait présentement fixés sur les photos de la fameuse maison neuve offerte par Maura Ryan. Sur son couvre-lit était posé le carton contenant les papiers qu’elle avait sortis de chez elle, juste avant que la police débarque pour perquisitionner.

Elle regarda autour d’elle. Sa chambre était affreuse, un vrai taudis... Triste constat. Quand sa mère avait vu les photos de la maison neuve, elle l’avait enguirlandée en lui rappelant qu’à cheval donné, on ne regardait pas les dents – surtout quand il s’agissait d’un si beau cheval ! Elle le lui avait répété maintes fois et sur tous les tons, en lui rappelant tous les avantages, pour ses enfants comme pour elle. Là-bas, personne ne saurait qui ils étaient. Ils repartiraient avec une ardoise neuve, dans un environnement favorable, avec de bonnes écoles pour ses gamins.

Car sa mère n’avait jamais été fan de Jamie. À ses yeux, sa mort était plutôt un soulagement et il n’aurait pas fallu la pousser beaucoup pour qu’elle décerne une médaille aux Ryan pour les avoir débarrassés de ce fléau ambulant qui n’avait que trop empoisonné la vie de sa fille ! Elle n’arrêtait pas de décliner à Danny la liste des défauts et des infidélités de son homme, cette manière ridicule qu’il avait de s’en prendre aux gens, son arrogance débile... C’était une litanie sans fin. Elle le détestait cordialement, comme toute la famille de Danielle.

Mais eux, ils ne le connaissaient pas. Pas comme elle. Ils n'avaient jamais senti leur cœur flancher en reconnaissant sa voix ou en le voyant sourire.

Elle savait que sa mère avait raison sur au moins un point : Jamie était un menteur, un joueur invétéré et un fieffé coureur de jupon. Elle savait qu'il les avait abominablement négligés, elle et les enfants, les plaquant sans donner signe de vie, pendant des semaines et parfois des mois. Ça, elle l'avait toujours su.

Mais elle avait l'impression qu'en acceptant la maison et l'argent que lui offraient les Ryan elle trahirait la mémoire de son défunt mari.

Elle feuilleta le contenu de la boîte. Elle allait devoir remettre tout ça à Maura sans trop tarder. Elle avait toujours adoré Maura, mais cette fois elle n'avait aucune envie de la revoir ni de lui parler.

Elle allait pourtant le faire – ne serait-ce que pour lui remettre les papiers qu'elle avait réunis... Mais surtout pour lui dire si elle acceptait son offre : la maison neuve, assortie d'une généreuse compensation. Vic Joliff, lui, ne lui avait rien offert du tout, et sa mère ne manquait pas une occasion de le lui rappeler.

Danielle poussa un soupir. Petey, son aîné, n'était toujours pas rentré. Alourdie par son gros ventre, elle se hissa sur ses pieds et approcha de la fenêtre de sa chambre en grimaçant.

Dehors, elle aperçut Petey qui s'allumait une cigarette – du moins espérait-elle que c'en était une... – avant de se lancer dans la traversée du carré de gazon pelé qui s'étendait au pied de leur bloc. Quand elle vit trois autres garçons lui emboîter le pas, son cœur faillit s'échapper de sa poitrine. Mais, à son grand soulagement, les trois adolescents le dépassèrent en le saluant joyeusement. Danielle se détendit un brin...

Quelques instants plus tard, elle entendit son fils entrer et reconnut le bruit familier de la porte du frigo qu'il ouvrait pour prendre une boîte de Coke. Puis il remonta le couloir sur la pointe des pieds et, à son habitude, passa la tête par la porte de sa chambre.

– Ça va, m'man ? Bonne journée ?

– Oui, merci, Petey. Et pour toi ?

Il vint s'asseoir près d'elle sur le lit et, d'un geste solennel, sortit de son blouson une liasse de billets de vingt qu'il étala sur le lit, radieux.

– Où tu as eu ça ?

Elle avait chuchoté, à cause des petits. Il répondit sur le même ton :

– J'ai fait une course pour un type qui habite de l'autre côté de la

barre d'immeubles. Il a dit que toute façon, même si je me faisais pincer, j'étais trop petit pour être inculpé, tu piges ?

Il exultait, tout fier de lui.

– Tu vois, tu vas pouvoir lui acheter tout ce qu'il faut, au bébé !

Danielle avait plaqué la main sur sa bouche pour étouffer le cri qui lui montait aux lèvres. Elle déglutit péniblement avant de répondre, du ton le plus égal qu'elle put prendre :

– C'est bête, ce que tu as fait, Petey... Tu as eu tort.

Il haussa les épaules.

– Mais pourquoi, m'man ? De l'argent si facilement gagné ! Il a même dit que je pourrais à nouveau bosser pour lui tous les soirs après l'école, si je veux ! fit Petey, l'œil brillant de fierté. Paraît que je me débrouille très bien !

Jamais ça ne serait arrivé du vivant de Jamie. Mais maintenant qu'il n'était plus là, ses enfants allaient se faire harceler et recruter par tous les prédateurs du quartier... Non, pas si j'y peux quelque chose ! se dit Danny.

Elle prit l'argent et embrassa son fils.

– Surtout, promets-moi de ne jamais recommencer, Petey ! C'est la première et la dernière fois, que ce soit bien entendu entre nous !

Il ne répondit pas. Il quitta la chambre en silence et elle l'entendit se laver les dents. Elle se rallongea, résolue : le lendemain, la première chose qu'elle ferait serait d'accepter l'offre de Maura.

Les yeux fixés sur la photo de Jamie, elle lui demanda pardon d'accepter de l'argent de ses assassins. Mais quelque chose lui disait que son homme était d'accord et que, là où il était, il soutenait sa décision.

Chapitre 19

Tommy attendait un copain au Mosquito Bar, l'un de ses points de chute favoris dans Victoria Street. Il y était déjà venu en compagnie de Maura, le temps de prendre un verre... Après quoi ils étaient descendus au Vampyre Bar, un club très privé, aménagé au sous-sol avec des futons et de luxueux compartiments délimités par des rideaux. Elle avait adoré.

À lui non plus, ça ne lui avait pas déplu. Mais ce soir-là, seul à sa table, il aurait préféré être ailleurs. Il se sentait épié et scruté par les autres clients, mais c'était le seul endroit où il pouvait retrouver Jack Stern en toute sécurité. Ils ne pouvaient se rencontrer que dans un lieu public... Jack était furax contre lui, depuis le vol de la coke et les histoires avec les Ryan. Pour Tommy, il n'était pas question de prendre le moindre risque.

Le volume sonore de la musique était assourdissant et l'endroit puait le fric. Chaque soir, le tout Liverpool s'y pressait : célébrités du sport et des médias, acteurs de soaps, footballeurs... le tout saupoudré de quelques pointures du milieu local. Bien des contrats s'étaient conclus au restaurant du club ou dans l'intimité sulfureuse du Vampyre Bar.

Tommy sourit en voyant approcher Charlie Siega, l'un des personnages les plus en vue du milieu de Liverpool. La main de Tommy se levait déjà pour le saluer, mais Charlie le considéra d'un œil froid et continua son chemin sans même ralentir. Mauvais signe, se dit Tommy. Les Ryan avaient dû faire passer le mot. La nouvelle de sa disgrâce était arrivée jusqu'ici. L'estomac retourné par l'inquiétude et l'humiliation, il sentit le regard glacé de Charlie s'attarder sur lui... mais pas question de plier bagage tant qu'il n'aurait pas vu Jack.

Il se détendit un peu en apercevant Joss. Ils ne s'étaient pas parlé depuis le soir où son vieux copain lui avait dit ses quatre vérités, avant d'aller faire la paix avec Maura. Depuis, Joss lui avait cruellement manqué. Rien que de le voir entrer, alors qu'il avait le moral au plus bas, Tommy se sentit presque requinqué. Avec un peu de chance, la journée finirait mieux qu'elle n'avait commencé.

Joss avait mit le cap sur lui, le sourire aux lèvres.

Tommy leva son verre en attendant que Joss arrive jusqu'à lui. Mais il eut peine à en croire ses yeux... son ami passa près de lui sans

broncher et poursuivit sur sa lancée jusqu'au bar où il se commanda un verre. Puis il alla le boire en compagnie de Charlie et de toute la bande. Tommy avait les joues en feu. De sa vie, il n'avait jamais essuyé une telle claque. Il aurait dû s'y attendre, venant de Joss : son vieil ami avait toujours été la loyauté même et il adorait Maura.

Tommy s'efforça de la chasser de ses pensées. Curieux qu'elle puisse tant lui manquer... ça n'était pas prévu au programme. Il n'avait pas l'habitude d'être demandeur dans ses relations, et surtout pas avec les femmes. En amour, il avait une règle d'or : s'en sortir toujours gagnant ! Il jeta un coup d'œil à sa montre. Jack avait bientôt une heure de retard, mais il avait pu être retardé par les embouteillages sur la M1... Tommy commanda un autre verre et le dégusta en observant la foule qui se faisait plus dense autour de lui. Il lorgnait la poitrine d'une jolie fille lorsqu'une voix familière retentit dans son dos.

– Jack ne viendra pas, Tommy...

Joss s'était glissé au bar, derrière lui. Il lui parlait sans même le regarder.

– Les Ryan ont lancé un avis de recherche te concernant et ce soir, Jack avait rendez-vous avec eux. Il doit essayer de se rabibocher. Ne rentre surtout pas chez toi, évite tous tes points de chute connus...

La seconde d'après, Joss avait disparu. Tommy accusa le choc puis, au bout de quelques minutes, il se leva et quitta le club, le moral en berne. Il ne s'était jamais senti aussi seul.

Jack essayait donc de rentrer en grâces auprès des Ryan. Ça, à la rigueur, Tommy pouvait le comprendre – après tout, c'était eux qui avaient sa coke... Mais lui, dans tout ça, qu'est-ce qu'il devenait ? Il s'était cogné tout le boulot de préparation et se retrouvait sur la touche. Six ans plus tôt, ils formaient un trio indéboulonnable : Tommy à Liverpool et Vic dans le sud, avec Jack qui finançait l'opération grâce au magot qu'il avait amassé en trente ans de meurtre tarifié – le tout en échange d'une généreuse participation sur leurs gains à venir, bien sûr. Mais Vic n'avait pas donné signe de vie depuis son retour en Angleterre, ce qui n'augurait rien de bon. On disait qu'il accusait toujours les Ryan du meurtre de Sandra mais Tommy n'en aurait pas juré. Il sentait le temps se gâter pour lui. Il avait tout foiré.

Il déverrouillait sa portière quand il vit scintiller un éclat métallique, près de son coude. Un jeune barbu aux cheveux longs le menaçait d'un couteau. Joss apparut derrière lui et, d'un coup sur la tête, mit l'homme hors d'état de nuire.

– Casse-toi, Tommy. C'est la dernière fois que je te tire d'affaire, OK ?

Joss fit aussitôt demi-tour et s'éloigna.

– Joss ! Putain, reviens, Joss ! Joss !

Joss avait entendu un accent de désespoir dans la voix de Tommy Rifkind, mais il prit le large, sans lui accorder un regard. Tommy avait fait son lit et allait devoir s'y coucher, et Joss n'avait pas la moindre intention de sombrer avec lui. Tommy avait beau être un vieil ami ou ce qu'il connaissait de plus proche, il ne pouvait admettre ce qu'il avait fait à Maura et à la famille Ryan. Il le voyait enfin tel qu'il était : un sale traître, doublé d'un parfait petit fumier.

Tommy regarda son ami s'éloigner dans la nuit puis, avisant le corps inerte du jeune voyou affalé sur le bitume, il shoota dans la tête, pour faire bonne mesure. Enfin, il se mit au volant et démarra.

Mais pour aller où ?

En rentrant chez elle, Maura fut accueillie par une bonne odeur de sauté aux légumes. Elle parvint à afficher un sourire en entrant dans la cuisine où sa mère s'activait aux fourneaux.

– Hmmm... Bonsoir m'man ! Ça sent bon, ce que tu fais !

Sarah avait passé un tablier sur sa robe à col montant. Sa vieille trogne ravinée se plissait d'agacement.

– Seigneur ! Je ne comprendrai jamais comment t'arrives à cuisiner sur cette satanée plaque à *induction* !

Maura sourit.

– Tu vas voir... tu vas t'y habituer !

– Assieds-toi, je te fais du thé.

Maura s'installa à la table de la cuisine.

– À propos, m'man... Je risque d'avoir des invités ce soir, fit-elle comme si de rien n'était. Un genre de rendez-vous d'affaires.

Sarah fronça les sourcils.

– Un rendez-vous d'affaires à une heure pareille ?

Maura confirma d'un signe de tête.

– Je ne suis pas tombée de la dernière pluie, Maura Ryan.

Le ton de sa mère fit sourire Maura.

– Bon, ben... j'ai plus qu'à préparer d'autres sandwiches et quelques cakes salés, c'est ça ?

Maura commençait à avoir du mal à garder le sourire.

– Non, m'man, te bile surtout pas. Je vais me débrouiller toute seule.

– Tu plaisantes ! Je n'ai fait que ça pendant des années pour ton frère, quand il habitait à la maison. Les hommes, ça mange n'importe quoi, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit ! Rien de tel qu'un bon buffet pour détendre l'atmosphère – et quand ça barde, ça leur fournit un moyen de diversion...

Maura prit la tasse de thé que lui tendait sa mère.

– Si tu le dis, m'man !

Sarah lui servit du sauté de bœuf que Maura mangea de bon cœur – elle n'avait même pas eu le temps de s'apercevoir qu'elle mourait de faim. Après tous leurs ennuis avec Benny, elle avait bien failli croire que son neveu lui avait coupé l'appétit pour de bon.

– Alors... Qu'est-ce qui s'est passé avec l'autre idiot ?

– Avec Benny, tu veux dire ?

Sarah confirma d'un signe de tête. Elle rechignait à prononcer son nom et, en toute honnêteté, aurait carrément préféré ne plus penser à lui. Mais elle voulait tout de même savoir ce qu'il devenait.

– Il s'est rendu à la police voilà une demi-heure. Il est allé au poste de son plein gré, assisté d'un avocat. Nous sommes convaincus que quelqu'un a délibérément caché cette tête chez lui pour le faire accuser.

L'hypothèse paraissait ridicule, même à ses propres oreilles, et il leur en coûterait une petite fortune pour convaincre un juge d'instruction de son bien-fondé ! Mais après mûre réflexion, ils avaient tout de même fini par s'accorder sur cette solution. Jusque-là, ils s'arrangeraient pour tenir Benny sous surveillance rapprochée, et il commencerait par faire quelques mois de préventive en espérant que cela suffise à lui remonter les bretelles !

Sarah parut soulagée par ces explications.

– Dieu merci ! Je te disais bien qu'il en était incapable, ce pauvre petit. Sûr qu'il est méchant comme une teigne... Mais, même lui, il commettrait pas des horreurs pareilles !

Maura garda le silence et se concentra sur le contenu de son assiette. Benny avait reçu la dérouillée de sa vie et elle priait pour que ça lui serve de leçon. Ils en avaient tous plus qu'assez, de lui et de ses conneries. Cette fois, la coupe était pleine.

Tommy Rifkind junior habitait à Chester, dans une superbe

propriété que lui avait offerte son père comme cadeau de mariage. Une grande villa de style georgien, entourée d'un grand jardin, dont la valeur s'était multipliée par trois, avec une belle façade dix-huitième couverte de lierre et de hautes fenêtres qui lui donnaient un inimitable cachet. En fait, la maison datait des années soixante-dix, mais elle avait le charme d'un cottage vieux de trois siècles. Tommy se débrouillait toujours pour en avoir pour son argent. En se garant dans l'allée, il s'assura que son fils et sa belle-fille étaient chez eux. Il descendit de voiture et se dirigea vers la porte, non sans une certaine appréhension. Il n'eut même pas le temps d'atteindre la sonnette : son fils était déjà sur le seuil.

Tommy Rifkind junior était un bel homme, bien charpenté et toujours habillé avec grand soin – pulls cachemire et lunettes Gucci. Tommy était fier du palmarès universitaire et de la situation de son fils, même s'il ne l'appréciait guère en tant que personne. Quant à Angela, sa belle-fille, il ne l'avait jamais portée dans son cœur, cette chieuse qui prétendait jouer les châtelaines, en se hâtant d'oublier qu'elle avait grandi dans un HLM ! Gina s'entendait très bien avec elle, mais Gina se serait entendue avec n'importe qui. Tommy, lui, s'était brouillé avec sa bru depuis le premier jour.

Il n'avait jamais réussi à comprendre ce que son fils pouvait trouver à une greluce maigrichonne, plate comme une limande, dont la lèvre s'ombrait d'un fin duvet et qui n'ouvrait la bouche que pour pérorer avec un accent snobinard – pour elle, c'était le comble du raffinement. Ce qu'elle avait de mieux, c'était ses dents et ses cheveux, mais ça semblait un peu léger, pour faire le bonheur d'un couple !

L'idée n'avait jamais effleuré Tommy senior que certains hommes pouvaient juger une femme autrement que sur son physique et faire passer son intelligence et ses qualités personnelles avant ses attributs féminins... Or son fils s'était construit un couple agréable et solide. Sa femme l'adorait, ils avaient des enfants charmants et prenaient très au sérieux leurs responsabilités parentales. Ils voyageaient en famille, organisaient de mémorables soirées barbecue qui remportaient un franc succès parmi leurs nombreux amis. Tout en admettant que ses petits-enfants étaient gais, vifs et bien élevés, Tommy senior n'arrivait pas à comprendre comment son fils pouvait supporter cette punaise coincée qui lui tenait lieu d'épouse.

En fait, ils vivaient dans deux univers parallèles. Mais Tommy, toujours égal à lui-même, ne concevait pas qu'on puisse trouver le bonheur si on ne vivait pas comme lui.

Il était donc particulièrement à cran lorsqu'il se retrouva face à son fils. Surtout lorsqu'il découvrit son expression, dont l'étonnement se

nuançait d'une franche hostilité.

– Bonsoir, fiston ! fit-il en s'efforçant d'empêcher sa voix de trembler.

Son fils le considéra un long moment avant de répondre.

– Qu'est-ce qui t'amène ?

Il lui parlait comme à un parfait inconnu.

– Eh bien, je passais dire bonjour aux enfants...

– À une heure pareille ? s'irrita Tommy junior, avec un coup d'œil ostentatoire à sa montre.

Angela était venue se poster derrière lui et affichait une grimace scandalisée.

– Mes enfants ne fréquentent pas les clubs, eux ! Ils sont couchés à cette heure, et nous avons des invités. Alors, si vous voulez bien nous excuser...

Son fils faisait déjà mine de lui fermer la porte au nez et Tommy, qui n'avait nulle part où aller, fut pris de panique. Il mit un pied dans la porte. Il sentait des odeurs de bonne cuisine et entendait la rumeur des conversations dans la salle à manger.

– Qui est chez vous ?

Son fils poussa un long soupir. C'était impressionnant de les voir côte à côte ; on aurait dit deux versions du même individu.

– Personne que tu puisses connaître. Nous n'avons pas de braqueurs, de voleurs ni d'assassins parmi nos relations.

Tommy lui jeta un regard de pur désespoir.

– Je t'en prie, Tommy. Ne me fais pas ce coup-là, pas ce soir...

Son fils le regarda.

– Fiche-nous la paix, d'accord ? Laisse-nous tranquilles, moi et ma famille. Tu n'es pas le bienvenu dans cette maison, tiens-toi-le pour dit.

– Mais Tommy... je suis ton père !

Tommy junior recula d'un pas en poussant sa porte. Sa voix n'était plus qu'un murmure.

– S'il te plaît, papa, siffla-t-il entre ses dents. Retourne d'où tu viens. Disparais une bonne fois pour toutes dans le caniveau d'où tu es sorti et ne reviens plus jamais frapper chez nous !

Il claqua la porte au nez de son père. Tommy resta sur le seuil plusieurs minutes, abasourdi. Il avait besoin de l'hospitalité de son fils. Un besoin absolu, désespéré. Il était littéralement à la rue, recherché par des foules de gens. Il ne pouvait ni rentrer chez lui, ni se réfugier dans un de ses repaires habituels. Il avait pris une chambre dans un hôtel des environs mais avait rendu sa clé en pensant qu'il retrouverait Jack, ce soir-là, avant d'aller voir Vic. Le seul fait qu'ils lui aient posé un lapin en disait long : ils étaient ennemis à présent, et Tommy n'avait déjà que trop d'ennemis.

Derrière le volant de sa voiture, il regarda son fils tirer les rideaux du séjour. Il démarra et descendit l'allée du jardin en pleine déconfiture, les yeux embués de larmes, ravalant sa honte et son chagrin. Il n'avait jamais été un père, pour aucun de ses deux fils. Il avait négligé l'un tout en exploitant l'autre.

L'heure des comptes avait sonné. On finissait toujours par récolter ce qu'on avait semé, comme disait Gina... qui, là encore, avait vu juste.

Leonie aidait Sarah à préparer des sandwichs dans la cuisine de Maura. La vieille dame en profitait pour la faire rire avec d'impayables anecdotes de son enfance. L'arrivée de Leonie au bras de Garry l'avait surprise tout autant que Maura, mais elles leur avaient fait bon accueil. C'était tellement inattendu de la part de Garry qu'elles avaient échangé un regard déconcerté. Après quoi, le charme de Leonie opérant, Maura avait décidé que la jeune femme lui plaisait – nettement plus, en tout cas, que le jour où elle l'avait croisée chez Jack Stern. Puis elle s'avisa que Jack devait justement venir ce soir-là et fut prise d'un doute...

Mais Garry semblait trouver la situation du plus haut comique.

Sarah avait donc proposé de garder Leonie avec elle à la cuisine, pour arrondir les angles. La jeune femme ne devait pas mourir d'envie de revoir son ex et ainsi la collision serait peut-être évitée...

Tony Dooley et ses fils étaient toujours chez Maura. Sarah leur avait déjà servi son sauté de bœuf, accompagné de friands sortant du four. Pour elle qui adorait jouer les cantinières, ces montagnes de muscles dotées d'un appétit d'ogre étaient toujours les bienvenues à sa table. Ils lui rendaient toujours leurs assiettes propres et leurs compliments lui allaient droit au cœur.

– On se croirait revenus à la grande époque, hein ? lança-t-elle joyeusement à Maura, par-dessus la jolie tête de Leonie. Michael me remplissait toujours la maison d'amis et de copains ! J'en ai passé, des soirées, à faire la tambouille pour tout ce petit monde !

Les yeux de la vieille dame scintillaient. Elle était si heureuse de se sentir utile et appréciée. Maura sentit son cœur fondre de tendresse.

– Vous vous rendez compte, Leonie, poursuivit Sarah. Avec neuf enfants, je ne sortais guère de ma cuisine ! J'avais toujours une marmite sur le feu... Ah, mais je ne m'en plaignais pas ! J'étais si heureuse, en ce temps-là. Si fière de mes neuf petits !

En écoutant sa mère, Maura revoyait la femme qu'avait été Sarah avant que le clan Ryan ne s'impose sur le marché du crime. La Sarah que Maura aimait... Celle qui tenait toujours table ouverte, même à l'époque où ils étaient sans le sou, et qui accueillait à bras ouverts de parfaits inconnus.

– Elle va sur ses quatre-vingt-sept ans, Leonie ! s'esclaffa-t-elle en nouant ses bras autour de sa chère maman. Elle n'est pas formidable ?

– Hé, doucement ! protesta Sarah. Pas la peine de le crier sur tous les toits !

– Vous êtes un amour, Mrs Ryan !

Elles éclatèrent de rire en chœur. Garry les entendait jacasser depuis le salon, heureux de voir que Leonie semblait partie d'un bon pied avec les femmes de la famille. Car il se sentait mûr pour l'épouser, sa Leonie. Et à l'église, encore ! En blanc, en grande pompe, et tout et tout. La totale ! Garry était bien décidé à marquer le coup et, question réjouissances, il n'était pas du genre à lésiner.

Il jeta un coup d'œil à l'horloge. L'heure de leur petite sauterie approchait. Jack arriverait vers les deux heures et demie et Garry espérait qu'il leur dirait exactement ce qu'ils voulaient entendre. Sinon, tant pis pour lui.

Il en avait soupé, de toutes ces finasseries de merde.

Benny était au poste de Basildon. Dans une cellule, lui ! C'était à peine croyable. Il était assis sur une sorte de grabat garni d'un matelas spartiate, et inspectait la pièce autour de lui. Ici, tout blessait sa vue et son odorat. Les murs couverts de graffitis, l'odeur du bloc et cette sensation d'isolement. La famille avait tout de même veillé à ce qu'il ait un minimum de confort. Il avait eu droit à une bouteille de vin, apportée par un restaurant des environs, et même à quelques comprimés de Témazépam – les flics du poste ne tenaient pas à ce qu'il pique sa crise. Il commençait, non sans angoisse, à prendre la mesure de ce qui lui arrivait : il s'était mis tout le monde à dos et allait devoir se faire oublier. L'histoire de la tête était pratiquement réglée. Ce serait l'affaire de quelques jours, tout au plus. Et d'ici-là, il n'avait qu'à prendre son mal en patience.

Il s'installa le moins inconfortablement possible sur l'étroite couchette et, pour tromper son ennui, se complut à imaginer ce qu'il ferait à cette petite conne de Carol le jour où il lui remettrait la main dessus. Ses propres relents l'incommodaient mais il s'efforça de se détendre. Comment Abdul allait-il s'en sortir sans lui ? Benny n'était au placard que depuis quelques heures mais il était déjà à deux doigts de craquer.

Il essaya d'appliquer les techniques de relaxation qu'il avait apprises dans son enfance. Ça ne marchait pas ou pas vraiment – mais quand même assez pour détourner ses pensées de ses malheurs immédiats. Il regrettait de ne pouvoir assister au rendez-vous avec Jack Stern, prévu pour ce soir, sans compter qu'ils étaient sur les traces de Rifkind... Celui-là, il aurait donné son bras droit pour être celui qui en débarrasserait le monde, songea-t-il, ivre de frustration.

Et pour couronner le tout, l'ivrogne de la cellule voisine s'était réveillé et avait entonné *À-à-à la queue leu leu !* d'une voix avinée.

Bref, Benjamin Ryan passait une nuit de merde.

Tommy laissa sa voiture dans un garage des environs de Knowsley et l'échangea contre une Ford Fiesta fatiguée provenant de sa casse auto. En promenant son regard dans l'enceinte autour de lui, il se demanda si l'esprit de son fils continuait à imprégner les lieux. Il avait vu une émission sur le sujet : les endroits qui attiraient des revenants, victimes d'une mort violente. Et celle de son fils avait été tout sauf douce...

Il s'efforça vainement de se souvenir de ses traits. Il avait oublié jusqu'à son visage, à ce pauvre Tommy B. Il se rendit à Toxteth et se gara dans une rue tranquille, à dix minutes de sa destination. Verrouillant soigneusement ses portières, il partit à pied.

Arrivé au pied du bloc d'immeubles, il entra au numéro douze et gravit l'escalier principal avant de frapper à une porte dont la peinture s'écaillait. L'endroit était sordide. Ça puait le rance, là-dedans, sur un arrière-fond de poubelles moisies.

Pas de réponse.

Il frappa à nouveau, plus fort.

– Cassez-vous !

Il esquaissa un sourire en reconnaissant la voix et glissa la main dans la boîte aux lettres. À sa grande surprise, il en ramena une clé, toujours à sa place au bout de sa ficelle. Il essaya de la mettre dans la serrure, mais sans succès. Le ferraillement de la clé qu'il tentait vainement d'insérer avait attiré l'occupante de l'appartement.

- Qui est là ? fit la même voix, tremblante d'inquiétude.
- Lizzie ? C'est moi, cocotte. Tu m'ouvres ?
- C'est toi, Tommy ?
- Oui. Tu veux bien m'ouvrir cette putain de porte ?

Elle lui ouvrit et il entra. Ça faisait des siècles qu'il n'était pas venu la voir mais rien n'avait changé. Il referma derrière lui, non sans un dernier coup d'œil dans l'escalier pour s'assurer qu'il n'était ni suivi ni repéré.

- C'est donc vrai ? demanda-t-elle.

Il la regarda, écartant les mains en un geste de déni.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle soupira et tourna les talons pour retourner s'allonger sur un canapé, dans un petit salon. Il lui emboîta aussitôt le pas. La pièce était chaleureuse et accueillante, comme autrefois, mais il y régnait un joyeux bazar qui n'était pas dans les habitudes de la maison. Liz avait toujours été une femme d'ordre, c'était même un des traits qu'il appréciait le plus chez elle. Une place pour chaque chose, c'était sa règle d'or. Sauf que l'ordre n'est pas la qualité dominante des toxicomanes...

Il s'assit par terre. Elle écoutait *Dark Side of the Moon*, des Pink Floyd, en sourdine. Tommy dut tendre l'oreille pour distinguer le riff de guitare, un de ses préférés.

- Monte un peu le son, mon chou. J'adore ce morceau.
- Ça, ça ne va pas être possible, fit-elle.
- Mais pourquoi ? dit-il, toujours souriant. Qu'est-ce que tu racontes ?

Pas question de la brusquer, s'il voulait passer la nuit chez elle...

– J'ai trop mal au crâne, Tommy. Je viens de me faire un fix et je ne me sens pas bien du tout... J'aime mettre le son au minimum, ça me détend. Ça me rappelle l'époque où mon petit Tommy écoutait ses disques dans sa chambre. Je les entendais à travers la cloison...

À nouveau, ce chagrin dans sa voix. Tommy ne savait que lui dire, mais Liz semblait ne rien attendre de lui, pas même une réponse. Comme la plupart des héroïnomanes, elle ne demandait qu'à s'écrouler dans son coin, tranquille, absorbée en elle-même.

- Si tu allais nous faire du thé, Tommy ? Rends-toi utile, puisque tu es là...

Tommy alla mettre la bouilloire sur le feu. La kitchenette disparaissait sous une épaisse couche de crasse. Il promena autour de lui un regard désolé. L'état de la maison en disait long sur celui de son occupante. Il dut fouiller sous l'évier pour trouver une éponge et de quoi laver deux tasses. Tout était répugnant, couvert de mois. L'évier était grisâtre, le plan de travail semé de taches de thé, de café, et de Dieu sait quoi. Un vrai Capharnaüm. Il se promit de parler à Liz dès le lendemain, pour tenter de la ramener à la raison.

Quand il revint dans le salon avec les tasses, elle s'était endormie. Tant mieux, se dit-il. De toute façon, il ne savait vraiment pas quoi lui dire. Il s'installa par terre avec sa tasse de thé. Le disque était fini. Il resta longtemps assis, immobile, dans le silence qui avait suivi le dernier morceau. Il distinguait des éclats de voix et des pulsations assourdies provenant des appartements voisins. Un chien aboyait, quelque part sur un balcon. Il avait oublié comme ces immeubles pouvaient être bruyants. Quel luxe de pouvoir vivre à la campagne, dans une grande maison nichée dans la verdure, avec quelques hectares de terrain et une belle vue sur les collines !

La voix de Liz le fit sursauter.

– Alors, Tommy... Qu'est-ce qui t'amène ? T'as des problèmes, t'es en cavale ?

Sa perspicacité lui fila le frisson, mais il nia tout en bloc.

– Dis pas d'âneries. C'est de t'avoir vue tout à l'heure, au Black George's. Je n'avais pas réalisé la profondeur de ton chagrin.

Elle ouvrit un œil et lui lança un regard ironique.

– Alors ça, c'est une grande première, Tommy Rifkind... que t'aies pu remarquer autre chose chez une femme que ses seins et ses fesses !

Il ferma les yeux en ravalant la réplique acerbe qui lui venait aux lèvres. Non, il ne pouvait pas se permettre de se la mettre à dos. Jusqu'au lendemain matin, tout au moins.

– Arrête, Lizzie. Tu sais bien que je t'aimais.

– Ouais, bien sûr, Tommy. Tout comme t'aimais ta femme et tes gosses... Est-ce que tu sais seulement que tu as une nouvelle petite-fille ?

Le masque de stupéfaction qui se peignit sur son visage fit rigoler Liz.

– Elle est née après la mort de son père. Tommy B. avait des relations suivies avec une fille. Un amour, ce bout de chou – la petite, je veux dire, pas la mère. Parce que tu vois... cette fille, c'est ton pire

cauchemar : elle est noire !

Il en resta sans voix et, malgré la torpeur où la plongeait la came, Liz remarqua qu'il avait du mal à déglutir.

– Te bile pas, Tommy, on ne te demande rien. La famille de Leanna a été formidable. Ses parents sont des braves gens. Ils l'hébergent et l'aident du mieux qu'ils peuvent, pour la petite. La famille, Tommy... y a que ça de vrai ! Et tu vois, la tienne, elle n'a rien d'une famille. Alors voilà, tu te retrouves sur le sable.

Il garda le silence et la laissa parler. Tout allait bien mieux tant qu'on la laissait dire ce qu'elle avait sur le cœur.

– Tu savais que ta femme était venue me voir après la mort de Tommy B. ?

Cette fois, elle avait capté son attention. Ça lui tira un sourire.

– Gina aussi, elle était formidable. Putain, elle était trop bien pour toi ! Je m'en rends compte à présent... Même moi, j'étais trop bien pour toi, Tommy Rifkind. J'ai frôlé la crise cardiaque en la trouvant à ma porte, mais elle m'a dit qu'elle venait me faire ses condoléances et j'ai senti qu'elle était sincère. Elle est revenue encore, trois ou quatre fois avant sa mort. On a parlé et résolu pas mal de problèmes. Je lui ai dit que je regrettais pour nos fredaines... mais ça l'a fait sourire. Elle a dit que tu étais comme ça, qu'elle en avait pris son parti. Que t'avais besoin de voir tout le temps de nouvelles têtes, pour préserver ton estime de toi. Parce que, dès que les gens commençaient à te connaître, ils voyaient qu'ils avaient affaire à un minus sans la moindre envergure. Regarde la façon dont tu t'es conduit avec moi... Notre fils était mort et je savais que ça te laissait complètement froid. Parce qu'en fait tu l'as laissé porter le chapeau alors que toi aussi, t'étais mouillé jusqu'au cou depuis le début dans la combine contre ces connards de Londoniens. Tommy B. s'en était rendu compte. Il savait que tu te servais de lui, mais ça ne l'empêchait pas de t'adorer comme il l'a fait toute sa vie. Ça, c'est vraiment ton record personnel dans le genre, Rifkind. Trahir ton propre fils.

Tommy avait plongé la tête dans ses mains.

Gina était-elle vraiment venue ici lui dire toutes ces horreurs sur lui ? Effectivement, ça lui ressemblait... C'était son truc, ce genre de chose, battre sa coulpe, faire amende honorable. Le seul souvenir du calvaire de Tommy B. lui filait des frissons.

– Tu te goures complètement sur moi, Lizzie.

Elle se redressa sur le coude, pâle de colère.

– Oh ! Casse-toi, Tommy ! lui cria-t-elle. Remballe ton baratin, ça ne marche plus avec moi. Depuis le jour où t’as laissé mourir notre fils, je te hais et je te haïrai jusqu’à mon dernier souffle. J’ai gâché toute ma vie pour toi, tu peux comprendre ça ? Tu ne vois vraiment pas ce que tu nous as fait, à moi et à mon pauvre Tommy ?

Elle vit la confusion se répandre sur les traits de cet homme qu’elle avait si tendrement chéri pendant tant d’années. Jamais encore elle ne lui avait dit ce genre de vérité. Elle avait toujours essayé de lui plaire, de le convaincre de revenir. Eh bien, c’était fini à présent.

Son portable sonna. Elle prit l’appel et répondit d’un bref « OK », avant de raccrocher.

– Qui c’était ? demanda Tommy, pour changer de sujet. C’est pas un peu tard pour téléphoner chez les gens ?

Tout à coup, il y eut comme un malaise. En une fraction de seconde, à la façon dont elle le regardait, il comprit ce qui s’était passé.

– Alors Tommy... quel effet ça fait ?

Il secoua la tête, refusant d’y croire.

– T’aurais quand même pas... ?

Elle partit d’un grand éclat de rire.

– Ah non ? Sans blague ? Ta tête est mise à prix, mon grand. Et si ce fric peut permettre à ma petite-fille de s’offrir une vie digne de ce nom, aussi loin que possible de ce quartier de merde...

Il s’était levé, incapable de soutenir le regard de Liz qui reflétait à présent une lueur de triomphe. Il courut à la fenêtre, écarta les rideaux. Son cœur chavira en reconnaissant une silhouette familière devant l’immeuble.

Il se précipita sur elle, le poing levé, et elle se recroquevilla pour se protéger des coups, mais il n’avait plus le temps. Elle se mit à rire d’un rire de démente en entendant la porte s’ouvrir. Elle avait oublié de la fermer à clé... Tommy s’acharnait contre la porte du balcon qui ne s’ouvrait plus depuis la dernière fois qu’elle avait été repeinte, voilà bien des années.

Se retournant, il se trouva nez à nez avec Abdul et deux hommes de main des Ryan. Il esquissa presque un sourire.

– Ah, c’est vous ! leur lança Lizzie. Pile à l’heure dite !

Avec ou sans came, Tommy ne lui connaissait pas cette voix sonore et assurée. Jonas était entré derrière les deux gros bras. Tommy vit un rictus tordre les lèvres livides du jeune homme.

– Amène-toi, Tommy, fit Abdul. On a un avion à prendre.

Puis il ajouta pour Liz avec un sourire :

– Quelqu’un passera vous verser votre dû dans quelques jours, d’accord ?

Elle hocha la tête, ravie.

– Espèce de vieille pouffiasse, toujours aussi faux-cul ! lui cracha Tommy au visage, avant de quitter la pièce.

– L’hôpital se moque de la charité ! rétorqua-t-elle, goguenarde. Ce que t’es, toi, Tommy, y a pas de mot pour le dire...

Elle suivit la troupe qui sortait de l’appartement et s’égosilla dans l’escalier :

– Pense à moi, Tommy Rifkind ! Pense bien à moi et à mon fils, au moment où tu crèveras, vieux sac à merde !

Abdul se retourna vers Tommy.

– Dites donc, qu’est-ce que vous lui avez fait, à cette petite dame ? s’enquit-il, pince-sans-rire. On dirait qu’elle a une dent contre vous.

Tommy répondit par le dédain.

– Ça a l’air d’être votre problème en ce moment, Mr Rifkind... toutes ces bonnes dames qui vous veulent du mal...

– Ta gueule, sale mange-merde ! grinça Tommy.

Abdul lui grimaça un sourire.

– Comment elle a dit, cette brave Liz... *L’hôpital se moque de la charité ?*

Les deux autres malabars s’esclaffèrent.

Tommy n’articula pas une syllabe de plus de tout le trajet jusqu’à un petit aéroport privé. Il ne connaissait pas les hommes qui escortaient Abdul et, pour l’instant, la prudence lui soufflait de la boucler.

Chapitre 20

Sarah et Leonie bavardaient dans la cuisine comme deux vieilles copines et Maura leur adressa son plus beau sourire, quand elle vint chercher des glaçons pour le whisky. Elles étaient toutes deux épuisées, mais tenaient à profiter au mieux de cette première rencontre. Maura savait d'expérience que, pour sa mère, une nouvelle recrue dans la famille était une aubaine inespérée. Quelqu'un qu'elle pourrait prendre sous son aile et sôûler de ses histoires.

Jack ignorait toujours la présence de Leonie, ce qui arrangeait tout le monde, elle la première.

– Ça va, les filles ? leur lança Maura. Leonie, si vous êtes fatiguée... j'ai une chambre d'amis au premier.

– Merci, je tiens la forme, répliqua-t-elle, souriante, en secouant sa jolie tête.

Ne changez surtout pas de main ! se retint de répondre Maura. Leonie était vraiment l'archétype des bimbos qu'affectionnait Garry. Rien d'étonnant à ce que son frère l'ait tant aimé ! En revanche, Maura n'avait pas été peu surprise de constater qu'elle le lui rendait bien.

– Tu crois qu'il faudra d'autres sandwiches, Maws ?

– Il reste de quoi nourrir un bataillon et nous allons entrer dans le vif du sujet... si tu vois ce que je veux dire. Encore merci, m'man, tout était délicieux !

Sarah trouvait mauvaise mine à sa fille, mais elle préféra garder ses impressions pour elle. Maura ne savait plus où donner de la tête en ce moment. Sarah était à nouveau au centre du cocon familial et, de fait, elle n'avait pas été de si bonne humeur depuis des années.

Ça lui avait tellement manqué, de vivre près de ses enfants en partageant leur quotidien. Bien sûr, elle préférait museler la petite voix intérieure qui lui rappelait tout ce qu'elle avait fait et dit contre eux par le passé – elle se sentait utile et se savait aimée. Quand vous approchiez des quatre-vingt-dix ans et que vous aviez déjà un pied dans la tombe, cela suffisait amplement à votre bonheur.

Elle prépara donc un autre de ses fameux pichets de thé et s'attabla près de Leonie, pour poursuivre la discussion et faire plus ample connaissance avec cette jeune beauté que Garry leur avait amenée ce

soir-là. Elle aurait pu être sa petite-fille, voire son arrière-petite-fille... Mais Sarah n'y trouvait que des avantages : une jeunesse, ça voulait dire des bébés. Qu'est-ce qu'on pouvait rêver de mieux ?

Jack et Billy étaient assis l'un près de l'autre, dans le grand séjour de Maura. La table croulait sous les bouteilles et les victuailles, et on avait dû ouvrir les portes-fenêtres pour dissiper le nuage de fumée. Jack avait préparé quelques répliques bien senties, histoire de ne pas perdre la face pendant la soirée, et l'atmosphère restait cordiale quoiqu'un poil tendue. Jusque-là, Garry s'était parfaitement tenu, ce dont Maura lui savait gré. Quant à Roy et à Lee, ils semblaient tout à fait à leur aise.

Jack Stern avait jusque-là observé les travaux d'approche d'un œil vigilant. Il finit par mettre les pieds dans le plat :

– Alors... qu'est-ce que vous comptez faire, pour ma coke ?

Une seconde plus tard, comme Jack se penchait pour sniffer une ligne, Garry en profita pour ironiser :

– T'inquiète, Jack ! Si on a embarqué ton stock, c'était pour t'empêcher de tout sniffer !

Jack lui-même ne put réprimer un sourire.

– Ha ha ha, bien jeté, Garry ! Mais je préférerais que tu répondes à ma question.

Le changement de ton fit dresser l'oreille à Maura. Tous les présents semblèrent instantanément dégrisés et Billy Mills eut une mimique réprobatrice. Négocier la récupération du stock saisi, c'était son boulot. À vouloir parler à sa place, Jack risquait d'anéantir tous ses efforts.

– Si on parlait plutôt de Vic Joliff ? rétorqua Garry. Prenons les problèmes dans l'ordre : les plus graves d'abord.

Il gardait le sourire, mais en émettant des signes d'agacement de plus en plus clairs.

– Honnêtement, Garry, je ne sais pas où il se planque. J'en ai pas la moindre idée. J'ai de ses nouvelles de temps à autre mais il évite de me donner son adresse, tu penses...

Roy mordit dans un sandwich au jambon avant de laisser tomber, platement :

– Moi, ce que j'en pense, c'est que tu mens.

Jack prit aussitôt la mouche.

– Doucement ! râla-t-il en se levant d'un bond. Putain, Roy Ryan ! Qu'est-ce qui te permet de me traiter de menteur ?

Garry avait sorti une petite arme de poing qu'il agita en direction de Jack d'un air débonnaire.

– Ben ce truc-là, par exemple...

Maura leur fit signe à tous de regagner leurs places.

– Restons polis, messieurs ! Rasseyez-vous, si ça ne vous fait rien, et réglons calmement cette affaire. Roy a raison sur un point, Jack, poursuivit-elle après avoir repris son souffle. Nous savons tous que tu étais en cheville avec Vic, pour cette opération.

La main levée, elle arrêta les objections qu'il allait lui opposer :

– Rengaine ton baratin. Je te déconseille de nous prendre pour des cons, Jack. Cette coke, c'est Vic qui te l'a envoyée et il s'agissait d'un chargement nettement plus important que ceux qu'on permet aux autres groupes de gérer. En toute rigueur, tu nous en devais une certaine partie – mais laissons ça pour le moment... Pour nous, le plus urgent, c'est de remettre la main sur Vic.

Elle survola l'assistance du regard avant de poursuivre :

– Tommy Rifkind est de retour, ou autant dire. Il est venu en avion de Liverpool jusqu'à une ferme des environs. Nous aurons donc le fin mot de l'histoire dès ce soir. Abdul doit nous l'amener ici.

Tous les yeux restaient fixés sur Jack. Billy Mills guettait ses réactions. Jack aurait dû être catastrophé mais, comme ils devaient tous en faire plus tard la remarque, il avait pris la nouvelle étonnamment bien. Ce fut ce qui le trahit.

Maura enchaîna sur le même ton clair et direct :

– Kenny Smith est en chemin, lui aussi, à l'heure où je vous parle. Il vient d'avoir une entrevue avec Vic et m'a transmis un message de sa part. Ken est peut-être l'intermédiaire le plus sûr entre nous et Vic, mais nous tenons à le localiser, ce dingue. Et tu vas nous y aider.

Jack n'en menait pas large, sous l'œil scrutateur des Ryan et de leurs hommes. Il ne s'était jamais senti si vulnérable.

– Là, tu me demandes l'impossible.

Elle le fixait d'un regard qui ne cillait pas.

– Écoute, Maura... reprit-il. Tu sais que j'ai jamais été une balance. Pour moi, Vic est un collègue. Un partenaire.

Il commençait à craquer, ça s'entendait à sa voix. Dans un silence assourdissant, Jack promena son regard autour de la table.

– T'as tué mon fils, mec. Mon pauvre Tony.

– Putain, sûrement pas ! se récria Jack, indigné.

Tony Dooley père secoua la tête avec tristesse.

– Tu savais, pour Tommy, et t'étais en cheville avec Vic. C'est à cause de toi que Tony est mort.

Ses autres fils opinèrent d'un air approbateur.

Billy Mills se sentit pâlir en entrevoyant ce qui se profilait.

Jack secoua la tête d'un air dégoûté. La coke lui envahissait l'esprit et emmêlait ses pensées, leur ôtant toute cohérence. Il était à la fois désespéré et livré à une énorme paranoïa. Il se mit à jacasser à tort et à travers, tout en ayant conscience qu'il signait là son arrêt de mort.

– Et c'est ce que vous appelez une discussion amicale ? Ah, les Ryan ! On peut toujours compter sur vous pour tirer la couverture en éplaboussant tous les autres ! Vic a bien raison, vous n'êtes qu'une bande de charlots. Il ne fera qu'une bouchée de vous et de vos conneries...

Garry l'écoutait en riant dans sa barbe.

– Je vous l'avais bien dit, qu'on perdrait notre temps avec l'ami Stern, lança-t-il à la cantonade. Il veut le beurre et l'argent du beurre... et si possible la coke de la crémère ! Il a cru pouvoir nous refaire, passer un deal avec Vic et s'en tirer les pattes sans éveiller nos soupçons. Bel échantillon de connerie humaine ! Sauf qu'on n'est pas des marioles. On te connaît, Jack, et on connaît Vic. Là, t'essayais juste de tâter le terrain, c'est ça ? Joliff veut s'annexer nos biens et ne renoncera pas tant qu'il ne les aura pas.

Jack se releva d'un bond, ivre de colère.

– Conneries ! Rien ne m'oblige à écouter ce genre de salades.

Il fit signe à son garde du corps, qui ne bougea pas d'un pouce. Jack secoua la tête, accablé.

– Ils t'ont acheté, c'est ça ?

Jerry Sinclair lui répondit d'un haussement d'épaules. Le sort de son patron semblait être le cadet de ses soucis.

– Ah, putain ! La loyauté n'est plus ce qu'elle était.

– Que veux-tu, Jack... La mienne, fallait la payer à sa juste valeur.

La réplique fit rigoler toute l'assistance. Jack était le dos au mur, ça s'entendait à sa voix. Son visage n'était plus qu'un masque de terreur.

– Tu veux un autre verre, en attendant l'arrivée de Tommy ? lui lança Roy dans un dernier sarcasme.

Jack hocha la tête. Il se savait perdu. Tel quel, il en avait déjà assez fait pour qu'ils le liquident et, sauf miracle, il était mort. Si en plus ils faisaient parler Tommy et s'ils découvraient que l'embrouille remontait à la nuit des temps... Il ne pourrait même pas espérer le coup de grâce d'une balle dans la tête. Il avala d'un trait le verre que lui tendait Roy. Quelque chose lui disait que ça ne serait pas du luxe, vu ce que cette bande de dingues lui préparait.

Il sniffa une autre ligne et fit glisser le petit miroir vers Garry qui déclina.

– Merci, Jack..., moi, j'ai tout ce qu'il faut à la maison !

Nouvel éclat de rire général, mais Jack resta de marbre.

La blague ne lui tira pas un sourire.

Benny s'éveilla en entendant s'ouvrir la porte de sa cellule et leva la main pour se protéger de la lumière crue des néons. Un jeune homme vêtu à la dernière mode et coiffé à la GI, le crâne presque rasé, était entré dans sa cellule. La porte s'était aussitôt refermée derrière lui. Le sang de Benny ne fit qu'un tour. Pas question de partager son espace avec qui que ce soit !

Le jeune homme était visiblement éméché. Il avait dû se faire coffrer pour trouble à l'ordre public à la suite d'une bagarre – mais du point de vue de Benny, ça n'arrangeait pas son cas.

– Ça va, mon pote ? lui lança le type dans un bâillement.

Benny le regarda comme si c'était la première fois qu'il voyait un être humain. Ce connard qui l'interpellait comme s'ils avaient gardé les cochons ensemble ! Benny retint la réplique cinglante qui lui venait aux lèvres.

L'autre se laissa choir le long du mur et alluma une cigarette dont il souffla bruyamment la fumée.

– Alors, mon vieux Benny, ça baigne ?

Benny perçut un rien d'ironie dans la question. Ses yeux s'écaraillèrent. Il avait reconnu son compagnon de cellule.

– Hé, mais c’est ce vieux Jonny White !

L’autre confirma d’un signe de tête.

– J’ai bien vu que c’était toi quand ils m’ont mis ici. Mais je me suis dit que t’essayais peut-être de passer incognito et j’ai pas moufté. Alors là, tu parles d’une coïncidence !

Le sourire de Benny s’éteignit.

– J’y ai jamais cru, aux coïncidences.

Jonny eut un petit rire nerveux.

– Laisse tomber la parano, Benny. Tu vois tout en noir !

– Et toi, qu’est-ce qui t’est arrivé ?

– Comme d’hab, répliqua Jonny avec une grimace. J’ai perdu une bonne occasion de la boucler. On était descendus en bande au Raquel’s pour fêter l’enterrement de la vie de garçon de Mickey Harper – un vrai trou à rats, cette boîte ! Bref, j’ai dû serrer d’un peu trop près une frangine dont le grand frère était justement présent ce soir-là, et plutôt du genre armoire à glace. Alors, comme on dit, ce qui devait arriver arriva !

Benny éclata de rire. Du pur Jonny.

– Et toi, pas la peine de demander pourquoi t’es là : je suis au courant, comme tout le pays. T’es même passé à la télé !

Benny se rengorgea.

– Tu parles, c’est monté de toutes pièces. J’ai rien à voir là-dedans, moi !

– Parce que quelqu’un est vraiment passé chez toi en ton absence en laissant une tête humaine dans ton placard, c’est ça ? s’esclaffa Jonny.

– Exactement.

Jonny se rappela juste à temps à qui il avait affaire. Si Benny Ryan disait que c’était un coup monté, c’était un coup monté. Surtout, ne jamais le contredire, même s’il prétendait que votre propre grand-mère faisait le trottoir !

– Putain de sale tour qu’on t’a joué là, hein, mon vieux Ben ?

– Tu m’enlèves les mots de la bouche. Quelqu’un a décidé de me mettre hors-jeu, ça c’est sûr.

En voyant Benny retourner s’allonger sur la couchette en bâillant, Jonny se dit qu’il avait peu de chances de fermer l’œil, cette nuit-là.

– Et Abdul, comment il va ces temps-ci ? Ça fait un bail que je ne

l'ai pas vu.

– Oh, tu le connais... Il se débrouille.

– On s'est vus y a quelque temps, poursuivit Jonny en haussant les épaules. Au Circus Tavern, il me semble...

– Abdul, au Circus Tavern ? demanda Benny, surpris. Avec qui ?

Jonny haussa les épaules.

– Bof, j'en sais rien. On n'a fait que se croiser sur le parking. Il avait l'air d'être avec une fille – pas de première main, la nana, si tu vois ce que je veux dire... mais bien retapée, et supérieurement gaulée. Alors je me suis dit qu'Abdul était là pour affaires, ajouta Jonny avec un rôt sonore. Blurp ! Excuse, mais j'ai vachement éclusé, ce soir. Je vais me réveiller avec la gueule de bois du siècle...

– Avec qui il était ? insista Benny.

– Quoi, qui ça ?

– Abdul, putain de merde ! Qui d'autre ?

Jonny distingua une note d'agacement dans le ton de Benny, ce qui lui mit les nerfs.

– J'en sais rien, moi ! Y avait aussi un mec. Un vieux, je crois.

– Qui c'était, ce mec ?

Jonny en resta sans voix pendant plusieurs secondes.

– Un mec, point final. Un type que j'avais jamais vu. Le genre propre sur lui, note bien. Costard à trois briques et Roller bleu ciel toute neuve. Putain de bagnole.

Benny sauta au bas de son lit et, agrippant Jonny par sa veste, il le souleva de terre d'un seul geste.

– T'es sûr que c'était Abdul – réponds-moi, triple connard !

Complètement dégrisé, Jonny hocha vigoureusement la tête.

– Ça, ouais. Même qu'on s'est parlé : on s'est dit salut et tout.

Benny le laissa retomber sur le sol et alla sonner près de la porte de la cellule. Personne ne répondit, comme d'habitude. Il laissa l'index appuyé sur le bouton mais, dix minutes plus tard, il n'y avait toujours pas de réponse.

– Merde, merde et re-merde !

Jonny le surveillait comme du lait sur le feu. Ça, c'était bien sa chance... Se retrouver au bloc avec ce dingue, remonté à mort. Bah !

songea-t-il pour se consoler. Un jour, il rigolerait de bon cœur en racontant cette histoire... La vie n'était-elle pas faite de bonnes histoires ?

Le seul problème avec Benny, c'était de vivre assez vieux pour les raconter. Parce qu'il n'avait pas franchement l'air de rigoler.

Abdul était près de Tommy, dans le Cessna six-places. Ils n'avaient pas échangé un mot de tout le trajet jusqu'à l'aérodrome de Rettendon. Dès qu'ils eurent touché le sol, Abdul poussa Tommy hors de l'avion. Il trébucha et atterrit sur les genoux.

Abdul le releva par la peau du cou et le balança sans ménagement dans la voiture qui les attendait, puis il s'engouffra sur la banquette arrière, toujours près de lui.

– Roulez ! lança-t-il au chauffeur, un jeune Indien enturbanné.

Tommy était encore dans les vapes. Époussetant sa veste, il regarda par la vitre arrière et vit deux gros bras qui les regardaient partir, plantés sur le tarmac, les yeux écarquillés.

– Fais gaffe, petit... dit-il d'une voix pâteuse. N'oublie pas que j'en sais un sacré bout sur toi.

Abdul lui fit un grand sourire en se rencognant contre la banquette.

– Relax, Tommy ! Je sais que tu sais. Tu croyais quand même pas que j'allais te ramener chez Maura, si ? C'est Vic qu'on va voir, toi et moi.

Tommy pâlit, instantanément sur ses gardes.

– Excuse-moi, petit, mais t'es plutôt dans la merde, toi aussi, répliqua-t-il sur le ton d'une conversation entre potes. Maintenant que t'as abattu tes cartes, l'ami Benny va vouloir ta peau.

Abdul haussa les épaules.

– Pour ça, faudra d'abord qu'il me retrouve.

– Mais Vic va te balancer avant même que tu t'en rendes compte, rétorqua Tommy, s'efforçant d'instiller le doute. Question pureté raciale, c'est un fanatique... Membre fondateur de l'ICF¹, et tout et tout. Sans compter qu'il a de bonnes raisons de t'avoir dans le nez.

Abdul esquissa un sourire.

– En fait, répliqua-t-il d'un ton las, ça serait plutôt de toi qu'il en a marre, mon vieux Tommy. Moi, les fêlés du genre de Vic, je sais m'en dépatouiller. Affaire d'expérience, pas vrai ? Et je suis tout à fait capable de voir plus loin que toutes ces conneries de préjugés racistes

– dès lors que ça en vaut le coup en termes de business, s'entend. Le monde a changé, Tommy, et j'ai bien l'intention d'y jouer un rôle de premier plan, avec cette nouvelle donne. Les Ryan et consorts ont eu leurs beaux jours, mais ils ont oublié une règle d'or : l'essentiel, s'agissant du pouvoir, c'est de savoir quand passer la main. Sans quoi tu finis toujours par tomber sur quelqu'un de plus fort qui te l'enlève, bon gré mal gré.

Tommy éclata de rire.

– Non mais, écoute-toi ! La réponse de ce putain d'East Ham à ce connard d'Osama ben Laden !

Abdul joignit son rire au sien.

– Incroyable, qu'ils aient tous gobé comme un fait acquis que je resterais éternellement dans l'ombre d'un taré tel que Benny, non ? Comme si j'étais bon qu'à jouer les pare-chocs et les faire-valoir. Quand la bande de Silvertown m'a proposé un plan, tu parles que je les ai écoutés ! Tant que ça m'arrangeait, bien sûr. Un ramassis de petits bras...

– Mais t'as quand même dû avoir l'estomac bien accroché pour dessouder Rebekka et son mec, comme ça...

– Après ce que Benny le Dingue m'a fait voir, plus rien ne m'étonne ! Et toute façon, la meuf tenait pas la pression. Elle faisait dans son froc, j'ai dû m'assurer de son silence, tu vois... Et rien que pour voir les Ryan trembler sur leurs bases, ça valait largement le coup.

Tommy se rappela le rêve qui réveillait Maura, parfois plusieurs fois par nuit, ce cauchemar qu'elle refusait de lui raconter. Il eut une seconde de remords. Décidément, cette nuit s'annonçait fertile en regrets de toutes sortes...

– Ouais, ouais, fit-il d'un ton irrité. Malin de ta part, mais là t'es allé beaucoup trop loin dans l'excès inverse. Regarde où ça te mène : après six ans d'efforts, tu te retrouves toujours dans le rôle du larbin. Et maintenant, Vic est de retour. Il va sûrement te demander des comptes, pas vrai ? Me dis pas qu'il t'a pardonné, je te croirais pas !

Abdul secoua la tête en sortant lentement la main de sa poche.

– Bien sûr que non, Joliff n'est pas du genre qui pardonne. Comme tu ne vas pas tarder à le vérifier personnellement, j'en ai peur...

Tommy sentit quelque chose lui piquer la cuisse. Baissant les yeux, il découvrit une seringue hypodermique plantée dans son pantalon.

– Merde, qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que t'as mis là-dedans ?

– Héroïne, fit Abdul, apaisant. Premier choix, quasiment pure. Tu me remercieras, si t'en sors vivant. Vic m'a dit ce qu'il avait prévu pour toi et, tu vois... c'est pas franchement la joie. À ta place, je prierais pour ne jamais me réveiller de ce shoot.

Tommy avait déjà du mal à articuler :

– Mais attends... pas mon idée ! C'était toi, Abdul ! T'avais dit... que ce serait trop... trop long. Qu'on n'en avait pas... besoin... de Vic. Mais moi, c'était pas... mon idée !

La voix lui manqua. Tout à coup, les parois de la voiture se contractaient autour de lui. Abdul se pencha pour donner des instructions au chauffeur avant de se retourner vers Tommy qui piquait déjà du nez, pour le caler contre la portière.

– Oui, fais dodo, mon Tommy. Ça te facilitera les choses, se rengorgea Abdul.

Il s'enorgueillissait d'être de cette nouvelle race de malfrats qui tenaient à se montrer aussi magnanimes que possible, y compris pour se débarrasser d'un ami dangereux.

Du jour où il avait appris le retour de Vic, il avait su qu'il devrait lui parler le premier, sans lui laisser le temps de contacter Rifkind. Les Ryan l'avaient mené à Jack Stern, puis il s'en était remis à ses propres hommes, un réseau de petits voyous et de dealers qui lui étaient restés secrètement fidèles et qui attendaient dans l'ombre qu'il se décide à faire un coup d'éclat. Eux, ils avaient réussi à retrouver la trace de Vic.

Abdul avait alors persuadé Vic que le meurtre de Sandra et l'attaque dont il avait été victime dans sa prison étaient signés Tommy Rifkind. Alors que c'était lui, Abdul, qui avait décidé d'exclure Joliff de leur entreprise de conquête, tout en instrumentalisant ces agressions sanglantes pour discréditer les Ryan... Il tenait à précipiter leur chute et, pour lui, le plus tôt était le mieux. Il avait donc tué Sandra et Janine, et avait organisé le raid contre Vic à Belmarsh. Tommy B. avait alors été informé qu'Abdul et Rifkind, son propre père, voulaient liquider Lana Smith et Sarah Ryan. Abdul avait lancé le projet juste pour brouiller les pistes, sachant que Tommy B. rechignerait à tuer des vieilles dames et à balancer son paternel. Abdul avait justement misé sur son côté fleur bleue...

Il jeta un coup d'œil amusé à l'homme qui dodelinait de la tête près de lui. Un filet de bave trembla sous son menton avant d'atterrir sur l'épaule de sa veste sur-mesure. Ce soir-là, Vic allait l'achever avant de lancer l'attaque contre les Ryan dont il convoitait l'empire – le secteur came, tout au moins. Une fois le sale boulot terminé, Abdul n'aurait plus qu'à parachever l'œuvre qu'il avait entreprise, six années

auparavant.

Benny était dans tous ses états. Il devait à tout prix alerter Maura et les autres de ce qui se tramait. Une part de lui refusait encore d'y croire. Abdul ! La seule personne à qui il pensait pouvoir se fier dans ce monde de merde... Son cœur se serrait douloureusement, comme si on y avait plongé une lame brûlante. Mais maintenant, c'était bien fini. Ce fumier, ce sale petit faux-cul avait comploté pour mettre la main sur tout ce que possédaient les Ryan. Il fallait donner l'alarme.

Avisant Jonny, son copain d'école, il décida d'annoncer la couleur :

– OK, vieux. Je vais te filer une dérouillée et toi, tu gueules tout ce que tu sais, d'accord ?

Jonny le regarda, abasourdi.

– Tu rigoles ou quoi ?

Mais Benny marchait déjà sur lui, le poing levé.

– Pas du tout, Jonny. Le prends surtout pas mal, ça n'a rien de personnel...

Jonny, horrifié, hurlait déjà avant d'avoir reçu le moindre coup.

Tony Dooley senior prit un appel sur son portable. Il écouta quelques secondes sans piper mot, puis annonça :

– Tommy est porté disparu, ainsi qu'Abdul Haseem. Nous essayons de remonter leur piste mais ils ont faussé compagnie à nos gars à l'aérodrome. Le portable d'Abdul ne répond pas et il a pris un chauffeur inconnu pour le trajet. Ça fait un peu mal de le dire mais il m'a tout l'air d'être de mèche avec Tommy...

Kenny Smith se pencha vers Maura.

– Tu devais l'avoir vu venir, celle-là ?

Elle était d'une pâleur mortelle. Elle secoua lentement la tête.

– Non, et je refuse encore d'y croire. Un garçon dont je m'occupe depuis qu'il est haut comme ça... Ils étaient comme deux frères, Benny et lui...

– Caïn et Abel, apparemment ! ricana Jack Stern. Moi, je m'en suis

toujours méfié, de ces sales rastaquouères.

Sous le regard de Tony Dooley père et de toute sa famille, Jack se rappela soudain où il était et ce qu'il faisait là.

La voix de Maura s'éleva, plus coupante qu'une lame.

– Qu'est-ce qui te prend, Jack – une petite pulsion de mort ?

Tony avait bondi sur ses pieds, exaspéré. Ses fils se levèrent aussi, mais pour tenter de retenir leur père et de le calmer, ce dont Maura leur sut gré.

– Laisse tomber, p'pa ! C'est qu'une sous-merde, ce Stern. Et on ne peut rien faire ici, avec la mamie Ryan dans la cuisine...

Maura et ses frères les laissèrent raisonner leur père. Contournant la table, Garry passa dans la cuisine dont il revint en compagnie de Leonie. Jack afficha une mine ahurie en découvrant son ex-complice de plumard.

– Tu veux bien ramasser les verres et nous apporter quelques sandwichs de plus, chérie ?

Le regard de Leonie ne fit que glisser sur Jack. Elle s'acquitta de sa tâche et quitta la pièce, non sans avoir déposé un baiser dans les cheveux de son bien-aimé.

Maura la sentit savourer son triomphe mais ne put se défendre d'en être désolée pour Jack.

Les nouveaux plateaux furent accueillis avec enthousiasme. Puis, quand tout le monde fut rassasié, Kenny Smith annonça dans un bâillement :

– Personnellement, je suis pour lever la séance. Aucune décision ne sera prise ce soir, on dirait !

Maura se leva à son tour.

– Et pour moi, alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda Jack sans la quitter des yeux.

Elle poussa un soupir. Était-il devenu aveugle et sourd ? Elle se félicita mentalement de n'avoir jamais sombré dans le grand nulle part qu'était la cocaïne.

– Toi, je te laisse entre les mains expertes d'un de mes meilleurs amis. Nous n'avons plus besoin de toi et Tony arrivera bien à te faire dire ce que nous avons besoin de savoir... n'est-ce pas, Tony ?

Elle échangea avec Dooley père un sourire derrière lequel on sentait plusieurs décennies d'amitié. Même pour Jack, cela sautait aux yeux.

– Après tout, mon cher Jack, t’as trempé dans la plupart des merdes qui nous ont éclaboussés, ces derniers temps.

Il n’y avait plus d’accord possible. Les jeux étaient faits et il ne pouvait s’en prendre qu’à sa propre rapacité. Stern était un homme mort.

– C’est donc moi qui me retrouve sur le sable ?

Garry lui grimaça un sourire.

– Tu l’as dit, ma couille !

Jack les regarda rassembler leurs affaires. Il s’efforça d’intercepter le regard de Kenny, mais son vieil ami l’ignorait royalement. Il ne pensait plus qu’à regagner ses pénates pour retrouver sa fillette, la prune de ses yeux. Maura le raccompagna à la porte.

– Ça te dirait, qu’on aille se balader au parc demain avec Alicia, toi et moi ?

– Pourquoi pas, répondit Maura. Du moment que ce n’est pas aux aurores...

– D’ac, on se téléphone.

Elle hocha la tête.

– Tu parles d’une nuit, hein ? J’espère que tout ça va bientôt se décanter, dans un sens ou dans l’autre.

– Moi aussi je l’espère, Maura. Putain, pour notre santé mentale à tous !

Quand Abdul et son chauffeur arrivèrent à la grange de Jack Stern en portant Tommy chacun par un bras, Vic les accueillit d’un sourire de dément. Il se mit à applaudir, les yeux pétillants de joie et de coke premier choix.

– Alors ça a marché, fils ? demanda-t-il à Abdul. T’es vraiment quelqu’un, toi ! L’enlever comme ça, sous leur nez... Mais qu’est-ce que tu lui as fait ? Il a déjà l’air subclauquant.

Celle-là, Abdul l’avait prévue – n’avait-il pas pensé à tout ?

– Il s’est rebiffé un peu, pendant le trajet. J’ai dû lui administrer un sédatif pour qu’il soit d’humeur plus coopératrice.

Vic vint soulever la paupière de Tommy avec un petit hochement de tête réprobateur.

– J’aurais préféré que tu t’abstiennes de prendre ce genre d’initiative. Tu vois, quand j’ai prévu de m’offrir une petite séance de

mise à mort digne de ce nom, j'aime que le client soit un minimum à ce qu'on fait. Sinon, où est le plaisir ?

Il semblait sincèrement déçu. Une fois de plus, Abdul s'émerveilla de cette ironie du destin. De Benny Ryan à Vic Joliff, il était donc écrit qu'il n'aurait jamais affaire qu'à des putains de psychopathes !

Le jeune homme lui fit son plus beau sourire. Plus vite il aurait lancé Vic sur la piste des Ryan, plus vite il pourrait prendre les commandes et détourner l'opération à son profit.

– Désolé, Vic, mais tu sais ce que c'est... Un lascar comme ce Tommy, vaut mieux ne pas lui laisser l'ombre d'une chance.

– Un peu que je le sais ! C'est bien pourquoi...

Sans crier gare, Vic dégaina et abattit le chauffeur indien d'une balle dans l'œil. L'homme s'écroula sans émettre un son. Abdul tenta de prendre la fuite mais il avait toujours le bras de Tommy autour du cou, et le poids du cadavre, qui l'entraînait vers le sol, le força à s'agenouiller. Il se dégagea d'une roulade et tenta d'atteindre la porte, mais Vic fit feu et le toucha à la jambe. Abdul roula dans la poussière, les mains levées.

– Qu'est-ce qui te prend, mec ? On avait un accord, tous les deux...

Vic approcha, l'air affable.

– Un accord, effectivement ! T'avais promis de me ramener le responsable de la mort de Sandra, le fumier à qui je dois ce petit ouvrage de dame...

Vic écarta sa chemise pour lui montrer le collier de cicatrices qui lui enserrait la gorge.

– T'as vraiment cru pouvoir me mener en bateau, petit sac à merde mal blanchi ?

– Vic, s'il te plaît... Je vais tout t'expliquer, fit Abdul de sa voix la plus persuasive.

– Te fatigue pas ! ricana Vic. Cette fois, c'est plus à ce pauvre taré de Benny Ryan que t'as affaire. Je ne suis pas un morveux qui croit tout savoir mais n'y connaît que couic. Je gobe pas tous les bobards qu'on me raconte, surtout quand c'est un macaque de ton espèce qui essaie de m'avoir ! Tu vois, j'ai dû aller voir Joe-le-Feuje pour avoir la vérité. Ça ne date pas d'hier, entre lui et moi, et j'ai dix fois plus confiance en lui qu'en tous tes boniments !

Abdul ferma un instant les yeux et se maudit d'avoir négligé ce détail. Le vieil homme avait été si facile à convaincre et à intimider. Il

avait juré à Maura que Rebekka et son mari avaient été tués par la mafia russe, ce qui avait permis à Abdul de couvrir ses propres traces. Si seulement son contact de Belmarsh n'avait pas salopé le boulot en égorgeant Vic... rien de tout ça ne serait arrivé !

Il glissa la main le long de sa cuisse et palpa discrètement sa blessure pour évaluer l'étendue des dégâts.

– T'inquiète, c'est dans le muscle. Simple égratignure ! Mon copain Mickey va te faire un joli pansement, dès qu'il arrivera. Il ne sort jamais sans sa trousse de premiers soins, ce brave Mickey... Mais lui, il ne l'utilise qu'en ma présence.

Abdul fut parcouru d'un frisson glacé.

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Là-dessus, je me tâte toujours. Mickey va d'abord me donner un coup de main pour ce joyeux luron-ci... – du bout de son arme, il désigna Tommy, toujours affalé par terre. L'espace d'une seconde, Abdul en fut presque soulagé. Il s'était un instant imaginé que ce serait sur lui que Vic projetait d'exercer ses talents... Mais finalement, Joliff semblait résolu à punir Tommy d'avoir participé au complot, même s'il n'en était pas l'instigateur.

– Quant à toi, eh bien, je préfère prendre mon temps. Pour toi, je veux trouver quelque chose de vraiment mémorable. Vois la chose du bon côté, petit : ton nom fera date dans l'histoire du milieu. Personne n'oubliera la façon dont t'es mort !

Il caquettait toujours comme un gros perroquet quand Mickey Ball fit son entrée dans la grange, escorté de plusieurs hommes. Ils posèrent un pansement de fortune sur la jambe d'Abdul, avant de l'enfourner dans un coffre de bagnole en riant de ses ruades et de ses protestations. La dernière chose qu'il vit, juste avant que le coffre ne se referme sur lui, ce fut Vic qui tentait de réveiller Tommy à coups de taloches. Abdul se maudit de sa propre mollesse. Pourquoi lui avait-il fait ce shoot ! À présent, il aurait donné n'importe quoi pour avoir encore cette came, cette porte de sortie.

Jonny était mûr. Il hurlait à tue-tête sous les coups de poing de Benny, lequel ne donnait aucun signe de fatigue. Quand la porte s'ouvrit enfin, il fallut non moins de trois agents pour l'immobiliser et le traîner hors de la cellule.

Puis Jonny se mit à cogner sur les flics – et c'était reparti !

Profitant de la mêlée, Benny s'éclipsa le long du couloir qui menait hors du bloc. Cinq secondes plus tard, il était hors du poste, sur le parking de derrière. Trois minutes après, il fit sortir deux filles d'une

Peugeot garée en face d'un marchand de kebabs ambulant, à deux pas de High Street. Il prit le volant et s'éloigna sur les chapeaux de roues. Lui, conduire une Peugeot ! On aurait tout vu ! C'était vraiment l'apothéose de cette foutue journée. Une journée merdique de A jusqu'à Z.

C'est alors qu'en apercevant un téléphone portable sur le siège passager, il eut tout à coup la certitude que les choses pouvaient encore s'arranger.

Maura était couchée et écoutait les ronflements de sa mère qui dormait dans la chambre voisine, de l'autre côté du palier. Elle avait oublié que Sarah ronflait. Dans son enfance, du temps où elle dormait dans le lit maternel, ce bruit ne la dérangeait pas, au contraire. Il avait quelque chose de rassurant.

Elle bourra son oreiller de coups de poing pour tenter de trouver une meilleure position. Tout en s'efforçant de ne pas penser à Tommy, elle se demandait ce qu'il advenait de lui. La trahison d'Abdul allait être un rude coup pour Benny et elle se félicitait qu'il soit en lieu sûr pour le moment... Car la nouvelle allait le faire grimper aux rideaux ! Paupières closes, elle tenta de se calmer. Son esprit virevoltait comme une girouette. Le jour allait bientôt se lever et elle n'avait pas fermé l'œil. Le cognac qu'elle avait bu toute la soirée n'avait apparemment pas suffi à l'assommer.

Pour chasser ses autres soucis elle essaya de visualiser sa promenade du lendemain avec Kenny, à Marsh Farm. Il y avait des lustres qu'elle n'avait pas vu la petite Alicia. Elle était impatiente de les retrouver au parc...

Mais ça ne marchait pas. Le sommeil s'obstinait à la fuir. Même du fond de son lit, elle ne pouvait s'empêcher de se ronger les sangs en imaginant ce qui menaçait de s'abattre sur elle et les siens.

De sa vie, elle n'avait jamais eu un tel sentiment d'impuissance.

1. InterCity Firm : association de hooligans anglais très active dans les années 1970, 1980 et 1990, et généralement considérée comme la première ligue organisée de hooligans. Son nom provient du moyen de transport de ses membres, les trains InterCity.

Chapitre 21

Kenny était éreinté. En arrivant chez lui, il entendit le grelot de son portable et, quand il lut le texto qui s'y était affiché, son sang ne fit qu'un tour. Il fallait ouvrir l'œil. Il y avait des chances pour que Vic soit déjà dans la maison... Il appuya sur la touche rappel et fut soulagé de n'entendre aucune sonnerie de portable à proximité. À l'autre bout de la ligne, Vic décrocha presque immédiatement.

– Alors, mon vieux Kenny, t'as passé une bonne soirée chez les Ryan ?

– Qu'est-ce que tu veux, Vic ? répliqua-t-il sans élever la voix.

– Te causer d'homme à homme. Je suis en face de Tommy Rifkind et je crois qu'on devrait discuter de deux ou trois trucs, toi et moi.

– Quoi, comme trucs ?

– Ben justement, il me semblait que ton job consistait à jouer les intermédiaires, non, Kenny ?

– C'est ce qu'on dit, oui...

Vic rigola. Kenny voyait d'ici son crâne chauve et ses grandes dents blanches. Il le connaissait si bien. Il aurait presque pu sentir son odeur ! Il savait que Vic mijotait quelque chose et qu'il pensait détenir un atout maître. Mais ça, Kenny ne voulait rien en savoir. Cela dit, il n'avait pas vraiment le choix, songea-t-il en poussant un long soupir.

– Te fais pas de bile, reprit Vic sur un ton plus cordial. Je jouerai cartes sur table, promis !

Kenny soupira à nouveau, plus bruyamment.

– Et qu'est-ce qu'il te dit, Tommy ?

– Y a une voiture qui t'attend dehors. Monte dedans et tu sauras.

– Je suis sur les genoux, Vic. On ne peut pas remettre ça à demain ?

Vic s'esclaffa dans un gloussement de gorge assourdi.

– Vas-y, Kenny. Monte dans cette voiture, tu seras gentil.

Il raccrocha et Kenny fut pris d'une furieuse envie de balancer son téléphone par terre. Il était mort de sommeil et en avait plus qu'assez. Quand la page serait tournée, il prendrait sa retraite ferme et définitive !

Il alla décrocher son poste fixe pour appeler Maura. Il devait la mettre au courant, de toute urgence. Après leur conversation, il monta au premier voir dormir Alicia. La petite avait donné un nouveau sens à sa vie après la disparition de sa regrettée Lana. Si sa femme n'avait pas été assassinée, il ne se serait sans doute pas si fortement attaché à sa fille. À présent, il ne rêvait que d'être un bon père. Un père aimant, à plein temps. Dès cette affaire conclue, il se retirerait du business une bonne fois pour toutes pour se consacrer au bonheur de son enfant. Il lui donnerait tout ce qu'il avait – mais avant tout, son temps et son amour.

À quelque chose malheur est bon, dit-on. Une tragédie peut avoir d'heureuses conséquences. Kenny savait à présent que c'était vrai. Dieu lui offrait une deuxième chance qu'il ne laisserait pas passer. Pour lui, Alicia était plus importante que tout le reste – fric, prestige, respect... Il l'aimait de tout son cœur.

Il quitta la maison aussi silencieusement qu'il était arrivé. Sa sortie au parc en compagnie de Maura et d'Alicia était compromise, mais ils auraient tout le temps de se rattraper. Avec l'aide de Dieu, demain serait un autre jour...

Benny était arrivé en face de chez Abdul au volant de la petite Peugeot. Il avait la clé de l'appartement. Il y entra en se disant qu'Abdul le croyait toujours sous les verrous, et commença par faire le tour des pièces désertes pour s'assurer que son ami ne s'y trouvait pas. Puis il alluma la lumière et entreprit de tout mettre sens dessus dessous. Dans un tiroir, il trouva un portable qu'il alluma. Il commença par passer en revue les textos et les numéros. Il les connaissait pour la plupart ; c'étaient ceux de leurs amis communs. Puis il s'attaqua à la cuisine. Il vida les placards jusqu'à ce qu'il ait mis la main sur un chargeur pour brancher le téléphone qu'il avait trouvé dans la Peugeot. Mais peine perdue. L'appareil était mort. Il brancha l'autre, celui du tiroir, puis alla décrocher le poste fixe. Il allait composer un numéro quand il s'interrompit.

Qui appeler ? Maura... Garry... ?

Ni l'un ni l'autre, décida-t-il. Il appela son père.

Roy décrocha.

– Allô ? coassa-t-il d'une voix ensommeillée.

Mais il émergea aussitôt en reconnaissant celle de son fils.

– Putain, Benny ! Qu'est-ce que t'as encore foutu ?

Ce ton de colère froide blessa profondément Benny.

- Quoi, t'es pas au courant ?
 - Au courant de quoi ?
 - Je me suis évadé du poste de Basildon.
 - Tu t'es QUOI ? T'es assez con pour avoir fait une bourde pareille ?
- Benny ferma les yeux de désespoir.
- Attends, p'pa, tu comprends pas. T'as rien pigé de ce qui se passe...

Clic !

Benny lorgna le téléphone qu'il tenait à la main. Son père venait de lui raccrocher au nez. Il en aurait pleuré de rage. Personne ne voulait le croire, ni même l'écouter ! Et il avait beau savoir que c'était sa faute, ça n'arrangeait rien. Au contraire.

Sur la télé d'Abdul trônait une photo qui les représentait tous les deux, Abdul et lui, à Ascot, en compagnie de deux beautés habillées à la dernière mode, chapeaux haute couture et tout le tremblement. Les yeux fixés sur l'objectif, Abdul souriait de toutes ses dents. Il avait passé le bras autour des épaules de Benny et tout le monde semblait nager dans la joie. Il ferma les yeux, s'efforçant de chasser ce souvenir. Il avait aimé Abdul comme un frère, il avait été son meilleur ami depuis la cour de l'école. Il lui avait voué une confiance indéfectible, plus qu'à aucun autre des membres de sa famille.

Ils étaient inséparables, n'avaient pas de secret l'un pour l'autre, faisaient tout ensemble. Tout : ils avaient même baisé les mêmes filles, ils partageaient tout... Et voilà qu'il découvrait que le traître, c'était Abdul ! Ce qui faisait de lui, Benny, le responsable de toutes les catastrophes qui s'étaient abattues sur la famille ces derniers mois. La mort de sa mère, la dépression de son père. Abdul savait qui avait tué Janine – et Janine, jusqu'à nouvel ordre, c'était quand même sa mère, nom d'un chien ! Même si leurs relations laissaient fort à désirer. C'était d'elle qu'il tenait la moitié de ses gènes. Abdul l'avait même consolé pendant la dépression de son père. Ils s'étaient soutenus dans tous les moments difficiles et avaient rigolé ensemble dans les bons moments. Benny lui avait confié la sécurité de sa propre petite amie !

Il n'arrivait pas à y croire.

Pendant toutes ces années, son meilleur ami avait conspiré contre lui sans éveiller le moindre soupçon. Pas un instant, Benny n'avait douté de sa loyauté ni vu clair dans son jeu. Ça, il allait le lui faire payer, et au prix fort !

Abdul était pourtant bien placé pour savoir cette vérité de base : à

moins d'être totalement dépourvu du moindre instinct de survie – ce qui semblait être son cas, à ce connard –, mieux valait éviter de doubler Benny Ryan. Ouais, c'était la seule explication : Abdul avait été pris d'une soudaine pulsion suicidaire. Il ne serait venu à l'idée de personne d'à peu près sensé de se mettre ainsi dans son chemin.

Il se lança dans une fouille systématique de l'appartement. S'il y avait quelque chose à trouver, il le trouverait. Et s'il ne trouvait pas, c'était qu'il n'y avait rien, car il allait vraiment tout passer au crible. Jusqu'à démonter complètement la télé et la stéréo...

Maura s'était rhabillée et attendait avec Garry, devant une tasse de café, que Benny se décide à appeler. Il finirait par le faire, forcément. Garry, lui, attendait l'arrivée de Lee. Maura se demandait si Roy voudrait se joindre à eux. La dernière fois qu'ils s'étaient parlé, il avait l'air d'en avoir plus qu'assez de son fiston, définitivement et pour encore plusieurs vies.

Elle le comprenait.

La police avait lancé une enquête sur Benny, avec perquisitions et tout le tintouin. Leur avocat leur avait clairement signifié que le montant de la dette nationale n'aurait pas suffi à le sortir du pétrin, ce petit con.

Maura avait laissé un homme en sentinelle à la clinique, devant la chambre de Carol, au cas où Benny se serait avisé de lui rendre visite.

Jusque-là, elle n'avait pas vraiment pris conscience du changement qu'avaient opéré les téléphones portables dans leur vie. Quelques années plus tôt, ça prenait encore un temps fou, de contacter quelqu'un. Il fallait parfois commencer par dénicher une cabine publique et demander de se faire rappeler à tel ou tel numéro. À présent, vous pouviez communiquer n'importe quand et de n'importe où, sans avoir à sortir ou à descendre de voiture. Tout le monde avait pris l'habitude de pouvoir parler aux gens à la seconde... Dès lors que ça « captait », vous aviez le don d'ubiquité.

C'était d'autant plus frustrant de devoir ronger son frein en attendant que Benny veuille bien se manifester.

– Je me demande comment Kenny s'en sort avec Vic. Selon lui, Tommy serait là-bas, lui aussi...

Garry était lessivé et Maura aurait pu s'endormir sur la table et pioncer une semaine d'affilée. Elle lisait son propre épuisement sur les traits tirés de son frère. Elle lui sourit.

– Si quelqu'un peut raisonner Vic, c'est bien Kenny. Ce que j'aimerais savoir, c'est ce que fera Benny quand il apprendra, pour

Abdul...

Garry secoua la tête, l'air de désespérer.

– J'ai encore du mal à le croire, pas toi ? Mais c'est forcément vrai. Sinon, pourquoi Abdul ne nous a pas ramené Tommy, direct ?

– Bien sûr, fit-elle. Je dirais que l'idée d'ensemble devait venir de Tommy.

– Et ils ont tous trempé dans le coup.

Maura secoua la tête.

– Maintenant au moins, répliqua-t-elle d'une voix plus assurée, nous savons qui a descendu Tony Dooley junior. Il n'a pas dû se méfier d'Abdul. Ils appartenaient tous deux à la garde rapprochée des Ryan... Ils étaient frères d'armes.

Ils méditèrent un long moment là-dessus, puis Garry rompit le silence.

– Dire que, pour moi, Abdul était la voix de la raison ! Y avait que lui pour canaliser Benny, en dehors de la famille. Ça me rassurait de savoir mon neveu en sa compagnie. Je comptais sur lui pour lui parler, le calmer, le ramener à la raison. Et plus d'une fois, j'ai même regretté de ne pas avoir un ami comme Abdul, putain de merde ! On ne sait plus à qui se fier !

– Comme tu dis ! Espérons juste que Vic ne s'en prendra pas à Kenny.

– Il ne lui a pas fait de mal jusqu'à présent. Il a assez de jugeote pour ne pas commettre une telle bourde.

– Ah ! Si tout ça pouvait être derrière nous...

Garry s'esclaffa.

– Tu oublies qu'il nous reste un joker, chérie. Tant qu'on a Justin, on tient Vic par là où ça fait mal. C'est même pour ça qu'il a fait appel à Kenny : il a besoin de ses services.

Garry finissait de sceller un gros joint.

– Il va nous proposer un accord que nous accepterons, fit-il, avant de mettre son pétard à feu et d'en tirer une longue taffe. Cela fait, je le buterai au moment où il s'y attendra le moins, ainsi que ce petit cloporte d'Abdul.

– Et Tommy ?

– Quoi, Tommy ? ricana Garry avec un haussement d'épaules. Il est

déjà mort ou tout comme, Maws. Si Vic et Abdul ne l'ont pas encore achevé, nous nous en chargerons dès qu'il pointerait son sale nez. T'as même pas à t'en occuper. Oublie-le, c'est tout.

Maura doutait d'en être capable, mais Garry n'avait que faire de ses confidences.

– Tu parles d'une nuit, Garry... D'une putain de longue nuit !

– Et c'est pas fini, répondit-il en lui grimaçant un sourire. Le soleil va se lever. La journée commence pour tout le monde, sauf pour nous. Nous, on reste là, à attendre. Prendre notre mal en patience. On ne peut rien faire de plus.

Casha Haseem fut réveillé par une grosse torgnole en pleine figure. Comme il ouvrait les yeux, il vit un poing s'abattre à nouveau sur lui et tenta d'éviter le coup qui lui écrasa la pommette dans un sinistre craquement d'os.

Il reconnut son agresseur. Benny Ryan.

Benny lui décocha un sourire crispé et leva à nouveau le poing, prêt à frapper.

– Putain, Benny... qu'est-ce que tu fous ?

La question de Casha recelait une part égale de curiosité et de crainte. Benny n'était-il pas le meilleur pote de son frère ?

– Je t'explose la gueule, connard ! T'es pas assez grand pour voir ça tout seul ?

Casha s'était redressé, les bras croisés devant son visage pour se protéger des coups que Benny continuait à faire pleuvoir sur lui.

– Où est Abdul ? T'as intérêt à me le dire, Casha... sinon je te massacre – et quand j'en aurai fini avec toi, je continuerai avec le reste de ta famille.

L'espace d'une seconde, Casha se demanda s'il n'était pas en plein cauchemar. Benny Ryan ? Son frère ne jurait que par lui !

– Comment veux-tu que je sache, Benny ? Il me tient au courant de rien.

Le jeune homme en avait presque les larmes aux yeux. Son visage n'était plus qu'une masse tuméfiée et Benny continuait à le marteler de ses poings.

– Benny, arrête, de grâce ! Qu'est-ce qui t'a mis en rogne comme ça ?

– Dis-moi où est ton frère ! grinça Benny, l'index vrillé sous le nez

du garçon. Pour la dernière fois...

Casha sentit son cœur chavirer.

– Mais je te dis que j’en sais rien, Benny. Je te jure que j’en sais rien ! Il pourrait être n’importe où !

Benny sentit qu’il disait vrai. Casha ignorait tout des affaires de son frère. Et, trouillard comme il était, s’il avait su quoi que ce soit, il aurait déjà mangé le morceau.

– Qui pourrait savoir quelque chose ? À qui il aurait pu parler, selon toi ? Avec qui il s’entendait bien ?

Casha s’efforçait de lui fournir une réponse.

– Vas-y, crache le morceau ! J’ai pas toute la journée...

– Dezzy ! Demande à Dezzy, ils sont toujours en train de comploter des trucs tous les deux.

– Ton cousin Dezzy, tu veux dire ?

Casha hocha la tête et Benny en eut soudain le cœur serré pour le jeune homme.

– OK, Casha. N’y vois surtout rien de personnel, d’accord ?

Le garçon hocha la tête, soulagé d’être bientôt débarrassé de Benny.

– Mais qu’est-ce qui se passe ? Qu’est-ce qui te met dans un état pareil, Benny ?

Le regard de l’autre se posa sur le réveil de la table de chevet. Un gros machin en laiton, bien lourd, avec des chiffres romains. Il l’attrapa et l’abattit de toutes ses forces sur la tête du garçon, à plusieurs reprises et de plus en plus fort.

Casha avait enfin compris qu’il était foutu et se débattait avec l’énergie du désespoir. Benny le regarda lutter d’un œil froid. Il ne pouvait se défendre d’une certaine estime pour le gamin. Finalement, Casha cessa de résister. Il ne bougeait plus du tout et Benny aurait parié qu’il ne respirait plus.

Putain de message pour Abdul ! Dès que son ex-pote apprendrait ça, il serait bien obligé de sortir de son trou.

En fouillant les affaires de Casha, Benny retrouva un autre numéro de portable pour Abdul. Il le nota et redescendit au rez-de-chaussée, l’esprit bourdonnant d’excitation. Il allait élucider et régler ça tout seul, histoire de prouver à sa tante Maura et à son oncle Garry qu’il était un véritable atout pour la famille. Ouais, parce qu’il était plus que capable de se contrôler, quand il fallait. S’empressant d’oublier le

corps de Casha qui refroidissait au premier, il se prépara un café avec des toasts, alluma la télé et écouta ce que le présentateur du JT disait de lui. Apparemment, ce vieux Jonny s'était fait inculper de complicité d'évasion. Benny se promit de lui filer une bonne récompense, pour sa peine. Puis il passa sur la chaîne *Trisha* et mangea son petit déjeuner de bon appétit, en regardant une émission sur des mecs qui avaient fait pratiquer des tests ADN sur leurs gosses pour s'assurer qu'ils étaient bien d'eux.

Benny adorait ce genre de débat télévisé. Les situations débiles où les gens arrivaient à se fourrer... ! Ça le laissait baba. L'idée ne l'aurait pas effleuré de comparer sa vie aux leurs. Lui, il était sincèrement convaincu d'être un individu tout ce qu'il y avait de normal – et même un type très bien ! Quand il voyait tous ces pauvres bougres à la télé, il ne comprenait rien à leurs malheurs, ce qui ne l'empêchait pas de rester des heures devant son écran, complètement fasciné.

Ça lui rappela soudain son propre bébé et il se sentit submergé de tristesse. Si seulement elle s'était abstenue de fourrer son nez partout, cette conne de Carol, ça lui aurait épargné bien des tribulations.

Il avala un autre café et une autre platée de toasts. Il se souvint qu'il n'avait rien pris depuis l'avant-veille, ce qui expliquait son appétit d'ogre. Sans compter que la nuit avait été longue et éprouvante. Il était à la fois stressé, éreinté et furax. Mauvais cocktails pour Benny Ryan. Mais il fallait régler ça de toute urgence. Cela fait, il piquerait un bon roupillon et se réveillerait – plus frais qu'un gardon, comme disait sa grand-mère.

Il prit une bonne douche et, ragaillardi, reprit sa tournée cette fois au volant de la BMW de Casha, bien plus agréable à conduire que cette satanée Peugeot. Si quelqu'un de sa connaissance l'avait vu dans ce tas de boue, il en serait mort sur place. Putain de traumatisme ! Il lui aurait fallu des semaines pour surmonter ça. Formidable, cette petite BM... Il se promit de s'en offrir une quand ses épreuves seraient derrière lui, et la page définitivement tournée.

Benny fila la trouille de sa vie à un autre automobiliste à qui il fit une queue de poisson après avoir brûlé un feu. L'homme lui lança une bordée d'injures et Benny se força à ravalier sa colère, en regrettant de ne pas avoir tout son temps pour s'occuper de son cas. Il avait une importante mission à accomplir. Benny Ryan n'avait pas une minute à perdre avec des fariboles. Il voulait la peau de son plus vieil ami.

Jack Stern pleurait en silence et, à travers sa douleur, il n'entendait que la voix de Tony Dooley père répétant inlassablement :

– Dis-moi ce que je veux entendre, Jack, et je te promets que ça ne

traînera pas...

Jack était fou de douleur. Il avait le bras cassé et le visage brûlé par l'acide que lui versait Tony goutte à goutte, à intervalles réguliers. Mais il ne dirait rien. Ils l'avaient brisé, ils se préparaient à le buter, mais il voulait mourir avec la satisfaction de n'avoir pas moufté. Ce n'était même plus une question de loyauté. Il s'agissait de son honneur de professionnel. Dans sa vie, il avait buté sur contrat des dizaines de particuliers et avait toujours méprisé ceux qui essayaient de marchander jusqu'au dernier souffle. Il s'était promis de ne pas les imiter et tiendrait bon, quoi qu'ils lui fassent.

– Tu ferais bien de m'écouter, Jack ! Ma patience a des limites...

Jack avait presque perdu connaissance sous la morsure de l'acide.

– Arrête, Tony... S'il te plaît... Assez !

Il tenta de se relever sur son coude valide.

Tony fit signe à son puîné et Winston Dooley vint tenir le bras valide de Jack, tandis que son père lui fracassait le coude d'un coup de batte.

Jack se remit à hurler, dans l'indifférence générale. Il pouvait bien crier jusqu'à plus soif, personne ne risquait de l'entendre au fond de ce garage de Brixton. Il y avait trop de bruit dans les rues d'alentour et, de toute façon, tout le monde s'en fichait. C'était comme ça dans le quartier. Juste à côté, il y avait un autre garage d'où leur parvenaient des morceaux de reggae, non-stop et à plein volume... ce qui, du point de vue de Jack, était un supplice presque aussi cruel que ce qu'il endurait. Il tenta de vomir et dut rouler sur le côté, maintenant que ses bras ne pouvaient plus le porter. De sa vie, il n'avait jamais encaissé une telle souffrance.

Tony reprit sa bouteille d'acide et la tint au-dessus des yeux de sa victime.

– Je vais te cramer les yeux si tu ne réponds pas, Jack. Espère surtout pas t'en sortir comme ça, tu m'entends ?

Tony avait hurlé de rage et de frustration. Il tenait à son aîné comme à la prune de ses yeux, et Maura Ryan avait toujours été sa meilleure amie. Il avait décidé de faire payer Jack pour ce qui lui apparaissait comme une trahison délibérée. Maintenant que Tony junior était mort, Jack aurait dû y réfléchir à deux fois avant de se faire un ennemi du vieux Dooley – et des Ryan, à plus forte raison.

– T'es un homme mort, Stern. Tu peux choisir, clamser vite ou à petit feu, mais t'es fini, mec. Vic doit bien s'attendre à ce que tu

l'ouvres, putain de merde... à ta place tout le monde parlerait. Personne ne te blâmera pour ça !

À présent, Jack ne pouvait même plus lever le bras pour se protéger le visage. Tony laissa tomber quelques gouttes dans ses yeux. Jack avait fermé les paupières, mais l'acide brûlait les chairs et, dessous, la prune. Jack perdit connaissance. Tony dut lui balancer un seau d'eau froide sur la tête.

– Va ouvrir l'eau et arrose-le au tuyau.

Il alluma une Benson & Hedges, le temps que Jack reprenne ses esprits. L'endurance de Jack forçait le respect. Il en avait déjà supporté bien plus que ce dont Tony l'aurait cru capable. Pour lui, Jack Stern n'était qu'une grande gueule, un frimeur tout juste bon à intimider les gens.

Comme quoi on pouvait se tromper...

À l'arrivée de Kenny, Vic était seul dans la grange.

– Alors, qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda-t-il d'une voix lasse. J'espère que ça en vaut la peine, Vic, sinon je retourne me coucher. Le manque de sommeil ne me réussit pas. Ça me plombe le teint.

Vic lui tapa amicalement sur le bras.

– T'inquiète, tu ne vas pas être déçu, répliqua-t-il en lui passant le bras autour des épaules. Viens, on va commencer par se prendre un bon petit déj. Je meurs de faim.

– Où est Rifkind ? demanda Kenny en jetant un coup d'œil autour de lui.

Vic haussa les épaules.

– Comment veux-tu que je le sache, mon pote ? Ça fait des lustres que je ne l'ai pas vu.

Effectivement, puisque Vic n'était jamais venu au rendez-vous fixé... Il perdait la boule à vue d'œil.

– À propos, tu savais que Benny Ryan a réussi à s'évader cette nuit ? fit Kenny, désinvolte. Je me suis dit que tu préférerais être au courant.

Vic hurlait de rire quand ils montèrent dans sa Range Rover.

– Génial ! Sacré petit faux-cul, ce putain d'Abdul, hein ? Mais dis-toi bien que c'était un rouage indispensable dans mon grand projet.

Vic était givré, pas l'ombre d'un doute. Et sa consommation de coke ne risquait pas d'arranger quoi que ce soit. Kenny se félicitait chaque jour de n'être pas tombé dans ce piège. Un petit verre de temps à

autre, pourquoi pas – mais la coke vous menait droit à l’asile.

– Où on va, Vic ?

– Chez Jack, évidemment. Ça serait trop con de ne pas profiter d’un si bel espace vide, tu trouves pas ? Est-ce qu’il est mort, à propos ?

Vic gardait un ton aimable et détendu. Épaté par la facilité avec laquelle il suivait leurs moindres faits et gestes, Kenny lui répondit d’un ton tout aussi urbain :

– Qui sait, Vic ? Putain, *qui* peut bien le savoir ?

– Hé oui, mon vieux Kenny... Ou, plus exactement, qui en a quelque chose à battre, hein ?

Kenny eut une pensée pour sa fille qui comptait sur lui pour l’amener voir les poules et les lapins à Marsh Farm. Il espérait être vite de retour, mais il n’aurait su dire quand. Il n’avait qu’une envie : rentrer s’occuper de la petite Alicia et l’entourer de son amour. Il ne voulait surtout pas laisser sa peau dans cette grande lessive qui commençait à lui pomper trop de temps et d’énergie. Le jeu n’en valait tout simplement pas la chandelle. Il regrettait amèrement de n’avoir pas compris ça plus tôt. Il aurait évité le pétrin où il se retrouvait à présent.

Kenny avait mis assez d’argent à gauche pour mener une vie confortable jusqu’à la fin de ses jours. Qu’est-ce qu’il fichait dans cette Range Rover, aux côtés d’un Vic Joliff ? Qu’est-ce qui l’obligeait à s’appuyer la compagnie d’un tel dingue ?

Putain de merde, combien c’était, *assez d’argent* !

La question valait d’être posée, se dit-il. Et de toute façon, mieux valait penser à autre chose qu’à sa situation présente. En fait, c’était pour Maura qu’il était venu, pour assurer sa sécurité. Et s’il fallait pour ça qu’il passe son temps à brosser ce psychopathe dans le sens du poil, il le ferait sans murmurer. Maura avait l’art de vous instiller un désir de loyauté... voire un je-ne-sais-quoi de plus.

– Est-ce que ça t’est arrivé de te poser des questions sur la vie qu’on mène, Vic ? Tu t’es jamais demandé comment et pourquoi on s’est retrouvés dans toutes ces embrouilles ?

Vic haussa les épaules.

– Ben non et, toute façon, que veux-tu qu’on fasse d’autre, hein ?

– J’en sais rien, Vic, soupira Kenny. Mais il doit quand même y avoir mieux à faire sur cette terre, non ?

Vic arrêta la voiture sur le bas-côté et regarda Kenny droit dans les

yeux.

– Le jour où j’ai rencontré Sandra, j’ai eu l’impression qu’on m’avait allumé comme un putain de phare qui me faisait voir au loin. Je voyais tout ce qui m’avait manqué depuis toujours. Ma Sandra, en un sens, c’était pas un cadeau... mais justement, j’avais l’impression que c’était mon chaînon manquant. Ma deuxième moitié. Et si c’est ça l’amour, eh bien, oui, je l’aimais. Ce que je peux te dire, c’est qu’avant de la rencontrer et depuis sa mort, j’ai jamais rien ressenti de tel. Toi aussi, t’as dû vivre ça avec Lana.

Kenny réfléchit un certain temps avant de répondre.

– Ouais, fit-il. Exactement. Lana, c’était la plus belle boule de mon arbre de Noël. J’irais pas jusqu’à dire qu’elle avait inventé l’eau chaude, mais je serais allé lui décrocher la lune. Ça, ouais !

– On aura au moins eu ça, tous les deux. J’espère qu’elles s’en sont rendu compte, hein ? Sur la fin, tout au moins...

Vic redémarra et ils n’ajoutèrent pas un mot de tout le trajet jusqu’à chez Jack. Vic ne lui avait toujours pas dit pourquoi il l’avait fait venir et Kenny commençait à se demander s’il s’en souvenait lui-même. Tout en conduisant, Vic se frotta le nez, déclenchant un saignement. Le sang qui lui dégoulinait du menton éclaboussait son volant et il n’avait même pas l’air de s’en rendre compte.

Vic était vraiment foutu. Kenny commençait à se demander qui aurait sa peau le premier, de la coke ou des Ryan.

Quand Dezzy Haseem vit Benny ouvrir la porte de sa boutique, à Forest Gate, il tenta de prendre la fuite, mais trop tard. Benny était déjà sur lui. Attrapant le cousin d’Abdul par son turban, il le traîna hors de la boutique et l’enfourna de force dans la voiture.

Les hurlements épouvantés de Dezzy passèrent pratiquement inaperçus. Son père lui-même ne fit rien pour s’opposer à Benny Ryan ni pour l’empêcher d’emmener Dezzy.

– Je savais que ça finirait comme ça, dit-il tristement à sa femme. Tu as donné le jour à une crapule.

La mère de Dezzy ne prit pas le temps de répondre. Elle se rua sur le trottoir dans l’espoir d’arrêter Benny et de récupérer son fils, mais la voiture démarrait déjà. Elle se laissa tomber à genoux en appelant au secours. Mais les badauds pressaient le pas. Personne ne tenait à être impliqué dans cette sombre histoire.

Son mari la ramena dans la boutique avant de baisser le rideau de fer. Il en avait assez de ses enfants. Aucun ne lui donnait satisfaction. Quand ils n'étaient pas en train de cavalier avec des Anglaises pur jus, ils prenaient de la drogue ou sortaient se soûler avec des copains. Sa fille elle-même vivait en concubinage. Pas un pour racheter l'autre... Ils croyaient peut-être que leur père n'était pas au courant de leurs agissements, mais il savait tout, quoi qu'en pense sa femme. Le hic, c'était qu'il avait épousé une native de Coventry. Il aurait mieux fait de retourner en Inde et de revenir avec une épouse digne de ce nom, une gentille fille, simple et docile, qui lui aurait obéi au doigt et à l'œil. Pourquoi n'avait-il pas écouté sa mère quand elle lui disait qu'elle était beaucoup trop européenne pour lui... ? Sa mère avait vu juste et lui, il était accablé de toutes les humiliations que lui infligeaient ses propres rejetons.

Alors, si Benny Ryan voulait botter le cul à son vaurien de fils, qu'il ne se gêne pas ! Ça lui ferait les pieds, à cet incapable.

Dezzy tremblait de la tête aux pieds dans la BMW volée. Benny le regarda en souriant, ce qui ne fit que décupler ses angoisses. Il avait vu passer une lueur de démenche dans le regard de Benny Ryan.

– Comment se porte ce cher Abdul, ces temps-ci ?

– J'en sais rien... balbutia Dezzy. Tu le vois beaucoup plus que moi.

Benny sourit et poursuivit, sur le ton de la conversation la plus aimable :

– Je vais lui ouvrir le bide et lui sortir le foie, à ce fumier. Et toi, si tu ne me dis pas ce que je veux savoir, je te le ferai bouffer.

Dezzy tourna aussitôt de l'œil, à la grande joie de Benny, qui en grilla un feu rouge. Ce jour-là, il était à prendre avec des pincettes. Même à ses propres yeux, cette humeur massacrante devenait une nuisance. Une grande première pour lui, et un grief de plus contre ce cher Abdul Haseem.

Benny trépignait littéralement d'impatience à l'idée de le buter.

Quand Dezzy revint à lui, Benny lui décocha son sourire le plus amical.

– Rends-moi un petit service, Dezzy. Réfléchis bien et dis-moi où je peux trouver Abdul – comme ça, ma vieille branche, t'auras une petite chance de ne pas te faire dessouder de façon permanente et définitive, comme je l'ai fait pour Casha.

Dezzy retomba dans les pommes.

Benny se tordit de rire. Il ne brillait pas par sa bravoure, ce vieux

Dezzy ! Tant mieux, ça lui simplifierait la tâche. À condition qu'il puisse le tenir un minimum éveillé, évidemment...

Chapitre 22

Maura tendit l'oreille. En bas, dans la cuisine, sa mère répondait aux questions de deux jeunes *constables* autour d'une tasse de thé. Ils affichaient tous deux des sourires ravis et celui de gauche semblait aussi à l'aise que s'il s'était trouvé chez sa propre grand-mère.

C'était un de leurs « bons amis » – autrement dit, il en croquait... – et Maura était tout à fait satisfaite de la façon dont il gérait les choses. Quant à Sarah, elle semblait sous le charme. Maura se promit de demander à Garry d'accorder un bonus au jeune flic pour ses bons et loyaux services.

– Je vois très bien ce que vous voulez dire, Mrs Ryan... l'assura-t-il. D'ailleurs, si quelqu'un connaît ce garçon, c'est bien vous !

L'agent Tennant avait au moins la reconnaissance du ventre, et il semblait tenir à ce que ses émoluments continuent à tomber dans ses poches le plus longtemps possible... Sarah se rengorgea sous ce flot de louanges imméritées.

– Oui, mon arrière-petit-fils a toujours été un enfant à problèmes. Il a dû faire face à d'énormes pressions depuis la mort de sa mère, vous savez... Le *stress*, ça vous démolit un homme. Mais à part ça, c'est un garçon charmant !

Tom Kenning, le coéquipier de Tennant n'en croyait pas ses oreilles. Un *garçon charmant*, Benny Ryan ? Un psychopathe, oui ! Les Ryan avaient beau en parler comme d'un être humain tout ce qu'il y a de normal, on pouvait quand même se demander à quoi ce taré de Benny occupait ses loisirs... À brûler des orphelinats, à torturer des chatons ? Bah ! des goûts et des couleurs... se dit-il. Plus rien ne l'étonnait de la part de cette famille de dingues. La mamie elle-même avait l'air sérieusement azimutée.

Il acheva sa tasse sans piper mot. Kenning avait entendu certains bruits sur Tennant, mais là, il pouvait juger sur pièce. S'il lui manquait une preuve, il l'avait sous les yeux.

Cela dit, à sa grande surprise, lorsque Maura Ryan les rejoignit dans la cuisine, elle lui fit excellente impression. Le regard de Kenning tomba sur la veste de son collègue, une veste de grande marque, hors de prix. Il se souvint alors de ce que Tennant lui avait raconté de ses voyages et de ses vacances dans des pays exotiques, aux noms

évaluateurs. N'était-il pas un peu idiot de boudier sa chance ? Après tout, ces tarés arrosaient tellement de gens... Et si les rumeurs étaient fondées et qu'ils décidaient vraiment des promotions internes dans certains services publics – eh bien, c'était peut-être le moment de penser un peu à son propre plan de carrière !

Il se fendit donc de son plus beau sourire en demandant :

– Vous resterait-il de cet excellent cake, chère madame ?

Si le cerveau de la vieille folle fonctionnait comme celui de sa propre mamie, cette formule devait avoir sur elle un effet magique... Comme Sarah se précipitait pour lui en resservir une tranche, son collègue lui adressa un signe de tête approuvateur, avec un clin d'œil à Maura Ryan, qui gardait le sourire malgré les tristes événements de ces dernières heures.

Ils avaient fait une nouvelle recrue, apparemment ! Mieux valait les prendre jeunes. Ainsi, ils vous devaient une fortune avant qu'ils s'en soient rendu compte – et ils comprenaient d'autant mieux ce que vous attendiez d'eux en échange de tout cet argent.

– S'il revient, vous voudrez bien nous en tenir informés, mesdames ?

Maura et sa mère hochèrent la tête avec un bel ensemble.

– Mais naturellement, dit Maura, toujours souriante. Nous sommes tout aussi inquiètes que vous, vous savez !

Ce qui l'inquiétait le plus, c'était que Benny profite de sa liberté retrouvée pour tuer quelqu'un d'autre et cette fois en plein jour, ce dont il était plus que capable.

Sarah jubilait toujours lorsqu'elles raccompagnèrent les deux jeunes flics.

– *Vous voudrez bien nous en tenir informés, mesdames ?* pouffa-t-elle dès que la porte fut refermée sur eux – avant d'éclater de rire devant la mine pincée de Maura. Ça, tu peux toujours courir ! Mais cette fois, Benny va devoir filer très loin, s'il veut échapper à la taule ! Tu peux dépenser autant de fric que tu veux, il n'y coupera pas.

Maura fit la grimace.

– N'oublions pas que je peux acheter tous les certificats médicaux nécessaires, m'man...

– Peut-être, mais est-ce vraiment son intérêt, à ce gamin ? Il est aussi dingue que le lièvre de mars – et au moins deux fois plus que son oncle Garry, ce qui n'est pas peu dire... Dieu me pardonne de parler ainsi de mes propres enfants, mais je le sais depuis toujours, qu'ils

travaillent du chapeau !

Le diagnostic était honnête et ne manquait pas d'un certain humour. Maura la prit dans ses bras.

– Allez, m'man... chez les Ryan, c'est de famille !

– Hé oui, ça vient de ton pauvre père... Ils avaient tous un grain du côté Ryan. Sa mère avait la folie des grandeurs, tu sais ! La première fois que mon père l'a vue, il a dit : « D'où elle sort, cette vieille toquée ? »

Elle ponctua sa déclaration d'un vigoureux hochement de tête et fronça les sourcils en voyant Maura s'écrouler de rire sur la chaise la plus proche. D'un rire nerveux, chargé d'angoisse – ou de *stress*, comme ils disaient dans les magazines... Et Sarah savait que si quelqu'un pouvait s'estimer « sous pression », c'était bien sa fille. Maura, pourtant si bonne, dans le fond...

– Allez viens, Maws. Allons prendre notre douzième tasse !

Maura suivit sa mère. Cette fois, la paix était scellée entre elles. En s'installant dans la cuisine de sa fille, Sarah constata non sans surprise qu'elle n'était plus si impatiente de regagner ses propres pénates. Elle resterait chez Maura aussi longtemps que sa fille aurait besoin d'elle. Elle s'était beaucoup plu dans cette grande maison, ces derniers jours. Elle s'y sentait à l'aise, entourée de l'affection des siens. Et pour Sarah Ryan, c'était le paradis. Se sentir aimée et entourée, elle n'en demandait pas davantage.

Carla était au lit dans sa chambre de Notting Hill, chez sa grand-mère. Elle ruminait encore son aventure avec Tommy et les catastrophes qui s'étaient ensuivies. Depuis le début de ses ennuis avec Maura, elle avait vécu dans une sorte de transe. Comment avait-elle pu commettre un tel faux pas ? Elle ne se l'expliquait toujours pas... même si, en toute honnêteté, elle avait une petite idée. Elle souffrait d'un tel manque d'amour, elle avait tellement besoin d'un homme à elle, qu'elle n'avait pas hésité à piquer celui d'une autre. Et, bien sûr, les fruits défendus étant toujours les plus alléchants... Elle chassa cette idée le plus loin possible de sa conscience. Elle pouvait avoir la mémoire très sélective, tout comme sa tante Maura... le procédé lui avait maintes fois rendu service ! Mais elle avait toujours vécu dans l'ombre de Maura, sans qu'il vienne à l'idée de personne qu'elle puisse avoir envie de devenir enfin elle-même. Bien sûr, elle aurait pu et dû prendre sa vie en main, se trouver un travail... Oui, bien sûr. Mais c'était tellement plus facile de se laisser dorloter, en profitant de l'argent et du prestige d'autrui ! De savoir que vous seriez traitée comme une altesse royale dès que les gens découvriraient qui vous

étiez... En un sens, elle comprenait comment Benny en était arrivé là : il désirait tant marcher sur les traces de ses oncles Ryan, incarner le nouveau Michael, qu'il en rajoutait question violence. Comme pour démontrer qu'il pouvait être encore plus dingue et plus destructeur que Michael. Avec le grain qu'il avait au départ, ce genre d'excès de zèle donnait un cocktail plutôt détonant !

Mais en dépit de toutes les bonnes raisons que Carla pouvait se trouver, ce qu'elle avait fait était impardonnable, littéralement. Depuis ses trente ans, elle vouait à Maura une rancune sourde – depuis que sa tante lui avait offert cette voiture, plus exactement. Carla voyait encore l'expression consternée de son père, quand elle était venue la lui montrer. Elle avait soudain compris qu'aux yeux de Roy et de Janine, elle ne serait jamais qu'une profiteuse. Sa mère avait à peine regardé la voiture et l'avait félicitée du bout des lèvres, lui assurant que cette petite merveille faisait son effet. « Excellent rapport qualité-prix ! » avait-elle ajouté, dédaigneuse. Quant à Roy, il avait tourné les talons sans un mot. Carla avait été affreusement vexée. Benny, qui n'était encore qu'un garçonnet, avait été ébloui par la voiture et lui avait aussitôt demandé de l'emmener faire un tour pour épater ses copains. Et ça, en toute honnêteté, Carla ne s'en était pas privée : elle adorait parader dans sa voiture neuve.

Mais ce jour-là, elle avait eu un aperçu de la façon dont les gens la voyaient. Une vraie sangsue. Le pire étant qu'au fond ils voyaient juste. Maura lui avait tout offert sur un plateau, de grand cœur et sans barguigner. Et Carla avait tout pris. Sans cesser de nourrir une haine secrète pour celle qui la comblait ainsi, elle avait fait main basse sur tout ce qui passait à sa portée.

La vie avait été trop facile.

Mais à présent, elle s'en mordait les doigts. Elle aurait fait n'importe quoi pour rentrer en grâce auprès de sa tante. Elle aurait tant aimé pouvoir sauter dans sa voiture et filer chez Maura, avec la certitude d'être accueillie à bras ouverts et traitée avec affection et respect. Carla comprenait enfin que sa tante l'avait toujours acceptée telle qu'elle était, alors qu'elle n'avait jamais su lui rendre la pareille. Elle avait tenu rigueur à Maura de ses propres sentiments d'insuffisance, considérant les succès de sa tante comme l'aune à laquelle elle devait se mesurer elle-même, alors que rien ne l'y obligeait. Elle avait forgé ses problèmes de toutes pièces, en voyant de la compétition là où il n'y en avait pas... D'ailleurs, y en aurait-il eu, qu'elle n'aurait en aucune chance de sortir vainqueur de l'épreuve.

Car Maura avait un esprit positif et rayonnant, une générosité naturelle qui la poussait à venir en aide à autrui à la moindre

occasion, alors que Carla avait toujours souffert de sa propre mesquinerie. Elle n'avait jamais pu s'empêcher de sabrer et de dénigrer ce que faisaient les autres...

En fait, sans sa famille, elle n'était rien. Elle n'avait jamais été personne. Elle était négative, égocentrique et brutale, minimisant systématiquement les problèmes d'autrui, surtout s'ils risquaient de l'affecter d'une façon ou d'une autre. Jusqu'à la dépression de son père qui avait fini par l'exaspérer – bien qu'elle ait toujours veillé à donner le change, en faisant exactement ce que l'on attendait d'elle... Surtout, que personne ne puisse soupçonner ses véritables sentiments !

De son fils, elle exigeait la perfection, mais il en était loin. Et à présent qu'elle avait plus que jamais besoin de lui, Joey (qui était bien en cela le fils de sa mère !) lui faisait grise mine et lui reprochait sa dépendance émotionnelle. L'égoïste ! Le petit fumier ! Il touchait toujours son chèque de Maura, mais ne lui avait même pas proposé de partager. Le compte de Carla était toujours dans le rouge. C'était son style de vie, elle était habituée à ce standing... Jusque-là, sa tante y avait pourvu, comme elle veillait à tout. Maintenant, elle se retrouvait sans un rond et ça ne dérangeait personne !

Elle était à nouveau au bord des larmes. Benny n'avait pas une minute pour elle et les autres non plus. Quant à ses amis, elle n'avait jamais pu s'y fier : ils passaient leur temps à se débiter entre eux et se réjouissaient en douce des malheurs d'autrui – tout en clamant haut et fort qu'ils s'adoraient. Une belle bande d'hypocrites... La preuve, s'il en fallait une, c'était que lors des dîners ou des soirées, mieux valait ne pas être le premier à partir si vous ne vouliez pas devenir la cible des ragots dès que la porte se serait refermée sur vous ! Ces sales faux-culs, avec qui elle avait gaspillé ses plus belles années... Ses malheurs allaient les faire doucement rigoler, ces hypocrites, en dépit de tous leurs témoignages de sympathie... Dès qu'ils auraient vent de sa disgrâce, ils s'empresseraient de la laisser tomber, plus vite qu'une vieille chaussette puante. Elle comprenait à présent que ce qui les attirait, c'était son statut de nièce chérie de Maura Ryan. Ils a-doreraient qu'elle leur donne des nouvelles de sa tante ! Et au souvenir de certaines vacheries qu'elle leur avait dites sur Maura, Carla sentait la honte lui embraser les joues.

Elle avait été en dessous de tout. Maura ne méritait pas ça, elle qui avait toujours été plus sincère avec elle que n'importe lequel de ses soi-disant amis !

Il devenait donc urgentissime de rentrer au bercail, et pas seulement pour des questions matérielles. Elle avait cruellement besoin d'une épaule amie sur laquelle s'épancher et, toute sa vie, c'était Maura qui

lui en avait tenu lieu.

Elle entendit tinter la sonnette de l'entrée. Cherchant vainement son peignoir, elle finit par passer un tee-shirt et descendit. Elle eut la surprise de découvrir Benny sur le seuil. Le premier mouvement de stupeur passé, elle se rappela soudain tout ce qu'il avait sur la conscience.

– Putain, Benny... ! Qu'est-ce que tu fous ici ?

Il l'écarta sans ménagement et entra en force.

– Salut, frangine ! Chouette formule de politesse – fais-moi penser à te la retourner, la prochaine fois que tu me rendras visite...

Il traversait déjà la cuisine en direction du jardin. Elle lui emboîta le pas.

– Si tu nous servais du thé ?

Il lui claqua la porte de la remise au nez. Carla jugea plus prudent de ne pas le suivre sans y être invitée et retourna dans la cuisine. Cinq minutes plus tard, son frère était de retour, les joues cramoisies.

– Qui a farfouillé dans la remise ? éructa-t-il.

Carla haussa les épaules.

– Réfléchis, Benny... Il a bien fallu faire un peu de ménage, quand tu t'es fait coffrer. Les flics ont retourné toute la baraque.

Il hocha la tête d'un air songeur, comme si, jusque-là, il n'avait jamais imaginé ce qui s'était passé en son absence. Il lui arrivait de perdre de vue certains détails, pourtant essentiels. Carla le lorgna d'un oeil inquiet.

– Qui c'était, dans cette voiture ? demanda-t-elle en se remémorant la forme qu'elle venait d'apercevoir dans une BMW inconnue garée devant la maison. C'était pas Dezzy, par hasard ?

Les paroles de Carla peinaient à transpercer l'épais brouillard qui avait envahi l'esprit de Benny. Comme il quittait la maison sans un mot, elle le poursuivit jusqu'à sa voiture.

– T'aurais un peu de fric à me passer, Benny ?

Glissant la main dans sa poche arrière, il sortit une poignée des billets qu'il avait piqués chez Abdul et les lui jeta à la figure avant de remonter en voiture. Le temps que Carla les ramasse, la BM avait tourné le coin de la rue. Elle rentra d'un pas plus léger : elle avait au moins récupéré quelques centaines de livres.

Joey descendait l'escalier, drapé dans le peignoir de sa mère.

– Oooh, du fric ! s'écria-t-il. Combien il t'a donné, l'oncle Benny ?

L'espace d'une seconde, elle le vit alors par les yeux de Sarah Ryan et se vit elle-même comme tous les autres la voyaient : une grande folle et une sangsue. Deux parasites avides, revêches et envieux. Cette vision infernale la hérissa.

– Fiche-moi la paix, Joey !

Il lui rit au nez.

– Alors là ! Madame s'est levée du pied gauche, ce matin... – oups, désolé ! J'oubliais que ton lit avait deux côtés gauches, ces temps-ci... à supposer que t'aies encore un lit à toi !

Le rictus hargneux qui tordait les traits de sa mère le fit s'esclaffer de plus belle, mais le poing de Carla, qui l'atteignit à la pommette, lui coupa toute envie de rire.

Il remonta l'escalier quatre à quatre, en larmes, sous les cris de sa mère :

– Et rends-moi mon putain de peignoir, sale teigne !

Celui-là, il ne l'avait pas volé ! Requinquée, Carla fila dans la cuisine compter ses billets. C'est alors, et alors seulement, que l'idée lui vint qu'il fallait donner l'alarme.

Benny était de retour et écumait à nouveau le quartier.

Jack n'était plus qu'une masse sanglante, affalée par terre. Les Dooley n'en revenaient pas. Ils l'avaient torturé pendant des heures. Jack délirait, ivre de souffrance, mais refusait toujours de parler. Tony alluma une autre Benson. Composant le numéro de Maura sur son portable, il lui résuma la situation. Elle écouta le rapport de son garde du corps sans l'interrompre, profondément ébranlée à l'idée de ce qu'avait dû endurer leur victime.

– Qu'est-ce que vous comptez faire à présent ? s'enquit-elle.

Tony sourit.

– On continue, Maws. Je vais lui fiche une injection d'adrénaline, histoire de le maintenir en vie. Mais entre nous, je doute d'arriver à quelque chose. J'aurais jamais cru avoir un jour à lui reconnaître ça, mais il est sacrément coriace, le vieux con.

– Ça m'en a tout l'air, Tony. Tiens-moi au courant.

– Et du côté de Benny, Maws ? Qu'est-ce qu'il fabrique ?

– Ça, je te le demande ! ricana-t-elle. Il reste introuvable. Pas le moindre signe de vie.

- Ah, t'avais vraiment besoin de ça !
- Comme d'un trou dans la tête. Tiens-moi informée, d'accord ?
- Bien sûr. On ne devrait pas tarder à conclure.

Tony raccrocha et, d'une oreille distraite, écouta Shaggy qui chantait *Oh, Carolina*, en battant la mesure du pied. Jack n'avait plus figure humaine. Il n'avait plus de visage et pratiquement plus un os d'intact. Il avait repris connaissance et balbutiait des sons inarticulés. Tony regarda ses fils fumer leur joint en buvant leur café dans des gobelets McDonald's. C'étaient de braves gars, honnêtes et travailleurs. Bons époux, bons pères, ils veillaient sur leurs familles. Tony était fier de sa tribu et du respect qu'elle inspirait, mais les derniers méfaits de Benny Ryan ne lui disaient rien qui vaille et il en fit part à ses fils.

Ils discutèrent un moment des répercussions légales de l'affaire, le temps de finir leurs cafés et leurs joints. Lorsqu'ils en virent le bout, Jack était mort. Ils l'aspergèrent à nouveau au tuyau et lui firent une injection d'adrénaline dans le cœur.

Jack revint à lui, mais il était à peine conscient. Ses yeux étaient brûlés dans leurs orbites. Quand Tony l'aspergea d'essence, les vapeurs parurent lui faire reprendre ses esprits. Il produisait d'affreux borborygmes. Les fils de Tony eux-mêmes échangèrent des regards consternés.

– Si tu m'entends, Jack... dis-moi ce que je veux savoir et je t'achève vite fait, c'est promis !

Tony avait hurlé à l'oreille de Jack – ou ce qu'il en restait.

– Bouclez-la, vous autres ! Il essaie de parler...

Tony se pencha vers Jack et entendit clairement sa réponse :

– J't'emmerde, sale larbin !

Tony sauta sur ses pieds. Tirant de sa poche le Zippo d'argent que lui avait offert son fils, il l'alluma et le laissa tomber sur la masse de chair sanglante à ses pieds. Jack s'enflamma en une atroce torche humaine et les Dooley le regardèrent se tordre dans les derniers spasmes de l'agonie.

– Putain de perte sèche, p'pa !

Les yeux toujours fixés sur le cadavre embrasé, Tony haussa les épaules.

– Pas tout à fait, non. On lui aura au moins fait expier la mort de Tony, c'est l'essentiel. Mais j'ai beau le détester, je lui tire mon

chapeau. Ça court pas les rues, les mecs capables d'encaisser ce qu'on vient de lui faire.

Les fils de Tony acquiescèrent.

– Maintenant, allez le larguer dans une décharge. Après l'avoir mis dans un sac... Moi, je rentre dormir.

Il n'avait plus qu'une envie, sortir de ce garage et retrouver sa chambre, où l'attendait sa femme éplorée. En chemin, il appela Maura pour lui résumer la situation. La nuit avait été rude et longue. Il se faisait trop vieux pour toutes ces conneries. Autrefois, à l'occasion, il ne détestait pas ce genre d'exercice, mais cette époque était bien révolue. Il était temps pour lui de passer la main.

Par deux fois, il dut s'arrêter en chemin pour vomir. Mais il savait déjà que cette odeur de chair calcinée reviendrait le hanter dans les jours et les semaines à venir.

Kenny et Vic s'étaient fait du café dans la cuisine de Jack, un modèle du genre.

– On se demande qui va prendre la relève, hein ?

Dès qu'il eut refermé la bouche, Vic sniffa une autre ligne.

– Tu veux que je te dise, Vic, tu devrais ralentir sur la coke. Ça va finir par te bouffer la tête – et la mienne aussi, par voie de conséquence.

L'intéressé se marra bruyamment.

– Je parie que t'as réussi à te la faire, hein, mon vieux Kenny ! Alors, la belle Maura... elle vaut le détour ? Je rigole, je rigole ! ajouta-t-il, en éclatant de rire devant la mine outrée de Kenny. Mais, si j'ai bonne mémoire, ça fait des années que t'en pincas pour elle. Je me demandais donc s'il n'y aurait pas moyen pour toi de reprendre la main, maintenant que son *golden boy* préféré est hors-jeu. De rallumer le flambeau, comme qui dirait !

Vic fit une mimique salace et, malgré lui, Kenny eut envie de se marrer. Joliff pouvait aussi être drôle, à l'occasion...

– Mais qu'est-ce qui a pu se passer, Kenny ? Sandra, d'abord, puis ta pauvre Lana... Quel fumier aurait pu faire ça, hein ? (Kenny garda le silence.) T'aimerais bien que je te le dise, pas vrai ? Ouais, pour que t'aïlles tout raconter aux Ryan et qu'ils acceptent de me rendre ma coke... sans oublier mon petit frère ! T'aimerais bien le savoir, hein ?

Kenny hocha la tête. Il osait à peine respirer.

Mais Vic lui décocha son sourire mauvais, celui qui faisait reculer

tout le monde, y compris sa vieille maman.

– Tu peux toujours courir ! Va donc dire à Maura que c'est à elle que je veux avoir affaire. À elle et à elle seule.

Kenny secoua la tête.

– Tu sais bien qu'ils ne goberont jamais ça.

– Ta gueule, Ken ! l'interrompt Joliff. Ils peuvent tous aller se faire voir. C'est ce qu'ils devront faire s'ils veulent savoir le fin mot de l'histoire. Je les rappelle dans les vingt-quatre heures pour leur préciser le lieu et l'heure, vu ?

Il n'y avait pas grand-chose à ajouter. Vic s'était déjà préparé un autre rail et Kenny savait qu'il n'en tirerait pas un mot de plus.

– Ils ont enlevé mon frère... ça, à la rigueur, c'est de bonne guerre et j'aurais pu m'asseoir dessus. Mais dis-leur bien que s'ils touchent à un seul de ses cheveux, ils entendront vraiment parler de moi. Et qu'ils sachent aussi que je veux avant tout récupérer mon stock... celui de Jack, plus exactement. Parce qu'on était partenaires sur ce coup, lui et moi... Y en a pour un foutu paquet.

Kenny opina.

– Ça, ils peuvent comprendre, répliqua-t-il. Il faut dire ce qui est, ils ont toujours été réglo.

– Jusqu'à présent, dirons-nous... Mais je me demande si Tommy ne serait pas d'un autre avis.

– Où il est, Tommy ?

Vic lui fit un grand clin d'œil en se tapotant le nez.

– Patience, t'auras bientôt de ses nouvelles. Je vais peut-être voler la vedette à Benny Ryan, au prochain JT !

Kenny eut à nouveau cette désagréable impression de papillons dans l'estomac.

Radon « Coco » Chatmore resta frappé de stupeur en découvrant Benny sur le pas de sa porte, mais sa frayeur fut décuplée lorsqu'il réalisa que c'était Dezzy Haseem, son associé, que Benny traînait par son turban. Un Dezzy Haseem en piètre état et sans connaissance. Benny le balança sur Radon, qui bascula en arrière et s'écroula sous le poids de son ami.

– Salut, connard ! T'as arnaqué beaucoup de tes copains, récemment ?

Radon tentait de se relever quand Benny lui envoya un coup de pied

à l'estomac.

– Faut qu'on ait une petite conversation, Coco – et tu sais quoi ? demanda-t-il, tout sourire. J'ai même pas pris mon tube de Superglue !

Benny savoura le soulagement de Radon avant d'ajouter, en portant la main à la poche intérieure de son manteau :

– Mais regarde un peu ce que j'ai trouvé dans la bagnole de Casha...

Il lui brandit une agrafeuse sous le nez.

– Alors maintenant, voilà la question : dans quelle position tu préfères que je t'agrafe les yeux – ouverts ou fermés ? Je t'écoute...

Il attendait la réponse de Radon comme si son opinion avait été la chose la plus essentielle au monde. Tandis que Dezzy poussait un gémissement, Radon nota que ses paupières avaient été agrafées en position ouverte. Ses prunelles avaient séché et semblaient affreusement douloureuses.

– Putain, qu'est-ce que tu fous, Benny ? On a toujours été tes potes, non ?

Benny lui sourit à nouveau, d'un sourire radieux, vibrant d'une franche camaraderie – mais mêlé d'une dose létale de haine psychotique.

– Plus maintenant, Radon. Plus maintenant, sale branleur de merde ! Maintenant, pour moi, t'es plus qu'un tas d'ordures, un immonde faux-cul. Un étron sous ma godasse. Prépare-toi à crever dans les pires souffrances avec, comme dernière image de ce monde, moi en train d'agrafer tes putains de paupières de sale faux-cul de merde !

Il partit d'un éclat de rire de dément.

Radon vit Dezzy remuer faiblement. Comme il recommençait à geindre, Benny se baissa et lui colla une agrafe sur le front.

– Pratique, ce truc, hein ? Je meurs d'envie de l'essayer sur toi !

Benny força Radon à transporter Dezzy jusqu'au salon. En découvrant Shamilla, la petite amie de Radon, il s'esclaffa, guilleret :

– Aaah, Sham ! Salut trésor, comment ça va ?

Les yeux agrandis d'horreur, elle regarda Radon traîner dans la pièce son ami martyrisé.

– Eh bien, j'allais justement sortir... dit-elle.

– Non, sans blague ! s'exclama Benny. T'as un rencard ?

Elle hocha la tête, prise d'un espoir soudain, mais Benny se pencha

vers elle et lui hurla au visage :

– Tu vas nulle part, sale pouffe ! Tu files me faire un sandwich et un thé bien fort, comme je l'aime !

Comme elle fondait en larmes, il l'attrapa par son tee-shirt – dont le logo proclamait *FEMME À POIGNE*, imprimé en gros sur le devant – et l'entraîna jusqu'à la cuisine.

– Allez, Sham... lui dit-il avec un grand sourire, me fiche pas en rogne, tu serais la première à en pâtir. Va préparer le thé, sans m'énerver, parce que je t'explose la tête à coups de lattes, pigé ?

Elle fit oui de la tête.

– Bonne petite ! Tu vois, quand tu veux...

Elle alla préparer une théière sans perdre une seconde. Dans la pièce d'à côté, Benny sifflotait en ligotant Radon sur une chaise. La situation s'envenimait à vue d'œil et elle ne voulait surtout pas s'en mêler... encore moins que ça ! Mais quelque chose lui disait qu'elle était piégée là pour un bout de temps. Elle ouvrit le frigo et commença à beurrer des sandwichs. S'il voulait qu'elle lui fasse la danse du ventre dans le salon, pas de problème ! Elle était prête à tout. D'ailleurs, songea-t-elle, ce ne serait pas la première fois...

Shamilla franchit la porte du salon à la seconde où Benny agrafait l'œil gauche de Radon. Les cris d'horreur qu'il poussa lui firent lâcher la tasse de thé qu'elle tenait à la main. Le thé lui ébouillanta les jambes, mais cela fit diversion. Benny éclata de rire. Il alla chercher la bouilloire brûlante dans la cuisine et la vida sur le visage de Radon.

En entendant les cris du supplicié qui tentait d'échapper à ses liens, elle se sentit flageoler sur ses jambes. Benny était un grand malade, c'était de notoriété publique. Mais le savoir, c'était une chose. Le voir en pleine action, c'en était une autre.

Radon lui avait déjà raconté certains de ses exploits. Ça l'avait fait rigoler et elle y avait prêté une oreille complaisante, toute fière d'avoir pour mec l'acolyte d'une telle célébrité. Mais maintenant que la scène se déroulait sous ses yeux, elle trouvait la chose nettement moins exaltante. D'autant qu'elle savait Benny capable de s'en prendre ensuite à elle sans aucun scrupule, s'il avait la moindre raison de penser que ça lui serait utile.

Elle n'avait plus qu'une envie : filer, rentrer chez sa mère et s'écrouler devant n'importe quelle série débile à la télé. Incapable de supporter une seconde de plus la vue de son amoureux ébouillanté, elle retourna préparer du thé à la cuisine.

En agrafant l'œil droit de Radon, Benny découvrit qu'il lui était étonnamment facile d'ignorer les supplications de sa victime. Cela fait, il approcha un tabouret pour s'asseoir face à lui.

– Bon ! Maintenant, dis-moi un peu ce que tu sais d'Abdul et de ce connard de Vic Joliff, qui est déjà un homme mort.

La tête et les épaules de Radon étaient secouées d'un terrible tremblement nerveux qui se communiqua bientôt à tout son corps. Benny savoura son thé et ses sandwiches en observant son vieil ami en proie à un cruel dilemme... puis il appela Shamilla pour la complimenter sur ses sandwiches.

– Délicieux, trésor ! Je crois me souvenir que ta famille était dans la restauration... Ils l'ont toujours, leur charmant petit restau à Islington ?

Elle hocha la tête, muette d'horreur, en regardant ce pauvre Radon. C'était exactement ce que Benny aimait : sentir qu'il avait le pouvoir. Tenir un autre être humain sous sa coupe en se délectant de la peur qu'il instillait – une émotion à la fois si dense et si aiguë qu'on aurait pu la palper dans l'air de la pièce. Il aurait presque pu la toucher du doigt dans les yeux de cette fille.

– T'as vu Abdul ces derniers temps ? demanda-t-il.

Elle fit non de la tête.

– Mais hier soir, il a appelé chez moi pour dire qu'il livrait le colis à Vic, dans la grange de Jack. J'ai rien compris à ce qu'il racontait. Je n'ai fait que passer le message.

Shamilla se creusait la cervelle pour trouver d'autres informations. Sa bonne volonté tira un sourire à Benny.

– Où est-ce que Radon planque ses flingues, mon chou ?

– Dans la chambre au fond du placard. Il y a une double cloison dans le bas.

– Mais boucle-la, sale conne ! s'écria Radon d'une voix haut perchée, tendue par la douleur.

Benny le gifla de toutes ses forces, arrachant des lambeaux de peau ébouillantée. Shamilla sentit son estomac se retourner en voyant Benny s'essuyer la main sur la chemise mouillée de sa victime.

– Si on allait faire un petit tour dans cette chambre, Shamilla...

Elle s'empressa de le suivre, prête à lui offrir une mémorable partie de jambes en l'air, si c'était ce qu'il voulait ! Ça, il ne serait pas près de l'oublier ! Elle était trop jeune pour mourir. Il lui restait des tas de

trucs à faire et ce n'était pas parce qu'elle avait été assez cruche pour tomber dans les bras d'un Coco Chatmore qu'elle allait devoir y renoncer !

C'était du moins ce qu'elle espérait.

Chapitre 23

– Il te contactera pour te donner le lieu et l’heure. Tu le connais, il adore tenir tout le monde en haleine, ce grand *Moi Je* !

Après sa conversation avec Vic, Kenny Smith avait filé faire son rapport à Maura et l’avait trouvée dans un état de fatigue dépassée.

– Vic est le cadet de mes soucis pour le moment, lui dit-elle. Benny est de retour. Il sévit à nouveau à Londres, en semant la mort et la destruction. Et jusqu’à présent, impossible de lui remettre la main dessus.

Kenny n’était que moyennement intéressé. Pour lui, Benny serait toujours Benny. Le taré de service.

– Vic veut te voir, Maws. Il a d’abord exigé que je vous organise un tête-à-tête, mais j’ai dit *niet*. Alors il a accepté de te voir en ma présence. Il promet de tout te dire, tout ce que tu veux savoir.

Elle hocha la tête d’un air résigné.

– En échange de la libération de son frère, je suppose ?

– Ça et son stock de coke, ajouta Kenny en la fixant droit dans les yeux. Le frère fait partie du deal, bien sûr... mais pour lui, l’essentiel, c’est la coke. Vic admet que vous ayez pris Justin en otage et, tant qu’il n’est pas maltraité, il est prêt à passer l’éponge. Toute façon, j’ai comme l’impression que Justin n’a jamais été vraiment au courant des projets de Vic. Vous n’en avez rien tiré, je suppose ?

– Bien supposé. Il doit passer un sale quart d’heure mais ne court aucun risque.

– Il est toujours en vie, j’espère ? soupira Kenny.

Maura esquisssa un sourire.

– À ma connaissance.

Kenny sentit qu’elle atteignait les limites de sa résistance et décida de lui poser la question qu’il n’avait jamais osé lui poser jusque-là :

– Qu’est-ce que tu ferais, si Tommy était mort ?

– Pour tout te dire, ça me simplifierait l’existence. Il a trahi le clan Ryan. Toute ma famille veut sa peau.

Kenny la dévisagea, en quête du moindre signe qui aurait pu l’aider

à deviner ses véritables sentiments, mais l'expression de Maura demeurait indéchiffrable.

– Et Benny ?

Elle haussa les épaules.

– Je pourrais le passer à la moulinette, celui-là ! J'en ai soupé, de ses frasques, mais je dois reconnaître mes propres responsabilités. Ça fait des années que je sais qu'il n'a pas toute sa tête. Je n'aurais jamais dû laisser les choses en arriver là. J'ai fermé les yeux trop longtemps. Maintenant, je n'ai plus qu'à limiter les dégâts.

Kenny aurait voulu la serrer dans ses bras, mais il n'en eut pas l'audace. Difficile de prendre ce genre d'initiative avec une femme telle que Maura... Il allait devoir attendre qu'elle fasse le premier pas – d'autant qu'il avait bien conscience de n'être plus un Apollon. Sa mère elle-même reconnaissait que son fils n'était pas exactement ce dont rêvent les jeunes filles.

– Comment va ta gamine, Ken ?

Un sourire illumina sa face balafrée.

– C'est un trésor, elle est mignonne comme tout. Je n'espère qu'une chose, c'est de tourner cette page au plus vite. Quand tout sera fini, si on est encore debout – eh bien, je raccroche, Maws ! Je suis trop vieux pour ces conneries.

Elle le transperça de son regard clair en allumant une cigarette. Il la regarda inhaler la fumée, puis la souffler vigoureusement.

– Cette petite, c'est ton salut, mon vieux Kenny. Toi au moins, tu as quelqu'un pour qui tu comptes. Quelqu'un à aimer. Rien de tel pour se maintenir à flot. J'aimerais pouvoir en dire autant. Une existence normale me suffirait amplement à présent. Savoir Benny sous les verrous... – Dieu me pardonne de dire une chose pareille ! – et me retirer chez moi, au fond de mon jardin, pour vivre enfin en paix.

Il étouffa un petit rire.

– En paix, oui, mais pas trop... On n'a quand même pas un pied dans la tombe !

– Non, fit-elle avec un sourire. Te rends-tu compte que grâce à ta petite Alicia tu resteras jeune pendant encore des années ? Tu seras au courant de tout : les disques qui marchent, ce qui est à la mode, ce qui ne l'est plus. Tu regarderas des émissions de télé que tu n'aurais jamais regardées. Tu conserveras toute ta vivacité de cœur et d'esprit. Tu la verras devenir chaque jour une nouvelle petite personne, mener à bien ses études et ses projets. Et enfin, tu pourras souffler un peu, en

étant fier de ta fille. Putain, est-ce que tu te rends compte de ta chance ?

Une tristesse poignante avait filtré dans sa voix. L'espace d'une seconde, son visage s'était ouvert et Kenny y avait lu de l'envie. Elle lui envoyait sa fille. Son enfant, ce prodigieux trésor que tant de gens considéraient comme un dû.

– J'ai gâché ma vie, lui avoua-t-elle. J'ai voulu aider Carla et elle m'a craché à la figure. Benny a complètement perdu le nord et passe son temps à semer la panique. Voilà ce que m'ont rapporté toutes ces années d'efforts et de travail ! Pour moi, tout a mal tourné. J'ai foiré sur toute la ligne, Kenny... jusqu'à Marge, ma meilleure amie, qui m'évite de peur de se retrouver embringuée dans je ne sais quelle histoire de vendetta avec Joliff... Mais c'est surtout pour ses enfants qu'elle craint, pas vrai – bien plus que pour elle-même. Tout comme toi à présent... et c'est une bonne chose. Si au moins ça pouvait te convaincre de renoncer à tout ça. De sortir de cette histoire de fous qu'est notre style de vie.

Kenny était navré pour elle. Il savait qu'elle disait vrai. Chacun de ses mots était non seulement sincère, mais véridique. Il la serra amicalement sur son cœur et elle lui rendit son accolade.

– C'est bientôt fini, Maws. Tout ça sera bientôt derrière nous, tu verras. Vic et ses semblables, c'est un mal inévitable, comme la misère. Laissons à d'autres le soin de réparer les catastrophes qu'ils déclenchent, tous ces fléaux.

Maura s'accrocha à lui comme une noyée, et c'était bien son impression : elle se sentait prise dans un cauchemar qui la dépassait. Elle ne voyait plus le moyen de s'en sortir indemne, elle et sa famille.

– J'ai la tête qui explose, Kenny. Benny lâché dans la nature ! Il va descendre la moitié de Londres si on n'y met pas le holà. Il a atteint et dépassé le point de non-retour et je ne vois plus rien à faire pour l'arrêter. Il n'essaie même pas de nous joindre, ce qui me fait craindre le pire. Il doit s'imaginer qu'il pourra tout régler tout seul... Et c'est ma faute ! Depuis longtemps, j'aurais dû le laisser affronter les conséquences de ses actes, au lieu de toujours voler à son secours. Et voilà le travail... Je nous ai mis dans un merdier dont Bill Gates lui-même n'arriverait plus à se dépêtrer, même en claquant toute sa fortune !

Kenny respirait son parfum. Il la serra plus fort, heureux de la sentir contre lui. Heureux, pour tout dire, de la sentir si vulnérable. Il aurait voulu l'embrasser, pour connaître aussi le goût de sa peau. Savoir à quoi elle ressemblait, derrière son personnage de chef. Elle le regarda

droit dans les yeux et il eut la certitude qu'elle partageait ses sentiments. Mais peut-être prenait-il ses désirs pour la réalité... Lana aussi, elle l'aimait, à sa façon. Sa trogne rapiécée ne l'avait jamais empêchée de discerner l'homme de cœur. Il priait pour que Maura ait la vue aussi perçante...

– Dites donc, qu'est-ce qui se passe ici ? Vous flirtez en douce ou quoi ? Vous nous aviez caché ça !

L'exclamation de Garry les fit sursauter. Ils se séparèrent aussitôt.

– Ne dis pas de conneries, Garry – et évite de débarquer comme ça, sans crier gare !

Garry mit cette vivacité sur le compte de l'embarras et de la fatigue. Sa sœur était à bout de nerfs.

– Oooh ! Mais j'ai touché un point sensible, on dirait... Tu sais où est m'man ?

– Partie au ravitaillement. Tu la connais, elle se sent toujours obligée de cuisiner pour cinquante.

Garry sourit.

– Et elle le fait bien, faut reconnaître. Hier soir, on s'est encore régalez.

Maura soupira. Les agapes de ses frères étaient le cadet de ses soucis. S'ils avaient été invités par Jésus-Christ en personne le soir du Jeudi saint, leur seule préoccupation aurait été le contenu de leurs assiettes ! Pour eux, la bouffe, c'était sacré et il n'existait rien d'autre au monde – en dehors des meurtres, des tortures et de leur sacro-saint business.

– Eh bien, reste donc dîner, Garry. Je t'invite.

– Là, tu me prends par les sentiments.

– Je sais. À propos, Vic risque de nous contacter dans les vingt-quatre heures...

Garry digéra l'information avant de retrouver le sourire.

– Alors ? On le descend ou quoi ?

– Écoutons d'abord ce qu'il a à nous dire, répliqua-t-elle avec humeur. Je pense sérieusement, tout comme toi, qu'il y a autre chose derrière tout ça. Une histoire que je tiens à entendre.

– Et moi aussi, ajouta Kenny.

Jusque-là, Garry avait ignoré sa présence, mais cette fois il le

considéra un long moment avant de répliquer :

– Ça, je m'en doutais...

Une menace à peine voilée.

– On peut savoir ce que tu entends par là, au juste ? fit Kenny, sans tenter de contenir son agacement.

– Oh, pas grand-chose !

L'atmosphère se gâtait à vue d'œil. Kenny fulminait.

– Écoute, Garry Ryan... Tu ne m'as jamais fait peur et c'est pas aujourd'hui que ça va commencer. D'ailleurs, je te rappelle que c'est toi qui as besoin de moi plutôt que l'inverse !

Garry se dressa aussitôt sur ses ergots.

– À qui tu causes, là ? Tu penses pouvoir te pointer et foutre ta merde dans nos affaires de famille, c'est ça ? Putain, d'où tu sors ? De la cuisse à Jupiter ? Ben, je vais te dire, mec... c'est loin d'être le cas !

Le poing de Maura s'abattit sur la table.

– Ho ! Ça suffit, vos conneries ! Je suis vraiment obligée de vous subir, chaque fois que vous vous bouffez le nez ? Eh bien, à vous de m'écouter ! Moi non plus, vous ne m'impressionnez pas. J'ai traité avec les plus grosses pointures, et aucun d'eux ne m'a jamais fait peur !

Les deux hommes se tournèrent vers elle, puis Kenny regarda Garry droit dans les yeux :

– À moi non plus, ils ne m'ont jamais fait peur, entre nous soit dit !

Garry s'humecta les lèvres.

– Pas même ton vieux pote Vic Joliff ?

– Surtout pas lui !

Là-dessus, Kenny quitta la pièce, et Maura en eut le cœur serré. Le départ de la seule personne normale et équilibrée sur qui elle pouvait encore compter la laissait désespérée.

– Putain, Garry... tu te sens vraiment obligé de tout gâcher ?

Dans le regard de son frère se lisait la plus totale confusion. Il ne voyait vraiment pas ce qu'il avait pu faire de mal. Pour lui, c'était elle qui divaguait.

– Il essaie juste de nous aider ! Kenny est l'un de nos meilleurs amis, et tu viens semer la discorde, comme d'habitude, avec ta grande gueule et ta putain d'arrogance. Pour pisser sur tes propres pétards, tu

te poses vraiment là !

– Moi aussi, je veux régler cette histoire, Maura. Tout autant que toi ! Moi aussi, j'essaie juste de t'aider !

Il avait hurlé ces derniers mots, hors de lui, en l'aspergeant de postillons.

– C'est ça que t'appelles m'aider ? répliqua-t-elle sur le même ton.

Sa propre frustration débordait, elle y perdait son latin. Garry n'avait jamais écouté personne et ne s'amenderait jamais. Mais il entendrait tout de même ce qu'elle avait à lui dire.

– Aaah ! Regarde-toi ! Regardez-vous, toi et Benny ! Vous créez toujours plus de problèmes que vous n'en résolvez ! Les rois du foutage de merde ! Ici, je suis bien la seule qui empêche le navire de couler ! Nos partenaires ne veulent plus avoir affaire qu'à moi. Ils savent qu'avec moi, on peut discuter sans que je menace d'arracher la tête à tout le monde – sauf la tienne, évidemment, et celle de ton neveu ! Ça, je pourrais le faire tous les matins au petit déjeuner, tellement vous me pourrissez la vie, vous et vos conneries. Mais cette fois, la coupe est pleine. Pleine, tu m'entends ! Alors je vais te dire, Garry... je te refille le bébé. Tu prends les choses en main, tu butes tout le monde, mais tu me laisses en dehors du coup. Parce que cette fois, j'en ai ma claque. Ma claque !

Il regarda Maura sans piper mot. La colère lui avait mis le feu aux joues et quelque chose lui disait qu'elle n'avait pas tout à fait tort.

– Écoute... Moi non plus, je ne sais pas pourquoi je me fais chier avec tout ça, murmura-t-il en évitant le regard de sa sœur.

– Non, sans blague ? Bienvenue au club !

Shamilla pleurait à chaudes larmes, et pour Benny ça commençait à bien faire.

– La ferme, putain de merde ! À t'entendre, on croirait que c'est toi, la victime !

Décelant une note d'exaspération dans sa voix, elle s'efforça de ravalier ses sanglots.

– Si t'allais plutôt chercher la serviette à thé que j'ai mise au freezer ?

Elle obtempéra sans demander son reste. Quand elle revint, Benny avait planté deux ou trois agrafes de plus dans le visage de Dezzy. Ça lui donnait l'air d'une vraie gargouille... Mais, à son grand soulagement, Dezzy n'avait pas repris connaissance. Benny appliqua la

serviette givrée sur ses plaies pour réduire l'enflure. Impatient de poursuivre son petit jeu, il tapait du pied en attendant que sa victime reprenne ses esprits.

– Tu crois qu'il est vraiment tombé dans les pommes, ce con ? Dans un état *comme ma queue*, tu veux dire ? ajouta-t-il en pouffant de sa propre astuce, avec un regard torve.

Shamilla, alarmée, remonta pudiquement le profond décolleté de son tee-shirt. Elle n'osait même pas imaginer l'effet qu'il devait produire, tendu sur son exubérante poitrine. Son geste n'avait pas échappé à Benny qui lui décocha un grand sourire.

– T'inquiète, chérie. Je ne te toucherais pour rien au monde – pas même du bout de sa bite à lui ! Personnellement, j'ai le bec trop fin pour tirer n'importe quoi et j'ai jamais kiffé les rastaquouères. C'est drôle, hein... mais ça m'a jamais inspiré. Les vieilles, passe encore, je m'en suis fait un certain nombre. Mais toi, t'as pas à te biler. Faudrait que j'aie vraiment la gaule...

À travers sa détresse, elle n'eut que très confusément conscience de l'insulte. Benny, lui, la savoura en fin gourmet et son sourire s'épanouit devant l'expression offusquée de la jeune femme.

– T'es bien partie pour te faire exploiter à vie, Shamilla. Hé ouais ! C'est leur lot, aux pauvres filles comme toi. T'es une victime née, cocotte, et tu le seras jusqu'à ton dernier jour. Tu laisseras derrière toi une ribambelle de mômes et de promesses non tenues. Ce sera la seule trace de ton passage sur terre...

Elle éclata en sanglots tandis qu'il survolait du regard la pièce dévastée. Il se délectait de son propre pouvoir, une fois de plus. Quelle joie d'être l'instigateur de toute cette désolation !

C'était sa spécialité, son domaine d'excellence, ce qui le distinguait du reste du monde. Benny Ryan le dingue. Le maniaque, le psychopathe. Il adorait tous ces termes qui lui avaient été appliqués au fil des années. Un instant, il se demanda où Carol pouvait bien se planquer, mais il chassa son souvenir de ses pensées. Il aurait tout le temps d'y songer quand il en aurait fini ici.

Ses yeux tombèrent sur l'agrafeuse qu'il tenait à la main. Elle aussi, il allait l'agrafer, oui – une bonne fois pour toutes ! Et quand il en aurait fini avec elle, plus personne ne voudrait y toucher, pas même avec des gants. C'était elle, la cause de ses problèmes, ça ne faisait pas un pli. Depuis qu'il l'avait rencontrée, tout allait de travers. Elle l'avait obligé à changer ses habitudes, et voilà le résultat...

Dès qu'il aurait remis les pendules à l'heure, il repartirait sur ses

rails, comme avant. Maura et Garry le respecteraient à nouveau pour ce qu'il était : un atout pour la famille. Ils comprendraient. Il leur prouverait qu'il savait réparer ses erreurs et qu'en lui-même il avait toujours été un type bien. Un jeune homme surdoué, capable de résoudre illico tous les problèmes qui se présentaient. Aussi sûr qu'il s'appelait Benny Ryan, il convaincrail Garry et Maura. Ils seraient bien forcés de revoir leur jugement et de le reconnaître, tel qu'il était et tel qu'il se voyait. De voir enfin en lui leur digne héritier, celui qui prendrait la relève, le temps venu, et s'occuperait de tout. De son père, de toute la famille, y compris de cette espèce de sangsue qui lui tenait lieu de sœur – en dérouillant au passage son empaffé de neveu, le dégénéré. Lui, il saurait le guérir définitivement de toutes ses tares.

Une fois aux commandes, Benny les sauverait tous.

Un refrain aux lèvres, il détacha Radon et le traîna jusqu'à la salle de bains. Il était investi d'une mission et sa journée de boulot commençait à peine. Il s'arrangerait d'abord pour obtenir la vérité, après quoi il débarquerait chez Maura et Garry en conquérant. En héros ! L'idée lui faisait un effet exquis, délicieux, euphorique...

En comprenant quelle serait l'étape suivante du plan infernal de Benny, Radon tenta une dernière fois mais bien inutilement, de lui échapper.

Benny poussa un soupir.

Être aux commandes, ce n'était pas une sinécure. Son admiration pour sa tante ne cessait de croître et d'embellir.

Le boulot du chef était bien plus compliqué qu'il n'y paraissait.

Maura préparait du thé pour Garry et sa mère, attablés dans sa cuisine. Comme elle versait l'eau chaude dans la théière, elle songea que, durant sa longue vie, Sarah avait dû ébouillanter ainsi des dizaines voire des centaines de milliers de sachets de thé ! Et Maura elle-même semblait bien partie pour décrocher le titre de Reine de la Théière du sud-est londonien... Elle avait conscience de prendre de l'âge et, curieusement, elle l'acceptait.

– Roy sera là dans une minute, Maura... Tu peux prévoir une tasse de plus.

Elle grinça des dents et versa une quatrième tasse, l'oreille constamment tendue vers le téléphone. Si seulement il avait appelé, ce con de Vic, qu'ils puissent fixer l'heure et le lieu de ce satané rendez-

vous ! Cela fait, ils reprendraient enfin leur vie là où ils l'avaient laissée – en supposant qu'ils soient toujours en vie. Car Joliff était rien moins que digne de confiance, voilà un point qui faisait l'unanimité entre Garry et elle.

Elle n'avait pas fini de verser le thé que la voix de Roy retentit.

– Mon salaud de fils a tué Casha avant de disparaître dans la nature avec Dezzy, qu'il a kidnappé en plein jour sous le nez de sa mère, au vu et au su de tout le quartier ! Je vais l'exploser, ce petit con, je vous jure que je vais me le faire !

Maura entendit sa mère lancer un *tsss* ! désapprobateur – un petit bruit dont elle avait oublié le pouvoir de lui mettre les nerfs à vif...

– Doux Jésus ! Sûr que ce garçon est complètement zinzin...

– Dis-nous plutôt quelque chose qu'on ne sait pas, m'man !

Garry lui prit la théière des mains pour la poser sans ménagement sur la table.

– On ne peut plus rien pour Benny. Tout le monde en a bien conscience, je suppose ? Il va devoir disparaître de la circulation. Déménager en Espagne, à Saint-Petaouchnock...

– Ouais, six pieds sous terre et à perpette de préférence, fit Roy dans un souffle.

Personne ne releva.

– J'en viens carrément à haïr mon propre fils. Et ça ne va pas en s'améliorant quand j'entends parler de ses exploits... poursuivit-il en prenant une cigarette dans le paquet de Maura. Je vous parie qu'il a déjà tué Dezzy. Je vous le parie à mille contre un ! Il est déjà mort, le pauvre mec.

Sarah sentit son cœur s'emballer. Sa famille se décomposait sous ses yeux. Elle sentait la peur électriser l'air de la pièce. Ça et l'inquiétude qui mettait Roy hors de lui, l'angoisse de Maura et de Garry quant à ce que leur réservait Vic Joliff... Ce satané Vic qu'elle avait toujours tellement apprécié et qui avait osé venir la voir avec des fleurs, rien que pour les effrayer. Elle qui avait été si heureuse de le trouver sur le pas de sa porte et de constater qu'il se souvenait d'elle... tout ça, c'était du vent.

Et un souvenir toujours cuisant.

Elle aurait tant voulu que leurs problèmes se résolvent, qu'ils puissent tourner la page et que les choses reprennent enfin leur cours normal. Elle avait un sale pressentiment. Cette douleur lancinante au

côté qu'elle avait déjà eue le jour où son cher fils Benny avait été assassiné. Le matin même, elle s'était réveillée avec, et pour elle, c'était un signe. Le malheur allait s'abattre sur cette famille qu'elle aimait tout autant qu'elle la détestait, à parts égales.

Maura avait senti son désarroi. Elle vint lui passer le bras autour des épaules.

– Ça va, m'man ?

Sarah hocha la tête et se força à sourire.

– Mais bien sûr, ma chérie. Ne pose donc pas de questions idiotes !

Sa remarque avait sonné avec plus de dureté qu'elle n'avait voulu y mettre. Roy et Garry lui lancèrent un regard surpris.

– J'espère que t'es pas allée nous balancer, comme d'hab, m'man ? demanda Garry sur le mode plaisant.

Mais la blague tomba à plat. C'était une vraie question, hélas, et Sarah en fut profondément affectée.

– Laisse tomber, Garry. Tu trouves pas que t'en as assez fait pour aujourd'hui ?

Maura vint prendre sa mère dans ses bras.

– L'écoute pas, m'man. Tu sais comment il est. Y a pas plus balourd que lui !

Sarah se leva et quitta la pièce.

– J'espère que t'es content, Garry ?

Il haussa les épaules et plongea le nez dans sa tasse.

– Bah ! Elle s'en remettra.

Roy leva la tête au moment où son frère et sa sœur se faisaient face.

– T'as oublié son âge ? Ça t'arrive de penser à autre chose qu'à toi et à ton putain d'estomac ? railla Maura.

Garry éclata de rire – uniquement pour la faire enrager, et elle ne s'y trompait pas.

– Et toi, t'es la morale incarnée, peut-être ? Ah, dégage, tu m'impressionnes pas ! Même Michael, il a jamais réussi à m'en imposer, sauf qu'il était trop con pour s'en rendre compte.

Maura avait planté ses yeux dans les siens.

– Ah, vraiment ? En tout cas, il s'est toujours bien conduit avec sa mère, lui ! Dommage que tu ne lui ressembles pas sur ce point... Lui

au moins, il sentait venir le danger avant qu'il ne lui arrive en pleine gueule.

Garry riait toujours.

– Comme l'IRA, par exemple ? Tu crois qu'il les a vus venir ? Au fait, comment vont tes bons amis, les assassins de saint Michael... T'as de leurs nouvelles ?

Maura en resta pantoise.

– Espèce de salaud, fit-elle enfin, en secouant la tête comme si elle refusait d'en croire ses oreilles.

Roy se leva alors pour s'adresser à Garry.

– En fait, c'est plutôt à toi qu'il ressemble, mon fils. Physiquement, c'est peut-être le portrait de Mickey, mais sinon, c'est toi tout craché. Lui aussi, il serait capable de se bagarrer avec ses propres ongles – et ça, c'est de toi qu'il le tient. Je l'ai déjà dit et je le répète : maman aurait mille fois mieux fait de se mettre à la contraception. Regardez-nous... Une belle bande de tarés !

Il promena son regard autour de lui d'un air de profond dégoût.

– Qu'est-ce qu'on est, hein ? Des nuisibles. On se retrouve, à notre âge, en train d'attendre la prochaine catastrophe qui va nous tomber dessus... Eh bien, moi, je me tire... soupira-t-il. J'en ai plus que mon compte. Vous pouvez faire ce que vous voulez. Je me tire.

Il ramassa ses cigarettes et mit le cap sur la porte.

– Je vais te dire, Garry, ajouta-t-il en se retournant sur le seuil. J'ai jamais pu t'engraissir. Je t'ai toujours eu dans le nez, depuis qu'on est tout mômes. Pour moi, ce pauvre Geoffrey avait bien plus de qualités que t'en auras jamais. Vas-y, regarde-nous... Une famille réduite de moitié, après cette série noire. Et c'est pas par plaisir qu'on continue à se fréquenter, c'est juste qu'on n'a pas le choix. On peut plus avoir confiance en personne, pas même en nous. Bienvenue à bord ! Un dernier conseil, entre nous, Garry... Cette fois encore, tu ferais bien de laisser Maura nous sortir du pétrin. De nous tous, c'est bien la seule qui ait un brin de jugeote.

Garry secoua la tête et cria dans le dos de Roy qui s'éloignait déjà :

– Oublie pas de prendre ton Prozac, espèce de cinglé !

Puis son regard revint vers Maura et son expression changea lorsqu'il vit la souffrance qui s'était peinte sur le visage de sa sœur. Elle savait qu'il était en proie à une autre de ses terribles sautes d'humeur, tout comme l'étaient Michael ou Benny. Roy avait mis le

doigt dessus : c'était une des tares de la famille et ils en souffraient tous.

– C'est le stress, Maws, dit-il. Toutes ces emmerdes en chaîne, ça finit par nous déglinguer les nerfs. Assieds-toi. Finis ton thé. T'inquiète, je vais aller parler à maman. Je vais me remettre dans ses petits papiers.

Maura se rassit et s'alluma une énième cigarette. Roy avait raison. C'était ça, le pire. Il avait raison, comme ils le savaient tous, mais jusqu'à la fin du bras de fer avec Vic Joliff, ils étaient pieds et poings liés. Ils ne pouvaient prendre aucune décision, pas même pour remettre daplomb leur vie personnelle.

Confortablement installé dans son bureau, en face de sa télé portable, Joe-le-Feuje suivait d'un œil vague un film porno. La rumeur voulait que ce soit l'un de ses passe-temps favoris et il laissait dire, pour entretenir sa réputation d'octogénaire encore fringant... En fait, les images médiocres et les cris d'extase de la bande-son le laissaient pratiquement de marbre – mais ça, il ne l'aurait jamais avoué devant témoin.

Ces films l'emmerdaient profondément. Comme tout le reste, à vrai dire. Côté cœur, il était plus solide que le Pont-Neuf – son médecin le lui confirmait à chaque consultation. Mais combien d'années pouvait-il encore espérer tenir le coup ?

Il avait mis ses affaires en ordre et se préparait à passer la main à son neveu, un jeune homme talentueux et travailleur, qui suivait une école de commerce aux USA et pourrait reprendre ses sociétés de prêt et ses affaires immobilières – à la possible exception de ses clubs – pour les transformer en boîtes cent pour cent légales... Ou alors, il pourrait marcher sur les traces de son oncle, dans le monde interlope de l'illégalité. À lui de voir.

La décision de Joe, elle, était déjà prise.

Il avait vécu toute sa vie en marge de la loi. En fait de transgressions, il s'était limité à quelques fausses factures, à quelques recouvrements de dettes un peu musclés et à un total mépris de la législation des licences et des jeux. Depuis des lustres, il avait confortablement gagné sa croûte sans éprouver le besoin de se salir davantage les mains.

Et voilà que tout à coup, six ans plus tôt, il avait commis l'erreur de sa vie en trempant presque malgré lui dans un plan pour renverser les Ryan et annexer leur empire. Leur secteur came, en particulier. Il ne comprenait toujours pas comment il avait pu foncer tête baissée dans ce panneau. Mais bien sûr, à l'époque, il s'était trouvé de bonnes

raisons... Par la suite, le plan s'était cassé la figure et ce brave vieux Joe avait dû se débrouiller pour sauver les meubles et couvrir ses arrières. Il avait fait profil bas, trop heureux de conserver ce qu'il avait – ses affaires véreuses, sa casse et ses clubs minables, sans oublier la jolie Camilla, sa petite blonde goy. Mais depuis, il avait vécu dans une paix fragile, reposant sur du sable.

Jusqu'au jour où il avait vu revenir Joliff, tel un diable sortant de sa boîte et ne pensant qu'à faire régner l'enfer autour de lui. Joe avait alors senti la fin.

Il avait pourtant dit à Vic tout ce qu'il voulait savoir. Il avait même accepté de lui rendre quelques menus services, et c'était ce qui risquait de le perdre... Il baissa le volume de sa télé et tendit l'oreille, la tête inclinée. Tout semblait calme. Mais comme son inquiétude s'apaisait un peu, le bruit reprit de plus belle. Un martèlement obstiné, frénétique. Ça venait du plafond au-dessus de lui.

Jurant dans sa barbe, Joe se hissa sur ses pieds et alla ouvrir une porte dérobée qui donnait sur un petit escalier crasseux. Il gravit laborieusement les marches jusqu'à un espace minuscule et plein de poussière, aménagé sous le toit.

Il s'agenouilla sur la dernière marche et chercha à tâtons une lampe torche qu'il avait cachée là, à portée de main. Le rayon lumineux fouilla l'obscurité, révélant deux yeux au-dessus d'une masse d'adhésif enroulé autour d'un visage. Le prisonnier le fixait d'un regard enfiévré. Il était entravé mais ça semblait être le cadet de ses soucis. On avait laissé une petite fente dans l'adhésif, mais pour pouvoir respirer, il devait se tenir immobile et parfaitement calme.

– Ça fait trois fois que je te le répète, râla Joe. Plus tu t'énerves, plus t'aggraves ton cas. Faut te calmer, mon vieux, et comment elle dit, Camilla... – rester cool. Voilà, reste cool, mon pote. Tu ne bougeras pas de là tant que Joliff n'aura pas donné son feu vert. Et maintenant, tu la boucles, mon vieil Abdul, d'accord ? J'essaie de regarder une blquette, en bas, et tu me fais perdre le rythme.

Chapitre 24

Radon était mort et Benny s'en voulait d'avoir pété les plombs une fois de plus. Il avait vaillamment supporté l'épreuve, le petit con... ça, Benny devait l'admettre. Il en avait encaissé plus que bien d'autres à sa place, sans rien lui avouer d'essentiel – rien que Benny n'aurait deviné par lui-même. L'idée ne l'effleurait même pas que Radon ait tout simplement pu ne pas en savoir davantage...

Il lui avait confirmé qu'Abdul préparait la chute du clan Ryan depuis 1994. Abdul, son meilleur pote ! Qu'il avait prévu de les supprimer tous jusqu'au dernier et qu'à l'avènement de leur nouvelle organisation, Abdul et ses complices comptaient ratisser un foutu pactole et un max de respect.

Quand Radon lui avait dit ça, Benny lui avait craché à la gueule en balançant le radiateur électrique dans la baignoire pour l'achever.

Puis il était revenu dans le salon, où Dezzy était plutôt mal en point. Quant à Shamilla, elle regardait la télé sans piper mot : un clip sur MTV avec une bande de négresses pratiquement à poil. Benny avait regardé le clip quelques secondes par-dessus son épaule avant de lui demander :

– Shamilla... qu'est-ce que tu fais ? Moi, je vais y aller et je ne compte pas emmener Dezzy.

Il lui avait annoncé ça d'un ton parfaitement neutre, comme si toutes les horreurs qu'il venait de commettre n'avaient été pour lui qu'un banal pique-nique. Comme elle lui jetait un regard de pure terreur, il soupira.

Radon était à peine clamsé et il s'ennuyait déjà.

– Allez, Sham... Amène-toi, on n'a pas que ça à faire. Tu rentres chez ta mère ou quoi ? Je peux te déposer, si tu veux.

– Et qu... quoi ?

D'un geste, elle désigna le plafond.

– Radon ? Oh, je lui ai réglé son compte, à ce petit con.

– Et je... moi, je peux rentrer chez moi ?

Sa voix s'étrangla sur la fin de la question, mais Benny commençait à s'impatisser. Il exhala son exaspération en un long soupir.

– À moins que t’aies prévu d’aller faire du shopping chez Harrods ?

– Non, non, Benny... Je veux juste rentrer.

Il accueillit cette réponse d’un sourire. Voilà, tout s’arrangeait !

– D’accord. Je te dépose ?

Elle accepta d’un signe de tête.

– Mais surtout, tu dis rien à personne, hein, Shamilla ? Tout ça doit rester strictement entre nous.

Elle hocha la tête à s’en filer un torticolis.

Ils sortirent, laissant Dezzy par terre.

– Attends une seconde...

Benny la fit monter en voiture et alla prendre un jerrycan d’essence dans son coffre. Cinq minutes plus tard, la maison flambait.

– T’es sûr qu’ils étaient morts, Benny ?

Il haussa les épaules.

– Radon, oui. L’autre, j’en sais rien... – mais maintenant, il l’est.

Elle garda le silence pendant tout le trajet. En galant homme, Benny la déposa devant chez sa mère, la gratifiant même d’une bise sur la joue.

– À la prochaine, cocotte !

Elle allait descendre de voiture quand il lui attrapa le bras. Il lui fit son plus beau sourire, l’index posé sur ses lèvres.

– Et surtout, toutes mes amitiés à ton cher papa, d’accord ?

La menace était à peine voilée : Shamilla adorait son père. Elle hocha la tête et se força à lui rendre son sourire. Mieux valait éviter de le contrarier...

Depuis le seuil de l’entrée, elle reconnut l’indicatif de *l’Inspecteur Morse* et fit la grimace en entendant la voix rocailleuse de sa mère :

– C’est toi, Sham ?

Elle l’imaginait dans son immonde fauteuil en dralon rose, avec sa vieille trogne bouffie et son corps écroulé avant l’âge, à force d’excès en tous genres – clopes, malbouffe, alcool au rabais...

– Alors ça t’arrive de temps en temps, de rentrer à la maison ? Qu’est-ce qui te prend, ma fille... tu t’es encore engueulée avec ton Bamboula ?

L'odeur de tabac froid et de gaillon lui leva le cœur. Ces remugles qui avaient baigné toute son enfance... Au début, c'était cette misère qui l'avait poussée vers des types tels que Coco Radmore et consorts. Pour rien au monde elle n'aurait voulu marcher sur les traces de sa mère. En être réduite à discuter d'une série télé débile, comme si son existence en dépendait. Elle détestait cette maison, le quartier, la monotonie même de la vie de sa mère. Son père l'avait plaquée et passait tout son temps libre avec sa maîtresse, une Italienne à gros nibards et aux lèvres siliconées, tartinées de rose vif. Sur ce point, Shamilla ne pouvait lui donner tort. Sa mère aurait fait de l'ennui une discipline olympique. Shamilla ne lui pardonnait pas d'avoir fait fuir son père de la maison familiale, et donc de sa vie.

Sauf qu'après la journée qu'elle venait de passer, cette bicoque était un vrai paradis terrestre !

Sham fila droit vers sa chambre et quand sa mère vint enfin la voir, elle crut que c'était un chagrin d'amour qui faisait pleurer sa fille.

– Allez, sèche tes larmes, cocotte... Dis-toi bien qu'il n'y a pas un type au monde qui vaille qu'on pleure pour lui. C'est rien qu'une bande de branleurs, tous autant qu'ils sont !

La réaction de sa fille la laissa sans voix. Shamilla se cabra et, dressée sur son lit au milieu de ses posters de Shaggy et de Goldie, se mit à hurler à tue-tête :

– Maman ! Boucle-la et dégage, tu veux bien !

Le lendemain matin, elle était encore en larmes. Sa mère, toujours égale à elle-même, ne songea même pas à lui demander ce qui lui arrivait – et ça n'était pas plus mal puisqu'elle ne se serait pas souciée d'écouter sa réponse.

La semaine ne s'était pas écoulée que Sham fit sa valise et partit bosser dans un bar à Marbella. À son grand soulagement, la police ne fit aucun effort particulier pour remonter sa piste et elle resta sans nouvelles de sa mère pendant les six ans qui suivirent.

Alors, finalement, comme elle devait le reconnaître plus tard, à quelque chose malheur était bon...

Maura et Garry attendaient toujours le coup de fil de Vic. Entre-temps, Maura avait dû aller dans le West End. Quoi qu'il puisse se passer par ailleurs, elle devait assurer le fonctionnement des clubs. Ils étaient tous à cran. Elle sentait qu'elle allait devoir prendre le large de toute urgence si elle ne voulait pas s'empêcher à nouveau avec Garry.

Mais justement, en arrivant au Buxom, elle se retrouva en pleine mêlée. Deux des filles se bagarraient, et pire : elles avaient roulé à

terre sous les yeux des clients. Maura fonça délibérément dans le tas et les sépara. À l'évidence, les videurs du club avaient décidé de ne pas intervenir. Le hic, dans les disputes entre tapineuses, c'était qu'on avait vite fait de se prendre un mauvais coup et que la moindre égratignure pouvait se solder par une hépatite, voire par le sida.

Maura était déjà à bout de nerfs, mais quand l'une des filles, une grande Noire aux cheveux nattés et aux ongles de vampire gothique, fit mine de lui résister, elle explosa :

– Vas-y, Wanda ! Putain, si tu veux la bagarre on sera deux !

Les pugilistes comprirent aussitôt qu'elles n'avaient plus affaire à la Maura habituelle, accommodante et cordiale. Les cris et les menaces cessèrent instantanément. Le regard de la patronne s'était durci et son visage n'était plus qu'une tache pâle. Elle semblait même échevelée... Qu'était devenu son brushing impeccable ? Maura avait l'air à bout. Elles restèrent interdites, face à face, tout grief momentanément oublié.

– On peut savoir ce qui se passe dans cette taule, bordel de merde ?

– Elle a essayé de piquer mon client, miss Ryan ! fit l'autre belligérante, une blonde aux yeux noirs native de Gillingham.

La Noire secoua la tête, outrée.

– Pas du tout ! s'insurgea-t-elle. Il ne voulait pas de toi. Les Schleus préfèrent les Blacks, tout le monde sait ça...

Maura leva les yeux au ciel.

– Vous vous crêpez le chignon chez moi, devant mes clients, et vous croyez que je vais rester là à écouter vos conneries ?

Les deux filles baissèrent la tête, gênées d'être le point de mire de toute l'assistance.

– Filez vous rhabiller et cassez-vous toutes les deux ! Trouvez-vous une autre boîte pour vous castagner !

La chef d'équipe elle-même eut un haut-le-corps en entendant tomber le verdict. Dans un club, c'était une donnée de base : les hôtesse se crêpaient le chignon. C'était presque fatal, les soirs où ça ne marchait pas très fort. Tout le monde avait les nerfs en pelote.

Si Maura n'avait pas débarqué en plein pugilat, le conflit se serait réglé à l'amiable entre les parties et personne n'aurait eu le dessus. Mais le bruit courait que les Ryan étaient dans la panade. Ça faisait déjà un certain temps que la rumeur de leurs déboires avait filtré. Ce soir-là, si quelqu'un devait être à bout de nerfs, c'était bien Maura

Ryan. CQFD.

– Allez, Maura..., fit la chef d'équipe, conciliante.

Mais Maura avait décidé d'en découdre.

– Toi, boucle-la ! T'es payée pour garder la situation sous contrôle et les filles autour des tables ! Si t'en es pas capable, je te trouve une remplaçante, mon chou – pas plus compliqué !

Elle n'était vraiment pas d'humeur, ce soir-là. Dix minutes plus tard, elle fit sensation en accompagnant personnellement les deux filles à la porte, puis elle poussa une bonne gueulante contre les videurs, d'une voix si sonore qu'elle couvrit momentanément la musique de scène de la stripteaseuse – *Wannabe* par les Spice Girls, un titre pourtant braillard.

Les deux vigiles encaissèrent le savon sans murmurer – ils n'avaient guère le choix... Mais ils étaient furibards, ça se voyait à l'œil nu. Les regards furtifs qu'ils échangeaient n'avaient pas échappé à Maura, pas plus que divers signes de manque de respect. La nouvelle des problèmes des Ryan s'était répandue dans le quartier comme une traînée de poudre. Selon Michael, il existait un baromètre infallible de votre statut social : le respect que vous témoignait votre petit personnel. Cette fois, s'il lui fallait encore une preuve, elle l'avait. Ivre de rage et de frustration, elle gifla l'un des videurs qui encaissait stoïquement l'insulte, mais ne l'oublierait pas de sitôt. Vic était donné comme le nouveau Roi de la Jungle. Tout un chacun le considérait déjà comme tel. Eh bien, elle allait s'employer à leur démontrer le contraire ! Elle jetterait toutes ses forces dans cette bataille que les Ryan devaient impérativement gagner. C'était soit ça, soit écrire tout de suite sa lettre d'adieu.

– Putain, qu'est-ce que tu regardes comme ça, hein ?

Le videur soutint son regard une seconde avant de baisser les yeux.

– Alors... ? J'attends la réponse ! Je te paie grassement pour ce taf, mec, et t'es même pas capable de séparer deux pétasses qui se castignent ? Qu'est-ce que tu fais, face à un client récalcitrant ? Tu te barres en vacances à Tenerife ?

L'homme gardait toujours le silence.

– La vache ! Vous avez intérêt à vous ressaisir, tous les deux, ou vous allez prendre vos cliques et vos claques. On n'a pas de temps à perdre avec des manches dans votre genre, chez les Ryan. Et maintenant, dégagez ! Allez donc gagner votre paie ! J'ai besoin de videurs, pas de moniteurs de colo ! Et si vous ne faites pas le poids, vous irez vous faire voir ailleurs, messieurs. Tous les deux !

Elle les foudroya du regard avant d'ajouter :

– Vous attendez quoi, les bambins ? Que vos mères se pointent pour vous ramener à la maison ?

Elle leur avait sorti le grand jeu. Du Maura premier cru, qui vous filait la chair de poule. Sous ses sarcasmes couvait une menace glacée qui leur donnait à réfléchir. Quoi qu'ils aient pu penser jusque-là, ils s'étaient gourés. Il était encore un peu tôt pour rayer Maura Ryan de la carte. Ils étaient hypersensibles au pouvoir de cette langue verte dont elle usait rarement, mais toujours avec une redoutable justesse. En sa présence, les filles elles-mêmes surveillaient leur franc-parler. Maura détestait qu'on en abuse.

Mais ce manque de respect affiché ne laissait pas d'inquiéter Maura plus qu'elle ne l'aurait cru possible. Elle avait fini par considérer comme acquis l'effet que son seul nom exerçait sur les gens, et l'avantage que ça lui donnait sur le reste du monde. Elle n'en revenait pas d'être si affectée par le changement d'attitude de son personnel. C'était dans ce genre de circonstances qu'elle regrettait de n'avoir personne sur qui s'appuyer. Elle avait espéré trouver ce genre de soutien en Terry, puis en Tommy Rifkind – mais en fait, le seul sur qui elle ait jamais pu compter, celui qui avait toujours été là pour elle, c'était son frère. Michael, son seul maître et mentor. Le seul homme qui lui ait inspiré du respect.

C'était même une bonne part du problème, songea-t-elle. Elle était trop investie dans ses affaires pour pouvoir respecter un homme, qui qu'il fût. Comment pouvait-on ressentir de l'estime pour quelqu'un qui occupait une position inférieure à la vôtre ? Et de son point de vue, c'était pratiquement toujours le cas. Devant Maura Ryan, qui régnait sur l'empire de la première famille de Londres, les hommes étaient paralysés par la peur de dire une connerie ou de faire un faux pas. Pas étonnant que Tommy ait eu tant de mal à tenir son rang auprès d'elle, toute autre considération mise à part...

Elle avait le mal de crâne du siècle et l'angoisse lui desséchait la bouche. De retour dans son bureau, elle s'octroya un double cognac pour se remettre d'aplomb. Vivement qu'elle ait soldé ses comptes avec Vic, se dit-elle. Qu'elle puisse enfin s'occuper d'elle-même ! Jusque-là, inutile de se voiler la face, elle était coincée. Pieds et poings liés.

Ce soir-là du moins, elle venait d'apprendre quelque chose qu'elle n'était pas près d'oublier. Dans la rue, les rumeurs se propageaient à la vitesse grand V, et il semblait bien que la rumeur publique avait d'ores et déjà rayé les Ryan de la carte. Mais Maura n'était pas encore sur la

touche, loin de là ! Elle tenait toujours les commandes et se promettait d'en apporter la preuve à tous ceux qui s'étaient un peu trop hâtés de l'enterrer. Ils allaient comprendre qui était le maître du jeu ! Après quoi, on verrait qui oserait encore la défier en lorgnant sa place.

Tommy regretta d'avoir ouvert les yeux. Il se sentait laminé, moulu, plus meurtri que si on l'avait passé à la moulinette – ce qui, connaissant Vic, ne devait pas être très éloigné de la réalité. Il était prisonnier d'un espace confiné, plongé dans une nuit d'encre, entouré de panneaux de bois qui l'empêchaient d'étendre les jambes. Comme si on l'avait enfourné dans une sorte de tiroir ou de niche exigüe...

L'ombre d'un doute s'insinua dans son esprit. Il referma les yeux et sentit la peur tourner en lui. Il était dans un genre de boîte, effectivement. Il eut soudain la sensation d'être quelque part sous terre, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : on l'avait enterré vivant. Il avait dû trouver ça fumant, comme blague, ce con de Vic ! Mais Tommy la trouvait plutôt saumâtre. Il n'avait jamais pu encadrer ce genre d'humour.

Il ravala l'arrière-goût de bile qui lui avait envahi la bouche. Telle quelle, sa situation était déjà assez désagréable, pas la peine d'y ajouter des relents de vomi. Il se força à respirer lentement et profondément pour ralentir les battements de son cœur mais fut pris d'un nouvel accès de panique. Il dut serrer les dents pour ne pas hurler.

Soudain, quelques sensations lui revinrent... Il se rappelait vaguement avoir entendu le bruit d'un marteau sur des clous, et même la voix de Vic qui lui avait parlé pendant toute l'opération – mais il avait assisté à toute la scène à travers les brumes de l'héroïne, avant de perdre à nouveau connaissance. Il tenta de soulever le couvercle avec ses genoux et renonça vite à gaspiller ses dernières forces. C'était peine perdue.

Vic et ses comparses avaient forcément dû s'assurer qu'il y resterait pour l'éternité, dans son putain de cercueil !

Garry était chez Maura avec leur mère quand Carla entra dans la cuisine, suivie de près par Tony Dooley père.

– Elle dit que c'est vous qui l'avez invitée, Mrs Ryan...

Sarah confirma.

Garry considéra sa nièce d'un œil froid.

– Qu'est-ce que tu viens foutre ici, Carla ?

Elle lui jeta un regard lourd de reproche, ainsi qu'à sa grand-mère

adorée, qui n'essayait même pas de donner le change. Elle n'était pas la bienvenue. Sa lèvre se mit à trembler.

– Benny est de retour, leur annonça-t-elle. Il vient de passer chez Mamie.

– Et après ? fit Garry en haussant les épaules.

Carla renifla bruyamment.

– Ben, je me suis dit que vous préféreriez le savoir. Les flics sont sur ses traces. Ils ont déjà fait deux descentes à la maison. Ils avaient tout fichu en l'air, mais tu penses bien que je me suis grouillée de tout remettre en ordre, ajouta-t-elle avec un coup d'œil vers Sarah.

Pour sa grand-mère, le spectacle de Carla les implorant de la laisser rentrer au bercail était insupportable. La vieille femme se força à sourire.

– Allez, installe-toi, cocotte. Je vais te servir un thé. T'as l'air de mourir de soif...

L'atmosphère était si pesante que Sarah fut soulagée de pouvoir s'occuper les mains en remplissant la bouilloire. Elle aurait préféré que Garry les laisse seules toutes les deux, mais il ne donnait aucun signe de vouloir partir. Au contraire : il s'était carré sur sa chaise, les yeux fixés sur Carla, comme s'il voulait la faire disparaître sous terre.

– Est-ce que Tommy t'a interrogée sur les affaires de la famille ?

La question la fit sursauter.

– Bien sûr que non ! Et s'il avait posé ce genre de question, tu penses bien que je n'aurais rien dit !

Il savait qu'elle était sincère mais ne put résister à l'envie de l'asticoter un peu.

– T'en connais pourtant un rayon sur Benny et Maura, pas vrai ?

Elle secoua vigoureusement la tête.

– Sûrement pas ! Rien de plus que les gros titres du *Sunday* ! C'est même dans les tabloïds que j'ai lu le plus clair de ce que je sais d'eux. On ne peut pas dire que votre petit club passe précisément inaperçu, pas vrai ?

Garry secoua lentement la tête, sans la quitter de l'œil. Carla, toujours debout devant lui, fit la grimace.

– Maura va rentrer d'un moment à l'autre, dit-il. Je ne t'apprends rien, je suppose ? Inutile de te rappeler le vieux dicton selon lequel l'enfer n'a pas de pire furie qu'une gonze cocufiée, ou je ne sais

quelle connerie inventée par ces putains de nanas !

Sarah lui envoya une claque sur la nuque.

– Si t’arrêtais un peu de semer la zizanie, toi ? Maura, je me charge de la raisonner – et toi aussi, si nécessaire ! Ça n’a que trop duré, ce gâchis. Si nos récents déboires nous ont appris quelque chose, c’est qu’on a intérêt à se soutenir les uns les autres, pas à se tirer dans les pattes !

Se rasseyant près de son fils, la vieille dame prit sa main dans les siennes. Au contact de cette peau de papier crépon, fragile et ridée, Garry sentit un regain d’affection pour sa mère, ce vieux petit bout de femme qu’il avait toujours eu envie d’étrangler et d’embrasser, simultanément, toute sa vie durant.

– Pour l’instant, faut se serrer les coudes, Garry ! Ton neveu sème la terreur dans toute la ville et Carla vient nous prévenir qu’elle l’a vu, qu’il est passé chez moi. Alors pour une fois, laissons-lui le bénéfice du doute. Elle est toujours de la famille, que je sache. Ça doit primer sur tout le reste.

Il allait répondre quand Maura débarqua. Carla et elle se toisèrent puis se défièrent, les yeux dans les yeux. Sarah serra plus fort la main de son fils qui lui retourna cette marque d’affection.

– Carla venait nous dire qu’elle avait vu Benny – pas vrai, Garry ?

– Oui, dit-il en hochant la tête. Il est passé chez maman prendre des armes qu’on avait planquées là-bas, ce qui ne veut dire qu’une chose : il va essayer de régler lui-même le problème de Vic et d’Abdul. Tout seul, comme un grand !

Toujours sans quitter Carla des yeux, Maura ôta sa veste pour la suspendre au dossier d’une chaise.

– Il t’a paru comment ?

– Complètement barré, à première vue, fit Carla, trop heureuse de voir que Maura lui répondait directement et sans malveillance. J’ai reconnu Dezzy dans sa voiture. En piètre état, j’en ai bien peur... On sait tous de quoi Benny est capable quand il se fiche en rogne !

Comme Sarah se levait, Maura lui parla d’une voix douce :

– Merci maman... pas de thé pour moi. Je vais plutôt me servir un grand cognac – quelqu’un en prend un avec moi ?

C’était une main tendue, une promesse de paix. Ce détail n’avait échappé à personne et surtout pas à Carla.

– Avec plaisir, oui.

Garry opina du chef en admirant la façon dont Maura avait désamorcé la situation. Il entendit Sarah pousser un soupir de soulagement.

– Bonté divine ! Moi aussi, je vais en prendre un... pour mes artères.

– Bien entendu, m'man !

Ils avaient tous retrouvé le sourire. Sarah se sentit rosir de plaisir sous leurs regards affectueux. C'était ce qu'elle aimait par-dessus tout et elle ne l'aurait pas échangé contre tout l'or du monde : l'amour de ses enfants.

Il s'écoulerait sûrement des années avant que sa fille et Carla ne retrouvent leur complicité d'antan, mais elles n'étaient plus à couteaux tirés. Sarah pouvait mourir en paix.

Pendant qu'ils dégustaient leur cognac, Maura résuma l'incident du club pour Garry, qui ne s'en étonna pas outre mesure.

– Et il paraît qu'un de nos bureaux de paris a failli se faire piller ce midi. Sal Bordy, le tenancier, a dû sortir son fusil à canon scié pour mettre les braqueurs en fuite. C'est très clair : pour ces petits cons, on était déjà morts et enterrés...

Il s'interrompt pour vider son verre.

– Putain de claque, hein, Maura ? Ça fait des années qu'ils nous mangent dans la main, tous ces rats, mais au premier coup de torchon ils se retournent contre nous en montrant les dents, prêts à quitter le navire.

– Qui c'était ?

Garry lui fit son plus beau sourire.

– Deux des gars de Joe-le-Feuje.

Maura digéra l'info avant de reprendre du cognac.

– Tu crois que Vic va finir par appeler, Garry ?

Il alluma une cigarette.

– Ton pronostic vaut le mien.

– Voilà plus de vingt-quatre heures qu'on attend un coup de fil qui n'arrive pas et n'arrivera jamais. Il se fout de notre gueule, Garry. Mais ce que je peux te dire, c'est qu'il va le regretter.

Elle fit claquer son verre sur la table d'un geste qui en disait long sur l'orage qui grondait en elle. Quand Maura Ryan était dans cet état, mieux valait se trouver ailleurs que sur son chemin. Lorsqu'elle alluma

une cigarette, la fureur lui faisait trembler les mains.

Comme elle soufflait un nuage de fumée dans un soupir sonore, en fermant les yeux pour tenter de se contenir, Carla se demanda une fois de plus quelle mouche l'avait piquée de vouloir doubler cette furie. Maura avait toujours été sa bienfaitrice, mais elle pouvait être aussi et surtout la plus dangereuse des ennemies...

– Il veut juste se payer ma tête, tu crois ? Il aurait fait tout ça pour ça ?

Elle tira une nouvelle fois sur sa cigarette et les trois autres sentirent monter en elle une coulée de lave incandescente.

– Eh bien, j'en ai ma dose, là ! Tu sais ce qu'on va faire, Garry ?

Il secoua la tête, un sourire aux lèvres.

– On va lui envoyer un cadeau ! répondit-elle en lui rendant son sourire. Un petit cadeau qui va le faire sortir de son trou.

– Comment ça ? On ne sait même pas où il se planque...

Maura prit une autre bouffée avant de déclarer, guillerette :

– On le lui enverra chez sa mère ! L'oreille de son frangin...

Garry éclata de rire avec elle, laissant Sarah et Carla loin derrière, complètement larguées.

– Ce genre de pièce détachée devrait pouvoir se trouver à la morgue de Londres Est, dans le service de Karen Harpers. Elle nous doit une faveur !

Garry rigolait à s'en faire exploser les côtes.

– Et s'il ne réagit toujours pas, on lui enverra aussi quelques morceaux choisis de ses anciens associés... Plus besoin de prendre des gants, maintenant. À la guerre comme à la guerre !

– Merde, Maws ! Où elle est passée, la voix de la raison ? Moi qui croyais que ce genre de plan ne te ressemblait pas...

Elle vida d'un trait son verre de brandy.

– Eh bien, maintenant, si !

Chapitre 25

Lily Camborn, la mère de Sandra Joliff, se rendait sur la tombe de la défunte, au cimetière de Romford, avec ses deux petites-filles, Chantal et Rochelle. Les fillettes jouaient à chat perché en remontant l'allée principale dans le grand soleil. Elles durent attendre un peu leur grand-mère, le temps qu'elle s'allume une Benson & Hedges. Les quintes de toux de Lily résonnaient dans tout le cimetière.

Chantal, qui était l'aînée de dix-huit mois, serra dans la sienne la main de sa sœur cadette pendant que leur grand-mère les rattrapait, mais la petite Rochelle dégagea sa main et courut vers la tombe où elle arriva la première.

La stèle funéraire était de marbre blanc incrusté d'or. On y lisait le nom de Sandra, suivi de sa date de naissance et de celle de sa mort.

À notre chère maman,

À mon épouse adorée...

Rochelle resta immobile, les yeux rivés au sol. Sa mamie lui avait dit que si sa mère reposait là-dessous, c'était qu'il avait d'abord fallu l'enterrer pour qu'elle aille au ciel. Un de ses camarades d'école lui avait dit que sa mère allait être mangée par les vers, ce qui avait bouleversé la petite. Heureusement, la maîtresse avait aussitôt contredit le garçon, en expliquant à toute la classe qu'il ne fallait pas avoir peur des vers, puisqu'ils n'avaient pas de dents... et Rochelle s'était consolée.

La terre semblait avoir été récemment remuée. La fillette s'agenouilla pour tenter d'arranger un peu les pots de chrysanthèmes qu'on y avait enfoncés à la va-vite, le temps que la dalle en ciment définitive soit installée. Chantal et elle, elles avaient choisi de jolis galets roses translucides pour recouvrir la tombe. Sa maman les aurait trouvés très jolis, elle qui raffolait des poupées Barbie presque autant que ses filles ! Sandra avait toujours veillé à ce que les Barbie de Rochelle et de Chantal ne manquent de rien, et leurs poupées avaient vraiment tout ce qu'il leur fallait pour mener leur existence dorée de plastique rose...

Sa grand-mère, une sexagénaire encore verte quoique usée par les soucis et l'abus de tabac, arrivait avec Chantal. La vieille femme examina un moment le petit monticule de terre.

– Bizarre, finit-elle par murmurer. On dirait que quelqu'un a creusé là-dessous, vous ne trouvez pas ?

Chantal hocha la tête.

– Ils ont dû venir prendre des mesures pour le socle, fit la grand-mère.

Puis, agenouillée près de ses petites-filles, elle contempla la dernière demeure de Sandra.

– Chhht ! Je crois que j'ai entendu maman m'appeler, murmura Rochelle d'une petite voix triste.

Son visage respirait la franchise et la sincérité. Elle avait beau être tout le portrait de sa mère, elle n'avait sûrement pas hérité de son côté calculateur. Lily prit sa petite-fille dans ses bras.

– Maman est partie pour toujours, mon poussin. Mais de là où elle est, elle vous voit toutes les deux, toi et Chantal. Elle est au ciel, maintenant. Avec les anges, tout près de Jésus.

– Mais non, mamie... Tiens, écoute !

Chantal et Lily tendirent l'oreille à leur tour.

Silence.

– Allez, mon cœur... Dépose ton bouquet et ton joli dessin sur la tombe. Ensuite, je vous emmène goûter au McDo, d'accord ?

Tout à coup, il faisait presque froid. Le soleil s'était caché et le vent avait fraîchi. Lily avait toujours détesté les cimetières et la vue de la tombe de sa fille la déprimait doublement. Ce n'était pas dans l'ordre des choses : c'était son tour d'être enterrée, pas celui de sa chère Sandra, si drôle, si pleine de vie. Depuis la mort de sa fille, Lily avait tendance à la repeindre en rose, oubliant résolument la Sandra arrogante et forte en gueule qui se poudrait les naseaux jusqu'à s'en faire vomir et picolait chaque soir plus que de raison.

Elle distingua effectivement quelques coups légers, comme si quelqu'un cognait sur quelque chose, là-dessous... Un frisson la parcourut de la tête aux pieds. Son imagination lui jouait des tours ! Elle tendit l'oreille, le cœur au bord des lèvres. Puis, silence. Plus rien. Son imagination, sûrement... Elle rêvait souvent de sa fille. Elle sentait sa présence autour d'elle. Comme si Sandra était restée veiller sur les petites pour s'assurer que tout allait bien – chose qu'elle ne faisait qu'exceptionnellement de son vivant !

Une voyante lui avait garanti que, là où elle était, Sandra était heureuse et libre. Lily ne demandait qu'à la croire, évidemment, et

c'était bien ce que lui avait affirmé cette vieille chouette aux yeux hagards, dans sa bicoque puante – moyennant la coquette somme de cinquante-cinq livres. L'idée que sa fille puisse être mécontente et s'agiter dans sa tombe lui filait la chair de poule. Si c'était vraiment le cas, comment aurait-elle pu dormir sur ses deux oreilles ?

Non, elle avait besoin de savoir que sa fille reposait en paix, qu'elle ne s'amusait pas à jouer les esprits frappeurs sur le couvercle de son cercueil, comme pour demander qu'on l'en sorte. D'ailleurs, c'était impossible, ça faisait trop longtemps qu'elle était morte... Et maintenant que Vic avait banqué pour la dalle et le socle, la tombe allait être magnifique. Ce serait toujours un plaisir de lui rendre visite avec les petites.

Lily s'empressa de chasser les doutes idiots qui lui assaillaient l'esprit.

– Allez, mes chéries... Si vous faisiez la course à qui arrivera la première à la grille du cimetière ? Ensuite, on ira manger un bon McDo !

Les fillettes prirent leurs jambes à leur cou et Lily s'éloigna de la tombe d'un pas pesant. Ces coups sourds, presque imperceptibles, l'avaient ébranlée. Mais ça ne pouvait être que le fruit de son imagination. Ou alors, il y avait une explication logique... Comme elle regardait la tombe une dernière fois, par-dessus son épaule, elle lui parut vaguement changée, mais elle n'aurait su dire en quoi.

Elle poussa un soupir. Levant son visage las vers le soleil qui émergeait de derrière un nuage, elle savoura la caresse de ses rayons bienfaisants. Avec un peu de soleil, tout avait meilleure mine.

Requinquée, elle décida de bannir ses idées noires, pour ne plus penser qu'aux petites qui gambadaient comme deux cabris entre les tombes, déjà loin devant elle. Comme le vent agitait les branches d'un if, sur sa gauche, elle entendit un petit choc assourdi, un arrosoir qu'on avait laissé suspendu à un robinet et que le vent rabattait contre le tuyau. Avec un soupir de soulagement, elle pressa le pas et rejoignit les fillettes en se traitant de vieille folle.

L'espace d'une seconde, elle avait vraiment cru réentendre du bruit, là-dessous, du côté de la tombe, et ça lui avait fait une peur bleue. Elle quitta le cimetière aussi vite que ses vieilles jambes voulurent bien la porter, sans soupçonner qu'elle serait la dernière personne au monde à avoir eu signe de vie de Tommy Rifkind.

Leonie chantonait en faisant un brin de rangement chez son cher et tendre. De sa vie, elle n'avait jamais connu un tel bonheur. Garry lui renvoyait une image positive d'elle-même et elle lui vouait une

reconnaissance éternelle. Jusque-là, elle n'avait jamais connu que des types qui la reluquaient pour de mauvaises raisons.

Dès ses quinze ans, elle avait appris à tirer parti des atouts que lui donnait son physique avantageux et du pouvoir qu'il pouvait lui assurer, pour peu qu'elle sache en jouer. Au début, elle rêvait de devenir stripteaseuse, danseuse exotique ou un truc du genre. Et pendant un certain temps, le lap-dancing avait comblé toutes ses ambitions, mais elle commençait à s'en lasser. D'autant que la solution idéale s'était présentée en la personne de Garry.

Car il avait à la fois l'argent et le prestige, les deux conditions *sine qua non* pour qu'elle consente à s'intéresser à un homme, quel qu'il fût. Il savait se montrer aussi charmant qu'attentionné – sans compter qu'il la traitait avec respect, et le respect, ça ne courait pas les rues. En fait, Leonie devait être la première personne que Garry ait entourée de tant d'égards. Et ça, c'était la meilleure preuve qu'il tenait à elle ! D'ailleurs il ne cessait de le lui répéter...

Elle commençait même à envisager d'avoir un bébé pour sceller leur relation et s'assurer un minimum de revenu, au cas où, pour une raison ou pour une autre, leur romance aurait tourné court. Une fille intelligente devait penser à l'avenir et Leonie n'avait jamais manqué de sens pratique.

Elle entreprit de charger le lave-vaisselle. Elle refermait la machine quand elle entendit le bruit de la porte. Souriante, elle traversa le salon en direction de l'entrée et tomba sur un beau brun, grand et costaud, qui était entré sans attendre d'y être invité. Elle jeta un coup d'œil derrière lui, en cherchant Garry du regard. Mais le type était seul. Il lui avait un air vaguement familier...

– Qui êtes-vous ? Où est Garry ?

Elle avait parlé d'une voix forte mais avec un léger tremblement. Le type la fixait de ses yeux bleu acier.

– Vous pourriez répondre quand je vous pose une question ?

Elle avait peur à présent. Bien sûr, c'était l'inconvénient des mecs comme Garry : leurs emmerdes devenaient les vôtres. Avec Jack, elle avait eu exactement le même problème.

– Justement Garry, je le cherche... Où il est ?

La voix du jeune homme restait calme et douce, ce qui n'avait rien de particulièrement rassurant.

– J'en sais rien. Il ne m'appelle pas toutes les cinq minutes pour me tenir au courant de sa position exacte !

– Mais question positions, il a quand même dû t'en faire essayer quelques-unes, pas vrai, poulette ?

Leonie était hors d'elle à présent. Elle tourna les talons d'un air revêche et regagna la cuisine. Benny lui emboîta aussitôt le pas.

– T'as son numéro quelque part ?

Elle fit non de la tête.

Las de toutes ces dérobades, il l'attrapa par les cheveux et lui enfonça la tête dans les épaules – manœuvre extrêmement douloureuse.

– Aaouh ! Putain, qu'est-ce que vous fabriquez ?

Il soupira.

– T'as son numéro de portable ?

Comme elle secouait à nouveau la tête, il l'ôta de son chemin et, retournant dans le salon, entreprit de fouiller la maison. Il finit par retrouver le portable de Leonie dans son sac à main et passa en revue les numéros du répertoire.

Rien.

Elle était trop fine mouche pour y mettre de vrais noms.

Benny se mit à appeler les numéros un à un. Un vrai semeur de merde, se dit Leonie qui le surveillait depuis la cuisine. Cette tête lui disait vaguement quelque chose. Un membre de la famille, sans doute... Un Ryan, un proche parent de Garry.

Elle priaït le ciel de n'avoir jamais affaire à un de ses ennemis !

Sous les yeux de Mickey Balls, Vic décrocha son portable et écouta les gémissements de sa tante qui l'appelait de Chigwell, éplorée. Elle venait de recevoir un paquet macabre quelques instants plus tôt. Une oreille coupée !

Mickey vit l'expression de Vic se figer. Les veines de son front saillaient et son sourire avait fait place à un rictus, les lèvres retroussées, façon chien enragé, prêt à fondre sur sa proie.

– Les ordures ! Ils s'en prennent aux vieilles dames, maintenant !

D'un coup de pied hargneux, Joliff envoya balader la chaise la plus proche dans les jambes de Mickey, qui se retint *in extremis* de protester. Ils avaient beau être alliés contre les Ryan, la prudence lui déconseillait de contrarier Vic quand il était dans cet état.

Lee tenait compagnie à Sarah lorsque Maura et Garry lancèrent la

première phase de leur plan. Il roulait des yeux hagards, épouvanté à la pensée de la scène qu'allait lui faire sa femme en apprenant ça. Il n'avait pas fini de l'entendre râler contre ce dernier épisode et les répercussions désastreuses qu'il risquait d'avoir.

– Ça va, fils ?

– Moyen, moyen, fit-il d'un air penaud, en secouant la tête.

– Et du côté de Sheila ?

– Pas terrible non plus, pour tout te dire, soupira-t-il.

Sarah le regarda allumer une cigarette. Il avait mauvaise mine et affichait un air abattu. Cette harpie de Sheila lui menait une vie d'enfer. Lee était pourtant la crème de ses fils... Sa belle-fille ne connaissait pas sa chance ! Elle avait eu six enfants et bientôt sept, avec un mari qui l'adorait et se tuait à la tâche pour sa petite famille. Elle était trop dure avec lui. Si elle continuait, Lee allait finir par s'en dégoter une autre. Une tête plus jeune et plus avenante à découvrir sur l'oreiller, chaque matin.

– Pourquoi ? Un problème avec ta femme ?

– Depuis la dernière de Benny, c'est infernal. Sheila est hors d'elle. Remarque, je la comprends en un sens... moi aussi, ça m'a foutu les boules, cette histoire de tête.

– Et moi donc ! Doux Jésus, j'arrête pas d'y penser. Ça faisait déjà un bout de temps qu'on savait que Benny n'avait pas toute la sienne... mais alors là ! Heureusement que Janine est morte et enterrée parce que ça, elle n'y aurait pas survécu !

Sarah eut un haut-le-corps en voyant Lee s'étrangler de rire. Rigoler ! Ses enfants ne savaient faire que ça. Pour eux, tout était prétexte à rigolade, y compris les pires horreurs. Et il leur arrivait plus souvent qu'à leur tour de faire des blagues pas drôles du tout ! Décapiter un jeune homme à la fleur de l'âge, par exemple. Sarah n'y voyait rien de comique. Pervers, cruel, répugnant, oui – mais drôle, sûrement pas... encore moins que ça !

– Benny est un grand malade, Lee. Ta femme devrait comprendre.

– Mais ça ne l'intéresse pas d'en discuter à perte de vue, m'man. Elle exige que je coupe les ponts, sinon elle menace de divorcer. D'ailleurs, Maura et Garry sont au courant depuis longtemps. Ça fait des années qu'ils me tiennent à l'écart des vrais problèmes, sauf que ces derniers temps, avec Vic...

Sarah haussa les épaules.

– Et les petits ?

Son sourire s'épanouit.

– Eux, ils sont formidables !

– Et la petite... ?

– Oh, m'man... un vrai trésor !

L'amour paternel illuminait son regard. Sarah lui prit la main.

– Rentre donc chez toi, Lee. Maura et Garry comprendront. Je me charge de leur expliquer...

Il la contempla, toujours souriant. Il avait retrouvé son allant et sa beauté estampillée Ryan : épaisse crinière brune et regard bleu acier. Ils étaient tous beaux dans la famille – ça, personne ne pouvait prétendre le contraire ! Et, à sa façon, Sarah était fière de tous ses enfants – y compris Maura, depuis leur réconciliation.

– File chez toi ! Tu as la charge de ta famille et j'ai comme l'impression que les choses vont s'envenimer encore, avant que tout ne soit vraiment fini.

– J'aimerais bien, m'man, mais ça n'est pas possible. Moi aussi j'en ai assez, tout autant que toi. Mais là, y a urgence. Demain, c'est la confrontation finale. Roy lui-même est réquisitionné. Espérons juste que ça sera bientôt une affaire réglée, avec le minimum de tintouin.

Sarah hocha la tête, consciente de perdre son temps. Il n'en ferait qu'à sa tête, comme d'habitude. Voilà une chose qu'elle savait d'expérience.

En fait, bien qu'il ne fût pas question de le dire ouvertement à Sarah, Lee avait pour mission d'assurer sa sécurité. Quand le colis arriverait chez la tante de Vic, si ce n'était déjà fait, l'insulte risquait de déclencher des représailles en cascade. Vic s'élancerait sur la piste de tous les Ryan et il finirait par les trouver. Il finissait toujours par obtenir ce qu'il voulait, c'était une habitude bien ancrée chez lui... tout comme chez Maura.

Lee se contentait donc d'espérer un prompt dénouement pour pouvoir rentrer retrouver les siens, tout en se promettant de raccrocher pour de bon dès que possible. Sheila était dans le vrai : la coupe était pleine. Il mettait leur vie en danger ainsi que celle de leurs enfants. Il était plus que temps de raccrocher et de repartir du bon pied avec sa petite femme chérie, avant qu'il ne soit trop tard.

Kenny retrouva Maura à Thurrock Services. En montant près d'elle en voiture, il était à la fois heureux d'être en sa compagnie et inquiet

de découvrir ce qu'elle mijotait. En tout cas, il lui savait gré de lui avoir demandé de l'accompagner, ce qu'il interprétait comme une marque de confiance et de respect.

Elle l'accueillit d'un sourire et Kenny constata qu'elle semblait bien plus sûre d'elle et plus résolue que la dernière fois qu'ils s'étaient vus.

– Où allons-nous ? demanda-t-il.

– Chez la tante de Vic. Imagine que Vic ait rappliqué là-bas pour consoler sa vieille maman...

L'ombre d'un doute passa dans le regard de Kenny et, à sa grande surprise, Maura s'aperçut qu'il avait de beaux yeux. D'un ton plus clair que le bleu Ryan, mais pas fade, loin de là. Kenny Smith n'avait rien de fade. Il avait un regard franc et direct, inspirant confiance. Évidemment, dans son secteur d'activité, c'était le minimum vital et il avait eu tout le temps d'apprendre à développer ce genre de compétence. Mais tout de même, c'était un plus.

– Tu ferais mieux d'attendre qu'il te contacte.

– Impossible, Kenny. J'en peux plus d'attendre son bon vouloir près de mon téléphone ! On raconte partout que la famille Ryan est sur le déclin et, si on n'y met pas le holà une fois pour toutes, ça va se terminer en clash général. Pas plus tard qu'aujourd'hui, un de nos bureaux de paris a été victime d'une tentative de braquage. Il y a des signes qui ne trompent pas.

Là où tant d'autres auraient essayé de vous couper la parole pour mettre leur grain de sel, comme Tommy ou ses chers frères, Kenny savait écouter. Elle appréciait cette qualité.

– Mais il y a autre chose, Ken. Les deux braqueurs faisaient partie de l'équipe de Joe-le-Feuje. Intéressant, non ? Ils ont forcément eu le tuyau quelque part, et ce n'est sûrement pas chez moi...

– Ni chez moi !

– Depuis le début, je sentais qu'il me cachait quelque chose, ce vieux Joe. Ma tête à couper qu'il roule pour Vic.

Kenny ferma un instant les yeux. Ses pires craintes se réalisaient : la crise qui couvait depuis si longtemps allait enfin éclater, avec Maura en première ligne. Ce n'était plus qu'une question d'heures.

Elle lui lança un regard en coin. Kenny avait retrouvé son masque de professionnel, d'un fatalisme impénétrable. Son crâne chauve, ses cicatrices et sa carrure de poids-lourd lui donnaient une allure de boxeur. Un vrai dur, coriace et imperturbable. Mais Maura savait que derrière cette façade rugueuse, Kenny était quelqu'un de bien. Elle

était assez avisée pour comprendre que, jusque-là, son look de méchant avait dû lui attirer une certaine catégorie de femmes. Vu du dehors, Kenny projetait l'image dont il avait besoin pour exercer son métier, et il avait dû faire tourner plus d'une tête. Ses admiratrices n'auraient sans doute pas été aussi impressionnées en découvrant l'autre Kenny, le tendre... Celui que Maura appréciait un peu plus chaque jour.

Elle ouvrait la bouche pour lui répondre quand son portable sonna. Elle décrocha en poussant un soupir et reconnut instantanément la voix de Joliff.

Carla et Joey remontaient Lancaster Road. Ils avaient finalement réussi à conclure une trêve et s'étaient offert une bonne cession de shopping avec l'argent de Benny. Carla était enchantée de cette accalmie. Maura n'était peut-être pas encore mûre pour accueillir sa nièce à bras ouverts dans le giron familial, mais la paix semblait en bonne voie. Au moins ses pires angoisses étaient-elles désamorçées. Elle ne passait plus son temps à se ronger d'inquiétude en se demandant ce que Maura allait dire ou faire...

Joey aussi semblait rasséréné. Il était toujours dehors, ces derniers temps et, vu ses mœurs que sa mère considérait comme « contre-nature », elle évitait de trop le questionner sur les lieux qu'il fréquentait. En fait, elle préférait ne rien savoir...

Elle l'observa tandis qu'ils marchaient côte à côte. Il était d'une beauté renversante et généralement entouré d'une nuée d'amis – enfin, de « copains ». Quoique d'un naturel jovial et extraverti, il avait mal vécu sa scolarité à cause de son look hors-normes et de ses manières efféminées qui détonnaient dans une cour d'école. Même si sa qualité de petit-neveu de Maura Ryan avait largement contribué à dissuader les rieurs... En fait, les seuls membres de la famille avec qui il ait jamais pu s'entendre, c'était Abdul et Benny. Ce dernier le charriait sans arrêt, naturellement, mais Abdul s'était toujours montré compréhensif. Maintenant, tout ça était à mettre au passé.

Carla regrettait d'avoir négligé les relations avec le père de Joey. À présent que son fils atteignait l'âge adulte, il devenait évident qu'il avait manqué d'une présence paternelle. Mais la décision de couper les ponts avec Malcolm avait été prise des années auparavant, à l'époque où il l'avait trompée avec cette garce de secrétaire, et les choses en étaient restées là. Maura et ses oncles avaient veillé à ce que le père de Joey ne puisse plus jamais les approcher sans sa permission expresse.

Ils arrivaient en vue de chez Sarah, à Notting Hill. Joey poussa un paillement suraigu en agitant la main vers le voisin de Sarah, un

acteur célèbre, spécialisé dans les rôles de gangsters et de psychopathes – lequel lui rendit son salut avec la même exubérance affectée. Si seulement ses admiratrices avaient pu le voir ! Ça et les cohortes de jolis garçons qui ne cessaient d'affluer chez lui, à toute heure du jour et de la nuit... Jusqu'à son homme de ménage, un jeune Asiatique doté d'une silhouette parfaite, sous une touffe de dreadlocks qui lui donnait l'air d'une tête-de-loup usagée.

Carla aussi lui adressa un petit salut mi-figue mi-raisin, dont la star la remercia d'un sourire à faire fondre un dragon de vertu.

– Ooooh, mais on dirait qu'elle en pince pour toi, m'man !

– Joey ! Tu veux bien arrêter de dire « elle » en parlant d'un homme ? Ça me porte sur les nerfs...

– Et il ne t'en faut pas beaucoup, ces temps-ci ! répliqua-t-il avec un reniflement grincheux.

Carla aurait eu du mal à prétendre le contraire. Elle s'efforça d'amadouer son fils d'un sourire conciliant, mais il lui lança un regard noir. Elle l'avait froissé, une fois de plus. Elle ne comptait plus les gestes et les mots blessants qu'elle avait eus contre lui et qu'elle regrettait à présent.

– Écoute, Joey... Je sais qu'entre toi et moi, ça n'a pas vraiment été l'idylle ces derniers temps...

Il avait pris les devants. Elle le rattrapa au moment où il montait les marches de la porte d'entrée.

– Allez, Joey... S'il te plaît !

Il avait sa propre clé. Il ouvrit la porte et entra sans attendre sa mère. Elle était désolée de l'avoir à nouveau fâché. Filant droit à la cuisine, il mit une bouilloire sur le feu. Carla vint s'asseoir à la table en cherchant les mots qui pourraient ramener la paix. Bon sang, pourquoi ne pouvait-elle pas suivre l'exemple de Maura et prendre les gens tels qu'ils étaient, au lieu de toujours tenter de leur imposer ses vues ?

– Écoute, mon chéri... Pour moi non plus, la vie n'a pas été simple, tu sais...

– Sans blague ! pouffa-t-il en se retournant vers elle. Tu fais bien de me le rappeler parce que franchement, ça m'avait échappé. Eh bien, dis-toi bien que tous tes putains de problèmes découlent en droite ligne de tes putains d'actions, ma très chère mère ! Tu savais que Tommy était avec Maura, mais t'as été assez bête pour lui faire du gringue, alors que ce genre de mec ne cherche qu'une chose... Sans

compter que t'es plus exactement un tendron, pas vrai ? Alors t'étonne pas de t'être fait larguer et n'essaie surtout pas de te rabattre sur moi. C'est un peu tard, mon chou ! J'ai jamais compté sur toi – et je ne compte sur personne dans la famille Ryan, comme vous n'allez pas tarder à le constater !

Il lui lança un drôle de regard, comme s'il avait été le détenteur d'un grand secret – ce qui semblait bien être le cas, songea-t-elle en voyant un sourire dédaigneux s'esquisser sur sa jolie bouche.

– On peut savoir de quoi tu parles, Joey ?

– Je te laisse découvrir ça toi-même, fit-il, énigmatique. Figure-toi que j'ai gardé quelques atouts dans la manche, ma chère maman.

– Quoi ? Quels atouts ?

Son sourire s'élargit. Il savourait en fin gourmet la perplexité de sa mère.

– T'inquiète, tu le sauras bien assez tôt.

– Tu sais, chéri, la vie peut être dure...

Il éclata de rire. Qu'elle se mêle de philosopher sur quoi que ce soit, c'était vraiment sciant ! Elle pouvait les garder, ses conneries.

– La vie ? Mais qu'est-ce que t'en connais, de la vie ? Moi, oui, j'en ai une, et c'est bien ce qui fait la différence entre nous !

Carla commençait à prendre la mesure de la colère de son fils, ce qui ne manquait pas de l'inquiéter. Il dégageait la même arrogance que Garry quand il se foutait en rogne. Il avait soudain l'air prêt à foncer tête baissée dans n'importe quel panneau.

Il se détourna pour aller s'occuper de la bouilloire et faire du café.

– Rends-toi à l'évidence, m'man : on sera jamais le charmant petit couple que t'espérais. En ce qui me concerne, il est trop tard pour revenir là-dessus ! Alors, on prend un café et je me casse, vu ?

Elle garda le silence. Que répondre à cela ?

Chapitre 26

Maura, le portable à l'oreille, était en grande conversation avec Joliff. Kenny en avait comme des glaçons dans le ventre. Elle lui répondait du tac au tac, d'un ton enjoué, et sa maîtrise de la situation forçait le respect. Même avec le cœur qui jouait des castagnettes, elle était d'un calme olympien. Sa voix restait posée et son rire parfaitement naturel. Une virtuose.

– Non, c'est toi qui vas m'écouter, Vic ! On ne change pas les règles en cours de partie. Tu devais m'appeler, comme promis. Tu crois que je n'ai rien d'autre à faire que d'attendre ton bon vouloir près de mon téléphone ?

Elle écouta calmement la réponse puis pouffa de rire.

– Alors là... Je suis morte de peur ! Tu dois entendre ma voix trembler... Oups, désolée – ça, ça devait être la tienne ! Bon, trêve de badineries, d'accord ? Tu veux me parler et moi aussi, j'ai des trucs à te dire. Mais nous ferons les choses à ma façon, selon mes propres règles. Ton ami Jack n'aura plus besoin de sa maison avant longtemps, me semble-t-il ? Si on se retrouvait dans sa grange, demain midi ? Tenue sport de rigueur. Mais fais-nous confiance, nous viendrons armés, OK ?

Elle raccrocha sans attendre la réponse et interrogea Kenny du regard.

– Mince, où il a eu mon numéro de portable... ?

Kenny secoua la tête, perplexe.

– La ligne était sécurisée ? demanda-t-il.

– Autant que possible : je n'ai eu ce portable qu'hier.

Il fronça les sourcils.

– Qui te l'a vendu ?

– Bob-le-Grincheux, un copain spécialiste des télécommunications. Ça fait deux ans qu'il m'en fournit.

– Bob est pourtant réglo... Moi aussi, je me fournis chez lui. Tu crois qu'il pourrait bosser pour Vic ?

– On ne peut pas l'exclure, répondit-elle, l'air sombre. On dirait

qu'une petite visite s'impose. Tu veux bien m'accompagner ? Je dois d'abord briefer Garry pour qu'il prépare le rendez-vous de demain. Après quoi, je sonnerai le branle-bas de combat auprès de tous ceux qui me doivent des faveurs. Et ça fait pas mal de monde...

Sheila appréciait d'avoir un peu de temps à elle, même si ses enfants lui manquaient dès qu'ils n'étaient pas là. Elle se prélassait dans un bon bain chaud à l'essence de lavande lorsqu'elle entendit un pas pesant dans l'escalier.

Elle ferma les yeux, agacée, et attendit que son époux pousse la porte de la salle de bains.

– Lee... ! appela-t-elle, quand la porte s'ouvrit soudain à la volée.

Ouvrant les yeux, elle découvrit Vic Joliff qui la regardait depuis le seuil, avec un sourire connaisseur.

– J'espère que vous voudrez bien me pardonner cette petite intrusion, Mrs Ryan, mais nous avons à parler, vous et moi.

– Qu'est-ce que vous fichez là ? s'insurgea Sheila, en tâchant de se couvrir du mieux qu'elle put.

Vic lui jeta une serviette.

– Sortez de cette baignoire et retrouvez-moi en bas. Sans perdre de temps, je vous prie.

Elle se rappelait sa tête, depuis le jour où il avait débarqué dans la cuisine de Sarah, le bouquet à la main. Mais pour une raison qui lui échappait, il ne lui faisait absolument pas peur. Elle savait qu'elle aurait dû être effrayée, mais elle ne l'était pas. Pas le moins du monde...

Elle se sécha en quatrième vitesse et enfila un peignoir en éponge bleu vif. Dans le couloir, elle constata sans surprise que les fils du téléphone avaient été arrachés. C'était à prévoir. Et en descendant à la cuisine, elle s'étonna derechef de se sentir si calme.

Vic lui avait préparé du thé. Il l'accueillit d'un sourire.

– Je vous dois des excuses, Sheila. Mais voyez-vous... je n'ai guère le choix. Votre belle-famille ne sait plus quoi inventer pour me pourrir la vie.

– Qu'est-ce que vous voulez ? s'enquit-elle en s'installant sur l'un des hauts tabourets de la cuisine américaine.

– J'adore votre intérieur, ma chère ! Vous l'avez arrangé avec beaucoup de goût.

– Merci, fit-elle avec un sourire qu’il lui retourna.

Malgré l’incongruité de la situation, elle s’avisa que la compagnie de Vic Joliff ne lui était pas désagréable, au contraire.

– Qu’est-ce que vous venez faire ici ?

– Je suis sur la piste d’un très gros poisson, chère amie. Et pour ça il me faut un appât. Alors, terminez votre thé et allez passer quelque chose. Une tenue confortable, nous avons de la route à faire...

Bob-le-Grincheux avait la quarantaine bien mûre. Son surnom lui venait d’une bagarre dans un pub à Bristol. Il avait débarqué là-bas un samedi soir et s’était retrouvé aux prises avec une bande de gros bras locaux qui l’avaient attaqué à coups de tesson de bouteille. Une quarantaine de points de suture plus tard, Bob s’était réveillé avec la tronche complètement ravagée et à présent, même quand il souriait, il faisait la gueule – d’où son surnom...

Il était venu placer des paris dans une officine spécialisée, ce matin-là, quand il eut la surprise de voir arriver Maura Ryan en personne, qui lui fit signe d’approcher depuis le seuil. Toujours fidèle à lui-même, Bob prit le temps de faire enregistrer ses paris avant de la rejoindre. Elle l’attendait dehors, à quelques pas de là, près d’un gros break Mercedes.

– Tu y as mis le temps ! râla-t-elle.

Bob en resta une seconde sans voix.

– Vas-y, monte, fit le molosse qui l’accompagnait.

Le ton de Kenny mit Bob mal à l’aise et lui fit craindre que les choses ne se gâtent rapidement. Toute apparence de cordialité semblait désormais envolée. Bob obéit sans murmurer et Maura vint s’installer à l’arrière, près de lui, ce qui ne fit que décupler son inquiétude.

– Est-ce que tu aurais donné mon numéro à quelqu’un, Bob ?

Elle avait la voix basse et rauque. Il eut la sensation de marcher sur une pellicule de glace très fine.

– Pourquoi tu me demandes ça, Maura ?

Elle lui grimaça un sourire.

– Essaie pas de jouer au plus fin. Je suis à ça de te faire casser la gueule, ajouta-t-elle, en rapprochant le pouce et l’index. Est-ce que tu as donné mon numéro à Vic Joliff ?

Kenny lut une profonde consternation sur le visage dévasté de Bob.

– Pourquoi j’aurais fait ça ? Je le connais à peine !

Sa sincérité sautait aux yeux.

– T’as quand même dû le donner à quelqu’un ?

– Ouais, mon cœur. Aux gens de ta famille. À personne d’autre !

– Comme par exemple ?

– Eh bien, à ta nièce Carla. Elle m’a demandé quelques numéros parce qu’elle avait perdu son portable. Ah oui... Et aussi à son fils, la pédale. Je lui ai donné ton nouveau numéro. Il a dit que c’était Benny qui le lui avait demandé.

– Ça remonte à quand ?

– Pour Carla, à plusieurs semaines. Mais le mec Joey, c’était pas plus tard qu’hier. Il est toujours pendu à son téléphone, cette chochotte... J’ai fini par lui conseiller de se le faire tatouer sur le derrière, son putain de carnet de téléphone ! C’est vrai, quoi, il commence à me courir, avec sa voix de fiotte !

– Joey ?

Bob hocha la tête.

– Ben ouais. Il pleurnichait pour que je lui donne ton nouveau numéro. Il m’a aussi demandé un portable sécurisé, pour lui. Même que je viens de le lui livrer, y a une heure à peine.

– Où ça ?

– Il m’avait filé rencard dans un bar à vins, à l’autre bout de Portobello Road. Après quoi, je l’ai déposé chez ta mère, à Notting Hill.

– C’est quoi, le numéro de son nouveau portable ?

Bob ouvrit son Filofax de cuir noir et le lui donna.

– Merci, Bob.

Il lui grimaça un sourire ou quelque chose d’approchant, vu l’état où la chirurgie plastique avait laissé sa trogne.

– Mais de rien, fit-il. C’est bon, je peux y aller ?

Maura acquiesça d’un signe de tête.

– J’aurais juré que c’était quelqu’un de ton entourage, lui dit Kenny quand Bob se fut éloigné, mais j’étais loin de soupçonner Joey. Vic a dû le contacter par l’intermédiaire de Tommy ou d’Abdul...

– Ça m’en a tout l’air.

Cette nouvelle trahison la laissait anéantie. Elle en aurait pleuré.

– Il me doit tout, ce gamin, comme tu sais... Je les ai portés à bout de bras, sa mère et lui, à l'époque où elle avait plaqué Malcolm. Et voilà le remerciement. Ils ont dû bien rigoler aux dépens de cette brave conne de Maura, la poire qui payait leurs factures... Ça devait être la blague de l'année, pour eux !

– Ne sois pas trop sévère envers toi-même.

– Sévère ! riposta-t-elle en ricanant. Je vais te dire, Kenny. Benny a beau être fou à lier, il y a plus de loyauté dans l'ongle de son petit doigt que dans ces deux-là réunis. Sacrée ironie du sort, non ?

Kenny la trouvait plutôt saumâtre.

– Mais qu'est-ce qui m'arrive, Ken ? D'abord Tommy, puis Carla... et maintenant Joey ! Sans oublier ce putain d'Abdul, évidemment. Lui, c'est le pompon... Suffit de voir comment il a enlevé Tommy sous notre nez – et depuis, plus de nouvelles. Il a dû rejoindre Vic. Dis-moi un peu comment je me débrouille pour me gourer du tout au tout sur les gens qui me sont les plus proches ? Qu'est-ce qui m'empêche de les voir tels qu'ils sont, hein ?

Elle alluma une cigarette.

– Je suis pourtant supposée être un cerveau, non ? Tout le monde reconnaît mon jugement, mon flair, mon sens des affaires. Je suis même respectée pour ça, merde ! Résultat, ma nièce et son fils m'enfument pire qu'un malheureux hareng sans que je m'en rende compte. Pas pour Tommy, en tout cas – et pour Abdul, encore moins ! Ils n'ont même pas dû échanger trois mots, Tommy et lui.

– Forcément. Ils se cachaient.

– Mais j'aurais dû flairer l'embrouille, les voir venir. Les prendre de vitesse à ce petit jeu, au lieu de me laisser rouler. Tu sais quoi ? Je crois que je devrais me le tenir pour dit. Je suis dépassée, mon vieux Kenny. Comment je pourrais prétendre diriger cette famille si je ne peux même plus me fier à mon propre jugement ? Je n'ai plus ce qu'il faut. Ça fait de moi un vrai danger public.

– Arrête tes conneries, Maura. Tu as plus de jugeote que tous les malfrats que je connais réunis, sans distinction d'âge ni de sexe !

Elle le regarda en secouant la tête.

– Non, écoute-moi, Kenny. Rifkind n'était qu'une sous-merde. Ça crevait les yeux et ça m'est complètement passé inaperçu. Je ne voulais surtout pas le savoir. Mon aveuglement a mis toute la famille en danger. Parce que je me suis laissé embobiner par ce minus de

Liverpool et son baratin.

Elle était au bord des larmes.

– Tu ne pouvais pas savoir...

D'un haussement d'épaules elle chassa sa main qui s'était posée sur son bras.

– Si, j'aurais dû. Si quelqu'un devait s'en méfier, de ce faux-cul, c'était bien moi ! Mais je refusais de voir ses défauts – tout comme ceux de Terry.

– Tu l'aimais, ton Terry, quoi qu'il ait pu faire...

Elle poussa un soupir.

– Je le voyais par les yeux de quelqu'un d'autre, Kenny. Pas par les miens. En confondant sexe et amour – et Dieu sait que sur le plan du sexe, c'était grandiose... avec lui comme avec Tommy. Voilà ce qui m'a perdue.

– Ah oui ? Comment ça ?

– Eh bien, crois-moi si tu veux mais, à sa façon, Terry était un maniaque du contrôle. Je m'en rends compte à présent. C'étaient deux fieffés machos, Tommy et lui – et ce, en dehors de toute considération professionnelle. J'aurais tout aussi bien pu diriger un parti politique ou la première banque du pays, qu'ils se seraient tout de même efforcés de me remettre à ma place « naturelle », celle de Bobonne, censée les attendre bien sagement à la maison. J'avais sans cesse le sentiment de devoir incarner la femme de leurs rêves en m'alignant sur leurs desideratas, au détriment de mes vrais projets.

Kenny eut le sentiment qu'elle lui enlevait les mots de la bouche. Il hésita à le lui dire, mais y renonça. C'était le genre de vérité qu'il valait mieux garder pour lui.

– Avec Terry, poursuivit-elle, ça devait être parce qu'il était resté flic dans l'âme. Il ne rêvait que de me mater, d'être l'homme qui saurait faire rentrer Maura Ryan dans le rang. Il y avait sans doute une bonne part de culpabilité pour ce qu'il m'avait fait à l'époque de notre rupture. Mais il était persuadé que s'il parvenait à me transformer en fée du logis, il aurait remporté une victoire décisive. Et moi je l'adorais. C'était l'homme de ma vie, Ken. Le père du seul enfant qu'il me sera jamais donné de porter et, comme il avait enfin accepté de vivre avec moi... Eh bien, je pouvais me considérer comme comblée. J'avais enfin ce que je voulais, mais à quel prix ! On devrait toujours se méfier des souhaits qu'on fait... des fois qu'ils se réaliseraient !

Elle se laissa aller contre la banquette.

– Ensuite, Tommy et moi, ce fut à nouveau le grand feu d'artifice. Mais lui, il ne pensait qu'à s'octroyer une plus grosse part du gâteau. Le statut d'amant en titre de Maura Ryan lui assurait le respect de tout le milieu londonien, à l'exception de mes frères et de ma famille... Garry l'a toujours détesté, et Tommy le savait. Il s'est servi de moi, comme il s'est servi de Carla. Je crois qu'elle a fini par comprendre ça, elle aussi...

Elle semblait si triste et si perdue que Kenny eut envie de la serrer dans ses bras. Il se garda bien de passer à l'acte. Il n'avait quand même pas ce genre de culot ! D'une pichenette, Maura balança son mégot par la fenêtre puis mit pied à terre pour prendre le volant.

– Assez gâché de temps pour cette bande d'ordures et de crétins. Allez, viens, Kenny ! Allons mettre la dernière main à notre grande scène finale !

Lee et sa mère regardaient *Compte à rebours* à la télé quand il reçut un coup de fil qui le laissa catastrophé. C'était un appel au secours de Gabriel, son fils aîné. Personne n'était venu les prendre à la sortie de l'école, lui et les petits – et, plus alarmant, Sheila restait injoignable.

– En voiture, m'man ! Faut qu'on aille les chercher.

Sarah ouvrit des yeux ronds.

– Mais où est Sheila ? C'était elle qui s'occupait des enfants, non ? Pourquoi...

– Ça, je te le demande ! répondit-il, d'un ton qui se voulait désinvolte. Si je le savais, je n'aurais pas à y aller moi-même, pas vrai ?

Il dut se retenir de trépigner d'impatience tandis que Sarah finissait d'enfiler son manteau. Le moindre geste lui prenait un temps infini.

– S'il te plaît, m'man... dépêchons-nous un peu, d'accord ?

Il était mortellement inquiet. Est-ce que quelqu'un s'apprêtait à attaquer aussi ses enfants ? Non, impossible... Joliff ne serait quand même pas allé jusque-là. Mais tant qu'ils ne seraient pas tous en lieu sûr à ses côtés dans la voiture, il ne pouvait jurer de rien.

Vic et Sheila dégustaient des cocktails et des canapés qu'il avait commandés chez un traiteur de Gants Hill. Elle avait été éblouie par le luxe de la maison : piscine intérieure, télé géante... Elle n'avait jamais vu un écran pareil ! Ils regardaient une vidéo de Sinatra que Vic avait l'air d'apprécier en amateur averti.

– Verriez-vous un inconvénient à ce que ma mère nous rejoigne dans une heure ou deux, chère Mrs Ryan ? lui demanda-t-il avec urbanité.

– Est-ce que j’ai vraiment le choix ?

Vic prit un air offensé.

– Avec tout le respect qui vous est dû, Sheila, si vous ne souhaitez pas la présence de ma mère, je ne vous l’imposerai pas. C’était surtout une manière de vous rassurer sur mes intentions. Si j’avais de mauvais projets vous concernant, j’évitais d’y mêler ma propre mère, vous ne pensez pas ?

Il en aurait presque regretté d’avoir un plan à appliquer et des opérations en cours. Il appréciait la compagnie de cette femme. Quelque chose lui plaisait, en elle. Son calme, sa dignité et aussi, sans doute, le fait d’avoir mis au monde six enfants qu’elle élevait avec tant de dévouement. Lui qui se flattait de savoir reconnaître les mérites des gens, il avait toujours admiré le zèle de Lee Ryan pour sa femme et ses gosses.

Sheila n’était peut-être plus une sylphide mais, après avoir porté six marmots, Kate Moss elle-même se la péterait moins ! La distinction naturelle de Sheila Ryan, sa décence et sa loyauté forçaient l’admiration. Sans compter qu’elle n’avait jamais touché de près ou de loin aux affaires familiales... Sa disparition allait donc déclencher chez les Ryan une vague de terreur qui suffirait à leur faire faire exactement ce qu’il attendait d’eux.

Ils détenaient son frère, et lui l’une de leurs épouses. Parfait, comme échange. Personne n’y perdrait la face. Tant qu’il tiendrait Sheila en otage, les Ryan eux-mêmes y réfléchiraient à deux fois avant de commettre l’irréparable. Une manœuvre certes discutable, puisque Sheila Ryan était extérieure aux affaires de la famille, mais au diable l’étiquette ! Il voulait récupérer son frère et sa coke – et surtout, par la même occasion, frapper un grand coup. Le tout au plus vite. Il faisait donc feu de tout bois. C’étaient eux qui l’obligeaient à se conduire comme un enfoiré de classe AAA ! Il ne pouvait décemment pas s’écraiser après ce qu’ils lui avaient fait, sous peine de passer pour un misérable branleur.

Or Vic Joliff avait beau mériter tout un tas de noms d’oiseaux, « branleur » n’en faisait pas partie.

Il fallait leur river leur clou de toute urgence, à cette bande de charlots. Ce qui avait commencé comme une vaste manœuvre d’annexion ressemblait de plus en plus à une monstrueuse débâcle, mais pour Vic, pas question de subir une telle déculottée sans rien

faire. La seule idée que des gens, même inconnus et même hypothétiques, puissent le prendre pour un dégonflé, ça le tuait. Un mec avait sa fierté et, question fierté, Vic Joliff n'avait jamais craint personne. Vic, c'était l'orgueil fait homme – et il s'en glorifiait !

Ceux qui avaient été assez dingues pour le défier sur ce terrain n'étaient plus là pour s'en vanter. Contre-attaquer en frappant plus fort, c'était le seul moyen de survivre dans leur branche. Votre réputation, votre force, votre potentiel de dissuasion, voilà ce qui faisait la différence entre vous et un branleur. Ne jamais laisser quiconque parler de vous à la légère. Faire en sorte d'être toujours traité selon votre rang, ne jamais payer ne fût-ce qu'une pinte dans les pubs où vous aviez vos habitudes. Autant de privilèges auxquels Vic n'était pas près de renoncer, et surtout pas à cause de ces petits cons de Ryan. Plutôt crever !

S'excusant, il fila à la cuisine se faire une ou deux lignes de plus. Son addiction à la cocaïne devenait un problème... Même lui, il commençait à en prendre conscience. Dans une certaine mesure tout au moins. Mais dès que la poudre s'emparait de son esprit, toutes ses craintes se dissipaient. Il devenait invincible, prêt à tenir en respect cinquante familles Ryan ! Quant à la mafia et à la CIA, il n'en faisait qu'une bouchée à son petit déj !

Il était Vic Joliff, nom d'un chien ! Tout auréolé de son prestige, il en oubliait qu'il était l'héritier d'un braqueur alcoolique et d'une ex-pro du tapin. Il avait maintes fois fait ses preuves, en démontrant à tous ses pairs qu'il était digne de leur respect. Et, plus précisément, qu'il était de taille à étendre sa mainmise à tout le sud-est londonien, voire à la totalité du marché national de la came. Merde ! Il avait l'envergure d'un Escobar britannique, et tant pis pour ceux qui tenteraient de lui barrer la route !

Reconnaissant l'accent nasillard de Nellie Joliff qui venait d'arriver et jacassait au salon, il inspecta ses narines dans le miroir qui lui avait servi à couper sa coke. Sa mère n'aurait pas apprécié de trouver son fils avec de la poudre plein les naseaux et ne se gênerait pas pour le chambrer devant Sheila.

Il lui prépara un grand verre de rhum agrémenté d'un trait de liqueur de menthe, qu'il lui apporta. Sa mère venait à peine d'ôter son gros duffle-coat et râlait déjà à jet continu.

– J'ai eu qu'un seul foutu bon numéro au loto, Vic !

– C'est pas grave, m'man, fit-il, avec un sourire consolateur. J'aimerais te présenter Sheila, une amie...

– Enchantée de faire votre connaissance, Sheila !

Nellie Joliff avait le regard vague et la mine terne d'une femme qui avait dû trimer dur toute sa vie, et elle ne faisait rien pour donner le change.

Sheila s'étonna à nouveau de ne pas s'inquiéter davantage pour ses enfants. Elle aurait dû être malade d'angoisse à la pensée qu'elle risquait de ne jamais les revoir... Mais non, elle n'avait pas peur. Elle passait même une excellente soirée, loin de sa famille. Quant à Lee, cet épisode aurait le mérite de lui servir de leçon : après ça, il y réfléchirait sûrement à deux fois.

Elle sentait que dans le fond Vic n'était pas un mauvais bougre. Elle en était même sûre... enfin, c'était du moins son impression, en l'observant. Il tenait gentiment la jambe à sa mère, qui radotait mais qu'il écoutait religieusement, comme si les histoires de bingo de la vieille chouette étaient ce qu'il avait entendu de plus palpitant. En fait, il ne lui déplaisait pas, ce colosse qui l'avait kidnappée avec tant de tact et la détenait à présent contre rançon...

Vic hocha la tête, toujours suspendu aux lèvres de sa mère, puis rassura son « invitée » d'un sourire. Il ne répondait qu'à peine à Nellie et tâchait de rester concentré sur les opérations du lendemain. Ce con de Kenny Smith et sa solution négociée ! Il pouvait raconter ce qu'il voulait, Vic Joliff allait faire parler l'acier.

Maura avait passé des coups de fil et rendu des visites jusqu'à pas d'heure. Elle avait contacté de vive voix toutes les pointures que les Ryan comptaient parmi leurs amis – et même quelques-uns de leurs meilleurs ennemis. Elle avait battu le rappel, jouant successivement de la flatterie, de la camaraderie et des menaces, s'efforçant de saper le peu de crédibilité que gardait Vic Joliff auprès de leurs collègues. De leur point de vue, mieux valait se rallier au diable qu'on connaissait ; c'était le seul moyen d'éviter la guerre générale. C'était en tout cas ce qu'elle s'appliquait à leur démontrer.

Car elle voulait avant tout éviter un bain de sang. Vic n'avait plus aucune chance de battre les Ryan, à présent. Il devait commencer à s'en rendre compte, dans ses rares moments de lucidité. Mais ça ne suffirait pas à l'arrêter – ça, pas l'ombre d'un doute. Il avait derrière lui six longues années de cavale et le lendemain serait son jour J, l'ultime bras de fer. Le ciel dût-il lui tomber sur la tête, il allait jouer son va-tout.

À onze heures ce soir-là, fourbue et presque aphone, n'aspirant plus qu'à s'effondrer dans son lit, Maura demanda à Kenny de lui rendre un dernier service : aller voir Joe, escorté de quelques hommes de confiance, dont Bing et Carlton Dooley. Ken se rendit donc dans une

casse de Silvertown, chez Joe-le-Feu.

Le vieil homme était dans son bureau en préfabriqué, derrière les tas de ferraille. Quand ils forcèrent la grille, deux hommes de main arrivèrent à la rescousse, accompagnés d'un berger allemand qui tirait sur sa laisse, mais ils déguerpirent sans demander leur reste dès qu'ils comprirent à qui ils avaient affaire.

– Attendez-moi dehors, fit Kenny à ses compagnons sur les marches métalliques du préfabriqué. Je vais régler ça moi-même.

Joe les avait vus arriver. Lorsque Kenny entra dans son bureau sans frapper, il avait déjà mis son pardessus et l'attendait, deux enveloppes à la main.

– Ah, c'est toi, Kenny ? s'étonna-t-il. Je croyais que Maura devait venir elle-même. En général, elle tient parole...

Kenny fronça les sourcils.

– Ouais, mais elle a eu une grosse journée à cause de toi et de tes petits copains. Une confrontation se prépare entre Vic et les Ryan, et Maura tient à ce que tu y assistes. Entre-temps, elle m'a demandé de te mettre en lieu sûr pour la nuit, Joe. Je suppose que tu ne tiens pas spécialement à la bagarre ?

Le regard du vieil homme s'échappa vers la cour déserte, où ses hommes restaient invisibles.

– On dirait que non... Tu vois, Kenny, la loyauté n'est plus une valeur sûre...

L'expression de Kenny se fit plus dure.

– Va dire ça à Maura ! J'aurais juré que vous étiez amis. Mais merde, qu'est-ce qui t'a pris de doubler les Ryan ?

La trogne ratatinée de Joe semblait plus vieille que le temps lui-même.

– Ta question contient sa réponse, mon vieux Ken. T'inquiète, on va s'expliquer, Maura et moi. Je ne veux en parler à personne d'autre. Je peux te demander un petit service, à part ça ? Tiens, fais parvenir ces deux lettres à leurs destinataires, tu seras gentil. Ce sont mes dernières volontés.

La première était adressée à son amie Camilla. Un petit pécule, sans doute – et l'autre... Le nom du destinataire mit aussitôt Kenny sur la piste. Il entrevit ce qui avait pu pousser le vieux Joe à mettre le doigt dans l'engrenage.

– Je veillerai à ce qu'elles leur parviennent, dit-il. Et maintenant, si

tu veux bien nous suivre...

Comme il descendait l'escalier extérieur, encadré de Bing et de Carlton Dooley, le vieux Joe se retourna vers la porte de son bureau.

– Oh, j'allais oublier... Vous êtes bien les frères de Tony Dooley ? demanda-t-il à ses anges gardiens.

Bing hocha la tête.

– Ça tombe à pic, vous allez être enchantés de rencontrer mon locataire. Montez voir dans les combles... Vous trouverez une porte derrière mon bureau, planquée dans le coin.

Sur un signe de tête de Kenny, Bing rebroussa chemin avec deux hommes. Un instant plus tard, ils entendirent des cris de surprise.

– Abdul ! C'est Abdul ! Faites-moi passer un cutter !

Kenny et Joe attendirent dans la cour tandis que les autres libéraient Abdul de ses liens. Il apparut enfin au sommet de l'escalier, vacillant sur ses jambes dont l'une était blessée. Il avait le visage cramoisi, là où on venait d'arracher l'adhésif. Tous les autres semblaient heureux de le retrouver.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé, mec ? On croyait que tu t'étais carapaté avec Rifkind, lui dit Bing.

– C'est lui qui t'a fait ça ? Maura Ryan a lancé un avis de recherche pour toi. Elle te soupçonne de nous avoir enfumés, fit Carlton sur le ton de la mise en garde.

Abdul ouvrait la bouche pour répliquer, mais Joe le prit de vitesse :

– Tu ferais mieux de lui demander qui a tué ton frère...

D'une voix rauque, Abdul se mit à protester.

– C'est pas moi, mec ! C'est Vic qui a tué Tony !

Kenny fit un pas en avant.

– Tout s'éclaire. J'ai toujours eu du mal à avaler que Vic ait pu approcher de Tony sans qu'il s'en aperçoive. Il était trop malin pour se laisser surprendre et, même dans ce cas, à quoi ça rimait ? Pourquoi Vic se serait-il contenté de descendre Tony ? En toute logique, il aurait dû continuer sur sa lancée, et descendre aussi Maura et tous les autres. Non, j'ai toujours su que le coupable était quelqu'un qui avait ses propres raisons et qui connaissait Tony... Pourquoi tu l'as tué, Abdul ? Parce qu'il commençait à se méfier de toi ?

Il y eut un instant de silence électrique puis les Dooley s'élancèrent comme un seul homme, précipitant Abdul au bas de l'escalier

métallique avant de lui tomber dessus avec une férocité qui fit frissonner Kenny. Mais il les rappela au bout de deux minutes. Maura tenait à ce qu'Abdul assiste vivant à la réunion du lendemain.

Au matin, Garry, Roy et Tony Dooley senior se retrouvèrent dans la grange de Jack Stern dès le lever du soleil. Garry avait envoyé des hommes en reconnaissance dans les environs pour s'assurer que les lieux étaient sûrs et que Vic Joliff n'y avait pas tendu d'embuscade. Jusque-là, les desseins de Vic s'étaient révélés plutôt impénétrables...

– On se demande même s'il n'a pas le don d'apparaître et de s'évaporer comme par magie, pas vrai ? fit Roy, résumant le sentiment général.

Garry hocha la tête.

– Nos gars ont tout passé au peigne fin, sans rien trouver. Pas un chat dans un rayon de plusieurs kilomètres...

– Il ne devrait plus être bien loin, maintenant. S'il se pointe...

Tony secoua la tête.

– Et ça, mec... Dieu seul le sait.

– En tout cas, quand ce connard de Benny finira par rappliquer, je le réduis en miettes ! fulmina Garry. Il se croit où, en plein Far-West ? Il se prend pour Billy the Kid ?

Roy se vidangea les poumons avant de répondre.

– T'as carte blanche, Garry. Je ne regrette que de l'avoir envoyé sur les roses, quand il m'a appelé. Il court se planquer juste quand sa présence nous serait utile... C'est de ma faute, j'ai été trop dur avec lui en lui disant que plus aucun d'entre nous ne voudrait avoir affaire à lui.

Le tremblement qui lui avait fait vibrer la voix n'avait échappé à personne.

– Mais tu vas voir, je suis sûr qu'il finira par donner signe de vie...

Garry et Tony ne firent aucun commentaire. Tout comme Roy, ils commençaient à se demander si Benny Ryan était toujours de ce monde, mais personne ne se décidait à le dire.

– Et ce putain d'Abdul... Moi, j'en reviens toujours pas.

La voix de Roy avait retrouvé toute sa fermeté et son expression s'était faite glaciale. Ils savaient à présent qui était l'assassin de Tony Dooley junior, et la nouvelle de la complicité d'Abdul avec l'ennemi les avait tous laissés sur le carreau.

– T'inquiète ! Maintenant on le tient, fit Garry en posant la main sur le bras de Tony senior. Et Maura va rétribuer ses bons et loyaux services à leur juste valeur...

Le vieux Tony se força à sourire, tandis que les deux frères Ryan lui donnaient des tapes dans le dos.

Des voitures s'étaient garées près de l'entrée de la grange. Tous les hommes qui travaillaient pour eux avaient été convoqués pour le grand briefing. Garry avait bien l'intention de s'en donner à cœur joie. Il ne s'en sortirait pas comme ça, ce petit salaud...

Il en faisait une affaire personnelle à présent. Vic s'était trop payé leur tête.

Il sourit en voyant approcher Gerry Jackson qui avait toujours l'air aussi redoutable, malgré son âge certain et son éternelle moumoute – l'une des plus belles de sa collection ! Les cicatrices qu'il gardait de l'incendie du club, tant d'années auparavant, lui donnaient une mine plus patibulaire qu'au naturel. À l'époque héroïque, Gerry avait été le meilleur ami de Michael Ryan et il faisait figure de légende parmi la nouvelle vague. Il n'avait survécu à cet attentat qu'au prix d'un combat surhumain, après être resté plusieurs semaines entre la vie et la mort.

Son prestige était tel que Garry Ryan lui-même le traitait en VIP. Il vint lui serrer la main et le prit amicalement par le bras.

– Salut, mon vieux Gerry ! Je savais que tu répondrais présent.

– Je n'aurais loupé ça pour rien au monde, fit l'intéressé avec un sourire. Tu sais qui est là-bas ? Mes quatre fils aînés.

Les fils de Gerry vivaient à présent dans le Kent, où ils étaient devenus des notabilités de la pègre locale. On disait que, là-bas, rien n'entrait ou ne sortait d'un dock sans leur bénédiction. Ils contrôlaient jusqu'au Tunnel sous la Manche et Garry avait eu maintes occasions de traiter avec eux, ces dernières années. Ayant pu apprécier à la fois leur savoir-faire et leur intégrité, il était heureux d'avoir leur collaboration dans cette grande démonstration de force et de solidarité. Les gens prêts à tenir tête à Vic Joliff ne couraient pas les rues, et la présence des frères Jackson était un atout majeur pour les Ryan. Il en était plus que conscient, et d'autant plus heureux de voir affluer des renforts venant des horizons les plus divers : les Asiatiques des quartiers est et de Deptford, les Jamaïcains du sud londonien, les British Bulldogs des quatre coins de la ville... Le tout Londres du crime semblait s'être mobilisé. Leur principal souci serait d'ailleurs d'empêcher tout ce petit monde de se bouffer le nez avant la fin des réjouissances... Cette fois, Vic n'aurait même pas le temps de

comprendre ce qui allait lui tomber dessus. C'était une guerre, quoi qu'en dise Maura. Et ils étaient résolus à la gagner.

Garry ne s'était pas senti dans une telle forme depuis des années. Les prochaines heures promettaient d'être palpitantes !

Chapitre 27

Le matin même, à dix heures, Benny finit par téléphoner chez Maura. Après réflexion, il s'était dit que le mieux serait de parler à sa tante. Elle lui avait répondu calmement et raisonnablement, en effet, mais avait refusé net de parlementer au téléphone. La confrontation était prévue pour midi dans la grange de Jack Stern, lui expliqua-t-elle. Il n'avait que le temps de prendre son flingue et de rappliquer.

À présent, Benny était en chemin, écumant de rage, avec ses nouveaux acolytes qui ne cessaient de râler à l'arrière de la fourgonnette. C'étaient quatre frères, des Indiens du Bangladesh qui habitaient Forest Gate, quatre ennemis jurés d'Abdul, avec qui ils s'étaient frités ces derniers temps. Car Benny avait fini par tirer les choses au clair : son ex-copain avait commis les pires méfaits en toute impunité, en se prévalant de ses accointances avec le clan Ryan et avec Benny en particulier.

Tout le monde savait qu'ils étaient inséparables, Abdul et lui ; et du point de vue de Benny, c'était vrai. Mais Abdul avait une tout autre idée en tête... Eh bien, dès que Benny lui aurait remis la main dessus, il allait lui faire regretter l'ensemble de sa vie et de son œuvre !

Ricky D, l'aîné des quatre, s'était toujours bien entendu avec Benny. Depuis des années, ils avaient fait affaire ensemble par l'intermédiaire de Radon Chatmore, leur vieil ami commun. Non pas que Ricky ait versé beaucoup de larmes sur la mort du rastaman, au contraire : à présent, la voie était libre pour lui et les siens, ce qui ne faisait que renforcer sa nouvelle alliance avec Benny Ryan.

Benny se préparait donc à rejoindre sa famille à la tête d'une nouvelle bande bien à lui. Quant à la façon dont il avait réglé leur compte à ses anciens potes, ses oncles et sa tante n'y verraient qu'une preuve de plus de sa parfaite loyauté... Mais il se sentait sur des charbons ardents, malgré toutes ses bonnes dispositions. Pourvu que Maura ou Garry ne le ridiculisent pas devant Ricky et ses frères !

Il avait disparu de la circulation au milieu du pire conflit que le clan Ryan ait eu à résoudre – et l'histoire de la tête en boîte l'avait propulsé au rang d'ennemi public n° 1. Chaque fois qu'il y pensait, l'incident le faisait toujours grincer des dents. Sûr qu'il aurait dû la balancer depuis longtemps, cette tête. C'était une pure connerie d'avoir gardé ce truc chez lui, en haut de son placard, mais ça lui

faisait tellement plaisir de l'avoir sous la main ! D'ailleurs, sans cette pauvre cloche de Carol qui avait tout déclenché (et avait perdu son bébé, par-dessus le marché !), rien ne serait arrivé.

C'était une bonne leçon et il en prendrait de la graine. Il était résolu à encaisser sans broncher toutes les remontrances de ses oncles pour leur prouver par A plus B qu'il méritait amplement sa place dans le clan. Puis il les remercierait de bien vouloir le sortir du pétrin grâce à leur fric et à leurs relations. Mais seulement après leur avoir dit et répété un certain temps qu'il n'avait pas besoin de leur aide, histoire de les laisser mijoter un peu... Parce que ce qu'ils craignaient par-dessus tout, c'était qu'il devienne un dangereux témoin à charge qui les enfoncerait de plus en plus.

L'un dans l'autre, il envisageait donc l'avenir avec confiance, en approchant de la grange de Jack. Maura prendrait fait et cause pour lui. Suffisait de lui démontrer que, quoi qu'il ait pu faire, c'était par pure loyauté familiale. Qu'il avait toujours servi les Ryan avec une fidélité sans faille et qu'il était bien décidé à continuer, quoi qu'il arrive !

Il était un Ryan, nom d'un chien, et fier de l'être ! Oui, sa tante Maura l'accueillerait à bras ouverts. Elle avait toujours eu l'esprit de famille chevillé au corps. C'était même ce qui faisait leur force. Bordel de merde, les Ryan, dans le milieu londonien, c'était l'équivalent de la famille royale...

Et pour eux aussi, le sang bleu, c'était tout !

Sarah se prépara une théière fraîche et quelques toasts. Elle avait fait manger les enfants de Lee et les avait installés devant la télé. Elle sentit à nouveau ce point de côté, cette douleur lancinante qu'elle avait déjà eue, le jour où son pauvre petit Benny s'était fait kidnapper et celui où son cher Michael avait été abattu en pleine rue.

Évidemment, si Vic avait enlevé Sheila, c'était mauvais signe et on pouvait s'attendre au pire. L'idée que Joliff ait pu prendre une épouse en otage choquait profondément la vieille femme. Un signe des temps, comme l'avait souligné Roy. Le monde avait perdu toute mesure et toute décence. À la télé, on voyait se tortiller des gamines à moitié nues – pour ne parler que des pubs ! Comment s'étonner ensuite de voir s'écrouler l'ordre établi ?

Elle picora quelques miettes de toast et but une gorgée de thé. Elle n'avait ni faim ni soif, mais ça lui occupait les mains.

Elle avait beaucoup pensé à Michael, ce jour-là. La tension et l'angoisse étaient à leur comble, comme à l'époque de sa mort et du rapt de Benny. Benny, son fils cadet... son petit dernier, son bébé.

Elle repoussa énergiquement ces idées noires. La vie était bien assez dure. Pas la peine de s'inventer des problèmes avant qu'ils ne se posent, si ? Mais elle avait de plus en plus mal et la peur lui nouait la gorge.

Elle tira son chapelet de la poche de son tablier. La prière l'avait aidée à traverser plus d'une tempête. Elle contempla les perles en bois d'olivier, usées et polies par l'usage – comme elle-même, songea-t-elle avec un petit sourire mélancolique. Oui, tout comme... Elle semblait avoir fondu au fil des ans. Une fois de plus, elle se signa et embrassa la croix en priant pour que Sheila leur revienne saine et sauve, ainsi que tous ses enfants.

Elle les revoyait en pensée, tels qu'elle les avait tant aimés... Encore petits, propres comme des sous neufs et tirés à quatre épingles pour la grand-messe, par un beau dimanche de mai.

Cette image, qui avait toujours été pour elle source de joie et de fierté, lui faisait à présent monter les larmes aux yeux. Elle se mit à pleurer sur ce terrible gâchis et sur la vie dévastée de ses enfants – de tous, sans exception.

Vic savait que les Ryan et leurs copains avaient investi la propriété de Jack, conformément à ses prévisions. Il leur réservait pourtant quelques surprises. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées et gara sa Range Rover sur le bas-côté, le temps de sniffer un rail de plus sous l'œil inquiet de ses hommes. À quelques heures de la grande confrontation, leur appréhension était presque palpable

– J'ai des tas de renforts en réserve, les mecs. Pas la peine de faire dans votre froc...

Ils s'empressèrent de le rassurer, mais Vic n'avait plus confiance en eux. Il sentait la paranoïa s'installer dans ses rangs et se reprochait d'avoir abusé de la coke avant cette ultime rencontre. Il avait dû relâcher Sheila, en échange de la liberté de son frère. Il aurait préféré garder sa charmante otage, en garantie, mais avait fini par accepter l'échange, pour complaire à sa mère – lui, il l'aurait volontiers laissé moisir sur pied, ce gros con de Justin ! Mais tout ça ne lui faisait pas perdre de vue l'essentiel : il voulait sa coke et la peau des Ryan, de tous les Ryan – y compris Maura, pour qui il avait nettement moins de respect, maintenant qu'il savait toute l'histoire. Il était grand temps que quelqu'un lui rabatte le caquet, à cette punaise, et Vic se faisait fort de s'en charger.

Il avait longtemps caressé l'espoir de la séduire mais le temps avait passé et elle était un peu montée en graine à son goût – même si l'ami Kenny n'aurait pas craché dessus ! Vic eut un sourire sardonique. Il

allait avoir le choc de sa vie, ce cher Kenny. Il était désormais sur sa liste noire, avec deux ou trois autres de ses anciens potes passés dans le camp Ryan.

Car Joliff avait pas mal de comptes en souffrance et il avait bien l'intention de les régler une bonne fois pour toutes. Il avait donc sorti l'artillerie lourde. Il se fichait de savoir qui les Ryan avait bien pu rameuter : lui, il avait la *crème de la crème*, des gars nettement plus efficaces que toute cette bande de vieux gagas mûrs pour la retraite. En fait, les alliés de Vic étaient les seuls à les avoir défiés, ces nazes. Les seuls à leur avoir mis la pâtée. Cette seule idée suffisait à lui soutenir le moral.

Mais de son côté, il allait devoir démontrer à ses alliés qu'il avait la situation sous contrôle. Et qu'il avait à la fois les moyens et le savoir-faire pour l'emporter sur l'ennemi. Mickey Ball, le plus loyal de ses associés, gardait les yeux fixés sur sa vitre, tandis que la Range Rover roulait à fond de train sur la petite route de campagne. Vic intercepta son regard dans le rétroviseur et Mickey lui retourna son sourire en allumant une autre cigarette.

– J'ai convoqué les Irlandais sur les lieux, alors arrêtez de trembler dans vos putains de slibards et préparez vos flingues. Vous allez en avoir besoin !

La nouvelle parut requinquer ses troupes. Les hommes poussèrent un *ouf* ! collectif. Il aurait fallu être dingue pour se frotter à l'IRA.

Mais à part lui, Mickey Ball se disait que l'ami Joliff commençait à donner sérieusement de la bande. À ses débuts c'était un type costaud, intelligent et déterminé, mais son comportement s'était dégradé à un point alarmant, ces derniers temps. À cause de la coke, mais pas seulement. Vic avait toujours eu une sérieuse araignée au plafond et à présent, on pouvait vraiment se demander pour qui roulait sa bicyclette.

Ils avaient tous leurs priorités, ce jour-là. Évidemment, pas besoin de l'annoncer à Vic tant qu'on ne savait pas au juste comment le problème se présenterait...

Vic fredonnait un petit refrain, en faisant des embardées pour éviter les voitures d'en face. Il roulait du mauvais côté de la route depuis déjà quelques minutes, mais personne n'osait le lui faire remarquer. Il avait entonné la chanson de Flipper le Dauphin, la seule dont il connaissait un couplet entier...

En entendant son interprétation, les occupants de la Range Rover échangèrent des regards consternés. Décidément, Irlandais ou pas, faire équipe avec Vic Joliff ressemblait de plus en plus à une fausse

bonne idée. Mais, Dieu merci, Mickey avait eu la jugeote de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier.

– Vic approche, annonça Gerry Jackson. Je viens d’avoir un texto de Mickey Ball.

Garry hocha la tête. Maintenant que Kenny et Maura étaient là, le grand show pouvait commencer. Il avait déjà posté ses hommes. L’ensemble de la grange était couvert et leurs bons amis de la police avaient été dûment avertis. Après coup, ils se chargeraient de tout remettre en ordre – et pour ça, on pouvait leur faire confiance : le boulot serait fait vite et bien. Tout ce qu’ils trouveraient sur place, ce serait Vic et ses putains de complices, tous refroidis. Kenny et Maura s’allumèrent une cigarette en regardant les hommes mettre au point les derniers détails.

Un Transit beige apparut et s’immobilisa en faisant hurler ses pneus. Maura étouffa un cri. Elle avait reconnu Benny qui en descendit, l’air dégagé et conquérant, suivi de ses quatre copains.

– Alors Maws, quoi de neuf ?

Benny avait mis le cap droit sur elle, comme prévu.

Du coin de l’œil, il vit Garry rappliquer en courant. Il traversa le chemin de terre dans sa direction, le fusil à la main. Benny sentit ses entrailles se liquéfier en voyant l’expression qu’affichait son visage.

– Où t’étais, sale branleur ?

Benny dissimula sa nervosité du mieux qu’il put et tous les présents admirèrent son aplomb. On aurait pu croire que tout ça ne lui faisait ni chaud ni froid, alors qu’ils savaient tous qu’il n’en était rien.

– Hé, ça va, Garry ! Regarde... j’ai amené du renfort. Et j’ai quelques informations fumantes pour toi.

Garry lui répondit d’un coup de crosse dans l’estomac. Benny tomba à genoux et, comme Garry relevait son fusil pour frapper à nouveau, Maura s’interposa en retenant le bras de son frère.

– On sait déjà tout ce qu’il y a à savoir, espèce de crétin, cracha-t-il. Tu croyais vraiment qu’on allait t’attendre ?

Garry avait parlé entre ses dents et à mi-voix pour ne pas se faire entendre des autres, mais Benny avait tout aussi bien compris que s’il lui avait hurlé à l’oreille. Ce qui lui fit le plus mal, ce fut le rictus de dégoût de son père.

– Qu’est-ce que t’imagines, Benny ? Ça nous coûte la peau du cul de te tirer du pétrin, on arrondit les angles, on t’arrange une porte de

sortie via la préventive, et toi, tu disparais de ta cellule ? Après quoi, tu t'offres une tournée des grands ducs à ta façon ! Et là-dessus, t'as le culot de revenir en jouant les super-héros, façon Clark Kent ? T'as vraiment pas la moindre idée de la merde où tu t'es fourré et, pire : t'hésiterais pas à nous y enfoncer, nous aussi !

Son oncle hurlait à présent.

– Alors cette fois, espère surtout pas t'en sortir à coups de biftons, petit con. T'es allé trop loin. Un rapt en pleine rue, même nous, on aurait du mal à le justifier, après le coup de la tête sur l'étagère. Sans parler de l'incendie volontaire et des trois meurtres. Merde, y a des choses qu'on ne peut pas se permettre, t'es vraiment infoutu de piger ça ?

– Mais Garry... je ne pouvais pas savoir que...

– C'est ça le hic, avec toi ! Tu ne sais jamais rien ! On est dans la banlieue sud-est de Londres, là, mon pote, pas au Far-West. Le pire, c'est que t'as toujours l'air convaincu qu'il n'y a pas de quoi en faire un plat ! La tête, c'était celle d'un civil que t'as décapité parce qu'il avait eu le malheur de rencontrer ta copine avant toi. Même selon tes propres critères, y a de l'abus, tu trouves pas ?

Benny allait répliquer quand Maura leur imposa silence. Gerry lui faisait signe en brandissant son téléphone.

– Ils approchent, dit-elle.

Garry acquiesça, mais la seconde d'après, il jeta son neveu à terre et se mit à le bourrer de coups de pied. Les bras repliés sur la tête, Benny encaissa la correction sans broncher. Les témoins de la scène se taisaient, aussi impressionnés par son stoïcisme qu'atterrés par la stupidité de sa conduite. Pas de bol que Benny Ryan n'ait pas hérité du solide pragmatisme qui avait fait la fortune de ses aînés... Ricky et ses frères sentirent le temps se gâter et optèrent pour un repli prudent, plantant là leur nouvel ami.

Quant à Benny, il serrait les dents en se promettant de leur rendre un jour la monnaie de leur pièce, tant à Garry qu'à son débile de père qui ne levait pas le petit doigt pour lui venir en aide.

Quand Maura s'interposa enfin, Benny comprit que ce n'était pas parce qu'elle désapprouvait Garry. Au contraire, elle estimait que son oncle était dans son bon droit et elle se fichait totalement de ce qu'il adviendrait de lui...

– Ils arrivent au carrefour de Rettenden, dit-elle. Tout le monde en place !

Garry approuva d'un signe de tête et Tony Dooley aida son neveu à se relever et à se mettre à couvert dans la grange. Dans l'état où il était, Benny aurait été incapable de nuire à une mouche, sans parler de tenir sa partie en pleine guerre des gangs. Ça le défrisait profondément, mais il allait devoir s'écraser et tourner la page. Il aurait donné cher pour savoir ce qui se passerait dans les heures à venir, mais jugea plus sage de ne poser aucune question. Il tentait de reprendre son souffle, recroquevillé au fond de la grange, lorsqu'il se rendit compte qu'il était entouré d'hommes en armes. Des hommes de main dont il s'avisa tout à coup qu'ils n'étaient pas là par hasard, ni pour lui tenir compagnie. En fait, ils montaient la garde autour de lui. Il n'était même plus libre de ses mouvements. Soudain, il eut vraiment peur.

Vic s'engageait dans le chemin qui menait à la grange de Jack quand il aperçut les trois hommes de l'IRA. Il ralentit, baissa sa vitre et leur adressa son plus beau sourire. Mais en sentant le contact d'un canon sur sa tempe, il comprit qu'il était refait.

Michael Murphy lui retourna son sourire.

– Salut, mon vieux Vic ! Ça faisait un bail... Tu venais rendre une petite visite à mes amis Ryan, c'est ça ?

Vic sentit un froid glacial se répandre dans ses tripes tandis qu'un volcan se déchaînait sous son crâne.

– Sale faux-cul !

Murphy grimaça un sourire.

– Passe à l'arrière, Vic.

Il fut tiré sans ménagement de la Range Rover, puis fouillé et enfourné à l'arrière. Son humiliation fut portée à son comble quand il vit Mickey Ball serrer la pince à Bing Dooley, l'un des fils de Tony qui avait été chargé d'escorter la délégation de bienvenue.

Vic était échec et mat. Il aurait dû sentir venir le coup de longue date et ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même et à son penchant pour la poudre. D'autant qu'il était en pleine descente de coke. D'une minute à l'autre, il aurait l'esprit pulvérisé par une déprime foudroyante. Il glissa la main dans sa poche où il trouva un dernier paquet qui l'enverrait dans les hauteurs embrumées de la cocaïne.

– Une dernière petite ligne, Vic ?

Le sarcasme de Mickey Ball lui avait fait l'effet d'une gifle glacée. Vic dut être maîtrisé par les hommes de Bing qui lui passèrent les menottes.

– Surtout pas de marques, les gars ! Ni coups, ni bleus, pigé ?

Les ordres de Bing furent appliqués sans un murmure. Réduit à l'impuissance, Vic ne pouvait plus que fusiller du regard les larbins qui s'agitaient autour de lui. Mais pour l'instant, il voyait mal comment il aurait pu leur fausser compagnie.

Maura avait demandé à ses hommes de garer la Range Rover de Vic un peu plus haut, dans l'étroite allée menant à la grange. C'était un chemin privé, où ne passaient que Jack et ses rares visiteurs. Ils ne risquaient donc pas d'y croiser d'autres véhicules. Vic fut traîné hors de la voiture.

À son arrivée dans la grange, il sourit en repérant Benny. Pour toute réponse, le jeune homme cracha dans sa direction.

Lee se précipita aussitôt sur Vic.

– Où est ma femme ?

Vic n'eut qu'un sourire énigmatique. Ce fut Mickey Ball qui expliqua la situation :

– Elle est en sûreté, Lee. T'en fais pas, j'ai laissé deux hommes de confiance auprès d'elle, pour assurer sa sécurité et celle de la mère Joliff. Elle doit être sur le chemin du retour, en ce moment.

Lee se détendit un brin mais ça ne lui suffisait pas. Il ne serait définitivement rassuré qu'en retrouvant sa Sheila, quand il pourrait enfin la tenir dans ses bras. Comme il se ruait sur Vic, l'air mauvais, Garry et Tony l'interceptèrent.

– Ni plaies ni bosses, t'as oublié ?

Lee hocha la tête tandis qu'on l'entraînait hors de la grange.

Le regard de Vic restait vissé sur Maura qui arrivait, discrètement escortée par Kenny. Elle affichait sa mine des mauvais jours, visage fermé et lèvres crispées.

– Salut, Vic.

Il lui fit un sourire contraint, le crâne luisant de sueur, les traits plombés par la colère, l'épuisement et la coke.

– Salut, Maura. Tu penses avoir tiré le gros lot, c'est ça ?

– Dieu sait que je ne l'ai pas voulu, Vic ! Mais au pied du mur, comme tu vois, nous avons fini par emporter le morceau haut la main. Et il nous reste encore en réserve toutes les peintures de ce pays.

Il éclata de rire.

– Grand bien te fasse !

Elle secoua la tête devant tant de candeur.

– N’oublie pas que c’est toi qui as creusé ton propre trou, Vic. Tu as tenté de me descendre et tu n’as pas épargné la femme de Roy. Tu aurais pourtant dû y réfléchir à deux fois, avant de passer à l’acte : jamais nous n’aurions fait le moindre mal à Sandra. Ça n’a jamais été notre genre, d’embrigader des civils dans la mêlée. C’est toi qui as commencé, pas nous.

– Non, Maura. Moi non plus, je n’aurais jamais commis l’irréparable
– OK, tu n’y étais pour rien... mais ça, je ne l’ai su que trop tard. D’accord, j’y ai mis le temps. Mais tu peux comprendre que j’aie pu perdre le nord, quand on m’a dit que ma pauvre Sandra avait été abattue de sang-froid dans sa cuisine... De jour en jour, j’avais de plus en plus de mal à y voir clair.

Oui, surtout après quelques bonnes grosses lignes, songea-t-elle en notant le tremblement compulsif qui lui agitait les mains. Rien à voir avec de la peur... Même complètement cerné par les Ryan et leurs alliés, Vic leur tenait tête sans un atome de crainte. D’ailleurs, Maura préférait ça : elle voulait qu’il reste calme et prêt à coopérer. Pour avoir enfin la vérité, toute la vérité.

– Maintenant, j’aimerais entendre ta version des faits, Vic. Voilà six ans que les choses se sont gâtées entre nous. Ça a commencé par des descentes de flics, des arrestations inexpliquées dans notre entourage. Tout se passait comme si la famille Ryan avait décidé de balancer ses plus proches alliés.

– Ce qui était bien le cas, en un sens... ajouta-t-il, désinvolte.

Elle recula comme s’il l’avait giflée.

– Espèce d’enfoiré ! C’est nous qui payons les flics pour qu’ils soient à notre service ! Pourquoi nous leur ferions ce genre de fleur ?

La tête rejetée en arrière, sans un regard pour les visages fermés et les armes qui l’encerclaient de toutes parts, Vic éclata de rire

– J’ai dit *en un sens* ! Ce n’étaient pas les Ryan eux-mêmes, mais un certain Abdul Haseem – rappelle-toi qu’il assistait à toutes vos discussions. Et comme il était assez futé pour tout comprendre à demi-mot...

– Putain, ce petit salaud ! explosa Garry. Il ne s’est pas contenté de comploter avec Rifkind.

Vic secoua la tête.

– Vous n’aviez rien vu venir, hein ? Vous êtes vraiment trop cons ! On se demande même comment vous avez réussi à survivre jusqu’ici...

Maura lança à son frère un regard lourd de mise en garde. En temps normal, Garry n’aurait pas supporté une seconde les sarcasmes de Vic, mais ce jour-là n’avait pas grand-chose de normal. Ils devaient encaisser l’humiliation s’ils voulaient savoir la vérité.

– L’alliance avec Tommy n’a été conclue que des années plus tard. Abdul était déjà à l’œuvre. Il avait commencé son travail de sape bien avant que l’idée ait germé dans la tronche de rat de Tommy Rifkind. Et devinez qui Haseem avait recruté pour lancer sa campagne d’intox contre vous ? Rebekka Kowolski, alias Rebekka Goldbaum. Laquelle avait un grief plutôt légitime contre vous... pas vrai, Maura ?

Elle mit dans sa voix toute la dureté que reflétait son visage :

– Il fallait une femme pour imaginer un plan aussi tordu. J’aurais dû la voir venir : commencer par saper notre réputation, pour mieux nous déposséder ensuite ! Mais comment a-t-elle pu croire qu’elle aurait la carrure pour diriger nos affaires à notre place ?

– Ils se seraient limités aux deals de drogue, elle et Joe. Abdul se réservait tout le reste. Ces dernières années, il s’était constitué son propre gang parmi ses potes blackos des quartiers sud. Tu les connais, ces macaques... toujours en quête de crêneaux à prendre. Fallait vraiment que vous ayez de la merde dans le crâne pour n’avoir pas flairé le lézard !

Garry se jeta sur lui, prêt à lui régler son compte à coups de poing.

– Cette fois, ça va ! Laisse-moi m’occuper de lui !

– Non, dit Maura. Il n’y en a plus pour longtemps et je veux l’écouter jusqu’au bout. C’est quand même dur à avaler, qu’un tandem de minus tels que Rebekka et Joe se soient crus capables de reprendre en main notre secteur came...

– Exactement. Ils ont vite compris qu’ils auraient besoin de renforts. C’est là qu’on entrainait dans la danse, Tommy, Jack et moi. Il leur fallait un banquier : Jack qui s’était construit un vrai fonds de pension, avec un réseau de distributeurs extérieurs aux quartiers sud-est – nos amis de Liverpool. Et un vrai caïd, pour traiter avec les fournisseurs... je vous laisse deviner qui ! Nous avions tous convenu d’épauler Abdul s’il réussissait à vous renverser. On s’est contentés d’attendre et de voir venir, en vous regardant encaisser les gamelles... Et putain, ça valait le coup d’œil ! Ils avaient défié les Ryan et étaient en train d’emporter le morceau... Juste avec quelques dénonciations bien choisies, soutenues par une bonne campagne de dénigrement. Un coup de

maître ! Tommy n'arrêtait pas de répéter que pour lui, c'était comme si tous ses Noël lui arrivaient d'un seul coup...

Maura s'interdit de mordre à l'hameçon et continua à tendre l'oreille, en faisant le tri parmi les rodomontades de Vic.

– Ensuite, voilà que je me fais épingler pour je ne sais quelle connerie... J'ai oublié, tellement c'est vieux. Bref, je me retrouve à Belmarsh – sauf qu'une fois installé, je n'y étais pas mal du tout. Je m'étais fait des potes parmi les Paddies, j'avais mes entrées chez les matons. J'aurais très bien pu diriger toute l'opération de là-bas. J'avais juste besoin d'un minimum de temps pour m'organiser. Sauf que cet enfoiré d'Abdul refusait d'attendre. Ça n'allait jamais assez vite à son gré. Il a convaincu Tommy Rifkind de me mettre sur la touche. Et pour ça, Maura, il s'est dit qu'il allait nous monter l'un contre l'autre en nous faisant croire que nous avions de bonnes raisons de nous en vouloir, toi et moi.

« C'est Rifkind qui a fait exploser ta voiture. Il était vert d'avoir loupé son coup et d'avoir descendu l'ex-flic à ta place. À vue de nez, je dirais que c'est lui qui a descendu Sandra et la femme de Roy. Il a même envoyé Tommy B. s'occuper de Lana Smith et de votre mère. Comme Kenny était un homme estimé de tous, Abdul s'est dit que ce crime achèverait de déchaîner la haine contre les Ryan... Et Tommy B. a bêtement exécuté les ordres, sachant que son père marchait avec Abdul. Il a juste rechigné à descendre une vieille et s'est contenté d'assommer votre maman, en lui laissant un petit coquard en souvenir...

– Après quoi, ils se sont attaqués à moi en prison. Je leur étais plus utile mort que vivant – une victime collatérale de plus dans la guerre des gangs menée par les affreux Ryan. Puis Rebekka s'est fait descendre, elle aussi. Le grand jeu... Elle manquait pourtant pas de jugeote, pour une gonzesse, mais elle avait une si grande gueule ! Elle était si remontée contre toi qu'elle en devenait incontrôlable. Jusqu'au jour où Abdul a décidé de s'en débarrasser. Et comme tu te souviens, vu la façon dont il s'y était pris, il aurait aussi vite fait de signer de votre nom la scène de crime... Il manquait plus que votre carte de visite !

Maura sentit un arrière-goût de bile lui remonter dans la gorge. Ça lui restait vraiment en travers, cette infâme combine qui s'était tramée sous ses yeux pendant tant et tant d'années, entre ces deux hommes qui leur avaient été si proches. Tommy et Abdul, son ami et son amant. Eh bien, ils en détenaient un sur deux et il ne perdait rien pour attendre, même si l'autre leur échappait encore.

– Où est Tommy ? demanda-t-elle.

– Il te manque, mon cœur ? Tu le regrettes ?

Cette fois, ce fut Kenny qui lui décocha une beigne en pleine bouche. Vic chancela en arrière, les lèvres ensanglantées, mais il se rétablit et répliqua d'un haussement d'épaules insolent.

– Eh bien, Maura... Disons que c'est un secret que j'emporterai dans la tombe. Je me suis personnellement occupé de son cas. Après avoir séduit ta nièce et débauché son fils vers mon camp, ce con m'a complètement empaillé, pour couronner le tout ! Un fumier pur jus : il aurait pu sauver son fils en vous dévoilant à temps le pot-aux-roses. C'est ce qu'on aurait fait, toi et moi, Maura, parce que pour nous, la famille, c'est sacré. Mais pas pour ce salaud de Rifkind, apparemment. Depuis, Joss lui-même ne peut plus le voir en peinture.

Il secoua la tête d'un air mélancolique et décida de tenter sa chance pendant que les Ryan étaient encore sous le coup de ces révélations.

– Bon, ne finassons pas, Maura... Je sais que j'ai pas l'ombre d'une chance de repartir autrement que les pieds devant. Tout ce que je vous demande, c'est de laisser Justin et ma mère en dehors du coup. Donnant donnant, tu vois ? Personne ne pourra dire que j'ai pas coopéré...

Maura hocha la tête, quoique à regret. Vic ne manquait pas de panache. C'était un fou, un psychopathe aux neurones à moitié rongés par la coke mais, tel quel, il avait encore dix fois plus de conscience morale que Tommy Rifkind. Ce triste constat ne manquait pas de la déprimer.

Il parut soulagé.

– Merci, Maura. Tu sais, je crois que tu t'en sors pas si mal, finalement. Tu seras mille fois mieux lotie avec ce brave Kenny. Avec lui, pas de tromperie sur la marchandise !

Kenny rougit jusqu'aux oreilles et quitta la grange.

– Alors, lui lança Vic, tu me balances même pas une dernière vanne, que je retourne à mon Créateur le sourire aux lèvres ?

Ils entendirent démarrer plusieurs voitures.

– Tiens ! Les rats quittent le navire, ricana Vic, toujours désinvolte.

Sheila serra longuement ses enfants dans ses bras. Les petits croyaient qu'elle était restée chez une amie et elle se garda bien de les détromper. Vingt minutes plus tard, ils étaient à nouveau devant la télé. Elle décida de les laisser veiller un peu ce soir-là. Elle ne les

enverrait pas à l'école, le lendemain matin. Il était grand temps que Lee prenne une décision et le plus tôt serait le mieux. Après cette rude expérience où Sheila avait eu un bref aperçu du marigot interlope où marinait son époux, il allait devoir renoncer à sa carrière de truand de façon définitive, avant de s'être fait descendre ou coffrer – et avant qu'elle ne le plaque pour de bon !

Elle embrassa affectueusement sa belle-mère.

– Alors, ma chérie... ça va mieux ? s'enquit Sarah.

Sheila hocha la tête.

– Vous savez, Sarah, vous aviez raison, concernant Vic. C'est un type charmant. Il a été plus que correct avec moi et je ne me suis jamais sentie en danger en sa compagnie. Pas une seconde.

– Je sais, Vic a toujours été brave et mon fils aîné l'appréciait beaucoup, dans le temps. En fait, si ce cher Michael avait été toujours vivant, rien de tout ça ne serait arrivé, et puis...

Les yeux fermés, Sheila n'écoutait plus que d'une oreille les histoires de Sarah. Elle la laissa divaguer, une fois de plus, dans le bric-à-brac de ses souvenirs. C'était la façon la plus charitable de supporter les divagations de la vieille dame.

Chapitre 28

Abdul, Joe et Vic étaient sous bonne garde dans la grange. Ils voyaient les hommes s'affairer autour d'eux et suivaient d'un œil sombre les opérations de nettoyage, en se demandant quand viendrait leur tour.

Les aveux de Vic l'avaient vidé de toute énergie. Il attendait la suite dans une sorte d'état second, sans voix et sans ressort. Il ne se souciait même plus d'asticoter ses complices et se sentait trop las pour se rebeller contre son sort. Sans compter qu'il déplanait plus vite que le vol 103 de la PanAm au-dessus de Lockerbie... Il avait désespérément besoin d'une ligne de coke, mais voyait mal comment il aurait pu s'en procurer.

Benny était détenu à l'extérieur, dans l'une des voitures des Ryan. Il regardait les hommes s'activer autour de la Range Rover de Vic, qu'ils récurèrent jusqu'à en effacer tout soupçon de trace. L'ampleur et la méticulosité de l'opération le laissaient songeur. Sa tante Maura avait vraiment du répondant, pas l'ombre d'un doute.

Comme Garry passait près de lui sans même remarquer sa présence, Benny sentit des larmes lui piquer les yeux. Ils faisaient tous comme s'il était transparent, y compris son propre père. Un peu plus tard, en voyant arriver Roy, il l'interpella à mi-voix.

– Papa, s'il te plaît...

Roy s'arrêta et contempla son fils, ce fils qu'il avait tant aimé et qu'il ne pouvait plus sentir. C'était le nouveau Michael, soit – mais version vingt et unième siècle ! Un abruti, un monstre d'égoïsme. Un vrai danger public. Sa petite amie elle-même avait échoué à le civiliser. Il s'était stupidement acharné sur un innocent, précipitant la perte de son couple et celle de son propre rejeton...

Tous les Ryan avaient dû user et abuser de la violence pour se hisser où ils étaient. Roy aurait eu du mal à le nier. Mais ils avaient toujours veillé à doser leur force de frappe, ne l'appliquant qu'à bon escient et en dernier ressort. Dans la famille, on n'y recourait jamais à la légère, alors que pour Benny, la violence aveugle était devenue une sorte de hobby qu'il exerçait pour la beauté de la chose. Roy plaignait son fils de s'être mis dans un tel merdier, mais il ne supportait plus sa présence. Même lui, ce genre de cynisme lui restait en travers.

En voyant le sourire penaud qui s'était peint sur le visage du jeune homme, Roy faillit s'y laisser prendre. Mais l'histoire de la tête dans le placard lui revint juste à temps pour lui rappeler à qui, ou plutôt à quoi il avait affaire...

– Papa... dis-moi quelque chose, au moins ! Je t'ai déjà demandé pardon, non ?

Roy vint s'appuyer contre la voiture, éreinté. En scrutant le visage de son père, Benny aurait pu compter les années d'angoisse qui s'y étaient accumulées et lui étaient tombées dessus en l'espace de quelques jours. Roy était écrasé, décati, hagard.

– Cette fois toutes les excuses du monde ne suffiront pas, fils. T'es allé trop loin.

Benny en avait soupé, de ce prêchi-prêcha. Pour lui, c'était de l'histoire ancienne. Putain, ce qui était fait n'était plus à faire, suffisait d'en prendre son parti ! Mais il était trop malin pour formuler ce genre d'opinion, vu les circonstances...

C'était ridicule ! À voir la tronche qu'ils tiraient tous, on aurait juré qu'il avait descendu la reine en personne. Il était prêt à le refaire à la prochaine occasion – mais cette fois, sans laisser de trace !

Voilà au moins une bonne leçon qu'il avait retenue. Dans un futur proche, il allait devoir faire profil bas et se fondre dans le paysage. Mais, merde... pourquoi ne pouvaient-ils pas tourner la page et le laisser mener sa vie à sa façon ?

Roy s'éloigna, la mine terne et le dos voûté. Benny comprit que son père avait perdu son punch d'antan. Il s'en souvenait, pourtant, de ce gentil colosse qui le pourchassait en riant pour le hisser sur ses épaules. Cette montagne de muscles qui savait si bien l'écouter, lui parler, l'aider à résoudre ses problèmes d'enfant. Pour lui, son père aurait décroché la lune – et il l'aimait toujours, Benny n'en doutait pas. Sûr qu'il avait déclenché des tas de catastrophes. Il s'en repentait amèrement, mais quoi ! Tout ça finirait par s'arranger, comme d'habitude...

Et son père finirait par lui pardonner, comme les autres. Sinon, à quoi ça servait, la famille ?

Garry s'esclaffa en entendant Maura lui exposer son plan, et Kenny dut reconnaître que c'était une idée de génie. La grange était pratiquement déserte, à présent. Ils n'attendaient plus que le bon moment pour conclure l'opération. Un dernier détail à régler et ils pourraient tous regagner leurs pénates, sains et saufs.

– Je vais te dire un truc, Maura, lui glissa Garry, t'es sacrément fine

mouche !

Fine mouche, le compliment préféré de Michael. L'expression la faisait toujours sourire, en lui rappelant ce qui était devenu pour elle « le bon vieux temps », l'époque bénie où les vraies responsabilités ne pesaient pas sur ses seules épaules. Elle se sentait incapable de se détendre une seconde tant que tout ne serait pas terminé.

Près d'elle, Kenny supervisait les opérations de nettoyage d'un œil vigilant.

– Personne ne doit savoir ce qui s'est vraiment passé ici, c'est ça ?

– Personne d'important.

– Garry a raison, t'es bien plus futée que la plupart des mecs de ma connaissance. Et ça n'a rien d'une flatterie... c'est un fait !

Elle lui sourit.

– J'aimerais juste en voir la fin.

– Comme nous tous, Maura ! Qu'est-ce que Vic a bien pu faire de Tommy, à ton avis ? On a localisé tous les autres, mais lui, personne ne semble vouloir en parler.

Elle haussa les épaules et prit une gorgée de scotch.

– Il est mort. J'en suis intimement convaincue.

– Et ça te fait de la peine ?

Une question lourde de sens. Maura y réfléchit un bon moment.

– Pas particulièrement, non.

Elle sourit en voyant le visage de Kenny s'éclaircir, avec un soupir de soulagement.

– Et toi, t'es vraiment un amour, Kenny... on ne te l'a jamais dit ?

Un sourire illumina ses traits taillés à la hache, où elle lut de la joie et de l'amitié, derrière le masque du malfrat endurci, coriace et balafré qu'il affichait pour tous les autres.

– Ouais, mais c'est un secret. Va surtout pas le répéter !

Ils éclatèrent de rire jusqu'à ce que Maura ait retrouvé son sérieux.

– On a un sale boulot à faire, ce soir.

Kenny garda le silence plusieurs secondes.

– Peut-être mais c'est nécessaire, dit-il enfin. Il faut cautériser la plaie une fois pour toutes. Je ne vois pas d'autre moyen.

Elle hocha la tête, les yeux fixés sur le verre qu'elle avait à la main.

– J'espère que ça suffira, Kenny. Je l'espère vraiment.

Sarah se retournait dans son lit sans pouvoir trouver de position confortable. Sa douleur ne faisait qu'empirer. Ce n'était plus un simple point de côté, ça lui prenait tout le bras et la moitié de la poitrine. Elle s'inquiétait pour cette pauvre Carol. La perte du bébé, son arrière-petit-fils, l'avait rudement affectée, presque autant que celle du bébé de Maura. Ces temps-ci, tous ses mauvais souvenirs revenaient à la charge. Elle s'était persuadée pendant des années qu'il valait mieux que ce pauvre petit n'ait jamais vu le jour. Mais maintenant, elle n'en était plus aussi sûre. Sa chère Maura, Dieu la bénisse, avait l'instinct maternel chevillé au corps. Elle avait naturellement le don de se dévouer pour autrui. Elle aurait dû avoir toute une ribambelle d'enfants !

La vieille femme chassa ces idées dérangeantes.

Chaque fois qu'elle repensait à ce jour maudit, elle se sentait coupable. Et morte de honte. Avoir elle-même livré sa fille à cet avorteur sans scrupules, qui lui avait arraché la seule bonne chose qui lui soit jamais arrivée... ! Tout ça parce que Sarah s'était sentie incapable d'affronter les regards malveillants du voisinage et qu'elle avait voulu préserver sa famille du déshonneur. Un bébé né hors mariage ! Plus personne n'en faisait grand cas à présent, mais à l'époque c'était une malédiction. Un fardeau honteux que vous portiez toute votre vie. Oui, elle avait reculé devant cette épreuve – et aussi, bien sûr, par crainte de la réaction de Michael. Même si, lui aussi, il aurait bien fini par s'y faire...

Cruelle ironie du sort. Ce pauvre bébé n'aurait été qu'une goutte d'eau dans l'océan d'embêtements qu'elle avait dû se coltiner, avec sa fichue famille ! Il – ou elle – aurait été adulte, maintenant, et Sarah l'aurait chéri, comme tous ses autres enfants. Maura aurait eu quelqu'un de stable dans sa vie. Quelqu'un à aimer.

Sarah revit le paquet de tissus sanglants dans cette affreuse bassine en plastique orange et ferma les yeux, paupières serrées, pour tenter d'éloigner cette image navrante qui revenait la hanter.

Elle se remit sur le côté dans l'espoir d'apaiser sa douleur. Heureusement, elle s'était réconciliée avec sa fille. Elle se promit de se racheter auprès d'elle. Les yeux clos, elle se mit à prier.

Cœur sacré de Jésus...

Dieu était bon. Il lui donnerait Sa paix, elle n'en doutait pas une seconde. Elle pria pour tous les innocents qui n'avaient jamais vu le

jour, puis pour ses propres enfants et le repos de l'âme de son défunt mari. Elle tenait à être en paix avec elle-même avant de quitter ce monde. Elle pria encore, avec plus de ferveur que jamais. Elle ne savait pas ce qu'elle aurait pu faire d'autre. La douleur augmentait encore. Elle avait peine à respirer, à présent.

Elle se força à inspirer et à souffler lentement, bien à fond, sans cesser de prier – mais la douleur ne se calmait pas.

Elle revoyait Benny et cette tête coupée qu'il tenait à bout de bras, en riant d'un rire de dément. Il n'avait même pas conscience d'avoir mal fait ! Son Michael n'était peut-être pas un ange, mais il avait quand même une conscience. Il y avait des crimes qu'il n'aurait pas commis. Et il avait toutes les excuses du monde, lui qui avait dû lutter pour survivre et nourrir les siens dès l'âge le plus tendre. Alors qu'à Benny, tout était tombé dans le bec. Il avait eu tout ce qu'il pouvait désirer – tout ce qui était censé faire le bonheur d'un enfant normal, à en croire la télé et les magazines. Ça ne l'avait pas empêché de devenir complètement dingue... D'ailleurs, Sarah aurait mis sa main au feu qu'il était déjà en train de comploter d'autres méfaits. Quelque chose d'encore pire que ce qui avait déclenché les dernières catastrophes...

Mais tout ça ne l'empêchait pas d'aimer son petit-fils avec passion. Il suffirait que Benny vienne l'embrasser, le sourire aux lèvres, pour qu'elle se sente à nouveau la plus heureuse des grand-mères. C'était comme un animal sauvage, un fauve dangereux qui lui aurait offert sa confiance. Un vrai miracle ! Benny avait si peu d'affection à donner que, quand il vous en offrait une miette, c'était d'autant plus précieux. Vous aviez entre les mains un trésor, un trésor rarissime !

Le cœur de Sarah battait la chamade et elle suait abondamment. Concentrée sur ses prières, elle se résigna à attendre la fin de la nuit, pour pouvoir enfin se lever et commencer un autre jour... Quoi que puisse lui apporter le lendemain, elle savait qu'elle l'affronterait avec courage. Dieu faisait le dos pour le fardeau ! C'était du moins ce que lui répétait sa vieille mère – et, comme on dit, Sarah avait toujours eu le dos large... Un bon dos, oui, et la foi qui allait avec ! Qu'aurait-elle pu demander de plus ? Peut-être même qu'elle pourrait se lever pour la messe de huit heures. Aller communier, ce serait le meilleur remède. Dieu lui avait toujours apporté Sa paix et Son soutien, même dans ses périodes les plus noires.

Tony Dooley et Gerry Jackson surveillaient la grange et ses alentours, à présent illuminés par des projecteurs. Tout semblait en ordre. Plus une trace de pneus ni une empreinte de pas, nulle part. Plus la moindre preuve de leur passage – du point de vue de la police

scientifique, du moins.

Ils s'étaient retrouvés dans la grange pour fumer un joint et évoquer leurs vieux souvenirs, en communiant dans leur soulagement d'avoir évité le pire. Ils allaient pouvoir s'en retourner chez eux l'esprit libre, en toute tranquillité.

C'était du moins ce qu'ils espéraient faire, dès que les flics seraient arrivés sur place. Mais ils devaient les attendre avant de mettre les voiles.

Et ils prenaient leur temps, ces pourris !

Tony Dooley entreprit de rouler un énième joint.

– Putain, j'ai horreur de poireauter, pas toi ? soupira-t-il.

Gerry hocha la tête.

– On n'a pas vraiment le choix. Dès qu'ils seront sur les lieux, on pourra boucler l'affaire une fois pour toutes. C'est drôle, tu vois, mais je l'ai toujours apprécié, ce vieux Vic. On a même fait les quatre cents coups ensemble, du temps de Michael. Ça, Tony, c'est la came ! Ça te fait marcher à côté de tes pompes.

Tony Dooley senior acquiesça, philosophe.

– Ouai. Et ça se voit de plus en plus, de nos jours, fit-il en léchant le papier à cigarette. Moi, ça serait plutôt pour Roy que je serais désolé, ajouta-t-il à mi-voix.

Gerry poussa un soupir à fendre l'âme.

– Tu parles ! Si c'était mon gamin, j'en serais malade.

– Sûr que c'est un vrai dingue, ce Benny... Mais c'est la vie, non ? Pour moi, il aurait dû se prendre plus de raclées, quand il était môme.

Gerry ne put qu'en convenir, tout en se félicitant qu'aucun de ses propres rejetons n'ait jamais eu le moindre penchant pervers ou hors normes. Bien sûr, c'était une jolie bande d'arsouilles, dans leur genre... mais leur pétulance naturelle n'avait jamais servi qu'à de bonnes fins.

Ils se laissèrent aller en fumant leur joint, navrés pour Roy, mais heureux de se trouver mutuellement en si bonne compagnie. Tout en redoutant ce qui allait se passer, ils savaient que c'était un mal nécessaire. De fait, le plus curieux était que ça ne soit pas arrivé plus tôt... Benny Ryan était une catastrophe ambulante. Ça faisait bien deux ou trois ans que ça lui pendait au nez.

Gerry tira une longue taffe de fumée aromatique en suivant du coin

de l'œil les allées et venues de ses fils, toujours occupés à nettoyer les lieux. De beaux garçons, avec la tête bien sur les épaules. Il était fier et heureux qu'ils aient tous marché sur ses traces pour devenir d'honnêtes voyous pur jus – et tous parfaitement normaux !

Une voiture approchait. Comme Maura et Garry sortaient de la grange pour aller à sa rencontre, Gerry et Tony portèrent instinctivement la main à leurs flingues. Leur boulot était loin d'être fini...

Carla ne trouvait pas le sommeil. Assise dans son lit, elle avait allumé une Silk Cut. Elle était malade d'angoisse, en proie au spectre d'une grossesse non désirée. Une fois de plus, elle consulta le résultat du test où se dessinait une nette ligne bleue. Elle la guettait depuis maintenant cinq heures, espérant contre toute raison que c'était une erreur.

Elle était enceinte. Enceinte de Tommy.

Elle attrapa le verre d'eau posé sur sa table de nuit et y but une gorgée avant d'allumer une autre cigarette. Encore des drames en perspective... Elle se demanda comment elle pourrait se tirer du pétrin. Un enfant ! À son âge, c'était bien la dernière chose qu'il lui fallait.

Ces derniers temps, Maura avait été plus que correcte avec elle, mais quand elle entendrait parler de cette grossesse, la discorde risquait de revenir de plus belle. Et pour la vingtième fois, elle composa le numéro de Tommy sur son portable.

Elle tomba sur sa boîte vocale et lui laissa un énième message en le suppliant de la rappeler sans faute et toutes affaires cessantes. Elle avait beau savoir qu'il ne rappellerait pas, elle espérait encore qu'il reviendrait l'arracher à ce grand merdier, pour s'occuper d'elle et de l'enfant. Mais il ne se manifestait pas. Elle allait devoir mettre fin à cette grossesse au plus vite et sans faire de vagues. Maura n'apprécierait sûrement pas d'avoir un rejeton de Tommy Rifkind dans les jambes – ça, c'était tout vu. Carla avait besoin d'argent de toute urgence et le seul moyen d'en trouver, c'était de rentrer au bercail. Illico !

Trois heures du matin et elle n'avait toujours pas fermé l'œil. Quelle idiotie, de s'amouracher ainsi de Tommy Rifkind ! Un homme trop habile et trop sexy pour ne pas être dangereux. Et monté comme un étalon, avec ça... Elle eut un petit sourire en se remémorant certaines de ses marottes. À présent, elle était dans le pétrin, elle aussi, et du diable si elle avait la moindre idée de la façon dont elle pourrait s'en sortir !

Elle aurait préféré ne l'avoir jamais rencontré – et surtout n'avoir jamais eu cette folle passion pour lui. Mais ce qui était fait était fait. D'une façon ou d'une autre, elle allait devoir s'en dépatouiller.

Comment avait dit Joey... ? Un atterrissage en catastrophe ? Eh bien, oui ! Elle se préparait à atterrir en catastrophe dans la jungle de la réalité.

L'inspecteur chef Billings coupa le moteur et, raide comme la justice, attendit à son volant l'arrivée du comité d'accueil. Maura sentit à dix pas la haine qu'il irradiait – dépense d'énergie d'autant plus vaine qu'il n'aurait jamais les couilles de faire quoi que ce soit pour résoudre le dilemme auquel il se heurtait.

Aujourd'hui, il allait enfin gagner ses « honoraires » – et personne n'avait prétendu que ce serait dans le cadre d'une partie de plaisir...

– Bonsoir, Mr Billings. Vous avez été plus rapide que prévu.

Le sarcasme de Maura fit sourire tous les présents.

Ouvrant le coffre du policier, Garry en sortit un grand paquet recouvert d'une couverture qu'il soupesa un instant avant d'aller le déposer dans un coin discret, l'inspecteur sur les talons. Le carton contenait quatre fusils automatiques spécial police. Des armes de précision.

– Ils sont clean, vous en êtes sûr ?

– Évidemment, fit Billings avec un vigoureux hochement de tête.

Garry lui adressa son plus beau sourire.

– Parfait... eh bien, maintenant, cassez-vous !

Dans la grange, les trois prisonniers sentaient que leur heure avait sonné. Sous l'œil impassible de Maura, les hommes firent sortir Vic et Abdul. Ils leur opposaient une résistance farouche, eux aussi – mais tout aussi inutile. Ils savaient l'un et l'autre que cette fois ils ne pourraient éviter l'inévitable. Maura avait demandé qu'on la laisse seule quelques minutes avec le vieux Joe.

– J'arrive toujours pas à te comprendre, lui dit-elle. Je savais que Rebekka avait de bonnes raisons de me haïr. Mais toi, Joe ? On a toujours été amis, tous les deux...

Le vieillard semblait au bout du rouleau mais lorsque sa voix s'éleva, ce fut avec une énergie insoupçonnée dans un corps si frêle.

– Oui, jusqu'à ce que vous semiez la tragédie au sein de ma propre famille, toi et Michael...

Maura ouvrit des yeux ronds.

– Ta famille ? Mais t’as jamais eu de famille, Joe ! T’es le seul playboy octogénaire de ma connaissance !

– Tout le monde a une famille, Maura, soupira-t-il. Tout le monde a des racines et les Ryan ne sont pas les seuls à y tenir. Nous étions cousins, Sammy Goldbaum et moi.

Maura dut détourner le regard.

– Alors ça, première nouvelle !

– Je ne le criais pas sur les toits. Je ne tenais pas à voir rappliquer ses créanciers, à ce flambeur... C’était le fils de ma tante, la sœur préférée de ma mère. La seule de ma branche maternelle à avoir réussi à gagner l’Angleterre pendant la guerre. Tous les autres ont été massacrés à Lodz, en Pologne. J’ai promis à ma mère sur son lit de mort de veiller sur mon cousin Sammy. Alors, quand il s’est fait buter...

Pour la première fois, la voix de Joe se fêla.

– J’ai aidé sa veuve et ses gosses, tu penses bien. Et Rebekka, une petite si vive, si douée... C’était la fille que je n’ai jamais eue. Elle avait un don extraordinaire pour les chiffres. Du jamais vu ! Elle avait suivi une formation de chef comptable avant de venir bosser chez moi et elle m’a fait gagner des millions. Puis elle a voulu s’offrir un palace et a eu un fils qui était toute sa fierté. Mais elle n’a jamais digéré la mort de son père. Elle vous exérait, vous, les Ryan. Alors, quand elle est venue me voir pour m’expliquer son plan en me demandant de l’aider... Qu’aurais-je pu faire d’autre ? Elle était ma seule famille. Tu connais la musique...

Inutile de répondre à cela. Ils savaient l’un comme l’autre que Maura devait sécuriser les positions du clan Ryan et que Joe devait mourir. Mais auparavant, il lui demanda de lui promettre une dernière chose : que les Ryan ne se vengent pas sur Sammy Kowolski, le fils de Rebekka et l’héritier de Joe.

Le vieil homme sortit de la grange la tête haute. Personne n’eut à le forcer à monter à l’arrière de la voiture qui l’attendait.

Depuis la Porsche Cayenne où il était enfermé, Benny regarda les hommes traîner Abdul, son ami Abdul, près du gros 4x4 Range Rover, récuré comme un sou neuf, dans lequel ils l’enfourchèrent. Ben Ryan était toujours aussi curieux de comprendre les mobiles d’Abdul, mais son désir de vengeance s’essouffait un peu à présent. D’autant qu’il avait bien conscience qu’il allait devoir éviter les vagues... Il se rongea l’ongle du pouce, signe de grande nervosité chez lui, quand il

vit arriver son oncle Garry. Il se força à sourire, ce qui lui fit un mal de chien après les beignes qu'il s'était pris. Il n'avait plus qu'une envie, c'était de s'écrouler quelque part, n'importe où, et de dormir soixante-douze heures d'affilée.

Quand il comprit que c'était à lui que reviendrait l'honneur de descendre Abdul, il se sentit piqué au vif. Effectivement, quelle meilleure conclusion pour cette triste histoire ? Car ça voulait dire qu'il était pardonné. Pour lui, c'était un point établi. Il avait toujours su qu'ils finiraient par passer l'éponge, Maura et les autres... mais qu'ils le fassent là, tout de suite, et de cette façon ! Eh bien, finalement, tant mieux. C'était une bonne nouvelle et il n'allait pas les décevoir. Il allait s'appliquer, cette fois, et comment !

– Amène-toi, petit... fit Garry, radouci, en déverrouillant la portière. C'est le moment de nous montrer ce que tu sais faire.

Les yeux de toute l'assistance suivirent Garry et Benny qui approchaient de la Range Rover.

Sarah quitta enfin son lit pour aller s'asseoir dans son fauteuil préféré, près de la fenêtre. Dehors, le chœur de l'aube avait commencé, mais elle n'y prêtait qu'une oreille distraite. Sa poitrine l'élançait, comme si elle avait été sur le point d'exploser. Elle se força derechef à respirer bien à fond, lentement et calmement. Puis elle se hissa sur ses pieds. Son bras pendait, inerte. Elle le massa en le frictionnant de sa main valide. Avait-elle eu une attaque pendant la nuit ? Mais elle se rappela que ça lui était déjà arrivé et, chaque fois, juste avant la mort de l'un ou l'autre de ses enfants.

Elle quitta sa chambre à petits pas cassés pour descendre dans la cuisine. Elle ne dormirait plus à présent. Le mieux était d'aller se faire une bonne tasse de thé en attendant le retour de Maura. Elle s'engagea dans l'escalier en tenant son bras gourda plaqué contre elle. Elle avait la bouche sèche et la peur lui nouait les entrailles. Une peur vague, irrationnelle, qu'elle ne s'expliquait pas.

Benny regarda Abdul en souriant. Il avait des menottes comme les deux autres. Pas le moindre risque qu'il lui échappe...

– Grouille-toi, Benny. Finissons-en, cracha-t-il à travers ses dents cassées.

Abdul qui avait été si fier de son sourire, se dit Benny. Le bel Abdul Haseem, si parfait, si séduisant... Son meilleur ami, c'était tout dire !

Un éclat de rire démoniaque s'éleva à l'arrière de la Range Rover.

– Flingue-nous, petit con... qu'on puisse tous aller se coucher !

À la lueur du plafonnier du 4x4, le sourire de Vic avait quelque chose d'effrayant. Benny fit feu sur lui en premier, en visant la poitrine. Le colosse piqua du nez. Joe-le-Feuje avait déjà perdu connaissance. Benny l'abattit à son tour en utilisant une autre arme – puis il considéra Abdul. Garry et Maura gardaient les yeux fixés sur lui, comme tous les autres. On apporta un troisième flingue à Benny, qui visa soigneusement.

À présent, on aurait vainement cherché une trace d'arrogance dans le visage de celui qui avait si longtemps été son ami. Lui aussi, il se souvenait de leur enfance, de leurs quatre cents coups, de tous les pétrins où ils avaient pu se fourrer ensemble... Et voilà où le menait son ambition, sa stupide volonté de puissance.

– Désolé, Benny... lâcha-t-il dans un souffle.

– Pas tant que moi, mon pote.

Tout à coup, Benny avait la tremblote. Lui qui n'avait jamais hésité à donner la mort, sans une pensée pour ses victimes... Mais non, il ne voulait pas tuer son ami. Pas maintenant et pas comme ça, les yeux dans les yeux. Avec ce regard qu'Abdul avait déjà du temps qu'ils étaient gamins, quand Benny avait fait quelque chose de particulièrement cruel et qu'il désapprouvait.

– Concluons, Benny, l'exhorta Garry à mi-voix. On va pas y passer le réveillon...

Benny regarda une dernière fois son ami avant de presser la détente. La détonation lui ébranla les tympans, bien plus douloureusement que les deux précédentes. Les yeux toujours plongés dans ceux d'Abdul, il encaissa le recul de l'arme avant de la laisser retomber à bout de bras.

Il n'était pas fier de ce qu'il venait de faire – ni de ça ni du reste. Il avait perdu son seul ami, la seule personne à qui il ait jamais tenu. Comme Abdul s'affaissait sur le siège passager de la Range Rover, Roy s'approcha par derrière et, retournant doucement son fils vers lui, il lui tira une balle en plein cœur. Benny glissa à terre, le visage figé en une parfaite mimique de surprise.

Maura se détourna tandis que Kenny l'attirait à lui, la tête contre sa poitrine, pour lui épargner le spectacle de son neveu agonisant. Elle n'entendit que l'exclamation furibarde de Garry.

– Putain, Roy ! Mais qu'est-ce que tu fous ? Fallait attendre qu'il soit monté dans la bagnole !

Roy s'était effondré près du corps de son fils.

Maura se dégagea de l'étreinte de Kenny et le rejoignit.

– Merde, Maura ! Merde... regarde ce que j'ai fait...

Elle le prit dans ses bras et le berça contre elle, les yeux embués de larmes. Benny avait l'air si inoffensif, à présent. Il ressemblait trait pour trait à Michael. Maura aurait cru voir son grand frère endormi, les soirs où Marge et elle se glissaient dans sa chambre pour lui faire les poches avant d'aller dévaliser la boutique de bonbons du quartier...

Un enfant candide et paisible.

Garry poussa un soupir. Maura et Roy pleuraient à chaudes larmes dans les bras l'un de l'autre. Bien sûr, il fallait que quelqu'un le fasse. Benny était malade. De toute façon, il aurait fini enfermé pour le restant de ses jours – et quelles nouvelles catastrophes aurait-il eu le temps de déclencher, avant d'être mis hors d'état de nuire ? Mais jusque-là, Maura ignorait totalement leur plan pour l'éliminer. Roy n'avait pas jugé utile de la prévenir. Il s'était dit qu'une fois la chose faite, sa sœur comprendrait le bien-fondé de son geste, et n'en avait pas douté une seconde. L'idée qu'avait eue Maura d'abattre les trois autres dans la voiture et de les abandonner sur place, était excellente. Roy avait simplement décidé d'ajouter son fils sur la liste et Garry avait reconnu que c'était la meilleure solution.

Garry Ryan alla rejoindre Tony Dooley et Gerry Jackson qui avaient assisté de loin à toute la scène. Toujours exaspéré par la sensiblerie de Roy, Garry levait les yeux au ciel, mais en découvrant l'expression de profonde tristesse que reflétaient les visages de ses deux vieux amis, il jugea préférable de se taire.

Son regard revint vers les trois corps dans la Range Rover. Les flingues « spécial police » allaient brouiller les pistes et, à sa connaissance, l'hypothèse tiendrait la route. Ce ne serait ni la première ni la dernière fois que des flics se permettraient d'exécuter des malfrats ! C'était pratiquement devenu un sport national chez eux. Chaque fois que les flics commettaient ce genre de bavure, ils s'arrangeaient pour faire porter le chapeau à d'autres voyous notoires. Puis ils n'avaient plus qu'à se baisser pour rafler les promotions, après une affaire si brillamment résolue – une de plus...

Mais celle-ci, pour la résoudre, ils pouvaient toujours se brosser !

Garry s'ébroua. Les sanglots de Maura commençaient à lui porter sur les nerfs. Il rejoignit l'un des véhicules où il avait laissé une bouteille de Chivas, et y préleva une lampée avant d'apporter la bouteille à son frère.

Roy accepta avec gratitude et but à son tour. Après quoi, contemplant le visage de Benny qui reflétait toujours la plus profonde

surprise, il embrassa une dernière fois son fils sur le front et se releva.

– Aide-moi à le mettre dans la baignole, Garry, lança-t-il à son frère, l'air sombre mais résolu.

Trente minutes plus tard, il ne restait sur place que la Range Rover et son macabre chargement. Rien n'indiquait que quiconque fût passé par là au cours des dernières vingt-quatre heures. Il n'y avait plus une empreinte, pas même autour de la voiture de feu Joliff. C'était le dernier clin d'œil de Garry à la police, et chaque fois qu'il y repenserait, ça le ferait marrer.

Les fusils furent abandonnés dans un fossé des environs, où un passant ne manquerait pas de les retrouver. Puis, un correspondant anonyme se chargerait d'informer la presse qu'il s'agissait d'armes réservées à la police n'ayant jamais été déclarées volées.

Benny et Abdul étaient donc réunis dans la mort comme ils l'avaient été dans le crime. Le corps de Benny s'était affalé sur celui de son vieil ami. On aurait presque pu croire qu'ils se tenaient la main.

Sarah se sentit soudain plus alerte. La douleur s'était calmée. Elle s'étira et, souriante, alla mettre sa bouilloire sur le feu avant de se poster devant la fenêtre de la cuisine. Elle survola du regard le grand jardin de sa fille. Le soleil était déjà haut, la journée s'annonçait belle.

Et comment, qu'elle irait à la messe ! Elle devait remercier Dieu de cette journée resplendissante et de ce regain de force qu'elle sentait se répandre dans ses vieux os. Reconnaisant le vrombissement de la voiture de Maura dans l'allée, elle sortit une deuxième tasse avec une soucoupe. Elle se sentait à la fois soulagée et ragaillardie. Quelque chose lui soufflait que leurs épreuves avaient pris fin et que, dorénavant, tout allait s'arranger.

Épilogue

– Dépêche-toi, Maura... Tout le monde t'attend !

La voix de Kenny avait résonné dans l'escalier. Elle jeta un dernier coup d'œil au miroir en pied de sa chambre. Elle était parfaite, elle le savait. Mais aujourd'hui, chaque détail était d'une importance capitale. Elle choisit un *gloss* rose pâle pour redessiner l'arc de ses lèvres. Ce point final posé, elle sourit à sa propre image.

Puis son regard s'échappa vers les photos exposées sur le rebord de la fenêtre, à portée de sa main. Sur l'une d'elles, le regard limpide de Benny, posant près de son père, soutenait le sien. Sur une autre, Michael et elle se tordaient de rire devant le bar du Buxom. Ils étaient si jeunes en ce temps-là, si insouciant... Il y avait aussi un cliché en noir et blanc de l'époque héroïque où l'on voyait toute la dynastie en culotte courte. Et Maura se les rappelait tous, ceux qui étaient encore de ce monde comme ceux qui les avaient quittés. Son père et sa mère semblaient si heureux, si fiers de leur progéniture... Maura en eut les larmes aux yeux mais se força à retrouver le sourire.

Aujourd'hui, rien ne devait ternir son bonheur.

– Qu'est-ce que tu fabriques, Maura ? Tu planques un autre prétendant là-haut ?

Maura dévala l'escalier de leur nouvelle maison en riant aux éclats, les bras chargés d'un gros ours en peluche revêtu d'un costume écossais, avec un magnifique kilt et tous les accessoires assortis.

– D'où tu sors ça ? lui demanda Kenny.

– Je l'ai repéré à Roman Road Market, et j'ai craqué au premier coup d'œil. Où est Alicia ?

– Où veux-tu qu'elle soit... Près du bébé !

Ils traversèrent la maison ensoleillée jusqu'à un salon où la fillette pouponnait le petit Michael, le fils nouveau-né de Carla.

– Je l'adore, ce bébé, Maws... Regarde comme il me fait un beau sourire !

Alicia était ravie de pouvoir jouer les grandes sœurs auprès du nourrisson.

– Et lui aussi, il t'adore, mon cœur. Il a l'air si content, dans tes bras !

Un petit sourire aux lèvres, Carla supervisait la scène. Elle avait beaucoup changé ces derniers temps. Elle était plus heureuse, en un sens – ou alors plus résignée. Maura avait parfois besoin de toute sa volonté pour ne pas lui en coller une bonne, mais elle savait qu'elle n'en ferait jamais rien. Et ça ne l'empêchait certes pas de raffoler du petit Michael, qui était pourtant le portrait craché de Tommy Rifkind.

Kenny l'observa de plus près. Il subodorait qu'avant longtemps cette chère Carla refilerait son fils à sa tante avec armes et bagages, tout comme sa propre mère s'était débarrassée d'elle. L'histoire avait de ces bégaiements... Carla s'était déjà dégoté un nouveau fiancé. Un type formidable, natif de Deptford, qui semblait prêt à lui décrocher la lune. En échange de quoi, Maura lui garantissait une ascension professionnelle fulgurante – même si, pour l'instant, personne n'avait réussi à déterminer en quoi consistait sa profession... Mais s'il vendait la *skunk* aussi vite qu'il la fumait, le chiffre d'affaires de la famille allait grimper en flèche !

Dans la famille Ryan, personne n'avait vraiment pardonné à Carla (pas plus qu'à Joey, naturellement...) mais tant que Maura faisait comme si tout était oublié, nul ne se risquait à la contredire.

Comment disait-on... ? *Seigneur, protégez-moi de mes amis : mes ennemis, je m'en charge !*

Kenny rendit mentalement grâce au génie méconnu qui avait si habilement résumé la situation.

Une fois de plus, Maura se pencha sur le bébé dont le petit poing s'était refermé sur son index. Un bel enfant qui deviendrait un garçon robuste, comme ses aînés, et perpétuerait le nom des Ryan...

L'idée lui tira un sourire.

– C'est pour moi, ça ? demanda Alicia en interrogeant Maura d'un regard curieux.

– Bien sûr, ma chérie ! Je commence à être un peu grande pour jouer au nounours, tu ne crois pas ?

Comme Maura s'agenouillait pour le lui donner, la fillette vint l'embrasser en nouant ses bras potelés à son cou. Sa joie faillit faire déborder d'autres larmes dans les yeux de Maura.

– T'aurais vu maman, Carla ? demanda-t-elle. Tu sais où elle est ?

– T'as le droit à trois réponses ! fit Carla avec un sourire entendu.

– Encore en train de faire du thé ? suggéra Maura.

Kenny lui-même ne put retenir un éclat de rire.

– Si elle s’occupait plutôt du champagne ? Tout le monde va débarquer dans une minute.

Maura prit Alicia et son ours dans ses bras, et les emmena dans le jardin.

– Comme tu es élégante dans cette jolie robe, mon cœur !

La fillette se rengorgea sous le compliment.

– Mais toi aussi, tu es très belle, Maura... et à partir d’aujourd’hui, tu seras ma maman ?

Kenny, qui les écoutait depuis la porte-fenêtre, sentit son cœur fondre en voyant les yeux de sa future scintiller d’affection pour la petite.

– Si tu veux que je le devienne, je ne demande pas mieux, répondit Maura.

– Moi, en tout cas, je t’aime beaucoup, Maura Ryan !

– Moi aussi, mon cœur. Mais tu sais, il va bientôt falloir m’appeler Maura Smith...

– Oh, c’est pas grave... Je t’aimerai tout autant !

Elle lui sourit d’une oreille à l’autre.

– Tu crois que je peux aller montrer mon ours à mamie Sarah ?

– Bien sûr, ma chérie ! répondit Maura en laissant la petite s’échapper, l’ours dans les bras.

– Est-ce que tu es vraiment heureuse, Maws ?

Le regard de Kenny reflétait une soudaine gravité. Elle y plongea le sien.

– Plus que je ne l’ai été de ma vie, lui dit-elle avant de lui poser un baiser sur les lèvres.

Eileen Smith et Sarah Ryan s’entendaient comme larronnes en foire, ce qui avait fait pousser un grand « ouf ! » collectif à leurs enfants. Sarah appréciait la force de caractère et la fiabilité de son futur gendre. Quant à Eileen, elle savait gré à Maura de ne pas être une bécasse de vingt-cinq ans, comme celles qu’elle voyait tourner autour de son fils depuis qu’il était veuf...

– C’est entendu, Eileen. Dès notre retour de l’église, nous prenons en mains le personnel et l’organisation du buffet, vous et moi – ça vous va ?

Eileen acquiesça d’un sourire, au grand dam de Frankie Barber, le

chef cuisinier responsable du bon déroulement du repas. Les convives ne seraient pas plus d'une vingtaine mais tout devait être parfait et il y veillerait personnellement – quoi qu'en disent ces deux vieilles chouettes ! Il se garda bien de leur faire la moindre remarque, il n'était pas complètement idiot... d'autant qu'à elles deux, les « vieilles chouettes » en question avaient mis au monde assez de malfrats pour repeupler Chicago !

Sarah, l'œil humide, regarda sa fille et son futur gendre flâner dans les gazons vallonnés de leur nouvelle maison, située dans l'Essex.

Maura avait enfin trouvé chaussure à son pied, se dit-elle avec un soupir d'aise. Elle avait donc attendu l'âge canonique de cinquante et un ans pour renoncer au nom de Ryan... Sarah avait à présent la certitude que sa fille trouverait la paix et la joie dans les bras de Kenny Smith.

Carla avait posé les yeux sur sa grand-mère dont le regard croisa le sien.

– Et pour toi, mon cœur, tout va bien ?

La pilule devait être amère pour Carla, songea Sarah. Les festivités allaient mettre ses nerfs à rude épreuve.

– Quel beau couple ! Tu trouves pas, m'man ?

C'était Garry. Sa voix avait fait sursauter la vieille femme.

Se retournant, Sarah découvrit son fils en compagnie de Leonie, sa petite amie attirée. Leurs silhouettes enlacées étaient venues s'encadrer dans la porte. Leonie avait beau resplendir de jeunesse et de beauté dans sa robe Versace d'une élégance parfaite, elle avait toujours plus ou moins l'air de chasser le client... Sarah se hâta de bannir ses mauvaises pensées pour serrer la chère et tendre de Garry dans ses bras. Dans le fond, elle l'appréciait beaucoup, cette gamine !

– Vous êtes jolie comme un cœur, ce matin, mon petit !

– Oh ! Merci, Sarah !

Mais Leonie, toujours égale à elle-même, n'eut évidemment pas l'idée de lui retourner le compliment.

– Lee vient d'arriver avec Sheila et les enfants. Tu veux que je les envoie directement dans le jardin pour que nous prenions le champagne là-bas, m'man ? s'enquit Garry.

Sarah fit signe à Frankie. Elle sentait bien que le maître de cérémonie mourait d'envie de l'évincer, mais s'il croyait pouvoir doubler Sarah Ryan si facilement... ! Avec un clin d'œil à Eileen, elle

attrapa un plateau chargé de verres qu'elle refila à Joey, lequel alla les disposer sur l'une des tables installées près du patio. Son arrière-petit-fils affichait une mine sombre et un sourire crispé. Lui non plus ne se berçait pas d'illusions : il n'était qu'à moitié pardonné. Garry, Roy et Lee lui adressaient à peine la parole. Joey devrait faire amende honorable pendant des années avant de pouvoir réintégrer la famille.

La voix tonitruante de Margaret fit trembler le jardin, lorsqu'elle découvrit Maura dans son tailleur blanc.

– Bon Dieu de merde, cocotte... ! Mais t'es toujours superbe !

Maura la serra longuement sur son cœur tandis que Dennis expliquait en riant :

– Sacrée Marge ! Faut toujours qu'elle mette les deux pieds dans le plat, quand on sort dans le monde... Elle peut pas s'empêcher de pédaler !

Kenny s'esclaffa puis, sous le regard attendri de Garry, s'efforça de suivre les allées et venues de Maura avec une dévotion à toute épreuve.

Roy fit son entrée, son petit-fils dans les bras. S'approchant de Maura, il lui glissa à l'oreille :

– Bravo, Maws ! Cette fois, t'as fait le bon choix.

– Je sais, Roy, je sais, répondit-elle, rayonnante.

– Mais, vu ses gênes, je me demande ce qu'il donnera plus tard, ce petit, murmura Roy en sondant le regard candide de son descendant.

– Ooooh ! C'est un amour, Roy... T'inquiète, tout se passera très bien !

Il se pencha pour embrasser la tête duveteuse du bébé et sourit.

– Le mariage de Maura Ryan ! Si on m'avait dit que je vivrais assez vieux pour voir ça !

– Ouai, moi aussi... Mais, en toute honnêteté, ajouta-t-elle plus sérieusement, tu ne me trouves pas un poil trop vieille pour tout ce tralala ?

D'un geste elle engloba le jardin et la maison, fleuris et décorés avec une munificence digne d'un mariage royal.

– Ça, sûrement pas, Maura ! Tu l'as plus que mérité, ton bonheur... et je peux te dire qu'avec Kenny, tu vas nager dedans, ma chérie. Il t'adore !

Le petit Michael se mit à réclamer son biberon et le regard de

Maura suivit son frère qui se hâtait vers la maison. Puis, s'avisant que la petite foule des invités commençait à s'étoffer autour d'elle, elle alla accueillir les nouveaux venus – non sans remarquer au passage le sourire épanoui de sa mère. Sarah exultait : enfin, sa fille unique convolait en justes noces ! Et cette fois, elle semblait avoir eu la main heureuse.

Maura se pencha pour soulever de terre la petite Alicia qui accourait, les bras grands ouverts.

– Maura Smith ! pépia la fillette. Papa a dit que maintenant, c'était son nom préféré – avec le mien, bien sûr...

Maura la considéra en souriant.

– Eh bien, Miss Alicia Smith, figure-toi que c'est aussi mon nom préféré – avec le tien, bien sûr !

Main dans la main, elles traversèrent en riant la pelouse ensoleillée.

Kenny les attendait sur le pas de la porte. Maura le rejoignit en songeant qu'il y aurait toujours quelqu'un pour elle, désormais, dans cette jolie maison. Et à cette idée, elle ne put réprimer un délicieux frisson.